(9-5-57)



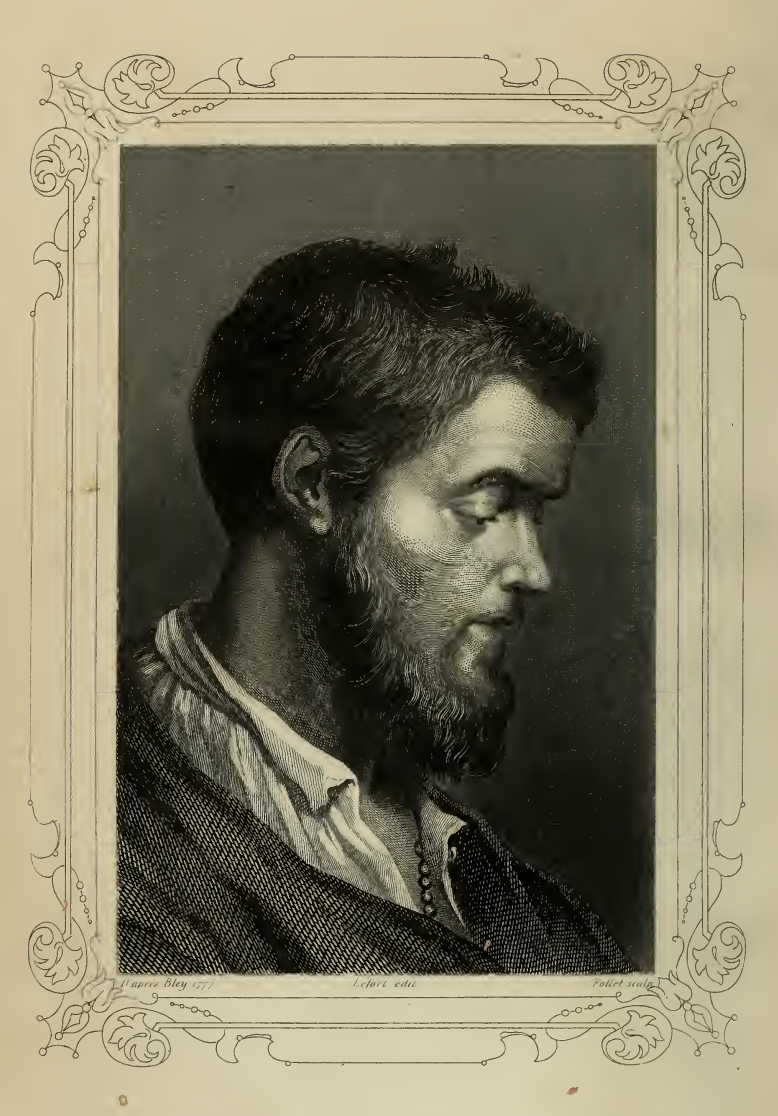
LE BIENHEUREUX

BENOIT JOSEPH LABRE









PORTRAIT AUTHENTIQUE DU VÉNÉRABLE BENOIT LABRE

mon tres cher père et ma tres chere mere

vous avez appris, que je suis sorti de l'
abbaije de sept fons; et vous êtes sans
doute en peine de sçavoir, quelle route
jai pris depuis, et quelle état de vie, jai
envie d'embrasser; c'est pour m'acquiter de
mon devoir, et vous tirer d'inquietude, que
je vous ecris cette presente; je vous dirai
donc que je suis sorti de sept fons, le 2 de
juillet; j'avois encore la fievre quand j'en suis
parti, et elle m'a quitté au quatrieme jour de
marche, et jai pris ~~ou~~ le chemin de rome
je suis bientot à present a moitie chemin
je n'ai guere avancé, depuis que je suis sorti
de sept fons, parceque pendant le mois de
aoust il fait des grandes chaleurs dans le
piedmont ou jes suis; et que jai été retenu
pendant 3 semaines, dernierement dans un
hospital ou jai été assez bien, par une
petite maladie que jai eu; au reste je me
suis bien porté, depuis que je suis sorti de
sept fons, il ij à en itatie plusieurs

monastères, ou la vie est fort régulière
et fort austère; jai dessein d'entrer dans
quelque uns, et jespere que dieu men
fera la grace; j'en scais meme un de
monastère, de lordre de la trappe dont
l'abbé a ecrit a un abbé de france, que
s'il allait des francois, dans son abbaije quil
les recevrait parceque il lui manquoit des
sujets; jai tiré de bons certificats de sept
fons; ne vous inquietez point a mon
egard; je ne manquerai pas de vous envoijer
de mes nouvelles; je voudrois bien en avoir
des vottres, et de mes freres et soeurs mais cela
n'est pas possible a present parceque je ne suis
pas arreté, dans un lieu fixe; je ne manque
pas, de prier dieu pour vous tous les jours; je
vous demande pardon de toutes les peines que
je peux vous avoir causé, et vous prie de
m'accorder vos benédictions; afinque dieu

benisse mes desseins; c'est par l'ordre de sa providence que j'ai entrepris le voyage que je fais; ayez soin surtout de votre salut, et de l'education de mes freres et soeurs, veiller sur leur conduite, penser aux flames eternelles de l'enfer, et au petit nombre des elus; je suis bien content d'avoir entrepris, le voyage que je fais; je vous prie de faire mes compliments a ma grande mere a mon grand pere, a mes tantes, a mon frere jacque, a tous mes freres et soeurs, et a mon oncle choix[1]; je vais entrer dans un pais où il fait bon pour les voyageurs; il m'a fallu affranchir la lettre pour sortir des états du roi de sardaine, tant qu'elle fut arrivé en france je finis en vous demandant derechef vos benedictions, et pardon des chagrins que je vous ai occasionné. fait a en la ville de quiers en piedmont ce 31 d'aoust 1770
votre tres affectionné fils benoit
joseph labre.

(1) François

a monsieur monsieur
haremberque, menuisié
a aire en artois rue des
tanneurs, pour remettre
a jean baptiste labre
au village d'amette
a aire
pour a amette
en france

APPROBATION

de Mgr l'Evêque d'Arras, de Boulogne et de Saint-Omer.

« Nous avons fait examiner l'ouvrage composé par le R. P. D. F. Desnoyers, missionnaire de la Congrégation du Précieux-Sang, sur le bienheureux serviteur de Dieu Benoît-Joseph Labre.

» Nous avons éprouvé une consolation particulière en nous assurant que le livre présenté à notre examen était la manifestation très-exacte et très-complète d'une vie extraordinaire dans sa simplicité et ménagée par la Providence pour confondre l'orgueil et le sensualisme de notre siècle.

» Plaise à l'Auteur de toute sainteté que la lecture de cet ouvrage, en édifiant les fidèles, augmente leur dévotion à notre bienheureux diocésain, et contribue à hâter le moment où il nous sera permis de lui rendre un culte public et solennel.

» Donné à Arras, le 6 octobre 1856, en la fête de saint Bruno.

» † P.-L. ÉV. D'ARRAS, DE BOULOGNE ET DE SAINT-OMER »

PRÉFACE

Quis est hic, qui post aurum non abiit?... et laudabimus eum, fecit enim mirabilia in vita sua. (Eccli. XXXI. 8 et 9.)

Quel est cet homme, qui n'a point couru après l'or?.... nous lui donnerons les louanges qu'il mérite, car il a fait des choses merveilleuses en sa vie.

Nous entreprenons d'écrire la vie d'un homme qui a foulé aux pieds, non pas les dignités humaines, auxquelles il ne pouvait raisonnablement prétendre, mais les avantages les plus communs de la société; non pas les commodités de la mollesse, que ne lui préparait point sa naissance, mais les aisances les plus usuelles du foyer domestique; non pas les plaisirs mondains, d'où l'éloignait sa condition, mais les soins les plus ordinaires du corps; non pas les richesses terrestres, dont la Providence ne l'avait pas amplement pourvu, mais les besoins les plus indispensables de la vie et les moyens d'y satisfaire. Tel fut le célèbre pèlerin Benoît-Joseph Labre, que l'on pourrait surnommer *le Diogène chrétien*, s'il n'y avait une distance immense entre la fin et les motifs qui faisaient agir ces deux contempteurs de la fortune.

Comme Diogène, il est vrai, Benoît Labre dédaigna toute possession, ne voulut avoir d'autre toit que le lambris des cieux; comme ce philosophe, il n'eut qu'éloignement pour tout ce qui constitue le vivre social et poli, et refusa les offres spontanées que motivaient ses nécessités apparentes : mais quelle contrariété d'allure, de ton, de manière d'être pauvre! L'un est rogue, superbe, orgueilleux, ne parle que pour se glorifier, ne s'occupe qu'à étaler son dédain pour tout le genre humain, et se drape dans sa misère dont il est plus fier qu'Alexandre de ses conquêtes, et Platon de son génie : l'autre au contraire n'a de mépris que pour lui-même, n'évite la compagnie des hommes que parce qu'il ne s'en croit pas digne, n'ouvre la bouche que pour s'abaisser davantage, n'est attentif qu'à voiler sa vertu et ses bonnes œuvres. Ce qui est

cynisme, ostentation, boursoufflure chez le premier, n'est chez le second que détachement, humilité, abnégation ; c'est que celui-là travaillait à se faire inscrire au nombre des sages du paganisme, à force de singularités, tandis que celui-ci n'avait d'autre singularité que la sagesse apprise à l'école des folies de la croix.

Cette comparaison fut indiquée par un des témoins entendus dans le procès informatif de Rome, lequel avait longtemps examiné le pèlerin français. « La pauvreté du serviteur de Dieu, disait-il, ne fut pas semblable à celle dont firent parade plusieurs philosophes païens, et qui était accompagnée d'orgueil et d'autres vices : celle de notre Bienheureux, étant unie à une profonde humilité et à d'autres vertus qui brillaient en lui, donnait clairement à connaître qu'elle n'avait d'autre fin que Dieu auquel seul il aspirait. » On voit que nous ne sommes pas les premiers à signaler ce rapprochement et cette différence, conformes d'ailleurs à une observation de saint Jérôme, quand il dit : « La merveille n'est pas de tout laisser, puisque Cratès et d'autres philosophes l'ont fait ; mais se dépouiller pour suivre Jésus-Christ, c'est le propre des apôtres et de ceux qui croient [a]. »

Insister sur ce parallèle, ce serait donc ravaler un pauvre volontaire à la façon de l'Evangile. Mais, si l'histoire s'est plu à recueillir les actions et les paroles d'un sophiste éhonté dont les mœurs furent plus qu'équivoques ; si les doctes esprits admirent cette satyrique impudence qui s'affichait à la clarté du soleil ; si les prôneurs de l'antiquité païenne trouvent dans cette jactance, une certaine grandeur d'âme vantée par les pédagogues : y en a-t-il moins dans le renoncement universel assaisonné de modestie, de pureté de mœurs, et enfin d'un cortége de vertus auxquelles est bien étranger le prétendu sage de Sinope, puisqu'il ne pouvait pas même en avoir l'idée? Passe pour l'antique Athènes de s'être laissé éblouir par le mirage d'une fausse grandeur : mais dans la cité de Dieu, il y a une autre échelle pour mesurer ce qui est véritablement grand et digne d'admiration.

A vrai dire, les vertus de Benoît-Joseph Labre ne lui appartiennent qu'en partie ; il n'est pas donné à l'homme de porter la perfection à ce point par ses seules forces, même soutenues par des grâces ordinaires : c'est la vertu divine qui est la principale opératrice de pareilles œuvres, et elles ne s'accomplissent que quand Dieu a choisi dans la

a Non dixit Christus, *Qui reliquistis omnia ;* hoc enim et Crates fecit philosophus, et multi alii divitias contempserunt ; sed, *Qui secuti estis me ;* quod propriè Apostolorum est atque credentium. (Lib. III. in Matth. c. 19.)

masse de la corruption humaine, un sujet sur lequel il veut faire éclater toute la puissance de sa grâce. Par conséquent, c'est bien moins la biographie d'un homme extraordinaire que nous allons écrire, que l'histoire d'un de ces prodiges opposés de temps en temps par l'Esprit sanctificateur, aux désordres qui tendent à saper la morale évangélique. Aussi nous nous attacherons à faire ressortir tous les indices des opérations divines dans l'intérieur de cette âme privilégiée, en même temps que l'économie de la Providence dans la chaîne des événements extérieurs correspondants. Sous ce rapport, la vie d'un simple indigent prend bien d'autres proportions que celle d'une suite d'actes humains; tout s'ennoblit et mérite d'être étudié, non pas seulement par la piété qui cherche à s'édifier, mais encore par la curiosité qui aime à contempler les grandes choses; et certes nous ne craignons pas, sous le point de vue indiqué, d'appliquer cette qualification aux plus minces actions d'un tel pauvre de Jésus-Christ.

Et d'ailleurs, n'est-ce rien dans un certain ordre pathognomonique, que la lutte incessante d'un homme contre tous les instincts les plus licites de la nature, pour en triompher et les surnaturaliser? N'est-ce rien pour la science du physiologiste, qu'une opposition opiniâtre de toute une vie, non pas seulement aux jouissances permises à l'homme même vertueux, mais encore à tous les soulagements que réclament ses misères? N'est-ce rien aux yeux du moraliste que la victoire difficile et prolongée pendant trente ans, de l'esprit sur la matière et de la volonté sur les sens, de la plus haute vertu sur les exigences mêmes de l'humanité? Nous invitons donc les penseurs sérieux à méditer ces phénomènes d'anthropologie, et s'ils trouvent quelque utilité à porter le scalpel de l'analyse sur les fibres du cœur humain, nous leur offrons un beau sujet d'études, nouveau par ses accidents, quoique bien souvent répété dans les annales de la sainteté chrétienne. Ce sujet ne saurait perdre de son intérêt pour eux, parce que le héros de cette lutte, de cette opposition, de cette victoire, a dû avoir une assistance spéciale de la vertu d'en haut, qui laisse toujours sa part à l'énergie humaine, ni parce que la puissance de persuasion à laquelle il a obéi, l'a conduit à des excentricités répugnantes pour la délicatesse de l'homme policé, mais caractéristiques d'une destinée singulière.

Si maintenant nous nous demandons chrétiennement quelle a pu être la fin particulière que Dieu s'est proposée en donnant au monde le spectacle d'une vie peut-être sans pareille dans les annales du Christia-

nisme, nous avouerons qu'il ne nous appartient pas de sonder les secrets de la conduite divine sur ses élus. Nous savons bien qu'en aucun temps la grâce céleste ne reste oisive; que dans tous les siècles elle suscite des modèles destinés à rendre témoignage de son efficacité, et qu'en un mot la chaîne des prédestinés, loin d'être interrompue, a autant d'anneaux qu'il y a, nous ne dirons pas d'années, mais de minutes dans la durée. Cependant il y a dans la prédestination du bienheureux Labre quelque chose de singulier, qui semble le marquer d'un cachet personnel; sa vocation surnaturelle se montre à découvert en quelque sorte, dans le genre et le mode de sa vertu. Les anachorètes, les reclus avaient bien renoncé à tout; mais ils fuyaient la demeure des hommes, et ne se livraient que dans l'ombre à leurs saintes austérités. Au contraire, voici un vrai solitaire, autant et plus mortifié qu'eux, conduit par la main de Dieu, de pèlerinage en pèlerinage, à travers l'Europe, comme pour promener son dénûment évangélique, et le donner en vue à plus d'une contrée : puis elle le ramène à Rome, pour qu'il y meure comme dans un centre, d'où le parfum de sa glorieuse indigence doit se répandre et embaumer jusqu'aux dernières zônes de l'Eglise catholique.

En réfléchissant ensuite aux circonstances où paraît ce phénomène moral, elles peuvent aussi nous mettre sur la trace des desseins mystérieux de la sagesse divine. C'est dans un siècle déjà si orgueilleux de ses progrès et si avide de volupté, où des exemples descendus de haut semblaient sinon justifier, au moins couvrir d'un vernis d'élégance les dissolutions les plus honteuses; c'est après une époque où la spéculation la plus aventureuse avait allumé la soif des richesses et enivré toutes les têtes, et où le fracas des fortunes renversées était couvert par le tumulte qui tourbillonnait autour du veau d'or; c'est lorsque l'irréligion commençait à se propager et travaillait à saper les fondements de l'Eglise du Christ, quand une littérature impie autant que libertine osait canoniser le vice et se railler de la perfection des saints : c'est, disons-nous, dans ce point du temps que Dieu fait surgir un prédestiné, qui par la préférence donnée à la science du salut sur toute autre science, et par le courageux abandon de tout bien terrestre, vient condamner l'enflure du savoir et la cupidité de l'opulence. Y aurait-il de la témérité à penser que Celui qui a dans ses trésors des remèdes pour guérir toutes les plaies, a voulu par ce contraste confirmer de nouveau l'anathème qu'il a lancé contre les mauvais riches et les faux savants, et rendre un nouvel hommage, tant à la sainte ignorance des choses du siècle, qu'à la béatitude de la pauvreté volontaire?

Il est admis que saint François d'Assise fut élu pour un but semblable dans une ère où une pareille leçon était nécessaire. Or, nous ne craignons pas d'avancer, que le siècle qui vit naître Benoît-Joseph Labre en avait encore un plus grand besoin. Au douzième, la grossièreté des mœurs avait sans doute engendré un matérialisme pratique; l'on courait aussi après la fortune et le plaisir; mais on n'avait point érigé l'idolâtrie du corps en maxime, et les doctrines de l'Evangile conservaient leur place dans la croyance : tandis qu'au dix-huitième, celles-ci étaient tournées en dérision, comme des absurdités contre nature; l'on en contestait même la possibilité; et le délire allait jusqu'à traiter d'extravagances les perfections enseignées par le divin Instituteur. C'est sans doute pourquoi Labre a surpassé à certains égards le Patriarche séraphique, non pas dans l'amour, mais dans la pratique de la pauvreté; si celui-ci l'appelait sa sœur, son épouse, sa bien-aimée, celui-là en fit d'une manière plus absolue sa compagne inséparable, sa mère nourricière, son unique et cher patrimoine : il fallait un homme qui la portât à une sorte d'excès, pour la réhabiliter dans le monde, en en démontrant par le fait la possibilité, ainsi que la fécondité pour la multiplication des vertus.

On objectera peut-être que la leçon n'était pas donnée d'une façon opportune, puisque cette vie s'est écoulée silencieusement dans l'obscurité de l'isolement, qui en dérobait l'importance aux yeux des contemporains, et que pour la leur rendre utile et fructueuse, elle aurait dû avoir des imitateurs groupés autour du modèle, comme autour d'un nouveau patriarche. Nous répondrons d'abord que les vertus de Benoît, loin d'être inutiles pendant sa vie, ont ouvert les yeux à plus d'un aveugle fasciné par l'amour de la bagatelle, et qu'elles ont contribué à la sanctification d'un assez bon nombre de ceux qui en furent témoins, comme on le verra par la suite de son histoire. La politique du ciel est variée dans ses voies pour la conduite de ses saints, et elle arrive toujours à ses fins; la sagesse qui dispose tout avec autant de force que de suavité, sait prendre ses mesures du bout d'un siècle à l'autre bout [a]. Elle préparait donc dans le silence un modèle d'abnégation d'autant plus parfait qu'il s'ignorait lui-même, et qu'elle destinait à neutraliser les germes semés par la génération contemporaine.

Dans ce dessein, Dieu se réservait de marquer ce modèle du sceau de sa puissante opération, quand il en serait temps : voilà pourquoi

[a] Sap. VIII. 1.

il a environné d'une splendeur inusitée les funérailles de ce Pauvre, et disséminé partout avec une rapidité incroyable le renom de sa sainteté ; il s'est hâté de le glorifier au-delà de toute mesure, immédiatement après sa mort, et de frapper d'une commotion subite tous les peuples chrétiens, stupéfaits de se voir prosternés aux pieds d'un homme qui, la veille, était le rebut du monde et réputé plus vil que les balayures des rues [a]. C'est qu'en effet le temps pressait : le siècle tirait à sa fin ; le règne du matérialisme approchait ; le philosophisme antichrétien préparait ses orgies, et tout allait se terminer dans une tragédie de sang. Ce siècle aurait donc pu recueillir sa part de leçon, à entendre le tonnerre d'applaudissements qui retentissait par toute la terre à l'annonce de cette simple vertu évangélique. C'était la France qui s'apprêtait à bouleverser le royaume de Dieu ; c'est de la France que Dieu avait tiré l'exemple destiné à contredire des théories subversives de toute religion. Et qui peut dire que ce n'était pas un avertissement providentiel, capable d'arrêter le torrent du mal qui allait déborder? Est-ce la faute du maître, si les disciples se bouchent les yeux et les oreilles ?

Et le siècle actuel n'a-t-il donc point à profiter de ce grand exemple de perfection évangélique ? Héritier des doctrines anarchiques du dix-huitième, le nôtre a transformé le matérialisme en un positivisme non moins faux et non moins abject ; il ne connaît plus d'autre vertu que l'industrie, d'autre perfection que l'habileté mécanique, d'autres mérites que les services rendus à la société temporelle ; il dédaigne tout ce qui ne sert pas à augmenter la somme de jouissances des individus et des masses, dans laquelle il place l'unique fin de l'homme. S'il ne prône plus avec autant d'engoûment des théories sociales qui ont accumulé tant de ruines, il s'est mis à pratiquer le sensualisme et le naturalisme, en faisant abstraction de tout ce qui constitue la vie morale et surnaturelle. Or voici un homme qui n'a vécu que pour abjurer, contrarier, annihiler la vie des sens, et y substituer celle de l'esprit élevé à sa plus haute expression ; et cet homme a reçu les hommages d'une grande portion de l'humanité, et la société chrétienne aspire à lui dresser des autels ! Fut-il jamais de leçon plus directement appliquée au vice contraire ? Aux yeux du siècle, ce serait un fainéant ; au yeux de la chrétienté, c'est plus qu'un sage et un héros ; c'est un saint et un modèle.

Il résulte de cette nouvelle forme de matérialisme, que nous nommons

[a] I. Cor. IV. 13.

positivisme et qui ne règne que trop dans la société actuelle, qu'on n'apprécie les hommes et les choses que d'après l'utilité qui en revient au bien-être matériel des populations ; on ne vante que manufactures, arts industriels, produits du travail, progrès du commerce, voies de communication, combinaisons financières : toute institution qui ne tend pas au profit de l'homme animal, est condamnée d'avance ; la science même et l'éducation n'échappent à cette proscription de l'utilitarisme qu'à la condition de lui apporter leur tribut. Mais voici un homme qui n'a vécu en apparence que pour lui seul, dont la vie s'est écoulée sans procurer le plus mince avantage matériel à la société. Il est vrai qu'il ne lui coûtait pas grand'chose ; mais enfin il ne payait ce qu'il en avait reçu, qu'en prières et en oraisons, en bons exemples et en bons conseils. Du reste, mu seulement par la foi, il s'est placé au rang de ces hommes dont parle saint Paul, « qui ont opéré la justice, qui se sont exposés aux insultes et aux outrages, qui ont circulé vêtus en mendiants, besogneux, travaillés, affligés, errants dans les solitudes et les montagnes, retirés dans les antres et les cavernes de la terre, et dont néanmoins cet apôtre prononce que le monde n'était pas digne d'eux [a]. » Or, Dieu n'a-t-il point confirmé ce jugement une fois de plus, en glorifiant le pauvre Pèlerin ?

Est-ce à dire que l'Eglise, en prononçant la béatification de Benoît-Joseph Labre, a l'intention de canoniser la mendicité, comme l'ont avancé certains journaux, l'un pour appuyer sur cette grande autorité son opinion de la légitimité de ce moyen de subsister, et l'autre pour se railler du projet de placer un mendiant sur les autels ? Quelle que soit la valeur de cette discussion, quelle que soit la solution du problème relatif à la mendicité, l'argument aussi bien que la moquerie portait sur une supposition erronée. Nous, en qualité de biographe de ce vénérable personnage, nous nous inscrivons en faux contre la qualification de mendiant qu'on lui a attribuée. Est-ce un mendiant celui qui ne demande jamais l'aumône, qui la refuse très-souvent, qui ne la reçoit que pour en transmettre à d'autres la plus grande part ? Est-ce un mendiant celui à qui vingt fois il a été offert table et logement, secours réguliers, subventions pécuniaires, hebdomadaires ou mensuelles, et qui repousse ces offres, comme inconciliables avec sa règle de vivre au jour le jour ? Est-ce un mendiant celui que l'on suppliait de recevoir des dons, et de qui l'on n'obtenait pas toujours qu'il voulût bien les accepter ? Est-on mendiant parce qu'on se passe de tout, qu'on

[a] Heb. XI. 33, 36, 37 et 38.

n'a besoin de rien, et qu'on vit, s'il le faut, d'écorces et d'épluchures? Etre mal vêtu, n'avoir pas de domicile, se contenter de ce qui ne peut être utile à personne, porter même sur son corps les inconvénients de la malpropreté; tout cela ne constitue pas la mendicité : mais tout cela entrait dans les conditions du modèle de mortification des sens, que Dieu préparait à la sensualité du siècle.

Du reste, l'interprétation que nous donnons aux vues de la Providence sur Benoît-Joseph Labre, est celle que leur donnèrent plusieurs princes de l'Eglise, dans leurs suppliques adressées au Pape, dès l'année 1784 et 1786, pour demander une prompte béatification, et entre autres les cardinaux de Mont-Fiascone, d'Orviète, de Naples, de Bologne; l'archevêque de Ferrare, les évêques de Padoue et de Todi [a], et l'évêque de Boulogne-sur-Mer [b], qui avait vu sous son épiscopat ce cher diocésain naître, vivre et mourir en saint. Il en est de même de l'avocat en son plaidoyer pour l'introduction de la cause devant la S. Congrégation des Rites, où il le représente sous cette même face d'une destination toute spéciale à réhabiliter dans l'esprit des hommes les maximes de la foi. « Le Très-Haut, qui choisit l'infirmité pour confondre la force, de peur que l'étroite enceinte de la Chartreuse, de la Trappe ou de Sept-Fonts, ne retînt cachée la vie de Benoît, comme ce jeune homme l'avait si ardemment désiré; le Très-Haut, dis-je, dans un dessein admirable de sa providence, le conduisit dans un genre de vie aussi dur que nouveau..... et l'amena dans cette ville, chef-lieu de l'univers catholique et colonne de la vérité, afin que ses belles actions et ses prodiges insignes, placés par l'autorité de la S. Congrégation dans leur vrai jour, réparent les désastres de la morale et de la religion, et rappellent le royaume de France à de plus saines doctrines, à l'intégrité de la foi catholique, à l'unité de l'Eglise et à l'obédience du souverain Pontife [c]. En un mot, notre Pèlerin doit être regardé comme le flambeau que le divin Maître s'est proposé de mettre sur le chandelier, pour qu'il éclaire tous ceux qui sont dans la maison.

» Mais, dira-t-on, d'où le savez-vous? qui vous l'a révélé? avez-vous reçu un oracle du Ciel, annonçant que Benoît avait été destiné divinement à corroborer et illustrer l'Eglise catholique attaquée par les novateurs; que ses pérégrinations doivent passer pour une mission divine, et que par conséquent il est nécessaire d'élever cet homme à l'honneur des

a Voir c. 4, l. III, seconde partie. = *b* Voir le c. 2, même livre et même partie. = *c* C'était en 1791.

autels pour l'instruction des fidèles? — Cette interrogation est adroite sans doute, autant que dérisoire. Mais daignent vos éminentes Paternités considérer que la divine mission dont j'arguë, a été entrevue d'abord par le père Prieur des Chartreux.... et en second lieu, prévue par le Serviteur de Dieu lui-même dans ses deux lettres à ses parents. Que nos juges réfléchissent en outre, dans leur sagesse, que c'est la voix commune du peuple, et le langage de plusieurs saints pasteurs des plus vigilants et qui sont unanimes sur ce point [a]. »

Les juges, en introduisant la cause, semblent eux-mêmes avoir été touchés d'un autre motif qu'avait fait valoir l'avocat, à savoir : que nulle vie de saint ne présente de traces plus sensibles du concours mystérieux de Dieu avec l'homme et de l'homme avec Dieu. C'est Dieu qui avait donné à Benoît la sagesse avant l'âge de discrétion, la force de caractère dans l'âge de la versatilité, la modération dans les situations les plus extrêmes, l'amour de l'équité envers tous, même envers ses ennemis et ses détracteurs; et néanmoins la prudence n'ôta rien à son ingénuité, ni la constance à sa docilité, ni la tempérance à son amabilité, ni la justice à son aversion pour le mal : à cette conciliation de toutes les vertus, il est facile de reconnaître l'Esprit de Dieu. Nous en concluons que c'est seconder les desseins de Dieu que de colliger et de publier les moindres actes de l'homme formé et dirigé par sa grâce : car il n'en est aucun qui ne soit propre à mettre en relief quelqu'une des perfections évangéliques, que le rationalisme pratique tend sans cesse à effacer des tables de la loi.

Nous aimons à transcrire ici l'introduction écrite dans le même sens, et mise à la tête d'une vie abrégée du B. Benoît-Joseph Labre, qui fut publiée en 1827, sous le titre de *Triomphe de l'humilité* :

« Dans tous les temps, le Seigneur a suscité des hommes extraordinaires, pour confondre l'incrédulité, humilier l'orgueil et condamner le vice. C'est par une permission particulière de sa divine providence que le dix-huitième siècle, si fécond en écrivains audacieux et impies, et en ennemis déclarés de notre sainte religion, a vu naître l'humble Benoît Labre, qui, sous un extérieur pauvre et négligé, cachait une âme noble et pure, une âme ornée de toutes les vertus.

» Ces prétendus grands hommes ont passé; leur gloire s'est évanouie, et il ne doit rester de leur mémoire que les malédictions des peuples dont ils ont causé les malheurs. Mais le Pauvre de Jésus-Christ sera exalté; son nom obscur et inconnu deviendra célèbre; son corps,

[a] Voir la note A à la fin du volume.

longtemps couvert de haillons, sera révéré et honoré du don des miracles; le tombeau, où finissent tant de renommées, sera le commencement de son triomphe. Personne n'eût voulu lui ressembler durant sa vie, on daignait à peine jeter sur lui un regard de pitié; il meurt, et tous envient son sort, tous réclament sa protection.

» Que vos pensées, ô mon Dieu, sont éloignées de celles des hommes! vous les cachez aux sages et aux prudents du siècle, et vous les révélez aux petits; vous faites descendre les hommes puissants du siége de leur grandeur, et vous exaltez ceux qui, à votre exemple, sont doux et humbles de cœur : vous vous servez de ce qui paraît faible, abject et même insensé aux yeux de la chair, pour confondre l'orgueil des faux sages et faire éclater votre puissance et votre gloire! »

Ce sont ces considérations qui nous ont mis la plume à la main, et qui nous ont donné le motif de joindre à la biographie proprement dite du vénérable Pèlerin, une seconde partie renfermant le tableau de ses vertus, l'histoire de sa réputation et celle du procès de sa béatification, comme une espèce de biographie posthume, où l'action divine est encore plus manifeste que dans le cours de sa vie. Les justes commencent à vivre véritablement après leur mort temporelle; d'où vient que c'est le jour de cette mort et non celui de leur naissance, que l'Eglise choisit pour les féliciter : mais ceux que Dieu juge à propos de glorifier d'une manière plus éclatante, demeurent plus particulièrement en communication avec les habitants de la terre, ils agissent encore par leurs miracles, leurs apparitions et la part qu'ils prennent aux événements; ils peuvent donc encore avoir une histoire d'outre-tombe qui ne soit pas une fiction.

La biographie de Benoît-Joseph Labre était à refaire, et en voici la raison. Une première vie fut publiée à Rome en langue italienne peu de mois après sa mort, sur l'invitation de l'autorité ecclésiastique et pour satisfaire à l'impatience du public. L'auteur, l'abbé Marconi, qui avait été son dernier directeur, pria les évêques de Boulogne et de Lorette de faire une information sommaire sur les faits passés dans leur diocèse respectif, ouvrit lui-même une sorte d'enquête à Rome, et une correspondance aussi étendue que le lui permirent les premières indications qu'il possédait. C'est avec ces documents qu'il put composer une sorte d'histoire de son pénitent. Certes, il dut déployer une grande activité et un zèle extraordinaire, pour réunir une aussi grande quantité de renseignements; mais il était impossible qu'en si peu de temps, il

arrivât à la connaissance complète de tous les incidents d'une vie aussi dispersée : car il y a des limites que nulle activité ne peut franchir qu'avec le progrès du temps.

L'œuvre de Marconi fut traduite immédiatement après sa publication ; trois traductions françaises parurent dans les deux années qui suivirent, et d'autres successivement en diverses langues. C'est cette œuvre qui a défrayé jusqu'à présent toutes les biographies de Labre et tous les ouvrages mis au jour sur son compte, ou dans lesquels il est question de lui, à l'exception d'un petit nombre de circonstances relatives à sa jeunesse, et ajoutées successivement aux publications qui ont paru de loin en loin. Nous donnons le catalogue raisonné de toutes ces publications à la fin de notre ouvrage.

Il a bien paru à Rome une autre biographie, prise sur les premières procédures faites à Boulogne, à Lorette et à Rome par les Ordinaires. L'auteur fut un ex-jésuite nommé Coltraro, qui paraît l'avoir composée avant le procès apostolique, c'est-à-dire vers 1790 ; mais, chose singulière, elle ne fut imprimée qu'en 1804 ou 1807, d'abord sous le nom du postulateur Palma ; puis après l'écoulement d'un certain nombre d'exemplaires, un autre frontispice fut substitué pour y rétablir le nom de l'écrivain, mais sans date. Quoi qu'il en soit des causes de ce retard dans l'apparition de cette œuvre, il ne paraît pas qu'elle ait jamais été traduite, ni même connue en France ; car dans les notices publiées postérieurement, on aurait profité d'une foule de faits nouveaux, connus par les procès-verbaux des dépositions, et dans tout ce qui nous est tombé sous les yeux, nous n'en avons trouvé aucune trace.

Ainsi toutes les relations connues sont nécessairement incomplètes ; ayant été rédigées, les unes trop près du moment initial de la célébrité de notre Bienheureux, les autres trop loin du théâtre de ses dernières années et de ses plus éminentes vertus. D'autre part, aucune n'a pu puiser dans la source la plus abondante de renseignements, les procès-verbaux et sommaires du procès apostolique. Cependant, avec le progrès de la procédure et du temps, beaucoup de nouveaux faits se sont dévoilés, les ombres se sont éclaircies, les doutes se sont dissipés, les erreurs se sont redressées. Les deux premiers biographes n'avaient pas cru pouvoir débrouiller la chronologie de la seconde moitié de cette vie, et surtout celle des pèlerinages de leur héros ; et les lecteurs des anciennes publications savent qu'on y trouve pêle-mêle quelques dates, après son arrivée en Italie, et ensuite l'ordre historique est abandonné pour ranger les faits subséquents par classe de vertus ; ce n'est que

pour les derniers moments de cette existence, que l'on voit reparaître quelque ordre chronologique.

Pour nous, invité à nous charger de ce travail par le postulateur actuel, qui a mis à notre disposition tous les documents qui étaient en sa possession, nous n'avons rien négligé pour le rendre aussi exact et aussi complet qu'il était possible avec ces nouveaux secours. Outre les biographies italiennes et françaises que nous avons consultées, outre les élucubrations quelconques sur notre Bienheureux que nous avons recherchées, nous avons dépouillé avec soin les volumineux procès-verbaux de toutes les procédures, et même leurs sommaires faits par les avocats, dans la crainte de rien oublier d'intéressant dans ces trente ou quarante in-folio, et nous avons entretenu correspondance partout où de nouvelles indications annonçaient quelque tradition ou souvenir du passage du Pèlerin. Nous avons pu ainsi, par une application consciencieuse et assidue de trois ans, rétablir le fil chronologique et classer à peu près tous les faits importants dans leur ordre historique. Il reste bien assurément des incertitudes sur quelques époques partielles : mais le cadre tel que nous l'avons établi, nous paraît hors de tout doute.

Nous employons souvent les expressions mêmes des témoins pour narrer les événements, persuadé que l'œil qui a vu, fournit à la langue des descriptions plus vraies et mieux calquées sur la réalité. Nous citons quelquefois leurs réflexions par une raison toute semblable, comme dictées par l'impression immédiate du fait ; et nous n'omettons aucune des rares paroles échappées à notre Bienheureux, parce que dans une bouche étrangère à la fiction, elles peignent mieux que tous les commentaires les vrais sentiments de l'âme. Par ces procédés, nous croyons donner au public le portrait le plus ressemblant de ce fameux Pèlerin, et si les essais biographiques ont suffi pour en avoir au moins l'ébauche, le moment est arrivé de la terminer et de donner la dernière teinte à cette grande figure. Le public jugera si nous avons réussi, de manière à combler le vœu qu'en avait formé dans sa préface le confesseur de Benoît, son premier biographe.

Il est impossible de lire cette vie sans se sentir au cœur quelque aiguillon à progresser dans la vertu, en suivant, au moins pour les devoirs chétiens, les traces de cet illustre Serviteur de Dieu. Et qu'on ne dise pas comme les ennemis de la perfection évangélique, que nous proposons pour modèle un homme bizarre, outré, atrabilaire, dont la vie est plutôt propre à inspirer le dégoût de la sainteté, qu'à réconcilier les

esprits avec les difficultés de la morale chrétienne. Est-il dans l'ordre que tout le monde imite ses bizarreries, copie ses exagérations, vive dans l'isolement ? Que deviendrait la société, si Labre avait beaucoup d'imitateurs? — A cette objection nous répondrons avec saint Bernard au sujet de saint Malachie : « Vous avez en lui de quoi admirer, vous avez de quoi imiter [a]. » Il ne s'agit pas d'une copie servile, mais d'une imitation intelligente ; les choses singulières que lui a suggérées la grâce divine, étaient nécessaires pour fixer votre attention sur ses exemples de vertu : écoutez les inspirations qui vous viendront d'en haut à cette lecture, et vous distinguerez facilement en quoi vous pouvez vous assimiler au modèle proposé.

« Lorsque vous lirez, dit le biographe inédit en France dont nous avons parlé, lorsque vous lirez qu'il a généreusement abandonné tous les avantages de sa maison, de sa famille et de sa patrie, pour s'adonner à de dévots pèlerinages, à une indigence volontaire, à une rigoureuse pénitence et à une contemplation continue, ne croyez pas pour cela que Dieu demande de vous les mêmes sacrifices ; ils sont le privilége de quelques âmes choisies par le Seigneur, et pourvues d'une grâce particulière : mais vous pouvez vous sanctifier comme lui, sans sortir de votre état ; abandonner le monde, en ne suivant pas ses maximes corrompues ; renoncer à vos biens par le détachement, tout en les administrant avec diligence au profit de votre famille ; donner à la prière le temps que vous soustrairez sans inconvénient à vos occupations ; avoir Dieu présent à votre esprit et diriger de temps en temps vers lui vos pensées et vos affections ; lui demander le secours de sa grâce, pour vous tenir loin de tout ce qui peut souiller votre âme du péché. Dieu, maître absolu de ses dons, a gratifié Benoît de la grâce la plus abondante, que Jésus-Christ a figurée en paraboles par les dix talents : à vous il n'a voulu en accorder qu'une moindre part, celle représentée par les cinq talents ; car à chacun de nous, dit saint Paul, la grâce a été donnée selon la mesure et la libéralité du Christ [b] : Benoît a correspondu par un genre de vie singulier ; trafiquez, vous aussi, avec le peu de talents qui vous a été confié, et votre correspondance méritera que Dieu les accroisse à proportion, suivant la doctrine de saint Thomas, qui dit : C'est le propre des dons de Dieu, que le bon usage de celui qu'on a reçu, rend digne d'en recevoir un plus grand [c]. »

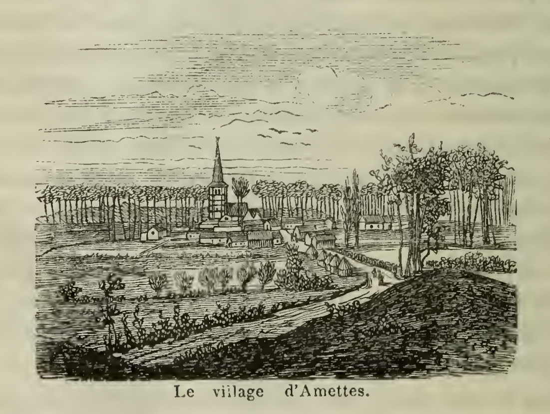
[a] Habes in illo quid mireris, habes quid imiteris. (*Vit. S. Mal.*) = [b] Eph. IV. 7.

[c] Hoc est in donis Dei, ut qui bene utitur dono Dei sibi concesso, amplioris gratiæ et doni acceptionem mereatur. (*In Joan. 4. lect. 4.*)

Les deux parties de cet ouvrage sont divisées chacune en trois livres. Dans la première, le premier livre contient l'histoire de l'enfance et de la jeunesse de Benoît jusqu'à son départ pour l'Italie ; le second, celle de ses pèlerinages jusqu'à la fixation de son domicile à Rome, et le troisième, celle de ses dernières années, jusques et y compris sa sépulture. Dans la seconde partie, le premier livre comprend le tableau de ses vertus, cause essentielle de la prompte ouverture du procès de béatification ; le second, l'histoire des premiers actes de ce procès, de certaines oppositions qu'il rencontra, et l'exposé chronologique des miracles par lesquels il fut provoqué durant l'année même de la mort du Serviteur de Dieu ; et enfin, le troisième, la continuation des diverses phases de la procédure, des contradictions de certains hommes et des prodiges que le Ciel opposa aux efforts des antagonistes. Des notes rejetées à la fin de chaque volume donneront des explications sur les lieux et les personnages importants qui figurent dans cette histoire.

Nous ne pouvons mieux résumer toutes les parties de cette biographie, qu'en appliquant à Benoît-Joseph Labre, comme l'a fait l'abbé Marconi, ce texte de l'Ecclésiastique : « C'est un homme plein de souillures, manquant d'asile et plus encore de force, au comble de la misère : mais Dieu l'a regardé d'un œil favorable, l'a relevé de sa bassesse et a exalté sa tête ; de telle sorte que la multitude s'est émerveillée à son sujet, et a rendu gloire à Dieu, l'auteur de cette merveille [a]. »

[a] Eccli. XII. 12 et 13.



Le village d'Amettes.

LE BIENHEUREUX

BENOIT JOSEPH LABRE

PREMIÈRE PARTIE

Biographie proprement dite.

LIVRE PREMIER

Vie de B. J. Labre depuis sa naissance jusqu'à son départ pour l'Italie.

CHAPITRE I

Origine; première éducation et premiers symptômes de vertu, jusqu'à l'âge d'environ six ans.

Beatus quem elegisti et assumpsisti (Domine); inhabitabit in atriis tuis. (Ps. LXIV. 5.)

Bienheureux celui que vous avez choisi, Seigneur, et pris à votre service : il habitera un jour dans vos parvis.

Au milieu du dix-huitième siècle, dans un petit village de la province d'Artois, nommé Amettes [1], et dépendant de l'évêché de Boulogne, existait de temps immémorial une famille d'humbles et honnêtes cultivateurs, qui était en possession de fournir une large part de ses membres au recrutement du clergé diocésain, et dont par conséquent l'attachement à la foi chrétienne ne saurait être douteux. C'était l'esprit dominant dans cette bourgade éloignée des grands centres de population, aussi bien que dans toutes celles qui l'environnaient, et dont elle n'était pas la moindre par les vertus, sinon par le nombre de ses habitants. Elle avait conservé

[1] Les chiffres indiquent les notes placées à la fin du volume.

toute la simplicité des mœurs antiques et toute la pureté du catholicisme. C'est sans doute pourquoi Dieu daigna jeter les yeux sur elle, comme autrefois sur la plus petite des villes de Juda, et y choisir un rameau d'une famille, recommandable entre toutes par une probité séculaire, pour en faire sortir un émule du patriarche d'Assise; un nouvel imitateur de Celui qui, possédant tous les trésors de la Divinité, s'est fait pauvre pour nous [a]; un homme enfin qui portât volontairement l'amour effectif et pratique de la sainte pauvreté aussi loin qu'il est possible de l'imaginer.

Le chef de cette branche, Jean-Baptiste Labre, et Anne-Barbe Grandsir, sa femme, qui furent les heureux parents de ce prédestiné, s'étaient unis en mariage en juin 1747, et vivaient, comme on vit au hameau, du produit de leur petite portion de patrimoine, fertilisée par leur labeur et jointe à un petit négoce de mercerie [2] : ce qui suffisait à leur procurer une sorte d'aisance, restreinte sans doute, mais satisfaisante pour la modération de leurs goûts, et ce qui leur permit d'élever sans trop de gêne une nombreuse progéniture; car Dieu se plut à leur donner la bénédiction des anciens patriarches, auxquels ils ressemblaient par leur fidélité aux coutumes de leurs ancêtres, et il rendit leur union féconde de quinze enfants des deux sexes [3].

Benoît Joseph fut l'aîné de cette lignée, et naquit le 26 mars 1748, sous le pontificat de Benoît XIV et sous le règne de Louis XV; enfant vraiment béni et qui en reçut le nom peut-être par une disposition secrète de la Providence. Il fut baptisé le lendemain de sa naissance dans l'église de Saint-Sulpice, paroissiale d'Amettes, par son oncle paternel François-Joseph Labre, alors vicaire d'Ames [1], qui en est tout voisin, et plus tard curé d'Erin [1], où il sera l'instituteur de son neveu. A ce premier titre de paternité spirituelle que lui donnait la collation du baptême, il en joignit un second, ayant encore rempli les fonctions de parrain, par une anomalie pieuse qui n'était pas insolite dans ces contrées. La marraine fut Anne-Théodore Hazemberque, grand'mère maternelle du baptisé, devenue en secondes noces femme Vincent [4]. Outre le curé de la paroisse qui autorisait de sa présence la cérémonie, un témoin que nous ne devons pas omettre, à cause des rapports de

[a] 2 Cor. VIII. 9.

parenté qu'il avait et d'autres qu'il aura ensuite avec Benoît, fut le jeune Michel-Joseph Flamant, âgé de douze ans, natif d'Amettes même, et destiné à devenir plus tard chanoine de Boulogne.

La grâce de la régénération baptismale est la semence qui, tombée dans une bonne terre, cultivée avec soin par de sages parents et fécondée par la rosée quotidienne du Ciel, devient le premier germe des plus sublimes vertus : or ces trois conditions se vérifièrent admirablement dans le nouveau-né. Ses qualités naturelles, dirigées par des éducateurs chrétiens, se combinèrent graduellement avec les opérations surnaturelles de la grâce; et la simultanéité de leur développement respectif fut si manifeste que, selon une remarque qui a frappé tous ses maîtres et après eux ses historiens, les premiert éclairs de la raison semblèrent se confondre dans cet enfant avec les premières lueurs de la foi et de la piété.

Le Créateur l'avait doué d'un esprit vif et pénétrant, d'un jugemens sain et solide, d'une mémoire facile et sûre. Son cœur était tendre, sa volonté forte, son âme tenace de la vérité une fois connue, en sorte que ces dispositions de la nature le rendaient capable de grands efforts pour tendre à un but conçu et approuvé par son entendement. D'autre part, il annonça dès ses premières années des inclinations prononcées pour le bien, des goûts simples et innocents, une grande ingénuité, signe ordinairement précurseur de la droiture des sentiments, et en même temps une vivacité de caractère tempérée par une raison naissante, qui s'allia bientôt avec des habitudes de calme et de tranquillité peu ordinaires aux petits enfants, et dues à une grande soumission pour ses parents.

Ceux-ci, remplis comme ils l'étaient du sentiment religieux qu'ils avaient hérité de leurs pères, s'appliquèrent, dès que parurent quelques étincelles d'intelligence dans leur fils, à lui insinuer les premières notions de notre sainte religion, à lui inspirer la crainte de Dieu, ce principe de la vraie sagesse, ou plutôt qui est la sagesse même, dit le saint homme Job [a], et à lui inculquer une profonde estime de la qualité de chrétien, ainsi qu'une sincère dévotion à la

[a] Job. XVIII. 28.

très-sainte Vierge et à son époux, que la confiance du pays ne sépare point l'un de l'autre. Jésus, Marie, Joseph furent les premiers mots que sa langue apprit à prononcer. Il suça donc avec le lait, pour ainsi dire, les premiers éléments de la piété, et en grandissant il trouva toujours dans les leçons de sa mère et de son aïeule l'aliment adapté à ses besoins; car elles étaient pourvues de l'habileté que donne l'esprit de foi et que l'on chercherait en vain dans les meilleures théories d'éducation.

Les premiers fruits de ce naturel, secondé par une si sage direction, prévenu et assisté par une grâce spéciale, ne tardèrent pas à se produire, même avant la saison. Tout petit encore, l'enfant donnait une attention sérieuse aux sages propos, aimait à prier et à entendre parler des vérités de la religion. Il mettait une grâce charmante à dessiner son signe de croix et à bégayer les formules que lui dictait sa mère. « Dès sa plus tendre enfance, déposa-t-elle ainsi que son mari, je l'ai vu se plaire aux pratiques religieuses et imiter tout ce qui se faisait à l'église, où je pouvais le conduire et le garder autant que je le voulais. » La crainte de Dieu exerça promptement une influence dominante sur cette âme ingénue, et inocula dans son cœur une horreur indélibérée du péché. Incapable encore d'apprécier le mal moral, il en redoutait jusqu'à l'ombre. C'est ainsi que le Vicaire de la paroisse l'ayant vu prendre un scarabée dans une grange et l'ayant appelé par plaisanterie *petit voleur*, l'enfant prit la chose au sérieux et ne pouvait se consoler de ce prétendu larcin. Il pleurait une faute imaginaire, parce qu'une bouche respectable lui avait présenté cet acte comme une injustice. Que ne pouvait-on pas attendre d'une telle aversion pour tout ce qui a couleur d'infraction au devoir ?

Cette aversion fut la source de l'éloignement qu'il manifesta de bonne heure pour les amusements turbulents de l'enfance, parce qu'ils l'exposaient à pécher. Et ce qui est plus étonnant encore, c'est qu'elle le conduisit à comprendre la nécessité de se faire violence pour corriger les penchants vicieux de la nature, pour résister aux tentations extérieures et intérieures, et pour tenir en bride les appétits sensibles. Tout porte à croire en effet que son humeur douce et pacifique était l'exercice d'une vertu déjà éclose et d'un certain empire

sur lui-même, plutôt que le résultat de son tempérament, naturellement ardent, bouillant, presque impétueux. C'étaient là comme les premiers linéaments de sa sainteté future.

Il s'y joignait encore une espèce de génie entreprenant que la grâce devait plus tard appliquer à un genre de vie tout extraordinaire. Néanmoins les efforts qu'il dut faire pour se contenir et pour se vaincre, étaient si complets et si soutenus, qu'à peine quelques saillies, sans dépasser les bornes de l'honnête, venaient, quoique rarement, trahir cette ardeur et cette impétuosité. Quelques personnes, n'apercevant que la superficie, le soupçonnaient ou d'apathie ou au moins de timidité excessive. Mais l'œil maternel n'y fut point trompé, en le voyant surtout recevoir les rares réprimandes de sa sollicitude, avec un air riant et sans la moindre altération d'humeur.

Une première grâce, quand elle trouve correspondance dans l'âme qui l'a reçue, devient le premier anneau d'une série non interrompue de nouvelles grâces d'un ordre plus élevé. Aussi la lumière céleste croissait rapidement dans cette intelligence : et comme la doctrine du salut ne trouvait pas d'opposition dans des passions non contenues, la grâce, grandissant avec le progrès de l'âge et de l'instruction domestique, vint graver d'une manière ineffaçable dans ce cœur malléable mais ferme, les grandes et simples maximes de la religion sur l'obligation de servir Dieu, sur le devoir de suivre Jésus-Christ en se renonçant soi-même, sur la nécessité de mortifier ses sens et de faire pénitence pour vivre d'une vie surnaturelle. Et ce qui le prouve, c'est qu'on vit poindre dès lors, dans cet enfant de quatre à cinq ans, un certain attrait pour la mortification, une sorte d'insouciance pour les aises et les commodités, et une indifférence nullement enfantine pour la nourriture et le vêtement. Au contraire, il avait à peine accompli son premier lustre, que la prière faite en commun suivant l'usage de ses parents, ne lui suffisait plus, et qu'il se retirait quelquefois à part pour répéter celles qu'il savait. Déjà il faisait ses délices de se préparer à servir la sainte messe, et quelque chose qu'on lui demandât qui eût rapport à Dieu, il n'y trouvait aucune difficulté et s'y portait avec le plus grand empressement.

Qu'on ne nous accuse pas d'exagération dans une assertion qui semble tout au moins prématurée et convenable seulement à un âge plus avancé ; la suite des faits démontrera que nous n'avons rien exagéré : car il n'y a qu'un tel fondement qui ait pu soutenir l'édifice de perfection que l'on verra s'élever promptement à une hauteur peu commune. Et d'ailleurs les déclarations des parents ne laissent aucune incertitude à cet égard. Sans doute ces sentiments précoces ne furent d'abord qu'à l'état d'ébauche et plutôt instinctifs que raisonnés. Nous ne voulons pas anticiper sur leur affermissement judicieux ; mais comme il n'y a pas eu de retour ni de conversion dans la vie de Benoît, il faut bien que ses vertus aient eu leur racine dans son enfance ; l'arbuste qui n'a pas cessé de croître d'année en année, jusqu'à devenir un grand arbre en peu de temps, a nécessairement les mêmes qualités élémentaires à son origine qu'après sa croissance. Ne savons-nous point encore par l'oracle des Ecritures, que la loi de Dieu donne la sagesse aux enfants dociles [a], et que le Seigneur sait tirer, quand il le veut, sa louange de la bouche des petits qu'allaite leur mère [b], en rendant même leur langue éloquente [c] ? Assurément il faut pour cela une assistance divine toute particulière, et souvent l'Esprit-Saint en a donné des signes extraordinaires, à la naissance ou au berceau de quelques saints, parmi ceux que l'Eglise honore de son culte. Pour Benoît sorti des langes, l'opération surnaturelle n'éclata point par des prodiges extérieurs ; mais ce fut un vrai prodige que la précocité des sentiments élevés qu'elle ajouta en lui aux dons de la nature.

Voici d'ailleurs un témoignage irrécusable, lié à des faits qui confirment toutes nos inductions. Benoît passa en grande partie sa quatrième et sa cinquième année chez sa grand'mère Anne-Théodore Vincent ; sa mère étant trop occupée aux soins de ses plus jeunes enfants. Ce fut précisément l'époque où revint du séminaire Jacques-Joseph Vincent [4], l'aîné de ses oncles maternels, déjà sous-diacre, qui résida quelque temps dans la maison de son père en expectative du sacerdoce. Ce jeune homme avait voulu entrer dans l'ordre des Franciscains, et n'avait consenti à rester dans le clergé séculier que

[a] Ps. XVIII. 8. = [b] Ps. VIII. 3. = [c] Sap. X. 21.

par obéissance aux volontés de sa famille ; mais il n'en avait pas moins la régularité des plus austères religieux. Ne respirant que pour Dieu, n'aspirant qu'à la sainteté, il préludait à cette perfection d'abnégation et de charité qui, pendant une longue carrière sacerdotale, fit de lui l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux, et le pourvoyeur de tous les nécessiteux.

Pour faire connaître ce premier précepteur de Benoit, il nous suffira de transcrire ici l'éloge qu'en fait l'Evêque de Boulogne dans une réponse adressée le 18 juin 1783 au premier historien du Serviteur de Dieu : « Parmi les lettres que je vous envoie, monsieur, il y en a une de M. Vincent, oncle du respectable Benoît-Joseph Labre. Son témoignage doit faire d'autant plus d'impression que c'est un des plus dignes prêtres que je connaisse. Son insigne piété, sa vie très-austère, sa charité fort compatissante et fort généreuse pour les pauvres, lui ont tellement attiré l'estime et la vénération publique, que la voix du peuple, dans les cantons où il est connu, le canonise déjà en l'appelant d'ordinaire, non M. Vincent, mais saint Vincent. »

Epris des aptitudes qu'il remarquait dans son neveu pour la piété, il se mit à le cultiver avec affection, et passait une partie de ses journées à l'instruire et à le dresser aux exercices de dévotion. Il le conduisait et le retenait à l'église pendant de longues heures qui auraient rebuté tout autre ; il l'employait à la balayer et à l'orner selon ses forces, et se réjouissait de voir cet enfant s'y complaire. Il lui apprenait, en forme de récréation, le cérémonial du service de la messe, l'initiait aux chants de l'office divin, et s'il arrivait que dans les répétitions son élève tombât dans quelque inadvertance, il le reprenait avec douceur, parce qu'il était lui-même plein de vertu : mais parce que cette vertu inclinait aussi à la sévérité, il profitait de l'occasion pour l'exercer à la mortification, et lui imposait quelque pénitence, comme de tenir les bras en croix durant quelques minutes, ou de garder quelque autre posture gênante. L'enfant s'y soumettait de la meilleure grâce du monde, sans résistance ni chagrin.

A peine Benoît avait-il atteint sa cinquième année, qu'il manifestait

un ardent désir d'apprendre à lire, pour pouvoir étudier par lui-même les éléments du catéchisme et s'occuper aux lectures de dévotion. Son jeune oncle, enchanté de cette bonne volonté, s'empressa de la seconder en lui apprenant l'alphabet. Ici encore il eut l'occasion d'exercer la patience et la docilité de son disciple. Un jour qu'il lui faisait répéter sa leçon, jugeant qu'il avait fait une faute d'épellation, il le reprend d'un air grave, et lui mettant en main un gros chapelet : « Allez, lui dit-il, réciter cette couronne à la sainte Vierge pour votre pénitence. » Le docile neveu ne se le fait pas dire deux fois, et sans murmurer un seul mot, se retire en un coin de la chambre, où il s'acquitte de sa punition d'une manière si pieuse, que le Vicaire d'Ames, qui se trouva présent, ne revenait pas de sa surprise. C'était alors M. Charles-Joseph Dupuich de la Régale, natif lui-même d'Amettes et ami intime de la famille. Quant au maître, il fut bien dédommagé de sa peine lorsqu'il vit la jubilation de son neveu, en réussissant à épeler l'Oraison dominicale, la Salutation angélique, le Symbole des apôtres et le Décalogue. Il se rappelait sans doute ces traits de vertu lorsqu'il écrivait dans la lettre indiquée par celle de l'évêque, citée plus haut : « Mon neveu Benoît, dès sa plus tendre jeunesse, s'est rendu aimable par sa grande douceur. Déjà pénétré de la majesté des lieux saints et de la sainteté des redoutables mystères, il n'y paraissait qu'avec une modestie et une ferveur édifiantes. » Il est vrai de dire que les exemples de ce même oncle contribuèrent beaucoup à le former, et lui laissèrent de vives impressions.

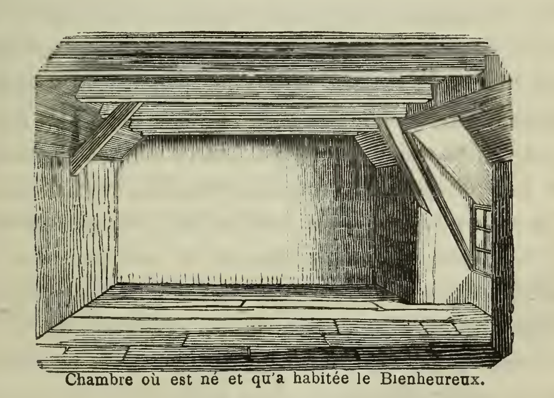
Ces heureuses dispositions de Benoît faisaient la joie de ses parents, qui ne cessaient de remercier l'Auteur de tout bien de leur avoir donné, un fils vertueux pour ainsi dire en naissant. Leur tâche était facile, car aucun de leurs avis n'était perdu. Souvent même ils étaient devancés, et il ne leur restait que le plaisir d'approuver. Cette sagesse, qui n'attendait pas l'accroissement de la raison, était une cause d'étonnement pour les voisins, et leur faisait dire généralement que c'était un enfant prévenu des bénédictions du Seigneur. « Que sera-t-il donc s'il commence ainsi [a] ? » répétait-on comme au début du Précurseur. Et chaque jour venait accroître ces premières espérances. Encore

[a] Luc. I. 66.

aujourd'hui, disent les habitants, il a toujours été raconté par nos pères qui ont vu le B. Benoît dès sa plus tendre enfance, que les premières années de sa vie annonçaient une véritable piété, et un acheminement à toutes les vertus dont il a fait preuve par la suite.

Ne sommes-nous pas en droit de conclure que le Dieu qui donne la sagesse aux petits enfants avait choisi celui-ci pour le prendre sous ses ailes et l'introduire dans ses tabernacles [a] ? Dans ce premier âge où la grâce du baptême est si facile à perdre par suite de la prédominance de l'imagination et des sens sur la raison et la conscience, quel signe moins équivoque de prédestination, que cette intelligence des vérités éternelles et ce respect des droits du Créateur ? C'est justice de compter le jeune Benoît au nombre des élus qui ont donné à Dieu les prémices de leur cœur.

[a] Ps. LXIV. 5.



Chambre où est né et qu'a habitée le Bienheureux.

CHAPITRE II

Enfance de six à douze ans. — Première instruction et sagesse croissante.

Beatus homo cui donatum est habere timorem Dei : qui tinet illum, cui assimilabitur? (Eccli. xxv. 15.)

Bienheureux l'homme auquel il a été donné d'avoir la crainte de Dieu : celui qui la conserve, à qui sera-t-il semblable ?

Les parents de Benoît, charmés de l'empressement qu'il mettait à s'instruire, se hâtèrent de suppléer à l'absence de son oncle, retourné au séminaire pour se disposer à la prêtrise. Dès qu'il fut capable de fréquenter l'école du village, ils le rappelèrent pendant l'hiver dans leur domicile, qui en était plus à portée que la maison de son aïeule, où il retournait pourtant les étés suivants. Cette école purement élémentaire était dirigée par François d'Hanotel, vicaire d'Amettes, suivant la coutume de l'époque dans les paroisses qui n'auraient pu suffire à l'entretien d'un maître spécial. Il avait pour aide et pour suppléant dans cette fonction d'instituteur François-Joseph Forgeois, qui enseignait plus particulièrement les commençants. C'est donc de ce dernier que Benoît acheva d'apprendre les principes de la lecture et même en grande partie ceux de l'écriture ; car il l'eut pour maître pendant deux ans et demi, avant de passer sous la conduite immédiate du vicaire, et pendant tout ce temps il fut pour lui un sujet d'étude et d'observation, dans lequel ce digne homme se complaisait, y faisant sans cesse de nouvelles découvertes qui l'émerveillaient.

L'un et l'autre de ces instituteurs ont rendu le témoignage le

plus formel des vertus de leur jeune écolier. Nous les laisserons parler, pour mieux peindre l'idée qu'ils s'étaient formée de lui. M. d'Hanotel, devenu curé de Boyaval [1], a écrit : « Je l'ai toujours connu d'une bonté admirable, d'une humeur égale et d'une exactitude rigoureuse à s'acquitter des devoirs de son âge. Toutes ses bonnes qualités me l'ont rendu si aimable, et l'ont tellement recommandé à mon souvenir, que je n'ai jamais laissé échapper l'occasion, depuis vingt-huit ans environ que je l'ai quitté, de m'en informer : tant j'attendais de lui pour le bien ! » M. Forgeois à son tour a déposé « que cet enfant se distinguait de tous ceux de son âge par sa modestie, sa piété, sa docilité, sa douceur, sa tranquillité et son application pour apprendre les éléments de la lecture et en particulier ceux de la religion. » Aussi déclarait-il également « que jamais il n'avait perdu le souvenir de cet élève, et que sur deux mille écoliers qui avaient passé sous sa gouverne, il n'en avait jamais vu aucun doué de tant de qualités. »

Divers traits ont été recueillis de la conduite de Benoît à l'école pendant cette période, et tout enfantins qu'ils puissent paraître, ils feront mieux connaître que tous les éloges, quelle était déjà la beauté de cette âme et la délicatesse de cette conscience. D'abord on avait observé qu'il se plaisait beaucoup dans la compagnie du Vicaire, qui de son côté prenait plaisir à l'entretenir, tandis que les autres enfants fuyaient autant que possible sa présence, parce que comme chef de ce petit peuple il était forcé d'user souvent de sévérité contre la paresse. Benoît au contraire se montrait si désireux de profiter de l'enseignement, et si avare du temps, que M. Forgeois s'en étonnait, et soit par plaisanterie, soit par affection, cherchait quelquefois à le retenir auprès de lui, en l'arrêtant par les deux mains ou en le prenant sur ses genoux. Alors le laborieux enfant s'efforçait bientôt de se dégager pour retourner à sa place, en disant gracieusement : « Oh ! laissez-moi aller, je vous prie, parce qu'autrement je ne saurai pas ma leçon. — Mais alors, lui répondait le maître, je vous pardonnerai, puisque j'en aurai été la cause. — Oh ! oui, répliquait-il, mais tout de même je ne la saurai pas. » Il s'agissait en ce moment de la leçon du catéchisme.

S'il arrivait parfois qu'un camarade malicieux ou jaloux lui donnât un coup à la sourdine, loin de s'en venger ou d'éclater en accusations, comme aurait fait tout autre, il n'en découvrait rien, ni par ses plaintes, ni même par ses pleurs; si le maître s'en apercevait et s'il lui demandait quel était le coupable, il cherchait à l'excuser sans le nommer, répondant d'un air serein que c'était arrivé par mégarde et sans intention. Un jour M. Forgeois, ravi d'admiration pour une longanimité si exemplaire, voulut lui-même la mettre à l'épreuve et discerner si cette modération était l'effet de la crainte ou de la vertu. Il feint en conséquence de lui imputer une faute dont il le savait innocent. L'accusé se disculpe avec une candeur indice de son innocence, et sans s'émouvoir affirme avec assurance qu'il n'a point fait ce qu'on lui reproche. Mais il est taxé pour cela de menteur, et s'entend dire avec une brusquerie affectée : « Vous êtes doublement coupable pour ajouter le mensonge à votre faute. — Vous pouvez le demander à mon voisin, dit modestement l'enfant. — Oh ! sans doute, vous êtes d'accord pour me tromper. Vous méritez d'être puni; allez prendre la férule.» Benoît obéit sur-le-champ, et sans réplique va chercher et apporte l'instrument de sa peine, les larmes aux yeux, mais sans mauvaise humeur. Arrivé auprès du maître, il ne reçoit au lieu de châtiment qu'un accueil bienveillant. « Vous avez pourtant l'air sincère ; est-ce bien vrai que vous n'avez point commis cette faute? — Je ne l'ai point faite, répond simplement l'innocent. — Puisqu'il en est ainsi, je ne puis pas vous punir ; retournez à votre place. » Et tout fut dit.

D'autres fois, pour mettre à l'épreuve son égalité d'humeur, il l'appelait à plusieurs reprises en défigurant son nom. Malgré ces importunités, il ne put jamais lui arracher un signe d'impatience. Le petit agneau se contentait de répondre : « Je ne m'appelle pas ainsi. » Certes, c'est bien de la raison pour un enfant de cet âge, et la preuve d'un certain progrès dans la vertu. Mais voici un acte de prudence bien supérieur aux calculs de l'enfance. Benoît avait pris l'habitude, à la fin de chaque classe, d'attendre pour sortir le dernier. M. Forgeois, l'ayant remarqué, voulut en savoir le motif. « J'aime mieux, répondit l'élève ingénûment, laisser partir les autres avant moi, parce qu'en

sortant après eux, j'arrive plus tôt à la maison. » Comprenant bien le mot de cette énigme, le maître voulut s'assurer lui-même du fait, et l'ayant épié à la dérobée, il vérifia que réellement, quoique sorti le dernier, il rentrait plus tôt que les autres dans sa demeure, plus distante de l'école que celle de beaucoup d'entre eux. Il le vit se retirer tout seul et posément, sans s'amuser à se divertir en route. Or il avait alors de sept à huit ans, cet âge si frivole, si mobile, et qui a bien quelque besoin de mouvement, surtout après la captivité d'une longue séance d'étude.

Les progrès de Benoît dans la lecture avaient été proportionnés à son zèle et aux méthodes usitées à cette époque. Bientôt l'art d'écrire et de compter était venu élargir le cercle de son application. Son contentement fut au comble, quand il se vit en état de transcrire correctement ses prières et d'autres formules de dévotion. Puis, à l'âge d'environ dix ans, pour terminer son instruction primaire, il fut envoyé, surtout pendant les étés, à Nédon [1], où Barthélemi-François Delrue tenait une école d'un degré plus élevé, qui ne vaquait point pendant le temps des moissons. Ce nouveau maître a rendu les mêmes témoignages de son élève. Mais il fut surtout frappé d'une qualité bien rare dans les écoliers : c'était une confiance envers lui, si franche et si parfaite qu'elle excluait même la crainte, « tant, ajoute-t-il, sa conscience était tranquille à cet égard ! Aussi la satisfaction que me donnait cet enfant était si complète, que je ne me rappelle pas avoir jamais été dans le cas de lui dire la moindre parole qui pût le contrister. »

C'est qu'en effet l'éloignement croissant de toute dissipation donnait au caractère de Benoît une teinte de la gravité de l'âge mûr, qu'il savait toutefois très-bien concilier avec un air doux et affable. Son rire même était modeste et sans éclat, tel que le livre de *l'Ecclésiastique* le requiert de l'homme sage [a]. Non qu'il fût triste et morose; au contraire, quand il se trouvait en récréation avec ses condisciples, il paraissait toujours content : mais il savait modérer sa joie, tout en donnant des signes de gaîté dans la circonstance;

[a] Eccli. XXI. 23.

il ne fuyait que la compagnie des turbulents et des indociles. Cependant il préférait encore celle des personnes sages et réfléchies, et son plus grand plaisir était de les écouter, lorsque l'occasion s'en présentait. Pour lui, jamais il ne laissait sortir de sa bouche une parole déplacée ni même inutile. Il parlait, il est vrai, rarement, mais sensément, à propos, et avec une prudence qui ne pouvait lui venir que d'en haut. Comment un pareil enfant ne se serait-il pas fait aimer ?

Il y a plus : ses compagnons eux-mêmes, tout attentifs qu'ils fussent à l'espionner, ne découvrirent jamais en lui rien de répréhensible. Ils étaient forcés de l'admirer et quelquefois de l'imiter. Les meilleurs, en effet, le prenaient pour modèle quand ils voulaient bien faire, et s'il échappait quelque étourderie à l'un d'eux, les autres lui disaient volontiers : « Ce n'est pas la façon de Benoît; ce n'est pas comme ça que fait Benoît. » De là venait que sa présence était souvent un frein contre le déréglement de ses camarades, et quand le maître, obligé de s'absenter pour quelques instants, lui confiait la surveillance, il se commettait moins de désordres que devant l'instituteur lui-même, qui le reconnaît dans ses dépositions. Il n'y a qu'une vraie vertu qui puisse en imposer ainsi par sa propre autorité.

Transportons-nous maintenant au domicile de cet enfant-modèle; sa conduite n'y était pas moins régulière qu'à l'école. Il ne faut point demander s'il était soumis à son père et à sa mère autant qu'à ses maîtres. Toujours prêt à exécuter leurs ordres, il ne se pressait jamais tant que lorsqu'il s'agissait de leur obéir. A l'affût, pour ainsi dire, de leur volonté, il lui suffisait du plus léger indice pour prévenir leurs désirs. Sa docilité s'étendait même aux personnes qui hantaient la maison, et généralement il se montrait toujours disposé à céder à toutes celles qui étaient plus avancées en âge.

A l'égard de ses frères et sœurs, dont la naissance avait suivi la sienne presque d'année en année, il conserva toujours l'amitié la plus cordiale et la concorde la plus parfaite. Comme plus âgé, il leur rendait tous les bons offices dont il était capable, dans la vue d'en

décharger ses parents. Il n'avait jamais de sujet de contestation ; s'il s'en élevait dans quelque partie de jeu où il figurait pour complaire aux autres, il n'y prenait aucune part ou s'en remettait tranquillement à la décision des plus jeunes. Mais quand il s'agissait de les porter au bien, son zèle trouvait à s'exercer; il s'y croyait obligé en sa qualité d'aîné. Il aidait à leur instruction au fur et à mesure qu'il s'instruisait lui-même ; il les exhortait selon la portée de leur âge, les consolait dans leurs petits chagrins et les reprenait dans leurs manquements. Toutefois il s'en acquittait d'un air si doux et d'un ton si fraternel, que rarement il les trouvait rebelles à ses avis. Du reste, supporter les imperfections et les contrariétés des siens, ne paraissait rien lui coûter et n'altérait en rien la sérénité de son âme. Quoi qu'on lui fît ou qu'on lui dît, en badinant ou même par malice, il recevait tout en bonne part, sans trouble, sans altération ; en fût-il réellement offensé, il n'en conservait aucun ressentiment et n'en témoignait aucun mécontentement. Souvent même sa tranquillité en pareil cas réussit à confondre, à désarmer, à réduire au silence ceux qui se laissaient aller à le vexer. Sur tout cela, le témoignage de tous ceux qui le connurent fut des plus explicites.

Dans les intervalles que l'école lui laissait libres, il restait au logis, le plus souvent occupé à revoir ses leçons, ou à faire des lectures lorsqu'il en fut capable, préludant ainsi à cet amour de la solitude qui lui tint si fort au cœur dans le cours de sa vie. « Quand il sut lire, dit son respectable oncle dans la lettre déjà citée, Benoît Joseph ne se trouva plus guère aux jeux et aux récréations ; au lieu de prendre ces plaisirs innocents, il se retirait à l'écart pour lire des livres de piété. » Néanmoins il était toujours prêt à s'occuper des fonctions domestiques quand on le lui commandait, surtout les jours de congé, et si on le chargeait du soin de quelque chose, il la maintenait habituellement en bon ordre. Jamais il ne touchait à rien dans la maison paternelle sans une permission expresse; il aurait cru se rendre coupable d'un larcin ou tout au moins d'une infidélité. Jamais il ne pensait à demander de nouveaux habits ou quoi que ce soit dont il eût besoin : tant il était exempt de vanité ou de recherche

de lui-même ! Jamais il n'excéda dans le manger, où il était d'une tempérance telle qu'évidemment il n'usait des aliments que par pure nécessité.

Mais ce qui démontre le mieux le travail de la grâce divine dans cette âme si pure, c'est son ardeur croissante pour les mortifications à mesure qu'il grandissait ; il en pratiquait souvent en cachette, que pourtant il ne pouvait pas toujours dérober à la vigilance maternelle. On aurait peine à croire jusqu'où il portait déjà l'esprit de pénitence, si sa mère n'avait attesté qu'il n'était pas seulement insouciant des commodités de la vie, mais qu'il s'étudiait à mortifier son corps par des gênes et des privations. Ainsi, renouvelant les exemples de saint Casimir et de saint Jean de la Croix, il plaçait quelquefois une planchette sur son oreiller pour reposer sa tête moins mollement. Dans son maintien comme dans ses discours, ses parents observaient une propension aux austérités, qu'ils crurent plus d'une fois devoir modérer, et qui était un signe avant-coureur de sa vocation à un genre de vie antipathique à la nature.

Il est à peine nécessaire de remarquer, après cela, qu'il était exempt des vices les plus ordinaires aux enfants, tels que le mensonge, la dissimulation, la légèreté, la gourmandise, la pétulance. Ce n'était pas toutefois sans continuer à se faire violence, qu'il réussissait à dompter son tempérament de feu par une douceur inaltérable ; son naturel hardi et déterminé, par une grande défiance de lui-même ; son caractère enclin à l'enjouement, par une retenue constante et pleine de mesure. Chez lui, la vertu n'était point un penchant purement naturel ; elle prenait sa source dans un vif sentiment des vérités chrétiennes, dans le respect absolu de la loi divine, en un mot dans la crainte filiale de Dieu ; car à proportion qu'il avançait dans la connaissance des dogmes et des préceptes de la religion, il s'en pénétrait davantage et s'y attachait plus fortement. Il aurait pu dire comme le Psalmiste : « Si j'ai eu plus de sagesse que ceux mêmes qui m'ont enseigné, c'est que vos témoignages sont le sujet habituel de ma méditation [a]. »

Tel il était dans l'intérieur de la famille, tel il se montrait

a Ps. CXVIII. 99.

également au dehors. Son extérieur modeste et composé, sa candeur et sa simplicité le faisaient chérir autant qu'admirer par tout le monde. Jamais on ne lui voyait faire la moindre action blâmable ; jamais on ne l'entendait prononcer une parole messéante. S'il se permettait quelque saillie de gaîté, c'était avec des conditions qui ne pouvaient qu'édifier. Il ne refusait pas de se récréer par une honnête conversation : mais il montrait une grande peine à entendre mal parler du prochain. Si quelqu'un entamait quelque discours de ce genre, on le voyait sur-le-champ rembrunir sa figure et prendre un air sérieux. Pour lui, il était de la plus grande réserve sur ce chapitre. C'est une des raisons qui lui faisaient préférer la société des hommes graves et religieux, parce qu'avec eux il ne courait pas le risque d'entendre des propos offensant la charité ou toute autre vertu, et qu'il pouvait d'ailleurs satisfaire son goût de s'entretenir des choses du ciel et des moyens d'y arriver.

Il usait encore de la plus grande circonspection pour ne donner aucune prise à la critique, même en faisant le bien. Voici une anecdote qui prouve tout ensemble sa passion dominante pour les choses spirituelles, et son zèle à les faire goûter aux autres, et sa prudence pour éviter jusqu'à l'ombre du scandale. Quand il fut en état de lire couramment, c'était un délassement pour lui de faire des lectures de piété, soit aux personnes de sa famille, soit à d'autres qu'il trouvait réunies. Ainsi, vers l'âge de dix à onze ans, il allait quelquefois dans la soirée faire une lecture spirituelle à un voisin, Adrien Detrée, c'était un veuf qui n'avait qu'une fille encore très-jeune ; homme pieux et qui aimait à entendre parler de Dieu. Au bout de quelque temps, Benoît sut que quelques malintentionnés avaient jasé de la fréquence de ses visites chez ce brave homme : c'en fut assez pour qu'il les discontinuât aussitôt et qu'il s'abstînt d'une bonne œuvre non obligée, pour ne pas fournir matière à la malignité. Et pourtant sa modestie était telle, que quand il conversait avec des personnes de l'autre sexe, jamais il ne levait les yeux sur elles de manière à les distinguer l'une de l'autre. Aussi son père, qui avait observé cette précaution de son fils dès sa plus tendre jeunesse, et tous ceux qui, traitant familièrement avec cet enfant, connaissaient parfaitement et

vantaient son innocence, ne pouvaient attribuer cette étrange retenue qu'à un amour de la belle vertu, que l'on pouvait croire inné, et qui lui donne un trait de ressemblance avec saint Stanislas Kostka.

Toutes ces belles qualités étaient encore rehaussées et sanctifiées par une piété aussi solide que fervente. Dès le premier âge, comme nous l'avons dit, ses parents l'avaient accoutumé à fréquenter la maison de Dieu. Il n'avait pas encore six ans qu'ils commencèrent à lui faire prendre l'habitude de la confession. L'enfant correspondait avec empressement à leur sollicitude religieuse. Mais ce fut surtout vers sa septième ou huitième année, que son goût se prononça pour les exercices de religion et pour une prière plus fréquente. De lui-même, il se rendait à l'église quand il le pouvait, soit le matin, soit dans la journée. Dès qu'il fut assez instruit, il se délectait à servir la messe, et le faisait avec tant de convenance et de modestie, que les assistants en étaient émerveillés. Il faisait beau le voir au pied de l'autel tenir ses petites mains jointes dévotement devant sa poitrine, les yeux baissés, la tête immobile, en un mot, dans l'attitude d'un ange. Toute sa distraction était de bien accomplir le cérémonial. Les dimanches et les fêtes, il ne manquait à aucun office, sans qu'il fût besoin de l'exciter, et déjà il était assidu au catéchisme, où il arrivait toujours des premiers. Lorsque le 8 janvier ramenait à Amettes le tour de l'exposition pour l'adoration perpétuelle, établie dans tout le diocèse depuis 1753, et qu'à cette occasion beaucoup de prêtres des environs venaient y célébrer, Benoît trouvait une ample matière à son zèle pour le service de l'autel, et un grand aliment à sa dévotion, dont il ne manquait pas de profiter.

Loin de se démentir avec le cours des années, cette ferveur alla toujours en augmentant. Car ce fut à Nédon qu'il se fit encore plus remarquer par sa contenance respectueuse à l'église, ainsi que par son zèle à servir la sainte messe. C'était un bonheur si grand pour lui, qu'on pouvait en lire l'expression sur son visage, qui devenait celui d'un chérubin devant le trône de l'Eternel. Sa dévotion et son recueillement surpassaient tout ce qu'on peut se figurer, et tous ceux qui en furent témoins s'en souvenaient encore vingt-cinq ans

après, comme si c'eût été une chose toute récente, et n'en parlaient qu'avec admiration.

Vers le temps où nous sommes arrivés, il plut à Dieu d'appeler à lui une sœur de Benoît, née depuis peu de mois; il la contempla presque une heure durant, et disait tout haut : « Chère petite, que ton sort est digne d'envie! que ne puis-je être aussi heureux que toi! » On raconte encore dans le pays que se promenant un jour sur le cimetière du village, il entendit des jeunes gens prononcer quelques propos libres, et qu'aussitôt il se retira à l'écart et se mit à genoux devant une croix, priant le bon Dieu pour ceux qui venaient de l'offenser.

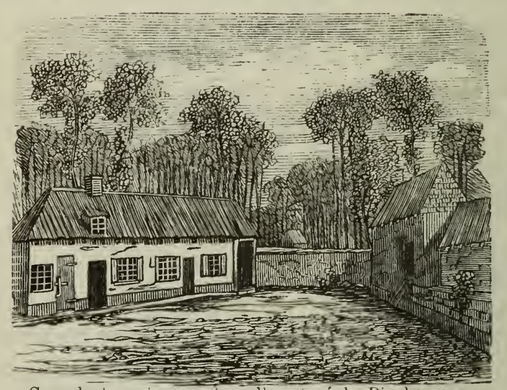
Cependant l'assistance à l'église ne suffisait pas à cette préoccupation d'esprit et de cœur pour les choses saintes. L'attention qu'il donnait aux cérémonies de l'Eglise et surtout à celles du saint sacrifice, les avait tellement gravées dans sa mémoire, que rentré au logis, il se récréait à les imiter. Chez son aïeule, qui par affection le rappelait souvent auprès d'elle, il s'était fait une sorte d'oratoire avec un petit autel, et plus tard il en fit autant dans la chambrette qu'il occupait chez ses parents, autant que le permettait l'exiguité du local. Là, il disait la messe à sa manière, en se faisant assister par Jacques-Joseph, son frère, moins âgé que lui d'environ deux ans, qu'il avait dressé à la servir, et qui dut peut-être à ce divertissement pieux la première impulsion de sa vocation au sacerdoce. Là, ils chantaient les vêpres, faisaient des processions, reproduisaient tout le cérémonial observé à l'église : mais pour Benoît ce n'était pas simplement un jeu puéril; car il y procédait avec une gravité sacerdotale et une décence, qui changeaient cet amusement en un acte de véritable dévotion.

Il y a bien lieu de lui appliquer ici la remarque faite au sujet de Tobie, « que tout petit enfant, il observait tous les rites de la loi de Dieu [a]. » Nul autre en effet, dans les fastes de la sainteté, n'a mieux mérité l'éloge que l'Ecriture fait du jeune Tobie, et que saint Bernard renouvelle dans la vie de saint Malachie [5] : « C'est qu'enfant par les années, il avait les mœurs d'un vieillard : il fut exempt

[a] Tob. I. 8.

de la licence désordonnée des autres enfants, paisible et soumis en toute mansuétude, flexible à la direction magistrale, susceptible de discipline, amateur de la lecture, incurieux des divertissements, » et pour tout dire dans les termes mêmes employés par l'Esprit-Saint, « quoiqu'il fût le plus jeune de sa tribu, il n'y eut jamais rien de puéril dans ses gestes [a]. »

[a] Tob. I. 4.



Cour de la maison en laquelle est né le Bienheureux.

CHAPITRE III

Première communion. — Ses fruits. — Adolescence.

Beatus qui manducabit panem in regno Dei. (Luc. XIV. 15.)
Bienheureux celui qui mangera le pain du ciel dans le royaume de Dieu.

Saint Jérôme, après avoir raconté avec éloge l'enfance d'un saint personnage, passe au récit de son adolescence, en disant : « Attribuons, si l'on veut, à la grâce tout ce qui a précédé le travail, d'autant que c'est Dieu qui, dans sa prescience de l'avenir, sanctifia Jérémie avant qu'il vît le jour, et qui fit tressaillir Jean dans le sein de sa mère : et venons à ce que notre jeune homme, dans sa douzième année, dut à ses propres efforts [5]. » Nous en dirons autant de Benoît, tout en faisant observer que s'il dut infiniment à la grâce dans toutes les périodes de sa carrière, il n'a pas cessé de son côté d'y correspondre selon la mesure de son âge. Qu'il nous soit donc permis de répéter avec ses parents, qu'à mesure qu'il croissait en âge, il croissait aussi, par la vertu de son divin modèle, en sagesse devant Dieu et devant les hommes. Et pour résumer tout ce que nous allons narrer, appliquons-lui de nouveau ce que saint Bernard écrivait de saint Malachie, et qu'il semble avoir écrit par avance de Benoît : « Telle fut, dit-il, son enfance. Or il passa son adolescence avec la même simplicité et la même pureté, si ce n'est qu'en grandissant en âge, ses qualités grandissaient avec lui. Il était le guide et la règle de ses frères, qui pouvaient lire dans sa conduite quelle devait être la leur. Il les précédait dans la justice et la sainteté devant Dieu, et même il les devançait tous jusqu'à une hauteur où nul ne pouvait le suivre [5]. »

Benoît était dans sa treizième année, et ses parents délibéraient pour lui sur le choix d'un état, afin de lui donner une direction convenable. A ce moment, son père, étant tombé malade, fut visité par son oncle et parrain, l'ancien vicaire d'Ames, promu à la cure d'Erin depuis le 5 février 1752. Cet excellent homme, bien instruit des qualités et des vertus de son filleul, proposa de l'emmener avec lui, et de lui faire entreprendre l'étude de la langue latine, pour le destiner à l'état ecclésiastique, auquel semblait l'appeler sa haute piété. Le père et la mère, plus riches en vertus qu'en biens de fortune, y trouvaient bien un obstacle dans la modicité de leurs revenus et le nombre de leurs enfants, d'autant plus que Benoît étant l'aîné, ils avaient quelque espoir à fonder sur lui pour les aider à élever ses cadets. Mais la vertu déjà si avancée de leur fils, paraissant une marque probable de vocation, fit aisément pencher la balance en faveur de ce projet. L'oncle, pour tout concilier et diminuer les embarras, se chargeait de la nourriture de son neveu, et les parents n'auraient qu'à pourvoir au vestiaire. Ainsi fut arrêté le départ de Benoît, qui ne tarda pas à suivre son parrain, vers la fin de 1760.

Le curé d'Erin était un saint prêtre, plein de zèle pour le salut de ses ouailles, et qui mérita plus tard de donner sa vie pour elles, comme le bon Pasteur, ainsi que nous le dirons dans le cours de ce récit. Il était instruit et avait pris le doctorat en théologie. Les mœurs angéliques de son neveu et les merveilles de la grâce qu'il reconnut en lui, quand il l'eut sous les yeux, lui inspirèrent pour lui une tendresse vraiment paternelle, et il se félicitait d'avoir à cultiver une plante si noble pour le sanctuaire, sans se douter que la volonté divine en avait disposé autrement. Cependant, pour ne rien précipiter, il jugea qu'avant de commencer de nouvelles études, il était à propos que Benoît se préparât à sa première communion, dont l'âge était arrivé; et tandis qu'il s'occupait à perfectionner son instruction religieuse, il trouva bon de l'envoyer encore pendant quelques mois à l'école de la paroisse, pour compléter ses connaissances grammaticales. Notre jeune homme s'y fit bientôt remarquer par sa conduite exemplaire, et y devint un sujet d'édification comme il l'avait été à Amettes

et à Nédon. Là, ayant un peu plus d'âge, il pratiqua plus souvent la correction fraternelle, mais toujours avec des manières si engageantes et avec tant d'à-propos, qu'il réussissait le plus souvent à gagner le coupable. Là ne manquèrent pas les adversaires qui se mirent à l'épier, sans pouvoir surprendre en lui rien de condamnable; mais là aussi les bons et ceux qui voulaient le devenir, le prirent pour modèle, en sorte que l'école parut s'améliorer, par la seule influence de son exemple.

De son côté, l'oncle ne se lassait pas d'admirer l'impression que produisaient sur son neveu les vérités saintes, et le goût qu'elles éveillaient en lui pour les biens célestes. Aussi c'était avec charme qu'il lui expliquait les mystères de la religion, en voyant qu'ils s'imprimaient si efficacement dans ce cœur, à mesure que l'intelligence en acquérait une connaissance plus raisonnée. Il fut surtout frappé de l'émotion que lui causaient les développements du mystère de l'Eucharistie. Benoît n'avait pas attendu jusqu'à ce moment, pour adorer la bonté ineffable d'un Dieu Sauveur, caché sous les voiles du pain et du vin. De bonne heure même, Jésus-Christ présent sur l'autel avait été l'aimant qui l'attirait à l'église. Mais son esprit concevant mieux, par les explications qu'il reçut, toute la grandeur du bienfait, son cœur, pur de toute affection vicieuse, était ému à la pensée de tant d'amour. Quand il entendit ensuite dépeindre la noirceur de l'ingratitude qui profane ce sacrement par le sacrilége, ce fut une épine qui le perça et resta fixée dans la partie la plus intime de son être. C'est pourquoi, au désir qu'il avait de s'unir à un Dieu si bon, se joignit la crainte de n'être pas digne de cette union, pour le stimuler à acquérir les dispositions dont l'entretenait son catéchiste.

Enfin, en 1761, Mgr Gaston de Partz de Pressy [6], qui gouvernait le diocèse de Boulogne depuis 1742, ayant annoncé sa visite épiscopale à Erin pour le 4 septembre, ce jour fut choisi pour cette première communion tant désirée, afin de la faire précéder à la confirmation, qui devait avoir lieu dans l'après-midi. A cette nouvelle, Benoît redouble d'efforts pour se disposer prochainement à la réception de tant de grâces en un même jour. L'avertissement que saint Paul adresse aux chrétiens de s'éprouver eux-mêmes avant de manger ce pain de

vie, retentissait aux oreilles de son âme, et y suscitait une sainte frayeur, qui luttant avec la joie et le désir, y excitait d'indicibles sensations. Le moment était venu de mettre en pratique les enseignements de son oncle sur la confession préparatoire. Dieu sait avec quelle componction il descendit dans le fond de sa conscience, pour y découvrir les moindres traces du péché. Il adopta pour cette confession générale une méthode, qui lui servit encore dans les diverses revues qu'il fit pendant le reste de sa vie. Nos lecteurs ne nous sauront pas mauvais gré qu'à l'imitation de ses autres historiens, nous décrivions ici cette méthode, qui ne peut que les édifier et leur servir de modèle.

Benoît, persuadé que nous ne pouvons rien sans le secours divin, pas même fouiller les replis de notre propre cœur, se recommandait avec ferveur à l'Esprit-Saint, pour obtenir la grâce de sonder les plaies de son âme. Puis il s'appliquait à considérer distinctement et par ordre chaque précepte du Décalogue et les vertus correspondantes, et recherchait dans ses souvenirs relatifs à chaque point, les moindres de ses fautes avec toutes leurs circonstances, en repassant dans sa mémoire tous les temps qui avaient précédé, et en remontant ainsi jusqu'à sa première confession. Dans cet examen, il évitait de se constituer juge de ce qui lui semblait sujet au moindre doute, et en réservait la solution au confesseur, auquel il se proposait d'exposer les causes de ses incertitudes. Il faisait état des tentations éprouvées, aussi bien que des grâces reçues, afin de rendre compte de la manière dont il s'était comporté dans chacune de ces occurrences.

Après cette recherche longuement et minutieusement faite, il recourait de nouveau à la prière pour obtenir la contrition du cœur, puis à la considération de ses motifs les plus touchants, tels que la bonté, la sainteté, la majesté divine, ou les souffrances de Jésus-Christ notre bien-aimé Sauveur, afin d'élever sa douleur au degré le plus parfait. Ensuite, s'approchant du confesseur comme de son juge, il lui soumettait le tout dans le même ordre avec précision, clarté et simplicité. Cela fait, il écoutait ses avis, ses réponses et ses décisions, et y subordonnait aveuglément son propre jugement, respectant chaque parole du confesseur comme un oracle venu du ciel. Avant de recevoir l'absolution, il se courbait jusqu'à terre,

comme anéanti en lui-même, et après avoir renouvelé en silence l'acte du repentir, il relevait tant soit peu la tête pour avertir le confesseur qu'il était prêt, et enfin attendait humblement son congé pour se retirer.

Ce fut ainsi qu'il fit sa première confession générale au vicaire d'une paroisse voisine, la veille du jour qui devait le rendre si heureux. Il n'est pas facile de peindre l'allégresse intérieure de ce dévot adolescent, lorsqu'il vit poindre l'aurore de cette journée, où deux fois il devait communiquer avec la Divinité. Il n'avait rien négligé pour s'en rendre moins indigne : mais le matin même le vit redoubler de soins, pour orner le logis où devait reposer l'hôte qui lui venait du ciel. Et quand il l'eut reçu, rien ici-bas ne pourrait donner une idée des délices dont il fut inondé : il ne tenait plus à la terre que par son corps, et son âme, nourrie du pain des anges, éprouvait un certain épanchement de leur béatitude. Sentant que Jésus, le Fils du Dieu vivant, s'était donné à lui tout entier, il ne se réserva rien non plus dans le don de lui-même, trop heureux de posséder l'objet de son amour et d'en être possédé. Au nombre des assistants qui furent témoins de sa ferveur, se trouvait un autre de ses oncles, Bonaventure-Joseph Vincent, alors préfet dans un séminaire.

Que ne dut pas opérer l'Esprit-Saint, en descendant le soir du même jour dans une âme ainsi préparée ! Avec quelle effusion ne dut-il pas lui communiquer ce mystérieux *septenaire*, qui, selon la parole du prophète Joël, fait prophétiser même la jeunesse [a] ! A en juger par les pas de géant que Benoît fit dorénavant dans la perfection, cette effusion fut moins une rosée qu'une abondante pluie tombée des réservoirs divins. L'Esprit de vérité devint désormais son principal docteur, conformément à la promesse du Verbe incarné [b], et ce nouveau Paraclet, succédant au premier, ou plutôt coopérant avec lui, produisit cette transformation, qui de ce jeune homme fit, comme parle l'Apôtre, une nouvelle créature animée de la vie même du Christ [c].

Dès ce moment, en effet, il se fit en Benoît une véritable métamorphose, comparable à celle que produit la greffe sur les fruits propres

[a] Joël. II. 28. = [b] Joan. XV. 26. = [c] Eph. IV. 24. Gal. II. 20.

du tronc primitif. C'est l'image employée par le Docteur angélique, pour expliquer la mutation opérée dans l'âme chrétienne, par le divin rejeton enté sur le vieil Adam ; ou plutôt elle résulte de la parole même de Jésus-Christ, qui se déclare le cep où viennent s'insérer les branches, pour en tirer une nouvelle vie avec de nouveaux sucs nourriciers. Dès lors resplendit en lui plus lumineuse la ressemblance avec Jésus-Christ, dont l'imitation devint son unique affaire. Car c'est bien de lui qu'on peut dire; que le jeune homme ne s'écartera pas de la route qu'il aura prise dans son adolescence [a].

Après que le fervent jeune homme eut goûté la saveur de la manne céleste, il sembla qu'il eût perdu tout autre goût, même pour les aliments les plus indispensables à la nourriture du corps. Il commença dès lors à se priver fréquemment et en secret d'une partie des mets qui lui étaient donnés, et il les distribuait, sans qu'on s'en aperçût, par une fenêtre, à un pauvre auquel il assignait ce rendez-vous. Il ne voulait pas attendre l'âge requis pour l'obligation du jeûne, et se serait mis à observer rigoureusement tous ceux que prescrit l'Eglise, si son oncle le lui eût permis. Il était si bien maître de sa bouche, qu'il ne lui arriva jamais de porter la main sur aucune production du jardin. M. Dupuich, devenu curé de Bergueneuse [1], s'y promenant un jour avec le curé d'Erin, s'écria en voyant une grande abondance de fruits : « Oh ! combien en voilà ! Benoît peut bien s'en régaler ! — Il le pourrait répond M. Labre, mais il n'y a pas à craindre qu'il y touche, il est trop sobre pour cela. » En effet, souvent son oncle l'envoyait cueillir des fraises ou autres fruits pour le dessert, et lui demandait quelquefois par curiosité s'il en avait mangé. « Oh ! non, répondait-il, aucun : je sais bien que sans votre permission je ne le puis pas. » Mais cette permission, il ne la demandait jamais, quoique son oncle lui aurait laissé toute liberté, connaissant sa discrétion. Aussi écrivait-il dans une lettre : « Mon neveu Benoît aurait foulé aux pieds les fruits les plus exquis du verger, plutôt que de toucher à ceux mêmes qui étaient les plus capables de le tenter. Il se serait fait même un scrupule de les ramasser pour son compte, fussent-ils tombés de l'arbre par eux-mêmes. »

[a] Prov. XXII. 6.

Un autre effet de la communion fut l'augmentation de son recueillement habituel. La présence de Dieu lui devint familière. Il n'éprouvait plus de plaisir à rien qu'à converser avec Dieu, seul à seul, et il choisissait pour cela les lieux les plus retirés. De là vint sa prédilection pour un cabinet écarté dans le presbytère, où l'on était sûr de le trouver, et où il restait le plus qu'il pouvait, quand il n'était pas appelé par le devoir au dehors. D'autres fois il fallait aller le chercher à l'église, où il était en adoration devant le saint Sacrement. Il avait peine à se détacher du tabernacle où repose le corps du Sauveur, surtout lorsque ce Dieu voilé daigne se proposer ostensiblement à la vénération des fidèles. Ainsi, lorsque le circuit de l'adoration perpétuelle ramenait l'exposition des quarante heures dans quelque paroisse du canton, Benoît ne manquait guère de s'y rendre; il y aurait passé les journées entières et presque les nuits, savourant le charme de ce céleste entretien, et démontrant par son exemple qu'il ne s'y trouve ni amertume ni ennui [a]. Ainsi commença cette dévote pratique, qui fut dans la suite la principale occupation de sa vie, et qui donna tant d'édification partout où il passa.

Il prit bientôt l'habitude de communier tous les mois, quand ses confesseurs le lui permettaient. Ses communions auraient même été plus fréquentes, s'il n'eût écouté que l'avidité de ses désirs; mais il était retenu par les scrupules d'une conscience timorée à l'excès, et il était rare qu'il se décidât à s'approcher de la sainte table, sans se représenter deux ou trois fois au confessionnal pour exposer ses craintes.

On aperçut aussi en lui un redoublement de zèle pour la gloire de Dieu et pour le salut du prochain. Quand il était témoin de quelque offense grave de la Majesté divine, sa douleur allait jusqu'à la consternation. Il saisissait toutes les occasions d'enseigner la doctrine chrétienne, ou de donner quelque instruction pieuse aux enfants au-dessous de son âge. A Erin il retrouva un voisin pieux, Joseph-Guillaume-Balthazar Brisset, propriétaire-cultivateur, qui n'avait qu'un fils plus âgé que Benoît de trois à quatre ans. C'était un homme mûr, dont l'amitié lui fut bientôt acquise par la vue de sa belle conduite,

[a] Sap. VIII. 16.

et qui aimait beaucoup à l'entendre parler des joies du paradis. Aussi Benoît y allait-il presque chaque jour échanger quelque parole d'édification. Il cherchait surtout à inspirer à son ami, le jeune Brisset, l'horreur qu'il ressentait lui-même pour l'impureté. Il en usait de même envers deux autres voisins, Jacques Legay et Jacques-Louis Thuillier, qui longtemps après se plaisaient encore à l'attester. En général, avec ses égaux, il assaisonnait souvent ses discours de quelque réflexion salutaire fort au-dessus de son âge. S'il trouvait en eux quelque faute à reprendre, ou s'il lui était proposé quelque parti qui ne fût pas de la plus minutieuse droiture, il avertissait avec charité, mais sans aucun respect humain. En voici plusieurs exemples, qui renferment l'exercice de plus d'une vertu.

Il arriva un jour qu'étant dans la campagne avec d'autres jeunes gens de son âge, ceux-ci prirent quelques pommes dans un verger ou dans un champ, et lui en offrirent en croyant lui faire plaisir. « Ces fruits ont été volés, leur dit-il, il ne vous est pas permis d'en manger. Pour moi, je n'en veux pas du tout. » Il refusa de même une autre fois des cerises qui lui furent présentées à sa fenêtre par un autre compagnon : « Ces fruits ne sont pas à vous, fit-il sur-le-champ. — J'ai la permission de mon père pour les prendre et pour vous en offrir. — A la bonne heure, » répondit Benoît ; et il les accepta gracieusement. Cependant, comme il lui restait quelque doute, il ne voulut pas y toucher, et les suspendit par un fil à sa croisée, où elles eurent le temps de se dessécher.

Une autre fois une petite fille de six à sept ans, qui avait ses entrées libres au presbytère, trouve Benoît dans le jardin, occupé à cueillir des fraises par ordre de son oncle. Elles étaient abondantes et fraîches, d'une grosseur et d'une couleur appétissantes. A sept ans, on ne résiste guère à une semblable convoitise. La petite fille lui en demande donc quelques-unes en minaudant. Il lui répond qu'il ne peut pas lui en donner sans la permission du maître, mais qu'il le ferait volontiers si elle allait la lui demander. Elle y court et revient en disant qu'elle ne l'a pas obtenue : « mais, ajouta-t-elle, donnez-m'en tout de même ; votre oncle ne le saura pas. — Si mon

oncle ne le sait pas, répliqua Benoît, Dieu le saura. — Et après tout, qu'en sera-t-il? Je ne vous en demande pas tant. Deux me suffiront pour m'en passer l'envie. Qu'est-ce que c'est que ça ? Vous pouvez bien le faire ; c'est si peu de chose ! — Que dites-vous là ? repartit Benoît; ce n'est jamais peu de chose que d'offenser Dieu, outre que l'on commence par de petites fautes, et peu à peu on en vient aux plus grandes. Aujourd'hui il ne s'agit que de quelques fraises; demain ce sera quelque chose de plus important. Vous-même, vous ne prendrez d'abord que des épingles ; ensuite des ciseaux ; à la fin vous n'aurez pas scrupule de vols plus considérables. C'est comme ça qu'on passe du petit au grand. Repentez-vous donc de l'insinuation que vous m'avez faite, et allez vous en confesser au plus tôt. » On reconnaît ici l'Esprit qui a dicté cette sentence : « Celui qui méprise les petites choses, décherra peu à peu [a]. » Benoît ne s'en tint pas là ; peu de jours après, il rappela à cette enfant sa faute et l'obligation de la confesser, et quand elle fut sur le point d'aller à confesse, il lui recommanda encore de ne point l'oublier.

Cet avertissement ne s'effaça jamais en effet de la mémoire de cette jeune fille, nommée Austreberthe Delplanque, et il est à croire qu'il ne contribua pas peu à la pousser dans la bonne voie où elle s'engagea par la suite. Combien donc sont coupables ceux qui dédaignent d'inculquer aux enfants la crainte d'offenser Dieu, surtout les parents et les supérieurs qui négligent ce devoir propre de leur charge, et qui condescendent trop facilement aux fantaisies de cet âge, sous prétexte que ce sont des légèretés pardonnables ! On excuse même ces petits larcins, dont le moindre inconvénient est de les accoutumer à la gourmandise. On dit qu'après tout ce sont les enfants de la maison, et que le consentement de leurs parents les autorise suffisamment à ces libertés. Mais on oublie que l'indulgence de ceux-ci, comme la dépendance de ceux-là, est subordonnée à l'autorité du suprême Législateur. Benoît, dont les appréciations ne tendaient point à la satisfaction des sens, pensait bien autrement et ne réglait point ses jugements d'après ces bénignes prémisses, quand il s'agissait de la loi de Dieu et en particulier de la soumission à l'autorité.

a Eccli. XIX. 1.

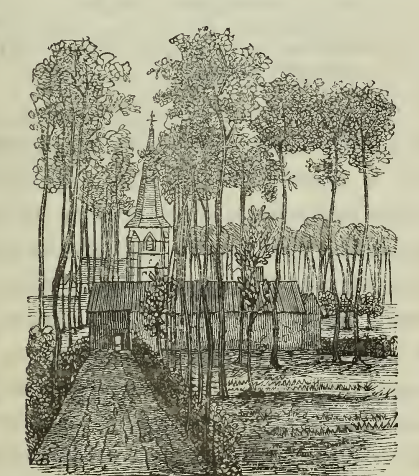
Mais revenons à la jeune Austreberthe, sur laquelle eut encore plus d'influence un autre avis que lui donna notre jeune sage, et que, pour n'avoir plus à y revenir, nous adjoignons ici, quoiqu'il soit postérieur de deux ou trois années. Benoît avait remarqué que parvenue à peine à l'âge de neuf ans, elle ne fréquentait plus l'école. Un jour donc qu'elle vint au presbytère, il lui demanda pourquoi on ne la voyait plus aller en classe. Elle se mit à pleurer, en répondant que sa belle-mère ne voulait plus le lui permettre. Alors l'interrogateur tâche de l'encourager, en lui disant avec grande douceur : « Consolez-vous ; ne pleurez pas. Venez avec moi à la porte de l'église ! » Là il la fait mettre à genoux, lui fait réciter un *Pater* et un *Ave*, en répétant trois fois : *Que votre volonté se fasse sur la terre comme au ciel*, pour lui insinuer la conformité à la volonté de Dieu. Puis il ajouta : « N'insistez plus pour retourner à l'école, et tranquillisez-vous en obéissant à votre belle-mère. Le bon Dieu y suppléra : je le prierai pour vous. » Ensuite il récita avec elle un *De profundis* pour le repos de l'âme de sa mère, et lui fit répéter trois fois la jaculatoire : *Loué et adoré soit à jamais le très-saint Sacrement de l'autel.* Après quoi, cette pauvre enfant s'en retourna toute consolée et résignée.

Obtint-elle plus tard la permission tant regrettée? Nous ne le savons pas. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que la prière ou la prédiction de Benoît lui porta bonheur; car, peu d'années après, elle fit profession en qualité de sœur converse, sous le nom de Jeanne de la Sainte-Famille, chez les Ursulines de Boulogne, où elle servit Dieu paisiblement de longues années, et elle eut la satisfaction de déposer de ces faits à la gloire de Benoît, dix-sept ou dix-huit ans après l'événement. Elle insistait dans son récit, particulièrement sur l'utilité qu'elle avait retirée du recueillement de Benoît à l'église, où elle ne lui avait jamais vu tourner la tête; de la joie qu'elle observait en lui, lorsqu'il parlait des choses de Dieu ; de son amour pour la retraite, qu'elle avait remarqué à la suite de sa première communion, et de la ferveur qu'elle avait due à ses exemples, lorsqu'elle-même avait communié pour la première fois.

En considérant la conduite de Benoît envers cette jeune personne,

il est naturel de se demander : Qu'aurait fait de plus le directeur de conscience le plus expérimenté ? Pouvait-on s'y attendre de la part d'un étudiant de douze à quinze ans ? Mais il pouvait dire comme le roi-prophète : « J'ai surpassé les vieillards en intelligence, parce que j'ai recherché vos ordonnances, ô mon Dieu [a]. » Et le Seigneur se plut à donner l'efficacité à ses paroles, parce qu'elles partaient d'un esprit de foi et d'amour.

[a] Ps. CXVIII. 100.



Autre vue de la maison de naissance du Bienheureux
et de l'église d'Amettes.

CHAPITRE IV

Etudes latines. — Divers traits de conduite de douze à seize ans.

Beatus eris, quia non habent retribuere tibi; retribuetur enim tibi in resurrectione justorum. (Luc. XIV. 14.)

Bienheureux tu seras de donner à ceux qui n'ont pas de quoi te rendre; car tu auras ta rétribution au jour de la résurrection des justes.

La première communion étant faite, et Benoît ayant terminé sa treizième année, le moment fixé par le curé d'Erin était venu de mettre la main aux rudiments de la langue latine. Le jeune homme y prit d'abord quelque goût par devoir, et s'y adonna même avec toute l'ardeur que lui commandait sa conscience. Outre le motif d'obéissance à ses parents qui l'avaient envoyé à Erin dans ce but, et à son oncle qui avait déterminé cette première destination, il envisageait encore l'avantage de connaître la langue de l'Ecriture sainte et des offices de l'Eglise. Il consacrait donc scrupuleusement à cette étude tout le temps prescrit par le curé, qui lui-même voulut s'y employer avec sollicitude. Ses loisirs étaient du reste partagés entre la lecture et les exercices de piété, comme s'il eût été dans le séminaire le plus régulier. Il ne connaissait habituellement d'autre récréation, que celle de varier ses lectures, et d'y entremêler des livres d'histoire. Allait-il à la promenade avec son oncle, il n'oubliait pas de se munir d'un autre compagnon : c'était quelque bon livre, pour le cas où une rencontre ou bien une visite de malade le laisserait quelques instants sans compagnie.

C'est ici le lieu de donner une idée de la distribution qu'il faisait

de sa journée. Il se levait de très-grand matin en toute saison, et se livrait pendant un certain temps à la méditation après ses prières vocales. Au premier signal de la cloche, qui annonçait l'ouverture de l'église, il accourait et servait ordinairement les deux messes, celle du curé et celle du vicaire. S'il arrivait qu'il fût prévenu par quelque autre, il en éprouvait le même chagrin qu'un avare qui perd l'occasion d'un nouveau gain. Malgré cela, si un enfant grossier ou taquin venait à le déplacer, en se substituant à lui par ruse ou par violence, il était admirable de patience et de résignation; sans laisser percer son déplaisir qui était extrême, il se retirait paisiblement à distance de l'autel, et y entendait la messe qu'on le privait de servir.

Au retour de l'église, il s'empressait de regagner sa chambre, pour s'occuper de ses études. Plusieurs fois le jour, il s'échappait pour aller visiter le saint Sacrement et s'entretenir avec son divin Sauveur. Tout en cherchant à s'instruire dans les lettres humaines, il ne négligeait pas les moyens de s'avancer dans la science des saints. Il avait ses heures réglées pour ses lectures spirituelles et autres exercices de dévotion.

Il avait pris de lui-même pour règle de quitter la table aussitôt qu'il avait terminé son léger repas. M. Michel-Jos. Flamant, que nous avons vu assister au baptême de Benoît, et prêtre depuis peu de temps, étant venu en septembre passer son mois de vacance à la cure d'Erin, s'étonna de cette promptitude et lui en fit l'observation : « Ma présence est peut-être cause que vous vous retirez si tôt. » Le jeune homme se rassied sur-le-champ, non par timidité, mais par déférence, pensant qu'on a voulu lui faire un reproche, et il ne se lève de nouveau qu'après une sorte de permission. « Je n'ai pas voulu vous contraindre, lui dit peu après le futur Chanoine; si vous avez affaire, ne vous gênez pas pour rester. » Lorsqu'il fut sorti de la salle, M. Flamant demanda le motif de cette hâte : « Pourquoi s'en va-t-il ? Fait-il toujours de même ? — Oui, dit son oncle, c'est son habitude; il aime à être seul. — Ce sera sans doute pour étudier ? — Non pas précisément, ce n'est pas l'heure de l'étude; mais il économise son temps pour vaquer à ses lectures; ma bibliothèque suffit à peine à son avidité. »

Il ne profitait des congés qui lui étaient accordés, que pour donner plus de temps et plus de suite à ses lectures favorites, ou bien pour vaquer à de bonnes œuvres, comme de visiter quelque pauvre malade, ou quelque ecclésiastique pieux des environs, avec lequel il pût conférer de religion. Du reste, les jeunes gens qui venaient au presbytère avaient beau l'inviter à la promenade, le stimuler en le traitant de rustique et de bigot, il n'en tenait compte et répondait franchement que son plaisir était dans sa chambre. Un jour de *ducasse* [7] ou fête patronale, son oncle le pressa lui-même d'aller un peu se recréer avec des camarades. Benoît, qui ne savait pas désobéir, s'y rendit à la vérité : mais bientôt son attrait l'emporte, et il déserte la société. Au bout de quelque temps, l'oncle, qui s'en doutait, dit à la compagnie dont il était entouré : « Je gage que mon neveu est allé dans quelque coin pour lire ou pour prier ! » M. Dupuich, qui était présent, eut la louable curiosité de s'assurer du fait. Il va le chercher d'abord dans la troupe des jeunes gens, et ne l'apercevant pas, il visite son cabinet, furète partout, et à la fin le trouve dans une grange, en posture d'adorer un crucifix suspendu par lui à la muraille. Benoît était si absorbé dans sa prière qu'il n'entendit rien ; et surpris autant qu'édifié, M. Dupuich s'éloigna, ne voulant point le troubler dans une si sainte récréation.

Celui qui a goûté les délices de l'esprit, dit saint Grégoire, trouve fades et insipides ceux de la chair [5]. Benoît en était déjà là de la vie ascétique. Il n'avait que dégoût pour toute espèce de divertissements, ou plutôt ce dégoût avait singulièrement augmenté depuis son enfance. Cependant il prenait sur lui de sacrifier quelquefois son attrait, pour ne point paraître singulier. De loin en loin, dans les jours de fête, il assistait à quelque réunion après les offices, soit au presbytère, soit chez un voisin. Mais si le jeu, tout innocent qu'il fût, occasionnait la plus légère contestation, il abandonnait aussitôt la partie, pour ne point se mêler de la dispute. L'usage du pays était d'intéresser le jeu, en pariant à qui paierait la bière ; mais qu'il gagnât ou qu'il perdît, jamais il n'en voulut boire.

La science des saints n'est pas purement spéculative ; on n'y

profite qu'autant qu'on fait usage des instruments de sanctification, et surtout du plus puissant, le sacrement de pénitence. Benoît ne l'ignorait pas; aussi, dans le principe, il ne se confessait qu'une fois le mois, suivant l'habitude des étudiants : mais bientôt cette coutume ne suffit plus aux besoins de sa conscience. Il y a grande apparence qu'il choisit pour son confesseur ordinaire le curé de Bergueneuse, qu'il visitait presque chaque semaine. Dans ce confesseur, plus âgé que lui de vingt-six ans, Benoît trouvait, outre la capacité, une affection éprouvée ainsi qu'une parfaite connaissance de ses sentiments.

Dès cette époque pourtant il faisait la distinction d'un confesseur et d'un directeur. Pour le choix de celui-ci sa prudence brillait déjà d'une manière remarquable. Il le voulait également distingué par une longue expérience, par les lumières et par la piété. Pour le trouver pourvu de ces qualités, il ne regardait pas à la longueur des chemins, ni aux autres difficultés qui pouvaient se rencontrer. C'était à son directeur, qu'il en référait pour ses principales démarches, ainsi que pour la fréquence de ses communions. Ce n'est pas qu'il communiât toujours aussi souvent que ce directeur le lui permettait : il s'en réputait trop indigne, se regardant déjà comme un grand pécheur; mais il attendait pour cela l'ordre positif de son confesseur, quel qu'il fût, et s'y conformait avec ponctualité.

Son zèle pour la mortification n'avait point diminué. Dans les froids les plus rigoureux, il ne s'approchait jamais du feu, malgré les invitations les plus pressantes. Il fallait l'exciter pour lui faire prendre la nourriture indispensable; alors il choisissait toujours ce qu'il y avait de plus commun et de plus grossier, laissant aux autres les morceaux les plus délicats et les plus savoureux. S'il les avait à sa disposition, c'était pour en faire cadeau aux domestiques de son oncle. Celui-ci, qui avait dû souvent modérer son ardeur pour la pénitence, ne consentit pas encore à lui permettre de jeûner, comme on le faisait alors, avant qu'il eût atteint l'âge de seize ans. On pouvait juger des regrets qu'il en éprouvait lorsqu'il disait à la fin du carême : « Voici la sainte quarantaine heureusement terminée pour ceux qui ont bien jeûné, mais malheureusement, pour ceux qui

ne l'ont pas fait. » Pour lui, il se serait amplement dédommagé, si le Curé ne lui avait pas prescrit de sages limites.

L'humilité de Benoît était au niveau de son ardeur pour la pénitence. Jamais il ne se prévalut d'être neveu du maître de la maison, pour s'élever au-dessus des autres ou pour leur commander : loin de là, il se soumettait même aux domestiques, par considération pour leur âge supérieur au sien. Le serviteur qui soignait le jardin et l'étable, s'enhardissait de la douceur de son jeune maître, l'insultait assez souvent, le maltraitait de paroles ou d'actes dédaigneux, ou tout au moins le servait grossièrement selon son naturel. Le voisin Brisset fut souvent témoin de ces contrariétés. Jamais Benoît ne répliqua ni ne s'en plaignit; bien plus, il éprouvait de la satisfaction à ces mauvais traitements, parce qu'ils lui fournissaient le moyen de s'exercer à la patience.

Toujours prêt à rendre service à tous, même aux inférieurs, il allait au-devant des occasions sans ménagement pour lui-même. Ainsi maintes fois il lui arriva de solliciter la permission d'aller coucher à l'écurie avec le serviteur, afin de rendre disponibles sa chambre et son lit pour des étrangers nouvellement arrivés. Y avait-il plusieurs convives à table, il profitait de la circonstance, pour imiter Celui qui est venu du ciel afin de servir et non pas d'être servi [a]. Dans un repas où se trouvait M. Dupuich au nombre des invités, lui qui connaissait tout le mérite de son pénitent, voulut le faire asseoir avec eux, et en demanda la permission à son oncle, qui l'accorda. Mais le modeste jeune homme s'en défendit en disant : « J'ai plus de plaisir à vous servir. »

La complaisance de Benoît ne se démentait point au dehors du presbytère. On voyait qu'il éprouvait une véritable jouissance à s'accommoder aux convenances du prochain. Si le maître d'école, qui remplissait les fonctions de clerc de la paroisse, avait besoin de se faire remplacer momentanément dans sa classe, il trouvait dans le neveu du curé un suppléant qui ne se faisait pas prier, et qui mieux encore qu'autrefois maintenait la discipline avec plus de succès que lui-même : sa présence suffisait pour refréner la turbulence et la

[a] Matth. xx. 28. Marc. x. 45.

vivacité, contre la coutume des écoliers qui respectent peu d'ordinaire de tels surveillants pris parmi leurs pareils. Mais ils reconnaissaient dans celui-ci une supériorité de vertu qui les contenait. C'est le témoignage de M. E. Madon, l'un des successeurs du curé Labre, après bien des années : « Les enfants, dit-il, le respectaient autant que le maître, pour ne pas dire plus, à cause de sa piété. » Et ceci est conforme à ce que dit le secrétaire de l'évêque après les informations, « que les enfants trouvaient en lui quelque chose de respectable, qui leur imposait plus que la personne du maître même.» Si néanmoins quelque mutin s'émancipait, Benoît usait de tant de prudence pour le réprimer, qu'il était bien rare qu'il n'en vînt pas à bout. Il est vrai de dire aussi que s'il prévoyait de la résistance, il savait s'abstenir à propos, et que d'ailleurs autant il était sévère pour lui-même, autant il était indulgent et tolérant pour autrui, quand il ne s'agissait que de manquements sans gravité : mais si l'offense de Dieu y était mêlée, il en était tellement marri et affligé, qu'il ne savait plus se taire.

La complaisance est fille de la charité. Les pauvres savaient si bien qu'ils pouvaient compter sur la sienne, qu'ils se présentaient avec confiance, quand ils le savaient à la maison, et en se retirant ils se félicitaient et disaient : « Aujourd'hui nous avons eu une bonne aumône à la cure ; c'est Benoît qui nous l'a donnée. » Mais s'ils étaient forcés de s'en aller les mains vides ou à peu près, on les entendait murmurer mécontents : « Aujourd'hui, il n'y avait rien à faire au presbytère, parce que le curé n'y était pas, non plus que son neveu. » Sa fenêtre continuait à être souvent la confidente de ses libéralités prises sur son nécessaire. Il arriva un jour que trois indigents d'une autre paroisse, ayant frappé à la porte, furent repoussés durement par le serviteur, qui leur dit avec brusquerie : « Restez chez vous, ou allez travailler au lieu de mendier, fainéants que vous êtes. » Benoît l'entend et les rappelle : « Venez, venez ; je vous donnerai quelque chose. » Et il leur distribue à chacun l'aumône du village, un morceau de pain. Lorsqu'ils furent partis, il fit observer doucement au domestique, que ce n'était pas l'intention de son oncle, qu'on refusât de donner quand il était absent.

Il était impossible que tant de vertus, jointes à la qualité de neveu du curé, n'attirassent point les regards des paroissiens. Aussi Benoît ne tarda-t-il pas à obtenir un grand crédit auprès des habitants d'Erin. Toujours grave et composé dans toutes ses démarches, quoique gracieux et bienveillant, ne donnant prise à la critique par aucun côté, il était respecté presqu'à l'égal de son oncle. Les dimanches, à l'issue des vêpres, il se rendait fréquemment sur la place publique, où avaient coutume de se rassembler les habitants en sortant de l'église. Il y venait non pour jouer, ni pour prendre part à des conversations oiseuses, mais environné de quelque groupe, il y faisait à haute voix une lecture curieuse et en même temps édifiante, afin de détourner ces bons villageois des plaisirs bruyants et des entretiens dangereux. C'était une espèce de ministère qu'il se donnait, et on l'écoutait avec attention, tant à cause de ses manières ouvertes et engageantes, que par un effet de la grande estime qu'il inspirait.

Il fit parfois usage de cet ascendant pour le bien des mœurs. Si en traversant ou côtoyant ces groupes du dimanche, il voyait ou entendait quelque chose qui blessât grièvement la pudeur ou la charité, lui, si doux et si réservé, il devenait tout de feu dans ses réprimandes, bien que toujours assaisonnées par la mansuétude; et nul ne s'en fâchait, car le plus grand nombre disait : « Le neveu de M. le curé a raison. » On avait fini par s'observer quand on le savait à proximité. Et non-seulement ses avertissements étaient ordinairement bien reçus, mais la plupart finissaient par lui en savoir bon gré; nous pourrions même citer les noms de plusieurs qui se les rappelèrent jusqu'à la fin de leurs jours, et qui leur attribuaient la régularité de leur vie. M. E. Madon, que nous venons déjà de citer, en interrogea, bien des années après, quelques-uns qui lui dirent « que Benoît les réprimandait très-fort, quand il les voyait faire ou les entendait dire quelque chose de déplacé et de contraire à la bienséance, et qu'il n'en était pas moins bien venu d'eux, parce qu'il n'y avait rien à reprendre dans sa conduite toujours très-sage et très-exemplaire. » C'est pourquoi la dame du lieu, Mme la princesse de Croï de Mollembais, née marquise de Trazegnies, le caractérisait avec beaucoup de justesse en l'appelant : *Mon petit curé.*

Il méritait encore cette considération et cette qualification par sa tenue à l'église, qui le mettait en spectacle à Dieu, aux anges et aux hommes [a]. On l'y voyait assidu autant que modeste; son recueillement profond attestait combien il était pénétré de la présence de Dieu et de la sainteté de nos mystères. On admirait son empressement et sa manière de servir à l'autel; ses yeux n'étaient ouverts que pour les saintes cérémonies, et ne s'en détournaient dans les intervalles de son service, que pour se fixer sur son livre d'heures, et s'unir alors aux prières du saint sacrifice ou au chant des cantiques sacrés. Pendant toute la durée de son séjour à Erin, il s'imposa lui-même l'obligation d'assister aux catéchismes de paroisse, quoique déjà capable d'instruire les autres, ainsi qu'il le pratiquait envers les plus bornés, pour leur apprendre au moins l'essentiel. Une pareille conduite, exposée aux regards d'une population et soutenue par tant de qualités, acquerra toujours, à tout âge, un certain empire sur les esprits : c'est le lot de la vraie vertu.

[a] I. Cor. IV. 9.

CHAPITRE V

Signes de vocation. — Travail de la grâce divine. — Obstacles extérieurs.

Beatus homo quem tu erudieris, Domine, et de lege tuâ docueris eum. (Ps. XCIII. 12.)

Bienheureux l'homme que vous aurez instruit, Seigneur, et à qui vous aurez enseigné votre loi.

Il est facile d'imaginer quels dûrent être les progrès de Benoît dans ses études, au moyen d'une application si consciencieuse, jointe à sa grande facilité d'intelligence. C'est durant ces trois années qu'il acquit une notion suffisante de la langue latine, et quelque instruction sur l'histoire et d'autres matières. Il avança plus encore dans la connaissance de la perfection chrétienne, par la lecture des Vies des saints et des livres ascétiques, pour lesquels son inclination allait toujours croissant. A l'âge de quinze ans, cet attrait devint si prédominant que les devoirs de latinité commencèrent à en souffrir. Il remuait sans cesse la bibliothèque de son oncle, qui lui fit de temps en temps quelque réprimande à ce sujet. Toutefois ce n'était rien moins que la curiosité ou la passion de la science qui le poussait à cette investigation, mais bien une intention inspirée de Dieu et ignorée des hommes ; c'était le pieux dessein de connaître la volonté divine sur l'état qu'il devait embrasser, ainsi que les moyens les plus sûrs de se sanctifier et de sauver son âme.

A mesure qu'il se préoccupait davantage des voies qu'il devait suivre, son esprit naturellement sérieux devenait plus austère, sans rien perdre néanmoins de son aménité, et son goût pour toute autre étude que celle de la science du salut diminuait sensiblement. Les

livres spirituels l'occupaient tout entier ; il y trouvait aliment à sa dévotion, il sentait son cœur s'enflammer de plus en plus de l'amour divin au foyer des considérations mystiques. Dès qu'il ouvrait un livre de ce genre, son âme était soulevée et portée jusqu'à Dieu. Les saintes Ecritures surtout parlaient à son cœur, et le souffle de l'Esprit qui les a dictées, activait la flamme dès longtemps allumée dans son âme. Depuis qu'il était assez avancé dans la langue latine pour comprendre la Vulgate, il la dévorait avidement, principalement le Nouveau Testament, et elle lui devint assez familière pour en citer des passages à propos et pour rectifier, avec l'assurance de la modestie, les citations incorrectes ou inexactes qu'il entendait.

Le curé d'Erin, voyant son élève se relâcher dans ses études, crut devoir insister avec plus de force sur leur importance pour le sacerdoce ; il le gronda même avec sévérité à diverses reprises, et supposant le fait d'une négligence volontaire, il voulut en retrancher l'occasion, en interdisant pour un temps à son neveu l'entrée de sa bibliothèque. Il craignait encore, comme il le confia à quelques-uns de ses confrères, que l'excès de la contention d'esprit n'eût une influence fâcheuse, sur une raison qu'il ne jugeait pas suffisamment formée. « Si je lui abandonnais la clé de ma bibliothèque, disait-il à quelque confident, il n'en sortirait plus, pour vaquer uniquement à ses lectures de dévotion, et malgré toute sa docilité, il ne s'occuperait plus d'autre chose. » Le prudent instituteur lui laissa seulement entre les mains les livres qu'il jugea lui convenir.

De son côté, Benoît recevait les reproches de son oncle avec la rougeur sur le front et sans articuler une seule parole d'excuse. Pour y déférer en lui prouvant au moins sa bonne volonté, il s'efforçait de tout son pouvoir de s'appliquer aux leçons qu'il recevait et à la préparation de ses devoirs classiques. Mais quoi ! malgré tous ses efforts, il n'y réussissait qu'à demi. A peine ouvrait-il Cicéron ou Quinte-Curce, qu'un grand poids lui oppressait le cœur. Puis une secrète impulsion le ramenait doucement et irrésistiblement à ses livres chéris, et quel que fût celui qui lui tombait sous la main, c'était une étincelle qui rallumait l'incendie ; mais au même temps la paix renaissait dans son âme satisfaite.

Il faut bien reconnaître ici la main de Dieu qui voulait faire de son serviteur autre chose qu'un docte ecclésiastique. Il n'est pas possible, après les preuves de vertu qu'avait déjà données Benoît, avec la docilité qui datait de ses premières années, et le grand fonds de patience et d'amour du bien que nous lui connaissons, il n'est pas possible de l'accuser d'obstination ou de paresse. La suite de son histoire démontrera encore plus évidemment qu'il n'y avait rien de l'homme dans cette résistance, et le zèle qu'elle nous révèlera pour le salut des âmes ne laissera pas de doute, que s'il se fût senti appelé au sacerdoce, rien ne lui aurait coûté pour s'en rendre digne et capable. Force est donc d'avouer que ces répugnances à pousser plus loin ses études d'humanités, ces attraits si prononcés pour les œuvres ascétiques, n'étaient que l'effet du travail intérieur de la grâce, qui le dirigeait insensiblement vers les voies où Dieu voulait l'engager.

Le moyen le plus efficace dont se servit, pour mouvoir la volonté de Benoît dans cette direction, Celui qui obtient ses fins avec autant de force que de suavité, ce fut la lecture des œuvres du fameux P. Lejeune, surnommé l'Aveugle, membre de l'Oratoire [8]. C'était de tous les livres que Benoît avait à sa disposition celui qui le touchait davantage et qu'il savourait avec plus de complaisance. La force de raisonnement fondée sur l'évidence du bon sens, la simplicité des figures, le nerf du style, la vulgarité pleine de vigueur des comparaisons, donnaient à cet auteur une sorte d'analogie avec la trempe d'esprit de Benoît. Les sermons surtout de ce pathétique missionnaire firent sur le jeune lecteur une impression incroyable; il les avait journellement en main ; il les étudiait avec amour, et quoiqu'il les eût lus et relus plusieurs fois, de manière à les savoir presque de mémoire, il ne pouvait jamais s'en rassasier. Deux chaleureux discours par-dessus tout l'ébranlèrent vivement, ceux des peines de l'enfer et du petit nombre des élus. En les lisant, il en pesait chaque sentence, et après en avoir ruminé le sens, il restait tellement saisi, effrayé, dominé, que ce fut l'origine de la résolution par lui prise, de tout sacrifier pour échapper aux gouffres infernaux, et pour être admis parmi les élus. Une seule chose lui

devint nécessaire, et il ne perdit plus de vue la maxime : « A quoi sert de gagner le monde entier, si l'on vient à perdre son âme? [a] »

A la lecture de ces sermons succédait fréquemment celle des œuvres du P. Louis de Grenade [8], pour lesquelles l'exemple et la recommandation du P. Lejeune lui avait donné aussi un goût prononcé.

Dès ce moment, il commence à mener une vie encore plus austère et plus fervente. Il se restreint sur tout, et retranche de plus en plus sur ses récréations et sur ses repas. Jour et nuit, il adresse ses supplications au Seigneur, pour obtenir la faveur de connaître la route dans laquelle il doit marcher. Toutes ses pensées et ses réflexions se tournent continuellement vers la recherche des moyens les plus assurés, de plaire au Maître suprême et d'arriver au port du salut. Il avait alors seize ans accomplis, et il était mûr pour entendre la voix du ciel. Elle ne se fit pas attendre longtemps, du moins quant à une fin générale, celle du renoncement le plus absolu. Dieu se réservait de lui communiquer plus tard ses volontés spéciales, après l'avoir fait passer par le crible des épreuves. Benoît resta donc convaincu que Dieu le voulait dans l'enceinte de quelque monastère. Dès le berceau en quelque sorte, comme on l'a vu, il avait éprouvé de l'éloignement pour le monde et un penchant pour la retraite; mais à l'âge où il est parvenu, cet éloignement se change en une véritable horreur. Il sent qu'il ne sera dans son assiette qu'en vivant dans la plus étroite solitude, là où se pratiquera la règle la plus austère avec le plus de perfection possible.

En conséquence de cette persuasion, il se met à étudier les divers ordres religieux dont il peut se procurer une notion par les livres ou autrement; mais la plupart des instituts ne lui offraient pas de quoi contenter sa faim de mortifications. Un seul lui parut correspondre à ses vues : c'était celui de la Trappe [9], et il trouva l'occasion de s'instruire minutieusement du régime qu'y avait établi l'abbé de Rancé. Un prêtre du voisinage, ami du curé d'Erin, venait quelquefois au presbytère; il avait visité le monastère de Notre-Dame de la Trappe, et même avait eu l'intention de s'y aggréger; il en faisait le sujet le plus fréquent de ses conversations et racontait avec enthou-

[a] Matth. XVI. 26.

siasme tout ce qu'il avait vu et admiré. Benoît était présent à ces entretiens et n'en perdait pas un mot. Rien n'était plus favorable à ses désirs, et il lui sembla que Dieu lui parlait par l'intermédiaire de ce pieux ecclésiastique, qu'il ne manqua pas de questionner sur beaucoup de points. C'en fut assez pour fixer son choix, et il n'attendit qu'une circonstance opportune pour le déclarer.

L'espèce de lutte qui s'était engagée entre le disciple, poussé secrètement par l'impulsion de l'Esprit qui souffle où il veut [a], et le précepteur qui ignorait encore la fermentation intérieure de cette âme, cette lutte où chacun obéissait à sa conscience, durait déjà depuis environ une année, comme une première épreuve pour Benoît. M. Labre ne savait comment concilier ce refroidissement de son filleul pour les études, avec une soumission si prompte et si constante dans tout le reste, avec une vigilance si attentive à éviter les moindres fautes, en un mot avec une vertu si parfaite sous tout autre rapport. C'est pourquoi, désireux de s'éclairer sur ce qu'il avait à faire, il communiqua ses inquiétudes et ses soupçons à M. Dupuich, qui avait la confiance de Benoît. Le curé de Bergueneuse lui promit de sonder le terrain, et de faire une tentative pour ranimer le zèle de l'étudiant. Profitant donc d'un instant favorable, il recommande à ce jeune homme de mieux suivre les avis de son oncle; il l'exhorte à s'appliquer à l'étude, en lui faisant envisager la nécessité de s'instruire pour devenir un digne ministre du sanctuaire; il confirme son exhortation en faisant appel au sentiment de reconnaissance qu'il devait avoir pour son parrain et son bienfaiteur : « car, lui dit-il, parvenu au sacerdoce, vous pourrez le soulager dans ses fatigues; et lorsqu'il atteindra la vieillesse, vous pourrez vous acquitter envers lui en lui procurant du repos. »

Ces paroles furent une seconde épreuve bien délicate pour le cœur de Benoît, plein de tendresse, de gratitude et de respect, pour celui qu'il regardait à juste titre comme un second père. Mais l'impression qu'il avait reçue d'en haut, était déjà si persuasive et si dominante, qu'elle lui donna la force de répondre d'une façon décidée : « Je ne demeurerai jamais dans le monde; ma vocation est de me retirer

[a] Joan. III. 8.

dans un désert. » Cette réponse rapportée à l'oncle fut loin de le satisfaire, il n'y vit qu'une sorte d'échappatoire, et il n'en fit que de plus vives instances, pour déterminer son neveu à poursuivre ses études avec le zèle primitif. Alors Benoît crut le moment venu de lui dire ouvertement, d'un air aussi serein que respectueux : « Mon cher parrain, je dois vous l'avouer, j'ai pris un dégoût extrême de toute science profane et étrangère au salut de mon âme; j'ai résisté tant que je l'ai pu, pour vous complaire; mais je me sens vaincu par une force supérieure à ma volonté; je suis donc résolu à me retirer dans un cloître, et j'ai choisi le plus régulier, que je crois être celui de la Trappe. »

A cette déclaration inattendue, un pieux débat s'engagea entre l'oncle et le neveu. Il est vrai que le système de vie adopté et suivi avec tant de persévérance par Benoît, pouvait bien faire soupçonner à M. Labre un dessein d'abandonner effectivement le monde et de se donner tout à Dieu : mais il était loin de penser que le choix de son pupille se fût porté sur la Trappe. Toutefois la question changeait de face; jusque-là il avait cru son neveu destiné au sacerdoce, comme tant d'autres membres de la famille : actuellement il s'agissait d'un autre genre de vocation à examiner. Craignant que cette détermination ne fût l'effet d'un accès passager de ferveur, il lui dit avec tendresse : « Oh! mon cher filleul, une résolution si subite n'est pas sage. Savez-vous bien ce que c'est que de vivre parmi les solitaires de la Trappe? Si vous connaissiez combien est rigide leur genre de vie, vous changeriez sans doute d'idée. Pour moi, je puis vous dire que d'autres plus robustes que vous n'ont pu en supporter les austérités, et qu'à peine entrés dans le noviciat, ils ont dû bien vite en sortir. Et vous, que ferez-vous? D'un âge encore tendre, grêle de complexion, faible de tempérament, comment espérez-vous y résister? Vous ignorez même le chemin et la situation de ce monastère, qui n'est qu'un nom pour vous! »

La surprise du curé fut au comble, lorsqu'en réponse à ces observations il entendit son neveu lui faire un tableau détaillé de la vie des trappistes; lui exposer les principaux points de leur règle, comme s'il eût déjà été leur novice; décliner le nom de la province

où était située cette abbaye, en calculer la distance, en décrire la route et plusieurs autres particularités. Il vit bien que ce n'était point une détermination prise au hasard et à la légère, mais mûrie par de sérieuses réflexions et après l'examen de toutes les conséquences. Il était loin assurément de vouloir s'opposer à une vocation certaine du Maître souverain : néanmoins il jugea que la prudence commandait d'en apprécier les signes et de ne pas se rendre si précipitamment. Il continua donc de raisonner avec son neveu, sans paraître l'approuver. Au bout de quelques jours, voyant que les plus fortes remontrances ne gagnaient rien sur son esprit, il l'avertit qu'il ne voulait point prendre sur lui-même la responsabilité d'une telle permission, et que d'ailleurs le devoir d'un fils, surtout à son âge, était en pareil pas de consulter ses parents et de solliciter leur consentement; que par conséquent il ferait bien, avant toute démarche ultérieure, d'aller leur soumettre ses désirs et son inclination.

Benoît touchait à ses dix-sept ans. Il s'empressa de mettre à exécution l'avis de son oncle, et se rendit à Amettes, où il n'avait point paru depuis quatre années. Quand il eut fait connaître le motif de sa venue, son père et sa mère ne pouvaient revenir de leur étonnement; ils étaient comme atterrés. Leur tendresse s'alarmait des suites d'un tel parti, et s'épouvantait pour leur fils des rigueurs de l'institut qu'il voulait embrasser. Ils s'opposèrent donc résolument à son dessein, et cherchèrent d'abord à le dissuader par mille raisonnements, que suggéraient surtout à Barbe son cœur et son imagination. Ils lui représentèrent qu'il ne lui convenait pas d'abandonner la maison paternelle, s'il ne voulait point se faire prêtre ; qu'en qualité d'aîné, il avait lieu d'attendre une meilleure part d'héritage, qui l'aiderait en toute hypothèse à jouir d'un peu d'aisance ; que d'ailleurs c'était à lui de servir de guide et de protecteur à ses frères et sœurs, et de prendre la direction de la famille, au cas que son père vînt à manquer; qu'ils avaient compté sur lui à bon droit pour les aider à élever les plus jeunes, et que c'était un devoir de justice auquel l'obligeait l'ordre de la Providence; qu'en fin de compte, il pouvait tout aussi bien servir Dieu et faire son salut dans l'état ecclésiastique que dans le cloître,

et même qu'il ferait plus de bien en travaillant à la sanctification des autres, que de vivre pour lui seul en s'ensevelissant dans un désert. Ils concluaient qu'il ne pouvait rien faire de mieux que de marcher sur les traces de ses oncles tant du côté paternel que maternel, et qu'ainsi il n'aurait pas à se reprocher d'avoir délaissé ses parents, dans les nécessités de leur vieillesse, et après les sacrifices qu'ils avaient déjà faits pour lui.

Parmi ces raisons, les premières touchaient peu Benoît, dont le cœur était déjà si détaché de tous les avantages terrestres, et il ne pouvait opposer aux autres, que le bon plaisir de Dieu qui est libre de ses volontés sur les hommes. Il lui fut donc facile de répondre que, quant à lui, il renonçait volontiers à ses droits de primogéniture, et que celui de ses frères qui le suivait de plus près remplirait, beaucoup mieux que lui-même, les devoirs de l'aîné envers eux et envers la famille; que finalement nulle considération ne pouvait le dispenser d'obéir à la voix qui l'appelait, sans qu'il pût en douter aucunement. En parlant ainsi, il pensait comme un autre Louis de Gonzague, à cette sentence : « Celui qui ne sait pas renoncer à sa famille, à son père, à sa mère, à ses frères et à ses sœurs pour me suivre, n'est pas digne de moi et ne peut être mon disciple [a]. » Mais il eut beau plaider sa cause, prier, supplier; il ne put rien gagner, et ses parents finirent par lui déclarer positivement qu'ils ne consentiraient point à son projet, tant qu'il ne serait pas en âge de disposer de sa personne. Puis, au bout de quelques jours, ils le renvoyèrent à Erin pour reprendre ses études sous la direction de son oncle.

On peut voir par les réponses de Benoît, que son jugement était déjà formé à l'égal d'un homme fait, et qu'enfin il procédait dans sa détermination avec un aplomb qu'il devait à son esprit de foi. Ses parents ne furent pas moins étonnés de la sagesse de ses paroles, que de la demande qu'il était venu leur faire. Pour lui, le refus qu'il éprouvait ne parvint pas à l'ébranler ni à le décourager. Il était trop éclairé, pour douter qu'à son âge l'obéissance était son premier devoir, à moins d'avoir des signes extraordinaires d'une disposition

[a] Matth. x. 37. Luc. xiv. 26.

divine, contraire à celle des supérieurs. Il donna des marques d'amitié à ses frères et sœurs qui se trouvaient à la maison, n'oublia aucun de ses exercices de pieté, et lorsqu'il eut été congédié, il reprit triste et pensif, mais non déconcerté, le chemin du séjour que lui assignaient ses parents.



CHAPITRE VI

Nouveau séjour à Erin. — Epreuves spirituelles. — Mort précieuse du curé Labre.

Beatus qui intelligit super egenum et pauperem; in die malâ liberabit eum Dominus. (Ps. XL. 1.)

Bienheureux celui qui comprend les nécessités du pauvre et de l'infirme ; le Seigneur le délivrera dans le jour mauvais.

Voilà donc Benoît condamné à reprendre des études qui lui souriaient si peu. Il s'y soumit sans murmure, mais non sans peine; il fit de nouveaux efforts pour vaincre sa répugnance, et s'appliquer à l'acquisition de connaissances qu'il jugeait inutiles à sa vocation. Ce n'est pas un petit mérite dans un jeune homme de faire une telle violence à ses goûts, qu'il croit fondés sur la volonté divine. Mais s'il abandonnait à Dieu le soin de favoriser cette vocation, il était loin d'y renoncer : au contraire, il redoubla de ferveur pour hâter par la prière l'acceptation du sacrifice, auquel il était toujours fermement résolu. On le vit devenir encore plus réfléchi, plus intérieur, plus retiré, plus assidu à l'oraison et à la lecture des saintes lettres; son esprit était constamment occupé des maximes les plus sévères de l'Evangile; c'était une méditation continue, qui ne faisait qu'activer de plus en plus ses aspirations à la solitude monastique.

Une seule chose le dédommageait un peu du retard forcé qu'il subissait : c'étaient les exercices de mortification qu'il pratiquait en secret, pour faire, autant qu'il lui était possible, l'essai de la vie pénitente après laquelle il soupirait, et une espèce d'apprentissage des rigueurs de la Trappe. Plus d'une fois, il fut surpris à dormir

sur le plancher, même dans la plus rigoureuse saison. Il ne se bornait plus à donner quelques morceaux de son pain aux pauvres; quand il pouvait échapper aux regards de ses commensaux, son repas tout entier passait dans les mains de quelque nécessiteux. Il obtint de son oncle la permission d'observer les jeûnes de précepte. Il ne paraissait plus au dehors que pour se rendre à l'église; ses communions devenaient plus fréquentes; ses mœurs angéliques, son humble docilité, sa rare modestie, son perpétuel recueillement, le faisaient appeler le *jeune saint* et lui attiraient déjà une sorte de vénération publique. Pour tout dire en un mot, Benoît vivait dans le presbytère d'Erin en anachorète, en attendant qu'il pût se faire trappiste.

Le curé, voyant son élève si fortement préoccupé du souci de sa vocation, crut devoir se relâcher un peu des exigences de l'enseignement, et user de beaucoup de condescendance; il pensait que plus de loisir et de liberté devenait indispensable, pour donner leur cours naturel à toutes les pensées qui s'amoncelaient dans cette tête; il craignait, encore plus que par le passé, qu'une application trop soutenue, en opposition avec une pente si forte et si entraînante, n'eût des suites funestes pour le corps ou pour l'esprit; il consolait Benoît de son mieux, l'entretenait des moyens de bien distinguer la voix du Ciel, et s'en remettait au temps et à l'action de la grâce, pour déterminer le côté où l'arbre devait définitivement s'incliner. D'ailleurs, il ne doutait pas que, si Benoît portait quelque jour ses vues dans une autre direction, il rachèterait facilement le temps perdu pour l'étude des humanités. Si au contraire il persistait dans ses dispositions actuelles, il y avait à craindre de contrarier par trop d'exigence une opération de l'Esprit de Dieu. Néanmoins le digne oncle n'omettait pas de mêler quelquefois la réprimande à ses conseils, soit qu'il ne fût pas entièrement persuadé que cette ferveur dût être durable, soit qu'il voulût, en sage précepteur, la mettre à plus d'une épreuve.

Cependant Dieu en préparait à Benoît une autre plus sensible, dans les peines de conscience auxquelles il le laissa en proie pendant quelque temps. Comme le soldat le plus valeureux a besoin, au début d'une guerre formidable, d'être aguerri par quelques escarmouches,

de même Benoît, débutant dans une lutte terrible contre le démon, la chair et le monde, devait être fortifié pour la tentation, puisque malgré sa jeunesse, il n'était déjà plus un simple novice dans l'exercice de la vertu. Les contradictions que rencontrait son pieux dessein en furent l'occasion. Des doutes naquirent dans son esprit, des perplexités obscurcirent sa conscience, le trouble agita son cœur; il ne savait plus à quoi s'en tenir sur la volonté de Dieu à son égard. Ses lectures, loin d'apaiser ses scrupules, augmentaient son agitation; ses confessions ne le tranquillisaient plus, Dieu paraissait sourd à ses prières : enfin le calme dont son âme avait joui depuis la découverte de sa vocation, lui sembla perdu pour toujours. Dans cet état d'incertitude et de vacillation, il prit le parti de faire une nouvelle confession générale, qui fut la seconde, et, de l'agrément de son oncle, il alla passer quelques jours en retraite chez un vénérable curé, doyen de chrétienté [10]. Ce confesseur, tout expérimenté qu'il était, eut quelque peine à dissiper l'orage; mais enfin ses avis et ses exhortations réussirent à faire rentrer un peu de calme dans cette âme bouleversée.

Deux ans et plus s'écoulèrent ainsi en combats extérieurs et intérieurs. Mais, ô adorable voie de la Providence ! si quelque remède pouvait soulager la souffrance de cette âme bénie, c'était un événement propre à faire diversion à ses tourments, en stimulant sa charité pour le prochain. On était arrivé à l'année 1766, et Benoît avait dix-huit ans, lorsqu'un terrible fléau vint fondre sur le pays, et ouvrir un large champ à l'exercice de la bienfaisance. Vers le milieu du mois d'août, une maladie épidémique et contagieuse éclate à Erin et fait en peu de jours de rapides progrès. Les maisons et les cabanes se remplissent de malades; des familles entières sont attaquées. La mort va moissonnant de nombreuses victimes; la mortalité s'accroît chaque jour; les secours manquent ou ne sont pas au niveau des besoins. Les indigents surtout n'ont devant les yeux que les horreurs d'une fin misérable, et sont réduits au plus cruel abandon.

Heureusement Dieu avait pourvu cette paroisse d'un prêtre selon son cœur. A la vue de tant de maux, le curé d'Erin sent émouvoir

ses entrailles; il se rappelle les devoirs du bon Pasteur, il saura les remplir. Son zèle ne se borne pas aux fonctions de son ministère : il vole au secours des plus nécessiteux, leur prodigue les soins les plus assidus, n'épargne ni fatigues ni dépenses pour les assister; il est partout en même temps, et semble se multiplier pour administrer les secours temporels et spirituels. Sa charité ne connaît point de limite; il se fait tout à tous, afin de guérir les corps ou de sauver les âmes.

Il a dans son neveu un aide animé du même esprit, et qu'il ne fut pas nécessaire d'exciter à quitter sa solitude en pareille occurrence. Benoît accompagne son oncle à l'administration des derniers sacrements; puis il parcourt les habitations, s'informe de toutes les situations, est au courant de toutes les indigences et en rend compte au curé, dont il est heureux de distribuer les largesses. Rien ne le rebute, rien n'est indigne de sa compassion. Sa sollicitude s'étend jusqu'aux animaux qui sont toute la richesse des villageois, il les panse, il nettoie leurs étables; s'ils manquent de fourrage, il court en chercher dans les jardins, dans les prés, dans les champs, et revient plusieurs fois le jour, le dos chargé d'herbes et de foin dont il fait ensuite la distribution. D'étudiant poli et cultivé, la charité l'a changé en palefrenier et en garçon d'écurie. Il ne connaît non plus aucune délicatesse auprès du lit des malades : il les aide à changer de linge, accommode leur lit, supplée aux services les plus rebutants. La crainte de la contagion, que sa jeunesse rend plus dangereuse pour lui, ne l'arrête pas un instant, et son mentor est obligé de modérer sa généreuse témérité, en lui interdisant l'accès des maisons le plus gravement affectées.

Quant au Curé, il ne veut point pour lui-même des ménagements qu'il impose à son neveu. Sa charge pastorale l'autorisait à braver tout péril; il continuait à secourir ses ouailles affligées, avec toute l'ardeur d'un saint zèle; de jour et de nuit, il était au chevet des moribonds pour les exhorter et les consoler. Redevable à tous, il les embrassait tous sans distinction dans les offices de sa charité. Mais à force d'affronter le mal, ce pasteur, si nécessaire encore à son troupeau, en est atteint à son tour, et ne peut plus se livrer à l'héroïsme de son dévoûment.

C'est alors que se déploie toute la vertu de Benoît. Son affliction est extrême, puisqu'en perdant son protecteur, il perdra tout à la fois un instituteur chrétien, un maître de la vie spirituelle, un ami et un modèle; mais sa résignation à la volonté divine lui donne la force de dominer sa peine. Il conserve toute la présence d'esprit nécessaire, pour entendre et retenir exactement les prescriptions du médecin, pour prêter une attention minutieuse à toutes ses observations, pour exécuter lui-même ses principales ordonnances, et pour veiller à la ponctuelle observance de ses moindres recommandations. On est étonné de l'habileté qui se découvre en lui; s'il quitte momentanément le lit de son malade chéri, c'est pour accourir auprès des autres et surtout des pauvres, qui sont aussi ses amis de prédilection, et qu'il ne veut point délaisser. Il sait suffire à tout, va, vient, suit de l'œil tout les incidents du fléau, en instruit le pasteur qui ne peut perdre de vue ses brebis jusqu'à son dernier soupir, et qui remercie Dieu de lui avoir donné un tel ministre pour la continuation des œuvres de sa charité.

Aussi la couronne de ce bon prêtre était toute prête, et Dieu ne voulut pas la lui faire attendre plus longtemps. Dès le commencement de l'invasion du mal, il avait demandé à son neveu le livre où se trouvaient les sept psaumes pénitentiaux, et le lui avait fait attacher à sa courtine, pour les avoir toujours sous les yeux et les réciter le plus fréquemment qu'il pouvait. Sentant approcher son dernier moment, il réclame et reçoit les derniers sacrements avec la plus parfaite tranquillité. Les soins de son neveu, les prières de ses paroissiens n'ont pu suspendre les ravages du typhus, et il meurt de la mort des justes, le samedi 13 septembre 1766, âgé de 52 ans, victime de son zèle et modèle des bons curés, digne par conséquent d'un immortel souvenir. Sa générosité l'avait dépouillé de tout pendant ce mois désastreux, pour subvenir aux misères de ses indigents : revenus du bénéfice, valeur du patrimoine, tout avait été consumé en libéralités, et Benoît assurait lui-même que son oncle s'était ruiné dans ces jours de calamité, et ne s'était réservé rien de ce qu'il avait pu donner. Il ne faut donc pas s'étonner si cette mort imprévue frappa la paroisse d'Erin comme d'un coup de foudre,

et si les obsèques furent plusieurs fois interrompues par des sanglots et des gémissements. Les regrets et les larmes du troupeau sont le plus bel éloge du pasteur [11].

Benoît, que ce trépas touchait de plus près, en ressentit aussi plus vivement le contre-coup. Il se considéra vraiment comme orphelin ; car cet excellent parrain lui avait tenu véritablement lieu de père, et il nourrissait pour lui toute l'affection d'un bon fils. Jamais il n'avait négligé de recevoir sa bénédiction à genoux tous les soirs, selon la religieuse coutume du pays ; jamais non plus il n'oublia ses obligations, envers celui qui avait dirigé sa jeunesse avec tant de sagesse et de bonté, et jusqu'à la fin, il n'en parla qu'avec l'énergie d'une reconnaissance toujours vivante, et en versant des pleurs de tendresse. Cependant, s'il fut consterné de ce douloureux événement, il n'en fut point abattu. Ses pensées se relevèrent subitement vers le ciel. Cette expérience de la fragilité de la vie humaine le fortifia dans le mépris de tout ce qui est caduc et périssable, et dans le désir de renoncer à tout pour acquérir les biens éternels et indestructibles.

Il demeura encore à Erin près de six semaines pendant les formalités de l'inventaire, la récolte de la dîme pastorale et les préparatifs de la vente des meubles, mais son temps ne fut point employé à des soins matériels ou à des débats d'intérêt. Il abandonna totalement cette tâche aux domestiques et aux autres membres de la famille. Pour lui, il ne réclama dans la succession de son oncle, que les œuvres de son cher *l'Aveugle*, les mêmes qu'il emporta dans sa famille, et qu'il y laissa plus tard, en en recommandant la lecture à tous les siens. Aussi ne sembla-t-il avoir prolongé son séjour dans cette paroisse désolée, que pour suppléer le pasteur défunt dans l'exercice de la miséricorde temporelle. L'épidémie y sévissait encore et la menaçait de nouveaux malheurs. Benoît dégagé de toute autre occupation, et libre désormais du frein qui lui avait été imposé, se livra tout entier aux suggestions de sa charité. Il devint tout œil pour découvrir les besoins, tout bras pour y subvenir, tout cœur pour adoucir les peines qu'il ne pouvait neutraliser. Il se fit en quelque manière le serviteur public, descendant continuellement aux services les plus

vils, si toutefois il est quelque chose de vil, quand c'est l'amour des hommes qui l'ennoblit. L'industrie de son zèle le rendait aussi adroit qu'infatigable. Il trouvait des ressources pour fournir vivres et médicaments à ceux qui en étaient dépourvus, sans oublier le grand remède de la patience, à laquelle il les exhortait efficacement par suite de la confiance qu'il s'était attirée. Il remplissait ainsi, autant qu'il était en lui, l'office même du pasteur.

Sa commisération brilla particulièrement envers une famille dénuée de tout et abandonnée de tout le monde. Sitôt qu'il eut connaissance de cette position déplorable, il s'empressa de la visiter dans sa hutte, lui procura les choses les plus nécessaires, et ne cessa pas un seul jour de lui prêter toute sorte d'assistance. Dans cette conjoncture, comme dans plusieurs autres, il s'exposait au danger le plus manifeste de la contagion, et s'il ne succomba point à la multiplicité de ses fatigues et à la violence de l'épidémie, il n'en eut pas moins devant Dieu le mérite d'avoir été prêt à sacrifier sa vie. Les habitants savaient bien le reconnaître, et en déplorant amèrement la perte de leur curé, ils ne s'affligeaient guère moins de celle qu'ils prévoyaient dans le départ prochain de Benoît. Plusieurs lui disaient : « Oh ! si votre oncle avait vécu, vous auriez pu lui succéder dans sa cure et le remplacer auprès de nous. » Mais il n'hésitait pas à répondre qu'il ne se croyait pas appelé au saint ministère, et qu'il n'oserait jamais se charger du fardeau pastoral. Ni lui pourtant, ni ses admirateurs ne savaient à quel genre de sainteté Dieu le réservait, en le préservant, par une providence spéciale, des atteintes du fléau.

CHAPITRE VII

Retour à Amettes.— Séjour à Conteville.— Reprise des etudes.— Permssion obtenue.

Beati qui custodiunt judicium et faciunt justitiam in omni tempore. (Ps. cv. 3.)

Bienheureux ceux qui conservent le jugement et font le bien en tout temps.

Revenu chez ses parents aux environs de la Toussaint 1766, après six ans de séjour à Erin, Benoît dut croire que le moment était arrivé, d'obtenir d'eux la permission qu'ils lui avaient refusée précédemment. On ne pouvait plus lui opposer sa trop grande jeunesse ; il courait sa dix-neuvième année. La mort de son oncle semblait mettre fin au projet, dont celui-ci avait été le promoteur, de le destiner au sacerdoce. L'empressement qu'il avait de se retirer du monde et de commencer la vie cénobitique, lui persuadait que la circonstance était favorable. En conséquence, au bout de quelques jours, il se hasarda de nouveau à présenter sa supplique. Mais Dieu ne lui avait encore fait connaître qu'une face de sa vocation, et lui ménageait bien d'autres épreuves. De leur côté, le père et la mère étaient toujours dominés par la frayeur des austérités de la Trappe. En outre, les qualités d'un tel fils le leur rendaient de plus en plus cher, et les fortifiaient dans la persuasion, que son élévation à la prêtrise en ferait un ouvrier utile à l'Eglise aussi bien qu'à sa famille, en sorte que leur piété même se réunissait à une vue d'honnête intérêt, pour les affermir dans la résolution de ne point consentir à son entrée dans un monastère, tant qu'il serait en leur puissance.

Benoît, ne voulant pas aggraver leur chagrin si récent de la mort d'un bon frère, se soumit encore une fois à leur décision, bien résolu de revenir à la charge, et tout en restant aussi ferme qu'auparavant sur le point connu de sa vocation. A toutes les objections, il n'opposait qu'une réponse : « Je dois obéir à la volonté de Dieu qui m'appelle à la solitude ; j'aurais à craindre de me damner, si je me chargeais de travailler au salut des autres, » et bien des fois on lui fournit l'occasion de réitérer cette protestation. Dans la maison paternelle, où il ne resta d'ailleurs que peu de temps, il reprit exactement son train ordinaire de vie. Nous n'entrerons pas dans un détail qui ne serait qu'une répétition du passé. Retraite, méditation, lectures pieuses, visites longues et multipliées à l'église, remplirent toutes ses heures, libres pour le moment de toute étude obligée. Une parole de sa mère exprime très-bien le régime dont rien ne put le détourner. « A son retour d'Erin, disait-elle, quoiqu'il n'eût pas encore dix-neuf ans accomplis, il semblait tellement mort au monde, qu'il n'était pas en état de rendre compte des objets qui étaient dans les lieux où il allait. Son recueillement en Dieu était déjà si constant, qu'on pouvait regarder sa vie comme une prière et une oraison continuelle. » Elle ajoute « qu'il était si scrupuleux observateur de la justice, que quand elle sortait pour quelque emplette, il la priait quelquefois de ne pas marchander, de crainte que le marchand ne gagnât pas autant qu'il était juste, ou n'en prît occasion de mentir ou même de se parjurer. »

Quant à la ferveur, un vieillard mort il y a quelque temps, à l'âge de quatre-vingt-treize ans, se plaisait à raconter que la première fois qu'il vit le pieux jeune homme à la table sainte, il en avait été tellement frappé, que souvent il lui était venu le désir de communier comme lui, et qu'il n'aurait pas craint de mourir ensuite.

Quelque besoin qu'eût le Serviteur de Dieu des choses les plus nécessaires, il le supportait, sans jamais rien demander, et sans paraître même s'apercevoir de ce qui lui manquait. C'est ainsi qu'en plein hiver il souffrait du froid, faute de vêtements propres à la saison. Si l'on n'y avait point songé pour lui, il n'en avait nul souci, et il n'en conservait pas moins sa désinvolture et sa gaîté.

Sa réserve était la même que dans sa plus tendre enfance, pour ne disposer de rien sans en avoir obtenu l'agrément. On peut dire qu'il pratiquait déjà la pauvreté religieuse, le silence du cloître, l'obéissance dans tout le détail de la vie, en un mot toutes les vertus d'un religieux qui eût été sous le joug de la règle.

Son ardeur pour les pratiques de mortification n'était pas non plus ralentie. Rien ne lui semblait à négliger en fait de pénitence, et il ne s'inquiétait que du soin d'en cacher les actes. Voici un trait qui peint les ruses de son humilité à cet égard. Comme il continuait à coucher fréquemment sur la dure, son premier soin, le matin, était de froisser son lit pour donner le change. Sa mère, qui se douta du stratagème, le surprit une nuit, étendu par terre, ayant la tête appuyée sur un morceau de bois noueux, et le gronda fort de cette singularité, qu'elle taxa d'imprudence. « Oh ! ne vous fâchez pas, chère maman, lui dit Benoît ; Dieu m'appelle à la vie austère de la Trappe, ne faut-il pas que je m'y habitue avant de l'entreprendre ? je me prépare à suivre les voies de Dieu. »

Il parlait aussi quelquefois du plaisir qu'il aurait à vivre dans un désert, pour ne s'occuper que de Dieu. Voici les réponses qu'il opposait aux observations réitérées de sa mère à ce sujet, et que la vivacité de sa foi lui faisait regarder comme péremptoires. « Comment feriez-vous pour vivre, mon cher enfant, lui disait sa mère, si vous vous retiriez dans un désert, comme vous le dites quelquefois ? — Oh ! répondait-il, je vivrais de l'herbe et des racines des champs, comme les anciens ermites. — Mais ces ermites étaient d'une trempe plus forte que les hommes d'aujourd'hui. Et puis il se faisait alors des miracles qui ne se font plus maintenant. — On le peut, si on le veut. Et puis, le bon Dieu n'est pas moins puissant à présent qu'autrefois ; si alors il faisait des miracles pour soutenir ses serviteurs, ne croyez-vous pas qu'il peut encore en faire maintenant ? Ah ! ma chère mère ; tous les jours il en fait qu'on ne voit pas. Oui, on peut tout avec le secours de Dieu, si on le veut véritablement. » Une autre personne lui ayant également représenté la difficulté de trouver son nécessaire hors de la maison paternelle, il lui répondit de même qu'il vivrait de

racines comme les anciens anachorètes, et qu'il fallait se fier à la divine Providence.

Nonobstant cette insistance, ses parents, tout vertueux qu'ils étaient, ne pouvaient se décider à renoncer aux espérances qu'ils avaient conçues. Ils pensaient encore que le temps et la réflexion amèneraient leur fils à suivre l'exemple de ses oncles, et modifieraient sa résolution. Le voyant donc approcher de l'âge requis pour les ordres sacrés, ils s'étaient occupés de remplacer, pour l'achèvement de ses études, l'instituteur qu'il avait perdu. La mère avait jeté ses vues sur l'aîné de ses frères, Jacques-Joseph, le même qui avait des premiers ouvert l'abécédaire à son fils. Il desservait depuis peu Conteville [1], à mi-chemin entre Erin et la petite ville de Saint-Pol. Elle trouva en lui la même bonne volonté que dans le défunt oncle paternel. L'abbé Vincent n'avait point oublié les messes enfantines et le dévot chapelet du petit Benoît, ses dispositions précoces pour la piété, son zèle pour servir à l'église et pour s'instruire de la doctrine chrétienne, et surtout son penchant à la mortification, qu'il appréciait bien différemment des autres. Ensuite les rapports de la famille, ceux du vertueux curé Labre, ceux de la voix publique lui avaient appris les développements de ces premiers essais de vertu. Ce jeune prêtre était donc tout disposé à considérer son neveu comme très-propre à la carrière ecclésiastique, et la coopération à son avancement, comme une bonne œuvre qui lui était dévolue.

Tel avait été Benoît chez le curé d'Erin, tel il fut chez le vicaire de Conteville, où il arriva vers la fin de décembre de cette même année 1766 ; seulement sa vie était devenue plus solitaire et plus retirée. Levé de grand matin, il allait aussitôt faire sa prière et sa méditation devant le saint Sacrement, en attendant l'heure de la messe. De retour à la maison, il s'occupait de ses devoirs de classe. Chaque exercice avait ses heures convenables, et il ne s'écartait point de son règlement sans une permission formelle de son oncle. Jamais il ne perdait une minute, comme aurait pu faire le séminariste le plus scrupuleux. Tout le temps qu'il pouvait épargner sur ses occupations

obligées, il l'employait ou à l'église, absorbé en Dieu, ou dans sa chambre, appliqué à ses lectures spirituelles. Les dimanches surtout étaient des jours vraiment consacrés à Dieu, et ramenaient toujours même assiduité aux prônes et catéchismes. Là enfin se vérifia littéralement le propos de sa mère : « Allait-il quelque part, il n'avait rien vu, rien remarqué ; il n'eût pu rapporter aucune particularité. »

Quant aux études, il parut reprendre haleine. Fixé désormais sur sa vocation, son esprit était plus tranquille et moins préoccupé. Il étudiait, il est vrai, plutôt par obéissance que par goût : mais sa soumission n'était plus contrariée par les agitations intérieures, qui rendaient presque nulle auparavant toute sa bonne volonté. Aussi le peu de mois qu'il passa dans cette école ne furent pas sans fruit, bien que les leçons n'eussent pas toute la régularité possible, à cause des fonctions du ministère, auxquelles son maître devait suffire à lui seul. Il excella pourtant dans la version des auteurs latins, pour laquelle ses lectures continuelles lui donnaient une grande aptitude. Et l'on pourra juger par ses lettres qui ont été conservées, qu'il était capable d'écrire en bon style.

Ses grandes récréations étaient d'accompagner son oncle à quelque solennité religieuse, comme aux fêtes patronales des paroisses voisines; et son grand plaisir alors était de porter croix, chandeliers, bouquets ou autres ornements pour ajouter à la décoration de l'autel du lieu où ils se rendaient. Dans ce cas, il ne se plaignait jamais d'être trop chargé ou de sentir de la fatigue. S'il profitait des jours de congé, c'était pour solliciter la permission de visiter les églises des environs, surtout s'il s'y faisait quelque exercice pieux. C'est ainsi qu'il alla un jour pendant le carnaval à Saint-Pol, distant de cinq à six kilomètres. On pense bien que ce n'était point par un motif de dissipation ou de curiosité : mais le très-saint Sacrement y était exposé dans l'église des Carmes pour les prières des quarante heures, en expiation des outrages faits à la sainteté du christianisme par ces sortes de bacchanales. Désireux d'offrir aussi son amende honorable, il s'y rend dès le matin avec la servante du logis. A peine entré en ville, il se dirige vers le couvent désigné, et convient avec cette fille, qu'il l'y attendra jusqu'à ce qu'elle ait terminé ses emplettes et commissions. Arrivé dans l'église,

il se prosterne en un coin devant l'auguste objet de ses adorations, et y reste une grande partie de la journée, sans songer à prendre aucune nourriture. Une personne pieuse qui le connaissait sans doute et qui l'avait observé, en eut compassion et vint, vers trois heures après midi, l'inviter à se restaurer un peu chez elle. Il refuse l'invitation poliment, ne voulant pas perdre une seule minute de ces moments si précieux.

Enfin sa compagne de voyage revient peu après, le retrouve au même endroit où elle l'avait laissé, et l'avertit qu'il est temps de s'en retourner. « Attendons, lui dit-il, encore un peu, je vous prie, on va prêcher. » La servante se rend à ses instances, et ce ne fut qu'après les vêpres, le sermon et la bénédiction, qu'elle put réussir à l'emmener. Mais, ô surprise ! en sortant de l'église, ils rencontrent une mascarade. Benoît, à la vue de cette troupe licencieuse, pâlit, se trouble, est saisi d'horreur, et détourne les yeux pour ne pas voir cette cohue qui lui navre le cœur. Ils rentrèrent à Conteville à une heure assez avancée. Benoît était encore presque à jeun, n'ayant pris qu'une légère collation avant le départ ; ce qui ne surprit personne, attendu que ce n'était pas la première fois qu'il avait fallu lui rappeler le besoin de manger.

M. Vincent, témoin de ces actes journaliers de vertu, ne tarda pas à priser singulièrement le trésor qu'il avait entre les mains. Il voyait avec complaisance dans son neveu une ferveur, une affabilité, une modestie et autres qualités fort analogues aux siennes, sans qu'il se l'avouât à lui-même. Il admirait son humilité, qui le rendait soumis même à la domestique, sa charité qui se plaisait à visiter les pauvres infirmes ou malades, sa patience à supporter les injures et les contradictions. Il en rend témoignage dans la lettre dont nous avons déjà fait mention. Elle renferme le récit d'une circonstance des plus édifiantes, et nous dispensera d'en faire nous-même la narration. « Dès sa plus tendre jeunesse, dit-il, Benoît s'est rendu aimable à cause de sa grande douceur, dont il a donné des marques à Conteville, dans beaucoup d'occasions. Parmi les étudiants que j'instruisais, il y en avait un fort mutin, qui le connaissant pacifique, prenait plaisir

à le contrarier et à le traverser. Jamais il ne lui a résisté ni de parole ni d'action ; il a poussé la patience jusqu'à se laisser notablement incommoder du froid en hiver, plutôt que d'entrer en contestation ou de porter des plaintes contre lui. »

Dans le cours de cette petite persécution, ce fut une autre personne qui avertit le Vicaire, et lorsque celui-ci se fâcha contre le persécuteur et le menaça de châtiment, ce fut Benoît qui intercéda en sa faveur, lui montrant par là qu'il l'avait traité bien injustement de cafard et de bigot. Nous ajouterons une circonstance, qui est celle à laquelle fait allusion la lettre : c'est que ce mauvais camarade avait le même lit que Benoît. Celui-ci, pour n'avoir pas à se débattre contre les incartades du premier, et vraisemblablement aussi par modestie, lui laissait le lit tout entier, quoiqu'on fût en hiver, et ce fut encore par une voix étrangère que la connaissance en parvint aux oreilles du maître de la maison. Et cependant il s'agissait de son neveu ! Mais nous savons déjà qu'il ne se prévalait nullement de cette qualité pour s'attribuer la moindre prérogative.

Le Vicaire de Conteville avait également reconnu dans son élève l'esprit de mortification, et il n'en méconnaissait pas l'origine, comme il l'assure lui-même un peu plus loin dans la lettre citée plus haut. « J'ai toujours remarqué en lui beaucoup de piété, de penchant à l'austérité et d'ardeur pour la lecture des bons livres. Les ouvrages du père *l'Aveugle* lui ont donné cet attrait pour la pénitence. Il les a lus beaucoup de fois, et comme il avait un esprit carré, un jugement solide et une mémoire heureuse, il gardait imprimées dans l'esprit les vérités qu'il avait remarquées dans ces livres. » Ce qui l'avait surtout frappé dans Benoît, c'était son détachement complet de toutes les choses de ce monde et son ardeur exclusive pour les biens célestes ; d'où ce pieux ecclésiastique conjecturait que Dieu pourrait bien avoir des vues particulières sur lui, et il s'abstenait de rien dire ou rien faire qui aurait pu les contrarier. C'est pourquoi il se montrait facile à lui accorder toute latitude pour satisfaire sa dévotion, d'autant que son âge ne permettait plus d'exercer sur lui, malgré sa docilité illimitée, une autorité trop minutieuse.

D'après cette persuasion, il ne craignait pas d'excéder, en associant son neveu à ses actes les plus parfaits d'abnégation et de charité, comme le prouve cette anecdote, recueillie en 1836 par le respectable curé d'Amettes. « Curieux de voir par moi-même, raconte-t-il, le village sanctifié par tant de vertus, j'allai le visiter. Un pauvre vieillard octogénaire me conduisit dans une chaumière abandonnée, mais toujours respectée. Elle se compose de deux petites pièces carrées : dans la première se trouve une cheminée, et au milieu de la seconde, sans pavé, un enfoncement creusé dans le sol en rond d'un demi-mètre de profondeur. Voici, me dit le vieillard en me le montrant, ce qui servait de siége au bon prêtre qui avait donné tous ses meubles ; il y suppléait en s'asséyant avec son neveu sur le rebord de ce trou pratiqué tout exprès. Et en disant cela, de grosses larmes remplissaient ses yeux. Et voilà la cheminée, ajouta-t-il, où tous les jours il faisait cuire sa soupe avec le bois que lui donnaient les habitants plus aisés. Encore le plus souvent, lorsque le moment de la manger était venu, il disait au bienheureux Benoît : Mon neveu, nous avons de la santé, un morceau de pain peut nous suffire, et dans le village, il y a des infirmes et de pauvres malades qui ont besoin d'une autre nourriture. Alors le digne neveu d'un tel oncle leur portait potage, viande et légumes, dans deux cannes (terme du pays pour désigner un vase en terre cuite). Oh ! monsieur, continuait le vieillard, quel souvenir ! moi-même je fus journellement l'objet de leur charité ; mais aussi depuis cinquante ans, tant que mes jambes me l'ont permis, toute et chaque année, j'ai fait le pèlerinage d'Amettes, par reconnaissance pour mes généreux et saints bienfaiteurs. »

Pendant le carême de l'année 1767, les missionnaires diocésains étant venus exercer leur ministère évangélique à Boyaval, à l'occasion des quarante heures, fixées au 11 de mars, et successivement dans quelques autres villages des alentours de Conteville, M. Vincent permit aisément à Benoît de contenter le désir qu'il manifesta de les suivre dans leurs missions. Il avait depuis longtemps puisé dans la lecture des œuvres du P. Lejeune, célèbre

missionnaire lui-même, une estime spéciale pour ces hommes apostoliques, qui vont de contrée en contrée semant la parole de Dieu. C'est à eux qu'il accordait plus volontiers sa confiance, et qu'il découvrait d'ordinaire les secrets de son cœur et les replis de sa conscience, toutes les fois que, dans le cours de sa vie, il trouva la possibilité d'être en contact avec eux. Il s'attacha donc à ceux-ci, les suivit pied à pied, ne perdit pas une de leurs paroles, participa sans se lasser à toutes les phases de leurs missions. Les difficultés des chemins, les rigueurs de la saison ne furent d'aucun empêchement pour lui. Uniquement attentif à nourrir son âme, il se préparait, par un fréquent usage du sacrement de pénitence, à recevoir sa part des fruits de la communion finale ; mais sa défiance extrême de lui-même lui faisant toujours craindre de n'être pas assez bien disposé, il la différa jusqu'à la dernière des missions, quoiqu'il eût commencé sa confession dès l'ouverture de la première. Il fallut même toute l'autorité de son confesseur pour l'obliger à communier ; tant les prédications avaient surexcité sa crainte de manquer de disposition !

Il profita de cette occasion pour conférer avec ces missionnaires au sujet de sa vocation pour la Trappe, sur laquelle il désirait ardemment s'éclairer de plus en plus. Il leur fit part de ses inclinations, des inspirations de la grâce, de la tentative qu'il avait faite et de l'obstacle qu'il avait rencontré. Tout bien considéré, sa résolution fut approuvée, au moins quant au dessein général d'entrer en religion. Cet avis lui donna plus de courage pour en instruire son oncle à son retour. Celui-ci, déjà presque convaincu que Benoît n'était pas fait pour le monde, reçut sa confidence avec sympathie ; car il avait compris, selon la belle expression d'un des historiens qui nous ont précédé, que c'était une fleur qui ne devait pas rester en plein champ, mais qui demandait à être transplantée en jardin clos et abrité. Voyant la constance de son neveu, il jugea qu'une épreuve de plus de quatre ans était bien suffisante, et qu'un jeune homme entrant dans sa vingtième année, était d'âge à prendre un parti.

Toutefois il lui représenta que la Trappe était un épouvantail pour ses parents, soit à cause des austérités qui s'y pratiquaient, soit à

cause de la distance qui l'éloignerait trop de son pays, et qu'il serait plus facile de les amener à donner leur assentiment, s'il jetait ses vues sur un monastère plus rapproché; il ajouta que, puisqu'il y avait dans le voisinage des couvents de Chartreux, il lui semblait que tout s'accommoderait aisément, s'il choisissait cet ordre, qui ne laissait pas que d'être suffisamment austère. Benoît toujours flexible à la voix de ses supérieurs, se rendit aux raisonnements de son oncle. Celui-ci alors se chargea de la négociation avec la famille, et soit par lettres, soit de vive voix, fit comprendre à sa sœur la nécessité de ne plus contrarier une vocation devenue évidente, pour ne point s'opposer à une volonté divine bien prononcée. Ces ouvertures trouvèrent dans les parents de Benoît un accueil digne de cœurs chrétiens. Quoique ce sacrifice dût leur coûter presqu'autant que celui d'Isaac à son père Abraham, ils ne voulurent pas résister plus longtemps au désir de leur enfant, et contents qu'il eût renoncé à la Trappe, qui les avait tant épouvantés, ils donnèrent leur plein consentement pour une Chartreuse.



CHAPITRE VIII

Tentative pour entrer chez les Chartreux. — Séjour à Ligny-lez-Aire.

Beatus cujus Deus Jacob adjutor ejus, spes ejus in Domino Deo ipsius. (Ps. CXLV. 5.)

Bienheureux celui dont le Dieu de Jacob est le soutien, et dont l'espérance est dans le Seigneur.

Le penchant qui entraînait Benoît vers la solitude était trop prédominant, pour qu'il ne profitât pas avidement de la permission obtenue. Par le conseil de son oncle, il choisit d'abord la chartreuse du Val Sainte-Aldegonde [12], située près de Longuenesse, au diocèse de Saint-Omer. Sans doute que M. Vincent avait avec les pères de ce monastère quelques relations, qui pouvaient faciliter l'entrée de son neveu; car ce n'était pas le plus rapproché de Conteville. Accompagné d'un de ses camarades d'école, Benoît s'achemine vers Saint-Omer, en passant par Amettes qui était sur la route, pour instruire ses parents qu'il allait solliciter son admission.

On était sur la fin d'avril 1767 après les fêtes de Pâques. Les Chartreux, comme les Trappistes, ont coutume d'exercer l'hospitalité envers tous ceux qui les visitent, pendant deux ou trois jours. Benoît avec son compagnon est donc bien accueilli; il se réjouit à la vue de l'ordre et du silence dont il est témoin; il est enchanté de la disposition ainsi que de la situation du monastère. Il croit toucher au port : mais lorsqu'il expose le motif de sa venue, il apprend qu'on ne peut le recevoir pour le présent. Le couvent venait d'essuyer des pertes par suite d'un incendie, et contenait tout le personnel qu'il pouvait nourrir; il était impossible de l'augmenter sans sur-

charger l'économat outre mesure. Plus tard, il pourra se présenter de nouveau, si mieux il n'aime s'offrir à la chartreuse de Notre-Dame des Prés de Neuville [12], sous Montreuil-sur-Mer, qui n'avait pas subi les mêmes désastres. Ce n'était pas sans quelque regret qu'on le congédiait ainsi; car D. Cyrille Piéfort, qui l'avait reçu dans sa cellule et l'avait entretenu quelque temps, fut frappé de la grande modestie de ce jeune homme. Mais il fallut faire acte de résignation des deux côtés, et Benoît se retira tout désappointé. Toutefois ce premier échec ne le décourage point. Il revient à Amettes rendre compte de l'issue de sa démarche à ses parents, et le lendemain au Vicaire de Conteville.

Le P. Cyrille lui avait aussi conseillé, de la part du père Prieur, D. Bertin Rifflart, d'apprendre avant tout le chant ecclésiastique et d'étudier un peu la dialectique, attendu que ces connaissances seraient exigées dans l'un comme dans l'autre monastère. Il s'occupait depuis quelques semaines de cette étude, lorsqu'un autre de ses oncles, François-Henri Vincent, membre du chapitre de Notre-Dame de Wallincourt en Cambrésis, et qui en devint ensuite le doyen, vint visiter sa sœur à Amettes, ainsi que son frère à Conteville. Il ne pouvait pas ne pas s'intéresser aux projets de Benoît, c'était la grande affaire qui préoccupait toute la parenté. Il écoute le père et la mère, il écoute l'oncle et le neveu, il questionne longuement ce dernier, fait les observations convenables, confère sérieusement avec son frère, et finalement en homme de bon sens et de foi sacerdotale, conclud aussi que leur neveu est vraiment destiné de Dieu à la vie monastique. Après cette discussion, il offre de conduire lui-même Benoît à la Chartreuse de Neuville. Nulle proposition ne pouvait être plus agréable à notre jeune homme; car il se crut bien plus sûr de réussir sous le patronage d'un chanoine recommandable et considéré.

Le jour du départ est fixé pour la fin de mai de cette même année 1767. En attendant, Benoît vient demander la bénédiction paternelle, et se met en route avec son protecteur. Douze lieues séparent Amettes de la Chartreuse de Neuville, qui était alors du

diocèse de Boulogne, quoique Montreuil auquel elle touche appartînt à celui d'Amiens. Benoît veut faire le trajet à pieds, et refuse persévéramment d'alterner avec son oncle dans l'usage de sa monture. Cette fois-ci son espoir ne fut pas tout à fait trompé. Les bons Pères Chartreux, sur l'exposé des antécédents, jugèrent que les signes de vocation étaient suffisants pour l'admettre comme postulant. Cependant parce qu'il s'agissait non d'un oblat (c'est ainsi que se nomment chez eux les frères servants), mais d'un religieux de chœur, vraisemblablement destiné au sacerdoce, le révérend père Prieur, D. Michel Pater, lui fit observer que rien ne pressait, puisqu'il n'avait pas encore accompli ses vingt ans et qu'il n'avait pas fini toutes ses études, et il lui confirma l'obligation d'apprendre avant sa réception les principes du plain-chant avec une teinture de la dialectique.

Benoît entendit cette réponse avec une joie mêlée de tristesse, en voyant encore ajourner son désir de vivre dans la retraite. Son oncle le ramena donc à Amettes, où il combina, conjointement avec ses parents, les moyens de lui faire acquérir les connaissances qu'on exigeait de lui. Il aurait pu retourner chez le Vicaire de Conteville, dont l'affection et le dévoûment ne lui auraient pas fait défaut. Mais il y aurait eu peut-être indiscrétion, d'une part, à le surcharger dans la gêne croissante et les entreprises multipliées auxquelles le conduisait sa charité prodigue; et d'autre part, le père et la mère, sachant que *le saint Vincent nouveau* était dur et rigoureux pour lui-même, soupçonnaient que son exemple et ses discours avaient bien pu affermir leur fils dans sa détermination, et ils n'étaient pas sans quelque regret de la nécessité où ils avaient été d'y consentir, ni sans quelque velléité de la lui voir changer. Toutes ces raisons, dont la Providence se servait pour multiplier les témoins des vertus de son serviteur, en multipliant ses maîtres, déterminèrent ses parents à ne pas le renvoyer à Conteville, et leur firent jeter les yeux sur le vicaire de Ligny-lez-Aire [1], qui offrait encore l'avantage d'une plus grande facilité de communication.

Cet ecclésiastique, qui se nommait Jacques-Adrien Dufour, était originaire d'Ames, et avait dû sa première instruction à feu M. Labre, curé d'Erin. Il lui conservait une vive reconnaissance des

services qu'il en avait reçus pour sa promotion au sacerdoce, et on le savait disposé à payer dans l'occasion cette dette de gratitude, en faveur de quelque membre de la famille. D'ailleurs, il avait connu Benoît chez son oncle Labre, et avait pu déjà l'apprécier. Le père des MM. Vincent concourut aussi à faciliter cet arrangement, en promettant de contribuer aux frais, et le chanoine de Wallincourt, qui n'était pas encore parti pour le lieu de sa résidence, conduisit Benoît chez son nouveau maître, vers la fête de l'Ascension 1767.

Il ne faut pas demander si notre postulant avait hâte cette fois de se mettre à l'étude; c'était la voie directe qui devait le mener à son but. Le chant ecclésiastique lui plut beaucoup, et il y avança rapidement; c'était l'art de joindre sa voix à celles qui célébraient les louanges du Seigneur. Pour la dialectique, il n'éprouvait pas le même entraînement; elle était trop sèche pour son cœur. Il s'y appliquait pourtant sérieusement; mais malgré toute sa bonne volonté, le succès était médiocre, et ce qu'il retint des spéculations de la logique, il le dut plutôt à la facilité de sa mémoire, qu'à l'application de son esprit, continuellement distrait par des pensées plus graves. Son maître, charmé des belles qualités et des rares vertus d'un tel élève, lui consacrait tout son zèle et l'encourageait par des admonitions pleines de douceur. Une fois seulement, le voyant entraîné par sa passion pour les livres mystiques, il crut devoir le réprimander avec plus de force et de vivacité : mais toute sa sévérité tomba devant la sérénité modeste et l'humble silence, avec lesquels ses reproches furent écoutés. Le voyant d'ailleurs irréprochable dans sa conduite, stable dans ses habitudes de prières, inébranlable dans sa résolution de se donner tout à Dieu, il se persuada facilement qu'une inspiration spéciale d'en-haut le portait vers une autre philosophie, et, pour nous servir de ses propres expressions, il le traita désormais avec la discrétion et le respect qui convenaient à un saint.

Parmi les livres qui occupaient tous les loisirs de Benoît, étaient toujours les sermons du P. Lejeune, qui le suivaient partout comme un précieux *vade-mecum*. Il y trouvait sans cesse un nouvel aiguillon à crucifier sa chair et à porter sur son corps la mortification de Jésus-Christ, pour s'accoutumer à de plus grandes austérités.

Telle était la science dont il apprenait les plus rigoureux corollaires. Le livre qu'il étudiait le plus assidûment, c'était la croix du Sauveur, qu'il avait habituellement présente à l'esprit. Par suite, il était devenu irréconciliable avec les amusements de toute sorte. Un jour de fête, un camarade d'école entreprit inutilement de le mener après les offices, voir quelques divertissements qui avaient lieu sur la place; en vain le Vicaire l'y engagea, l'en pressa même en lui affirmant qu'il ne s'y passait rien que d'innocent : rien ne put le gagner, tant qu'il n'intervenait pas un ordre, auquel toutefois le maître ne voulut pas recourir.

Il en fut de même le jour de la fête d'Amettes, où il y avait chez ses parents une réunion de quelques proches et de quelques amis. M. Dufour le prévint pour lui proposer d'y aller, non comme à un délassement auquel il le savait insensible, mais en lui représentant qu'une sorte de bienséance demandait qu'il se rapprochât de quelques parents qui devaient s'y trouver. Les saints tirent souvent de certaines situations des conséquences tout opposées aux maximes humaines, et ils entendent les convenances tout autrement que le commun des hommes; aussi ne fut-il pas possible d'obtenir de Benoît d'autre réponse que celle-ci : « Mes proches ne sont plus là, puisque je suis à la veille de me séparer d'eux pour toujours, et quant à mes père et mère, il me suffira de les voir dans une circonstance moins tumultueuse, pour leur dire le dernier adieu. » En tenant ce langage, il avait sans doute dans l'esprit les paroles de Jésus-Christ : « Celui qui fait la volonté de mon Père, voilà mon frère, ma sœur et ma mère [a]. » Quelquefois cependant la proximité lui permettait de venir saluer sa famille, pour montrer à ses parents que ce n'était pas le défaut de tendresse qui le déterminait à les abandonner.

Benoît fuyait donc déjà le monde, comme s'il eût été revêtu de la tunique de saint Bruno. Il ne paraissait plus en public, et même les dimanches à l'église, il se cachait à tous les regards autant qu'il le pouvait. Ces jours-là s'écoulaient tout entiers en oraison ou en d'autres exercices de dévotion, sans oublier l'assistance au catéchisme malgré ses vingt ans. Quoiqu'on fût dans les mois d'été et

a Matth. VII. 21. Marc. III. 25.

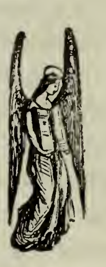
partant dans les plus longs jours, M. Dufour le surprit souvent en prière avant le lever du soleil. Son empressement à servir une et deux messes n'avait en rien diminué, et il ne venait pas un prêtre étranger célébrer à la paroisse, qu'il ne fût prêt à s'offrir pour ce service.

Il avait alors pour directeur de son intérieur le doyen de chrétienté du canton, M. Figné, curé d'Heuchin [1]; malgré un éloignement de plus de deux lieues, il s'y transportait ordinairement dans ses jours de vacance, alléguant divers prétextes pour ne point ébruiter son secret. Une fois aussi, il reparut à la Chartreuse du Val Sainte-Aldegonde. Il voulait faire connaître ce monastère à un de ces condisciples, nommé Hidoux, qui, sur ses insinuations et à son exemple, se sentait également porté à la vie du cloître, et qui entré avec lui dans celui de Neuville, y fit réellement profession. Si ce fut une tentative comme celle qu'il avait faite auparavant, elle ne réussit pas mieux, les motifs de refus n'ayant pas cessé d'exister.

Tous les jeunes gens qui fréquentaient l'école de M. Dufour ne ressemblaient pas à ce pieux compagnon. Il en était plus d'un, dont la légèreté contrastait fortement avec la gravité de Benoît. Il fut dit de lui qu'il était par sa douceur les délices de ses camarades, excepté des mauvais sujets. Malgré ses prévenances pour tous, sa taciturnité qui tenait du chartreux, semblait à plusieurs de l'idiotisme, et l'isolement dans lequel il se renfermait, condamnait leur dissipation et leur amour du plaisir. Puis, la malignité s'en mêlant, à Ligny comme à Conteville, il eut beaucoup à en souffrir; mais, toujours égal à lui-même, jamais il ne dérogeait à son caractère débonnaire envers les plus acharnés. Deux surtout se plaisaient à le tourmenter, et inventaient plus d'un mauvais tour afin de le pousser à bout. Ils allèrent si loin en une occasion, et effarouchèrent à un tel point son extrême délicatesse de conscience et son excessive pudeur, que le chaste jeune homme ne put retenir ses larmes et ses sanglots. Ses gémissements furent entendus par le Vicaire, qui accourut, fit rentrer tout dans l'ordre et n'eut pas peu de peine à le consoler.

L'opinion des habitants sensés du village était bien différente de celle de ces jeunes écervelés sur le compte de Benoît. Il

répandit dans cette paroisse une telle odeur de sainteté, qu'elle ne s'est jamais entièrement évanouie. On se rappela longtemps combien il était charitable. Le Vicaire insista particulièrement sur ce point dans sa déposition, en disant : « Il était plein de complaisance pour rendre service à tout le monde, et il montrait en cela le plus grand plaisir, comme aussi l'on jugeait sa force d'âme par l'empire qu'il exerçait sur lui-même. » A son tour, le curé Guillaume-Joseph Lardeur se fit l'interprète de ses paroissiens, en disant : « La réputation, l'idée, le compte public sur les mœurs et la vie du serviteur de Dieu B.-J. Labre lui ont été toujours favorables dans les divers âges de sa vie, et j'ai su par des personnes discrètes, sages et honnêtes, lettrées, religieuses et prudentes, que, dès sa jeunesse, il donnait les plus grandes preuves de piété et tendait à la perfection.... et jamais je n'ai rien entendu dire de contraire à cette bonne renommée. »



CHAPITRE IX

Entrée à la Chartreuse. — Violentes épreuves intérieures. — Premier voyage à la Trappe de Mortagne.

Beatus homo qui corripitur à Domino; increpationem ergo Domini ne reprobes. (Job. v. 17.)

Bienheureux l'homme que le Seigneur corrige lui-même ! Ne rejettez donc pas la correction du Seigneur.

Ce que nous connaissons déjà des sentiments de Benoît, peut bien nous donner la mesure de l'impatience, avec laquelle il soupirait pour entrer définitivement à la Chartreuse de Neuville. Depuis qu'il avait échoué au Val Sainte-Aldegonde, elle était devenue l'unique objet de ses vœux. Combien de fois ne dut-il pas répéter dans ses aspirations pour le cloître : « Oh ! qui me donnera des ailes comme à la colombe, pour m'envoler au lieu de mon repos ? Oh ! quand pourrai-je dire : Voici enfin que j'ai pris la fuite pour m'éloigner du monde, et que j'ai fixé ma demeure dans le désert, auprès de Celui qui m'a délivré de la violence des vents et de la tempête [a] ! » En effet, il se persuada bien vite qu'il savait assez de chant et de logique pour satisfaire aux conditions exigées.

Son séjour à Ligny avait duré un peu plus de quatre mois, depuis le 29 mai, jour de l'Ascension, jusqu'à la fin de septembre. Or c'est le 6 d'octobre que tombe la fête de saint Bruno ; ce qui fut probablement un motif pour lui d'accélérer son départ, afin de la célébrer avec les enfants de ce patriarche, qu'il allait prendre aussi pour son père. Il fait donc ses dispositions, va prendre congé de

[a] Ps. LIV. 6, 7, 8.

sa famille, et muni de la bénédiction de ses parents, d'une lettre de son instituteur et d'une attestation du Curé de Ligny, qui le qualifiait de jeune homme plein de vertus, il part pour Montreuil avec le même compagnon qu'il avait conduit dernièrement à Longuenesse. Le Prieur, l'ayant examiné, trouva son instruction à peu près suffisante, et ayant surtout égard à la vivacité de son désir, l'admit sans plus tarder au nombre des postulants.

Le voilà donc enfin en cellule. Dans les premiers moments, il crut avoir mis le pied dans la terre promise. Il n'avait plus à se défendre contre les opposants du dehors, conjurés contre sa vocation. Il allait vivre enfin retiré dans le creux de la pierre, et goûter les délices d'une vie cachée en Jésus-Christ. Il aura des guides pour diriger son inexpérience, et soutenir sa faiblesse dans les sentiers épineux de la perfection. Aussi, dans le commencement, son cœur se dilata, et se répandit en actions de grâces, pour la miséricorde dont la bonté divine usait envers un pécheur comme lui. Mais cette allégresse ne fut pas de longue durée. Dieu avait résolu de l'éprouver et de le purifier par une de ces tribulations intérieures qui sont réservées aux grandes âmes aguerries déjà par le combat. Il se vit bientôt plongé en une nuit désolante et en d'affreuses angoisses, bien autrement cuisantes que les frayeurs et les hésitations antérieurement subies à Erin.

Qu'on nous permette ici une digression sur les causes et les phases de cet état de désolation, par lequel Dieu fait ordinairement passer les âmes qu'il destine à la plus sublime perfection, si toutefois il faut regarder comme une digression l'explication de ce qui se passa dans l'âme de notre postulant, et qui eut une grande influence sur la suite de sa vie. Les maîtres de la théologie mystique appellent cette opération de l'Esprit-Saint *purge passive*, parce qu'elle est destinée à purger l'âme de toute scorie d'amour-propre, comme le plus noble métal se purifie à la chaleur du creuset. En la faisant mourir à elle-même, ce feu la prépare à une plus intime union par la voie de contemplation et d'amour. Saint Jean de la Croix, qui fut une de ces âmes privilégiées, la nomme *nuit obscure* d'après sa propre expérience, parce que Dieu, qui est la lumière de l'esprit,

se dérobant à lui pour un temps, le laisse dans une obscurité comparable à la nuit.

Cet état peut s'attribuer à trois causes intimement liées. Premièrement, Dieu, tout en voilant sa face, en laisse échapper un rayon qui suffit pour révéler à l'intelligence humaine, d'une manière ineffable, la dignité infinie de son essence divine, ainsi que les rigueurs inexorables de sa justice souveraine, et qui en même temps découvre à l'homme la petitesse relative de sa nature, ainsi que les moindres traces d'imperfection qui lui sont inhérentes ou adventices. L'âme comprend alors que Dieu est tout être, et la créature tout néant; elle voit d'une part un abîme de grandeur et de sainteté, et d'autre part, un abîme de bassesse et de corruption. Par ce rapprochement, elle mesure en quelque sorte le fini sur l'infini; l'énormité du péché sur le concept de la perfection infinie, et la punition du pécheur sur celui de la justice infinie; l'ingratitude humaine sur l'idée de l'amour infini, et la rigidité du compte à rendre sur le prix infini des grâces reçues; l'étendue des devoirs sur la sainteté absolue de la loi, et l'insuffisance de la pénitence sur la multitude illimitée des manquements. Frappée d'une telle disproportion, elle se sent comme accablée sous le poids de la Majesté suprême, et ne tarde pas à être saisie de l'appréhension des jugements éternels.

Car l'œil de l'âme ne peut fixer ainsi le Soleil de justice sans se troubler et s'aveugler, de même que l'œil du corps ne peut fixer directement le disque du soleil sans en être ébloui, au point de ne pouvoir plus rien distinguer, comme s'il était dans la nuit la plus obscure. Alors aussi l'entendement, obscurci par l'éblouissement, ne distingue plus les divers attributs de Dieu et n'aperçoit plus que ceux de sa justice; il perd de vue la miséricorde, l'amabilité, la clémence, pour ne considérer que la sévérité, l'indignation, la colère; il est comme plongé dans cette obscurité qui confond les objets. En elle-même, l'âme ne voit plus que souillures, que froideur, que faiblesse; elle perd en quelque sorte la conscience de l'être spirituel, que la grâce a substitué en elle au néant de son être naturel, et elle s'enfonce de toute sa pesanteur propre dans ce dernier abîme, où les ténèbres vont s'épaississant de plus en plus.

Secondement, Dieu allume dans le cœur un brasier d'amour, qui lui fait désirer avec une véhémence incroyable de s'unir au centre de toute perfection, aperçu par l'intelligence, qui lui fait craindre avec une violence égale de ne pouvoir s'approcher de ce bien suprême, et qui par suite le remplit d'une horreur surhumaine pour le péché parce qu'il empêcherait cette union, ainsi que d'un regret immense des fautes les plus légères, parce qu'elles font obstacle à l'union parfaite. L'âme essaie en conséquence de rapprocher la distance qui la sépare de la perfection essentielle; elle s'élance de toute sa force vers la beauté divine qui l'attire; mais n'étant pas soutenue, elle se fatigue en vain et retombe sur elle-même. Ces divers sentiments et les efforts qu'elle fait pour leur donner satisfaction, achèvent de l'épuiser et la réduisent à une sorte d'agonie.

Que si à ces deux causes vient se joindre l'incertitude sur ce que la volonté divine exige de la liberté humaine, sur la voie où le serviteur doit marcher pour plaire à son maître, sur l'étendue du sacrifice auquel est attaché le retour du calme et de la paix, il ne faut pas s'étonner si l'âme se croit délaissée de son Dieu, si elle gémit de cet abandon apparent, si elle est agitée par le plus violent orage. Alors naissent les tristesses, les terreurs, les doutes, les scrupules, en un mot cette marée montante de perplexités, qui, semblables aux vagues, se ruent les unes sur les autres, se heurtent avec impétuosité, se soulèvent par leur choc, et menacent à chaque instant de submerger et d'engloutir le pauvre naufragé livré à ce tourbillon.

C'est par de telles images que David et Jérémie nous peignent ces dures épreuves, par lesquelles ils avaient passé eux-mêmes; et ils s'en plaignaient à Dieu, comme le fait toute âme qui s'y trouve exposée. Car alors languissante, affaissée, accablée, elle recueille bien de temps à autre un reste de force pour courir après l'Epoux qui se refuse obstinément à sa poursuite : mais elle entend une voix qui ne cesse de lui dire : *Où est ton Dieu;* et elle ne peut que répéter les gémissements qui échappaient à la mélancolie du saint patriarche Job : « Pourquoi, mon Dieu, me cacher votre face? pourquoi me regarder comme votre ennemi [a]? »

[a] Job. XIII. 24.

Mais enfin, cet état passager n'est qu'une sorte de purgatoire, destiné à effacer les moindres vestiges d'affections terrestres. Si l'âme ne voit en Dieu que grandeur, sainteté, amour et bonté, et en elle-même que bassesse, misère, tiédeur et perversité, elle est par là même dans le vrai, l'humilité est sauve, et il n'y a plus danger d'illusion. D'un autre côté, autant l'âme brûle du désir d'aimer Dieu, et craint de ne pas l'aimer assez, autant elle l'aime véritablement et s'approche réellement de la charité essentielle : autant elle repousse de toute l'énergie de sa volonté l'offense de Dieu et se reproche de l'avoir commise, fût-ce par une simple pensée, autant elle la hait réellement et s'en éloigne à une distance incommensurable. C'est le moment que Dieu choisit pour se rapprocher; il paraît, commande à la tempête, dissipe les ténèbres de cette nuit; le calme se fait, l'épreuve a cessé, et la consolation lui succède. Ainsi ont été traités les plus grands contemplatifs.

Pour comprendre ces mystères de la spiritualité, il ne faut pas les regarder avec les yeux de la chair, qui ne peuvent percevoir ce qui est de Dieu [a]. Il n'est pas même aisé de concevoir cette sorte d'épreuves, lorsqu'on ne les a point subies. Mais ce qui est certain par mille exemples, c'est que soutenues avec courage, elles élèvent rapidement l'âme au sommet de la perfection. Ce sont là les défilés ardus et escarpés qui conduisent à la plus sublime contemplation, comme l'enseignent tous les docteurs ascétiques. Ce sont là les épines qui ont ensanglanté la route battue par les Thérèse, les Ignace de Loyola, les François de Sales, ce dernier particulièrement, qui, tout jeune encore, se vit réduit par ces angoisses à un péril prochain de mort.

Benoît, qui était appelé à parcourir tous les états de la vie intérieure, ne pouvait être dispensé de cette probation, et nous la verrons même renouvelée plusieurs fois, par un raffinement réservé aux âmes de la plus forte trempe. Il s'était mis avec un empressement incroyable à l'observance scrupuleuse de la règle, dans tout ce qu'elle avait de plus rigoureux. Mais bientôt s'éleva l'orage, et l'isolement dans lequel vivent les chartreux, le laissait en proie à toute l'intensité de la bourrasque intérieure. Il sentait lui-même que

[a] I. Cor. II. 14.

l'absence de mouvement était plus propre à aigrir son mal qu'à l'adoucir, et il aurait souhaité, comme il le dit dans la suite à un confesseur, que les exercices spirituels fussent entremêlés du travail manuel en commun. Il lui avoua également que pendant sa demeure à la Chartreuse, il avait souffert beaucoup d'afflictions d'esprit et de scrupules, qu'il ne pouvait vaincre pour communier comme il l'aurait désiré; et ce confesseur s'étonnait, d'après le tableau qu'il lui en avait fait, que sa raison eût pu y résister.

Il aurait voulu en outre que les pratiques de pénitence fussent plus rudes et plus fréquentes; en sorte que cet institut, qui par sa rigueur, effraie souvent les âmes les plus vigoureuses, ne satisfaisait point entièrement son ardeur pour la mortification. Se croyant grand pécheur, il voulait devenir grand pénitent, et cette idée, qui le poursuivait, eut assez d'empire sur lui pour l'empêcher de s'affectionner à une constitution qu'il jugeait trop douce pour lui. En un mot, il aurait voulu trouver chez les Chartreux ce qui s'observe à la Trappe, pour laquelle son attrait n'était qu'assoupi. Dieu, qui avait d'autres vues sur lui, ne faisait point descendre dans son âme cette grâce sympathique, qui forme le lien entre un ordre religieux et ceux qu'il y appelle. Plusieurs fois même le patient crut entendre une voix qui lui ordonnait d'en sortir. Il languissait donc dans cette pénible situation; mais ce qu'il ne savait pas, c'est que Dieu était plus près de lui, à mesure qu'il paraissait s'en éloigner davantage : comme une tendre mère semble se cacher pour stimuler l'amour de son jeune fils et se faire chercher avec plus d'empressement; ainsi Benoît était spécialement chéri de Dieu et brûlant d'amour pour lui, tandis qu'il ne croyait ni l'aimer ni en être aimé, parce que Dieu lui cachait sa présence.

Il ne perdait pas courage pour cela et ne se relâchait en rien de l'accomplissement de ses devoirs. D'une exactitude remarquable aux heures de l'office divin et de tous les exercices réguliers, il y assistait de manière à édifier même les profès. Cependant il ne put ni ne dut céler le travail de son esprit, et ses peines intérieures devenaient plus intenses et plus manifestes de jour en jour. Ces bons religieux avaient compassion de son état, et ils en conclurent que Dieu ne le voulait pas

dans leur institut. Le père Prieur, voyant ses souffrances s'accroître au lieu de diminuer, craignit, non sans fondement, qu'elles ne l'épuisassent par un plus long délai, et ne le rendissent impropre à toute autre vocation. Il se détermina donc à le renvoyer au bout de six semaines, et le fit accompager jusque chez ses parents. En même temps il crut devoir donner avis de sa sortie au vicaire de Ligny, qui le lui avait adressé. Il lui mandait que les inclinations de ce jeune homme ne concordaient pas avec les usages du monastère ; qu'il lui fallait une autre manière de vivre; que sa conduite était irrépréhensible et tendait plutôt à un excès de sévérité, et qu'enfin il eût été à craindre que poussant trop loin ses austérités, il ne devînt promptement un membre onéreux à la communauté.

Quelque courte qu'eût été la demeure de Benoît à la Chartreuse, il n'avait pas laissé que d'y répandre une bonne odeur de vertu. Les pères, quoiqu'ils ne pussent l'apercevoir qu'à de rares intervalles, avaient remarqué sa piété solide, son exactitude et sa ferveur à l'office divin, son humilité profonde, son aptitude à la vie intérieure, et spécialement son recueillement dans la méditation, ainsi que sa haute dévotion pour l'auguste Sacrement. C'est le témoignage du P. Joseph Henri Cappe, hospitalier du monastère. Dans les promenades de deux heures que la règle accordait une fois par semaine aux postulants en compagnie des novices, ceux-ci avaient eu le temps d'éprouver les effets de son caractère doux, affable et prévenant; ils en avaient vu assez pour concevoir une juste idée de ses qualités. Pour lui, il ne partit pas sans regret, d'après son propre témoignage, ne sachant si les portes d'un autre couvent s'ouvriraient pour lui. Une seule consolation lui restait, c'était l'espoir d'être bientôt admis à la Trappe. L'expérience qu'il venait de faire, ravivait son désir de s'y présenter, ou plutôt le convertit en une résolution expresse de renverser tous les obstacles qu'il pourrait encore rencontrer, parce que sa conscience lui disait qu'à l'âge auquel il était arrivé, il pouvait, sans manquer à son devoir, montrer plus de fermeté relativement à sa vocation.

D'après cette détermination, dès le lendemain de son retour au

foyer paternel, il renouvela formellement la demande de partir pour la Trappe. Il fit remarquer à ses parents qu'il était temps pour lui de prendre un parti, étant à la veille de terminer sa vingtième année; que si la volonté de Dieu ne lui permettait pas de correspondre à leurs intentions pour l'éducation de ses frères et sœurs, du moins il ne voulait pas leur être à charge plus longtemps; qu'il avait essayé de se faire chartreux pour leur complaire, mais que cette tentative n'avait abouti qu'à le convaincre davantage, que ce n'était pas là sa vocation, et qu'enfin depuis six ans qu'il désirait de se faire trappiste, ce désir était toujours allé en augmentant, et qu'il ne lui restait plus de doute, que ce ne fût l'état où Dieu le voulait.

Le père et la mère ne furent pas moins surpris de sa demande, qu'ils ne l'avaient été la première fois. Ils l'avaient vu revenir de Neuville avec grande satisfaction, se flattant que cet échec l'aurait dégoûté du cloître, et qu'il allait tourner toutes ses vues vers l'état ecclésiastique. Ils n'essayèrent plus de le dissuader par la considération des rigueurs de la réforme de Rancé, sachant maintenant que c'était plutôt un attrait pour son esprit pénitent. Ils ne pouvaient pas non plus trop insister sur l'autorité paternelle, ni opposer un refus absolu, à raison de l'âge auquel leur fils était parvenu, et de la déférence qu'il leur avait montrée jusque là. Ils eurent donc recours à des moyens qu'ils jugèrent plus persuasifs, firent un appel à son cœur, le prièrent, le conjurèrent de différer au moins son voyage. Un départ si soudain, au cœur de l'hiver et à la mi-novembre, ne pouvait que les affliger et les inquiéter, et serait de plus une grande imprudence, vu l'état de sa santé.

Benoît repoussait toutes ces considérations par une seule réplique : « Dieu, qui le veut, saura bien me donner la force nécessaire. » Alors on fit intervenir d'autres parents, des amis, des personnes mêmes d'autorité, qui joignirent leurs représentations et leurs sollicitations à celles de ses père et mère. Tout fut inutile. Benoît se montra ferme comme un rocher; sa conscience parle, et ne souffre ni trêve ni retard; il doit lui obéir. Et comme il éprouvait toujours la même résistance, il en vint un jour à déclarer en présence de toute

la famille et de son père lui-même, dans le même sentiment qui fit agir Mme de Chantal, « que lors même que son père se mettrait en travers de la porte, pour l'empêcher d'aller à la Trappe, il ne ferait pas difficulté, pour obéir à Dieu, de passer outre, sans crainte de se rendre coupable d'irrévérence ou de désobéissance; tant il était persuadé que c'était là que Dieu l'appelait! »

A une pareille déclaration, il n'y avait plus d'opposition possible, et le consentement fut accordé bon gré mal gré. Benoît aussitôt tombe à genoux devant ses parents, les remercie avec effusion de cœur de la permission qu'ils lui accordent, leur demande pardon des chagrins qu'il leur cause involontairement, et poussé qu'il est par une volonté supérieure. Cette scène émouvante arrache des pleurs à tous les yeux, et ces parents affligés, mais attendris, invoquent avec larmes et sanglots la bénédiction de Dieu sur cet enfant qu'il réclame pour lui seul. A ce moment, le sacrifice qu'ils lui font de leur premier-né, est sincère; leur foi, vivifiée par la sienne, a fait taire tous les raisonnements humains.

Le monastère de Notre-Dame de la Trappe [9] est en Normandie, entre les villes de Mortagne et de l'Aigle; ce qui lui fait donner le surnom de la première, qui en est plus voisine, depuis que le nom de la Trappe est devenu commun à toutes les autres maisons qui en dépendent. Il était de l'étroite observance de l'ordre de Cîteaux, et chef-lieu de la réforme établie par l'abbé Armand Le Bouthillier de Rancé. Enoncer l'étroite observance, et par-dessus tout une réforme, c'est assez rappeler l'austérité des Pauls et des Pacômes de ces derniers temps. Si la règle eût été moins étroite et la réforme moins austère, elles n'auraient pas excité à un tel degré la sainte envie de Benoît. Content de l'assentiment de ses parents, il n'attend pas qu'on lui fasse un trousseau; il n'a besoin de rien, puisque de cœur il a depuis longtemps renoncé à tout : le Dieu qui a nourri Elie dans le voyage à la montagne, le nourrira également, puisque c'est lui qui l'envoie aussi vers cette autre montagne d'Horeb. Il part donc presque immédiatement, sans bagage, sans nul souci des moyens de transport. Il a soixante lieues à parcourir à pied par des pluies continuelles; les

pays qu'il doit traverser lui sont aussi inconnus qu'il l'est lui-même à leurs habitants : aucune difficulté ne l'arrête; Dieu lui prêtera les forces que lui refuse sa constitution; il ne marche pas, il vole et arrive au but tant désiré.

Ne devait-il pas croire que sa barque était finalement entrée dans le port ? Dieu en avait encore une fois disposé autrement ; une vague l'attendait, qui devait la rejeter en pleine mer. Il se présente à cette abbaye solitaire, et s'offre pour le chœur, le 25 novembre 1767. La réponse n'est pas favorable à cause de sa faiblesse accrue par la fatigue. Il insiste pour entrer au noviciat, assurant qu'après un peu de repos, il aura la force de tout endurer. Il reste plusieurs jours, sollicitant, priant, conjurant à mains jointes, mais en vain ; il est trop jeune, il ne pourra jamais supporter le régime de la Réforme. Il multiplie ses instances, expose les essais qu'il a déjà faits pour s'habituer à une vie mortifiée, et espère que Dieu qui l'appelle depuis plusieurs années, le soutiendra au besoin. Mais la règle adoptée par ce monastère est inflexible : nul ne peut y être admis avant vingt-quatre ans ; l'expérience a démontré que les sujets au-dessous de cet âge, ou succombaient à la peine, ou étaient forcés de se retirer avant la profession. Il doit donc prendre patience et revenir quand il aura l'âge requis. Le motif de ce refus est attesté par l'abbé F. Théodore ; et les registres de l'abbaye en font foi. Benoît ne peut que baisser la tête et adorer les dispositions divines. Interdit, consterné, déconcerté, il reprend le chemin d'Amettes, et y rentre après un mois d'absence, avec ses habits en lambeaux et les pieds déchirés, sa chaussure n'ayant pu résister à la longueur et à l'âpreté de la route.

CHAPITRE X

Nouveau séjour à Amettes et à Conteville. — Débats et péripéties.

> *Deus judicii, Dominus; beati omnes qui expectant eum.* (Is. xxx. 18.)
>
> Le Seigneur est le Dieu du jugement; bienheureux tous ceux qui l'attendent.

L'arrivée de Benoît fut d'abord un sujet d'allégresse inespérée pour ses parents, tempérée toutefois d'amertume en le voyant demi-nu, transi de froid, harassé de lassitude, abattu par la privation de nourriture. La réception fut toute cordiale et la compassion générale dans la famille ; les soins de la plus vive tendresse ne lui manquèrent pas ; la peine était bien compensée par le bonheur de le voir rentrer au foyer domestique, et rendu à l'affection des siens. Quand il eut raconté la cause de son retour, on se plut à penser qu'il se contenterait de cet infructueux essai. D'ailleurs, avant qu'il atteignît l'âge déterminé, on avait quatre ans devant soi, et l'on espéra qu'avec le temps il renoncerait à la vie religieuse. On se garda de lui adresser aucun reproche : car, si l'on n'approuvait pas sa résolution, l'on rendait justice à la pureté de ses motifs. Sa mère surtout appréciait ses vertus, et le distinguait de ses autres enfants par une bienveillance toute particulière, « n'ayant jamais éprouvé, dit-elle, d'autre peine de sa part, que celle de vouloir quitter leur compagnie pour vivre dans un monastère. »

Les pensées de Benoît étaient fort différentes. Sa détermination n'avait point changé, et si un retard de quatre ans lui paraissait bien long, il n'abandonnait pas pour cela une vocation qu'il tenait pour

certaine. Il avait d'abord été comme étourdi du refus. Puis, poursuivi de la crainte d'avoir mal édifié le prochain par une apparence de légèreté ou d'inconstance, il parut un peu sombre d'abord, et ressentit une espèce de honte à se montrer en public. Les premiers dimanches qui suivirent son retour, il se plaça dans un endroit retiré, pour être moins en vue; mais peu à peu il retrouva sa contenance ordinaire, quoiqu'il restât profondément affligé. Un caractère moins ferme et moins soutenu par la grâce divine, eût été certainement vaincu par le double échec qu'il avait essuyé. Lui, au contraire, pénétré de son indignité, il ne songea plus, après la première impression de sa déconvenue, qu'à demander à Dieu de le fortifier durant le temps de l'épreuve.

Dans cette situation, ses parents n'omirent rien pour alléger sa souffrance que devinait leur tendresse. Pensant qu'un peu de distraction contribuerait à calmer sa douleur, et à lui donner des idées plus conformes à leurs désirs, ils l'envoyèrent successivement visiter quelques parents sous divers prétextes. Au commencement de l'année 1768, il alla notamment à Conteville, où résidait encore son oncle Vincent. Il y retrouva le compagnon avec lequel il avait fait le premier voyage au Val Sainte-Aldegonde. Connaissant ses sentiments, il éprouva quelque consolation à lui raconter sa démarche à la Trappe, lui peignit le bonheur qu'il espérait y trouver, et lui communiqua sa peine de ne pouvoir y être reçu qu'après une aussi longue attente. Ce fut aussi le premier auquel il s'ouvrit du regret qui lui était venu, de n'avoir pas pensé alors au monastère de Sept-Fonts [13], à défaut de celui de Mortagne. Il ne demeura que peu de jours à Conteville, et revint passer le reste de l'hiver à Amettes, livré tout entier à ses exercices de dévotion et de pénitence.

Lorsque sa mère le vit un peu revenu à lui-même, elle essaya de nouveau d'ébranler sa constance, secondée qu'elle était par le reste de la famille. Elle ne laissait échapper aucune occasion de le détourner de la Trappe. Tantôt elle lui insinuait que son tempérament n'était point proportionné à la rigueur de cet institut, et que si Dieu l'y avait destiné, il lui aurait donné la force de corps nécessaire. Tantôt

elle mettait sous ses yeux les nécessités de la famille qui allaient toujours croissant, et le besoin qu'on avait de lui pour y subvenir ; ce qui était bien un indice de la volonté de la Providence. D'autres fois elle revenait à lui faire entrevoir le bien qu'il pourrait opérer dans une paroisse, s'il se vouait à l'état ecclésiastique : tout le monde le désirait ; tous ses oncles, prêtres eux-mêmes, le lui conseillaient ; et n'était-ce pas le moyen le plus sûr de gagner le ciel, que de travailler au salut des autres? Ou bien elle lui représentait qu'il était seul de son avis, et que c'était une obstination qui ne pouvait plaire à Dieu ni à personne. Chaque jour amenait ainsi quelque nouvel assaut; c'était une véritable conspiration de ses proches, auxquels ne manquaient pas les arguments les plus plausibles.

Benoît les réfutait avec calme et fermeté, sans jamais s'écarter du respect et de la modération. Combien de religieux et d'anachorètes, répondait-il, n'étaient pas plus robustes que lui et avaient pourtant passé de longues années dans les cloîtres ou les déserts, fortifiés même par leur genre de vie! Quand Dieu appelle, il sait bien suppléer à l'infirmité naturelle. Quel fond pouvaient-ils faire sur lui, incapable comme il était d'exercer aucune profession dans le monde, par défaut de goût et d'aptitude? Ses frères le suivaient d'assez près, pour le remplacer bientôt dans la coopération au bien de la famille, et en leur laissant la charge, il leur laissait aussi bien volontiers les avantages, dont il ne réclamait rien. L'état ecclésiastique était trop saint pour lui, qui ne pouvait se sauver que par la pénitence ; on ne peut y faire le bien qu'avec l'assistance de Dieu, qui ne l'accorde qu'à ceux qu'il y destine lui-même ; mais lui, bien loin d'y être appelé, il sentait que ce serait pour lui un état plein de dangers ; et enfin le sentiment des autres, fût-il unanime, ne pouvait l'emporter dans son jugement sur le cri impérieux de sa conscience et sur l'approbation positive de plus d'un directeur. Telles étaient en substance les répliques de Benoît à toutes les remontrances que lui suscitait l'amour excessif des siens, mêlé de vues trop humaines.

Ses parents, voyant qu'ils ne pouvaient rien gagner sur son esprit, invoquèrent le concours de M. Jérôme Théret, alors vicaire de la

paroisse. Il avait dans son école, très-voisine de l'habitation des Labre, plusieurs frères de Benoît; et se trouvant en rapport d'âge avec lui, il ne tarda pas à obtenir de sa part un certain degré de confiance. Il fut le confident de l'affliction que lui avait causé son désappointement, et ne négligea rien pour le consoler. Afin d'avoir occasion de l'entretenir et pour le tirer de ses mélancoliques réflexions, il l'invitait souvent à manger avec lui, et dans ces rencontres il ne se lassait pas d'admirer sa tempérance et sa sobriété, qui ne cédaient à aucune instance, lorsque le strict nécessaire était satisfait. Il éprouva lui-même dans ces entretiens la douceur et les égards dont Benoît savait assaisonner ses paroles, quand il s'agissait de contredire ceux qui avaient droit à son respect. Comme il lui échappa de faire une citation erronée d'un passage de l'Ecriture, l'erreur fut relevée par Benoît avec tant de ménagement, qu'il n'eut que la pensée de s'assurer du fait, et après vérification, il vit qu'il s'était réellement trompé.

Voulant seconder les vues de la famille, il tenta d'abord par ses conseils, par ses représentations et même par quelques railleries, de dissuader Benoît de sa résolution; et le trouvant inflexible, il lui parlait quelquefois durement, en s'appuyant particulièrement sur ce que ses desseins, tout pieux qu'ils paraissaient, troublaient, contristaient, alarmaient sa famille et surtout sa bonne mère; mais ensuite il s'en repentait, en le voyant recevoir les reproches les plus acerbes, avec un air de douceur et de sérénité qui aurait désarmé le plus hostile censeur. Bientôt il se convainquit que le désir d'entrer en religion n'était point en lui l'effet d'un caprice de l'homme, mais bien une inspiration de l'Esprit-Saint.

En effet, il observa qu'au milieu des contradictions perpétuelles que rencontrait son projet, sa patience était inaltérable à souffrir les paroles, âpres parfois et piquantes, de ses parents et de ses proches; qu'au lieu de montrer de l'humeur, son ton était toujours calme, doux et affable, quoiqu'il coupât court avec les indiscrets; que loin de s'irriter de leurs dédains, il semblait en jouir intérieurement comme d'une participation au calice de Jésus-Christ, et qu'en un mot toute sa conduite confirmait admirablement ses paroles. Il ne put donc résister longtemps à l'évidence d'une telle vocation.

Cependant elle ne frappait pas également tous les yeux. Comme les discussions qu'elles occasionnaient n'avaient pu rester secrètes, plus d'une personne se croyait autorisée à intervenir par droit d'amitié. Le bruit s'en était même répandu dans tout le canton, et, comme il arrive souvent, donnait lieu à deux sortes d'accusations contradictoires. Les allées et venues de Benoît, depuis son enfance, le faisaient taxer d'inconstance par les esprits superficiels, qui ne pénétraient ou ne connaissaient pas les causes de ces variations ; d'autres au contraire attribuaient tout à son opiniâtreté, qui voulait lutter contre la force des choses malgré l'inutilité de ses tentatives. Ceux-ci l'accusaient d'outrer les lois de l'Evangile et de se traiter avec une rigueur contre nature ; ceux-là l'inculpaient de paresse et d'amour de l'oisiveté, et reprochaient à ses parents de ne pas le faire travailler. Il n'écoute que son caprice, disaient d'autres personnes, et même quelques-unes de la famille, et c'est dommage, parce que c'est vraiment un jeune homme de talent et de piété. Sa mère prenait souvent sa défense, et attribuait tout à un excès de vertu. « Il est trop porté, disait-elle, à la sévérité ; il est trop dur pour lui-même : mais c'est son seul défaut, si c'en est un ; et il le rachète par tant d'autres qualités ! »

Au bout de quelque temps, l'impatience de renoncer au monde réveilla dans le Serviteur de Dieu les scrupules, qu'il avait déjà manifestés à son camarade de Conteville. Il se reprochait de n'avoir pas fait toutes les instances possibles pendant qu'il était à la Trappe, dont il aurait dû forcer en quelque façon l'entrée. Si les bons pères l'avaient vu déterminé à ne pas lâcher prise, ils n'auraient pas résisté à cette sorte de violence. Du moins, si en sortant de là, il s'était rendu à Sept-Fonts, il y serait maintenant, et il n'aurait plus à lutter contre ceux qui s'opposaient à sa vocation. Il serait en paix et jouirait du repos du cœur. Mais ce qu'il n'a pas fait alors, pourquoi ne le ferait-il pas actuellement ? Le père Abbé, en le voyant revenir, sera touché de sa persévérance et le recevra probablement. Lorsque cette pensée se fut fait jour dans son esprit, il lui tarda de la mettre en exécution, et il annonça

à ses parents son désir de partir une seconde fois pour la Trappe.

A cette ouverture, ils virent bien que tous leurs raisonnements échoueraient contre une telle tenacité. Ils eurent recours aux prières et aux larmes. Sa mère, qui était enceinte, éclate en sanglots, le presse de renoncer à ce départ ou au moins de l'ajourner, le conjure de ne pas lui causer cette douleur dans sa situation; car il est douteux qu'elle puisse survivre en semblable circonstance à cette séparation, qu'elle prévoit être la dernière. Il ne fallut rien moins que ces lamentations maternelles pour subjuguer le cœur filial de Benoît, et il consentit à suspendre son projet.

C'était beaucoup d'en avoir empêché l'exécution immédiate; mais le cœur maternel n'était pas satisfait. On recourut de nouveau à l'intervention de plusieurs personnes notables, et principalement du Vicaire, qui voulut bien encore s'y prêter. Il ne fit pas valoir, comme il l'avait fait d'autres fois, l'autorité paternelle, puisqu'évidemment le consentement de ses parents n'était plus qu'une nécessité de convenance; mais il lui fit envisager que Dieu disposerait leur cœur, lorsque serait venu le temps marqué par sa providence, et qu'en essayant de brusquer la chose malgré eux, il était douteux que Dieu bénît une telle précipitation. Il ajouta qu'un second voyage à la Trappe aussi rapproché du premier, n'était ni prudent ni sensé, et qu'il devait bien s'attendre à un second refus, tant que la même raison subsisterait; qu'au surplus il y avait un autre moyen de s'en éclaircir, sans entreprendre un voyage qui tiendrait du ridicule; c'était d'écrire au père Abbé pour lui soumettre son désir et sa demande.

Cette proposition plut à Benoît, qui aussitôt pria M Théret d'écrire lui-même la lettre. Elle exposait l'affliction où le jeune homme était plongé par son éloignement de la sainte maison où il se croyait appelé, les reproches qu'il se faisait de n'avoir pas sollicité son admission avec plus d'insistance, la pensée qui lui était venue d'y retourner pour réparer cette faute, et terminait en disant que déjà il se serait mis en route, si ses parents et ses amis ne l'en avaient détourné, en lui permettant seulement d'écrire pour lever son scrupule. La réponse fut celle qu'avait prévue le Vicaire. Le postulant avait

fait sagement de suivre les avis qui lui avaient été donnés, parce qu'il était inutile qu'il se présentât avant l'âge irrévocablement fixé.

Cette réponse calma l'inquiétude de Benoît pour quelque temps, en lui démontrant que le moment déterminé par la volonté divine n'était pas venu. Peu après arriva le terme de la grossesse de sa mère, qui accoucha d'un fils, quinzième de ses enfants, le 3 mars 1768. Ce fut une nouvelle occasion de mettre à l'épreuve la docilité de l'aîné. Il fut désigné par le père et la mère pour tenir le nouveau-né sur les fonts du baptême, avec sa sœur Elisabeth, et ce ne fut pas sans quelque intention de le rattacher à sa famille par un lien de plus. Il objecta bien à la vérité que cette charge ne s'accordait pas avec son dessein de se retirer dans la solitude, puisqu'il ne lui serait pas possible de s'acquitter des obligations qu'il contracterait envers son filleul; mais le père ayant insisté, l'obéissance filiale l'emporta sur les scrupules. Benoît accepta donc cette fonction, pensant avoir satisfait à sa conscience par ses représentations, et il donna le nom d'Augustin à son fils spirituel, baptisé le jour même de sa naissance.

Depuis le retour de Benoît, on ne lui avait parlé ni d'études, ni d'aucune autre occupation suivie; mais il ne pouvait rester toujours inactif; il le sentait lui-même, et n'était pas le dernier à se reprocher cette inaction nuisible à l'intérêt commun. C'était même un de ses plus grands chagrins, que de se voir toujours à la charge de la famille, et d'être vis-à-vis de ses frères un sujet de mécontentement. Lors donc qu'il lui fut proposé de reprendre l'étude de la philosophie, il ne fit aucune objection, imposa silence à son éloignement pour cette science, et se montra tout prêt à donner cette nouvelle marque de soumission. Mais ici s'offrait une double difficulté : la modicité des ressources à peine suffisantes pour une si nombreuse famille, ne permettait pas de faire les frais nécessaires, et d'autre part, la discrétion défendait de réclamer ce nouveau service du vicaire de Ligny, qui peut-être n'avait plus le loisir de vaquer à l'enseignement. On dut par conséquent préférer le vicaire de Conteville, quoique son austérité ne fût guère propre à mitiger

celle de son neveu, et son père ayant de nouveau promis de venir au secours, lui conduisit lui-même Benoît vers les fêtes de Pentecôte 1768.

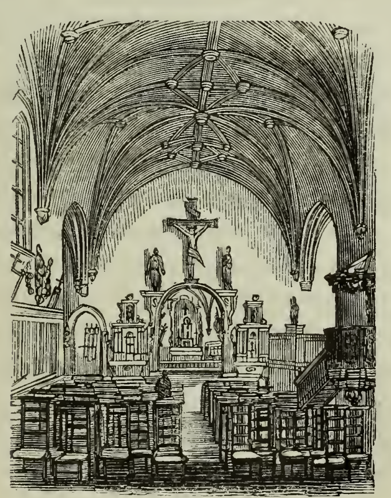
Ce nouveau cours d'études ne fut pas de longue durée, soit que l'oncle eût constaté l'impossibilité de faire entrer les abstractions métaphysiques, dans un esprit plein de pensées plus élevées, soit que les parents se fussent aperçus de l'altération de la santé de leur fils, soit par tout autre motif qui ne nous est point connu. Toujours est-il qu'en cette circonstance se vérifia derechef l'oracle du divin Maître : « L'Esprit, comme le vent, souffle où il veut; et vous ne pouvez arrêter son impétuosité, ni changer sa direction, parce que vous ne savez ni d'où il vient, ni où il va [a]. »

Benoît est donc rappelé encore une fois à Amettes. On se résout à l'employer aux travaux domestiques et champêtres. Il ne répugne à rien; il se soumet à tout. Sa ponctualité est minutieuse; son obéissance est aveugle; mais l'aptitude manque, l'instinct n'y est pas, il est mort à toutes les choses de ce monde, et c'est un mort qui est appliqué à une besogne rurale et mécanique. Un seul trait donnera la mesure de son obéissance passive. Son père l'envoie un jour dans les champs, remuer des grains que l'abondance des pluies avait empêché d'enlever, et que l'humidité aurait pu faire pourrir ou germer. L'ordre est à peine donné, que la docilité du fils s'empresse d'y obtempérer. Survient une ondée battante. Benoît s'en aperçoit à peine et continue jusqu'au bout son travail. Après qu'il l'eut achevé, son père le voit revenir ruisselant des eaux du ciel, et le gronde d'avoir continué cet ouvrage par un si mauvais temps. « Mon père, répond-il, vous me l'aviez commandé sans observation. » En vérité Benoît eût été un triste agriculteur, tandis que hors des affaires de ce monde, et quand il s'agissait des choses de Dieu, il retrouvait toute sa sagacité et sa justesse d'esprit.

Une autre concession qu'il fit aux exigences de sa situation temporaire, fut de moins se concentrer dans la solitude et de s'utiliser pour porter les autres à la piété. Il reprit ses lectures pieuses aux réunions de famille, où intervenaient le soir des personnes du

a Joan. III. 8.

voisinage. Dans ce but, il venait volontiers à la *Maison*, (c'est ainsi qu'on nomme dans le pays la salle commune). Il reparut même comme autrefois sur la place du village à l'issue des offices, et y exerçait comme dans ses premières années une espèce d'apostolat ; il s'occupait fréquemment de l'instruction religieuse des plus jeunes d'entre ses frères et sœurs ; il rendait quelquefois visite à ses proches, sans perdre la gravité de son maintien, mais avec des façons naturelles et sans art. Il parlait peu ; mais son langage était empreint de jugement et de bon sens. Dans toutes ses actions, on apercevait son esprit de religion et son humilité, qui lui faisait saluer jusqu'aux petits enfants, dans lesquels il considérait Dieu présent par sa grâce : et c'est ce qui faisait dire à l'abbé Bonaventure Vincent, qui ne méconnaissait pas la source de tant de qualités : « que la vie de son neveu dans le diocèse avait été un acte continuel de foi et d'espérance. »



Intérieur de l'église d'Amettes.

CHAPITRE XI

Conseil donné par l'évêque. — Retraite à Boulogne. — Second essai à la Chartreuse de Neuville, et troisième tentative à la Trappe.

Beati qui scrutantur testimonia ejus, (et) in toto corde exquirunt eum. (Ps. CXVIII. 2.)

Bienheureux ceux qui scrutent les volontés du Seigneur, et qui le cherchent de tout leur cœur.

Quoique Benoît se fût résigné à suspendre son entrée en religion, ce retard n'avait pas amorti son empressement. Sa conscience n'était même pas entièrement rassurée sur ce délai, qui lui semblait parfois une infidélité aux ordres du Ciel. De là des scrupules toujours renaissants et des inquiétudes qui l'agitaient en sens divers. Une voix intérieure le pressait incessamment de quitter la terre natale et de prendre Dieu seul pour partage; mais les obstacles qu'il avait rencontrés, les échecs qu'il avait essuyés, l'opposition unanime de ses proches et de plus d'une personne respectable, ne lui laissaient pas entrevoir d'issue probable ni prochaine. Au milieu de ces oscillations et de ces incertitudes, il s'écoula près de vingt mois, après lesquels il ne put se résoudre à une plus longue attente, sans consulter au moins quelque autorité de poids, qui l'aidât à sortir d'embarras.

Il était dans ces dispositions, lorsqu'il apprit qu'une mission devait avoir lieu dans le voisinage de Boulogne. Il pensa que c'était une voie de salut que lui ouvrait la Providence. Aussitôt il exprima le désir d'y participer et partit pour en suivre les exercices, malgré une distance de cinquante à soixante kilomètres. Nous ne savons pas quelle relation il eut avec les missionnaires; il est vraisemblable

que sur l'exposé de ses sollicitudes, il lui fut conseillé de s'en rapporter au sage et pieux prélat qui gouvernait le diocèse depuis si longtemps. Ce conseil lui fut confirmé par le chanoine Flamant, qui le reçut chez lui, à son arrivée à Boulogne.

Benoît n'hésite plus malgré sa timidité, et se présente à Mgr de Pressy, qui l'accueille en véritable pasteur tout dévoué à ses ouailles. Il lui fait un récit succinct des événements passés, en le suppliant de vouloir bien être à son égard l'interprète des volontés du Ciel. L'Evêque, touché autant qu'édifié de la piété de son jeune diocésain, le questionna sur les dispositions de ses père et mère : « Sont-ils contents que vous sortiez du pays ? Quel est leur sentiment sur le choix de l'ordre religieux auquel ils consentiraient actuellement de vous voir aggrégé ? » Et sur sa réponse, il lui dit d'un ton de débonnaireté : « Mon fils, suivez l'avis de vos parents, et retournez chez les Chartreux. »

Mais comment se représenter à ces religieux, après la décision qui l'avait renvoyé de leur monastère ? Benoît se rappelle qu'il a un cousin professeur de théologie au séminaire. Il va lui raconter sa situation, et celui-ci le présente au supérieur, M. Chonault, prêtre de grande expérience et qui avait été missionnaire. Cet homme de Dieu accueille l'affligé, prend intérêt à sa peine et le retient durant quinze jours en retraite. Il entend sa confession générale, la troisième que fit Benoît pour se disposer à connaître les desseins de Dieu sur lui ; après quoi le Supérieur, se réunissant à l'avis de l'Evêque, se charge d'écrire lui-même au prieur de Neuville, avec lequel il était lié d'amitié. Muni de cette recommandation, Benoît se présente de nouveau à la Chartreuse, et par déférence pour le conseil de l'Evêque et de M. Chonault, il est admis à une seconde épreuve ; il pourra entrer aussitôt qu'il aura pris congé de ses parents, qu'il ne doit point abandonner sans les revoir.

Dès ce moment, sa résolution fut irrévocablement prise de dire un éternel adieu à sa famille, quelle que fût l'issue de cette seconde expérience. A peine arrivé, il rendit compte à son père et à sa mère

de tout ce qu'il venait de faire, et de son intention de rentrer à la Chartreuse, puisqu'on voulait bien l'y recevoir encore. Ils applaudirent à cette nouvelle, espérant que cette réception le fixerait à proximité d'eux, et mettrait fin à ses retours de velléité pour la Trappe ou pour Sept-Fonts. Ils se déclarèrent donc satisfaits, lui promirent toutes leurs bénédictions et l'exhortèrent à ne plus songer à d'autre parti. Cependant un accident vint encore retarder l'accomplissement de son dessein; une maladie le retint pendant plus de six semaines, comme si le démon avait eu le pouvoir de traverser continuellement cette vocation. Après son rétablissement, il fit ses visites d'adieu, et ne cacha point qu'il allait à la Chartreuse uniquement par obéissance. Puis, en se séparant de son père et de sa mère, il leur déclara assez ouvertement qu'il ne reviendrait plus, quoi qu'il arrivât, et qu'il ne les reverrait plus que dans la vallée de Josaphat.

Ce fut le 12 août 1769 que Benoît quitta définitivement la maison paternelle, étant dans sa vingt et unième année. Arrivé à Neuville, il entre de nouveau en cellule; mais ce qu'il avait prévu ne tarda pas à se vérifier. Les mêmes causes produisirent les mêmes effets, ou plutôt Dieu se servit des mêmes moyens pour l'écarter d'un ordre auquel il ne l'avait pas destiné. Ses peines d'esprit se renouvelèrent; il retomba dans l'obscurité de l'intelligence et les angoisses du cœur que nous avons déjà décrites. Plus pénétré que jamais de sa bassesse et de son néant, il ne se croyait jamais assez pénitent et mortifié, et la rude vie des chartreux lui semblait une sorte de mollesse qui ne convenait pas à un pécheur comme lui.

Les religieux reconnaissant de nouveau les symptômes d'une autre vocation, Benoît fut congédié après un séjour de six à sept semaines, sans avoir pris l'habit. Le Prieur, à son départ, lui adressa ces paroles, en quelque manière inspirées : « Mon fils, la Providence ne vous appelle pas à notre institut ; suivez les inspirations de la grâce. » Le jour même de sa sortie, il se rendit à Montreuil et s'y arrêta, pour écrire à ses parents par le domestique du couvent qui l'accompagnait. Cette lettre dont l'original est conservé dans la

famille et dont nous insérons ici la copie, est un monument de son caractère et de sa vertu [a] :

« Mon très-cher père et ma très-chère mère,

Je vous apprends que les Chartreux ne m'ayant pas jugé propre pour leur état, j'en suis sorti le second jour d'octobre. Je regarde cela comme un ordre de la divine Providence, qui m'appelle à un état plus parfait. Ils m'ont dit eux-mêmes, que c'est la main de Dieu qui me retirait de chez eux. Je m'achemine donc vers la Trappe, ce lieu que je désire tant et depuis si longtemps.

Je vous demande pardon de toutes les désobéissances et de toutes les peines que je vous ai causées. Je vous prie l'un et l'autre de me donner votre bénédiction, afin que le Seigneur m'accompagne. Je prierai le bon Dieu pour vous, tous les jours de ma vie. Surtout ne soyez pas inquiets à mon égard; quand j'aurais voulu rester dans ce couvent, on ne m'y aurait pas reçu; c'est pourquoi je me réjouis beaucoup de ce que le Tout-Puissant me conduit.

Ayez soin de l'instruction de mes frères et sœurs, et surtout de mon filleul. Moyennant la grâce de Dieu, je ne vous coûterai plus jamais rien, et ne vous ferai plus aucune peine. Je me recommande à vos prières. Je me porte bien, et je n'ai pas donné d'argent au domestique. Je ne suis sorti qu'après avoir fréquenté les sacrements. Servons toujours le bon Dieu, et il ne nous abandonnera pas. Ayez soin de votre salut. Lisez et pratiquez ce qu'enseigne le P. l'*Aveugle;* c'est un livre qui enseigne le chemin du ciel, et sans faire ce qu'il dit, il n'y a pas de salut à espérer. Méditez les peines effroyables de l'enfer, que l'on y endure une éternité tout entière, pour un seul péché mortel qu'on commet si aisément. Efforcez-vous d'être du petit nombre des élus.

Je vous remercie de toutes les bontés que vous avez eues pour moi, et des services que vous m'avez rendus. Le bon Dieu vous en récompensera. Procurez à mes frères et sœurs la même éducation que vous m'avez donnée; c'est le moyen de les rendre heureux dans

a Au commencement il avait écrit le texte scriptural qui suit, réparti en tête des quatre pages : *Ab iniquitate mea et a peccato meo munda me, quoniam iniquitatem meam ego cognosco: ab iniquitate mea et a peccato.*

le ciel : sans instruction, on ne peut pas se sauver. Je vous assure que vous êtes déchargés de moi. Je vous ai beaucoup coûté ; mais soyez assurés que, moyennant la grâce de Dieu, je profiterai de tout ce que vous avez fait pour moi. Ne vous affligez point de ce que je suis sorti de chez les Chartreux ; il ne vous est pas permis de résister à la volonté de Dieu, qui en a ainsi disposé pour mon plus grand bien et pour mon salut.

Je vous prie de faire mes compliments à mes frères et sœurs. Accordez-moi vos bénédictions; je ne vous ferai plus aucune peine. Le bon Dieu, que j'ai reçu avant de sortir, m'assistera et me conduira dans l'entreprise qu'il m'a lui-même inspirée. J'aurai toujours la crainte de Dieu devant les yeux, et son amour dans mon cœur. J'espère fort d'être reçu à la Trappe. En tout cas, on m'assure que l'ordre de Sept-Fonts n'étant pas si rude, on y reçoit plus jeune : mais je serai reçu à la Trappe.

A Montreuil, ce 2 octobre 1769. »

Cette lettre écrite dans tout l'abandon d'une âme ingénue, confirme implicitement tout ce que nous avons raconté jusqu'ici, et suffit à elle seule pour réfuter les critiques qui pourraient être faites, au sujet d'une résolution si extraordinaire de la part de Benoît. On y voit, outre les sentiments de la plus sincère religion, son tendre amour pour ses parents, sa vive reconnaissance pour les soins donnés à son éducation, son regret bien réel des soucis dont il a été l'occasion plutôt que la cause, son respect sans borne pour leur autorité dans tout ce qui n'était pas du ressort exclusif de sa conscience. Il avait assez prouvé sa soumission par une patience de six ou sept ans, avant de céder à l'impulsion qui le pressait. Parvenu à l'âge où il était, il devenait libre de la suivre. Quiconque voudra rapprocher cette lettre des faits qu'elle suppose, ne pourra conserver de doute sur la force de pression à laquelle il obéit, non plus que sur les motifs qui le guident. C'est bien une grâce victorieuse d'en haut, qui, après l'avoir subjugué dès le bas âge, l'entraîne aussitôt que disparaît la barrière d'une subordination légitime. Ce départ est extraordinaire, mais ne blesse aucun droit ; si son

absence fait quelque tort momentané aux intérêts temporels de sa famille, il y aura plus que compensation dans la cession de toute espèce de droit. Cette détermination est pure aussi de toute tache d'opiniâtreté égoïste, ou même d'indifférence pour ses proches. En choisissant la voie où il est poussé, pour arriver plus sûrement au salut de son âme, il n'oublie pas celui des siens, et plus particulièrement de son fils spirituel par le baptême.

Après avoir ainsi satisfait à un devoir de convenance envers ses parents, Benoît se trouve enfin engagé dans la voie qu'il avait si longtemps mesurée des yeux. Les besoins d'un voyage dont il ne peut avec certitude prévoir la fin, ne l'inquiètent nullement; il compte sur Celui qui nourrit les oiseaux du ciel et revêt les lis des champs. Il part, ou plutôt il vole encore une fois vers ce désert, où il espère trouver le complément de ses vœux. Le temps est mauvais, la route est incommode, la distance est longue; le souvenir d'une première fatigue inutile n'est pas encourageant; qu'importe pour celui qui est porté sur les ailes de l'amour divin? Il arrive après mille traverses, l'hospitalité ne lui est pas refusée, comme elle ne l'est à aucun voyageur. Mais, ô chagrin! ô douleur! quand il parle de franchir la porte qui sépare l'hôtellerie de l'intérieur du monastère, elle reste fermée. On ne peut pas l'ouvrir, avant qu'il ait ses vingt-quatre ans. Il a beau solliciter, gémir, se lamenter comme la première fois; tout est comme la première fois inutile, la règle est inflexible, et les supérieurs inexorables. Peut-être y aurait-il lieu de s'étonner qu'une règle de simple précaution n'ait pas cédé devant une persévérance aussi démonstrative, s'il ne fallait reconnaître dans ce nouveau refus, la main de Dieu qui poussait invisiblement son serviteur vers la carrière qu'il voulait lui faire parcourir.

CHAPITRE XII

Arrivée à Sept-Fonts. — Vêture et noviciat. — Scrupules. — Maladie et sortie.

Beatus qui suffert tentationem, quoniam, cum probatus fuerit, accipiet coronam vitæ. (Jac. I. 12.)

Bienheureux celui qui souffre tentation, parce que, après avoir été éprouvé, il recevra la couronne de vie.

Au sortir de la Trappe, Benoît avait quatre-vingts lieues à faire pour arriver à N.-D. de Sept-Fonts. Il ne lui vint pas un instant à la pensée de retourner dans sa patrie. Dépourvu de tout, déjà fatigué d'une longue route, il se remet en marche courageusement, commençant à vivre d'aumônes, comme pour s'essayer à l'exercice d'une vertu qui doit devenir son caractère distinctif. Il arriva enfin à Sept-Fonts le 30 octobre 1769. Dans l'incertitude du succès, son cœur devait battre bien fort en franchissant le seuil de cette abbaye; mais Dieu lui avait préparé dans cette maison un lieu de station à l'entrée du désert. L'exposé de ses démarches précédentes et les indices d'une ferveur plus qu'ordinaire, firent apprécier les qualités de ce jeune étranger. L'abbé Dorothée Jalluots l'admit le 2 novembre à se prosterner devant le chapitre, pour postuler son admission comme novice de chœur, et le revêtit de l'habit du noviciat, avec toutes les formalités accoutumées, le 11 du même mois. En se dépouillant des vêtements séculiers, Benoît changea aussi de nom suivant l'usage monastique, et reçut celui de frère Urbain, au grand contentement de son cœur, qui jouissait enfin du bonheur de n'appartenir plus au monde.

A Sept-Fonts, la règle de Saint-Benoît était suivie à la lettre, depuis la réforme d'Eustache de Beaufort. L'office divin, non psal-

modié, mais chanté avec beaucoup de lenteur, occupait plusieurs heures du jour et de la nuit. Les religieux de chœur se rendaient à l'église à minuit, et un peu plus tard les dimanches et les fêtes de précepte. Leur unique repas avait lieu une demi-heure avant midi dans le courant de l'année, mais dans les jours de jeûne deux ou trois heures après, selon le temps, c'est-à-dire, suivant l'ancienne discipline de l'Eglise à l'heure de none, et en carême après vêpres. D'ordinaire, ils ne prenaient le soir pour toute collation qu'un peu de vin; en carême ils ne paraissaient au réfectoire qu'une seule fois. L'assaisonnement des mets, exclusivement maigres, se réduisait comme à la Trappe au sel et à l'huile. Même silence perpétuel, même travail des mains, même dureté de la couche et même vie commune. L'austérité n'était donc pas moindre à Sept-Fonts qu'à la Trappe, si elle ne l'emportait encore à certains égards. Benoît avait donc été induit en erreur, lorsqu'il avait supposé dans sa lettre le régime de Sept-Fonts moins rude et moins sévère.

Cette erreur, au lieu de lui causer du déplaisir, lui avait préparé une agréable surprise. Il fut ravi d'avoir enfin trouvé ce qu'il avait si longtemps poursuivi, une vie austère sous le joug de l'obéissance, et des pratiques de pénitence déterminées par une règle. Dès le début, il parut un religieux consommé plutôt qu'un simple novice. Son exactitude à toutes les observances conventuelles ne souffrait pas la plus légère omission. Une sainte émulation semblait l'animer et le porter à surpasser tous les autres en régularité. Les intervalles des exercices communs étaient presque entièrement consacrés à l'adoration de Jésus-Christ au saint Sacrement. Dans la paix du cloître, la méditation qui lui était déjà si familière, lui devint encore plus facile et plus habituelle. Son esprit de mortification était tel, que les autres novices s'étonnaient des privations qu'il s'imposait au réfectoire. Du reste son excellent naturel le fit bientôt aimer de tous, en même temps que sa grande modestie inspirait une sorte de vénération. En un mot, il était pour plusieurs l'objet d'une sainte jalousie, et l'un d'eux, Justin Richard, devenu profès, déposa « qu'en le contemplant, il ne pouvait s'empêcher de le trouver bienheureux. »

Benoît eut lieu de croire pendant quelque temps, qu'il était enfin

arrivé au terme, et qu'il habitait la maison de son repos; mais il devait encore une troisième fois passer par le creuset de la tribulation intérieure. Comme précédemment, il se vit tout à coup enseveli dans une triste et cruelle nuit, attendant vainement qu'un rayon de lumière vînt en percer l'obscurité. Son humilité devint encore l'instrument de cette épreuve; il s'imaginait toujours avoir commis quelques négligences, et dans la coulpe publique, il s'accusait de fautes qui n'avaient d'existence que dans les frayeurs d'une conscience trop timorée, acceptant sans observation les répréhensions et les pénitences que ces accusations lui attiraient, et vérifiant ainsi l'assertion de saint Grégoire le Grand [5], que le signe d'un bon esprit est de craindre le péché là où il n'y a point de péché; et en même temps cet oracle de l'Esprit-Saint : « Le juste est toujours prêt à s'accuser [a]. »

De cette partialité contre lui-même naquirent une foule de scrupules, et la crainte de n'avoir pas un repentir suffisant de ses péchés. Il avait lu dans la Vie de quelques saints pénitents qu'ils étaient favorisés d'une contrition sensible, jusqu'à pleurer, gémir, sangloter; et se voyant privé de ces signes accidentels, il en attribuait l'absence à l'aridité de son cœur, et partant à l'absence de contrition. La terreur qu'il en ressentit fut si vive que, pendant près de six semaines, il ne put venir à bout, malgré une confession générale, de communier, quelque désir qu'il en eût. Son premier maître de noviciat lui ayant fait une sévère réprimande en public à ce sujet, il la reçut avec tant de componction, qu'il édifia grandement tous ses compagnons.

Ce religieux étant mort, celui qui lui succéda, touché de compassion à la vue des souffrances de ce fervent novice, entreprit de le guérir, et lui répétait que la contrition ne consiste pas dans la sensibilité, mais uniquement dans la détestation du péché accompagnée du ferme propos; que cette détestation et ce ferme propos peuvent bien être véritables, sans se manifester par des larmes et des gémissements; que la douleur sensible d'un David, d'une Magdeleine, d'un Pierre et d'autres, est un don particulier de Dieu et non une condition essentielle du repentir. Benoît savait théoriquement tout cela : mais tout cela ne réussissait pas à dissiper ses

a Prov. XVIII. 17.

frayeurs exagérées. Il déférait bien sur le moment à ces avis qu'il recevait toujours avec reconnaissance, et quoiqu'il continuât à se réputer indigne de s'approcher de la sainte table, un ordre de son confesseur finit par l'y conduire; Dieu même se plut à suspendre par moments la violence de l'orage, et alors ses communions devenaient plus rapprochées : mais bientôt ses appréhensions se renouvelaient, et renaissaient les unes des autres.

Or, ces troubles, ce supplice d'une âme qui se purifie avec tant de soin et qui se croit toute couverte de péchés; qui se dessèche par ses craintes et se consume par ses désirs, cet affreux état n'est-il pas pire que les angoisses de la mort, et comparable aux peines de l'enfer [a], pour parler le langage du Psalmiste ? Aussi la santé de notre novice ne put longtemps y résister. En moins de six mois, ces désolations de cœur si intenses et si continues, jointes aux austérités et aux jeûnes, l'avaient amaigri et exténué. Une fièvre ardente se déclara ensuite, et le contraignit d'entrer à l'infirmerie du couvent, vers la fin d'avril 1770. Les médecins consultés, ne voyant que les symptômes apparents, déclarèrent que sa complexion leur paraissait trop faible pour soutenir la rigueur de la règle. Dès lors, le père Abbé, inquiet déjà de cette anxiété excessive, et jugeant que, tout involontaire qu'elle était, elle pouvait être nuisible à la communauté, décida de ne pas le garder plus longtemps au noviciat, tout en regrettant d'en éliminer un si fervent sujet. Il le fit transporter, le 13 mai, dans l'hôpital extérieur, établi pour les pauvres dans une avant-cour, où le malade reçut tous les soins de la plus active charité, ainsi qu'une nourriture plus fortifiante que celle permise dans l'enceinte de la clôture.

Benoît, en apprenant cette décision, ne laissa échapper d'autre parole que celle de l'Oraison dominicale : « que votre volonté se fasse, ô Seigneur ! » bien qu'il fût encore une fois lancé sur cette mer orageuse du monde qu'il redoutait si fort, et cette fois sans avoir nul indice du terme auquel il devait tendre. Durant tout le temps qu'il fut retenu au lit, son oraison entremêlée de lectures, autant qu'il le pouvait, était si continuelle, que le père Cellerier,

[a] Ps. XVII. 6.

Fr. Dominique, qui avait la surveillance de cet hospice, en était émerveillé. « C'était, disait-il, une conversation non interrompue avec Dieu, favorisée par le silence le plus absolu du malade. » Le frère convers chargé de le soigner comme infirmier, en était tellement édifié, qu'il engageait souvent ses confrères à venir le visiter en disant : « Le jeune Labre est un saint; allons le voir; » et tous ceux qui l'abordaient étaient frappés de son inaltérable patience. Pendant sa convalescence, il n'eut rien de plus pressé que de s'employer au soin des autres malades, dont sa charité le rendit le serviteur le plus dévoué.

Après deux mois de traitement, lorsque son esprit et son corps furent un peu rétablis, il songea à prendre congé des vénérables religieux. Tout résigné qu'il était, il ne put se séparer d'eux sans verser d'abondantes larmes, et ne laissa pas moins de regrets parmi les habitants du monastère, qui l'aimaient tous pour ses vertus et sa conduite exemplaire. Le père Abbé lui dit en le congédiant, dans un sentiment analogue à celui du prieur des Chartreux : « Mon fils, vous n'étiez pas destiné pour notre couvent : Dieu vous veut ailleurs. » Puis il lui remit pour son oncle une lettre ouverte, où étaient expliqués les motifs de son renvoi, supposant selon toutes les apparences, que le novice retournerait dans sa famille. Mais le frère infirmier auquel il avait communiqué son intention de se diriger vers Rome, dit hautement après son départ : « Je ne doute pas que Labre deviendra un saint et fera parler de lui. »

Cet espace de neuf à dix mois, écoulés depuis la lettre de Montreuil, avait été pour les parents de Benoît un temps mêlé de tristesse et d'alarmes. D'abord l'incertitude de son sort les tourmenta beaucoup : inutilement ils interrogèrent M. Dupuich, le supposant mieux informé des démarches de son ancien pénitent. Mais ensuite ils apprirent, par l'entremise de M. Bonaventure Vincent, son passage à la Trappe, puis son arrivée et son admission à Sept-Fonts. « Je viens de recevoir, leur écrivit M. Vincent, le 27 septembre, une réponse de M. l'abbé de Sept-Fonts, par laquelle il me mande que Benoît est dans son abbaye, et qu'il y a pris l'habit le 11 novembre. Il s'y nomme frère Urbain, nom qu'on lui a imposé à

sa vêture. M. l'Abbé me marque qu'il s'y porte bien et qu'il jouit d'un grand contentement. En voilà assez pour avoir toute confiance qu'il persévérera dans cet état ; on ne peut attendre qu'une bonne fin d'un si heureux commencement. Cette nouvelle doit aussi calmer toutes vos inquiétudes ; il doit vous importer peu s'il sert Dieu à Sept-Fonts ou à Montreuil ; les deux états ne diffèrent presque pas l'un de l'autre. Plus tard, je pourrai écrire de nouveau pour savoir s'il continue à être content et à contenter. »

Cette lettre mit un peu de baume sur les blessures du père et de la mère ; leur tendresse étant rassurée sur la position de leur fils, leur piété reprit facilement le dessus et ratifia le choix que Dieu avait fait de lui. Mais vers la fin de juin 1770, le même oncle ayant écrit derechef à Sept-Fonts, sa lettre n'y trouva plus le frère Urbain qui venait d'en sortir ; l'abbé lui fit savoir que son neveu avait fait une forte maladie, qui l'avait retenu longtemps à l'infirmerie, et qu'enfin il était parti du monastère le 2 juillet, étant encore convalescent. « La sensibilité inexprimable de sa conscience, y disait-on, lui causait des scrupules continuels, et le remplissait d'épouvante, toutes les fois qu'il s'agissait d'approcher de la table eucharistique. Ces tourments avaient été la principale cause de sa maladie, et avaient fait craindre qu'il ne fût pas appelé à la pratique de la règle de Saint-Benoît. C'est pourquoi, tout en rendant justice à ses qualités, il n'aurait pu être admis à la profession. » Ainsi la famille voyait se réaliser cet éloignement indéfini qu'elle avait tant appréhendé.

A peser maintenant la situation de Benoît dans la balance des jugements humains, même les plus religieux, qui ne s'écrierait : O jeune homme infortuné et bien digne de compassion ! Il n'a souhaité autre chose que de fuir du milieu de Babylone et de s'abriter dans l'asile du cloître, et toujours il est repoussé du sein de la solitude et rejeté au milieu d'un monde qu'il abhorre ! Sa vie entière, surtout depuis sa première communion, a été une préparation de tous les jours à l'état religieux, un noviciat continuel ; pour la perle précieuse de l'Evangile, il a tout sacrifié ; il a lutté pendant six ans contre tous les efforts de ses proches ; il a remporté sur leur tendresse plus d'une victoire pénible ! Quoique doué d'un excellent naturel et de vertus

peu communes, six ou sept fois il est refusé par les hommes les plus experts dans la spiritualité, sans qu'il y ait la moindre faute de sa part ! Ni chez les Chartreux, ni à la Trappe, ni parmi les Cisterciens, il n'a pu trouver le refuge qu'il cherchait à tout prix ! Que fera-t-il ? où ira-t-il ? que deviendra-t-il ? Voilà donc où ont abouti tant de démarches si courageusement entreprises pour entrer dans la sainte milice ! Après six ans d'aspirations, d'efforts, de combats, il est moins avancé que jamais dans sa carrière, à ne juger que par le dehors !

C'est que l'œil de l'homme ne pouvait apercevoir le type de perfection que Dieu avait gravé dans cet esprit, et que le bon Serviteur lui-même crut d'abord, mais en vain, pouvoir réaliser dans les monastères les plus rigides. L'accord des supérieurs des couvents où Benoît essaya sa vocation, prouve qu'il y avait dans la trempe de son âme, et dans les opérations de la grâce sur son cœur, quelque chose qui ne concordait pas avec le régime monastique. Jamais, sous la discipline d'un couvent, il n'aurait pu rassasier la faim de pauvreté, ni assouvir la soif de souffrance qui le tourmentaient ; la règle et l'uniformité eussent été un obstacle insurmontable. Dieu, qui le destinait à une autre fin, le conduisait par des voies secrètes à un nouveau genre de solitude, dans lequel il lui ferait pratiquer, par une spécialité de sa grâce, au milieu même du monde, les vertus des solitaires de la Thébaïde et de Scété, le dépouillement le plus absolu, la fuite de toute satisfaction des sens, la retraite intérieure unie à la plus sublime oraison. D'un autre côté, pour être capable de répondre à cette vocation extraordinaire, Benoît avait besoin d'être formé par d'habiles maîtres ; il les trouva dans les divers monastères où il demeura momentanément, et il regarda toujours cet apprentissage comme une faveur singulière du Ciel. Mais s'il fût resté dans un ordre religieux, ses merveilleux exemples auraient été ensevelis entre les étroites murailles d'un couvent, ou s'ils eussent été manifestés au monde, on les eût attribués en grande partie aux précautions de la règle, et l'œuvre de la grâce aurait eu moins d'éclat, paraissant moins dégagée de toute autre influence. Voilà tout le secret de cette destinée.

CHAPITRE XIII

Considérations sur les voies de Dieu par rapport au B. Benoît. — Détermination précise de sa vocation.

Si hæc scitis, beati eritis, si feceritis ea. (Joan. XIII. 17.)
Bienheureux vous serez, si vous faites ce que vous savez de mes volontés.

C'est une loi que Dieu semble s'être imposée, de ne découvrir que par degrés à ses plus fidèles serviteurs les desseins qu'il a sur eux. Il leur met d'abord au cœur un sentiment vague de ce qui lui serait agréable, afin que le désir de lui plaire les anime davantage à l'offrande d'eux-mêmes, et les fasse recourir avec plus d'ardeur à la prière. Peu à peu la lumière se fait dans leur intérieur, et s'ils sont fidèles à profiter de ces clartés successives, l'illustration devient de plus en plus lucide et pénétrante. Par cette tactique, s'il est permis d'user de ce terme, le Maître souverain des esprits et des cœurs les exerce à un plus complet abandon de leur volonté propre, et les rend plus capables de coopérer à ce qu'il exige d'eux.

Pendant ce temps, sa Providence les conduit extérieurement par les voies ordinaires, et coordonne les événements qui les concernent, en harmonie avec leur destination. Souvent il achève de les y disposer par les mécomptes, par les contradictions, par leurs erreurs mêmes. Puis quand le moment est venu, il les instruit par quelque signe sensible et extraordinaire de ce qu'il leur reste à faire, ou bien il imprime dans leur âme une si forte persuasion de sa volonté, qu'elle

équivaut pour eux à la plus palpable évidence. Dès lors ils se tiennent aussi certains d'être dans la route que le Seigneur a voulu leur assigner, que s'ils avaient en faveur de cette certitude le témoignage de leurs sens, et l'on peut dire d'eux en toute vérité ce que Moïse dit des enfants d'Israël : « C'est le Seigneur qui les a dirigés dans leurs évolutions, qui leur a enseigné sa volonté, qui a veillé sur eux comme sur la prunelle de ses yeux, qui en un mot a été seul leur véritable conducteur [a]. »

Les saintes Ecritures sont pleines d'exemples de cette gradation, dans la manifestation des destinées des Patriarches. Abraham reçoit d'en haut l'ordre d'abandonner son pays et sa parenté, pour aller habiter une contrée qui lui sera indiquée pendant le voyage, et il ne saura que longtemps après pourquoi il a dû ainsi s'expatrier. Est-il établi en voyageur dans la terre de Chanaan, deux fois il est forcé de s'en éloigner momentanément. A une autre époque, ce fils, qui lui a été donné après une longue attente ; ce fils, l'objet de tant de promesses, est à peine adolescent que Dieu lui commande de l'immoler sur la montagne qui lui sera montrée après deux jours de marche : sa foi doit suppléer à toutes les lumières qui lui manquent. De même le patriarche Joseph est bien averti en songe de sa future grandeur, mais quand et comment se vérifiera la prophétie ? Il ne le saura qu'au fond d'une prison. En attendant, il est vendu, traîné en captivité, emmené dans une région étrangère, en un mot il est le jouet d'événements, contradictoires avec un avenir d'élévation. Il ne connaît le but et l'effet de cet appareil de tribulations, que le jour où lui est révélée l'explication des songes de Pharaon.

Et n'est-ce pas ainsi que Dieu en a usé envers Celle qu'il avait choisie pour Mère, et envers l'Epoux qu'il lui avait adjoint pour défenseur? N'est-ce point graduellement qu'il leur révélait ce qu'ils avaient à faire, et n'y eut-il pas des temps marqués pour leur manifester la naissance du Rédempteur, puis la nécessité de fuir, puis le retour d'Egypte, puis la retraite à Nazareth, et ainsi de la suite? On voit par là que le grand Dieu, suivant l'expression de Bossuet, se sert pour la sanctification de chacun de ses élus, de la

a Deut. xxxii. 10. 12.

même politique dont il s'est servi pour réaliser le plan de la Rédemption universelle; et cela se remarque surtout dans la vie des saints qu'il destinait à quelque chose d'extraordinaire.

Telle fut la conduite de Dieu sur Benoît Joseph Labre. Nous l'avons vu, dès son enfance, prévenu par une inspiration et une impulsion qui, contrairement à son naturel, l'inclinent à la solitude et à l'austérité. Maintes fois il s'en est ouvert à ses parents et à ses confesseurs, sans savoir ni le mode ni l'époque de sa vocation; si Dieu le destine à la vie cénobitique ou érémitique. Cette vue toutefois lui suffit pour qu'il s'essaie de bonne heure à tous les genres de mortification. Devenu adulte, il pense à la Trappe, dont le régime lui paraît plus analogue au sentiment qu'il éprouve; mais des conseils respectables et l'autorité paternelle le conduisirent deux fois au désert des Chartreux; ses propres penchants le mènent deux fois aussi à cet autre désert habité par les Trappistes. Enfin une troisième solitude s'ouvre pour lui et l'admet aux épreuves du noviciat. Rien de tout cela ne correspond aux instincts surnaturels que la grâce a mis dans son âme. Partout on lui déclare que ce n'est pas là que Dieu le veut, et on le renvoie sans autre motif que sa trop grande austérité. Dieu lui-même prend soin de le rendre impropre à ce genre de vie, tantôt par des incommodités corporelles, tantôt par des tourments spirituels, jusqu'à ce qu'il soit jeté dans une voie dont il n'aperçoit pas l'issue, mais où l'œil et la main de son guide céleste le suivront et le soutiendront lorsqu'il en sera temps.

Benoît en était là, en partant de Sept-Fonts. Il ne savait ni le parti qu'il devait prendre, ni le lieu où il passerait le reste de ses jours, ni les décrets ultérieurs de Dieu à son égard. Nonobstant, son courage ne se dément pas; sa confiance dans le Dieu qui lui tient rigueur, n'en est pas amoindrie; comme le Père des croyants, il espère contre toute espérance [a]. Loin de murmurer, il se tourne vers l'Arbitre suprême avec plus d'instance; il multiplie ses prières avec une constance infatigable, pour obtenir de Lui une connaissance plus distincte de sa volonté. Alors il lui vient en pensée de se

[a] Rom. IV. 18.

diriger vers les sanctuaires les plus célèbres, tels que ceux de Lorette et de Rome, et de pousser même, s'il le faut, jusqu'à celui de Saint-Jacques de Compostelle, toujours dans l'intention de mieux connaître sa vocation. Il se livrera totalement à la Providence, jusqu'à ce qu'il plaise à la sagesse divine de l'éclairer plus amplement. Chemin faisant, il pourra visiter d'autres monastères et tenter de s'y fixer, si Dieu le veut. Il ne savait pas encore que cette vie de pèlerin était justement ce que Dieu voulait de lui.

Que ce fût là son plan, en quittant la France, et non un dessein formé de passer sa vie en pèlerinages, c'est ce qu'il va nous apprendre lui-même dans une lettre, la seconde et la dernière qu'il écrivit à sa famille, après qu'il fut sorti du territoire français.

« Mon très-cher père et ma très-chère mère,

« Vous aurez appris que je suis sorti de l'abbaye de Sept-Fonts, et vous êtes sans doute en peine de savoir quelle route j'ai prise depuis, et quel état de vie j'ai envie d'embrasser. C'est pour m'acquitter de mon devoir et vous tirer d'inquiétude, que je vous écris cette présente. Je vous dirai donc que je suis sorti de Sept-Fonts le 2 juillet. J'avais encore la fièvre quand j'ai quitté le monastère; elle ne m'a abandonné que le quatrième jour de marche. J'ai pris la route de Rome; je suis à présent bientôt à moitié chemin. Je n'ai guère avancé depuis que je suis sorti de Sept-Fonts, parce que pendant le mois d'août il fait de grandes chaleurs dans le Piedmont où je suis, et que j'ai été retenu pendant trois semaines dans un hôpital (où j'ai été assez bien), par une petite maladie que j'ai eue. Au reste, je me suis bien porté depuis que j'en suis sorti.

« Il y a en Italie plusieurs monastères, où la vie est fort régulière et fort austère. J'ai dessein d'entrer dans quelqu'un, et j'espère que Dieu m'en fera la grâce. Je sais même un de ces monastères de l'ordre de la Trappe, dont le supérieur a écrit à un abbé de France, que s'il se présentait des Français dans son abbaye, il les recevrait avec plaisir, parce qu'il lui manquait des sujets. J'ai tiré de bons certificats de l'abbaye de Sept-Fonts. Ne vous inquiétez pas à mon égard; je ne manquerai pas de vous envoyer de mes nouvelles. Je voudrais

bien en avoir des vôtres et de mes frères et sœurs ; mais cela n'est pas possible à présent, parce que je ne suis pas arrêté dans un lieu fixe.

« Je ne manque pas de prier Dieu pour vous tous les jours. Je vous demande pardon de toutes les peines que je peux vous avoir causées, et vous prie de m'accorder votre bénédiction, afin que Dieu bénisse mes desseins. C'est par l'ordre de sa providence que j'ai entrepris le voyage que je fais. Ayez soin surtout de votre salut et de l'éducation de mes frères et sœurs. Veillez sur leur conduite. Pensez aux flammes éternelles de l'enfer et au petit nombre des élus. Je suis bien content d'avoir entrepris le voyage que je fais. Je vous prie de faire mes compliments à ma grand'mère et à mon grand'père, à mes tantes, à mon frère Jacques, à tous mes frères et sœurs, et à mon oncle *Chois* (François). Je vais entrer dans un pays où il fait bon pour les voyageurs. Il m'a fallu affranchir ma lettre pour sortir des Etats du roi de Sardaigne, tant qu'elle fût arrivée en France. Je finis en vous demandant derechef vos bénédictions, et pardon des chagrins que je vous ai occasionnés.

» Fait en la ville de Quiers [14], en Piedmont, le 31 août 1770 [a]. »

Cette lettre nous offre une nouvelle preuve de la délicatesse de conscience du Serviteur de Dieu, dans les excuses répétées qu'il fait, d'avoir été l'occasion involontaire de beaucoup de chagrins pour ses parents. Le souvenir de leurs inquiétudes, de leurs peines, de leurs larmes formait un poids sur son cœur, et il ne trouve d'autre moyen de se soulager, qu'en implorant son pardon comme d'une faute. On y voit aussi la force de conviction à laquelle il obéissait, par rapport aux desseins de Dieu sur lui, sans en connaître clairement le terme. Quand elle fut connue dans le pays aussi bien que la première, elle ajouta beaucoup à l'idée qu'on avait déjà de la sainteté de ce jeune compatriote.

Cependant le moment approchait où la lumière allait luire sans obscurité dans son âme : pendant qu'il demandait au Seigneur aide et lumière pour connaître et accomplir sa divine volonté, Dieu lui

[a] Le *fac-simile* de cette lettre est joint à ce volume. L'autographe, qui fut retenu jusqu'au procès par le curé d'Œuf, M. B. Vincent, est gardé précieusement dans la famille, ainsi que celui de la première lettre.

révéla, par une illumination très-claire de l'intelligence, jointe à une inspiration sensible au cœur, que « le divin vouloir était qu'il marchât sur les traces de saint Alexis, en abandonnant pour toujours patrie, parents, aises et commodités, et tout ce qu'il y a de flatteur au monde, pour mener un nouveau genre de vie, la plus pauvre, la plus pénible et la plus pénitente : et cela non dans un désert, non dans un cloître, mais au milieu du monde, en visitant dévotement en pèlerin les sanctuaires les plus renommés. » Ce sont les expressions de ses confesseurs [15].

Ce langage intérieur et substantiel qui se fit entendre à Benoît, est celui dont parlent les docteurs mystiques et dont ils affirment unanimement, que quiconque l'a entendu, ne saurait pas plus douter de sa réalité, que s'il avait retenti à ses oreilles. C'est celui dont fut favorisée sainte Thérèse, au début de sa carrière spirituelle, et au sujet duquel elle confesse qu'après l'avoir ouï, elle vit déracinée de son cœur toute affection terrestre, même la plus innocente, et sentit un calme parfait succéder aux orages intérieurs.

La même chose arriva également à Benoît, aussitôt que la voix divine se fût fait entendre ; il éprouva ce repos, cette quiétude, cette paix intérieure qui est le caractère des opérations de l'esprit divin. Doué d'un cœur magnanime et généreux, il se trouva prêt à tout pour tendre à la plus grande perfection, et pour correspondre aux vues de Dieu sur lui. Sa résolution fut prise incontinent de ne plus entretenir de relation suivie avec aucune créature, pas même avec sa famille, et de vivre en reclus au milieu du monde. Néanmoins, humble comme il était et défiant de ses propres lumières, il ne voulut pas s'en rapporter à lui-même, il soumit tout ce qui se passait dans son âme au jugement d'un confesseur français qui se trouvait dans le pays, selon sa propre déclaration à un religieux de Lorette, qui le rapporte ainsi :

« Je me rappelle que quand il me parla du choix de son genre de vie, je l'interrompis pour lui faire les interrogations convenables : comment il s'était déterminé à une vie si extraordinaire, qui doit porter avec elle de nombreuses distractions, et qui présente des périls fréquents et assez graves ; j'ajoutai qu'il n'avait pu le faire

sans une inspiration spéciale d'en haut, connue et approuvée de quelque directeur prudent, et pourvu du discernement des esprits. Benoît, contraint par le précepte d'obéissance, me répondit sur-le-champ qu'il avait senti en lui une inspiration très-sensible, qui lui avait touché le cœur, et par laquelle il était poussé à abandonner sa patrie, sa maison, ses parents et toutes les commodités de la vie pour embrasser le mépris de soi-même, le détachement complet de toutes les choses d'ici-bas, la pauvreté, la pénitence; qu'il n'avait point agi en cela capricieusement et ne s'était pas fié à sa propre prudence; mais qu'il s'était choisi un directeur habile auquel il avait confié son intention, et dont il avait obtenu l'approbation et même des encouragements. »

Son dernier confesseur de Rome raconte aussi dans sa Vie, qu'il fit le même examen et en tira la même conclusion : « Dès les premiers jours où il commença à me découvrir son intérieur, dit cet ecclésiastique, j'examinai avec la plus grande attention sa conduite si extraordinaire, et son genre de vie si opposé aux règles communes, pour en connaître l'esprit et voir si je pouvais l'approuver. Je lui fis beaucoup de questions, et je fis en moi-même beaucoup de réflexions; et après mûr examen, je connus avec évidence que c'était Dieu qui le guidait. » Cette conduite fut ensuite approuvée successivement par tous ceux qui le dirigèrent, même par quelques-uns qui s'y opposèrent d'abord, avant d'être édifiés sur la volonté de Dieu, mais qui, la reconnaissant après discussion, n'en furent que plus positifs pour l'encourager à poursuivre jusqu'à la fin. Plusieurs même virent déjà dans sa sortie de Sept-Fonts une disposition particulière de la Providence, qui voulait donner dans son serviteur un lumineux exemple, pour prouver au siècle que la perfection évangélique est praticable dans le tumulte du monde, non moins que dans la solitude du cloître. Aussi ne verrons-nous plus Benoît essayer d'entrer dans aucun monastère, quoique plusieurs personnes l'y aient engagé, et nous l'entendrons répondre sans hésitation à ceux qui blâmaient sa façon de vivre : *Dieu le veut!*

CHAPITRE XIV

Portrait physique.

Timentis Dominum, beata est anima ejus. (Eccli. XXXIV. 17.)
Bienheureuse est l'âme de celui qui craint le Seigneur.

A l'âge où Benoît était parvenu, sa constitution physique avait pris tous ses développements. C'est le cas d'esquisser son portrait, en notant par avance les modifications que produisirent à la longue dans son extérieur, l'impression de sa haute vertu et les rudes traitements qu'il faisait subir à son corps.

Il était d'une taille moyenne (six palmes et cinq onces, équivalant à un mètre cinquante-six centimètres), d'après la mesure prise après son décès. Il avait la tête assez forte ; son front était large, proéminent, haut et arrondi, ses yeux bien fendus et de couleur gris-noir, ses sourcils assez épais et de couleur châtain. Il avait le nez un peu court ; la bouche arquée et peu fendue ; les lèvres d'une certaine épaisseur, le menton rond, le cou gros et court. Ses épaules étaient d'une assez large carrure, ses membres bien proportionnés, et la corpulence assez forte à raison de sa taille. Ses mains étaient plutôt délicates et très-bien faites, au dire d'un sculpteur qui fit son buste ; la carnation était d'une grande blancheur et la finessse de la peau trahissait la délicatesse de ses premières occupations ; en santé, il n'y manquait pas un léger coloris naturel.

Dans le jeune âge, ses cheveux châtain-clair étaient touffus et légèrement crépus, son visage plein et aux contours arrondis; mais dans

la suite de sa vie, il négligea complètement sa chevelure, qui devint lisse et qui crût assez pour faire dire qu'il la portait à la nazaréenne, expression par laquelle les Italiens désignent celle que la tradition prête au Sauveur; ses joues se creusèrent, et son visage s'allongea par l'effet de ses pénitences; son teint se hâla et devint un peu terreux par l'incurie. Sa barbe, qui ne fut jamais bien longue, était d'un blond-roux, inculte comme ses cheveux, mais naturellement divisée par le milieu; ce qui rappelait encore une tradition de Nazareth. Il était d'un tempérament sec et nerveux, d'un sang frais et vermeil et d'une constitution qui, sans être débile, avait besoin d'un exercice modéré pour se fortifier, et qui fut promptement ruinée par les rigueurs de son régime.

Mais ce qui importe davantage, c'est le ton physionomique qu'il avait acquis avec le temps. Dès le bas âge et encore plus pendant sa jeunesse, il s'était fait remarquer par sa physionomie douce, honnête, agréable; respirant la simplicité, la candeur, la bonté; inspirant la sympathie, l'affection et la tendresse. Toujours son humeur sérieuse avait été tempérée par des manières affables, polies, engageantes; toujours cependant il s'y mêlait un air de dignité, de noblesse, de grandeur, qui commandait l'estime et souvent le respect. En tout temps sa démarche était grave, son pas lent et mesuré. Cette gravité attrayante était le reflet des qualités de son âme. Avec l'habitude du recueillement et de l'oraison, cette âme finit par recevoir une empreinte de la Divinité, et si le visage est le miroir de l'âme, sa physionomie participa de cette empreinte : elle prit un air de bonté céleste qui faisait qu'après l'avoir regardé attentivement, on ne l'oubliait jamais. Il en transpira quelque chose de l'élévation surnaturelle de ses pensées; ses traits se modifièrent suivant un type qui n'était pas purement idéal; sa figure, en un mot, sembla s'entourer d'une auréole de sainteté.

C'est ce qui nous explique un fait assez singulier, arrivé à un peintre français, F. Bley, qui se trouvait à Rome et qui le raconte ainsi dans une lettre écrite en 1783 à son frère. « En l'année 1777, lorsque je méditais le grand tableau de la Vocation de saint Pierre, que tu dois avoir vu, je rencontrai dans une rue de Rome un jeune

homme mis en mendiant, qui portait une petite barbe rousse. J'observai cet homme, et pensant que sa tête pourrait bien me servir pour celle du Christ que j'avais à faire, je lui demandai en italien, s'il voulait venir chez moi pour se faire peindre. Il me refusa tout net; mais ayant compris à sa manière de parler qu'il n'était pas italien, je lui dis : Seriez-vous français ? Il me répondit qu'il l'était. En ce cas, lui répliquai-je, ne refusez pas de rendre ce service à un compatriote : j'ai à représenter dans un tableau la figure du Sauveur, je suis extrêmement embarrassé à trouver des modèles qui puissent me convenir; vous pourriez me servir, faites-moi le plaisir de venir. Mes raisons et le patriotisme le touchèrent. Il me promit à condition que j'aurais bientôt fait. S'il ne tient qu'à cela, lui répliquai-je, une matinée me suffit. Il vint, se posa comme une statue, et à la fin de la séance, il ne voulut pas d'argent. Cette étude étant achevée, après trois ou quatre heures de travail, il la considéra un instant en souriant, et dit : « Allons, que ce soit pour la gloire de Dieu. Plus de cinquante graveurs ont essayé de représenter cet homme extraordinaire après sa mort; mais de l'aveu de tous ceux qui l'ont connu, aucun n'a réussi. Le seul portrait ressemblant qu'on ait fait, est celui que j'ai mis entre les mains d'un des plus habiles graveurs d'Italie (Dominique Cunégo). Tous ceux qui connaissaient depuis longtemps Benoît Labre, ont été attendris en le voyant, et plusieurs l'ont baisé avec respect; tous m'ont dit que j'avais un trésor entre les mains. Je ne m'en dessaisirai jamais, excepté que mon souverain me fît l'honneur de me le faire demander [a]. »

Et ce ne furent pas seulement des peintres qui eurent l'idée de cette analogie; mais beaucoup d'autres personnes déclarèrent qu'en voyant Benoît, elles croyaient voir le type traditionnel de Jésus-Christ. On serait tenté de croire que Dieu s'était plu à imprimer une ressemblance avec son fils, sur les traits de cet amant de la croix, qui cherchait à exprimer cette similitude dans ses œuvres. Du moins, tous les observateurs judicieux, loin de se laisser tromper aux apparences

[a] C'est ce qui arriva en effet. Madame Louise de France, religieuse carmélite à Saint-Denis, fit demander le tableau original à M. Bley, qui le lui envoya. Le même portrait fut de nouveau gravé à Paris, par M. Voissard, et c'est celui qui est reproduit en tête de ce volume.

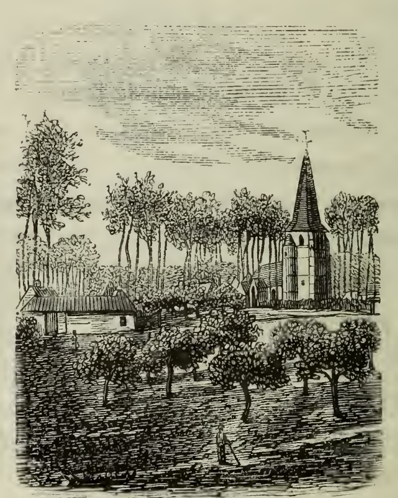
dans lesquelles il s'enveloppait, pénétraient par certains signes extérieurs, jusqu'au cœur de l'arbre, et découvraient, sous cette rude écorce, la beauté de l'âme qui y résidait.

Nous clôrons ce chapitre et ce premier livre, par une table chronologique des principaux événements, qui en sera comme une récapitulation :

Naissance de Benoît.	26 mars	1748
Baptême.	27 mars	1748
Ecole d'Amettes.		1753
Ecole de Nédon.		1756
Départ pour Erin.	fin de	1760
Première communion.	4 septembre	1761
Première demande d'entrer à la Trappe.		1764
Mort du curé d'Erin.	13 septembre	1766
1er retour à Amettes et 2e demande pour la Trappe.	novembre	1766
Premier séjour à Conteville.	décembre	—
Missions près de Conteville.	carême	1767
3e demande, permission; tentatives chez les Chartreux.	avril et mai	—
Séjour à Ligny-lez-Aire.	29 mai	—
Première entrée à la Chartreuse de Neuville.	6 octobre	—
4e demande et premier voyage à la Trappe.	25 novembre	—
Deuxième retour à Amettes.	décembre	—
Naissance et baptême d'Augustin.	3 mars	1768
Deuxième séjour à Conteville.	Pentecôte	—
Troisième retour à Amettes.	(août)?	—
Mission près de Boulogne et retraite au séminaire.	juin	1769
Deuxième entrée à la Chartreuse de Neuville.	12 août	—
Départ de Montreuil et première lettre.	2 octobre	—
Deuxième voyage à la Trappe.	(12 octobre)?	—
Arrivée à Sept-Fonts.	30 octobre	—

Postulation en Chapitre.	2 novembre	1769
Vêture de Choriste.	11 novembre	—
Entrée à l'infirmerie du couvent. . . .	fin d'avril	1770
Entrée à l'hôpital extérieur du monastère. .	13 mai	—
Départ de Sept-Fonts.	2 juillet	—
Séjour dans un hôpital étranger. . . .	(août)?	—
Deuxième lettre, datée de Quiers en Piémont.	31 août	—

FIN DU LIVRE PREMIER



Vue de l'église d'Amettes
et de la maison en laquelle est né le Bienheureux,
du côté du verger.

LIVRE DEUXIÈME

Depuis son départ pour l'Italie jusqu'à la fixation de son domicile à Rome.

AVANT-PROPOS

Réflexions sur les pèlerinages [a].

Dum sumus in hoc corpore, peregrinamur a Domino. (2 Cor. v. 6.)
Pendant que nous sommes dans ce corps mortel, nous sommes des pèlerins éloignés du Seigneur.

Le premier but de pèlerinage des chrétiens primitifs, ce furent assurément les lieux sanctifiés par la présence et par les œuvres mystérieuses du Rédempteur. Jérusalem, Nazareth, Bethléhem, attirèrent dès l'origine de nombreux pèlerins, désireux de compatir à la passion du Sauveur du monde, sur le théâtre même de ses souffrances, et de se former une représentation plus vive de tout ce qu'il a fait, par la vue des localités où il a daigné l'opérer. Toutes les régions où avait retenti la trompette évangélique, et surtout les différentes provinces de l'empire romain, fournirent de bonne heure

[a] Le mot de pèlerinage pouvant signifier et le sanctuaire visité et la visite qu'on y fait, nous avertissons, pour lever toute amphibologie, que nous l'avons toujours employé dans le dernier sens, réservant pour le premier, le mot de sanctuaire.

et avec continuité leur contingent à ces pieuses pérégrinations.

Bientôt la mort glorieuse des apôtres, ces hérauts de l'Evangile du Verbe fait chair, donna de la célébrité à certains autres lieux, et leur souvenir s'attacha particulièrement aux endroits assez heureux pour posséder leur dépouille mortelle. Les restes de Pierre et de Paul surtout, ces princes des apôtres, exercèrent une énergique attraction; car de leurs *confessions* sortait une voix puissante, écho de celle qui les avait appelés à la conquête de l'univers et de sa capitale. Après eux, les grands martyrs, que les circonstances de leur triomphe faisaient resplendir d'une auréole plus brillante, partagèrent l'honneur d'attirer à leurs tombeaux les dévots admirateurs de ces héroïques combats.

L'histoire de l'Eglise et la biographie des saints sont pleines d'exemples de ces pieux voyageurs, que leur foi rendait supérieurs à toutes les difficultés et à tous les périls de ces longs pèlerinages. Et combien d'entre eux trouvèrent le martyre dans le trajet ou au terme de leur voyage! Combien même ne l'entreprenaient que dans cette espérance de réunir leurs ossements à ceux des témoins de Jésus-Christ! S'il en fut ainsi dans ces siècles, où le moindre soupçon de christianisme exposait à une mort violente, combien ne dut pas s'accroître l'empressement de visiter les lieux saints et les tombes des martyrs, lorsque la paix eut été donnée à l'Eglise, et l'Evangile mis en honneur! Alors en effet l'Orient et l'Occident croisèrent leurs transmigrations vers l'ancienne et la nouvelle Jérusalem; Rome et la Palestine virent affluer, selon les prophéties, les visiteurs de toutes les contrées sur lesquelles s'était levé le Soleil de la vérité.

Ce n'est pas tout. La bonté divine se complut souvent, dans le cours des âges, à opérer des merveilles plus éclatantes dans certains lieux déterminés, pour glorifier ses saints de tous les ordres, et plus spécialement la Reine des saints. On ne les invoque jamais en vain nulle part; mais la répétition des prodiges dans un même endroit porte à croire que leur invocation y est plus efficace qu'ailleurs, soit que le titulaire y agrée plus volontiers les supplications de ses dévots pour une fin combinée par la Providence, soit que l'opération des

miracles par la toute-puissance divine y attache une consécration particulière, comme jadis, selon l'opinion des peuples, aux places touchées par le feu du ciel. Cette observation s'applique plus justement encore à l'intercession de la Mère de Dieu. Il entre dans les vues de son Fils, qu'elle soit honorée par toutes les générations et dans tous les lieux, ainsi qu'elle l'a prédit elle-même dans son cantique. C'est pourquoi les effets de sa protection ne se bornent pas à quelques localités en petit nombre. C'est dans toutes les contrées de la terre, que son pouvoir s'est fait et continue à se faire sentir, tantôt sur un point, tantôt sur un autre, et avec une fréquence étonnante. De là vient que ses sanctuaires se sont multipliés à l'infini, et que la terre catholique en est pour ainsi dire couverte.

Or, il fallait, pour répondre à ce dessein de Dieu, que parmi ces sanctuaires répartis sur tout le globe, il y en eût à de grandes distances quelques-uns plus renommés que les autres, où pussent venir les pèlerins des extrémités d'une grande circonférence, quand il s'agit de grâces plus extraordinaires, et pourtant que les divers pays en offrissent de plus rapprochés aux populations, qui ne peuvent pas se déplacer pour aller au loin. C'est cette distribution en effet que nous voyons exister dans le monde catholique; elle est la conséquence d'une économie, analogue à celle qui avait présidé à la distribution des cités de refuge dans la terre promise : leur répartition à travers les douze tribus, avait pour fin de les mettre à portée de ceux qui étaient forcés de s'y retirer; mais la sainte montagne de Sion, et précédemment le tabernacle de Silo, offrait un asile à tous indistinctement. Ainsi dans la concession des bienfaits locaux dus à la munificence de Marie, cette Vierge sainte nous est montrée comme étant, à titre de médiatrice, l'asile et le refuge de tous en général et de chacun en particulier.

Les pèlerinages sont donc tout à la fois effet et cause des sanctuaires, et les motifs de l'existence de ceux-ci suffiraient pour légitimer ceux-là, quoiqu'en disent les incrédules et les hétérodoxes. Il faut bien qu'il y ait une étroite connexion, entre le sentiment religieux et la visite des lieux consacrés par quelque apparition des

habitants du ciel, ou par quelque opération réputée surnaturelle, puisque cette coutume a été de tous les temps et de toutes les religions. Nous la voyons chez les Hébreux, pour qui Béthel, Phanuel, Gérare, Mambré et autres endroits signalés par des manifestations divines ou par des souvenirs de leurs patriarches, étaient des monuments sacrés, religieusement visités. Les païens dirigeaient leurs pèlerinages vers les oracles de Delphes, de Dodone, de Cumes, de Délos et d'autres localités, superstitieusement révérées à cause des contre-façons d'œuvres divines, qu'y avait opérées l'esprit de ténèbres pour tromper ses adorateurs. Mahomet emprunta de la Synagogue l'obligation imposée par le Coran à ses sectateurs de visiter son sépulcre, au moins une fois dans leur vie, parce que la Mecque avait été son asile dans sa fuite, et le théâtre de ses feints entretiens avec l'archange Gabriel.

Si l'on a vu des oisifs faire de longs voyages, pour se pâmer en face de la demeure ou du mausolée des hommes, devenus fameux par leur génie ou même par leurs crimes, serait-il moins naturel de se transporter aux endroits que la Divinité a daigné honorer de sa présence sensible, ou de celle des justes qu'elle-même glorifie? Taxera-t-on de superstition le désir d'y respirer les émanations qu'a dû y laisser le souffle de Dieu? Certes, l'indifférence religieuse, après le protestantisme, a cru les pèlerinages abolis par ses railleries et ses sarcasmes, et voilà qu'aujourd'hui la piété, en se réveillant, précipite de nouvelles caravanes sur les pas des anciens pèlerins! Voilà que la Palestine recouvre pour les Français sa célébrité de Terre-Sainte, et attire, comme par le passé, les hommes de foi qui en ont retrouvé le chemin.

Quoi qu'il en soit des considérations précédentes, ce qui pour nous catholiques est décisif, c'est que l'Eglise a toujours approuvé la dévotion qui conduit les fidèles à ces sanctuaires, comme un moyen utile de sanctification dans les conditions voulues. Et d'abord c'est à ses yeux une œuvre expiatoire du péché, et elle l'a souvent imposée à titre de pénitence pour de grandes fautes. Elle fait plus; elle y attache des indulgences, pour exciter tous les chrétiens qui n'en sont pas empêchés, à suppléer par cette voie à l'insuffisance des

satisfactions qu'ils pourraient offrir à la justice divine. Ses pasteurs eux-mêmes en donnent souvent l'exemple, et ses princes y sont tenus de temps à autre, par rapport aux tombeaux des chefs des apôtres. Et que de saints se sont formés en visitant les confessions et mémoriaux des saints antérieurs! Les saintes Hélène, Brigitte, Elisabeth de Portugal, Catherine de Sienne, entre beaucoup d'autres femmes, et parmi l'autre sexe, les saints Adalbert, Roch, Alexis, Ignace de Loyola, Charles Borromée, Jean Canzius, le bienheureux Amédée de Savoie, et mille autres, en ont suivi et donné l'exemple : quelle témérité n'y aurait-il pas à blâmer ce qu'ils ont pratiqué!

On ne peut donc douter de la convenance et de l'utilité des pèlerinages en eux-mêmes. Ils nous représentent la condition de l'homme sur la terre; ce sont de pieux voyages, emblèmes de cet autre voyage qu'on nomme la vie, laquelle n'est elle-même qu'un laborieux pèlerinage vers le sanctuaire éternel. Le pèlerin, en se séparant momentanément de sa résidence et de tout ce qui l'y rattache, fait une sorte d'apprentissage de cette séparation dernière où il devra tout quitter. L'interruption de toutes les relations qui composent le fil de ses jours, l'habitue, s'il est conduit par des motifs religieux, à la pensée de le voir un jour rompu à tout jamais. En un mot, c'est un essai de détachement de tous les objets terrestres de ses affections, et un acheminement du cœur vers les biens célestes.

L'essai sera bien plus complet, l'apprentissage plus effectif, si la vie entière ou une portion notable et continue se passe en pèlerinages. La profession de pèlerin, pour ainsi parler, est la plus complète expression de la vie du Fils de l'homme, qui n'a pas voulu avoir sur la terre, où reposer sa tête [a]. A la fin de ses jours, le pèlerin perpétuel a un droit tout particulier de parler le langage du patriarche Jacob émigré en Egypte : « Les jours du pèlerinage de ma vie ont été courts et pénibles [b]. » Il a vécu comme ces oiseaux qui fendent les airs, et ne posent les pieds sur la terre qu'à la passade et par pure nécessité. Sa vie s'est écoulée comme un fleuve limpide qui roule ses eaux vers la mer, sans être arrêté ni retardé par la

[a] Matth. VIII. 20; Luc. IX. 58. = [b] Gen. XLVII. 9.

beauté des campagnes qu'il parcourt. Tel fut le bienheureux Labre, qui a réalisé l'idéal du passager, à l'imitation duquel saint Pierre conviait les premiers chrétiens, pour les affranchir de toute inclination de la chair : « Mes bien-aimés, je vous adjure de vous abstenir des désirs charnels, comme des étrangers et des pèlerins [a]. »

Entrepris donc et exécutés avec les sentiments convenables, ces voyages peuvent procurer de grands avantages spirituels au pèlerin, en ranimant sa foi, son espérance et sa ferveur. Les sanctuaires qui en sont le terme, sont pour l'ordinaire placés dans des sites pleins d'une religieuse horreur, qui ouvre l'âme aux impressions surnaturelles; ils sont intérieurement remplis de monuments commémoratifs d'événements miraculeux : à moins d'y apporter un esprit sceptique (et cela sort de notre hypothèse), le visiteur ne peut qu'être saisi d'une sainte émotion, excitée par ces témoignages de l'intervention du Ciel dans les choses humaines, et du crédit des amis de Dieu pour le déterminer à cette intervention. Il a sous les yeux des preuves évidentes de la puissance et de la sollicitude divine; comment sa foi resterait-elle endormie à ce spectacle? il sentira là une présence de Dieu spéciale, se trouvera en quelque sorte plus rapproché du ciel, et par conséquent plus dévoué au Maître qu'on y adore.

Que s'il est venu pour implorer un bienfait quelconque, les murs eux-mêmes lui diront que beaucoup d'autres en ont obtenu dans ce lieu avant lui; il espérera donc avec plus de confiance d'être exaucé, à la vue des faveurs que la libéralité divine a dispensées à large main dans ce sanctuaire, et puisque le degré de confiance règle la probabilité du succès de la prière, il sentira croître les chances favorables à sa demande, à mesure que croîtra son assurance de l'obtenir. Il arrivera sans doute à demander sans hésiter, comme le recommande expressément l'apôtre saint Jacques, qui lui garantit dans ce cas la certitude du succès [b]. A plus forte raison, s'il n'a en vue que les grâces spirituelles, ces dons meilleurs qui doivent être le principal objet de notre émulation, son désir, avivé par l'espérance, le rendra digne de ce qu'il réclame.

[a] 1 Pet. II. 11. = [b] Jac. I. 6.

L'amour aussi s'alimente par la reconnaissance, et la reconnaissance s'anime par la vue de celle des autres; et en quel lieu se manifeste-t-elle plus sensiblement? Là, mille voix répètent les effets de la bonté divine; mille tableaux représentent les calamités dont elle a opéré la délivrance : le captif y a déposé ses chaînes; l'estropié, ses appuis; l'infirme, le relief du membre endolori; le malade, la peinture de ses douleurs passées. L'édifice lui-même est un élan de gratitude vers le ciel, et le concours des suppliants ne laisse pas aussi que d'avoir son influence sur tous et sur chacun; car la ferveur s'enflamme au contact de la ferveur : comment donc sortir de là sans être pénétré d'une nouvelle ardeur pour le service du Bienfaiteur qui s'y montre si généreux? Comment, après cette halte, ne pas se sentir de nouvelles forces pour marcher vers le terme essentiel de la course mortelle?

Mais, dira-t-on, ces considérations, belles abstractivement, sont démenties par l'expérience, et contredites par la maxime si connue du livre d'or sur l'Imitation de Jésus-Christ, laquelle affirme que « rarement se sanctifient, ceux qui multiplient leurs pérégrinations [a].» La réponse est facile : c'est que les périls sont fréquents, et que les dispositions sont rares. D'un côté nous avouons que les pèlerinages offrent beaucoup de dangers, à qui n'est pas déjà ferme dans la vertu; le moindre de tous est celui de la dissipation, qui peut faire perdre le peu de piété qu'on avait auparavant, si le remède n'était facile à qui marche en la présence de Dieu et en compagnie de son ange. Du reste, quels que soient les inconvénients, il n'y a qu'une conséquence à en tirer; c'est que ces déplacements ne conviennent pas à toute sorte de personnes, et qu'en tout cas, un pèlerinage ne doit pas être résolu à la légère et sans conseil; et c'est pour cela que les bonnes règles prescrivent de ne point s'en rapporter à soi, mais de prendre l'avis d'un sage directeur, avant de s'y résoudre, et que même anciennement, l'Eglise défendait d'entreprendre aucun pèlerinage lointain, sans la permission de l'évêque.

En effet, la principale cause de l'insuccès des pèlerinages, c'est le défaut de dispositions et de précautions convenables. En vantant

[a] Lib. I. 23.

leurs avantages, nous ne parlons pas de ceux qui s'entreprennent par curiosité, par désœuvrement, par inquiétude ; ce sont là des excursions de touriste, et non de saintes pérégrinations : un pèlerinage est un acte essentiellement religieux, et la dévotion doit être le seul ou au moins le principal mobile qui en inspire le projet, qui en dirige les apprêts et qui en accompagne l'exécution. Nous ne parlons pas non plus de ceux que fait entreprendre à de pauvres hères, l'appât du vagabondage ou une spéculation d'intérêt ; ce sont là des voyages de gueux ou de marchands, et non de saintes pérégrinations ; un pèlerinage est une entreprise de négoce spirituel et céleste, qui calcule et recherche, non le lucre temporel ou le gain du plaisir, mais un profit d'un tout autre genre.

En restreignant donc le nom de pèlerin au visiteur que la dévotion conduit à quelque sanctuaire, qui ne voit que cette dévotion doit le rendre circonspect, et lui faire prendre des précautions contre sa propre faiblesse ? Il doit savoir que l'inconstance de la légèreté ou les attraits de la nouveauté modifient souvent les premières dispositions ; que la diversité des personnes avec qui l'on traite, et la variété des lieux dans lesquels on passe ou l'on s'arrête, peut aisément endormir la vigilance ; mais si aux premiers pas commandés par la piété, en succèdent d'autres guidés par des inspirations toutes différentes, la faute est toute de l'homme, et non de la dévote entreprise. S'agit-il d'un pèlerinage satisfactoire, ce qui lui donne un caractère pénitentiel et le rend fructueux pour le salut, ce sont les fatigues et les incommodités inhérentes aux voyages, quand elles sont, sinon recherchées, au moins acceptées avec esprit de componction, et le mérite expiatoire sera en proportion du labeur : malheureusement l'habitude de la mollesse substitue le luxe des moyens de transport, des repas et des vêtements, à la simplicité, à la gêne, à la mortification qui doit caractériser le pèlerin ; on veut retrouver en route et partout les agréments et les commodités d'une vie opulente : encore une fois, c'est la faute de l'homme et non de la dévote entreprise.

Nous arrêterons là ces réflexions, notre dessein n'étant point de

tracer ici une méthode pour sanctifier les pèlerinages et les faire servir à se sanctifier soi-même. Nous avons voulu seulement rectifier quelques idées mondaines à la moderne, qui s'opposeraient à une juste appréciation de l'espèce de dévotion, à laquelle Benoît Joseph Labre va consacrer la seconde période, et presque le reste de son existence. Déjà nous avons montré que le blâme ne saurait atteindre sa résolution, puisqu'il obéit dans ce choix à une volonté certaine du Créateur. Quant à la manière dont il comprit et suivit sa vocation, l'on peut déjà la présumer d'après les dispositions que nous lui connaissons, et la suite de son histoire nous l'apprendra encore mieux, en nous montrant qu'autant de pas il a faits, autant d'actes de vertu. Si sa méthode dépasse la mesure ordinaire, il le fallait peut-être pour montrer jusqu'où peut aller la puissance de la grâce dans ce genre de sainteté : mais abstraction faite des extrémités auxquelles sa ferveur l'a porté, quiconque voudra se vouer à la vie de pèlerinages à temps ou à perpétuité, pour s'en faire un moyen de pénitence et de sanctification, trouvera dans la conduite de Benoît des exemples frappants de toutes les vertus propres à cette carrière. Il en est de lui comme des martyrs; on peut bien imiter leur foi et leur dévoûment à la vérité, sans endurer leurs supplices et leurs tortures : de même il est très-possible d'imiter les vertus de notre Bienheureux, sans endosser ses livrées, ni copier servilement toutes ses démarches.

Toujours est-il que Dieu, qui le prédestinait à être le modèle des vrais pèlerins, lui avait départi les grâces spéciales dont il avait besoin pour cette fin. En récompense de sa fidélité à ces premières grâces, le Seigneur accomplit à son égard les promesses exprimées par le Psalmiste[a] : il lui donna l'intelligence pour discerner les embûches des esprits infernaux semées sur sa route; il se fit son conducteur en lui tendant la main dans l'étroit et aride sentier du désert. C'est ce qu'éprouveront toujours tous ceux qui, comme lui, s'abandonneront sans réserve à la conduite de l'Esprit divin.

a Ps. XXI. 3 et 10.

CHAPITRE I

Tableau chronologique des pèlerinages.

Beati omnes... qui ambulant in viis Domini. (Ps. CXXVII. 1.)
Bienheureux tous ceux qui marchent dans les voies que leur a prescrites le Seigneur.

L'enfance et la jeunesse de Benoît s'étaient passées sous les yeux de sa famille et de ses compatriotes; il fut possible, après que la mort eut mis le dernier sceau à ses vertus, d'interroger sur sa conduite ceux qui avaient vécu avec lui, à commencer par ses parents; de le suivre dans les diverses phases de cette première période; de recueillir les faits avec leurs circonstances, et de parvenir même à en fixer les dates en grande partie : encore ne fut-ce qu'avec peine et seulement à la longue, que l'on put obtenir une série à peu près complète, telle que nous l'avons donnée à la fin du livre précédent; et il n'en peut être autrement, lorsque rien n'appelle l'attention sur le berceau et sur les premiers pas d'un enfant.

Mais la difficulté se trouva bien autrement grande pour la dernière période de sa vie, celle de ses pèlerinages. Durant quatorze ans, il avait passé successivement sous les yeux de témoins n'ayant aucune relation les uns avec les autres; qui ne le connaissant nullement, ne pouvaient prendre intérêt, ni attacher un souvenir à ses actes; dont la plupart ne voyaient même en lui qu'un méprisable mendiant, à s'en tenir aux apparences, et à l'exception de Lorette, de Rome et de quelques autres villes où il s'était

arrêté assez de temps, pour qu'un reflet de sa sainteté pût jeter quelque lumière sur lui, il n'y avait personne dans les lieux qu'il parcourait, qui le jugeât digne d'occuper un jour le monde, et de fournir matière à une histoire. La solitude dans laquelle il se renfermait et son application à rester inaperçu, ont centuplé la difficulté; et c'est merveille due à une providence particulière, qu'il se soit sauvé de l'oubli tant de faits datés, circonstanciés, comme on le verra dans la suite de cette biographie.

Il est vrai que si les procès eussent été ouverts sur trois ou quatre points principaux de son itinéraire, ils auraient réveillé les souvenirs des témoins, dont les dépositions eussent sans aucun doute révélé bien des anecdotes édifiantes, avec leurs époques, comme il est arrivé à Sept-Fonts, où la procédure entamée uniquement par rapport au noviciat de Benoît, a occasionné la manifestation de son séjour postérieur à Moulins. Malheureusement les informations juridiques sur cette partie de sa carrière, n'ont été prises que dans les deux villes de Rome et de Lorette, et il eût été d'ailleurs impossible de les diriger vers des lieux, dont on ignorait dans le principe qu'il eût fait la visite; d'où il est résulté que, si les faits remarquables qui ont été ainsi mis au jour, suffisent grandement pour manifester la teneur de sa conduite partout où il a passé, néanmoins ils laissent plus d'une lacune dans la chaîne chronologique.

Nous sommes redevables au dernier confesseur de Benoît, auteur de sa première Vie, de la connaissance de plusieurs dates qu'il a relevées des passeports et certificats trouvés en sa possession; il a ainsi planté des jalons d'une authenticité non douteuse : mais ces papiers, conservés accidentellement et incomplètement, n'ont pu donner une suite non interrompue. Les dépositions des témoins au procès sont venues ensuite jeter quelque jour sur plusieurs époques, et d'autres ont pu être déterminées par des renseignements divers.

Par ces motifs, nous avons cru devoir faire précéder la narration des faits, d'une table chronologique raisonnée des divers pèlerinages, dont les traces ont été découvertes avec plus ou moins d'évidence. Le lecteur pourra ainsi discerner les faits absolument certains, quant à leurs époques aussi bien qu'à leur contexture, d'avec ceux qui,

vrais quant à la substance, offrent moins de certitude quant à leur rang historique. C'est pour cela que leur date sera marquée d'un signe de doute (?). Tel est le moyen qui nous a paru le plus propre à rendre un compte exact autant que possible, de l'emploi que le bienheureux Pèlerin a fait de ses dernières années [16]. Ce sera comme une première ébauche de cette période intéressante.

Année 1770.

2 juillet. — Sortie et départ de l'abbaye de N.-D. de Sept-Fonts.

Il est certain que Benoît ne s'arrêta point à Moulins, en sortant de Sept-Fonts, comme quelques-uns l'ont cru; ce n'était pas sa route, et le séjour assez long qu'il y fit se rapporte à une autre époque. Il se dirigea donc, comme il l'annonçait dans sa dernière lettre à ses parents, immédiatement vers le Piémont. Il dut passer par Turin pour arriver à Quiers, d'où elle est datée. On peut conjecturer que l'hôpital où il dit avoir été traité, serait celui de cette capitale de la Principauté : mais il y fit certainement une autre apparition, dont nous parlerons dans un endroit plus conforme aux données qui en sont restées.

31 août. — Lettre datée de Quiers (Chiéri) en Piémont.

Peu après, Benoît se détermine définitivement pour la vie de pèlerin et se dirige vers Lorette, s'arrêtant aux sanctuaires qu'il rencontre à proximité de sa route, sans qu'il soit resté de trace de cette course à travers la haute Italie.

6 novembre. — Il arrive à Lorette pour la première fois.

Du moins son extrait de baptême y fut visé ce jour-là, et il n'y resta pas moins d'une huitaine.

18 novembre. — Il était arrivé à Assise, et le 20, il était inscrit parmi les cordeliers de Saint-François.

25 novembre. — Deux signatures sont apposées pour le départ, sur son acte baptistaire, qui lui servait alors de passeport.

3 décembre. — Première arrivée à Rome, où ce même acte fut reconnu et visé à l'hospice français de Saint-Louis.

1771.

— Premier séjour à Rome qui dure quelques mois, jusqu'après les fêtes de Pâques.

? mai. — Départ pour le deuxième pèlerinage à Lorette, au commencement du mois.

? juin. — Arrivée à Fabriano, où il séjourne environ trois semaines.

13 juin. — Célébration de la fête de saint Antoine de Padoue, dans la même ville.

23 et 24 juin. — Visites et conférences spirituelles avec certaines personnes de cette ville.

27 juin. — Départ précipité de Fabriano.

A ce voyage appartiennent probablement quelques visites de sanctuaires dans l'Ombrie et dans les Marches, que nous sommes forcé de placer à part, n'ayant pas de données suffisantes sur leurs dates.

? — Arrivée à Lorette sur la fin d'août, ou vers le commencement de septembre, pour le deuxième pèlerinage.

16 septembre. — Visa de l'acte baptistaire avant le départ pour le royaume de Naples.

? octobre. — Passage au mont Gargan, dans la Capitanate, et à Barletta, pour visiter la cathédrale de Nazareth.

31 octobre. — Arrivée et séjour à Bari, auprès du corps de saint Nicolas de Myre.

? — Départ pour Naples, et nombreuses excursions sur sa route.

1772.

13 février. — Arrivée et séjour à Naples; visite de Saint-Janvier et autres églises.

17 mars. — Passeport délivré à Caserta pour le retour à Rome, et lettre de recommandation du nonce pontifical de Naples.

? — Passage au mont Cassin, à Pofi et à Tagliacozzo.

? avril. — Deuxième séjour à Rome, beaucoup plus court que le premier.

? mai. — Passage et séjour à Cossignano, dans la Marche de Fermo.

3 juin. — Troisième pèlerinage à Lorette, où le certificat de baptême est visé le même jour.

? — Deuxième visite de N.-D. des Anges ou de la Portioncule, et de la basilique d'Assise.

? — Visite des sanctuaires du mont Alverne, en Toscane.

Il paraît que le Bienheureux s'arrêta fort longtemps dans les lieux sanctifiés par la demeure de saint François d'Assise. C'est vraisemblablement aussi dans ce même intervalle qu'il visita le désert des Camaldules et le monastère des religieuses du même ordre, à Pratovecchio.

? — Départ pour la France afin de se rendre en Espagne.

Nous savons peu de choses nettes sur ce long voyage : mais un fait indubitable résultant de la procédure de Sept-Fonts, c'est qu'il était à Moulins au commencement de l'année suivante, et qu'il en partit se dirigeant vers le Midi.

1773.

6 janvier. — Séjour à Moulins depuis l'Epiphanie jusqu'après Pâques. Départ pour Toulon en Auvergne.

? — Passage à Saint-Bertrand de Comminges, en se dirigeant vers un des ports des Pyrénées.

? — Passage à Barcelone. Pèlerinage à N.-D. de Mont-Serrat et à la grotte de Manrèse; à N.-D. du Pilier dans la ville de Saragosse; au crucifix miraculeux de Burgos.

? — Pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle en Galice; et au retour, passage par Bilbao.

? — Rentrée en France; passage par Lunel, Montagnac et Montpellier, par Aix et Marseille, par Nice et par Lucques, etc.

Les traditions de ce passage qui subsistent sur toute cette ligne longeant la Méditerranée, nous paraissent ne pouvoir se rapporter qu'au retour d'Espagne.

1774.

3 avril (jour de Pâques). — Troisième retour à Rome, où d'après le visa du baptistaire et les registres de l'établissement, Benoît logea les 7, 8 et 9 à l'hospice de Saint-Louis.

26 avril. — Il commence à fréquenter l'église de N.-D.-des-Monts.

? — Visite de la grotte de Saint-Benoît ou *Sacro Speco*, à Subiaco, et du monastère de Saint-Luc à Guarcino.

? Septembre ou octobre. — Quatrième pèlerinage à Lorette.

?? — Visite de diverses localités ou sanctuaires dans les Marches, et autour de Lorette.

? 3e voyage aux sanctuaires d'Assise et 2e au mont Alverne.

?? — Passage à Faenza, Ravenne, Bologne, Vérone, Milan et Turin.

10 - 20 décembre. — Passage à Maiche en Franche-Comté, où il lui est délivré un passeport pour Rome, et dans le voisinage de Baume-les-Dames.

Il y a trace d'une visite au corps de saint Claude, dans la ville de ce nom, et d'un certain séjour à Besançon, pour vénérer le saint suaire conservé alors dans la cathédrale.

? — Départ pour la Suisse et l'Allemagne. Passage à Wirlingen, dans le canton de Zurich.

1775, ANNÉE DU JUBILÉ.

11 février. — Passage à Spalochs, où le passeport de Maiche est visé pour Constance par la route de Landhaus et de Batelherdenstein, au nom du cardinal-évêque François de Rodi.

13 février. — Arrivée et séjour à Constance ou aux environs.

13 mars. — 1er pèlerinage à Einsiedeln, ou N.-D.-des-Ermites, dans le canton de Schwitz, et séjour d'environ trois semaines.

3 avril. — Course en Allemagne avec un passeport délivré ce jour à Einsiedeln, au nom du prince-abbé. Visite des sanctuaires du pays de Baden.

21 avril. — Passage à Waltshutt, près de la Forêt-Noire, où il y a un calvaire et plusieurs sanctuaires, entre autres celui de Saint-Blaise. Nouveau passeport pour Rome au nom de Marie-Thérèse, impératrice régnante.

13 mai. — Passage à Heggenschwyl, d'après visa.

22 mai. — Passage à Watweilly, d'après visa.

1er juin. — Départ pour Rome; visite de l'abbaye de Saint-Urbain, au nord de Lucerne.

28 juin. — Passage à Lucerne, où est délivrée une lettre de recommandation du nonce apostolique.

1-13 juillet. — 2e pèlerinage à Einsiedeln, passeport visé.

16 juillet. — Passage par Sarganz, pour Coire, d'après visa.

24 juillet. — Passage par Milan, d'après visa.

Puis intervalle, pendant lequel Benoît visita sans doute les sanctuaires de la Lombardie, sans qu'il en soit resté de trace.

7 septembre. — Quatrième retour à Rome, d'après le visa du passeport de Maiche, reconnu à Saint-Louis.

NOTA. Toutes les dates précédentes sont certaines; mais c'est à peu près tout ce que nous savons de cette excursion à travers la Germanie.

1776.

— Prolongation de séjour à Rome.

Benoît devient un sujet d'observations à N.-D.-des-Monts, à Saint-Sylvestre-aux-Monts, à Saint-Pierre-ès-liens, à Saint-François de Paule et en d'autres églises.

? — Il y a quelques indices d'une quatrième visite à Assise, en se rendant à Lorette.

4 février. — Cinquième pèlerinage à Lorette, d'après un certificat et le visa de l'acte baptistaire, en date du 12.

? — Nouveau départ pour l'Allemagne et la Suisse.

9 juillet. — Troisième et dernier pèlerinage à Einsiedeln, d'après passeport donné pour Rome à la chancellerie du prince-abbé.

20 août. — Passage à Waltshutt, d'après visa.

— Nouvelle lacune, qui laisse ignorer l'emploi des mois suivants et l'époque précise du cinquième retour à Rome. Peut-être est-ce dans ce mois d'août qu'il passa par Alexandrie de la Paille et s'arrêta au bourg de Quargnento.

1777.

— Cinquième séjour à Rome.

? mars. — Au milieu du carême, sixième pèlerinage à Lorette, (Pâques le 30 mars), et séjour jusqu'après les fêtes de Pentecôte.

? — Sixième retour à Rome, et fixation de domicile habituel.

1778.

? avril. — Septième pèlerinage à Lorette. (Pâques 19 avril.)

? — Septième retour à Rome, et reprise des mêmes habitudes.

1779.

? avril. — Huitième pèlerinage à Lorette. (Pâques 4 avril.)

? — Troisième visite aux sanctuaires de l'Alverne.

? — Huitième retour à Rome.

? juin. — Entrée à l'hospice évangélique pour résidence de nuit.

1780.

? mars. — Neuvième pèlerinage à Lorette. (Pâques 26 mars.) Commission remplie (23 mars) au monastère de Sainte-Claire, à Mont-Lupone. Acceptation du logement nocturne chez les époux Sori.

26 mai. — Départ après vingt-deux jours d'hospitalité, le lundi après la Trinité.

18 juin. — Neuvième retour à Rome; rentrée à l'hospice.

1781.

? avril. — Dixième pèlerinage à Lorette (Pâques 15 avril); l'arrivée a lieu seulement le 22; logement chez les mêmes habitants durant seize jours.

8 mai. — Départ de Lorette, et 10e rentrée à Rome.

Souvenirs du séjour dans l'hospice évangélique. Connaissance de la famille Zaccarelli, et commencement de liaison avec le chef de cette maison.

31 août. — Offre refusée d'une subvention mensuelle de la part du prélat de la Somaglia.

? décembre. — Première irradiation.

1782.

27 février. — Visite à un malade le jour du départ du Pape pour Vienne.

6 mars. — Départ de Rome ; passage et court séjour à Tolentino, au commencement de la semaine sainte.

28 mars (jeudi saint). — Arrivée à Lorette pour le onzième et dernier pèlerinage, et descente directe chez Sori.

3 et 4 avril. — Annonce prophétique d'une mort prochaine plusieurs fois répétée. Départ le huitième jour après l'arrivée. Passage par Macerata; commission remplie au couvent de Montecchio.

? avril. — Onzième et dernier retour à Rome.

1er juin. — Evanouissement à Saint-Théodore.

? juin. — Choix de l'abbé Marconi pour directeur et confesseur. Pénétration de la pensée du confesseur à deux reprises.

? juillet, août. — Les trois Pâques.

? septembre. — Première prophétie faite au confesseur.

1783.

1er janvier. — Assistance à une mission donnée par l'abbé Marconi à Saint-Louis-des-Français. Préparation à une mort prochaine.

3 février. — Assistance à N.-D. de la Consolation à la même occasion. Deuxième irradiation.

25 mars. — Autre prophétie au confesseur.

11 avril. — Dernière confession à l'abbé Marconi. 3e prophétie et 3e irradiation.

14 avril. — Première défaillance, et autres les jours suivants.

16 avril. — Mort chez Zaccarelli, et commencement des acclamations.

17, 18 et 19 avril. — Exposition du corps dans l'église de N.-D.-des-Monts.

20 avril. (Jour de Pâques.) — Acte de sépulture, et inhumation dans cette même église.

CHAPITRE II

Idée générale de sa manière de voyager. — Premiers pèlerinages de Lorette et d'Assise.

Beatus vir cujus est auxilium abs te (*Domine*); *ascensiones... disposuit in valle lacrymarum, in loco quem posuit* (*posuisti*). Ps. LXXXIII. 6.)

Bienheureux l'homme dont vous êtes la force, Seigneur, il dispose toutes ses démarches dans cette vallée de larmes, pour le lieu où vous l'appelez.

Benoît, rassuré sur la volonté de Dieu à son égard, a dit un adieu éternel à sa patrie et à sa parenté; il a renoncé entièrement à la chair et au sang, pour suivre Jésus-Christ errant de bourgade en bourgade. Le voilà dégagé même de ses inclinations pour le cloître : il sait maintenant que Dieu n'y a pas marqué sa place. Pour lui ne sont pas faites les aises d'une habitation fixe, même restreinte au luxe d'une cellule de chartreux ou d'un toit de trappiste : elles ne conviennent pas au pèlerin qui doit littéralement se contenter de voyager sur la terre. Pour lui ne sont pas institués les moyens réguliers de subsistance; il doit vivre au jour le jour, comme l'oiseau insouciant du lendemain, à qui Dieu fournit sa pâture quotidienne. Pour lui n'est point établi le commerce de la société, au sein de laquelle il doit pourtant se tenir, mais où il ne doit laisser d'autre trace de son passage, que celle du vaisseau qui vogue sur la mer.

Des vêtements.... Oh! qu'il en faut peu pour couvrir la nudité de l'être, qui ne fait plus partie de la cité terrestre! Il lui suffira de ce dont les mendiants ne veulent plus! Les soins de propreté... Oh!

qu'ils sont superflus pour le solitaire qui n'est attentif qu'à embellir son âme, et dont la conversation est uniquement dans les cieux ! Ce serait en outre, à ses yeux, une perte d'un temps dont chaque minute vaut une éternité. La santé du corps.... Oh ! périsse cette masure qui n'est pour lui qu'une prison fétide ! Puisque tôt ou tard, elle doit tomber en ruines, le soin de la réparer ne ferait que retarder sa dissolution, et partant le moment où elle doit être remplacée par un édifice d'une magnificence impérissable.

Il part donc seul, inconnu, sans recommandations, sans ressource aucune, sans autre protection que celle de la Providence, en compagnie de l'ange invisible qui l'accompagne ; il part pour errer de contrée en contrée, ayant pour unique perspective les intempéries des saisons, les ardeurs du soleil ou les aspérités du froid, et toutes les autres incommodités de la vie nomade, sans en avoir les dédommagements ; mais l'inclémence du ciel, le froid le plus rigoureux, comme la chaleur la plus intense, ne l'arrêteront pas un seul instant ; au contraire les injures de l'atmosphère font partie des calculs de sa mortification, ainsi que les fatigues inséparables des pèlerinages de long cours.

Il voyage à pieds, souvent sans chaussure, couvert plutôt que vêtu de haillons, qu'il ne dépouille jamais de jour ni de nuit, qu'il ne change ni l'hiver ni l'été, et qu'il ne remplace que lorsqu'ils tombent en lambeaux. Il ne se permet même pas toujours l'appui du bourdon de pèlerin. A son cou est suspendu la besace qui renferme tout ce qu'il possède, savoir quelques livres de piété avec son Nouveau Testament et ses quatre volumes de bréviaire, qui sont tout ce qu'il a de précieux. Il quitte souvent les grands chemins et les routes battues ; il s'enfonce dans les sentiers les plus solitaires et les plus ardus ; au besoin, il s'aventure par monts et par vaux, pour éviter toute communication avec les passants, quels qu'ils soient, ne voulant converser qu'avec Dieu qui le conduit et auquel il se tient constamment uni. Il dort le plus souvent sur la terre nue et sous la voûte des cieux, là où la nuit le surprend, parce qu'un pèlerin de sa trempe ne compte sur aucun logis. D'ailleurs les hôtelleries retentissent ordinairement de blasphèmes qui lui déchireraient le

cœur, ou de discours qui offenseraient ses oreilles, ou pour le moins de bruits qui nuiraient à son recueillement.

Voilà quels furent d'ordinaire l'équipage, le viatique et le logement du pèlerin Labre dans ses longues pérégrinations, qui remplissent presque toute la seconde moitié de son histoire. Quelle figure fait-il devant les populations qui le voient passer et repasser? Aux yeux du plus grand nombre c'est un pauvre déguenillé, un mendiant incommode, une créature abjecte; tranchons le mot; pour la plupart, c'est un être dont on n'oserait s'approcher sans éprouver le frisson. Mais aux yeux de Dieu, c'est tout autre chose : il y a sous ces lambeaux souillés un corps d'une pureté angélique; il y a sous cette grossière enveloppe, une âme d'autant plus noble, qu'elle est plus ignorée; il y a sous cet accoutrement de misérable, un personnage d'autant plus magnanime, qu'il est plus méprisé de lui-même et des autres.

Suivez-le de l'œil, à travers les champs et les forêts, mais d'un œil éclairé par le rayon divin que reflète sa face; vous le verrez environné du cortége de ses vertus, qui sont l'admiration des anges. Il chemine de l'air le plus composé, comme s'il était dans la compagnie la plus respectable; la modestie est dans ses regards, la gravité dans son maintien. Jamais ses yeux ne se portent sur aucun objet propre à le distraire. Les merveilles des arts, qui piquent si fort la curiosité des voyageurs, ne sont pas dignes de son attention; ce n'est après tout que l'œuvre du génie de l'homme, aidé d'un peu de patience et d'habileté : mais les magnificences de la nature parlent à son cœur, parce qu'elles lui révèlent les grandeurs de l'Artiste éternel. Aussi, toujours occupé de Dieu qui verse dans son sein des flots de lumière et des fleuves de feu, il ne connaît et ne fait usage de ses sens, que pour contempler les emblêmes de la Majesté Divine dans l'univers et dans les temples.

Suivez-le encore quand il traverse les villes et les villages, il sait y retrouver la solitude qui lui est habituelle. S'il y séjourne, il trouve le moyen de faire du bien, à l'imitation du Sauveur qui passait en semant les bienfaits. S'il fait appel à la charité, c'est pour distribuer

les aumônes à d'autres nécessiteux. Tantôt il console un affligé, tantôt il donne un conseil salutaire; ici, il soigne un infirme, là il raffermit une vertu chancelante; plus loin, il convertit un persécuteur par l'héroïsme de sa patience; ailleurs, il obtient quelque faveur du Ciel pour récompenser un acte de bienfaisance envers lui. Partout il donne des exemples de piété, de détachement, de mortification, d'humilité, d'étroite observance de tous les devoirs chrétiens, en un mot de toutes les vertus.

Lui-même trouve partout un aliment à sa propre piété; il marche, il avance sans jamais regarder en arrière, les yeux toujours fixés sur le but qu'il se propose d'atteindre. C'est une flèche lancée par une main vigoureuse, et qui, du moment qu'elle s'est détachée de la corde de l'arc, ne se détourne ni ne s'arrête qu'en touchant le point de mire. Je me trompe; la flèche ne saurait accélérer son mouvement, qui va au contraire se ralentissant; mais notre pèlerin, va sans cesse accélérant la rapidité de sa course, en sorte que son vol vers les hauteurs de la perfection, ressemble plutôt au mouvement qui entraîne les corps vers leur centre; il gravit comme eux, jusqu'à ce qu'il s'abîme dans l'océan des perfections divines.

Telle est la carrière hors ligne que s'apprêtait à parcourir un jeune homme de vingt et un ans, qui n'était pas sans instruction et sans talent, qui aurait pu même se distinguer dans le sacerdoce, auquel il fut si longtemps et si fortement excité, et qui certainement y aurait joui des avantages légitimes qui peuvent y être attachés : mais il a lu dans l'Evangile que celui qui veut sauver son âme doit la perdre [a], et que la perle du salut veut être achetée au prix de tout ce qu'on a [b]; c'en est assez pour lui faire choisir la voie la plus étroite comme la plus sûre. Avec de pareilles dispositions, les dangers de ces sortes de voyages n'existaient point pour lui; la dissipation même ne pouvait s'insinuer dans son esprit, et la critique la plus maligne y aurait usé le tranchant de ses armes. Enfin sa vertu perçait à la longue au travers de son extérieur rebutant, et finalement il laissa partout après lui une odeur d'édification, et comme une vapeur de sainteté, qui préparait, à

[a] Mat. XVI, 25; Luc. IX, 14. = [b] Mat. XIII, 45 et 46.

l'insu de la multitude, l'explosion d'une renommée posthume sans exemple.

Le premier terme vers lequel Benoît dirigea sa dévotion, en sortant du Piémont, fut la *sainte Case* [a] de N.-D. de Lorette [17], située, comme on sait, dans la Marche d'Ancône et à quelques milles de cette ville. Il devait bien sa première visite à Celle qu'il avait toujours honorée comme sa principale protectrice, et entre tous les sanctuaires qui lui sont dédiés, à celui de tous le plus vénérable, puisqu'il a servi d'habitation à la Mère de Dieu elle-même. Cependant, comme le Serviteur de Dieu stationnait volontiers partout où il rencontrait quelque localité chère à la piété des fidèles, sa marche, déjà lente par elle-même, était souvent retardée, et il ne parvint à Lorette que vers le 6 novembre 1770.

Comme il n'y était pas encore connu, il se perdit dans la foule des pèlerins, plus nombreux dans cette saison, et il n'eut aucune occasion d'entrer en relation suivie avec personne. Son maintien et son assiduité le firent pourtant remarquer par quelques-uns des desservants de ce saint lieu, qui en conçurent une opinion favorable; mais cette impression dut s'effacer promptement après le court séjour qu'il y avait fait. Elle servit seulement à le leur faire reconnaître, lorsqu'il revint les années suivantes, et à leur faire observer plus attentivement sa piété singulière, sa permanence infatigable, son recueillement à toute épreuve. Son costume retenait encore la forme de la tunique et le scapulaire ou *patience* des novices de Sept-Fonts, dont il était revêtu en quittant le monastère; ce qui n'était pas sans exemple parmi les pèlerins de profession; et il n'était pas d'ailleurs arrivé au point de délabrement qui plus tard le signala comme une marque distinctive.

A Lorette, à cause du grand concours, il y a des confesseurs pour les pèlerins des principales langues de l'Europe, comme dans les grandes basiliques de Rome, et ce sont ordinairement des ordres religieux qui ont le privilége et l'obligation de les fournir sous le

[a] A défaut d'un mot français convenable, nous avons préféré de franciser le mot italien : *La santa Casa*.

nom de pénitenciers. Quand Benoît arriva la première fois à la *sainte Case*, la pénitencerie était confiée à la compagnie de Jésus, et le confesseur français était un P. André Bodetty. Le Serviteur de Dieu ne pouvait pas encore savoir assez d'italien pour se confesser dans cette langue. Il s'adressa donc naturellement à celui que l'inscription de son confessionnal lui désignait comme compatriote. Celui-ci, après l'avoir entendu, le jugea d'une grande vertu et, voyant son état de misère, n'attendit pas sa demande pour vouloir l'assister de tout son pouvoir.

Or il disposait de deux ressources auxquelles il voulut le faire participer. Des distributions de comestibles se faisaient à la porte de l'hospice aux pauvres pèlerins qui n'y avaient pas place, et la dispensation en était subordonnée au certificat de la pénitencerie. D'autre part, une fondation pieuse, faite par le cardinal de Joyeuse en 1615, avait assigné aux Français des secours pécuniaires ou autres, et la gestion en était alors laissée au pénitencier national. Le P. Bodetty conduit donc son pénitent auprès du frère coadjuteur, et commence par lui délivrer le certificat de confession ; puis, avant de le congédier, il dit au frère qui lui servait de ministre : « Ce pauvre est une belle âme ; je vous l'ai amené pour que vous le reconnaissiez, et je vous recommande de l'aider dans tous ses besoins, au moyen des deniers de l'œuvre pie française. » Benoît, qui l'entendit, se hâta de s'éloigner.

Le coadjuteur, nommé Laurent Cayla, s'empressa, pour obtempérer à la recommandation, de rechercher le pèlerin, et commença par lui offrir le logement dans un local que l'œuvre tenait à loyer pour ses pauvres : « Je vous remercie, je vous remercie, » dit Benoît. Puis il lui offrit de l'argent, et tout ce dont il le voyait dépourvu. « D'autres sont plus besogneux que moi, répondit Benoît, veuillez le leur réserver. » Cette réponse étonna beaucoup le Père et son servant. Celui-ci, par l'ordre du premier, revint plusieurs fois à la charge, en insistant sur la nécessité qui devenait plus pressante à mesure que la saison devenait plus rude. Ce fut en vain ; il n'obtint toujours que le même refus, et se vit réduit à marquer d'un zéro le nom de Benoît sur son registre, pour signifier qu'il

n'avait pris aucune part aux aumônes. C'est le premier exemple de la résolution adoptée et constamment suivie par notre Pèlerin, de ne rien recevoir de ses confesseurs, ni de leur part.

D'autres besoins et une autre sorte d'aumône l'occupaient exclusivement; il ne se lassait pas, du matin au soir, de répandre son âme devant le Seigneur, pour obtenir la grâce de répondre fidèlement à sa vocation. Afin d'éviter les redites, nous décrirons ailleurs sa manière de vivre et d'employer son temps à Lorette; car si une tendre dévotion envers la Vierge-mère l'y avait amené une première fois pour huit à dix jours, les grâces insignes qu'il reçut dans la *sainte Case*, lui inspirèrent pour ce sanctuaire insigne une prédilection marquée, qu'il conserva tout le reste de sa vie, et qui l'y ramena presque chaque année jusqu'à la fin de sa course.

Il ne faut pas s'étonner s'il prit pour seconde station de ses pèlerinages le tombeau de saint François d'Assise; il y avait trop d'analogie entre lui et ce patriarche des Frères mineurs, pour que celui-ci n'eût point un des premiers rangs dans ses affections. Le but et le mode même de leur vocation ne manquaient pas d'une certaine similitude : tous deux ont été appelés à réhabiliter l'évangélique pauvreté, et tous deux obligés de forcer l'assentiment de leurs proches, pour répondre à cet appel. Une secrète affinité de sentiments le guidait donc vers Assise [18], où il trouverait de plus une autre *sainte Case*, dédiée à Sainte-Marie-des-Anges.

Benoît y arriva le 18 novembre, et dès le 20, il s'empressa de s'inscrire dans l'archiconfrérie dite du Saint-Cordon, instituée en 1585 par Sixte-Quint, qui, comme on sait, sortait de l'ordre des Franciscains, Cordeliers ou Conventuels, et qui enrichit cette institution de beaucoup d'indulgences privilégiées, ainsi que plusieurs de ses successeurs. L'intention de notre Bienheureux était d'appartenir par quelque lien, au séraphique père dont il se proposait d'être l'imitateur, et la cordelière des confrères en était le symbole. Il s'y était préparé par la réception des sacrements, ayant trouvé parmi les conventuels un pénitencier français, nommé Joseph-Marie Temple [19], qui devait plus tard fournir une des pages les plus importantes de

l'histoire du Serviteur de Dieu. Alors il n'eut point sur le compte de ce pénitent les lumières et les inspirations qu'il reçut plus tard, et ne put par conséquent le distinguer des nombreux pèlerins qu'il inscrivait chaque jour. Mais ce qui montre que la réception dans la confrérie des Cordeliers ne fut point pour Benoît une vaine cérémonie, c'est que le cordon ne le quitta plus jusqu'à sa mort, et qu'il n'omit pas un seul jour d'en accomplir les pratiques. Il n'est pas douteux que depuis sainte Claire et sainte Elisabeth de Hongrie, personne n'a mieux reproduit les sentiments du stigmatisé. A partir de cette époque, Benoît augmenta sa confiance dans ce grand pénitent, dont il se regarda comme l'enfant, obligé de copier ses vertus. Il se proposa également de visiter les autres lieux que sa présence a rendus fameux, et s'il n'exécuta pas sur-le-champ ce propos, c'est qu'il avait hâte d'arriver dans la ville sainte, qui lui promettait une abondante moisson de grâces.



CHAPITRE III

Premier séjour à Rome de 1770-1771.

Beatus es, popule, qui salvaris in Domino!
Scutum auxilii tui, et gladius gloriæ tuæ. (Deut. XXXIII. 29.)

Bienheureux tu es, peuple qui t'appuies sur le Seigneur!
Il est le bouclier de ta défense et l'épée de ton triomphe.

Le trajet d'Assise à Rome, pour un voyageur équipé comme Benoît, ne pouvait se faire qu'avec une fatigue extrême. Il s'agissait de traverser une contrée montagneuse et dans la saison des pluies diluviennes de ce pays. Il brava les plus rudes intempéries, et dès le 3 décembre 1770, il était à Rome, où il fut reçu tout d'abord, pendant trois jours suivant l'usage, dans l'hospice fondé en 1478, pendant le règne de Louis XI, sous le vocable de Saint-Louis [20], pour les pauvres pèlerins français.

Rome, cette capitale du monde chrétien, ce centre de la religion catholique, cette moderne Sion où est dressée la tente du Dieu d'Israël; Rome, la cité sainte, la Jérusalem de la nouvelle alliance, le lieu du triomphe et du repos du prince des apôtres; Rome pouvait seule, par le nombre immense de ses églises, par la multiplicité variée de ses dévotions, par la prodigalité privilégiée de ses indulgences, étancher la soif des eaux de la grâce qui consumait notre Pèlerin. Ce qu'il venait voir à Rome, ce n'étaient point les restes de l'antiquité, qui ne pouvaient lui apprendre qu'une chose qu'il savait déjà si bien : la vanité de tout ce qui est périssable; ce n'était point non plus la magnificence des édifices profanes ou même religieux,

qui n'avaient pour lui rien de comparable aux splendeurs de la Jérusalem céleste, seul objet de son admiration. A peine a-t-il mis le pied sur sol foulé par les martyrs, qu'il s'occupe de l'unique affaire qu'il a sur cette terre.

Dans les premiers temps, ses pas dûrent être un peu incertains. Il avait besoin de prendre langue, moins pour acquérir la connaissance des localités, que celle de la variété multiple des exercices de piété propres à chaque église. C'est une étude qui devait être longue pour lui, à cause de l'isolement dans lequel il se tenait renfermé; et néanmoins il ne pouvait régler ses dévotions personnelles, qu'après s'être mis par la pratique au courant de ce qu'on appelle à Rome le *Journal des fonctions*. Cependant ses premières visites ne pouvaient manquer d'être dirigées vers les grandes basiliques, quoique par un tout autre motif que celui des touristes.

La Confession des apôtres Pierre et Paul invita promptement et intéressa vivement sa foi, qui révérait en eux les fondateurs de l'Eglise cimentée par leur sang. Il s'exaltait devant les ossements sacrés du Pêcheur, devenu par élection divine le chef du peuple nouveau. La Reine des saints, pour laquelle sa dévotion ne le cédait qu'à celle qu'il avait pour son divin Fils, eut aussi une de ses premières et plus longues visites dans son temple appelé le Majeur, parce qu'il est comme l'aîné de tous ceux qui lui sont consacrés à Rome et dans tout l'univers. Une préférence était bien due aussi par le catholique pèlerin à la basilique des basiliques, à la cathédrale du souverain Pontife, dédiée en premier ordre à Celui dont il est le vicaire, et en second ordre au Précurseur et à l'Ami du Sauveur; métropole dont le surnom, *ad sancta sanctorum*, sembl(indiquer qu'elle remplace le lieu très-saint de l'ancien tabernacle, et qui par toutes ces raisons porte sur son front le titre de mère et maîtresse de toutes les églises du monde, en un mot à Saint-Jean de Latran.

Ce fut là en effet qu'il trouva le premier confesseur qu'il ait eu à Rome, dans la personne d'un père observantin, nommé Adrien Tisson, Flamand de naissance, mais pénitencier pour les Français, connu par sa haute vertu et par son habileté dans la direction des

consciences. Une des pénitentes de ce même confesseur, Marie-Dominique Bravi, demoiselle quinquagénaire, le vit dès les premiers temps sortir du confessionnal de ce religieux, et à son aspect, elle le prit aussitôt pour quelque personnage qui se dissimulait, afin de suivre les traces de Jésus-Christ. En lui voyant les mains croisées sur la poitrine, elle disait qu'il lui représentait les insignes [a] de l'ordre des Franciscains. Sa figure s'imprima tellement dans l'esprit de cette femme, qu'elle ne pouvait l'en écarter. Elle le revit encore d'autres fois dans la même occasion, et fut toujours plus frappée de la dévotion avec laquelle il s'approchait de la sainte table; ce qui lui inspira respect et vénération pour ce singulier étranger, sans le connaître autrement et sans savoir son nom.

Dès son arrivée à Rome, une chose toucha profondément la piété de notre pèlerin envers Marie, je veux dire la multiplication des images [36] de cette bonne mère, dans les carrefours et les rues, dans les magasins et les boutiques, dans les cafés et les hôtelleries, et jusque dans les maisons particulières, au point qu'il est bien peu de familles qui ne la mettent à la place d'honneur, et n'entretiennent habituellement une lampe allumée devant elle. Benoît eut bientôt remarqué les plus révérées par les fidèles dans chaque quartier. Il s'arrêtait à leur vue, exprimait ses affections par des gestes pieux, et après les avoir regardées mille fois, il y revenait encore et les regardait avec une nouvelle ferveur. Cette pantomime exprimait la joie qu'il éprouvait de voir Marie honorée universellement et en public. Il se félicitait d'être au milieu d'un peuple si ouvertement dévot à Marie.

Une de ces saintes images attira particulièrement sa vénération : c'est celle que Grégoire XIII fit copier en mosaïque au palais du Quirinal, et qui orne du côté de la grande cour d'honneur le fronton du donjon de l'Horloge. Elle est ainsi placée au-dessus de l'escalier des appartements du pape, comme pour signifier que le suprême pontificat s'est mis sous son égide. Elle est de grande dimension,

[a] Ce sont deux bras en croix, pour signifier l'union des différentes branches de la famille franciscaine.

de couleurs vives, et s'aperçoit même de la place de Mont-Cavallo. Deux fallots dorés renferment les lampes qui brûlent continuellement devant elle. Benoît, pour la voir de plus près, se plaçait quelquefois en dedans du portail, à l'autre extrêmité de la cour. Là, il la considérait à son aise des demi-heures entières avec une indicible dévotion ; oubliant qu'il pouvait être vu, il lui adressait des signes de respect et d'amour. Ceux qui venaient à passer le prenaient pour un insensé, et les gardes-suisses le chassèrent plus d'une fois comme un mendiant suspect.

Cette singularité obtint à la longue plus de justice de la part d'un jeune prêtre, Louis Rossi, qui passant fréquemment par le Quirinal pour se rendre aux cours de théologie, eut souvent l'occasion de voir les gestes de Benoît en face de la Madone. Il observa que ce pauvre conservait un recueillement qui l'édifia, et qu'il ne demandait jamais la charité, comme semblait l'exiger sa situation. Plus d'une fois il s'approcha de lui pour le questionner : mais n'en obtenant pas de réponse, ou seulement quelques brèves paroles, il se retirait en lui donnant une légère aumône, qui était reçue avec indifférence. De tout cela il concluait qu'il devait y avoir dans ce pauvre un grand fond de dévotion envers la sainte Vierge, fût-il mêlé de quelque singularité. Il apprécia mieux par la suite le Serviteur de Dieu, et, devenu préfet du collége des Maronites, il le signalait aux élèves comme un modèle de vertus.

Le voisinage de cette image vénérée donna peut-être occasion à Benoît, lorsqu'il fut sorti de Saint-Louis, de choisir son gîte nocturne près du palais du Quirinal. A l'extrêmité de la place et à la suite du corps-de-garde, il y avait un trou de mur, auquel un escalier saillant à l'extérieur servait comme d'auvent. C'était là un logement plus convenable à un animal qu'à un homme. Pour décrire cette situation, nous ne pouvons mieux faire que d'emprunter les paroles du missionnaire Charles Carézani [19]. Voici l'exposé qu'il fait de sa découverte :

« Pendant l'hiver de 1770, dit-il, je passais d'assez bonne heure par la place de Mont-Cavallo, en me dirigeant vers Saint-Sylvestre [21] : tout à coup ma vue se porte du côté opposé de la rue vers le quartier

des soldats, à côté duquel était une grotte basse sous un escalier [a]; je voyais se mouvoir dans cette niche tout ouverte un être vivant, que je ne pris pas d'abord pour un homme, à la demi-obscurité du petit jour et grâce à la largeur de la rue en cet endroit. Je m'arrêtai d'abord et fis quelques pas pour diminuer la distance de l'objet; alors je distinguai un jeune homme à qui ce trou avait servi de retraite, et qui au moment même en sortait plié en deux, à cause du peu d'élévation de l'ouverture. Il était vêtu misérablement; mais sa physionomie démentait ce costume, car elle annonçait une modestie et une politesse peu communes parmi ses pareils. Sa figure respirait l'humilité et le calme d'une âme bien faite, et n'accusait guère plus de vingt ans. Son teint était pâle, et au menton commençait à poindre un peu de barbe roussâtre.

» Cette vue éveilla en moi un sentiment de compassion pour la misère de cet infortuné, et je continuai à l'observer pendant quelques instants. Il me vint aussi à l'esprit, que c'était peut-être quelque vagabond qui, sous cet extérieur si humble, cachait une âme vicieuse et s'en servait pour ses impostures. Mais je rejetai bien promptement cette mauvaise idée; quand je vis qu'à peine sorti de son trou, il leva les yeux au ciel avec une grande piété, fit le signe de la croix d'un air affectueux, puis se recueillit et resta quelque temps dans l'attitude de la prière. Le lieu était solitaire, et je remarquai qu'il ne m'avait point aperçu. J'en conclus que ce devait être un bon serviteur de Dieu, puisqu'il ne manquait pas de lui payer le tribut d'hommages qui lui est dû chaque jour, et d'implorer l'assistance de sa grâce dès le principe de la journée. Les jours suivants pendant assez longtemps, je le revis ou couché dans sa niche, ou à l'instant de son lever, ou bien au moment de s'éloigner. Une fois entre autres, je l'aperçus entouré de soldats du quartier voisin, qui paraissaient le prendre en pitié, mais auxquels il ne faisait aucune attention, tout occupé qu'il était de sa prière. Au bout de quelques mois, je ne le retrouvai plus, et il se passa plusieurs années, avant qu'il retombât sous mes yeux dans une autre occasion. »

[a] Peu d'années après, l'escalier fut détruit et remplacé par un escalier intérieur, puis la niche comblée et nivelée à la muraille.

Un jeune lévite, François Studer, fils d'un officier de la garde suisse, s'était adonné à l'*œuvre* dite *évangélique*. Cette œuvre, formée et dirigée par des ecclésiastiques zélés, avait pour but d'assister spirituellement et corporellement les indigents affluant à Rome de toute part. Ils en réunissaient le plus grand nombre possible à certains jours dans l'arène du Colysée [22], où on leur faisait réciter le chapelet, pratiquer le chemin de Croix que le B. Léonard de Port-Maurice y avait érigé vers 1750; puis on leur distribuait le pain de la parole, et ensuite une aumône. Ordinairement les directeurs profitaient des stations faites publiquement et en cérémonie, les vendredis et les dimanches, par la confrérie des Amants de Jésus et de Marie, que le même saint missionnaire avait instituée à cet effet. Quelquefois on les conduisait au *saint Escalier* [23] ou à la visite des sept églises.

Or l'ecclésiastique dont nous parlons, logeant au quartier de la garde suisse, chez son père, au Mont-Cavallo, avait à passer près de la retraite de Benoît pour se rendre au Colysée. Un matin, il l'aperçoit et il pense à le faire participer à la double charité dont il était le coopérateur. Il s'arrête pour le lui proposer, mais il n'est pas compris tout de suite; voyant qu'il avait affaire à un étranger, il réitère son invitation du mieux qu'il peut. Benoît a entendu cette fois, se lève aussitôt et se met à suivre cet abbé, qui, chemin faisant, lui explique autant que possible les pratiques auxquelles il le conviait; et Benoît de répondre en mauvais italien : « Belle Rome, ville sainte. »

L'abbé Studer n'avait vu d'abord dans sa nouvelle recrue qu'un pauvre ordinaire; mais il ne tarda pas à être en état d'asseoir un autre jugement. En conversant avec lui, il le considérait et lui trouvait un air profondément pieux. Durant l'exercice religieux, il remarqua son attention et son recueillement. Mais une chose l'offusque : Benoît se tient à l'écart, quoique la règle oblige les pauvres de l'*œuvre* à rester en groupe. Il lui enjoint de se réunir aux autres, et il est obéi sur-le-champ. Vient le moment de la distribution de l'aumône, pour laquelle il faut rendre le jeton de présence qui a été donné au commencement. Benoît présente son

jeton, mais n'accepte pas le bayoque [a]. Plus de doute; c'est l'orgueil qui le faisait rester à part, et qui lui fait dédaigner une si mince largesse. Telle fut la pensée de ceux qui présidaient, jusqu'à ce qu'ils se fussent assurés qu'il ne s'écartait des autres que pour être plus recueilli, et que son refus de l'aumône avait pour motif la répugnance de mêler l'intérêt à l'accomplissement d'un acte de piété. Il n'avait garde de quitter l'exercice avant la fin, bien que ne recevant pas l'obole promise. Dès lors on le laissa libre d'agir à sa façon, qui pouvait servir d'exemple à tous.

Une circonstance contribua beaucoup à éclairer les directeurs de l'*œuvre* sur les dispositions de leur prosélyte. Ils avaient coutume, après les exercices communs, de diviser les pauvres par classes, pour les instruire selon leur portée respective, et d'envoyer chaque classe présidée par un catéchiste, dans une des églises voisines qui entourent le Forum [24]. Nous laisserons ici parler l'abbé Studer, à qui étaient échus les plus raisonnables et les plus avancés en science.

« Benoît, dit-il, faisait ordinairement partie de ma division, tant parce que je prenais les ultramontains [b], que parce qu'il fuyait la compagnie des plus jeunes, comme plus enclins aux causeries et à la dissipation, et qu'il se rangeait de préférence avec les plus vieux et les plus posés. Au commencement je lui fis les questions propres à m'éclairer sur son degré d'instruction, afin de lui enseigner ce qui me paraîtrait nécessaire. Mais je le trouvai parfaitement instruit de tout ce qu'on doit savoir; car à mes demandes il donnait sans hésitation des réponses exactes, quoiqu'il eût difficulté de s'exprimer en italien, et l'on voyait qu'il connaissait à fond les mystères de notre sainte religion. Il n'en était pas moins attentif aux explications qui se donnaient aux autres, même sur les premiers éléments qu'il possédait si bien. Jamais la moindre distraction, ni le moindre mot échangé avec ses voisins, et sa bouche ne s'ouvrait que pour répondre à mes interrogations. Arrivait-il que quelqu'un des plus grossiers fît une réponse saugrenue qui provoquât le rire, Benoît ne

a Monnaie équivalant à un peu plus d'un sou.

b Les Italiens appellent *ultramontains* tous les habitants d'au delà des Alpes par rapport à eux.

dérogeait point à son sérieux, et ne faisait pas mine de s'en apercevoir. Quand on récitait les actes des vertus théologales, son ton de voix donnait à connaître que, pour sa part, ils émanaient du fond de son cœur. S'il se faisait un discours ou une exhortation, il écoutait en tenant les yeux baissés et les bras croisés, dans l'attitude d'un homme dont l'esprit est dans le ciel. »

Ces exercices étaient trop du goût de notre Bienheureux, ils entraient trop bien dans ses vues, sous le double rapport de la piété et de l'humilité, pour qu'il n'y fût pas d'une assiduité absolue. Il arrivait toujours des premiers, et lorsqu'il devançait l'heure, il se retirait dans la petite chapelle de l'ermite, gardien du lieu, pour prier en attendant. Ce ne fut que plus tard, quand ses autres dévotions se furent multipliées, qu'il y vint plus rarement. La fréquentation du Colysée le mit aussi bientôt au courant des cérémonies qui avaient lieu dans les églises du Forum, et ce furent les premières qu'il fréquenta habituellement. Nous le voyons dès cette époque assister à diverses *fonctions* ou communier à Saint-Luc, à Sainte-Marie libératrice et à Saint-Côme. Quand il eut connu le *saint Escalier*, il alla souvent le monter à genoux, lentement et en méditant à chaque degré les humiliations du Sauveur, qui l'avait foulé lorsqu'on le traînait au prétoire.

Le Serviteur de Dieu ne tarda pas non plus à connaître l'institution de la mission perpétuelle, dite *urbaine* [25]. Les prédications auxquelles elle donne lieu chaque dimanche et jour de fête, sont précédées d'une tournée faite processionnellement sur les places, pour exciter les indifférents à y intervenir, par une brève et pathétique allocution nommée un *réveil*. Au moyen de ces invitations adressées aux passants, cette mission ne pouvait être longtemps ignorée de Benoît, qui se fit un devoir d'y prendre part habituellement. Par cette assistance, la langue italienne lui devint un peu plus familière. Mais ce qu'il y cherchait, c'était le moyen de sanctifier spécialement les fêtes par l'audition de la parole de Dieu. Ce fut aussi pour lui un motif de répéter ce qu'il avait dit à l'abbé Studer : « Belle Rome, ville sainte. »

Cet ecclésiastique eut avec le temps bien d'autres occasions de l'étudier par la fréquentation de diverses églises, et entre autres de Sainte-Croix des Lucquois [21] et de celle des saints Vincent et Anastase *in Trevi*, qui était sa paroisse. C'est de lui que nous savons la coutume qu'avait Benoît de réciter à mi-voix le *Miserere*, toutes les fois qu'il sortait d'une église, à l'imitation d'un usage de nos séminaires. Il le rencontrait aussi souvent, mangeant quelques écorces ou quelques bribes de pain vers l'heure de midi. Partout il observait des signes d'une profonde humilité et d'un grand amour de la solitude. Il s'étonnait même que mêlé avec tant de pauvres, celui-ci ne se liât avec aucun autre. Son intérêt pour lui grandissait avec sa bonne opinion, et il lui en donna une marque dans une circonstance qui servit à mettre en relief un trait de docilité. Après quelque temps d'observation muette, il lui représenta que la niche où il couchait était malsaine et humide, à cause du voisinage des conduites d'eau qui passaient au-dessus, et il lui conseilla de changer d'asile : « Bien, bien, » répondit Benoît, et au bout de quelques jours, il avait choisi un autre gîte que nous décrirons lors de son second séjour.

Ainsi se passa le premier, qui fut de quatre à cinq mois. Dans la ville aux églises, il allait scrutant les usages pieux, et profitant de ceux qu'il découvrait. Il ne lia connaissance, pour ainsi dire, qu'avec les habitants du paradis; car à Rome encore plus facilement qu'à Lorette, il fut peu remarqué à travers tant d'étrangers, lui misérable et n'ayant pas encore une méthode fixe, qui pût frapper incessamment les mêmes regards. Mais dans la suite plusieurs se rappelèrent l'avoir vu et admiré, et nous aurons une ample matière à moissonner dans ses retours ultérieurs.

CHAPITRE IV

Pèlerinages au tombeau de saint Romuald. — Entretiens spirituels à Fabriano.

Beatus qui versatur in doctrinis (sapientiæ et disciplinæ); qui posuit illa in corde suo, sapiens erit semper. (Eccli. IV. 30.)

Bienheureux qui est versé dans les doctrines de la sagesse et de la vertu; celui qui les garde dans son cœur, sera toujours sage.

Après que Benoît eut payé un premier tribut de dévotion aux principaux sanctuaires de Rome, celui de Lorette lui revint en pensée. Il partit donc vers la fin de mai 1771 pour la Marche d'Ancône. Il y avait dans ces mêmes parages et sur les confins du duché d'Urbin, un monastère du nom de Saint-Blaise, situé près de la ville de Fabriano, et dépositaire du corps de saint Romuald. Ce fondateur de l'ordre des Camaldules, qui à l'âge de vingt ans s'était fait anachorète, et qui en passa cent dans le culte de la pauvreté, continué par ses disciples depuis près de huit siècles, ne pouvait manquer d'attirer la vénération du jeune pèlerin, qui entreprenait au même âge un genre de vie analogue.

Benoît arriva à Fabriano et à Saint-Blaise au commencement de juin. Dans les premiers jours, sa pieuse assiduité devant les reliques du saint patriarche provoqua peu l'attention, le lieu étant un peu écarté. Mais divers incidents, qui eurent lieu dans la ville même, semblent indiquer que Dieu, qui lui avait inspiré la pensée de ce pèlerinage, avait choisi cet endroit pour commencer à manifester la sainteté de son serviteur, en l'éclairant des premiers rayons de

l'Esprit de conseil, de pénétration des cœurs, et de prophétie. Avec cette assistance, il va remplir une sorte de ministère sacerdotal; c'est un envoyé de Dieu que nous allons trouver sous la robe du pèlerin.

En parcourant la ville, Benoît aperçut une église récemment restaurée et consacrée à saint Jacques. Ce nom lui rappelait l'Apôtre que l'Evangile a nommé le frère du Seigneur, le *juste* qui dès son enfance vécut dans la plus rigoureuse abstinence; et aussi le frère de Jean, fils de Zébédée, *cet enfant du tonnerre*, qui fut l'un des premiers à quitter son père et ses filets pour suivre Jésus : quels motifs de dévotion pour Benoît qui aspirait aux mêmes vertus! Il entre, et voit au maître-autel une belle statue du Majeur, sur laquelle il attache tout d'abord ses yeux et son cœur. Il apprend aussi que le 13 juin, on célèbre dans cette église, avec une grande solennité, la fête de saint Antoine de Padoue, ce saint surnommé le Solitaire de la montagne Pauline : quel nouvel attrait pour l'anachorète voyageur! Décidément Fabriano lui semble un lieu privilégié, où il s'arrêtera jusqu'à ce que l'Esprit qui le guide, le renvoie dans le désert du monde.

Le 13 juin, à peine les portes de Saint-Jacques sont ouvertes, que Benoît y entre et se prosterne dans son attitude accoutumée. Le recteur de l'église, Marius Paggetti, l'aperçoit, est frappé de son maintien et l'examine avec attention. Le temps et le voyage l'avaient dépouillé des derniers restes de son costume religieux, et la charité d'un inconnu y avait substitué un vêtement qu'il eût été difficile de dénommer; la cordelière ceignait encore ses flancs, une sébile y était suspendue d'un côté, et de l'autre un bréviaire; un crucifix et un chapelet à gros grains pendaient à son cou, et son bagage était déposé à côté de lui.

M. Paggetti, en remplissant ses fonctions dans l'église, voit toujours ce même pauvre agenouillé, immobile, attentif à toutes les messes qui se succèdent pendant la matinée. Il revient l'après-midi, le retrouve dans la même posture et la même immobilité, et en exprime sa surprise au sacristain, qui y met le comble en lui appre-

nant que ce pèlerin n'est point sorti de toute la journée, qu'il n'a changé ni de place ni de position, et que durant les heures où l'église est restée déserte, il avait tenu longtemps les bras en croix, les yeux toujours immuablement fixés sur le tabernacle ou sur la statue du saint.

Le soir, l'étonnement de M. Paggetti dépassa toute mesure, quand le sacristain vint lui dire qu'au moment de fermer les portes, il avait été prié par ce pieux étranger, de vouloir bien lui permettre de passer la nuit dans l'église, en le renfermant sous clef. Tout inconnu que fût cet homme, il ne vint à l'esprit ni de l'un ni de l'autre aucun soupçon de fourberie. Ce fut donc par un pur mouvement de commisération, que M. Paggetti refusa la permission demandée, et vint lui-même offrir au pèlerin le logement dans un petit hospice attenant à l'église, en lui disant qu'il pourrait se regarder comme ne l'ayant pas quittée, puisqu'elle ne faisait qu'un avec l'hospice, et que d'ailleurs il y retrouverait l'image de saint Jacques, pour lequel il semblait avoir une dévotion particulière. En même temps le compatissant Recteur remet au sacristain quelques pièces de monnaie pour procurer à ce pauvre quelques aliments dont il devait avoir grand besoin. Benoît accepta le don pour cette première nuit; mais les jours suivants, il refusa les mêmes dons, en disant : « Les pauvres doivent vivre des aumônes qu'ils recueillent jour par jour; et puis il me suffit de peu pour nourrir ce misérable corps [a]. »

Le lendemain dès l'aurore, le Recteur retrouva dans l'église son pèlerin priant à genoux et les mains jointes, et, entré dans la sacristie, il le vit venir à lui d'un air humble et modeste, pour demander à se confesser et à communier, s'il l'en jugeait digne. C'est alors qu'à son accent il le reconnut pour Français, et bien que son langage fût un fort mauvais italien, néanmoins il put le comprendre parfaitement, à cause de la netteté de ses accusations. Cette confession confirma le prêtre dans l'opinion qu'il avait conçue de la sainteté de ce pénitent. Aussi, malgré son extérieur négligé, il n'hésita point à lui accorder la faveur sollicitée par lui de servir la messe

[a] L'expression italienne *corpaccio* est intraduisible, à cause de la terminaison que les grammairiens appellent *péjorative*, et qui semble incorporer le mépris avec son sujet.

qu'il allait célébrer. La contenance et la ferveur du vénérable jeune homme furent telles, surtout en communiant, que non-seulement le célébrant, mais encore les assistants en furent profondément émus, et que plusieurs de ceux-ci vinrent après la messe féliciter le premier d'avoir eu un saint pour servant. Déjà lui-même l'avait invité à demeurer à l'hospice tant qu'il lui plairait, et lui avait témoigné son déplaisir du refus de ses offres de secours, mais sans obtenir d'autre réponse que des remercîments.

Peu de jours après, Benoît revint à M. Paggetti pour le prier de vouloir bien entendre une confession générale de toute sa vie passée. Le motif de cette quatrième ou cinquième revue nous paraît avoir été le désir de prendre conseil sur son projet de pèlerinage à Compostelle. Il espérait sans doute que le saint apôtre titulaire du lieu, le même que celui de la Galice, lui obtiendrait plus certainement dans une église qui lui était consacrée, les lumières nécessaires pour connaître la volonté divine à ce sujet. Le Recteur de Saint-Jacques accueillit sa demande, en l'invitant à se disposer pendant deux ou trois jours, au bout desquels il l'appela un matin dans la sacristie. « Et là, j'eus le bonheur, dit-il lui-même dans sa déposition, d'entendre en confession toute la suite de la vie qu'il avait menée, depuis le temps où il avait été sous la conduite d'un de ses oncles, curé en France, jusqu'au moment où nous étions, et j'eus motif d'admirer l'opération de la grâce divine, à laquelle il avait su correspondre si bien, que par mes interrogations et par ses réponses, je compris qu'il n'avait jamais transgressé délibérément les préceptes d'aucune loi divine ou humaine, qu'en conséquence il n'avait jamais souillé sa conscience d'aucune faute mortelle, et qu'en un mot, il avait conservé intacte l'innocence baptismale. Je restai singulièrement touché, et j'adoptai d'autant plus fermement l'opinion qui s'était formée dans le pays, que c'était une sainte âme. »

Dans cette occasion, Benoît fit part à son confesseur du désir qu'il avait eu de se consacrer à Dieu dans l'état qu'il croyait le plus parfait, celui de la vie cénobitique, et de l'obstacle que Dieu y avait mis lui-même, en lui envoyant une maladie à la suite de laquelle il avait eu connaissance de sa vocation à l'état de pèlerin. Il le consulta

sur quelques visions qu'il avait eues, et que par humilité il appelait des songes. Enfin il lui communiqua l'intention qu'il avait d'aller à Saint-Jacques en Galice, en le priant de lui donner son avis sur ce point. M. Paggetti, appréciant les lumières extraordinaires que son pénitent avait reçues d'en haut, ne balança point à voir dans le dessein de ce pèlerinage lointain, une inspiration de Dieu, qui voulait sans doute montrer ce prodige de sainteté à plus d'une contrée. Non-seulement il donna son approbation à ce projet, mais il exhorta même le jeune pèlerin à l'exécuter.

Benoît demeura encore une huitaine de jours à Fabriano, s'y confessa et y communia de nouveau deux ou trois fois, toujours avec la même ferveur et avec la même édification. Il passa environ quinze nuits dans l'hospice; « mais, dit M. Paggetti, Dieu sait comment il les passait, puisqu'il n'usait pas du lit. » Chaque matin, dès que la porte s'ouvrait, il était prêt à se rendre à l'église, et il n'en sortait le soir, que pour rentrer à l'hospice. Quelquefois il visitait dans l'après-midi l'église des Dominicains, où l'attirait une dévote représentation du Crucifix, ou bien la cathédrale de Saint-Venance, qui possédait une image vénérée de la sainte Vierge. On peut conjecturer qu'il aurait fait un plus long séjour dans cette ville sans les incidents que nous allons rapporter.

Fabriano n'est pas un lieu de grand concours comme Lorette et Rome; et je ne sais si son musée, unique en son genre, de trois mille œuvres d'ivoire sculpté, y attire beaucoup d'étrangers. Benoît y fut donc bien vite remarqué, malgré le soin qu'il prenait de rester ignoré. Sa tenue à l'église l'avait recommandé à l'estime de beaucoup d'habitants, dès les premiers jours, et la sympathie allait croissant. On le vit avec admiration donner aux autres pauvres le peu d'aumônes qu'il recevait. Quand il sortait de l'église, plusieurs se le montraient du doigt et le qualifiaient de saint. Pour lui, plein de la pensée de son propre néant, il passait sans s'apercevoir de cet empressement, et marchait avec rapidité pour éviter toute rencontre. Si quelqu'un l'arrêtait pour lui demander son nom et sa patrie, il répondait avec variante : Benoît ou Joseph, Français ou de Boulogne.

Il advint un jour, 23 juin, qu'une femme veuve depuis trois ans d'un maître maçon, nommée Vincente Roche, le vit dans l'après-midi passer devant son rez-de-chaussée, par une pluie battante. Touchée de pitié, elle l'invite à entrer pour se mettre à couvert. Il accepte, la salue, selon le pieux usage qu'il avait adopté, par ces mots : « Loués soient *Jésus et Marie,* » et entre, les yeux et la tête baissés, le chapelet autour du bras, son bâton à la main et son petit sac sur l'épaule. Cette femme, en voyant de près cette figure qui respirait la dévotion et l'affabilité, sentit son cœur s'ouvrir à la confiance et se mit à raconter ses peines. L'affliction est l'ordinaire apanage des veuves, et leur indigence éloigne souvent les consolateurs : mais celui-ci, pensa-t-elle, dont le sort paraît si misérable, s'apitoiera plus facilement sur le mien, et sa charité, qui ne peut qu'égaler sa vertu, lui suggérera des motifs de consolation. « Lorsque mon mari, lui disait-elle, s'est tué en tombant d'un toit, il m'a laissé deux enfants à élever, et un troisième qui n'était pas né ; jugez de mes embarras et voyez combien le bon Dieu m'a éprouvée. »

Benoît, qui ne voyait en tout que la sainte volonté de Dieu, parle aussitôt de la bonté infinie du Maître que nous servons, de l'injure qu'on lui fait en doutant de sa providence, et de l'obligation de jeter toute espèce d'inquiétude dans son sein paternel. Il rappelle les promesses faites à ceux qui le servent avec une confiance filiale, et qui cherchent avant tout à le faire régner sur eux. Ses paroles avaient tant d'onction, malgré son inhabileté dans la langue italienne, qu'elles ranimèrent dans cette femme les sentiments de la foi, et elle se sentit toute consolée.

Avant de le laisser sortir, elle lui fit promettre de la recommander à Dieu ainsi que ses enfants, spécialement pour leur obtenir la grâce de ne jamais pécher. Nulle demande ne pouvait plaire davantage à Benoît, qui répondit : *Bien volontiers.* Et comme les petits innocents n'étaient pas éloignés, il les appelle à lui, se souvenant de l'exemple donné par le Sauveur, et, d'un air affable, leur dit que s'ils veulent être les enfants chéris de Jésus-Christ, ils doivent bien se garder du mensonge et de la désobéissance, bien apprendre et

réciter leurs prières, et vivre toujours dans la crainte du Seigneur. Il s'adressa ensuite à la mère pour la prier de lui faire une charité. « De quoi s'agit-il ? dit-elle avec empressement. — D'un peu de fil. » Surprise, elle lui présente un écheveau, en lui demandant s'il en aurait assez. Mais il en tire quelques aiguillées, et lui rend le surplus en disant : « Ce serait trop ; il vous coûte, et vous n'êtes pas riche. » Puis il se retire après deux heures d'entretien spirituel, la laissant grandement édifiée, et non sans promettre, sur ses instances, de revenir la voir le lendemain 24 juin, jour de saint Jean-Baptiste, fête patronale du pays.

Après avoir remercié Dieu de cette rencontre, Vincente Roche ne tarda pas à en instruire une jeune personne, nommée Vincente Fiordi, qui demeurait en face de sa maison avec un frère et deux sœurs, Virginie et Romualde. Cette demoiselle depuis plus de neuf ans gardait le lit, souffrant beaucoup d'un squirrhe à l'estomac, et estimée dans Fabriano à cause de sa patience et de sa résignation. Romualde avait déjà informé l'infirme de la visite du saint pauvre chez leur voisine, où elle l'avait vu entrer. Mais quand les trois sœurs eurent entendu le récit de la veuve, elles s'écrièrent à la fois : « Oh ! pourquoi n'avez-vous pas amené ce saint homme chez nous ? Mais puisqu'il doit revenir, au moins ne manquez pas de nous procurer ce bonheur ; la malade a tant besoin de consolation ! » Et Vincente Roche le promit.

Le lendemain, vers les onze heures, le pèlerin étant revenu, elle lui fit part du désir de cette famille et lui dépeignit l'état de la malade. Presque au même instant, arrive Romualde, qui joint ses instances à celles de la veuve. Benoît ne saurait refuser l'aumône spirituelle à une personne qui souffre et qui la lui demande. Il suit donc volontiers ses deux guides, et entre en donnant son salut ordinaire à l'infirme, que sa seule vue et le son de sa voix réconfortent singulièrement. Puis il écoute l'exposé des longues souffrances auxquelles est en proie la pauvre affligée, et lui suggère des motifs de conformité à la volonté de Dieu, de courage à porter la croix avec Jésus-Christ, d'allégresse même en pensant au bonheur d'être crucifiée avec lui. Il lui dit entre autres paroles remarquables, que de son lit

elle passerait en paradis ; ce qui ressemblait fort à une prédiction, que la mort seule la délivrerait de ses maux, pour la mettre en jouissance de la félicité céleste. Et cependant ses paroles furent si efficaces, malgré l'imperfection de son langage, que la patiente affirma ensuite n'avoir jamais entendu, ni avant ni après, personne l'exhorter d'une façon si persuasive, ajoutant qu'il lui avait semblé entendre Jésus-Christ lui-même, et que se jugeant indigne d'être visitée par Jésus-Christ en personne, elle eut alors l'idée que c'était un saint du ciel envoyé de Dieu pour la consoler ; mais qu'elle avait beau chercher à chasser encore cette idée, comme une présomption qu'elle se reprochait, toujours se reproduisait dans son esprit cette alternative : ou c'est Jésus-Christ, ou c'est quelque saint.

Midi vint à sonner, et la malade, saisissant ce prétexte pour retenir son consolateur, le conjure de prendre un repas auprès d'elle. Et chose presque étonnante de la part du Serviteur de Dieu, il accepte, pensant vraisemblablement à l'exemple du divin Modèle, qui ne refusait pas de prendre part aux festins, lorsqu'il y voyait l'occasion favorable de servir aux convives quelque aliment spirituel. La compagnie qui entourait le lit se retire, les étrangers par discrétion, les sœurs pour préparer le dîner. Benoît, profitant du court intervalle où il se trouva seul avec l'infirme, lui parla d'un secret de conscience relatif à quelque illustration intérieure qu'elle avait eue, et qu'elle n'avait pas même encore dévoilée à son directeur. Elle en convint; et confirmée d'autant plus dans la pensée qu'elle parlait à Jésus-Christ ou à un saint du ciel, elle se complut à l'entretenir de ses dispositions les plus intimes, comme elle aurait fait avec un confesseur. Car, après qu'il fut parti, elle avoua à une de ses sœurs que Dieu seul avait pu révéler au pèlerin, ce qu'il lui avait dit pour le bien de son âme, parce que sans une lumière surnaturelle, il n'aurait pas pu pénétrer son intérieur comme il l'avait fait.

Lorsque le repas fut prêt, Benoît se leva et récita tout haut la bénédiction de la table. Mais à peine touchait-il à ce qu'on lui servait, et aux instances qui lui étaient faites, il répondait : « Il me faut peu, le surplus n'est bon qu'à préparer une plus grande

pâture aux vers. » Pendant le repas, il continuait à parler des choses de Dieu et du salut : mais il assaisonnait ces discours spirituels de tant de naturel et de grâce, que les trois sœurs et Vincente Roche en étaient émues jusqu'aux larmes, et oubliaient de manger pour être plus attentives à ses réflexions pieuses. Il s'écria plusieurs fois : « Mon Dieu, quelle n'est pas votre bonté d'avoir donné à ces aliments la vertu de soutenir nos corps ! » Le repas terminé, le colloque spirituel recommença, soit en particulier, soit en présence des personnes qui survinrent.

Entre autres questions, Vincente Fiordi lui demanda comment nous devons aimer Dieu et quels sont les signes de cet amour. Il répondit : « Pour aimer Dieu convenablement, il faut avoir trois cœurs en un seul. Le premier doit être tout de feu envers Dieu, et nous faire penser continuellement à Dieu, parler habituellement de Dieu, agir constamment pour Dieu, et surtout supporter avec patience le mal qu'il lui plaît de nous envoyer, pendant toute la durée de notre vie. Le second doit être tout de chair envers le prochain, et nous porter à l'aider dans ses besoins temporels par les aumônes, et plus encore dans ses besoins spirituels par l'instruction, le conseil, l'exemple et la prière ; il doit surtout s'attendrir pour les pécheurs, et plus particulièrement pour les ennemis, et demander au Seigneur de les éclairer pour les amener à la pénitence ; il doit aussi être plein d'une pieuse compassion pour les âmes du purgatoire, afin que Jésus et Marie daignent les introduire au lieu du repos. Le troisième doit être tout de bronze pour soi-même, et faire abhorrer toute sorte de sensualité, résister sans relâche à l'amour de soi, abjurer la volonté propre, châtier le corps par le jeûne et par l'abstinence, et dompter toutes les inclinations de la nature corrompue : car plus vous vous haïrez et plus vous maltraiterez votre chair, plus grande sera votre récompense dans l'autre vie. »

Quelqu'un lui demanda ensuite quelles étaient les dispositions nécessaires pour une bonne confession. Il répondit que trois conditions principales étaient nécessaires : un bon examen de conscience, une douleur véritable et une sincère résolution de se corriger. Dans l'explication qu'il donna de ces trois conditions,

il n'y eut rien de nouveau pour les personnes qui l'écoutaient. Mais voici ce qu'il ajouta de singulier et qui mérite d'être rapporté, sur le manque de contrition vraie et de ferme propos, cause ordinaire des mauvaises confessions et par conséquent de la perte des âmes : « Une nuit, j'eus un songe, dit-il ; je voyais trois processions différentes de pénitents : la première était peu nombreuse et toute composée de personnes vêtues de blanc ; la seconde offrait de longues files avec des robes de couleur rouge, et la troisième se composait d'une grande multitude portant des habits lugubres et de couleur noire. Comme je ne comprenais pas ce que signifiait cette diversité de couleurs et de nombres, je le demandai, et il me fut répondu que la première procession symbolisait ceux qui au moment de leur mort, se trouvant avoir la conscience purgée de tout péché, s'acheminaient vers les célestes parvis ; la seconde, ceux qui se rendaient en purgatoire, pour satisfaire à la justice divine qu'ils n'avaient point entièrement apaisée pendant leur vie ; et la troisième, les malheureux pécheurs qui étaient condamnés aux peines de l'enfer à cause de leurs confessions mal faites. Oh ! s'écria-t-il, combien d'âmes sont précipitées dans les gouffres éternels par les mauvaises confessions ! Elles y tombent malheureusement aussi pressées que les flocons de neige pendant les brumes de l'hiver. »

Vincente Fiordi supposa, non sans raison, que ce qu'il donnait pour un rêve, était une vision intellectuelle dont Dieu l'avait favorisé. En proposant ces espèces d'apologues, il s'exprimait avec tant de netteté, quoique l'idiome italien ne lui fût pas familier, que tous ceux qui l'entendirent n'en perdirent pas un mot. Durant ces entretiens, la présence du saint pauvre dans cette maison s'étant ébruitée, plusieurs personnes y furent attirées par la curiosité. Après avoir entendu le Serviteur de Dieu, elles paraissaient ravies de sa doctrine et auraient dit volontiers comme le peuple juif : « Jamais nous n'avons ouï parler de la sorte. » Des mères amenèrent aussi leurs enfants, pour qu'ils fussent bénis comme ceux de Vincente Roche. Benoît leur parla de manière à leur inculquer l'horreur du mensonge et de la désobéissance, en leur proposant l'exemple de

Jésus-Christ, qui est la vérité même, et qui s'est fait homme pour obéir à son Père, et ensuite à sa créature devenue sa mère.

Une enfant de dix ans, nommée Pie Ramelli, d'une famille bourgeoise, et douée d'une raison précoce, accourut aussi chez Virginie, qu'elle visitait habituellement pour lui tenir compagnie; elle voulait voir de près ce pauvre, dont l'air humble et candide lui avait plu, et demanda à l'entretenir pour lui parler de sa vocation. Benoît se mit à converser avec elle comme s'il l'eût connue à l'avance, et quoiqu'ils parlassent assez haut, néanmoins personne n'eut connaissance, dans ce moment, du sujet de leur conversation. Seulement l'enfant ayant contesté une maxime sur laquelle Benoît avait appuyé, on entendit ces paroles : « Ce que je vous dis est vrai, et si vous ne me croyez pas, je puis vous le montrer dans l'Evangile que je porte avec moi. » Et il se mit en devoir de tirer un livre de son sac; mais elle s'y opposa, en disant qu'elle le croyait. Dans la suite, cette jeune fille se fit religieuse capucine à *Città di Castello*, et sa mère assurait que le saint pauvre avait prédit à sa fille Pie, non-seulement qu'elle entrerait dans cet ordre, mais encore qu'elle essuîrait beaucoup de traverses; ce qui s'était exactement vérifié.

Cependant notre Bienheureux n'oubliait pas la malade. Dans ses exhortations, prenant même un ton qu'autorisait l'ouverture de cœur dont elle avait usé envers lui, il lui dit : « Ma fille! Jésus vous aime beaucoup; votre état, bien loin d'exciter vos murmures et vos regrets, doit vous paraître digne d'envie. Tant de saints et de saintes ont désiré de souffrir comme vous souffrez, et ne l'ont pas obtenu! Le bien et le mal nous viennent également de Dieu : sachez profiter de l'un et de l'autre. Préparez-vous à supporter courageusement le poids d'une longue vie de douleurs, parce que c'est un signe que dans les vues de sa miséricorde, le Seigneur vous prépare un poids immense de gloire éternelle [a]; en vous mettant à une grande épreuve, il veut de vous une grande vertu et vous destine une grande récompense. Car, je vous le répète, vous passerez de ce lit en Paradis. »

La répétition de ces dernières paroles ne laissa plus de doute à

[a] II. Cor. IV. 17.

Vincente, que ce ne fût là un avertissement du Ciel. En effet, elle continua de souffrir beaucoup pendant plus de vingt ans encore. Ces crises violentes la réduisirent plusieurs fois à l'extrémité ; mais parfaitement résignée, elle supportait tout avec tranquillité, et au milieu des spasmes les plus aigus, sa sérénité n'était point altérée ; elle montrait même habituellement de la joie et de la gaîté, s'estimant heureuse de souffrir, tant les paroles de Benoît avaient eu d'efficacité sur son esprit ! Virginie avait voulu à son tour lui manifester certains troubles intérieurs qui la tourmentaient, et Dieu répandit sur les paroles de son Serviteur une telle onction, que suivant l'expression de cette demoiselle, « chaque mot était une consolation de paradis. »

Au moment de quitter cette famille, après y être resté près de cinq heures, Benoît voulut laisser une marque de sa gratitude pour l'accueil qu'il avait reçu. Il demande une feuille de papier, écrit en latin une oraison adressée à Notre-Seigneur Jésus-Christ [27], et en la remettant à ses hôtesses, il les assure que si elles la récitaient avec foi, elles verraient leur maison et les maisons voisines préservées des fléaux de la foudre, de l'incendie et des tremblements de terre. La promesse ne fut point vaine ; dix ans après et pendant la vie même de Benoît, en 1781, une horrible secousse fit trembler la terre à Fabriano, le jour même de la Pentecôte, renversa un grand nombre de maisons, en ébranla d'autres et fit tomber la toiture de l'église de Saint-Nicolas : mais la demeure des Fiordi et les maisons contiguës, y compris celle de Vincente Roche, restèrent intactes, quoique voisines du fléau du désastre. Les habitants ne manquèrent pas d'attribuer cette faveur à l'oraison du saint pauvre. Aussitôt elle fut imprimée et répandue dans la ville et au loin ; beaucoup prirent l'habitude d'en porter sur eux un exemplaire comme préservatif, et tout le monde voulait voir l'autographe, qui était conservé soigneusement par les trois sœurs, comme un joyau du plus grand prix.

Pendant les deux jours qui suivirent cette visite à la famille Fiordi, Benoît se vit l'objet d'un empressement toujours croissant. Chacun aurait voulu l'entendre, lui raconter ses chagrins et conférer avec lui des secrets de son intérieur ; on estimait heureuses les personnes

qui avaient eu l'avantage de le posséder. Ces hommages ne faisaient point le compte d'un homme qui abhorrait les honneurs, plus que le monde n'abhorre le mépris. Ne pouvant plus méconnaître le sentiment dont la population était animée à son égard, il fut inconsolable de se voir l'objet de tant d'estime. Aussi se hâta-t-il de s'y soustraire par la fuite. Il avait communié le 26, et avait passé la journée du 27 dans l'église de Saint-Jacques. Vers le soir, à sa rentrée à l'hospice, il chargea le sacristain d'exprimer au Recteur sa gratitude pour la charité dont on avait usé envers lui. Mais les saints ne bornent pas leur reconnaissance à des paroles : inspiré sans doute par un esprit prophétique, il ajouta que Dieu daignerait lui-même payer sa dette envers l'église et l'hospice. Puis il partit le même soir à la faveur de l'obscurité, et s'achemina vers Lorette.

M. Paggetti, devenu archiprêtre de la cathédrale, nous apprend dans une lettre écrite en 1783, que la prédiction de Benoît se vérifia quelque temps après ; car il reçut à l'improviste une somme de cent écus romains, équivalant à 537 francs, léguée à l'église de Saint-Jacques de Fabriano pour son hospice, par le testament d'une certaine dame allemande, nommée Marianne Ornundi, morte à Lorette où elle résidait, mais inconnue à Fabriano, et dont l'héritier, ignorant même l'existence de l'église Saint-Jacques, fut obligée de s'en assurer par correspondance avec le Gardien des Capucins. Quant à Benoît il repassa d'autres fois à Fabriano, en se dirigeant vers Lorette ; il fut vu priant devant la statue de saint Jacques, et aussi devant le tombeau de saint Romuald ; mais jamais il n'eut de communication avec personne, ni ne s'arrêta dans une ville où, selon son langage, « on avait fait cas de lui comme de quelque chose de bon. »

CHAPITRE V

Pèlerinages dans le royaume de Naples.

Beatius est magis dare quam accipere. (Act. xx. 35.)
Il est plus heureux de donner que de recevoir.

Chassé de Fabriano par des louanges qui l'importunaient, Benoît fit son deuxième pèlerinage à Lorette, et après y avoir séjourné quelque temps, ainsi que dans d'autres lieux dont nous n'avons pas le détail, il se dirigea le long de la côte de l'Adriatique, vers le mont Gargan, célèbre par l'apparition de l'archange saint Michel, dont le temple souterrain attire beaucoup de pèlerins. Il y resta peu de temps et se rendit à Barletta, dont l'église cathédrale porte le nom de Nazareth [a]. Il s'y est conservé le souvenir de son passage, et le Chapitre, en 1786, exprimait un vif désir de sa béatification, à cause de la connaissance qu'on avait dans tout le voisinage, de sa personne, de ses vertus et de ses mérites.

Après cette pause à Barletta, Benoît poursuivit sa course jusqu'à Bari, où il arriva le 31 octobre, et logea, suivant la coutume, trois jours dans l'hospice des pèlerins. Les grands exemples de vertu qu'il y donna, sont restés gravés dans la mémoire des habitants.

[a] Après la destruction du royaume latin de Jérusalem, l'évêque de Nazareth vint se fixer à Barletta, et obtint du Saint-Siége de pouvoir conserver son titre, qui fut uni à celui de Trani, en sorte que les membres du chapitre prennent le titre de chanoines de Nazareth, comme avant la révolution française, il y avait dans le Nivernais, depuis la même époque et par les mêmes raisons, l'évêque, la cathédrale et les chanoines de Bethléem.

Encore aujourd'hui, après quatre-vingts ans, le souvenir en est vivant dans l'esprit de quelques vieillards. Ils attestent que, dès le temps de son passage parmi eux, on avait présagé qu'il serait un ornement de l'Eglise, comme l'annonçaient ses actes et ses paroles. Voici ce qu'ils racontent et ce qui leur fait dire, que le nom de ce grand Serviteur de Dieu est une bénédiction pour leur ville.

Un matin, les rues de Bari étaient traversées par un jeune homme fluet, qui paraissait harassé de fatigue. Son vêtement, des plus pauvres, contrastait fortement avec la finesse de ses traits. Sa tête était couverte des débris d'un vieux chapeau, et son corps d'un habit tout déchiré, qu'il tenait serré par une étroite courroie. Son haut-de-chausses descendait presque jusqu'à la cheville, et ses pieds étaient mal défendus par des souliers décousus et reliés à force de ficelles. Sur sa poitrine pendait un petit crucifix qu'il pressait de ses bras habituellement croisés. La douceur était dans ses yeux, un sourire ineffable sur ses lèvres.

C'était un pèlerin qui se dirigeait en droiture vers la basilique de Saint-Nicolas, devant la tombe duquel il se prosterna de la manière la plus dévote, et il y pria durant la matinée tout entière. Sa prière parut aux assistants pareille à celle que pourrait faire un ange devant le trône du Seigneur. L'immobilité de sa personne en faisait une de ces statues en adoration aux côtés de nos autels; la concentration totale de sa belle âme dans sa méditation pendant de longues heures, et son inattention absolue à tous les objets matériels qui l'entouraient, provoquèrent dès le premier moment l'admiration des personnes présentes, qui conçurent tout aussitôt pour ce jeune pèlerin respect et affection. A une heure tardive, quand le signal fut donné pour évacuer l'église et en fermer les portes, cet illustre étranger sembla tiré d'une mer de délices, et refoulé dans le fleuve des douleurs de ce monde.

Il se leva nonobstant, et tenant toujours les bras croisés sur son sein, il se rendit vers le palais municipal, qui au siècle dernier était occupé par une cour de justice et contenait dans sa partie basse une prison. A travers les barreaux de leurs cachots, les détenus imploraient d'un ton lamentable la pitié des passants. Arrivé en face

de ce réceptacle de misères, le jeune pèlerin s'arrête et regarde ces malheureux avec une grande compassion. Tout à coup il s'agenouille, se découvre, place son chapeau par terre devant lui, dépose sur ses bords le crucifix qu'il détache de sa poitrine, prie un instant en le regardant fixement, puis entonne les litanies de la Vierge de Lorette, avec une voix céleste qui remuait les auditeurs jusqu'au fond de l'âme.

Une telle scène attira promptement des rues voisines une multitude de curieux, et une abondante récolte de menue monnaie tomba de toutes les mains dans le chapeau du pèlerin. Quand il eut terminé le chant des litanies, il recueillit ces offrandes, les baisa tout ému, comme pour remercier le public, se leva, et alla les distribuer aux pauvres prisonniers, dont les sacoches étaient suspendues à travers les grilles. Ce succès l'encouragea sans doute, car il répéta ce même acte de charité chaque jour devant les églises de Bari. Son air de mansuétude, sa voix angélique, son amour du prochain, opéraient de véritables prodiges, et le peuple religieux et hospitalier de cette ville rivalisait pour déposer ses dons dans le chapeau du jeune pèlerin, qui les distribuait incontinent aux pauvres qui se trouvaient proches.

Nous laisserons ici parler l'auteur de la relation, qui, dans son enthousiasme, s'écrie presque poétiquement : « Cette belle âme qui était perpétuellement absorbée en Dieu, source éternelle de sainteté, quoiqu'elle fût encore emprisonnée dans les liens de la mortalité humaine, sanctifia de sa présence notre heureuse patrie durant quelques semaines. Nouvel Antoine et nouveau Pacôme, il ne se nourrissait que de pain et d'eau, couchait sur la terre nue, et son corps, exténué de jeûnes et d'abstinences, était encore martyrisé par les pointes d'un cilice de nouvelle invention. Aussi nos bons concitoyens le préconisaient déjà comme un saint. »

Il raconte ensuite une anecdote arrivée dans sa propre famille. « Mon aïeul, dit-il, était un homme simple et rond, aux manières cordiales et hospitalières. Un matin, l'illustre pèlerin côtoyait notre habitation. L'inviter et le faire entrer fut pour mon grand-

père une pensée subite, dont l'exécution fut tout aussi soudaine. C'était l'heure du dîner, et il supplia le vénérable étranger de prendre place à table au milieu de la famille; mais cet homme de pénitence se contenta d'étendre la main vers les aliments frugaux qui étaient servis, la reporta à sa bouche comme pour baiser les dons de la Providence, et ne voulut pas même en goûter.

Avant de le laisser partir, mon aïeul le pria de lui donner au moins quelque avis pour souvenir. Au même instant, le marteau de l'horloge vint annoncer qu'une fraction de notre vie était écoulée : « Eh bien, répliqua le Serviteur de Dieu, chaque fois que vous entendrez cette cloche, souvenez-vous que vous n'êtes pas maître de l'heure suivante, et pensez en même temps à la passion qu'a voulu souffrir Notre-Seigneur, pour nous mettre en possession de l'éternité. » Cela dit, il se retira. « Mon père, ajoute le narrateur, était présent à ce colloque, ayant l'âge de douze ans, et s'en souvient comme s'il venait de l'entendre à l'instant. Cependant mon aïeul, qui était alors à la fleur de l'âge et qui jouissait d'une très-robuste santé, ne tarda pas à passer au repos éternel après une courte maladie. Alors les paroles du saint étranger revinrent à l'esprit de mes parents, et furent regardées comme une allusion prophétique, et comme un avertissement de cette mort prochaine. »

Benoît ne donna pas seulement à Bari des exemples de charité et de piété, mais encore de la patience qui fait les martyrs, comme le prouve le trait suivant. Depuis plusieurs années, cette ville était le refuge d'un mauvais sujet nommé Michel, jeune homme sans frein, qui s'était rendu fameux dans la contrée par son audace et par sa méchanceté. Les habitants de son lieu natal, ne pouvant plus supporter ses impertinences et ses malices effrontées, l'avaient chassé comme une bête malfaisante. Il n'exerçait aucun métier, parce que, comme il s'en vantait, le travail était son ennemi juré; c'était un vrai truand, vivant aux dépens du public, et le fléau des honnêtes gens.

L'excentricité sainte d'un pèlerin tel que Benoît, devait naturellement le désigner comme une proie à l'humeur sarcastique du personnage. Un jour, au grand étonnement de tout le monde, on le

vit assis sur un sale escabeau, ayant entre ses doigts le fil et la poix de cordonnier, et faisant mine de rapiécer de vieux souliers, en fredonnant d'un air narquois. Il s'était posté dans une rue qui aboutissait à la basilique de Saint-Nicolas, et tous les passants s'attendaient à quelque tour de sa façon.

Vers midi, le Serviteur de Dieu revenait, selon sa coutume, de l'église. Dès que le méchant bouffon le voit passer devant lui, il saisit un grelot et l'agite afin d'attirer l'attention; puis se met à faire des gestes et des contorsions, pour singer d'une manière ridicule l'air dévot du pèlerin. Au même moment, il s'arme d'un caillou aigu qu'il tenait tout prêt, le lance avec force et atteint le passant à la cheville. Le coup est tellement violent que le sang jaillit et que l'innocent jeune homme chancelle. Il s'arrête alors, serre vivement ses bras sur son crucifix, et sans regarder d'où lui vient cette agression imméritée, il lève au ciel des yeux pleins de miséricorde, priant pour son agresseur. Il se baisse ensuite, ramasse le caillou, le baise, le place contre le mur d'une maison, et poursuit son chemin lentement et en boitant.

Un cri d'indignation s'éleva de tous les points de la rue contre le malfaiteur, qui cette fois dut s'esquiver à toutes jambes, pour échapper au châtiment qu'il méritait. Mais il ne put se soustraire à la justice divine. A peine se passa-t-il une saison, qu'il se vit lui-même assailli avec les armes dont il s'était servi contre ses victimes. Il fut un jour environné et comme traqué par une troupe d'enfants, qui le huaient et lui lançaient une grêle de pierres. Ces scènes se répétèrent plusieurs fois, de telle sorte que n'osant plus se montrer, il changea encore de pays; mais partout il rencontra le même traitement : le mépris et l'animosité étaient devenus universels, et l'on eût dit qu'il était marqué du signe imprimé sur le front du fratricide Caïn. Il revint à Bari, et y retrouva ses ennemis plus nombreux et plus acharnés.

Un jour, après avoir subi toutes sortes d'injures et d'humiliations, il fut atteint d'un coup de pierre à la cheville du pied droit : le sang en jaillit; le malheureux chancela et tomba par terre; sa chute fut applaudie par tous ces petits démons, avec éclats de rire, sifflets

et battements de mains. Ce misérable vécut encore quelque temps, toujours bafoué, toujours vilipendé, toujours détesté de tout le monde. Enfin un matin on trouva un cadavre dans le fond d'une étable.... ; c'était le cadavre de Michel *méchante race*, selon le nom qui lui avait été donné. Sa mort avait été causée par une gangrène lente, qui avait pour origine la blessure qu'il avait reçue, et la justice d'en haut lui avait appliqué en quelque manière la peine du talion.

Quant au jeune pèlerin, après avoir un matin prié durant de longues heures devant le tombeau du grand thaumaturge Nicolas de Myre, il disparut de Bari. Il se dirigea de là vers Naples, sans que l'on sache par quels endroits il passa, ni en quelles stations il s'arrêta pendant un espace de trois à quatre mois. Mais combien dut être pénible et périlleuse sa marche à travers les Apennins, qu'il lui fallut franchir dans le cœur de l'hiver! Qui nous dira les souffrances endurées dans ces hautes montagnes par ce héros de la pénitence, qui allait au-devant de tout ce qui pouvait tourmenter son corps? Il arriva à Naples le 13 février 1772. Il donna certainement dans cette capitale les mêmes signes de vertu que partout ailleurs, puisqu'on s'en est souvenu après sa mort, et que les Napolitains se réjouissaient de l'avoir possédé dans leurs murs. On se rappela qu'il avait logé plus ou moins longtemps dans un hospice de pèlerins, et l'on se félicitait d'avoir donné temporairement l'hospitalité au Saint du siècle Il visita l'église métropolitaine de Saint-Janvier et les autres sanctuaires que renferme en grand nombre cette ville où la simplicité de la foi opère des miracles périodiques et fréquents.

Parti le 17 mars pour Rome, il visita le Mont-Cassin, où les savants bénédictins ont conservé sa mémoire en bénédiction. A Pofi, bourg qui se trouvait sur sa route, on raconte que le besoin le força d'entrer chez un aubergiste, pour lui demander par charité un verre de vin. Malgré son état de faiblesse visible, le cabaretier, qui n'avait pas compris la nature de la demande, exige impitoyablement le paîment, et entendant qu'il n'a pas le sou, se met à tempêter et menacer. Benoît, au comble de la douleur d'entendre ses blasphêmes, après avoir inutilement invoqué sa commisération, lève les

yeux au ciel, et le vin reparaît dans le verre. Cet homme sans entrailles resta tellement stupéfait, qu'il ne vit pas même le consommateur se retirer. C'est là une légende que nous ne garantissons pas.

Dans une petite ville nommée Tagliacozzo, au diocèse de Piscina [a], Benoît répéta ce qu'il avait fait à Bari : il s'agenouilla sur la place devant son crucifix, en chantant des litanies ; après quoi il prit son chapeau et fit le tour des boutiques, demandant l'aumône pour la distribuer ensuite. Un pharmacien, Vincent Lucchesi, interprétant mal cette quête, le repoussa rudement, bien qu'il fût honnête chrétien. Combien il s'en repentit quand la réputation du saint pèlerin éclata, et qu'il le reconnut dans ses images pour celui qu'il avait méprisé ! Il s'empressa de faire le voyage de Rome, tout exprès pour visiter son tombeau et pour obtenir du défunt son pardon.

[a] Ce qui l'attira, peut-être à une autre époque, dans cette ville située dans l'Abruzze ultérieure, près des confins de l'Etat pontifical, ce fut vraisemblablement la Madone de l'Orient, ainsi dénommée parce qu'elle fut apportée de la Grèce, au siècle où les Iconoclastes faisaient la guerre aux images.



CHAPITRE VI

Deuxième séjour à Rome. — Troisième pèlerinage à Lorette et passage à Cossignano.

Beatus homo qui semper est pavidus; qui vero mentis est duræ, corruet in malum. (Prov. XXVIII. 14.)

Bienheureux l'homme qui est toujours craintif du péché; mais celui qui est d'un esprit dur tombera dans le mal.

Le deuxième séjour que fit à Rome notre Bienheureux fut beaucoup plus court que le premier, sans doute parce qu'il avait hâte, après un long intervalle, de revoir sa chère Dame de Lorette. Pour éviter les répétitions, nous réunirons en un seul chapitre les circonstances de plusieurs de ses retours, lorsque nous le verrons assez connu de quelques Romains, pour qu'il ait eu avec eux des relations suivies.

Parti de Rome en mai de cette année 1772, il se rendit par quelque détour sur les bords de l'Adriatique, et s'arrêta quelque peu à Port-de-Fermo, dans le diocèse de Ripatransone, où s'est conservé le souvenir de son passage. De là il vint à Cossignano, petite ville de la Marche, actuellement Délégation de Fermo, qui possédait une Madone fort vénérée des populations d'alentour, dite Sainte-Marie de Cossignano. C'était la patrie et la résidence d'un prêtre très-recommandable, Michel-Ange Santucci, prédicateur assez répandu dans les diocèses environnants, et qui vivait là en famille dans les intervalles de ses courses apostoliques. Nous allons reproduire, en l'abrégeant, le récit qu'il fit de sa rencontre avec Benoît, et des rapports qui s'établirent entre eux.

« Dans une matinée de mai, dit-il, en revenant de célébrer la

messe, je vis appuyé contre la porte de ma maison, un jeune homme modeste, tenant son chapeau à la main, et récitant à mi-voix, mais d'un ton fort dévot, quelques prières latines, que je compris être le *De profundis*, prononcé à la française. Il était vêtu de la façon la plus misérable, n'ayant sur son corps que de véritables lambeaux. Il avait le haut de la poitrine découvert, avec un gros chapelet suspendu à son cou. Toutefois, à travers cet accoutrement de mendiant, on distinguait quelque chose non-seulement de poli, mais de noble dans sa physionomie, qui accusait vingt-trois à vingt-quatre ans.

Frappé de son air de piété extraordinaire, je me sentis porté par une émotion que je ne saurais m'expliquer, à lui demander son nom et sa patrie; à quoi il répondit dans un mélange d'italien et de français. J'éprouvai un certain plaisir à l'entendre parler cette dernière langue, parce qu'en ayant déjà fait quelque étude, je souhaitais vivement trouver l'occasion d'en acquérir la pratique. Alors je l'invitai à entrer chez moi, et il y consentit après quelque résistance. Là il manifesta de la répugnance à s'asseoir, et ne le fit que sur une espèce d'injonction, alléguant humblement la crainte de souiller par sa malpropreté le siége que je lui offrais.

Je l'interrogeai alors plus amplement sur sa position, et lui témoignai quelque étonnement de le voir ainsi errant et déguenillé, quoique son langage et sa physionomie indiquassent un jeune homme bien né et bien élevé. En réponse, il me raconta brièvement et à force de questions les événements de sa jeunesse, parlant avec effusion de cœur d'un oncle défunt qu'il aimait beaucoup. Il m'exhiba, entre autres documents, un certificat qui contenait les motifs de sa sortie d'une communauté où il avait été admis. « Et pourquoi, lui dis-je, n'êtes-vous pas retourné auprès de vos parents, puisqu'on peut servir Dieu partout? — J'ai, me répliqua-t-il, consulté un confesseur, qui m'a approuvé dans mon projet de mener une vie solitaire. » Je ne donnai, ajoute l'abbé Santucci, aux pièces qu'il m'avait mises en main, qu'un coup d'œil rapide, soit à cause de mon inhabileté à lire les manuscrits français, soit plutôt parce que son air de candeur me persuadait tout autant que ces attestations.

En conséquence, je lui proposai immédiatement d'entrer à mon service, et de m'instruire en même temps dans sa langue. Quant au service, il refusa catégoriquement, disant qu'il était pressé de se rendre à Lorette pour se confesser au pénitencier français, et qu'il voulait continuer ensuite ses pèlerinages ; et comme je lui offris de l'entendre moi-même en confession, je connus sa délicatesse de conscience, en m'apercevant par ses répliques, qu'il avait peur de n'être pas assez bien compris de moi. Je le priai de rester au moins quelque temps à Cossignano, et de venir soir et matin me donner la leçon ; je le pressai de prendre son repas chez moi, m'offrant de pourvoir à son logement, après les trois jours que l'hospice accorde aux pèlerins. Il voulut bien déférer à ma demande, prit une légère réfection, me fit lire quelques pages d'un livre français, et revint l'après-midi en faire autant.

Le lendemain, je le vis reparaître, mais pour m'annoncer qu'il voulait reprendre sa route vers Lorette. Etonné de cette résolution subite et contraire à celle de la veille, je tins à en savoir la cause, et à force d'instances, je le déterminai à me l'avouer. C'est qu'il avait été navré d'entendre les imprécations et les blasphèmes de deux pèlerins, logés comme lui à l'hospice, et qui s'étaient pris de dispute le soir précédent. Pour le dissuader de ce départ précipité, je lui promis de remédier à cet inconvénient, comme je le fis en effet, en obtenant du vicaire forain, supérieur de cet établissement, que Benoît fût placé dans une chambre séparée, et qu'il pût y rester indéfiniment. Rassuré sur la crainte de ce scandale, il renonça pour le moment à partir.

En le voyant si malproprement couvert, je me fis un devoir de lui offrir tout ce qu'il fallait pour se mieux vêtir. Il fit de grandes difficultés pour accepter les hardes que je lui offris ; j'insistai jusqu'à ce qu'il les reçût par une sorte de docilité ; mais le lendemain il revint vêtu comme auparavant, sauf la chemise. Aux reproches que je lui adressai, il m'opposa des raisons que je ne compris pas d'abord. Plusieurs fois je revins à la charge les jours suivants ; mais malgré toutes mes sollicitations, il fut impossible de le déterminer à quitter ses haillons. Ce fut en étudiant son esprit, qu'à la longue je conçus

le motif de son opposition, et je ne doutai pas qu'il eût gratifié quelque autre indigent de ce qu'il jugeait superflu pour lui.

Ce fut donc par pure condescendance de charité qu'il consentit à demeurer pendant dix ou douze jours à Cossignano, pour m'exercer à la prononciation française. Il venait me donner deux ou trois séances par jour. La matière de nos lectures était le Carême d'un certain abbé Clément [a], que je possédais dans ma bibliothèque, et dont j'estimais les sermons, comme des plus pathétiques et des plus solides que je connusse. Je pouvais juger de la piété de mon instructeur, par le plaisir que lui causait le choix de ce livre. Je pus également juger de sa vertu par l'impression que fit sur lui une tirade, où l'orateur se déchaînait contre le vice de l'impudicité. Après l'avoir lu, il se mit à déplorer en gémissant la fréquence de ce péché, qui régnait, disait-il, partout; et à ce propos il ajouta que les Jésuites, en prêchant contre ce désordre, parlaient clairement et sans ménagement aucun, et qu'ils avaient bien raison, parce qu'ils convertissaient ainsi beaucoup de pécheurs et produisaient d'excellents effets. « Oh! s'écria-t-il les larmes aux yeux, si on offense Dieu, c'est que l'on ne connaît pas sa bonté; qui la connaît, ne péchera jamais. » Il montrait aussi du déplaisir de l'expulsion des Jésuites déjà opérée en France; mais il adorait les dispositions de la Providence, et ne recherchait ni ne censurait les motifs de cette expulsion.

Il me vint un jour en pensée de lui faire lire un passage de ces sermons, en l'engageant à donner à sa voix les inflexions oratoires, et à prendre le ton de la prédication conforme à l'usage français, comme s'il eût prêché lui-même. Il y consentit; tenant le livre d'une main, et de l'autre, accompagnant sa déclamation des gestes convenables, il lut quelques pages de manière à me convaincre, sinon de la chaleur du débit des orateurs français, au moins de la vivacité avec laquelle il sentait, lui, les vérités que développait l'au-

a Denis-Xavier Clément, prédicateur du Roi, et aumônier du roi de Pologne, avait fait imprimer en 1770 neuf volumes de sermons, qui ne sont pas sans mérite, et il était mort l'année suivante, doyen de la collégiale de Ligny.

teur ; et l'épreuve que j'avais imaginée pour satisfaire ma curiosité, avait tourné à mon édification.

Nos conversations, comme on voit, roulaient le plus souvent sur la matière de la lecture, et comme elles donnaient lieu à des réflexions pieuses, il y prenait goût et paraissait charmé de ces entretiens. Il parlait encore avec plaisir des coutumes du monastère où il avait pris l'habit. Quand je lui adressais quelque question relative à ce sujet, il m'expliquait volontiers les pieux usages qui s'y observaient, sans s'étendre toutefois en de longs discours ; en un mot, je m'apercevais que ces souvenirs, loin de lui déplaire, le touchaient encore profondément, et qu'il n'était pas sans regret d'avoir été contraint de sortir du couvent. Au contraire, si je l'interrogeais sur les particularités de sa famille, sur les habitudes de sa patrie, ou sur les affaires publiques de la France, ses réponses étaient des plus laconiques, et jamais il n'en ouvrit la bouche de lui-même.

Tout le temps qui n'était pas employé à nos leçons, il le passait à l'église de Sainte-Marie. Je le sus par plusieurs de mes compatriotes qui l'y voyaient entrer de grand matin, n'en sortir que pour venir chez moi, et y retourner aussitôt qu'il quittait ma maison. Et quelle piété! disait-on ; quel recueillement de l'esprit et des sens ! Tout le monde me rapportait que devant le saint Sacrement il ressemblait à une statue, par son immobilité. J'en pus juger moi-même par sa manière d'entendre ma messe, qu'il servit plusieurs fois. Il me faisait rougir par la réflexion, qu'un pauvre et simple séculier me surpassait de beaucoup en ferveur, lui servant, et moi célébrant.

On se demandait, dans le pays, comment et de quoi il vivait, puisqu'on ne le voyait jamais rien demander. Ordinairement je l'obligeais à prendre son repas après notre séance du matin; mais il était si sobre qu'il touchait à peine à ce qu'on lui servait. Rose, ma servante, qui en était témoin, ne concevait pas comment il se contentait de si peu, et disait qu'apparemment il se nourrissait de l'air, comme les papillons, ou mieux encore de l'Esprit-Saint, comme les anges. Elle racontait aussi qu'outre la bénédiction et les grâces, il priait tout bas pendant tout le temps de la table.

Tant de sagesse et de religion dans un jeune étranger, m'attachait

à lui de plus en plus, et je fermais l'oreille aux suggestions et aux conseils de mes parents et de mes amis, qui, ne connaissant pas toute la bonté de mon maître de langue et ne voyant que l'écorce, m'engageaient à ne pas prendre tant de familiarité avec un inconnu sans aveu, parce que je courais risque d'être trompé, et que j'aurais peut-être à me repentir de ma trop grande crédulité. Nonobstant leurs représentations, l'estime que j'avais conçue pour lui, faisait que je ne rougissais pas de le mener avec moi dans les rues. Pour lui, il se refusait toujours à marcher de front et se tenait à distance par derrière ; j'avais beau me retourner de temps en temps pour l'inviter à se placer à mon côté, je ne pus jamais l'y décider; il se bornait à un certain serrement d'épaule qui lui était familier, et qui signifiait qu'il n'était pas digne de cet honneur. Par suite de l'estime qu'il m'inspirait, je voulus aussi l'introduire auprès d'une de mes parentes, du nom de Rossi, dont la fille était gravement malade, et, comme je m'y attendais, l'infirme en reçut beaucoup de consolation.

Cependant Benoît revenait fréquemment à la charge pour obtenir la permission de s'en aller, comme s'il eût été dans ma dépendance, et moi, de mon côté, je faisais tous mes efforts pour le retenir, moins pour le profit que je tirais de nos exercices de langue française, que par suite de l'affection qui m'attirait vers lui, et qui me faisait trouver un grand charme dans sa compagnie. Enfin ses instances devinrent si pressantes, que le dixième ou le douzième jour, je ne pus insister davantage. Mais je lui arrachai une sorte de consentement à m'écrire, quelque part qu'il fût et quelque état qu'il eût embrassé. J'obtins plus facilement qu'il me laissât son nom écrit de sa main, et je conservai précieusement ce billet où on lit : *Benoît Joseph Labre* [a], *d'Amettes en Artois*. La veille du jour où il résolut de partir, je voulus lui donner quelque argent ; je me rabattis à quatre ou cinq pauls ; mais il fut impossible de lui faire prendre plus de quelques bayoques. Je ne pus m'empêcher de

[a] Nous ferons observer que les Italiens prononcent son nom *Labrè*, qu'ils transforment quelquefois en *Lavro*.

lui témoigner tout le chagrin que je ressentais de le voir s'éloigner. Je me trouvais enchaîné par une véritable liaison de cœur, basée sur les qualités inappréciables que j'avais découvertes en lui.

Quand l'heure de son départ fut arrivée, je sentis redoubler mon regret, et je l'accompagnai jusqu'à un mille de distance sur la route de Ripatransone qui conduit à Lorette. Au moment de le quitter, lorsque j'entendis les expressions de sa reconnaissance, que je vis sa manière humble de me baiser la main, j'éprouvai un serrement, puis un déchirement de cœur, tel qu'il me semblait que mon âme allait se détacher de mon corps; je fondis en larmes et je regagnai précipitamment ma demeure, où je me renfermai dans ma chambre pour donner libre cours à mes pleurs. Ma tristesse dura plusieurs jours, et je ne pus cacher ma douleur à mes frères et à mes amis, qui m'en firent des reproches. J'attendis longtemps des nouvelles du pèlerin; mais ce fut en vain; je n'entendis plus parler de lui qu'après sa mort. J'avoue qu'à la longue je m'étais refroidi pour lui, parce qu'il ne m'écrivait point; il me semblait qu'il répondait mal à l'affection que je lui avais montrée; mais je ne réfléchissais pas qu'il était injuste d'exiger un attachement humain, de celui qui avait renoncé même aux affections du sang pour appartenir tout à Dieu. »

Nous avons rapporté en substance le récit de cet excellent prêtre, qui en 1779 alla occuper un poste de confesseur et directeur d'un conservatoire à Rome[a], où il ne connut point la présence de Benoît, jusqu'à ce que le retentissement de la sainte mort du Bienheureux fût venu dans sa retraite réveiller ses souvenirs et son affection. Alors son zèle pour la gloire de son ami se manifesta par des démarches, qui nous donneront occasion de reparler de lui. C'est un exemple de l'impression que produisait déjà notre Pèlerin sur les esprits sages, qui placent la vertu au-dessus de tout. Il faut dire aussi qu'une amitié sincère qui doit son origine à de telles circonstances, fait grand honneur à celui qui l'éprouve et qui l'avoue, parce qu'elle suppose un cœur bien noble et bien chrétien.

[a] On nomme ainsi des maisons d'asile et d'éducation pour les filles pauvres jusqu'à leur établissement.

CHAPITRE VII

Nouvelle visite d'Assise et autres lieux. — Séjour à Moulins en Bourbonnais. Pèlerinages en Espagne.

Beatus qui tectus est a lingua nequam... et in vinculis ejus non est alligatus. (Eccli. XXVIII 23.)

Bienheureux celui qui est à l'abri de la langue méchante et qui n'est point enlacé dans ses filets.

Parti de Cossignano, Benoît arriva le 3 juin 1772, pour son troisième pèlerinage, à Lorette. Il y prolongea beaucoup son séjour, avant de partir pour l'Espagne, d'où il pouvait craindre de ne pas revenir. Le même motif le ramena également à Assise, pour visiter de nouveau la basilique de Saint-François, et la Portioncule, puis les sanctuaires de l'Alverne, où il s'arrêta aussi quelque temps. Cette montagne lui offrait, outre l'église principale, une série d'oratoires en commémoraison des divers miracles et stations de saint François, reliés entre eux par un portique, qui aboutit à la chapelle où l'amant de Jésus-Christ reçut les stigmates. Il y est représenté en face d'un crucifix, des plaies duquel partent des rayons de feu, qui vont imprimer autant de cicatrices sur ses membres. On ne peut dire combien s'accrut à ce spectacle, dans le cœur de notre Pèlerin, l'amour des souffrances et de la pauvreté. Il paraît qu'il fit dans cette solitude une nouvelle confession générale, pour se mieux préparer à son grand voyage d'Espagne.

C'est tout ce que nous savons de cette période qui aurait duré une partie du reste de cette année 1772. Nous pouvons cependant y

rapporter avec vraisemblance une visite dans le désert de Camaldule, et le fait suivant, appuyé sur une tradition existant dans le diocèse de Fiésole. A huit milles de l'ermitage des Camaldules, se trouve un monastère de religieuses du même ordre, sous le vocable de Saint-Jean-Baptiste, et dans un lieu nommé Pratovecchio. Benoît passa quelques jours en cet endroit, et eut quelque entretien avec les religieuses, auxquelles il laissa des souvenirs d'édification. De là il aurait gagné la France, non point pour revoir sa famille et son pays, n'étant pas homme à regarder en arrière, après avoir mis la main à la charrue, mais pour la traverser comme étranger dans sa propre patrie.

Il était certainement à Moulins en Bourbonnais au commencement de l'année 1773, et il y séjourna depuis les fêtes de l'Epiphanie jusqu'après celle de Pâques, tombant le 11 d'avril. Quel fut son motif de repasser par cette ville, qui le détournait de sa direction vers l'Espagne? Nous n'en voyons point d'autre que le désir de revoir le monastère de Sept-Fonts. C'est ce qu'on peut conjecturer avec fondement d'un homme pour qui les distances n'étaient rien. Il est donc très-vraisemblable qu'il y fit une ou plusieurs visites, mais sans se faire connaître, pendant les trois ou quatre mois qu'il résida dans le voisinage. Quoi qu'il en soit, voici les incidents arrivés à Moulins, d'après le procès authentique fait par autorité de l'évêque d'Autun, duquel dépendaient alors le monastère et la plus grande partie de la ville.

Benoît avait trouvé asile pour la nuit dans la maison d'un pieux chrétien, nommé François Moret, maître maçon, qui, en état de veuvage, demeurait avec sa fille Elisabeth. La Providence l'avait ainsi pourvu de logement, parce qu'en janvier le climat de France ne permet pas de prendre impunément le repos nocturne sous la voûte des cieux, comme il le pratiquait en Italie. Lorsque le chef de la maison lui demanda son nom et son pays, il fit quelque difficulté de les faire connaître. A la demande de son âge, il répondit qu'il avait vingt-quatre ans. Un lit lui avait été offert; mais il refusa, ne voulant absolument coucher qu'au grenier sur un peu de paille.

D'après les dépositions de ses hôtes, il observait la xérophagie plus rigoureusement que les Trappistes, ne mangeant qu'une seule fois, après le coucher du soleil, un peu de pain grillé et trempé dans l'eau ; le dimanche seulement il prenait deux réfections, qui consistaient ordinairement en trois à quatre noix, ou bien en une petite quantité de pois, cuits avec une pincée de sel pour tout assaisonnement. Il avait soin de se procurer cette maigre provision avant de rentrer au logis, et refusait constamment tout ce que lui offrait la générosité du maître de la maison, de peur de lui être à charge. Pour cette dépense, étaient plus que suffisantes les aumônes, que la pauvreté de son extérieur lui faisait donner spontanément, et le superflu qui pouvait lui rester, passait sur-le-champ dans les mains d'autres nécessiteux. Si on lui faisait quelque observation à ce sujet, il disait que Dieu qui l'avait nourri aujourd'hui, saurait bien encore le nourrir demain. Elisabeth Moret, qui avait alors seize ans, épiait avec une sainte curiosité toutes les démarches de ce pauvre extraordinaire, et le trouvait toujours uniforme dans son austère régime.

Ses habitudes de dévotion furent à Moulins ce qu'elles avaient été ailleurs. Il descendait de son grenier dès la pointe du jour, pour se rendre à la Collégiale, où il passait presque toute la journée. Seulement, vers midi, se sentant engourdi par le froid, il sortait pour se réchauffer dans quelque boutique voisine de l'église, où il rentrait immédiatement, et d'où il ne sortait plus qu'à la fermeture des portes. Revenu au logis, et après son léger repas, il s'offrait à faire une lecture à la famille pendant les longues soirées d'hiver, et son offre ayant été acceptée, d'autres personnes du voisinage ne tardèrent pas à augmenter son auditoire, attirées, comme elles le disaient, par la curiosité de voir un saint.

Après la lecture, il se retirait dans son galetas pour continuer à lire et à méditer, et il passait la plus grande partie de ses nuits dans ces pieux exercices, comme il était facile d'en juger par l'achat journalier qu'il faisait d'un nouveau luminaire. On l'entendit aussi se flageller durement, et l'on surprit dans sa paille un fouet de cordes armées de pointes de fer. C'est la seule fois que les procès où

les mémoires aient fait mention d'instruments de discipline, et d'actes de ce genre dans ses pratiques de pénitence.

Bientôt à ces macérations volontaires vinrent se joindre des mortifications d'une autre espèce. Ses longues stations à la Collégiale en devinrent l'occasion, et les employés de cette église en furent les auteurs. Un larcin y avait été commis peu auparavant par un mendiant. Lorsqu'on vit Benoît y passer ses journées en prières, une telle assiduité parut suspecte. Son recueillement fut pris pour de l'hypocrisie, sa quiétude pour une ruse, et sa constance pour un manége adroit. On ne l'avait jamais vu ; on ne le connaissait pas ; on prit le parti de chasser cet étranger suspect de l'église, et de lui en interdire l'entrée. Ce devait être une épreuve bien délicate pour sa piété ; ce fut au contraire une jouissance pour son humilité. Il se soumit sans réclamation, sans murmure, et pour ne point rencontrer le même obstacle ailleurs, il alla trouver M. Butaud-Depoux, curé de la paroisse de Saint-Pierre, et le pria de vouloir bien lui permettre de fréquenter son église ; ce qui lui fut accordé sans difficulté par ce digne prêtre.

Mais là ne se borna point la persécution. Le vicaire du chapitre, prévenu qu'il était par les premiers soupçons, le dénonçait comme un fripon qu'il ne fallait pas souffrir dans la ville. La conduite de Benoît ne donnant aucune prise à ces accusations, on s'y prit autrement pour l'éconduire. On cria que cet étranger ne paraissait pas avoir la tête bien saine ; qu'on ne pouvait se fier à sa prudence pas plus qu'à sa probité, et que pendant ses lectures nocturnes, il pouvait mettre le feu à la maison ; on trouvait étrange que Moret s'obstinât à garder chez lui un va-nu-pieds ; on alla même jusqu'à menacer publiquement de la prison le prétendu vagabond. Benoît eut connaissance de tout le bruit qui se faisait à son sujet ; il n'en fut nullement troublé ; mais par égard pour ses hôtes, il crut devoir céder à la tempête, et sortit de chez eux.

Cependant, une tertiaire de Saint-François, nommée Rivelle, ayant été frappée de sa grande piété, et ayant su qu'il était aussi agrégé à la confraternité du saint patriarche, s'était abouchée avec

lui. Elle se crut spécialement obligée de lui venir en aide, et elle obtint pour lui un asile chez un tailleur d'habits, nommé Faujon, qui consentit à le recevoir aussi dans son grenier. Là Benoît ne changea point de méthode de vivre, si ce n'est que le carême étant venu, il passait quelquefois deux ou trois jours sans manger. Ses disciplines étaient les mêmes, et les filles de son hôte en virent les instruments dans le havre-sac qu'il ne portait point avec lui à l'église.

Le curé de Saint-Pierre eut lieu de s'applaudir de l'accueil qu'il avait fait à ce jeune étranger. La vue seule de sa ferveur inspirait la dévotion, et parmi ses paroissiens, déposa-t-il plus tard, ce pèlerin avait laissé un renom de sainteté, et des exemples qui avaient produit les plus heureux fruits. Il avait été particulièremunt touché de sa dévotion envers l'Eucharistie; comme la paroisse comprenait la plus grande partie de la ville, on portait fréquemment le saint Viatique aux malades, et Benoît ne manquait jamais de l'accompagner avec autant de modestie que de recueillement. On le voyait communier fréquemment à la première messe, et même cette sainte coutume fut encore pour lui une occasion d'humiliations.

Le prêtre sacristain le voyant approcher si souvent de la sainte table, jugea qu'il était inconvenant pour un laïc, aussi jeune et aussi mal vêtu, de recevoir si familièrement le Dieu de toute majesté, que les anges eux-mêmes adorent avec tremblement, et saisi d'un faux zèle, il le chassa de la table de communion. Devant un si pénible affront, la conduite de Benoît fut admirable de patience et d'humilité. Il garde le silence et se retire à l'instant. Les jours suivants, il se représente à la sainte table, prêt à subir une nouvelle insulte; et il la supporte avec une complète abnégation. Cette injuste réprobation vint aux oreilles du Curé, qui réprima le zèle indiscret de son subordonné, et avertit lui-même Benoît, qu'il était libre de communier toutes les fois qu'il s'y sentirait disposé. L'humble patience de Benoît, dans cette circonstance, édifia grandement les fidèles qui en furent témoins, et le fit rechercher par plusieurs personnes pieuses pour voir de près un si rare modèle d'humilité.

Les hôtes de Benoît eurent bien d'autres sujets d'édification. Le Jeudi Saint, il réunit dans la cour de leur maison douze pauvres, auxquels il fit une distribution de pain et de pois. Il paraissait n'en avoir qu'une petite quantité, du prix de 24 deniers; et cependant ces pauvres, après s'être rassasiés, remportèrent encore leurs écuelles pleines. Louise Faujon s'étant aperçue qu'il ne s'était rien réservé pour lui-même, lui en fit une sorte de reproche, auquel il répondit : « Aujourd'hui, je n'ai besoin de rien. » Elle resta persuadée que cette menue provision s'était multipliée entre ses mains, pour suffire à tant de bouches, et que Dieu avait voulu favoriser tout à la fois son abstinence et sa charité. Mais lui, comme pour couvrir le prodige, étant revenu quelques heures après, montra une quantité de pois et de pain égale à celle qu'il avait distribuée, en disant : « Maîtresse, vous voyez bien que ce n'est pas moi qui ai fait cette aumône, puisque je n'avais pas gagné de quoi la faire; mais le mérite appartient à celui qui m'en avait donné le moyen, et qui a redoublé encore sa charité. »

Un autre événement fut pareillement réputé miraculeux par cette honnête famille, qui crut y voir la récompense de l'hospitalité dont elle avait usé envers le Serviteur de Dieu. Le sieur Faujon était depuis vingt ans sujet à de fréquentes douleurs d'une grande violence, et depuis deux ans il s'y était joint par intervalles de trois à quatre mois, une dypsurie accompagnée de spasmes tellement douloureux, qu'ils lui faisaient jeter des cris effrayants. Dans une des fêtes de Pâques, il eut un accès de ce genre; Benoît, averti par les deux filles du patient qu'il avait trouvées en pleurs, s'offrit à le visiter et à prier pour lui. Introduit dans la chambre, il le questionna sur son mal, et lorsqu'il eut entendu la réponse : « Je souffre beaucoup, et ce sera sans doute ma fin, » il se mit à prier tout bas; puis il lui adressa quelques paroles d'encouragement, et finit par lui dire : « Maître, ce ne sera rien, ce ne sera rien. » Après ce peu de mots, il sortit de la chambre, et les douleurs s'étant apaisées, le mal disparut entièrement dans la même journée, sans l'emploi d'aucun remède. Le lendemain, le malade se leva très-bien portant, et ses deux infirmités ne reparurent plus pendant les dix années qu'il survécut.

Cependant l'acharnement des adversaires de notre pèlerin le poursuivit jusque dans ce second asile. Les mêmes clameurs avaient recommencé sur le danger de donner retraite à ce mendiant. On ne cessait de critiquer ces bonnes gens, et de leur parler du risque qu'ils couraient d'être volés ou incendiés. Le propriétaire même de la maison intervint, en manifestant des craintes pour la conservation de sa propriété. La famille Faujon n'était point ébranlée par ces appréhensions. Ce fut encore Benoît qui le premier les prévint qu'il les quittait, en disant qu'il serait fâché de leur occasionner du déplaisir, et qu'il les remerciait de toutes leurs bontés pour lui. En consentant à son départ, ils voulurent lui procurer un autre refuge chez un de leurs parents, qui sans doute avait la même estime pour lui. Benoît y logea seulement quelques jours, soit parce que le bruit courait toujours qu'on voulait le mettre en prison, soit plutôt parce que les fêtes de Pâques étant passées, rien ne l'empêchait plus de continuer son voyage vers les Pyrénées. A son départ, son hôte voulait lui donner quelque argent; mais rien ne put le lui faire accepter, « parce que, disait-il, j'ai déjà reçu assez de bienfaits de vous et de votre parenté. » On se souvient encore à Moulins de son passage, et l'on montre l'une des maisons où il a séjourné. De là il se rendit à Toulon, village situé à une lieue de Moulins, au diocèse de Clermont en Auvergne, où il s'arrêta quelques jours, et dont le curé eut pour lui certains égards.

Quant aux pèlerinages d'Espagne, nous emprunterons ce que l'on en sait à une biographie intitulée : *Vie édifiante du B. J. Labre*, imprimée à Paris en 1784 [a]. Nous ne ferons qu'abréger le récit que nous y lisons. Benoît-Joseph avait parcouru assez heureusement les provinces méridionales de la France, en se dirigeant vers l'Espagne, pour visiter les lieux de dévotion de cette contrée [28]. Arrivé près de la ville de Saint-Bertrand-de-Comminges, en Gascogne, un soir qu'il marchait absorbé, selon sa coutume, dans de pieuses médita-

[a] L'auteur, M. M***, avait connu ces détails par deux lettres, l'une écrite par l'aumônier d'un régiment qui était alors en garnison à Barcelone, et l'autre datée de Pau en Béarn par un chirurgien-major des Gardes Wallonnes, parent de D. Sordino, l'Espagnol qui accompagna Benoît à son retour de Saint-Jacques.

tions, il entendit, en traversant un petit bois, des cris semblables à ceux d'un homme en danger de la vie. N'écoutant que la charité qui le presse, il court aussitôt du côté par où les cris sont venus, et aperçoit au milieu d'une mare de sang, un homme que des assassins avaient percé d'affreuses blessures. A cette vue, le pieux Pèlerin se sent rempli de la plus profonde compassion, déchire quelques pièces de ses vêtements pour panser les plaies de ce malheureux, et court à une fontaine qui était près de là pour y puiser de l'eau, afin d'étancher le sang qui coulait en abondance.

En ce moment, deux cavaliers l'arrêtent, et le prenant pour le meurtrier qui fuyait, le garrottent étroitement et le conduisent à la ville voisine. Ils ramènent avec eux le malheureux voyageur qui avait perdu le sentiment, et qui ne donnait plus aucun signe de vie. Le bienheureux Benoît Labre fut alors jeté dans une sombre prison, et là il remerciait Dieu de l'avoir jugé digne de souffrir cette tribulation pour son amour. Cependant les soins que l'on s'était hâté de donner au blessé le rappelèrent à la vie, et sur les questions qu'on lui adressa, il eut bientôt fait connaître aux juges l'innocence de leur prisonnier, et les soins affectueux qu'il en recevait quand on l'arrêta. On le retira aussitôt de sa prison, et on lui permit de rester quelque temps dans l'hôpital de la ville, pour le dédommager de la méprise.

Pendant les quinze jours qu'il y resta, il édifia tout le monde par sa piété et par les soins qu'il donnait aux malades et aux moribonds. Il les continua surtout auprès de l'infortuné voyageur qu'il avait rencontré dans le bois, et qui se guérit assez promptement de ses blessures. Celui-ci, au moment du danger, avait fait vœu d'un pèlerinage en l'honneur de Marie; lorsqu'il fut convalescent, il se joignit à son libérateur, et tous deux se rendirent à Barcelone, puis à Notre-Dame de Montserrat, pour remercier la sainte Vierge de sa protection signalée. Cet homme, après avoir payé sa dette de reconnaissance, s'en retourna dans sa patrie; mais Benoît s'arrêta trois semaines ou un mois dans ce sanctuaire, visita la grotte de Manrèse en souvenir de saint Ignace, puis se dirigea vers Saragosse pour honorer Notre-Dame du Pilier, dont l'origine remonte, suivant la légende, jusqu'à l'apôtre saint Jacques, et qui attirait dans cette capitale de l'Aragon

tant de pèlerins nationaux et étrangers. De là il se rendit à Burgos, où se vénérait un crucifix miraculeux, placé dans une chapelle du cloître des Augustins, et séjourna quelque temps dans l'hospice desservi par ces fervents religieux.

Enfin il reprit le chemin de Saint-Jacques de Compostelle, qui était le but principal de son voyage : là, il fit trois neuvaines en l'honneur du mystère de la très-sainte Trinité, dévotion qui allait croissant en lui avec les lumières qu'il recevait. Durant ce temps, il rencontra un bon vieillard de la ville de Bilbao, lequel était aussi venu en pèlerinage dans ce lieu, pour obtenir la guérison de l'épouse de son fils, le seul de quinze enfants qui lui restât. Il se forma une étroite et sainte amitié entre ces deux hommes d'âge différent, mais animés des mêmes sentiments de piété. Ils achevèrent l'un et l'autre leurs dévotions et revinrent ensuite vers Bilbao, s'entretenant de pensées pieuses, des espérances et des consolations de la religion. Dom Sordino, cet Espagnol, fut si touché des vertus de son jeune compagnon de voyage, qu'arrivé en Biscaye, il voulut le conduire jusqu'au pied des Pyrénées. Là ils se séparèrent, en se promettant réciproquement de prier tous les jours l'un pour l'autre.

A sa sortie d'Espagne pour retourner en Italie, Benoît traversa Montpellier, le bourg de Montagnac, Lunel, Aix et Marseille, où il a laissé des souvenirs. Dans la ville de Lunel, il se présenta chez les religieuses de la Charité, filles de Saint-Vincent de Paul. Une de ces sœurs le fit entrer dans son école, où il se prosterna d'abord devant la statue de la sainte Vierge; puis la pieuse servante des pauvres lui offrit des aliments, comme elle l'aurait fait à Jésus-Christ lui-même. Le voyant regarder fixement la croix appendue à son chapelet, au lieu de manger ce qui lui était servi, elle lui demanda le sujet de sa préoccupation : « C'est, dit-il, cette couronne d'épines au centre de cette croix. — Si elle vous fait plaisir, je vous la donnerai, dit la religieuse. — Oh ! je serais heureux de l'avoir ! » répliqua-t-il. Elle lui fut donnée en effet, et il la plaça sur sa poitrine. La religieuse, qui n'avait alors que vingt ans, racontait dans une lettre écrite en 1835, qu'un lazariste de Mont-Citorio, à Rome,

avait entendu de la bouche de Labre, qu'il tenait ce crucifix d'une fille de la Charité, et qu'il ne l'oubliait pas dans ses prières. Aussi, ayant été guérie, longtemps après son passage, d'une infirmité chronique, elle attribua cette guérison à son intercession. Dans la suite, dit-on, elle connut par révélation le moment de sa mort, et l'annonça aux autres religieuses en leur disant : « Le pauvre de Jésus-Christ est mort. »

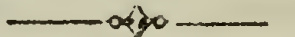
Arrivé près d'Alexandrie de la Paille, il s'arrêta un peu à Quargnento, et il entra dans l'église paroissiale et collégiale des saints Pierre et Dalmace, dont était curé le chanoine Charles-Félix Guasta. Il s'était agenouillé devant l'autel du Saint-Sacrement, près de celui du Crucifix. En lisant, il lui arriva d'élever tout d'un coup la voix, assez haut pour attirer sur lui l'attention du Prieur du chapitre, N. Gamboa, qui s'aperçut à son langage qu'il était Français. Benoît lui ayant demandé de l'entendre en confession, il le conduisit dans son cabinet particulier, et s'entretint avec lui plusieurs heures. Il sut par cet entretien que ce jeune homme était sorti d'un monastère de cisterciens pour cause de santé, et il eut toute facilité de connaître sa belle âme, selon ses propres paroles. Il l'avait entendu lui dire : « Le bon Dieu m'a trop bien traité jusqu'ici, car je n'ai encore eu à souffrir pour lui aucun mauvais traitement. » Edifié de ses dispositions et de son langage, le Prieur le pressa de passer la nuit dans l'endroit; mais il n'y consentit point, et n'accepta de ce qui lui fut servi, qu'un peu de riz trempé dans l'eau. Pour le pain et le fromage qu'il emporta malgré lui, ce fut le lot des premiers pauvres qu'il rencontra à sa sortie du village.

Quand il fut parti, le Prieur, qui l'avait accompagné jusqu'à la porte Morenso, disait : « Il va à Rome pour se faire saint; mais il l'est déjà. En conversant avec lui, sa face me semblait celle de Jésus; tant elle était céleste et gracieuse ! » Pour mieux conserver la mémoire de ce qu'il avait vu et entendu, il en fit une narration écrite, qu'il transmit en mourant à sa sœur, comme un héritage précieux. Il gardait un autre souvenir : c'était un livret que lui avait laissé le voyageur, et qui était intitulé : *Association pour bien mourir sous la protection des saints Anges gardiens, avec les choses qu'il*

faut observer pour en être; et sur ce livret, il avait écrit : « Donné au prieur Gamboa, par un dévot pèlerin français qui avait tout abandonné dans sa patrie, pour venir en Italie vivre en ermite, et se mettre sous la conduite de quelque père spirituel. Ce 3 août 1773 [a].» Le Pèlerin portait dans un sachet une assez forte provision de ces livrets, destinés à être distribués gratuitement pour propager cette dévotion. Plus tard, le curé Guasta s'étant appliqué sur le cœur celui qu'il possédait, attribuait à l'intercession du Bienheureux sa guérison inattendue d'un anévrisme, ainsi que celle de la sœur du Prieur, dont les convulsions cessèrent par le même moyen.

Pour rentrer en Italie, Benoît continua de longer la Méditerranée; il y a trace de son passage dans le diocèse de Nice, dont l'évêque actuel atteste que le souvenir en est encore vivant dans la mémoire de ses diocésains. A Lucques, notre pèlerin visita le célèbre crucifix, appelé *Rex tremendæ majestatis*, parce que le Sauveur est représenté attaché à la croix et revêtu de l'habit royal. Ces pieuses traditions, qui auraient été plus faciles à constater pendant que vivait la génération contemporaine, se fortifient l'une par l'autre, ainsi que par leur concordance avec le fait général du pèlerinage de notre Bienheureux en Galice, et celui non moins certain de son retour à Rome à cette époque.

[a] Sans cette date précise, nous aurions pensé que ce prieur pouvait être le confesseur qui détermina la vocation de Benoît à son passage dans le Piémont en 1770. Pour admettre cette hypothèse, il faudrait supposer que cette inscription n'avait été mise que postérieurement.



CHAPITRE VIII

Séjours à Rome de 1772-1774.

Beatus vir (cujus)... in lege Domini voluntas ejus, et in lege ejus meditabitur die ac nocte. (Ps. I. 2.)

Bienheureux l'homme qui met ses affections dans la loi du Seigneur, et qui la médite constamment jour et nuit.

Benoît était de retour à Rome le jour de Pâques, 3 avril 1774. Après avoir franchi les Pyrénées et les Alpes, la fatigue l'avait réduit à un état pitoyable : ses jambes, couvertes de plaies, étaient enveloppées de bandes de toile; il ne pouvait se traîner sans l'appui d'un bâton. Pour être plus libre pendant les fêtes, il ne se présenta pourtant à l'hospice de Saint-Louis, que le jeudi après Pâques, et y demeura les 7, 8 et 9 du même mois. Il y rencontra un certain Louis Delforce, de la paroisse de Nédon, en Artois, où il avait fréquenté l'école dans son enfance. Cet homme était venu en pèlerinage à Rome, et ayant reconnu Labre, il lui demanda s'il voulait le charger d'une lettre pour ses parents, afin de les consoler et de les rassurer sur son sort. Benoît lui répondit : « Faites-leur mes compliments; dites-leur que je suis content. Quant à leur écrire, il n'est pas nécessaire; au besoin, je profiterai de la poste. » Delforce s'acquitta de sa commission, et ce furent là les dernières nouvelles qu'ils reçurent de lui avant sa mort.

Où se retirera-t-il en sortant de Saint-Louis? Il avait abandonné, par esprit d'obéissance, la grotte de Monte-Cavallo; mais en fréquentant le Colysée [22] pour le chemin de croix, il en avait goûté la soli-

tude, et, depuis 1772, il l'avait adopté pour retraite habituelle pendant la nuit. Parfois seulement il y substitua quelque autre asile, évitant toujours les lieux où, durant la belle saison, il aurait pu se rencontrer avec d'autres. C'est ainsi qu'il se servit de temps à autre d'une hutte de terre sur une des pentes du mont Palatin, à l'endroit où fut martyrisé saint Sébastien et près d'une église consacrée à ce souvenir; ou bien encore il passait la nuit sur les degrés de Sainte-Marie-Majeure, après avoir prié longuement la face tournée vers l'église; ce qui lui attira une fois la bastonnade de la part d'un malfaiteur qui le prit pour un espion. Le Colysée fut toutefois pendant plusieurs années son domicile de choix.

On sait que ces restes gigantesques du plus vaste monument qu'ait laissé la puissance impériale romaine, offrent une multitude d'anfractuosités, de voûtes effondrées, d'arcades plus ou moins bien conservées. Ces ruines imposantes, image sensible de la caducité des choses humaines, ne sont hantées la nuit que par les oiseaux de ténèbres, à moins qu'une compagnie de curieux étrangers ne vienne y jouir des effets surprenants de lumière, produits par le clair de lune, ou par la lueur des torches, en se jouant sous ces arceaux démantelés. Il y avait bien un ermite pour gardien de l'oratoire construit sous une des arches; mais il se renfermait soigneusement la nuit dans le logement qui lui avait été ménagé à côté de la chapelle. Par conséquent, solitude profonde, isolement complet, ténèbres épaisses, silence lugubre ou bruits inexpliqués donnant le frisson. Mais ce qui effraie les autres, est précisément ce qui en fait le charme pour Benoît : quelle terreur pourrait atteindre celui qui ne possède rien sur la terre, et qui ne voit dans la vie qu'un exil? c'est dans ces cavernes artificielles, que, sur un mince tapis de paille ou de foin, il accorde à regret à son corps le court repos qu'il ne peut lui ravir. Ceux qui visitent ce colosse mutilé, peuvent remarquer les arches qui sont placées derrière les premières stations du chemin de croix, et surtout les troisième, quatrième et cinquième : c'étaient celles que choisissait le plus souvent notre Anachorète, peut-être parce qu'elles étaient plus rapprochées de la petite chapelle.

Là, solitaire comme le passereau, toutes les heures que Benoît

peut dérober au sommeil, il les passe en colloques seul à seul avec Dieu. Là, le souvenir des martyrs immolés dans cette même enceinte, sous la dent des lions et des panthères, soutient son courage; la pensée du sang versé pour la foi stimule au plus haut degré son esprit de sacrifice. Là aussi, la voie de sang parcourue par le Chef des martyrs, ne lui est-elle pas représentée par les quatorze stations qui entourent cette arène? N'est-elle pas dominée à son centre par le gibet sur lequel expira un Dieu? Ce Dieu seul sait combien de fois Benoît suivit silencieusement ce chemin symbolique de celui du Calvaire, durant les longues nuits qu'il passa dans ce lugubre asile.

Malgré la profondeur de cette solitude, il arriva que quelque passant attardé le soir, ou devançant l'ouverture des églises le matin, vit le Serviteur de Dieu à l'entrée de sa niche, ou l'entendit réciter des prières à haute voix. L'abbé Gaétan Réder, prêtre séculier, Allemand d'origine, s'était imposé la tâche d'aller souvent, à la tombée de la nuit, visiter les ruines du Colysée et d'autres lieux écartés, par le seul motif d'empêcher quelque désordre, ou de prévenir quelque désespoir, ou enfin de ramener au devoir quelque âme égarée. Au lieu de ce que cherchait son zèle, il trouva notre Solitaire, dont l'air de bonté le frappa. De longs intervalles s'écoulèrent, et il le retrouva toujours le même. Il s'était dit tout d'abord que ce pauvre ferait mieux de se retirer à Sainte-Galle[24]; mais l'ayant bien considéré, il se rappela l'avoir vu dans la niche de Mont-Cavallo, où il l'avait pris pour un pèlerin condamné à une pénitence qu'il jugeait toute allemande; il se souvint encore que la vue de sa dévotion pour la Madone du Quirinal avait modifié cette première opinion, surtout par son contraste avec un mendiant effronté qui de ses cris assourdissait les passants. En le retrouvant au Colysée, il pensa que c'était un vrai dévot, attiré là par le souvenir du triomphe des martyrs.

Dans une de ces explorations charitables, en plein hiver, il trouva l'occasion de rendre témoignage à la vertu de cet habitant des ruines. Un homme s'était approché de celui-ci, et après lui avoir donné une aumône, lui disait, par un sentiment de compassion: « Que faites-vous là? — Je fais la volonté de Dieu, dit Benoît. — Pourquoi

n'allez-vous pas à l'hospice de Sainte-Galle? » Comme il gardait le silence, l'abbé Réder, qui par hasard avait entendu la question, y répondit pour lui : « Je le connais; il se tient ici par motif de pénitence et de religion, et non pour fuir l'hospice. »

L'assiduité du Bienheureux à suivre les exercices de l'*œuvre évangélique*, au Colysée, n'avait point diminué. Elle fut même stimulée par un nouvel attrait, celui des instructions qu'y fit momentanément un prêtre français dévoué à l'œuvre, en faveur des pauvres de sa nation. Cette constance donna lieu à plusieurs rencontres qui commencèrent à le signaler à l'attention.

Le P. Marien Bertarelli, tertiaire régulier du couvent de Saint-Côme, se trouvait présent, quand au sortir du Colysée les pauvres revenaient dans l'oratoire contigu à son église, pour la bénédiction ou pour quelque autre exercice. Il en avait remarqué un parmi eux, non-seulement à cause de ses vêtements plus misérables, mais surtout à cause de sa modestie et de son recueillement. Il voyait en lui quelque chose de particulier qui le distinguait du commun, un je ne sais quoi de singulier dont il ne pouvait d'abord se rendre compte. Il n'était pas rare qu'il se trouvât à passer au Colysée au moment des exercices, et toujours ses regards étaient frappés de la contenance qu'il lui voyait, et il se forma peu à peu une haute opinion de la sainteté de ce jeune homme.

« Voyez donc ce pauvre, dit un jour Candide Belcorpi, femme Bagaloni, de la maison du marquis de Sainte-Croix; il semble proprement un Jésus! Comme il est beau! comme il est bon! » Lucie Zecchini, à qui elle s'adressait, regarde et reconnaît un Français, et en sachant un peu la langue, elle s'approche pour lui faire offre des pièces d'habillement dont il manquait. Benoît, sans changer d'attitude, refuse en disant : « Je n'en ai pas besoin; donnez-les à d'autres; Dieu vous en tiendra compte. » Lorsque Candide Belcorpi eut entendu cette réponse : « Oh! voyez, dit-elle en souriant, cet homme qui n'a besoin de rien! il est sans bas et presque nu! Bienheureux, lui, puisque le Seigneur le pourvoit assez pour qu'il n'ait besoin de personne! » Elle ne fut pas moins stupéfaite lorsqu'elle le vit ensuite refuser l'aumône que l'on distribuait à la fin

de l'exercice, ou la recevoir pour la transmettre sur-le-champ à un autre pauvre. Un mois après, elle le rencontra dans une rue, et comme il passait près d'une troupe d'enfants dévergondés, elle les entendit crier : « Voilà l'escroc! voilà l'escroc! » Puis les ayant vus lui lancer des débris de légume, elle les réprimanda vivement; pour lui, il passait sans sourciller, comme s'il ne s'en fût pas aperçu.

En 1774, quelques mois avant son départ pour Lorette, Benoît commença de fréquenter l'église de Notre-Dame des Monts [29], dont la célébrité est désormais identifiée avec celle du vénérable Serviteur de Marie. Cette église est ainsi appelée parce qu'elle est bâtie sur l'emplacement compris entre le Quirinal, le Viminal et l'Esquilin, trois des fameuses collines de Rome antique. Son origine ne remonte pas au delà de la fin du XVIe siècle, et elle est due à une image de Marie bien antérieure à sa construction. Cette image peinte sur la muraille intérieure d'une maison devenue magasin à foin, était conséquemment fort négligée, lorsque le 26 avril 1579, commença une série de miracles éclatants opérés à son aspect, qui attirèrent un grand concours de dévots. Dès lors, la reconnaissance se manifesta par des largesses abondantes, qui furent employées à construire une église sur le lieu même. Le maître-autel a pour rétable le pan de mur auquel est adhérente l'image, qui a continué d'être en vénération parmi les fidèles.

Cette église fut desservie par des prêtres séculiers jusqu'à Clément XI, qui la confia aux religieux dits *Ouvriers pies*, et qui leur donna en même temps le soin du collége des Néophytes [30], attenant à l'église. Ces pères appartenaient à une congrégation napolitaine établie au commencement du XVIIe siècle par le V. Charles Caraffa, pour évangéliser principalement les pauvres. Ils convenaient admirablement à une église située dans un quartier très-populeux, dans le voisinage des champs et des vignes que renferme l'enceinte de Rome, et conséquemment à la portée de beaucoup d'indigents et d'ouvriers. Aussi, pour instruire et cultiver cette population au grand avantage des âmes, ces zélés ouvriers évangéliques multipliaient les cérémonies et les prédications adaptées à cette espèce

d'auditoire. Nous ajouterons pour l'intelligence de plusieurs circonstances que Notre-Dame des Monts n'était point alors paroissiale, mais dans la circonscription de la paroisse de Saint-Sauveur aux Monts, désignée aussi sous le nom de Saint-Pantaléon.

Benoît qui se mettait partout au rang des pauvres, ne trouva pas d'église qui pût mieux lui convenir, et il finit par l'adopter comme centre habituel de toutes ses dévotions. Elle n'était pas d'ailleurs fort éloignée du Colysée, et quoiqu'elle s'ouvrît de grand matin pour la commodité des gens du peuple, le plus souvent on le trouvait, en attendant l'ouverture, agenouillé en dehors de la porte. Au commencement il se plaça du côté de l'Evangile, à l'angle saillant que forme la balustrade par sa partie latérale. Il choisissait ordinairement cette place dans les petites églises, pour n'être pas distrait par les allants et venants. Lorsqu'il parut pour la première fois dans celle-ci, c'était l'époque où à son retour d'Espagne il avait des plaies aux jambes, et se ressentait de la fatigue de ce long voyage; il ne tarda pas à être remarqué par les *Maîtresses pies* et par leurs élèves. Ces religieuses instituées et dirigées par les pères du même nom, avaient une école dans le voisinage. Elles s'aperçurent promptement que Benoît restait en oraison des heures entières, et prirent grande compassion de son triste état. L'une d'elles, Victoire Brandi, assurait l'avoir observé dès l'année 1774 avec ses ligatures aux jambes et son bâton. « Les pauvres, disait-elle, viennent en grand nombre à Notre-Dame des Monts, et l'on ne prend pas garde à eux : mais celui-ci attirait forcément l'attention, parce qu'on voyait en lui un grand esprit de piété. » Elle fut témoin avec plusieurs de ses compagnes d'un trait d'humble obéissance qui les édifia beaucoup.

Benoît était forcé par sa faiblesse de s'asseoir de temps à autre pour reprendre un peu de force, et il profitait pour cela d'un banc situé derrière lui à côté d'un confessionnal. C'était celui du P. Henri Migliarési, qui avait pour pénitentes plusieurs élèves de ces maîtresses. Il arriva qu'une d'entre elles, Elisabeth Rebecchi, étant venue pour se confesser, n'osa s'approcher parce que devant passer près de Benoît, elle fut retenue par une peur d'enfant ou par

une répugnance puérile. Après une assez longue attente, elle retourne à l'école sans s'être confessée, et raconte ce qui venait de lui arriver. Elle est grondée par ses maîtresses, et fait part du tout le lendemain au P. Migliarési, qui à la première occasion de voir Benoît sur le banc, lui dit : « Cette place n'est pas pour vous ; la place des pauvres est au tambour de la grande porte. » Benoît se lève sans mot dire, et va se mettre à la place indiquée, s'appuyant au besoin sur son bâton. Deux maîtresses d'une autre école, qui avaient tout vu et entendu, disaient que tous les matins il leur faisait pitié de voir ce bon pauvre relégué à la porte. Cependant au bout de quelques jours, on lui suggéra de se placer du côté de l'épître : ce qui dura peu, parce que ses plaies étant guéries, il repartit pour ses pèlerinages.

L'une des deux religieuses dont nous venons de parler, Madeleine Majo, jeune encore et novice, l'avait pris d'abord pour un fou; un peu plus tard, pour un scrupuleux ; puis pour un bon chrétien. Les années suivantes, son opinion se modifiant toujours par degrés, elle le jugea d'une vertu peu ordinaire, et enfin un saint et un grand saint. En 1774, où elle en était à ses premières impressions, elle le voyait fort agité dans son intérieur ; d'où naissaient des répétitions fréquentes des paroles de l'office, qu'il prononçait un peu haut, quand il pensait n'être entendu de personne ; mais elle se plaçait près de lui, sans qu'il s'en aperçût, et elle l'entendait répéter avec l'accent d'une vive componction : « Seigneur Jésus-Christ, ayez pitié de moi ! » ou bien : « délivrez mon âme des peines de l'enfer ! » Elle avait été si pénétrée de la vivacité de ces aspirations, qu'elle-même se sentait portée à les répéter involontairement.

Parmi les *Ouvriers pies*, il n'y eut guères que le P. Blaise Piccilli, qui eut l'occasion de considérer Benoît à cette première époque de sa fréquentation de Notre-Dame des Monts, parce qu'il avait son confessionnal près du balustre, à l'angle de l'épître. Une de ses pénitentes le lui fit remarquer un jour, en lui disant : « Ce doit être un jeune jésuite dépouillé de son habit par la suppression [a]. » L'attention du Religieux ayant été ainsi éveillée, il le voyait assister à plusieurs messes de suite, puis lire et méditer, et sortir seulement lorsque

[a] Elle avait été prononcée le 21 juillet 1773.

commençait une messe chantée ; il supposa que le son de l'orgue le troublait dans sa méditation, et qu'il se retirait pour éviter d'être distrait. Ce fut pour ce père un préjugé favorable. Il ne se trompait pas dans sa conjecture, et nous le verrons porter sur le Pèlerin beaucoup d'autres jugements, qui influèrent grandement sur sa propre destinée.

L'assiduité de Benoît l'avait encore fait remarquer de plusieurs habituées de Notre-Dame des Monts, dès l'an 1774, et entre autres par les dames Poéti, d'une famille aisée du quartier : elles le voyaient, avec édification, réciter le bréviaire et méditer alternativement ; ses communions, les jours de fêtes, annonçaient tant de dévotion, qu'avant de savoir son nom, elles s'étaient accordées toutes trois, la mère et ses deux filles, à le désigner par celui de saint Alexis. Ces dames n'étaient point ébranlées par l'opposition de messieurs Poéti, qui opinaient que ce devait être quelque échappé de la maison paternelle ; mais le mauvais sens qu'ils attachaient à cette expression, tomba devant le témoignage d'une dame française, qui leur apprit qu'elle avait connu ce jeune homme dans son enfance, et qu'il passait déjà pour un petit saint.

Jacqueline Bombled, née à Rome d'un père Picard et d'une mère Italienne, jouissait d'une petite fortune que lui avaient laissée ses parents. Elle avait déjà eu l'occasion de rencontrer plusieurs fois le Bienheureux à Notre-Dame de Bon Conseil [24], où il était attiré par le voisinage du Colysée et par les *fonctions* multipliées qui s'y célébraient ; elle avait été frappée de sa manière de prier, et du ton avec lequel il répétait le chant des litanies. L'impression qu'elle en avait reçue, lui inspira le désir de s'entretenir avec ce saint pauvre, pour le questionner et l'entendre parler sur les choses de Dieu ; elle n'eut jamais cette satisfaction, n'osant par respect l'interpeller, et elle se bornait à lui dire en lui donnant l'aumône : *Priez pour moi.*

S'étant dans la suite rapprochée de Notre-Dame des Monts, cette demoiselle y reconnut avec satisfaction le Serviteur de Dieu à sa tenue contemplative. Elle ne fit que se confirmer dans la haute estime qu'elle avait conçue pour lui. Un jour qu'elle était sur le point de

se retirer, après avoir beaucoup considéré Benoît en prière, elle le voit sortir de sa contemplation et tourner vers elle un regard tellement sévère, qu'une sorte de frayeur la retint fixée à sa place. Après l'avoir regardée assez longtemps, Benoît retourne à son oraison; mais voilà qu'au bout de quelques minutes, il lève de nouveau la tête, et recommence à attacher ses yeux sur elle comme auparavant. Alors elle sentit une impression que ne lui avait jamais produite aucun sermon, même dans les missions; et réfléchissant sur l'état de sa conscience, elle crut y remarquer un défaut, auquel elle n'avait pas jusque-là fait attention. Nul doute, pensa-t-elle, que Benoît, éclairé de Dieu sur son intérieur, avait voulu le lui reprocher. Les larmes lui vinrent aux yeux, et elle pleura longtemps. Lorsqu'elle fut rentrée chez elle, sa servante s'aperçut de son trouble; mais elle lui en cacha la cause. Au bout de quelques jours, ne pouvant apaiser l'agitation de son esprit, elle fit part du tout à son confesseur, qui lui donna les avis opportuns, et elle recouvra un calme parfait, dont elle se crut redevable au Serviteur de Dieu.

Dès l'année 1772, Benoît avait pensé à se choisir un directeur de conscience stable à Rome, indépendamment des confesseurs auxquels il s'adressait selon les occasions. Il ne voulut point le prendre à Notre-Dame des Monts, peut-être pour n'être point remarqué par la fréquence de ses confessions. La Providence le dirigea vers un homme de grand mérite, de l'ordre des Clercs mineurs réguliers, établis par saint François Caracciolo, et qui exerçait le ministère dans l'église des saints Vincent et Anastase *in Trevi*, occupée par sa congrégation. Ce religieux, nommé Thomas Gabrini [31], après avoir rempli diverses charges dans sa compagnie, était alors vicaire dans cette paroisse, et ne tarda pas à en devenir le pasteur. Ecoutons-le raconter son début avec Benoît.

« Un matin de l'année 1772, je vis à mon confessionnal un pénitent qui avait toute l'apparence d'un mendiant, et qui n'annonçait pas plus de vingt-cinq à vingt-six ans. A ma question sur sa profession, il répondit qu'il était pèlerin. Par son accent, je pus juger qu'il était Français de nation, et il me le confirma quand je le lui

demandai. Même il me souvient qu'il me demanda plusieurs fois s'il s'exprimait de manière à se faire comprendre, et il s'en montrait tellement préoccupé que je dus, pour le tranquilliser, lui assurer à plusieurs reprises que je l'avais très-bien compris. Il avait débuté par dire : « Mon père, je suis un grand pécheur, aidez-moi à faire une bonne confession. » Ne le connaissant pas, je pris ces paroles à la lettre, et il me vint à l'esprit que c'était quelque enfant prodigue qui, touché de la grâce, avait résolu d'abandonner la voie de l'iniquité, et qu'il était venu à Rome pour se faire absoudre de censures réservées, tant était grande l'emphase de ses premières paroles ! Je cherchai alors à l'encourager. Mais ce que j'entendis ensuite était toute autre chose que des péchés. « Vous ne savez pas vous confesser, lui dis-je, je vais vous interroger. » Ce que je fis aussitôt. Par cet interrogatoire et ses réponses toutes pleines d'un grand sens, je connus quelle était la pureté de sa conscicnce, et je compris que c'était une de ces âmes privilégiées de Dieu, qui craignent jusqu'à 'ombre du mal ; ce qui me causa la surprise agréable de voir une belle âme cachée sous l'enveloppe de la misère. »

Indépendamment de ce directeur, Benoît continua de se confesser au moins quelquefois au P. Adrien Tisson, qui avait quitté la pénitencerie de Saint-Jean-de-Latran, et qui résidait au grand couvent de l'Ara-Cœli [24]. Marie-Dominique Bravi, en 1774, retrouva le Serviteur de Dieu dans cette église, et le vit au confessionnal et à la table de communion ; elle s'en réjouit beaucoup, et remercia la Providence de ce que ce saint pauvre fréquentait les mêmes églises qu'elle. Elle le rencontra plusieurs fois au Colysée, faisant le chemin de croix solitairement ; sa compassion la portait même à y venir tout exprès, pour lui apporter des œufs ou des oranges afin de le restaurer un peu. Elle attendait longuement qu'il eût fini ses méditations à chaque station ; puis ayant éprouvé ses refus, elle usait d'industrie et alléguait divers prétextes de dévotion, pour lui faire accepter ses dons : une fois, c'était un jeudi, le jour de la Cène, où Jésus-Christ avait mangé avec ses apôtres ; une autre fois, il devait penser que c'était Dieu qui le lui donnait, et non pas elle. « Oh ! oui, le bon Dieu ! » s'écriait-il ; et il mangeait l'orange avec

l'écorce, en prétextant que l'amer faisait du bien à son estomac.

Une curiosité pieuse n'était pas étrangère à ces démarches de la dévote demoiselle. « Où dormez-vous? » lui demanda-t-elle un jour; et lui, sans parler, lui montra l'arche située derrière la station de la rencontre de Jésus-Christ avec sa Mère. Elle désirait fort entamer quelque discours de spiritualité; mais longtemps elle fut retenue par une crainte respectueuse; enfin elle se hasarda une fois à lui dire : « Il est beau de connaître Dieu par la foi et de l'aimer par la charité! » A cette proposition, Benoît poussa un soupir et eut un moment d'extase; puis il tressaillit en disant : « Bon Dieu! Bon Dieu! »

Une autre fois, passant par le Colysée, elle l'y trouve et s'arrête pour lui dire qu'elle est tourmentée par le projet qu'avaient les siens, de quitter Rome et d'aller s'établir à Viterbe, et elle lui demande son avis. A force de questions, elle lui arrache des *oui* et des *non*, qui signifiaient, selon son interprétation, qu'elle irait, qu'elle s'y trouverait mal et qu'elle reviendrait à Rome. En effet, plusieurs années après, elle fut obligée de suivre le parent avec lequel elle résidait, et qui mourut à Viterbe. Mais elle y éprouvait des incommodités qui lui firent conseiller par les médecins de revenir à Rome, dont le climat lui convenait mieux et où elle se fixa jusqu'à sa mort.

Elle avait pour neveu un jeune étudiant, et elle concevait des inquiétudes sur son avenir, craignant que les passions de la jeunesse ne le fissent dévier du bon chemin. Elle en parle à Benoît qui lui suggère de réciter avec confiance un *Credo* chaque fois qu'il sortira de la maison. Elle fut fidèle à cette recommandation, et elle en éprouva l'efficacité : son neveu devint par la suite prêtre et chanoine à Viterbe sa patrie.

Enfin, dans le mois d'octobre 1774, elle se trouva face à face avec Benoît à la porte de Saint-Paul *extra-muros*. C'était le moment où les cardinaux étaient en conclave après la mort de Clément XIV. « Priez Dieu, lui dit-elle, de donner un saint pontife à son Eglise qui en a tant besoin présentement. » Il ne répondit pas; mais son geste fit entendre qu'il comprenait la grandeur du besoin, et il fut si expressif, qu'elle eut la pensée par la suite, qu'il avait eu des lumières spéciales sur les calamités qui menaçaient l'Eglise.

CHAPITRE IX

Pèlerinages à Lorette de 1772-1774.

Beatus homo... qui vigilat ad fores meas quotidie, et observat ad postes ostii mei. (Prov. viii. 34.)

Heureux l'homme qui veille à ma porte tous les jours, et qui est en observation à l'entrée de ma demeure.

Depuis sa première visite à la *sainte case* de Lorette, Benoît avait été tellement épris et attendri à la vue de ce modeste, mais auguste logis, où, suivant la tradition, le Verbe divin est descendu s'incarner dans le sein d'une femme pour habiter parmi nous, qu'il ne pouvait se rassasier de le revoir et de le vénérer. Aussi, quand l'inspiration lui était venue de renouveler sa visite à ce sanctuaire, rien ne pouvait retarder son pieux empressement.

En partant, il ne prenait aucun souci de quelque provision que ce fût, mais comptait uniquement sur la providence journalière des pauvres. Plusieurs fois il lui fut offert par des personnes charitables quelque pièce d'argent ou même d'or pour ses besoins éventuels ; s'il acceptait, c'était au plus la valeur d'un *paul* (56 à 57 centimes de France) : encore était-ce plutôt par déférence ou par obéissance, que pour en faire réellement usage. Il ne pensait pas davantage à se munir de vêtements, lors même qu'il se rendait à Lorette à l'entrée ou dans le cœur de l'hiver : mais vêtu à la légère, tel qu'il se trouvait habituellement et dans l'accoutrement que nous avons déjà décrit, il se mettait en marche à la grande édification de ceux qui le pra-

tiquaient, et qui ne pouvaient assez admirer un tel courage. En route, il ne donnait que fort peu de temps au repos, à moins que quelque lieu de dévotion ou quelque fête religieuse ne l'arrêtât au passage.

Sa manière de voyager, déjà si pénible par elle-même, s'aggravait encore par l'habitude qu'il s'était faite, de ne point suivre les chemins fréquentés. Interrogé un jour par un prêtre sur le temps qu'il mettait pour se rendre à Lorette : « Je ne sais, dit-il, c'est tantôt plus, tantôt moins, parce que je vais toujours hors de la grande route. » Que d'accidents viennent se joindre par cette façon de voyager, à ceux qui sont inhérents au piéton solitaire ! Chaque fois il avait à traverser la chaîne des Apennins, qui, sur certains points, ne donnent passage que par des cols étroits et à de grandes hauteurs. Il lui fallait par conséquent gravir monts et collines, franchir torrents et rivières, marcher sur des cailloux mouvants ou sur des pointes de rocher, faire de longs détours hors des sentiers battus, ou s'enfoncer dans des précipices pleins de scabrosités, et tout cela en chausses lacérées, en souliers rompus ou sans semelles. Tout son bagage ne renfermait pas une pièce de rechange ; et à la fin de chaque journée, le plus souvent pas de gîte, pas de pain, pas le plus mince reconfort !

En arrivant à Lorette, Benoît se rendait en droiture à la basilique, pour saluer sa bonne Mère. Avant d'entrer, son havre-sac, que les règlements excluent de l'église, est déposé à la porte et défendu autant par son exiguité et sa misérable apparence, que par la présence de la sentinelle corse qui fait la garde. Où logera-t-il ? Cela ne l'occupe pas. Il est vrai qu'il y a un hospice pour les pèlerins indigents ; mais c'est pour les pèlerins d'une autre trempe : ceux-ci pensent à leur corps, sinon avant, au moins après leurs dévotions ; mais lui, il agit comme s'il n'avait pas de corps. Il est harassé de fatigue, épuisé de besoin ; n'importe, son unique pensée est d'accomplir ce qu'il est venu faire ; il n'obéit qu'à l'impatience de sa dévotion. Que mangera-t-il ? Il y a, au coin des rues, des rebuts et des débris. Il sortira du temple quand il ne lui sera plus permis d'y rester, et le premier dépôt d'immondices qu'il rencontrera, sera une table servie pour

lui. Souvent il fut averti par diverses personnes, que l'aumônerie de la *sainte case* faisait distribuer pendant trois jours, à neuf heures et à trois, un pain et un verre de vin aux nécessiteux : à cet avertissement, il ne répondait qu'en serrant les épaules; ce qui était son geste accoutumé de refus ou d'indifférence. Quelle nécessité a-t-il, lui, de pain et de vin ? Et en effet, il ne se présenta jamais pour recevoir cette aumône. Il n'allait même pas à la porte de l'hospice où se donnait la soupe à midi, comme il le faisait à Rome, sans doute parce que la basilique restant ouverte toute la journée, il était retenu par son attrait et ne voulait pas perdre une minute d'un temps si précieux.

Il passe donc dans ce lieu vénérable les journées entières, depuis l'ouverture des portes jusqu'à leur clôture, immobile, sur ses genoux, dans la plus sublime oraison, en adoration constante, devant l'autel où repose le saint Sacrement, ou dans l'intérieur de la *sainte case*. Pour cette dernière station, il choisit à l'ordinaire les heures où il y a le moins de visiteurs dans l'église, c'est-à-dire depuis midi jusqu'à vêpres, afin de pouvoir donner plus libre cours à l'expansion de ses sentiments. S'il a le bonheur d'être seul, il baise mille et mille fois ces murailles bénies, témoins du plus merveilleux des mystères ; il se répand en affections de reconnaissance ; il fond en larmes de tendresse. Ce n'est pas qu'il ne se répute indigne d'entrer dans ce lieu sacré : mais il espère être sanctifié par l'air qui s'y respire et par l'attouchement de ces murs, imprégnés sans doute des émanations de la Sainteté même.

Il assiste à toutes les messes qui se célèbrent successivement, ainsi qu'à tous les offices capitulaires. Les jours de fête et les dimanches, il se place derrière un confessionnal, ou un pilier, ou dans quelque coin obscur, pour être plus tranquille et plus inaperçu. Parfois il préfère la chapelle de Saint-Ignace, où il se trouve plus à l'abri des distractions. Si la foule est grande, il restera même en dehors des chapelles ou sous le vestibule de l'église, pour ne pas être indiscret en gênant les autres dans leurs dévotions. Mais vienne le moment où se récitent les litanies *lorétaines* ou d'autres prières dans la *sainte Case*, il y prend part avec une telle ferveur, il y répond avec un tel

accent de componction, que son cœur passe tout entier dans sa voix, qui se fait entendre distinctement, et qui produit une vive impression sur les autres par une sonorité qui dépasse le naturel.

Cependant les précautions mêmes que son humilité lui faisait prendre finirent par le trahir. En le voyant tous les jours ainsi séquestré et persévérant dans la prière, à quelque heure que l'on passât près de lui, plusieurs conçurent la pensée de l'observer à la dérobée, dans le désir de savoir qui était et d'où venait un pèlerin si extraordinaire. De ce nombre fut spécialement un des ministres de la basilique, nommé Gaspar Valéri, qui n'était encore que clerc-minoré, mais qui suppléait un des prêtres sacristains empêché par son grand âge. La première conjecture qui lui vint à l'esprit, comme elle était venue à d'autres dans Rome, c'est que ce pèlerin pouvait être un jésuite que la suppression de sa compagnie avait exilé de son couvent, et qui s'était voué à ce genre de vie. Piqué par une louable curiosité et en même temps par une secrète sympathie, il se mit à examiner ses démarches, cherchant surtout à savoir où il logeait la nuit.

Un soir, après la clôture de l'église, il le vit s'asseoir à côté d'une porte latérale, tout près du clocher, et continuer sa méditation, la tête appuyée sur sa main, en élevant de temps en temps ses yeux vers le ciel. Il s'approche, et pour entamer la conversation, il s'informe si son habitude est de demander l'aumône ; à quoi Benoît répond : « Je la reçois, quand on veut bien me la donner. — Mais de quoi vivez-vous ? » Un serrement d'épaules, comme pour dire : Cela m'est bien indifférent. « Comment vous appelez-vous ? » Un regard fixe et le nom de Benoît fut toute la réponse. « Le nom de famille ? » Silence complet. « Votre pays ? — Français. — Le domicile ? — Tantôt ici, tantôt là. — Mais encore ? — A Rome. — L'adresse ? » Un sourire. « A Rome, il y a beaucoup d'églises, et on peut faire beaucoup de bien sans être connu. — C'est vrai ; je puis aller librement d'une église à l'autre. — Mais où couchez-vous la nuit ? — Pas ailleurs qu'ici. »

Valéri voulant alors s'assurer s'il ne se serait point évadé de son

pays pour quelque brouillerie avec sa famille, lui dit encore : « Vous ne pouvez pas continuer longtemps ce genre de vie : si vous voulez, j'écrirai à vos parents pour qu'ils vous rappellent auprès d'eux. » Voyant qu'il n'obtenait pas de réponse, il lui insinua qu'il devait se retirer au moins sous les galeries, ou bien dans quelque réduit de la campagne, plutôt que de dormir à ciel découvert et sur ces marbres glacés. « Ne savez-vous pas que le froid de ce pavé et le courant d'air du clocher peuvent vous donner la mort ? » Benoît répondit : « Dieu le veut ainsi ; un pauvre comme moi se jette où il se trouve, et ne doit pas chercher un lit commode. Et puis j'aime à être seul et à me tenir en paix. » Cette réponse péremptoire mit fin pour cette fois à la conversation, qui n'avait pas appris au jeune ecclésiastique ce qu'il désirait savoir, mais qui lui prouvait combien cet étranger avait peu de souci de sa personne.

Ce même ecclésiastique revenant tous les matins dès le point du jour pour remplir son office, le retrouva le lendemain et maintes fois à cette même place, qui paraissait lui agréer à cause de la proximité avec l'entrée de la basilique. Il avait compassion de le voir étendu sur la pierre, la tête appuyée sur son paquet de hardes, et il ne concevait pas comment ses membres ne s'engourdissaient point par l'intempérie de la nuit. Plusieurs fois il lui renouvela le conseil de se retirer au moins à couvert sous les galeries de la pénitencerie. Ayant remarqué qu'en effet il ne demandait jamais rien, quelques jours après sa première rencontre, il lui offrit de nouveau une aumône qui ne fut pas acceptée ; il pensa en lui-même : « cet homme est un grand saint ou un grand fou. » Il ne pouvait encore asseoir définitivement son jugement ; mais il penchait déjà pour la première partie de l'alternative, la seconde étant en opposition avec ce qu'il voyait continuellement.

Sa confiance croissant de jour en jour, il résolut de recourir aux prières de ce jeune homme, pour lever les obstacles qui paraissaient s'opposer à son élévation au sacerdoce. Comme son frère aîné avait éprouvé beaucoup de difficultés pour sa promotion aux ordres sacrés, il craignait avec fondement de rencontrer les mêmes contradictions, de la part de certains adversaires de sa famillle. Il dit donc un jour

à Benoît : « Je me recommande à vos prières, parce qu'étant proche du temps de l'ordination, j'ai besoin du secours d'en haut pour écarter les oppositions, qui peuvent venir des personnes malintentionnées contre moi. » Alors Benoît, après avoir levé les yeux au ciel, lui dit d'un ton sérieux et assuré : « Tout ira bien. » Et en effet, cet ecclésiastique fut ordonné, sans éprouver aucune des difficultés qu'il craignait.

Par intérêt pour Benoît, l'abbé Valéri crut bien faire d'aviser le Pénitencier français et de lui raconter tout ce qu'il savait de ce pèlerin, afin de lui procurer des secours réguliers, et peut-être aussi d'arriver par ce moyen à une connaissance plus complète du sujet. En conséquence, il conduisit un soir le père conventuel à l'endroit où Benoît se retirait, et le lui indiqua en disant : « Voilà le pauvre dont je vous ai parlé. » Le Religieux se mit à questionner celui-ci dans sa langue, mais n'en tira que peu de paroles. Alors il lui donna les mêmes avis que l'abbé Valéri, et l'invita de plus à se présenter le lendemain à son confessionnal, en lui disant : « Venez, et après vous avoir entendu, je vous inscrirai sur la liste des aumônes. » Benoît fut exact au rendez-vous de conscience, mais ne réclama point le billet de confession, ni l'inscription promise, et le Pénitencier, distrait par d'autres soins, ne pensa plus à les lui donner.

Cependant, comme Benoît était toujours disposé à prêter l'oreille aux conseils d'un prêtre, il se détermina à se mettre à l'abri sous les porches. Un jour que le portier de la basilique s'en retournait à sa demeure vers deux heures de nuit [a], et qu'il traversait dans l'obscurité le portique qui longe la pénitencerie, où était placée une image miraculeuse de la sainte Vierge, il heurta les pieds d'une personne qu'il crut couchée par terre sous cette image. Il trébucha ; mais, étonné de ce que la personne ne faisait ni mouvement ni plainte, il s'imagina que c'était un ivrogne profondément endormi en cuvant son vin. Le matin suivant, à l'aube du jour, avant d'ouvrir les portes, il voulut vérifier si cet ivrogne était encore dans le même état. Mais au lieu d'un homme ivre, il voit un pèlerin prosterné la face contre terre, et plongé en extase devant la sainte image.

[a] Deux heures et demie après le coucher du soleil, suivant l'horloge italienne.

Grande fut sa surprise ! En un lieu exposé à la rigueur du froid, rester absorbé dans une attitude si gênante, et durant de si longues heures ! il fallait, pensa-t-il, que la bienheureuse Vierge Marie l'eût favorisé de quelque apparition, dans laquelle il avait été ravi par sa beauté divine, et qu'alors il eût éprouvé le saisissement que produisit sur les deux Tobies, père et fils, la vue de l'archange Raphaël. « Ils se précipitèrent, dit l'Ecriture, la face contre terre, et demeurèrent trois heures dans cette posture [a]. » Ce sentiment et cette comparaison sont du portier lui-même, qui rétracta bien vite le soupçon de la veille, et se dit comme saint Pierre aux Juifs : « Cet homme est ivre sans doute, mais d'un vin tout céleste [b]. » Et ce fut en ces termes qu'il communiqua sa découverte au pénitencier français, qui ne songea point encore à appliquer ce fait à Benoît, et qui se contenta de répondre : « Prions pour obtenir la grâce de ressembler à ce dévot pèlerin. »

Ce pénitencier était le même P. Temple qui avait confessé Benoît, et lui avait donné le cordon de Saint-François dans son premier pèlerinage d'Assise, en 1770. En septembre 1773, il avait été transféré à Lorette avec une partie de sa communauté, par ordre de Clément XIV, pour remplacer les jésuites qui venaient d'être supprimés. Non-seulement il n'avait pas reconnu son Cordelier d'Assise à son confessionnal de Lorette, mais (chose plus étonnante) pas même dans les rapports assez fréquents qui lui étaient faits. Comme sa charge l'obligeait à surveiller, autant qu'il était possible, les pauvres pèlerins français, il avait soin de questionner ceux des nationaux qui venaient à Lorette, sur les compatriotes qu'ils avaient pu rencontrer ; et par cette espèce d'enquête, il entendait souvent parler d'un saint pèlerin, sans que son attention se portât sur celui qui était l'objet de ces éloges.

En effet, Benoît avait été quelquefois rencontré sur les routes par d'autres pèlerins, qu'il n'avait pu toujours éviter, et qui avaient fini par connaître ses habitudes et quelques-uns de ses antécédents. Ils s'étaient aperçus que son attrait pour l'oraison était l'origine

[a] Tob. XII. 16 et 20. [b] Act. II. 15.

de son goût pour voyager solitairement, et qu'une méditation perpétuelle accompagnait tous ses pas. Ils avaient vu qu'en entrant dans un village, il se dirigeait sur-le-champ à l'église, pour saluer Celui qui daigne l'habiter. Ils s'étaient assurés que jamais il ne demandait l'aumône, et ils ne pouvaient se rendre compte de quoi il se sustentait. Quelques-uns même racontaient qu'en traversant de nuit une forêt, ils l'avaient entendu à quelque distance, invoquer à grands cris la miséricorde divine pour la conversion des pécheurs.

Nonobstant, le P. Temple, étant d'un caractère assez sévère, se plaignait souvent que les pauvres qui affluaient à Lorette, étaient pour la plupart des vagabonds attirés par tout autre motif que celui de la piété. Un jour qu'il renouvelait ses plaintes en présence d'autres pèlerins, il y en eut qui lui répondirent qu'en effet beaucoup de ces voyageurs nomades n'avaient pas le véritable esprit de pèlerinage; mais qu'ils connaissaient au moins une exception, en ayant rencontré un qui était véritablement homme de Dieu, adonné dans l'occasion aux œuvres de miséricorde, et spécialement attentif à inspirer aux autres la confiance en Dieu. Puis ils dépeignaient son extérieur et ses manières, tels qu'ils l'avaient vu à une époque antérieure, sans oublier sa ceinture de corde pleine de nœuds, le chapelet et la croix pendant à son cou. « C'est un Français, disaient-ils, du diocèse de Boulogne-sur-Mer, vêtu comme les novices de la Trappe ou à peu près. Toujours seul, et jamais, à moins d'une extrême nécessité, dans les auberges, où il sait encore garder sa solitude. »

Quelques autres survinrent, qui l'avaient vu plus tard portant une casaque verte serrée sur les flancs par sa cordelière, et qui disaient : « Nous nous sommes trouvés par hasard logés à côté de lui, et nous l'avons entendu gémir pendant une bonne partie de la nuit, déplorer le sort des pécheurs, et s'offrir à supporter toute espèce de tourments pour leur salut. Nous distinguions encore le nom de bienfaiteurs, parce que sans doute il priait pour ceux qui lui font du bien. » Le désir de connaître qui était ce chrétien charitable, les avait portés à s'informer de lui le lendemain matin. On leur avait répondu que c'était le *petit saint français*. Arrivés à Lorette, ils n'eurent rien de plus pressé que de rapporter le tout

au P. Temple, comme le renseignement le plus curieux qu'ils eussent à lui donner. « Il ne tardera pas d'arriver, disaient-ils, et en sa qualité de Français, il ne se peut pas faire que vous n'ayez occasion de le connaître. S'il se présente à vous, ajoutaient-ils, vous serez bien dédommagé du dégoût que vous causent ses pareils, et vous ne pourrez manquer de l'estimer. Mais gardez-vous bien de le lui montrer; autrement il vous quittera, comme il en a quitté d'autres. »

Certes, un tel signalement était plus que suffisant, malgré quelques contradictions apparentes sur le costume; et néanmoins il s'écoula un temps assez considérable, avant que le père Pénitencier reconnût Benoît. Le moment n'était pas venu où Dieu le destinait à mettre à nu les vertus intimes de ce modèle des pèlerins. Ses yeux, en attendant, étaient tenus comme ceux des disciples d'Emmaüs, qui ne devaient reconnaître Jésus qu'un peu plus tard [a]. Cette inattention aux éloges qu'il entendait faire continuellement d'un pèlerin de sa langue et de sa compétence, inattention comparée à la conduite pleine de zèle et de lumières, que nous lui verrons tenir deux ans après, ne pouvait être, comme il le démontre lui-même dans ses dépositions, que l'effet d'une disposition providentielle, et ses yeux, pour se dessiller, avaient besoin d'un rayon venu d'en-haut.

[a] Luc. XXIV. 16.



Translation de la sainte Case.

CHAPITRE X

Pèlerinages et stations en divers lieux d'Italie, de Suisse, de France et d'Allemagne.

> *Beatus vir qui excogitat vias illius (sapientiæ)... vadens post illam quasi investigator.* (Eccli. XIV. 22.)
>
> Bienheureux l'homme qui pense aux voies de la sagesse, allant à sa recherche comme un constant investigateur.

Il serait bon de revoir ce que nous avons dit au tableau chronologique des pèlerinages que Benoît fit surtout pendant le cours des années 1774, 1775 et 1776, dans l'Italie septentrionale, en Suisse, en France et en Allemagne. N'ayant pu recueillir que des dates sur quelques-unes de ces excursions, et sur d'autres que des anecdotes détachées et sans date, nous ne pouvons les coordonner avec suite. Nous nous bornerons dans ce chapitre à exposer certains faits dont la mémoire subsiste en divers lieux, sans autre liaison qu'un certain ordre géographique. Nous anticiperons même sur les années suivantes, afin de réunir ici tout ce qui ne peut entrer dans la série chronologique.

Le grand nombre des pèlerinages du Serviteur de Dieu à la *sainte case*, lui donna l'occasion de visiter la plupart des localités situées sur la ligne de Rome à Lorette, et surtout les sanctuaires qui se trouvent autour de cette dernière ville. Il passa plusieurs fois à Tolentino, qui était sur sa route directe, et où se vénère le corps de saint Nicolas qui en tire son surnom. Il y a mémoire de son passage à Cingoli, où il se confessa à un chanoine nommé Simonetti. Il y a preuve de son passage à Civita-Nova, où il visitait saint

Marron, patron du pays, à propos de la fête patronale tombant au 18 d'août, et où il fut remarqué par un capitaine de la milice, nommé Notinguerra, qui en rendit témoignage dans sa déposition au sujet d'un miracle opéré sur sa domestique. Plusieurs se souvenaient encore longtemps après sa mort, de lui avoir fait l'aumône à Fano et à Macérata-Feltria, qui fut le lieu d'un prodige plus récent, arrivé dans l'année 1818. Il est certain qu'il passa par Saint-Léon, près de la république de Saint-Marin, en 1779 ou 80 [a]. A Savignano de Rico, une famille Docci tient par tradition de lui avoir donné l'hospitalité. A Jési, il est resté mémoire de ses stations de plusieurs heures dans les églises, et de son humilité, de sa patience et de sa charité, qui faisaient l'admiration des habitants.

Dans une autre excursion, Benoît visita Subiaco, Sainte-Scholastique et la grotte sacrée où saint Benoît fit son apprentissage de solitaire. Comment aurait-il pu négliger le lieu sanctifié par son patron principal ? Il existe une tradition d'après laquelle il couchait dans certaines grottes situées au-dessous de la ville, en imitation de Celui qui a rendu le *sacro speco* si renommé. Il y aurait été comme en tant d'autres lieux, maltraité et bafoué par les enfants. Une femme, nommée Marie-Olive Santancoli, qui travaillait à des plantations de tabac, reçut de lui un pain de maïs, apprit de lui qu'au besoin il se nourrissait d'escargots, quand il ne trouvait pas de débris de légumes, et l'entendit lui prédire qu'elle aurait dans sa vie de grandes tribulations pour cause de mort. En effet, cette femme vivait encore en 1839, avait perdu depuis longtemps son mari et tous ses enfants, et avait souffert de grandes misères avec beaucoup de résignation.

S'il fallait mentionner tous les lieux où des traditions posthumes sans authenticité, annoncent la pieuse prétention d'avoir eu la visite du vénérable Pèlerin, il faudrait nommer presque tous les sanctuaires d'Italie ; et quelle est la ville qui n'en possède pas? Mais à défaut de certitude, nous voulons au moins une probabilité suffisante. Ainsi

[a] Il était sans doute venu visiter la grotte convertie en église souterraine, pour avoir été habitée par le diacre ermite qui a donné son nom à la localité, et où se conserve la pierre sur laquelle couchait cet anachorète, restée célèbre dans la contrée sous le nom de *Lit de saint Léon*.

nous regardons comme avéré qu'il visita, outre le désert de Camaldule, d'autres localités sanctifiées par la présence des célèbres anachorètes du moyen âge, tels que Mont-Corona, où il y a, comme dans les Chartreuses, une cellule isolée pour chaque religieux ; et le monastère d'Avellana, fondé par le bienheureux Ludolphe, disciple de saint Romuald, ainsi que le monastère de Saint-Luc, fondé un des premiers à Guarcino par le Patriarche des moines d'Occident, dont il portait si bien le nom. Il vénéra, au moins en passant à Ascoli, les reliques de saint Emygde, ce thaumaturge de la race des Francs ; celles de saint Joseph de Cupertino à Osimo, de saint Ubald à Gubbio, et beaucoup d'autres.

A Urbania, dans le duché d'Urbin, était un monastère de bénédictines, dit de Sainte-Marie-Magdeleine. Un jour, vers midi, Benoît s'y présenta pour recevoir l'aumône qui se distribuait au parloir. En arrivant à la porte, il était poursuivi par les huées d'une troupe d'enfants. La religieuse portière s'en aperçut et remarqua sa tranquillité ; puis, quand elle lui eut donné un pain, elle le vit en partager la plus grande partie à deux pauvres femmes, et ne s'en réserver qu'une petite portion. Ces actes de patience et de charité la frappèrent et ne sortirent jamais de sa mémoire.

A Guarcino, Benoît visita aussi le sanctuaire de Saint-Agnello, situé au-dessus du monastère de Saint-Luc. Dans le bourg, il fut logé chez une bonne femme que sa laideur avait fait surnommer *la Béfana*, (sobriquet qui équivaut en français à la fée Urgèle). Cette fée chrétienne lui apprêta un pain et quelque pitance pour le restaurer. Mais le vénérable Pèlerin, tenant les bras croisés et les yeux baissés à son ordinaire, ne finissait pas sa prière. Son hôtesse, voyant qu'il tardait tant à manger, lui en demanda la raison. « C'est, lui dit-il, que les pauvres doivent se contenter des restes de pain, et non entamer un pain entier. » Il fallut, pour le satisfaire, qu'elle lui donnât des morceaux rompus. Ce trait produisait toujours une grande édification.

En allant visiter les monts d'Alverne, il passa un jour près d'un moulin et demanda l'aumône, qui lui fut donnée par une femme. Comme il portait une besace qui paraissait bien ronde, elle voulut auparavant la tâter, soupçonnant qu'elle était pleine de pains ; mais

elle ne sentit que des pierres, qui lui firent juger que c'était une pénitence qu'il s'imposait. Ce trait nous rappelle un autre bruit semblable à une légende, qui courut dans ces cantons, que dans un village, où l'on bâtissait une église, Benoît, pour contribuer à cette construction, avait été vu portant sur ses épaules une pierre d'un poids énorme, qui surpassait évidemment les forces humaines; ce qui fit crier au miracle et l'éloigna bien vite de ce lieu.

A partir de la Toscane, et dans la direction de la haute Italie, le premier endroit où nous trouvons un souvenir de lui, c'est Faenza, où repose le corps de saint Pierre Damien, chez les Cisterciens. Dans la journée que Benoît y passa, il eut soin de s'acquitter d'une commission dont l'avait chargé à Rome un sieur Thomas Vittené, avec lequel il s'était un peu lié à cause de sa grande vertu, et dont le fils Gaspar exerçait à Faenza la profession de marchand joaillier. Sachant apparemment les projets de Benoît pour la Romagne et la Suisse, ce père l'avait prié, s'il passait par Faenza, de visiter son fils, auquel il voulait par ce moyen procurer quelque édification. Benoît se présenta en effet chez ce dernier, qui l'accueillit et le retint à dîner; mais il fut impossible de lui faire accepter autre chose qu'une soupe aux légumes, parce que c'était la vigile d'une fête. Il refusa l'offre d'y passer la nuit, en disant que Dieu y avait pourvu. Comme il annonça son dessein d'aller à Sainte-Catherine de Bologne, le joaillier, édifié de son abstinence et de sa pauvreté, voulut lui donner une assez forte aumône. Benoît, en acceptant, lui dit qu'il n'en perdrait pas la jouissance, voulant lui faire comprendre que cette pièce serait distribuée aux indigents à son intention. Au moment de se séparer, Vittené se recommandait à ses prières; et Benoît lui répondit : « Moi, je ne suis qu'un pécheur, mais les prières de votre père sont bien plus efficaces que les miennes. » Il parcourut encore quelques autres localités du diocèse de Faenza, où son insigne piété lui fit donner la qualification de bienheureux, dès les premiers temps, comme l'atteste un prêtre avancé en âge, interrogé dernièrement par l'Evêque.

A Ravenne, nous trouvons également le témoignage d'un cha-

noine de la métropole, Barthélemi Centofanti, que nous laisserons parler, parce qu'il raconte des faits personnels. « J'ai connu, dit-il, le bienheureux B.-J. Labre, lorsqu'il s'arrêta pendant sept ou huit jours à Saint-Blaise d'Argenta, du diocèse de Ravenne, et non loin de cette ville. J'avais alors environ onze ans. J'atteste l'avoir vu demeurer longuement en oraison, devant le saint Sacrement dans l'église de Saint-Blaise. Bien plus, comme j'allais tous les jours à l'école chez le curé de cette paroisse, je puis affirmer que le trouvant prosterné la face contre terre et les bras étendus sur le pavé, je me faisais quelquefois un jeu et un malin plaisir de marcher en passant sur ses pieds et ses mains, sans qu'il montrât le moindre ressentiment de ces actes insolents, et sans qu'il fît aucun mouvement pour changer de posture. De même hors de l'église, je me divertissais à lui faire des avanies; mais au lieu de s'en offenser, il me répondait par un sourire. Pendant son séjour, il ne logea chez personne, et se couchait, pour dormir la nuit, sous une haie le long du Réno, qui coule à peu de distance de la bourgade; et de jour, je le voyais passer sur la chaussée qui borde cette rivière, toujours avec une contenance qui faisait l'admiration des gens sensés; aussi plusieurs conçurent pour lui une telle vénération, qu'ils le regardaient comme un saint. » Ce bon chanoine, qui signe sa déclaration faite récemment à un âge très-avancé, témoigne ensuite son repentir des fautes que lui avait fait commettre la légèreté de l'âge.

Dans cette même ville, Benoît se présenta un jour de très-grand matin, dans une église, au vicaire de la paroisse, pour demander à se confesser. Celui-ci, sans le connaître, l'introduisit dans un cabinet du presbytère et l'entendit; après quoi il dit à son curé : « Ce matin, j'ai confessé une grande âme du bon Dieu. » Il paraît que dès cette époque, Benoît était connu dans ces parages avec le renom d'un saint, et que déjà circulait son portrait qui avait été dessiné à la dérobée; car ce vicaire en ayant eu un exemplaire en main, le reconnut pour celui de son pénitent.

Benoît visita aussi Sainte-Catherine de Bologne [a], selon le projet

[a] On ne peut douter qu'il n'y ait visité la Madone miraculeuse, que la tradition attribue comme tant d'autres au pinceau de saint Luc, et qui est en vénération depuis

annoncé précédemment, mais il ne nous est parvenu aucun renseignement sur son séjour dans cette capitale de la Romagne. Nous le retrouvons à Vérone dans la Lombardie, retenu par le débordement de l'Adige, ou plutôt par sa dévotion au tombeau de saint Zénon ; il s'y présenta au monastère de Sainte-Claire. Une sœur clarisse, nommée Marie Electa, lui fit donner un morceau de pain ; il le mangea, mais ensuite refusa le second qui lui fut offert, « parce que, dit-il, j'ai assez du premier, et que d'ailleurs ces dames sont pauvres elles-mêmes. » La religieuse le questionna sur son nom, sa patrie, son âge et ses projets, et par ses réponses elle sut qu'il était jeune, mais qu'il désirait mourir bientôt pour sortir de cette vallée de misère, et pour ne pas être témoin des calamités qui affligeaient, et plus encore qui menaçaient l'Eglise de Dieu. Elle crut comprendre enfin qu'il faisait son dernier pèlerinage lointain [32], et qu'une fois de retour à Rome, il ne s'en éloignerait plus beaucoup, en attendant la mort quand il plairait à Dieu.

Il y avait dans sa voix quelque chose qui attendrissait et faisait pleurer cette religieuse en entendant ces discours, bien qu'elle ne pût voir celui qui les tenait, et quand elle rejoignit ses compagnes, elle leur dit qu'elle venait de converser avec un pèlerin, qui l'avait émue en éveillant dans son âme un sentiment tout nouveau de dévotion, et que certainement ce devait être un saint. La même chose était affirmée par les tourières qui l'avaient vu, et qui ajoutaient qu'il n'avait levé les yeux qu'une seule fois, pour les fixer sur un crucifix suspendu à la muraille. Elles apprirent ensuite qu'il avait fait ses dévotions le matin même dans la cathédrale, et que le sacristain lui ayant donné une aumône de cinq bayoques, il les avait aussitôt distribuées à d'autres, qui ne paraissaient pas aussi nécessiteux que lui. Nous ajouterons que quand les tourières virent ses images après sa mort, elles le reconnurent parfaitement pour celui qui les avait tant édifiées.

433. On sait qu'elle a donné naissance à l'un des plus illustres pèlerinages d'Italie, et que les Bolonais ont montré leur dévotion envers elle avec une noblesse digne de leur illustre cité, en construisant ce magnifique portique d'uue lieue de longueur, qui conduit, par une suite de 640 arcades, de l'enceinte des remparts jusqu'au sanctuaire de Marie, situé sur une hauteur qui domine toute la contrée.

En passant par Milan, il ne manqua pas de visiter le célèbre calvaire de Mont-Varalio. Il y a trace de son passage à Bobbio en Piémont. C'est le cas de placer ici le court séjour qu'il fit à Turin, sans doute pour vénérer le *saint suaire*, et qui donna lieu, après sa mort, à une procédure sommaire par-devant l'archevêque, où l'on atteste les faits suivants. Il trouva place dans l'hospice des pèlerins, desservi par une confrérie, et nommé, comme celui de Rome, l'hospice de la Très-Sainte-Trinité. Comme il portait encore la *patience*, et à la vue de son Bréviaire, on le prit pour un prêtre et on lui demanda s'il disait la messe. On remarqua ses cheveux lisses et à la nazaréenne. A table, on jugea de sa grande mortification parce qu'on le vit mettre beaucoup d'eau dans ses aliments, pour en atténuer la saveur. Au moment où l'aumônier de service, nommé Maurice Grimaldi, passait dans le dortoir, il voit un jeune homme étendu sur le pavé dans la ruelle de son lit. L'abbé Grimaldi avertit un des servants, et l'engage à couvrir au moins les jambes de ce pauvre, parce que la saison était froide. Benoît, qui l'entend, lui en fait aussitôt ses remercîments. Delon, le servant qui l'avait déjà vu réciter ses prières avec un recueillement tout particulier, comprit sa répugnance à se dépouiller de ses habits, et tâcha de le déterminer à se coucher, en lui disant que c'était la coutume de l'hospice. Mais il ne put vaincre les instances que Benoît fit pour obtenir de rester habillé et de se coucher sur la simple paillasse, sous prétexte qu'il ne pouvait dormir sur la laine. Toutes ces austérités laissèrent une impression durable dans l'esprit des confrères et des employés de l'hospice [32].

Il est à peu près certain que Benoît visita plusieurs des nombreux sanctuaires de l'Alsace, de la Lorraine et de la Franche-Comté, soit avant, soit après ses pèlerinages en Suisse et en Allemagne. L'auteur de la *Vie édifiante* de B. J. Labre que nous avons déjà cité, nomme particulièrement Saint-Nicolas de Lorraine, et raconte les anecdotes suivantes qu'on pourrait appeler de saintes aventures [a].

[a] Il les avait puisées dans une lettre du chevalier de ***, chez qui servait la domestique dont il va être question; et dans une autre d'un chapelain de Besançon, adressée à M. l'abbé Pasquais, à Paris.

Pendant le séjour que notre pèlerin fit à Saint-Nicolas, où sa piété ne tarda pas à le faire remarquer, la servante d'une maison où il avait enseveli un mort, fut accusée injustement d'avoir volé quelques effets de prix. Elle vint le trouver à l'église, d'où il ne sortait guère qu'à la nuit, et l'engagea, en lui racontant fidèlement les choses, à prier Dieu pour elle, afin qu'il manifestât son innocence. Benoît le fit, et deux jours après, le coupable restitua, par son confesseur, les effets que cette pauvre fille était accusée d'avoir pris.

En allant de Saint-Nicolas à Besançon, il passa par Gray. S'étant reposé, à quelque distance de la ville, sur les bords de la Saône, il vit tomber dans cette rivière un jeune homme de quinze à seize ans. A l'instant, Benoît se jette à l'eau, quoiqu'il ne sût point nager, et vient à bout de l'en retirer. Mais la quantité d'eau que ce malheureux avait avalée, et le saisissement occasionné par le froid qu'il avait éprouvé, empêchèrent son sauveur de réussir à rappeler en lui le sentiment. Alors Benoît, tout fatigué qu'il était, courut à la ville; et comme si Dieu, pour seconder son zèle, l'eût conduit par la main, il arriva que la première maison où il s'adressa pour demander du secours, était celle même du malheureux jeune homme. Son père accourut et le ramena sans vie apparente, et ce ne fut qu'après beaucoup de soins que l'on parvint à le ranimer. Mais une fièvre affreuse succéda le lendemain à ce mieux trompeur, et trois jours après, il fut à toute extrémité. Cependant notre Bienheureux ne le quittait pas; les discours pleins d'onction qu'il tenait à ce pauvre jeune homme, le faisaient regarder par les parents comme un homme envoyé du Ciel; ils allèrent même jusqu'à espérer que, s'il voulait bien faire pour lui une neuvaine en l'honneur du *saint suaire*, leur fils recouvrerait la santé.

Benoît ne se refusa point à leur désir, et partit aussitôt pour Besançon. Ces honnêtes gens reconnurent, dès le premier jour de la neuvaine, l'effet des prières du Serviteur de Dieu. Le neuvième jour, le père du malade vint lui dire que son fils était parfaitement guéri, et le pria de mettre le prix qu'il voudrait au service qu'il venait de lui rendre, en sauvant deux fois son fils de la mort. Benoît Joseph

lui dit que c'était à Dieu seul qu'il devait la santé de son fils, et n'accepta de lui que deux écus de six francs, qu'il distribua aux pauvres même en sa présence [33]. Nous ajouterons, pour confirmer le voyage du Bienheureux à Besançon, que nous avons eu entre les mains une relation de son séjour dans cette ville, mais dont les détails nous ont paru trop empreints de merveilleux et de singularités, pour mériter une foi historique. Benoît visita aussi Saint-Claude où se trouvait alors le corps entier du saint évêque [a] qui a donné son nom à la ville, où il n'était pas rare de voir des pèlerins picards et autres du nord de la France, qui l'avaient en grande vénération. Il y a également certitude du passage de Benoît à Maische et à Baume-les-Dames, comme nous l'avons indiqué dans le tableau chronologique.

Les divers pèlerinages de Benoît à Notre-Dame des Hermites [34], au nombre de trois, ne sont pas douteux, aux dates indiquées dans le même tableau, d'après les documents qui y sont mentionnés. Mais à Einsiedeln même, nous n'avons rien pu découvrir de détaillé, les registres et archives du monastère ayant péri dans l'invasion de la république française; c'est à quoi le T. R. Père actuel attribue à son grand regret l'absence de documents sur les séjours qu'y fit le Bienheureux. On se souvient seulement, dit-il, d'une manière vague, de sa mortification surprenante, de ses nuits passées en plein air, de son refus des aumônes, de sa libéralité envers les autres, de son artifice de n'avoir qu'une sébile écornée quand il se présentait à la porte du couvent pour y recevoir la soupe, et enfin de sa grande dévotion pour ce fameux sanctuaire. Il y a lieu de déplorer la perte de tout monument contemporain et le silence de la tradition locale; nous y eussions puisé sans aucun doute quelques beaux exemples, comme ceux qui édifièrent Lorette.

En Suisse, on raconte que Benoît, dans un de ses pèlerinages à Einsiedeln, arriva vers le soir dans le village de Wirlingen, au canton de Zurich, et qu'il alla demander le pain de l'aumône devant la demeure du curé. Le lendemain, on le trouva de bonne heure à l'église, priant avec une grande ferveur. Vers midi, la domes-

[a] Aujourd'hui il ne reste qu'un bras, sauvé du vandalisme révolutionnaire.

tique du curé le vit encore dans la même position, et en avertit son maître qui, frappé de la piété de ce pauvre, renvoya sa servante pour l'inviter à dîner avec lui. Benoît refusa par suite de sa discrétion et de sa modestie ordinaires; mais il pria cette fille de vouloir bien demander un vieux bréviaire pour lui au curé. Celui-ci, encore plus surpris de la demande que du refus, lui fit dire de venir tout de suite au presbytère. Labre obéit sur-le-champ à ce qui lui parut une injonction, et se soumit à dîner avec le prêtre qui lui adressa mille questions, et qui ne pouvait s'étonner assez de découvrir un tel joyau sous une pareille enveloppe. Aussi, touché de tant de sagesse et de piété, il se priva bien volontiers d'un exemplaire de bréviaire en faveur d'un saint : c'était un moyen sûr d'avoir part à ses prières.

Quand notre Pèlerin pénétra dans le pays de Bade, il passa par un village dans lequel il fut assailli par les dérisions et les insultes des enfants désœuvrés; et, là comme ailleurs, on remarqua son imperturbable sérénité. On peut voir au tableau chronologique les dates et les preuves de ses allées et venues dans toute cette contrée, sur lesquelles nous ne pouvons dire autre chose. Ainsi rien n'est plus certain que son passage à Constance, où il paraît qu'il s'arrêta quelque peu. Il visita certainement Waltshutt, Spalochs, Landhaus, Batelherdenstein, Heggenschwyl, Wattweilly, qui furent peut-être pour lui de simples lieux de passage, comme aussi Lucerne, Sarganz et Coire, d'où il se dirigea par Milan sur Rome, lors de son quatrième retour dans cette ville, en septembre 1775.

CHAPITRE XI

Jubilé de 1775 et séjours à Rome jusqu'en 1777.

Beati quorum remissæ sont iniquitates, et quorum tecta sunt peccata. (Ps. XXXI. 1.)

Bienheureux ceux dont les iniquités sont remises et dont les péchés sont effacés.

Le pape Clément XIV avait publié le jubilé quarto-séculaire dès le milieu de l'année 1774 ; mais il ne put ouvrir la *porte sainte* aux fêtes de Noël suivant l'usage, ayant été prévenu par la mort le 22 septembre précédent. Après lui, le Saint-Siége demeura vacant jusqu'au 15 février 1775, et Pie VI qui lui succéda, ne tarda guère, après son avénement, à reprendre la célébration de ce jubilé, qui acquérait de la circonstance un double intérêt. Benoît n'était pas homme à négliger ce moyen d'augmenter ses trésors spirituels, et il régla ses voyages de manière qu'il arrivait à Rome le 7 septembre, assez à temps pour se préparer à gagner l'indulgence plénière.

Il reprit aussitôt son poste au Colysée parmi les autres pauvres, à la grande satisfaction de l'abbé Studer et des directeurs de l'*œuvre évangélique*. Ceux-ci firent précéder les exercices du Jubilé d'une sorte de retraite spirituelle, et multiplièrent les prédications et les réunions de piété dans l'arène, afin de mieux disposer leur clientèle à profiter de la grâce offerte à tous. Benoît suivit exactement tous ces exercices, et pour ne point s'écarter de l'ordre de la retraite, il s'adressa à un des confesseurs appelés pour la circonstance.

Dans le nombre des retraitants, il en était un d'un âge avancé, nommé Théodose Grimaldi, homme d'un grande simplicité, mais d'une éminente piété, qui rivalisait avec celle de notre Bienheureux. Les ecclésiastiques préposés à l'œuvre avaient une grande confiance en lui, à raison de sa stabilité; mais ils n'en avaient pas moins dans Benoît, qu'ils appelaient *le Français*, et dont ils avaient suffisamment apprécié la vertu, malgré ses longues absences. Tous deux étaient leurs aides dans le maintien du bon ordre, soit qu'il s'agît de préparer le local, soit qu'il fallût surveiller les abords des confessionnaux; tous deux s'en acquittaient avec la plus grande exactitude, et servaient de stimulant aux autres, par l'exemple de leur fervente dévotion.

Le jour choisi pour la communion de ces *invités de carrefour* [a] à la table du Roi des cieux, fut celui de l'Exaltation de la sainte Croix, 14 septembre, et le lieu du festin fut l'église réputée paroissiale de toute la catholicité, Saint-Jean de Latran, qui n'est pas très-loin du Colysée, point de départ de cette procession d'élite. Le chef de l'*œuvre*, l'abbé Jean-Baptiste Giannotti tint à honneur de distribuer le Pain de vie à ses pauvres, et leur dit la messe à l'autel du Crucifix, qui s'harmoniait avec la solennité du jour. Benoît recueillit avec sa ferveur ordinaire les miettes du banquet eucharistique, ainsi que les deniers tombés du trésor ouvert par les clés de saint Pierre.

Lorsque ces exercices furent terminés, Benoît reprit le cours de ses dévotions particulières. Il renouvela ses pèlerinages à la Confession de saint Pierre, et à cette occasion, il visitait quelques-unes des églises de la cité Léonine et du Borgo, qui sont comme la ceinture de la basilique vaticane. On le retrouvait jusqu'à N.-D. des Grâces, desservie par les Pères de la Pénitence, près de la porte Angélique. Comme il n'avait pas changé son domicile du Colysée, il reparut fréquemment aussi dans les églises des environs.

Toutefois le Serviteur de Dieu commença proprement en l'année 1775, à prendre ses habitudes à Notre-Dame des Monts, où il n'avait

a Luc. XIV. 21.

fait, pour ainsi dire, que son entrée, l'année précédente. Il y occupa de nouveau l'angle du balustre du côté de l'Epître, pour ne pas contrevenir à la défense du P. Henri Migliarési, qu'il n'avait pas oubliée. Dans la chapelle contiguë à la place qu'il adopta, était comme nous l'avons dit, le confessionnal du P. Blaise Piccilli, qui eut par conséquent la facilité de le considérer, chaque fois qu'il venait exercer son ministère. Il remarqua que son costume était un peu différent et moins misérable que l'année précédente, et consistait en une veste ou justaucorps, lié par une ceinture de cuir : ce qui du reste fut de peu de durée, puisque l'année suivante il le vit vêtu de la redingote grise qui ne changea plus.

A force de l'avoir sous les yeux, il conçut pour lui une estime affectueuse, et le proposait comme un exemple de dévotion et de piété : « C'était, disait-il, pour la retenue et la modestie, son propre modèle auquel il s'estimerait heureux de ressembler. » Trois choses surtout provoquaient ses éloges, l'application à la prière, la bonne tenue dans le lieu saint et l'attention à la parole de Dieu. L'ayant vu par la suite assidu aux catéchismes du carême et aux sermons des jeudis et samedis, il assurait plus tard que pendant plusieurs années, ce pauvre n'avait pas manqué une seule de ses instructions, toujours debout près d'un pilier au pied de la chaire, ou à côté d'un confessionnal; et pour exprimer l'attention qu'il le voyait y prêter, il disait que sans doute cet auditeur les apprenait par cœur pour les écrire ensuite.

Aux personnes qui questionnaient le P. Blaise sur le compte de ce singulier pauvre, dont il ne connut point le nom, et auquel il ne parla jamais pendant sa vie, ce religieux disait qu'à sa tournure, il jugeait que ce devait être un *cavalier* qui s'était voué à la pénitence, et qui pour servir Dieu, avait abandonné toutes les choses de ce monde. Si on lui objectait : « Mais où se confesse-t-il ? — Sans doute dans quelque autre église, où il est moins connu. — Et la communion ? — Oh ! sans doute qu'il ne veut pas être aperçu dans ses dévotions. » Benoît en effet ne communiait jamais à la première messe, dite par le P. Piccilli ; et le plus souvent il allait communier dans une autre église. Lorsqu'il disparaissait pour

plusieurs mois, ce religieux conjecturait assez juste, en disant qu'il était sans doute allé visiter d'autres sanctuaires.

La maîtresse pie, Victoire Brandi le remarqua aussi, à son retour, avec sa camisole verte et sans bas, de façon qu'on apercevait les cicatrices de ses plaies de l'année précédente; mais ce qui la frappa le plus, ce fut son désintéressement, sa mortification et son calme dans les humiliations. « Il prenait, dit-elle, les aumônes qu'on lui glissait, mais de manière qu'on voyait bien qu'il ne s'en inquiétait guère. Aussi je ne fus pas étonnée de le voir un jour assis près d'une porte, rongeant un tronçon de *broccoli.* » Elle rapporte ensuite deux traits d'humilité propres à un saint uniquement attentif à aimer et servir Dieu. Elle se trouva un matin placée à côté de lui à la Table de communion, lorsqu'une de ses compagnes vint l'avertir de prendre garde au voisinage de ce pauvre si malpropre; aussitôt Benoît qui l'entendit, se hâta de s'écarter d'elle, sans sourciller ni montrer le moindre mécontentement. L'hiver suivant, elle le rencontre avec ses bas pendus à sa ceinture, au lieu de les avoir aux jambes. Cette singularité lui déplut au premier moment, et Barbe Fracassi, autre maîtresse qui l'avait rencontré une autre fois avec une guenille suspendue de la même façon, lui dit franchement : « C'est un fou; car cet acte n'est pas d'une tête saine. » Mais après mûre réflexion, elles se dirent qu'il fallait être bien mort à soi-même pour braver ainsi le respect humain.

Magdeleine Majo le revit aussi avec satisfaction, et remarqua qu'il ne faisait plus les mouvements et les gestes qui l'avaient préoccupée l'année précédente; ses prières lui parurent même accompagnées d'une telle placidité, qu'elle le jugeait tout absorbé en Dieu. Une circonstance vint encore accroître sa préoccupation pour le Serviteur de Dieu. La nuit de Noël, il était à l'église bien avant le commencement des Matines, lorsque le P. Piccilli vint pour transporter en cérémonie l'Enfant-Jésus au maître-autel, et avant de l'y exposer, le fit baiser aux assistants. Quand ce fut au tour de Benoît, le prêtre se vit arrêté l'espace d'un *Credo ;* tant était grande l'ardeur de ce pauvre à couvrir de baisers la représentation du Dieu né pauvre! Tant il avait de peine à en détacher ses lèvres!

Cette religieuse n'avait pas manqué de le signaler dans l'occasion à sa mère, Françoise Massimini, veuve Majo, à qui le P. Piccilli, son confesseur, l'avait déjà fait remarquer, et qui ne tarda pas à partager son admiration; mais plus discrète que sa fille, elle l'observait avec plus de réserve, quoiqu'il lui semblât éprouver de la consolation, quand elle se trouvait placée près de lui à l'église. Cette dame avait une grande confiance dans les prières du saint Pauvre, et en lui donnant l'aumône se gardait de lui rien déterminer, sachant qu'à cette condition, il n'aurait pas accepté son offrande. Une fois cependant elle lui recommanda de prier pour son frère qui était gravement malade, et elle y mit beaucoup plus de chaleur qu'à l'ordinaire : elle n'obtint comme toujours qu'une inclination de tête en signe d'assentiment; ce qui ne l'empêcha pas d'attribuer le rétablissement du malade à cette recommandation.

Malgré son estime qui allait jusqu'à l'enthousiasme, elle se gardait néanmoins de la lui laisser apercevoir, ne voulant pas l'exposer à une tentation de vaine complaisance, et par là être cause d'une tache même légère sur un miroir de sainteté. Il lui arriva dans la suite d'entendre certaines femmes le louer à haute voix, lorsqu'il passait, et dire en se le montrant les unes aux autres : « Regardez ce saint homme; c'est un bon serviteur de Dieu; il passe tout son temps à Notre-Dame des Monts. » Elle les blâmait et parfois les réprimandait, conformément à sa maxime, parce qu'elle avait peur qu'il les entendît et que ce fût pour lui un sujet de peine ou de vanité. Mais elle se dédommageait bien et n'était pas moins expressive ailleurs : « C'est un saint de gros calibre, disait-elle; nous en entendrons un jour des nouvelles. Sa modestie et sa dévotion sont incompréhensibles, et quand je le vois dans sa contemplation, je pense en moi-même : Heureux mortel! qui sait ce que tu vois dans la lumière divine? »

L'assiduité habituelle à Notre-Dame des Monts donna lieu à Benoît de fréquenter souvent aussi les églises du voisinage. L'Esquilin [35], dont le centre est occupé par la basilique Libérienne, en porte sur sa croupe quelques autres fort remarquables, qui surplombent

en divers points la vallée de l'église de son choix. C'est premièrement la célèbre et précieuse église, à laquelle il ne manque que le titre de basilique, celle des saints Sylvestre et Martin-ès-monts, desservie par les pères carmes et attenant à leur beau couvent. Sa façade, tournée vers le désert, annonce combien a changé la face de ce plateau, couvert autrefois d'habitations. Elle est paroissiale néanmoins pour le quartier situé au bas de son chevet, et aussi pour les habitants disséminés dans les vignes qui occupent le reste de la colline. Là Benoît se retrouvait avec des pauvres, et assistait fréquemment aux instructions qui s'y faisaient, particulièrement à l'explication de l'Ecriture sainte, les dimanches après midi, laquelle était suivie du chant des litanies et de la bénédiction.

En suivant la crête vers le Midi et côtoyant toujours la vallée, on arrive à la basilique Eudoxienne, dite Saint-Pierre-ès-liens, desservie par des religieux qui sont les anciens chanoines réguliers de Latran, et par cette raison portent le rochet pour costume de ville. Elle est dépositaire des chaînes du Prince des apôtres et de la fameuse statue de Moïse par Michel-Ange. On devine aisément lequel de ces deux dépôts y attirait le dévot pèlerin. Enfin, un peu au-dessous, presque à mi-côte, est située une église des minimes Calabrais, dédiée à Saint-François de Paule, leur compatriote et leur fondateur. Au-devant règne une esplanade dont le pourtour est orné d'un chemin de croix en chapelles et d'un oratoire spécial, où Benoît assista plus d'une fois à la cérémonie. Pour y atteindre de la vallée, il faut gravir une rue en escaliers, qui commence assez près de N.-D. des Monts, et pour y venir du Colysée, qui n'en est pas très-éloigné, il existe une rampe un peu moins rapide, faisant suite à une rue qui prend son nom de la basilique à laquelle elle aboutit. Cette description locale nous a paru nécessaire pour mieux faire comprendre les allées et venues de notre pèlerin, qui pendant des années, n'a cessé de hanter ce quartier et de le traverser en tout sens.

Voici un premier incident qui s'y passa et qui lui valut un nouvel admirateur. Un ex-soldat de la garde suisse du Pape, à la fin de son engagement en 1771, s'était établi près de Notre-Dame des Monts, et il avait remarqué avec satisfaction ce saint pauvre dès 1774, sans

chercher à le connaître autrement. En septembre 1775, comme ses affaires l'appelaient au couvent des *PP. Rochettins*, il rencontra Benoît plus d'une fois sur l'escalier, qui de l'esplanade du couvent de Saint-François de Paule, conduit à Saint-Pierre-ès-liens. Sous un arc par où cet escalier débouche sur la place haute, était peinte une image de la sainte Vierge. Benoît était assis sur un des degrés en face de cette image, lisant alternativement et méditant les yeux fermés. Plusieurs fois Nick (c'est le nom du soldat) le retrouva aussi vers l'heure de midi, au nombre des pauvres qui recevaient la soupe à la porte des *PP. Rochettins*, et il avait entendu le facteur du monastère, chargé de cette distribution, gourmander vivement Benoît, sans en connaître le motif. D'abord il n'y fit pas grande attention, quoiqu'il en éprouvât du déplaisir, à cause de la bonté qui paraissait sur le visage du patient.

Un jour il vit, en arrivant, que cet homme malmenait ce même pauvre, et il ne put s'empêcher de lui en demander le motif. « C'est un orgueilleux, dit le facteur en colère, qui n'est jamais content de la soupe que je lui donne, et qui la passe aux autres par mépris. De plus, il ne répond rien à toutes mes questions. Je lui vois toujours un livre entre les mains; ce doit être quelque sorcellerie, et sans doute qu'il n'ouvre la bouche que pour blasphêmer. » Benoît était présent et ne disait mot. Aussi calme que s'il se fût agi d'un autre, il tenait d'abord les yeux baissés; mais quand il s'entendit accuser de blasphême, il les leva vers le ciel avec un air de douleur indicible. Ces reproches parurent injustes à ce bon Suisse, qui s'indigna vivement contre le brutal, en lui disant que son devoir était de distribuer l'aumône des religieux, et non de rechercher ce qu'en faisaient les pauvres; et il le menaça, s'il s'apercevait encore de cette brutalité, de le dénoncer au père abbé; et, au besoin, de lui rendre par ses propres mains le même traitement. Puis il ajouta comme par inspiration : « Si vous ne voulez pas lui faire de bien, ne lui faites pas de mal; vous le maltraitez maintenant, qui sait si dans la suite vous ne devrez pas recourir à lui? »

En redescendant du couvent, Nick retrouva Benoît dans la même attitude en face de la Madone, et, sachant un peu de français, il lui

demanda s'il était de cette nation. N'ayant obtenu qu'un signe affirmatif pour toute réponse, il n'insista pas davantage pour faire rompre un silence qu'il admirait. Quelque temps après, il revit son muet à Notre-Dame des Monts, dont il était lui-même voisin, et il ne pouvait concevoir que ce saint homme, vêtu comme il l'était, ne parût pas sentir le froid, ainsi que l'annonçait son immobilité. « Il faut, pensait-il, qu'il ait une assistance toute particulière de Dieu, pour être insensible à l'âpreté de la saison. » Il ne fit que se confirmer dans cette pensée, lorsqu'il l'eut vu fréquemment communier dans la même église.

Sa femme, Barbe Cerchietti, qui avait vu et observé ces dévotions et communions avant lui, n'avait pas moins de vénération pour Benoît. Elle avouait qu'elle était souvent plus attentive à considérer le saint Pauvre, qu'à entendre la messe, parce qu'il lui semblait réaliser ce qu'elle avait lu dans la vie des saints, et particulièrement de sainte Thérèse, au sujet de leurs ravissements. Elle croyait le voir y résister et prendre des précautions, pour ne point laisser transpirer ce qui se passait dans son intérieur. Les dimanches au soir, il n'était pas rare qu'elle le rencontrât à Notre-Dame de *Campo Carleo*[26], et au sortir de là, si elle allait dans une autre église, elle avait peine à s'expliquer comment elle l'y retrouvait presque toujours. S'étant recommandée à ses prières dans une grande affliction, il lui avait fait un signe affirmatif, et la cause de sa peine ayant cessé peu après, elle ne douta pas de devoir sa délivrance à l'intercession de cet ami de Dieu.

Benoît avait passé la plus grande partie de l'année 1776 hors de Rome. A son retour, il fut reconnu par diverses personnes qui l'avaient remarqué précédemment. Nous n'en citerons qu'une seule que nos lecteurs n'auront pas oubliée. Au commencement de l'avent et du mois de décembre, l'exposition des quarante heures avait lieu à Saint-Jean de Latran. Marie-Dominique Bravi, qui demeurait momentanément sur le chemin qui conduit de cette basilique à celle de Sainte-Marie-Majeure, voit passer celui qu'elle appelait *son pauvre*, et qui s'y rendait assez tard en toute hâte. Il lui vient

en pensée qu'il y va pour y faire l'adoration pendant la nuit, et elle l'arrête pour le lui demander. Il prononça quelque demi-parole à son ordinaire, et l'accompagna de son serrement d'épaules, qui fit présumer à cette pieuse dame, qu'il en aurait bien le désir, mais qu'on ne le lui permettrait peut-être pas. Alors elle sentit une impulsion intérieure d'aller elle-même à Saint-Jean et de parler à un gardien, de qui elle obtint, non sans peine, qu'on fît entrer son protégé dans une tribune. Benoît fit d'abord quelque difficulté d'accepter cette permission, parce que c'était l'ombre d'une distinction : cependant il s'y rendit, lorsqu'elle l'y eut invité pour l'amour de Dieu et par esprit d'obéissance.

Quelque temps après, suivant un rapport fait à cette dame, Benoît, passant sur la place de Saint-Marc, reçut un bayoque. Quelqu'un fit l'observation que ce bayoque ne servirait, suivant l'usage de beaucoup de mendiants, qu'à faire boire un verre de vin de plus; mais le Servitenr de Dieu avait déjà donné le bayoque à un autre pauvre. Celui qui avait fait l'aumône, irrité de la voir méprisée, vint frapper Benoît de son bâton. Marie-Dominique, pour s'assurer du fait, profita de la première rencontre avec son pauvre : « Quelle belle chose, lui dit-elle, que d'être maltraité pour l'amour de Dieu! On reçoit l'aumône, et puis au lieu de se l'approprier, on s'attire la bastonnade! » En disant cela, elle examinait attentivement la contenance de Benoît, qui, sans mot dire, sourit d'une manière insolite, et leva les yeux au ciel en faisant un certain mouvement. Elle interpréta ces gestes comme un signe du plaisir qu'il avait pris dans cette humiliation, et de l'action de grâces qu'il en rendait à Dieu.

CHAPITRE XII

Le Directeur Gabrini.

Beatus qui non judicat semetipsum, in eo quod probat.
(Rom. XIV. 22.)

Bienheureux celui qui ne se juge pas lui-même, dans ce qui lui paraît mériter son approbation.

Après les exercices du jubilé, Benoît n'avait pas tardé d'aller trouver le directeur qu'il s'était choisi précédemment, le P. Gabrini, afin de lui rendre compte de sa longue absence et de l'emploi qu'il avait fait de son temps. Ce religieux avait été, dans le cours de cette même année 1775, désigné par sa congrégation pour curé de la même paroisse, dont il était vicaire auparavant; ce qui le fixa pour longtemps dans le couvent et dans l'église des SS. Vincent et Anastase. Il reconnut facilement son pénitent, et comme il le revit ainsi d'année en année, surtout au retour de ses pèlerinages, et qu'il continua de le diriger presque jusqu'à la fin de sa vie, nous allons réunir dans ce chapitre les rapports qu'il eut avec lui, et les principaux jugements qu'il porta sur son compte. Leurs entretiens, commencés par la confession, tournaient promptement en colloques spirituels, à la suite desquels ce religieux prenait souvent des notes propres à lui rappeler les qualités du saint pauvre [15].

Dès les premières fois, le P. Gabrini s'était assuré de l'instruction de Benoît, non-seulement dans les vérités élémentaires de la foi, mais encore et particulièrement dans la spiritualité et dans les saintes

lettres. Par les questions qu'il lui avait faites pour mieux le connaître, il avait aussi appris les principales circonstances de sa vie, mais non sa condition dans ce qu'elle avait d'honorable, ni même son nom, qu'il ne sut qu'après sa mort. Ce qui le frappa le plus dans cet exposé, ce fut la fidélité de ce jeune homme à correspondre aux grâces d'en haut. Souvent à cette première époque de leurs relations, il l'entendit se plaindre de ses aridités spirituelles. « Ce n'est pas, remarque ce directeur, que pendant leur durée, son esprit restât moins appliqué à Dieu, mais cette application lui coûtait plus d'efforts, et il éprouvait de la difficulté à former les actes d'amour et d'adoration, aussi parfaits qu'il l'eût voulu. C'était là son tourment et ce dont il s'accusait comme d'une faute. »

De temps à autre, Dieu l'encourageait par quelque consolation, en lui accordant de nouvelles lumières, ou en lui faisant sentir quelque douceur surnaturelle, et bientôt pour récompenser sa persévérance, la bonté divine le délivra de cette peine en y substituant une grande paix habituelle. Ce fut après ces épreuves que l'Esprit-Saint l'éleva à de hautes connaissances, en lui manifestant les vérités révélées, sous un nouvel aspect ou avec plus de clarté ; l'exposition qu'il faisait alors des mystères les plus sublimes de la religion et de la vie ascétique, les rendait en quelque manière sensibles, et il était évident qu'il ne pouvait les avoir compris ainsi, que par une illustration divine ; en sorte que si l'on en croyait cet humble religieux, les rôles auraient dû être changés dans ces entretiens, et il aurait pu se faire disciple de son pénitent.

« J'aurais pu, je l'avoue, dit-il ici quoique excellent théologien lui-même, j'aurais pu faire de belles découvertes dans ce champ, si j'avais entrepris de le défricher attentivement et de propos délibéré ; mais par crainte de mon incapacité et aussi à cause des soins de ma charge, qui m'ôtait le loisir de me livrer à ces spéculations, je faisais taire Benoît, quand, pour me consulter, il me racontait les *locutions internes* dont il avait été favorisé. Cette insouciance de ma part me semblait plus sûre pour moi et sans préjudice pour lui : plus sûre pour moi, parce que d'après la doctrine des docteurs mystiques, je n'étais point tenu d'entrer dans l'examen de ces révélations, et qu'en

lui imposant silence, je me mettais à l'abri de toute erreur ; et sans préjudice pour lui, parce que suivant les mêmes auteurs, et en particulier selon le sentiment de saint Jean de la Croix, dans les révélations particulières que Dieu paraît vouloir faire à ses serviteurs, ceux-ci peuvent communément s'y refuser, en priant le Seigneur de vouloir les leur épargner, attendu que ces dons gratuits ne sont point un avantage pour celui qui les reçoit. Appuyé sur ces principes, lors même que j'entendais ce que Benoît me rapportait de ses illustrations intérieures, je montrais ne pas en faire cas, et par cette conduite, je lui épargnais encore le péril d'une tentation de vanité. »

« Cependant, ajoute encore ce directeur si éclairé, je ne voudrais pas donner lieu au soupçon que j'eusse remarqué dans Benoît, la moindre illusion ou le moindre défaut. Non, loin de là ; tout venait d'une certaine timidité de ma part, sachant qu'il est facile de se tromper sur ces voies extraordinaires. Je m'étais donc fait un système général, par rapport aux visions ou autres grâces singulières, c'était de m'en défier et de ne point en entreprendre l'examen. Une seule fois, je voulus entendre jusqu'au bout le narré de ceraines visions mentales, sur lesquelles il demandait mon avis ; je lui fis les réponses qui me parurent convenables : mais Dieu n'a pas voulu que je me rappelasse postérieurement autre chose, si ce n'est que je les jugeai vraiment émanées de l'Esprit-Saint et tendant à la perfection du sujet. Au surplus, un signe non douteux qu'il n'était point séduit par son imagination, c'est le peu d'importance et de confiance qu'il y attachait lui-même. »

Dès les premières confessions, l'attention du directeur s'était portée, comme l'on pense bien, sur la voie que suivait son pénitent, et qui semblait aussi contraire à ses aptitudes personnelles qu'à la règle commune. Il ne négligea rien pour vérifier si Benoît était guidé dans cette voie par l'Esprit de Dieu, ou s'il agissait par sa propre volonté. D'abord il suspendit sa décision, se réservant d'étudier plus à fond et avec le temps cette vocation prodigieuse. Satisfait de le voir prêt à obéir, il lui permit de continuer à suivre son plan de vie jusqu'à nouvel ordre. Pour mieux s'éclairer, il lui renouvelait pres-

que chaque fois ses observations à cet égard ; mais il aurait craint de s'opposer à la volonté de Dieu, s'il eût exigé le changement de méthode d'une manière trop absolue, avant de connaître pleinement son pénitent. Comme personne n'a eu si longtemps Benoît sous sa direction, personne n'était plus compétent pour se prononcer sur cette question capitale dans la vie de notre Bienheureux, et voici comment il s'y prit pour s'éclairer d'une manière définitive sur l'esprit qui le guidait.

Une fois, il lui enjoignit avec autorité de s'appliquer à quelque profession, en choisissant celle qui serait le plus de son goût, et lui signifia qu'il ne voulait plus le voir errant et oisif comme auparavant. A ce commandement, Benoît répondit qu'il était prêt à se soumettre, mais qu'il ne savait pas à quoi s'adonner, n'ayant fait l'apprentissage d'aucun état. Alors le Confesseur lui suggéra de se mettre en service. « Je le ferai pour vous obéir, dit-il ; toutefois ne connaissant personne, je trouverai difficilement à qui m'adresser et m'attacher. » Le Père l'encouragea et lui insinua de se présenter à quelque compatriote, en lui recommandant de revenir faire connaître quelles démarches il aurait faites, et lui promettant de faire de son côté quelques recherches pour la même fin. Benoît consentit à tout consciencieusement ; mais avant de se retirer, il avertit son directeur que son habileté ne s'étendait pas à autre chose, qu'à laver la vaisselle dans quelque cuisine.

Il revint en effet quelque temps après, et plus tôt qu'il n'avait coutume. Le P. Gabrini lui demande aussitôt quelle tentative il a faite pour se placer en service. Benoît lui répond en toute humilité qu'il a fait quelque diligence pour cela, et qu'on s'était moqué de lui, en lui disant de s'ôter de la tête une telle pensée, parce qu'étant si malpropre dans sa tenue et si grèle dans son tempérament, il ne trouverait personne qui voulût de lui. Le Religieux admira dans ce fait un ensemble de vertus : la docilité à laisser sa chère vie de pèlerin, malgré l'énorme sacrifice que lui coûtait cet abandon ; le mépris de soi-même, qui lui faisait choisir la condition de marmiton, malgré son éducation bourgeoise ; et, pour tout dire, l'humilité la plus vraie, qui le faisait consentir à s'abaisser au rang de

serviteur du dernier étage, sans ouvrir la bouche sur sa naissance, ses parents, ses études, pour ne parler que de son incapacité physique. Aussi ne voulut-il pas pousser l'épreuve plus loin, et lui permit-il définitivement de vivre comme par le passé.

Une dernière réflexion le confirma dans la persuasion, que Dieu voulait pour Benoît cette ligne de conduite, et dans la résolution de ne plus le contrarier à ce sujet. « Je cessai de lui en parler, dit le P. Gabrini, quand j'eus reconnu qu'il était particulièrement assisté de Dieu, qui le conduisait par cette route dans la voie de la perfection. Cette considération, si je ne me trompe, était raisonnable, parce que je suis convaincu que nul ne peut exécuter des œuvres ardues dans la carrière spirituelle, et spécialement dans la pratique des vertus en un degré sublime, si Dieu ne donne expressément une grâce extraordinaire et très-efficace. Or, cette grâce, je l'ai vue constamment dans notre Serviteur de Dieu, qui se plaisait dans les ignominies et les adversités, et Dieu certainement ne lui aurait pas accordé un secours assez puissant pour soutenir un tel régime de vie, si devant ses yeux il n'eût été digne d'approbation, et par conséquent, le motif qui m'a fait approuver la conduite de Benoît, c'est que je la trouvais très-juste, parce qu'elle me semblait jusqu'à l'évidence, approuvée et inspirée de Dieu même. »

Néanmoins le P. Gabrini, voyant son pénitent enclin à une extrême rigueur, crut pouvoir y apporter quelque modification par ses conseils; sans jamais le lui ordonner, plus d'une fois il l'engageait à modérer ses austérités, et à traiter son corps avec moins de dureté; il l'exhortait même à la propreté par des motifs de convenance et de salubrité. « Benoît n'aquiesçait pas facilement à ces sortes d'avis, dit le prudent religieux; mais ce qui pouvait paraître à première vue une désobéissance, n'en était pas une, si l'on considère toutes les circonstances; et je crois fermement que si je lui en eusse fait une obligation, il aurait obéi sans hésitation ni réplique. Il est vrai encore qu'il n'aimait pas que je lui en parlasse; mais jamais il ne disait de ne pas vouloir; il me priait seulement de lui permettre de conti-

nuer, et m'alléguait respectueusement ses raisons pour me persuader, telles que l'approbation qu'il avait eue de ses directeurs antérieurs, les exhortations des maîtres spirituels dont il employait les termes, et les textes de l'Ecriture qui prescrivent la pénitence et la macération de la chair.

» Ainsi comme je savais par nos conférences, qu'il distribuait aux autres pauvres tout ce qui lui restait à la fin du jour, je lui conseillais de se réserver quelque ressource pour le lendemain, afin de se nourrir et de se vêtir moins mesquinement. Sur-le-champ, mais en toute modestie, il me citait les divers passages de l'Evangile, où Jésus-Christ conseille aux âmes chrétiennes le détachement effectif : Gardez-vous de penser au lendemain [a]; ne soyez point inquiet de vos nécessités, car le Père céleste sait ce qu'il vous faut; voyez comme il nourrit les oiseaux qui ne sèment pas, et comme il revêt les lys des champs, qui ne filent pas [b]. Celui qui ne renonce pas à tout, ne peut être mon disciple [c]. Pour lui, il ne doutait pas de l'infaillibilité de ces promesses, et pour moi, en l'entendant, je voyais combien il avait à cœur la perfection évangélique, et je me disais : Oh ! combien les apparences sont trompeuses, puisqu'il y a tant de vertus sous un extérieur si misérable.

» Si, dans le commencement, je l'exhortais à changer son habitude de coucher à ciel ouvert, et de dormir sur la terre nue, en lui indiquant l'hospice de Sainte-Galle, où se retirent les pauvres sans asile, je l'entendais me répondre, toujours avec respect et humilité, qu'il me priait de ne pas lui interdire sa méthode, parce que ce qu'il souffrait était bien peu de chose en comparaison de ce qu'il méritait, et en me rappelant qu'il est écrit : Le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête [d]. Je m'aperçus encore que son refus d'aller à Sainte-Galle avait pour motif de ne pas avoir à traiter avec toute sorte de pauvres grossiers, querelleurs, mal embouchés, comme aussi de ne pas être témoin de quelque immodestie dans des salles communes. Alors je cessai mes instances, tout en lui témoignant le désir d'apprendre qu'il eût un meilleur gîte, et en lui faisant promettre de le chercher, quand Dieu lui en inspirerait la pensée, ou

[a] Mat. VI. 31 et 34. = [b] Ibid. 26 et 28. = [c] Luc. XIV. 33. = [d] Luc. IX. 58.

qu'il ne pourrait plus résister aux incommodités de son régime.

» Sur tous ces points donc, je me montrais quelquefois convaincu, et je me bornais à lui demander s'il avait été approuvé par d'autres directeurs; d'autres fois, pour ne point paraître lui céder, je lui enjoignais d'en consulter quelqu'autre, et de m'en rendre compte au retour. Le bon Serviteur de Dieu ne manquait pas de le faire, et me disait avoir obtenu l'approbation. Alors je lui permettais de se conduire à sa manière et selon l'inspiration de Dieu. Jamais donc, même en cette matière, il ne manqua de la déférence due à qui siége sur le tribunal sacré. Et pour dernière conclusion j'affirme que, quoique sa vie soit plus admirable qu'imitable, néanmoins toutes ses œuvres doivent tourner à sa louange et lui être imputées à mérite, parce qu'il ne faisait rien sans l'autorité de ses directeurs spirituels, desquels il voulait dépendre en tout et pour tout. »

Cette docilité extrême était, suivant le témoignage du même Père, le fruit de la basse opinion que Benoît avait de lui-même, et qui le portait à ne parler que sur une injonction positive, des actes qui pouvaient donner une bonne idée de lui. Il lui arracha cependant quelquefois, par voie de commandement, l'aveu de certaines circonstances honorables pour lui. Il voulut, de cette manière, savoir s'il éprouvait des persécutions qui le troublassent, et Benoît lui avoua que souvent les enfants des rues le maltraitaient de parole et d'action, en le traitant de fripon ou de fou, et en lui jetant des pierres ou de la boue, sans qu'il leur en donnât aucun motif, mais qu'il ne se sentait aucun trouble pour cela, et que ces traitements lui étaient indifférents, si ce n'est qu'il avait compassion de leurs auteurs. Néanmoins, le P. Gabrini, en appréciant bien les circonstances, crut devoir l'engager à porter plainte à l'autorité contre les plus insolents, afin de donner exemple aux autres, et lui offrit même son appui pour le faire protéger contre ces avanies. La réponse fut celle d'un vrai disciple de Jésus-Christ : « O mon père, ne le faites pas, je vous en prie; cela ne vaut pas la peine. »

Nous laisserons le Confesseur peindre ici lui-même l'impression que produisit sur lui cette disposition. « Je ne puis, sans une grande

émotion, me rappeler le profond étonnement, que me causa le naïf exposé de la joie intérieure, qu'il éprouvait à être bafoué et maltraité, lorsque de jeunes libertins prenaient plaisir à l'attaquer par des injures et des coups. Plein d'une mansuétude parfaite, fondée sur l'amour des souffrances, il me pria de vouloir bien m'abstenir d'aucune démarche contre ces ignorants égarés, ajoutant que pour l'amour de Jésus-Christ, tout ce qu'on pouvait souffrir était peu de chose. Je confesse la vérité; je perdis à ce trait toute mon assurance, je m'intimidai excessivement, et à la fin de notre conférence, je lui réitérai mon invitation à se chercher un autre directeur, parce que cette complète insouciance des mépris et des outrages, ou mieux la complaisance qu'il y prenait et l'industrie chrétienne qu'il mettait à les rechercher, comme je crois qu'il l'avait en vue par sa mise sordide, me firent mesurer la grandeur de cette âme et la sublimité de sa vertu, en sorte que sa direction me parut de beaucoup supérieure à mes forces. Il chercha bien à me persuader que ma direction était suffisante et même avantageuse pour lui : mais enfin ma pusillanimité l'emporta, et je ne pus lui accorder que de venir de loin en loin, comme il le fit ponctuellement. »

Il est à remarquer en effet à la louange du guide aussi bien que du pénitent, que bien des fois s'engagea entre eux cette contestation de confiance d'une part et de modestie de l'autre. Dès la seconde ou troisième année que Benoît s'adressait au P. Gabrini, celui-ci voyant une si grande pureté de conscience, une telle innocence de mœurs, et plus encore un si complet détachement des choses de la terre, joint à la plus sublime oraison et à des communications célestes non douteuses, se crut insuffisant pour guider une si grande et si sainte âme, si favorisée de Dieu selon son expression, et lui insinua souvent de se choisir un autre directeur, et de faire oraison, afin que Dieu lui fît découvrir un homme selon son cœur. Mais comme Benoît lui certifiait qu'il se trouvait très-bien de sa direction, le Religieux se borna longtemps à lui renouveler ce conseil, sans insister jusqu'à un ordre formel.

Benoît continua donc à venir surtout les mercredis au matin, où se donnait dans l'église de Saint-Vincent la bénédiction du

saint Sacrement. Toutefois exempt, comme il l'était, de toute attache trop exclusive même en spiritualité, il ne faisait pas difficulté, quand son directeur se trouvait empêché, de se confesser au vicaire, le P. Jean-Marie Trivellini. Cependant un jour il attendit une grande partie de la matinée pour parler au P. Gabrini. Le curé, qui l'avait aperçu à quelque distance, quand il eut fini de confesser, attendit quelques instants qu'il s'approchât : « Mais voyant qu'il ne se mouvait pas, dit-il, je conjecturai qu'il était absorbé dans son oraison, et en effet il fallut le secouer pour l'avertir que son tour était venu. »

Une autre fois, il le trouva qui se disposait, après une matinée d'attente, à entrer au confessionnal, et lui dit en sortant de prendre patience encore quelques instants, parce qu'il était appelé pour certaine personne qui avait à l'entretenir d'affaires. Rentré au couvent, il fut distrait par d'autres occupations qui se présentèrent, et ne pensa plus au rendez-vous. Deux ou trois heures plus tard, il redescend par hasard à l'église, et surpris d'y retrouver Benoît, il lui témoigne tout ensemble son regret et son étonnement. « Ce n'est rien, mon père, lui répond le docile Pénitent ; mais j'ai dû rester, parce que vous m'aviez commandé de vous attendre. »

Le P. Gabrini eut l'occasion d'éprouver aussi le désintéressement de Benoît. Il conversait un jour à la porte de son couvent avec diverses personnes, lorsque le vénérable Pauvre vint à passer, en donnant sa salutation : *Loués soient Jésus et Marie.* Le curé l'appelle et l'invite à s'approcher, dans la vue de lui donner son aumône. Mais Benoît, devinant sans doute son intention, doubla le pas ; et quoi que fissent ensuite les personnes présentes, il ne fut pas possible de le faire retourner. Le Religieux ne savait pas alors que sa qualité de confesseur était pour ce pénitent un motif de ne jamais rien recevoir de lui.

CHAPITRE XIII

Séjours à Rome de 1777 - 1779.

Beati qui custodiunt vias meas (*sapientiæ*). (Prov. VIII. 32.)
Bienheureux ceux qui se maintiennent dans les voies de la sagesse.

Le cinquième retour de Benoît à Rome en 1777, avait mis fin à ses longues pérégrinations. Désormais il ne quittera plus la ville sainte, que pour se rendre annuellement à Lorette, ou tout au plus pour revoir quelque sanctuaire sur son passage. Dès lors les observations sur sa tenue dans les églises et ailleurs, vont se multiplier et se faire avec plus de suite. Nous devons donc enregistrer ici les principales, dues à des observateurs nouveaux ou à ceux qui nous sont déjà connus.

Une nouvelle habituée de Notre-Dame des Monts, Magdeleine Weiler-Tarapi, ne connut Benoît que vers la fin de l'année 1777; mère de famille, elle ne pouvait aller à la messe tous les jours à la même heure : mais à quelque heure que ce fût, toujours elle le voyait dans son poste de choix, et se disait : « Oh ! pour celui-ci, il observe de vrai les conseils que nous a laissés Jésus-Christ; certainement c'est un pauvre volontaire. » Sa seule vue excitait en elle la ferveur, et elle s'humiliait devant Dieu de ne pas le servir avec le zèle et l'application qu'elle voyait dans ce pauvre. Elle se trouva un jour à la table de communion à côté de lui, et elle pensait : « Oh ! non vraiment, je ne suis pas digne d'être à sa droite;

puissé-je être placée en paradis à sa gauche ! » Ayant remarqué qu'il ne demandait jamais l'aumône, elle aurait bien voulu la lui offrir, mais elle n'osa jamais dans la crainte de le désobliger.

Félicie Vaïni, demoiselle romaine, d'un âge mûr et d'un grand sens, qui était venue demeurer dans le quartier des Monts avec ses deux frères, ouvriers imprimeurs, vers 1777, eut bientôt conçu l'estime convenable pour ce pauvre qu'elle avait continuellement sous les yeux. Elle y était d'ailleurs excitée par son confesseur, le P. Blaise Piccilli, et une louable curiosité la portait à s'enquérir des circonstances de cette vie singulière. Les renseignements qu'elle obtenait n'étaient pas toujours justes : ainsi il lui fut dit que Benoît était pensionné par sa famille ; mais on ajoutait à sa louange qu'à peine avait-il reçu sa pension mensuelle, tout passait entre les mains des pauvres. Elle crut facilement cette seconde partie du récit, conforme à ce qu'elle avait appris de bonne source : « Je sais, dit-elle, que des aumônes qu'on lui faisait, les autres pauvres avaient leur bonne part, et en particulier j'ai entendu dire à mon frère André, que sortant un jour du couloir de la Madone de l'*Archet* [36], il se rencontra face à face avec ce pauvre, et qu'il le vit faire la charité à une femme indigente. » Celle-ci ne pouvait revenir de sa surprise et criait tout haut : « Oh ! quelle chose ! voilà un pauvre qui donne aux autres pauvres ! » Aussi les frères Vaïni qui d'abord l'avaient pris pour un fou stupide, après l'avoir mieux examiné, le regardèrent comme un saint.

Un jour, au sortir de l'église de Saint-Marcel pour se rendre à celle du Carmel, Félicie rencontre Benoît sur la place des Apôtres, met aussitôt la main à la poche et lui donne une pièce sans y regarder, parce qu'elle se pressait d'arriver. Après avoir fait quelques pas, elle s'entend appeler et se retourne, mais sans s'arrêter, parce qu'elle supposa qu'il lui demandait s'il était encore temps d'avoir la bénédiction. « Il n'y a pas de temps à perdre, lui cria-t-elle en marchant. — Ce n'est pas cela, répliqua Benoît ; vous vous êtes trompée en pensant me donner un bayoque. » Elle revient alors sur ses pas, et il lui rend une pièce de deux pauls, qu'elle lui avait mise en main par mégarde. Elle raconta ensuite ce trait de probité, bien

simple, mais bien rare, à une amie, Marie-Antoinette Righetti, qui lui dit : « Autant m'en est arrivé, en sortant de St-Laurent *in Damaso* [37]. Croyant donner un bayoque, je trouvai sous ma main une demi-piastre. Ce pauvre s'en aperçut et me la restitua sur-le-champ. »

Les dames Poéti, sortant un jour de Notre-Dame des Monts, aperçoivent Benoît qui marchait devant elles, la tête découverte par un très-grand froid et le chapeau à la main par mortification, et Marie dit à sa mère : « Je vais faire l'aumône à saint Alexis. » Aussitôt elle double le pas pour le rejoindre, suivie de Rose Lusbergh, son amie, qui les accompagnait. Celle-ci en abordant le pauvre, lui dit : « Bienheureux vous qui êtes si bon ! » A ces mots il se trouble, se confond, baisse la tête, et deux larmes se montrent dans ses yeux ; puis immédiatement, il tourne les épaules et s'éloigne rapidement. Marie eut un grand regret de cette échappée, et fit à Rose de vifs reproches pour avoir contristé ce saint homme.

Le prêtre Rossi, déjà nommé pour avoir vu Benoît au Colysée, le revit souvent les années suivantes en divers lieux, mais surtout aux quarante heures. Ayant un jour conduit les élèves maronites à l'exposition dans l'église de Saint-Jean de la Pigna [37], il l'aperçoit et leur dit aussitôt : « Regardez bien ce pauvre ; vous verrez comment prie un saint. » Ces jeunes Orientaux ne pouvaient ensuite en détacher leurs yeux, et disaient en sortant combien ils avaient été attendris. Une autre fois ils assistaient à la mission urbaine avec leur préfet dans l'église de Notre-Dame de la Consolation ; leurs yeux tombent sur Benoît, et les voilà plus occupés de lui que du prédicateur. En sortant, tous voulaient se cotiser pour lui faire l'aumône ; mais l'abbé Rossi les en empêcha, en leur disant que ce n'était pas son habitude de recevoir tant à la fois. Le rencontrait-il dans la rue, il s'arrêtait pour le regarder et l'indiquait à ceux qui se trouvaient à côté de lui, connus ou inconnus, en leur disant : « Si vous voulez voir un saint, considérez ce pauvre. » Et ses élèves en faisaient de même.

Ces sympathies étaient ressenties par plus d'un pieux laïc. Un avocat, Nicolas Graziosi, exerçait la procure des *PP. Ouvriers pies* et avait souvent examiné Benoît dans leur église. Comme il avait

coutume d'assister chaque soir à la bénédiction du saint Sacrement quelque part, notamment le dimanche à la *Minerve*, où elle était précédée d'une instruction et du Rosaire, il l'y trouvait ordinairement. Allait-il le vendredi à l'exercice de la bonne mort au *Jésus*, il l'y retrouvait encore. La vue de tant de ferveur lui allait au cœur, et en entrant dans les églises, involontairement ses yeux cherchaient cet homme d'une sainteté sublime à son avis. Aussi, quand lui manquait cette rencontre, surtout durant les longues absences du Pèlerin, il en éprouvait malaise et tristesse, épris qu'il était, dit-il, pour l'âme qui vivifiait ce corps si malingre. Il faisait souvent de légères aumônes à ce bienheureux chrétien, mais jamais dans les églises, par respect pour son recueillement, et il tenait à les lui faire accepter, à cause du prix qu'il attachait tacitement à ses prières, dans la persuasion que ses bienfaiteurs n'étaient pas oubliés. Il aimait jusqu'à sa façon de remercier par une inclination de tête, accompagnée d'un regard et d'un sourire.

Antoine Silvani, employé de la consulte, avait en 1778 choisi le P. Blaise Piccilli pour son directeur, et venait le trouver régulièrement deux fois par semaine. Benoît ne pouvait donc échapper à ses regards. La première pensée qui lui vint, fut que ce jeune homme ferait bien mieux de travailler, que de rester dans un tel dénûment et de vivre de cette façon. Ensuite, en observant plus attentivement la constance de sa dévotion, il réforma peu à peu son premier préjugé. Enfin, ayant aperçu en lui des signes de communications célestes, dont il avait quelque connaissance par la lecture des œuvres de sainte Thérèse, il jugea que c'était un contemplatif, tendant à une plus grande union avec Dieu. De ce moment il éprouva une jouissance spirituelle à le considérer, et ce fut un saint qu'il avait sous les yeux. Il le retrouvait avec grand plaisir aux quarante heures, et sa rencontre lui imposait même dans les rues. Ses impressions s'accrurent encore lorsqu'il eut appris, qu'en un jour d'exposition du saint Sacrement à Sainte-Catherine de Sienne [26], ce pauvre, après y avoir passé toute l'après-midi, avait demandé et obtenu, au moment de la fermeture des portes, la permission d'y passer la nuit.

Un vendredi, Silvani, en compagnie de l'abbé Réder, voit sortir

Benoît de l'église de Saint-Cyr [29] après la bénédiction à la fin du jour. Il pleuvait à verse, et la pluie était glaciale. Arrivé à un angle de rue, Benoît dut s'arrêter pour laisser passer une charrette qui lui barrait le chemin, il se trouvait précisément sous une gouttière qui versait un torrent d'eau. Plusieurs personnes, et entre autres la maîtresse d'une maison voisine, l'invitèrent à entrer dans la boutique pour se mettre à l'abri ; mais il les remercia gracieusement d'un signe de tête, sans vouloir profiter de cette offre, et poursuivit son chemin sous ce déluge qui l'inondait. « Je l'ai vu ainsi plus d'une fois, dit cet ecclésiastique, recevoir en plein hiver la pluie qui pénétrait dans son col et de là coulait sur sa peau. Jamais il ne quittait ses vêtements qui devaient se sécher sur son corps. Néanmoins, tout transi de froid qu'il devait être, l'on ne s'apercevait pas dans ses longues oraisons, qu'il se ressentît de ces incommodités. »

C'est aussi à dater de 1778 que le missionnaire Ch. Carezani reconnut en divers lieux, son pauvre de Mont-Cavallo. Le matin il le jugeait assez leste et dégagé, et le soir plus fatigué et comme exténué. En le voyant donner l'aumône à d'autres pauvres, il se disait : « Cet homme donne ce qu'il n'a pas ; ce doit être un grand homme de bien. » Un soir, il l'aperçut par extraordinaire qui s'arrêtait devant une boutique, pour attendre l'aumône, pressé sans doute par un extrême besoin, mais sans la demander, et aussitôt que les personnes du dedans lui dirent : « Allez en paix, » le pauvre se retira en prononçant les paroles du Psalmiste : « C'est en vous, Seigneur, que j'espère, et je ne serai point confondu pour l'éternité. » Il le surprit, en allant visiter quelque malade, agenouillé à la porte de l'église des religieuses de l'Annonciade, dites les Turquines [35], depuis l'*Angelus* du soir jusqu'à une heure de nuit. Il le vit communier à Sainte-Marie-Majeure, et lui-même lui administra la communion plus d'une fois, soit à la chapelle Sixtine de la même basilique, soit à celle du Crucifix de Sainte-Praxède [35]. En un mot, il ne le perdit plus de vue, pour ainsi dire, et il semblait que la Providence se plût à multiplier ces rencontres, pour préparer à Benoît un confesseur qui le connût d'avance.

En novembre 1778, Joseph Locaja, ex-jésuite coadjuteur, natif du diocèse d'Urgel, était venu habiter près de Notre-Dame des Monts. Vivant de la pension assignée aux membres de la Compagnie, et n'ayant pas d'occupation, il entendait chaque matin plusieurs messes, et l'après midi allait visiter les quarante heures. Or partout il trouvait Benoît, et partout le laissait après lui. S'étant un jour placé derrière lui devant le saint Sacrement, il l'entendait répéter souvent avec un accent indescriptible : *Miserere meî, miserere meî*, et il y resta plus d'une heure captivé par ce spectacle. A force de le voir, il conçut le désir de se lier avec lui. Il commença par lui faire quelques aumônes, puis un jour l'arrêta pour lui demander son nom et son pays. Le peu de mots qu'il obtint ne le satisfit pas; il aurait voulu plus d'intimité pour le bien de sa propre âme.

Ne pouvant lui parler à l'église, il profitait de toutes les occasions qui s'offraient au dehors : mais toujours les réponses étaient laconiques, et enfin il s'aperçut que Benoît cherchait à l'éviter. Il devina que l'humilité en était la cause, et il s'y prit autrement; c'était de lui montrer, au lieu d'estime, une sorte de dédain. Ce moyen lui réussit complètement; car au bout de quelque temps, Benoît ne le fuyait plus comme auparavant. Il put ainsi l'interroger quelquefois, et même avoir avec lui quelques entretiens plus familiers, quoique toujours très-courts. Après un assez long intervalle sans le rencontrer, il lui demande à la première occasion ce qu'il était devenu. « Je suis allé, dit le Bienheureux, à la *sainte case* de Lorette et aux sanctuaires de l'Alverne. »

Il avait observé que le froid, la pluie, le chaud, la boue, rien en un mot ne suspendait ses marches accoutumées, et qu'il ne cherchait pas même à s'en préserver, comme si son corps eût été de fer ou d'acier. Lui ayant donné un jour des chaussures qui pouvaient encore servir, il le rencontre ensuite avec d'autres plus détériorées. « Pourquoi ne vous servez-vous pas des miennes? lui dit-il. — Oh! celles-ci sont bien suffisantes. » Il avait vu également, dans un temps de gelée, un pauvre cordonnier de la place du Pascolo, appeler Benoît pour lui donner une paire de vieux souliers, et Benoît lui faire un signe gracieux de remercîment et passer outre. Glacé par le froid

jusqu'à en être violet, tout trempé d'eau de neige ou de pluie, tout couvert de fange et les pieds dans l'humidité, comment pouvait-il rester ainsi des heures et presque des journées en oraison, et conserver toujours sa sérénité et son hilarité naturelles, comme s'il avait toutes ses aises? Locaja, tous les hivers, se faisait cette question, et il était partagé entre l'étonnement et la compassion.

Néanmoins, un doute lui vint à l'esprit, c'est que, continuant à vivre dans le monde, cet homme ne finît par s'ennuyer d'une vie si dure, ou que les forces de la nature ne pussent la soutenir longtemps. Dans cette crainte, il l'arrête un jour qu'après une grande pluie il le voyait tout baigné de la tête aux pieds, et l'apostrophe en disant : « Comment pourrez-vous résister jusqu'au bout à un régime aussi malsain? Ne seriez-vous pas mieux dans un ordre religieux? Il vous serait plus facile de vous sanctifier dans le cloître. » A cette proposition, Benoît ne montra ni approbation ni improbation; mais il se contenta de répondre : « Si le bon Dieu l'avait voulu, il aurait disposé les choses pour cela. » Locaja, ignorant les antécédents, ne put comprendre toute la signification de ces paroles; néanmoins, il admira cette attention à suivre la voie de Dieu. Il se disait aussi à lui-même : « Oh! qui aurait assez de force pour l'imiter? » Enfin, après l'avoir suivi et considéré sous tous les aspects, il ne cessait de répéter : « Ce n'est point un homme, c'est un ange; il n'y a pas d'autre expression suffisante pour le qualifier. »

Un autre jésuite espagnol, prêtre sexagénaire, nommé Joseph Ibara, s'était pareillement réfugié à Rome. Dès sa première rencontre dans la rue avec ce pauvre extraordinaire, il s'en forma la plus haute idée, à la seule vue de son maintien et de son recueillement. Benoît était encore alors vêtu de son justaucorps, et peu après du couvre-misères qui l'accompagna jusqu'au tombeau, et qui est devenu le costume obligé de ses portraits. Il avait plaisir à lui donner l'aumône, et s'édifiait de sa manière de la recevoir. Il parlait volontiers de lui, et lui trouvait de la ressemblance avec l'*Ecce Homo*. Comme il allait quelquefois visiter une petite chapelle construite près de la porte Saint-Paul, à l'endroit où la tradition place la rencontre de saint Ignace de Loyala avec saint Philippe de Néri,

il apprit de l'ermite qui la gardait, que chaque semaine Benoît lui apportait une aumône.

Marie Catherine Donati, noble vénitienne, née en 1726, avait été empoisonnée dans sa jeunesse par l'effet des jalousies terribles et des haines implacables de ces contrées, et quoique arrachée à la mort, elle en avait conservé de grandes infirmités. La lecture des livres de piéte, et spécialement des Vies des saints, l'avait fait réfléchir que Dieu sans doute avait permis cet attentat et ses fâcheuses conséquences, afin de la porter à une résolution avantageuse pour son âme. En conséquence elle fit vœu, si elle recouvrait la santé, de passer quelque temps à la visite de divers sanctuaires. Ayant été exaucée, elle accomplit son vœu avec une grande fidélité. Après plusieurs pèlerinages à Rome, elle finit, comme Benoît, par s'y fixer, et passait aussi de longues heures en exercices de piété.

Sa manière de vivre ne tarda pas à lui fournir l'occasion de voir et d'apprécier cet autre pèlerin, qui menait une vie analogue. Elle lui trouva un air de sainteté qui l'enchanta. Mais combien ce premier jugement grandit, quand le hasard l'eut rendue témoin d'un acte de la plus héroïque patience! Passant un jour par la place Trajane, elle voit une troupe de huit ou dix mauvais garçons, qui cernaient Benoît dans leur cercle et s'en faisaient un jouet : qui le frappait à coups de pied et de poing; qui lui tirait les poils de la barbe et les cheveux; celui-ci se moquait de lui par des contorsions, celui-là lui enfonçait le chapeau sur la tête. On ne lui épargnait ni les soufflets ni les crachats. Le Serviteur de Dieu se laissait faire, et se taisait comme la brebis devant celui qui la tond. Il y en eut un qui parvint à le décoiffer d'un revers de main, et au moment où il se baissa pour relever son chapeau, un autre le poussa et le culbuta le visage contre le pavé. Tous alors de se ruer sur lui, de le fouler aux pieds, et les crachats recommencèrent jusque dans la bouche et dans les yeux. Ces méchancetés ne purent émouvoir le patient, qui, retranché dans sa longanimité, recevait cette grêle de coups et d'outrages avec le plus grand calme. Aucun mouvement ne décelait le moindre effort pour se défendre et se délivrer.

La pieuse femme est touchée jusqu'aux larmes par ce spectacle barbare, qui lui représentait Jésus-Christ livré à la rage de ses bourreaux. Dans son indignation, elle s'avance vers ces misérables éhontés : « Et quand donc aurez-vous fini, leur cria-t-elle avec énergie, de maltraiter ainsi ce pauvre homme? Quel mal vous a-t-il fait? Voulez-vous, féroces que vous êtes, le tuer comme les Juifs ont fait de Jésus-Christ? » Cette mercuriale et la vue de quelques passants qui approchaient, mirent fin à ce jeu cruel; mais ces jeunes dévergondés se mirent à ricaner d'un air de dédain, et pour se disculper dirent en se dispersant : « C'est un fou; on peut bien s'en amuser. — C'est vous qui êtes des fous, et lui est un saint, » leur répliqua-t-elle. Dix ans après, elle pleurait encore d'admiration, en racontant ce trait qui rappelait si bien la sainte folie dont parle saint Paul : « Nous passons pour des fous à cause du Christ [a]. »

Souvent en se rendant de grand matin au *saint Escalier*, elle vit Benoît à la porte de Notre-Dame des Monts, qui en attendait l'ouverture; elle allait satisfaire sa dévotion, et en revenant, si elle entrait dans l'église, elle l'y retrouvait, à quelque heure que ce fût. Dans une de ces occasions, elle entendit un des *Ouvriers Pies*, occupé à parer l'autel, lui dire en s'approchant de lui : « Mon fils, vous vous trouverez mal de rester si longtemps à genoux. » Mais le Bienheureux n'en continua pas moins son oraison. Au sujet de ses rencontres avec lui en diverses églises pour les *quarante heures* et les *saluts*, elle appelle sa dévotion *inexplicable*. « Il avait habituellement, dit-elle encore, une face de paradis. » Elle voulut lui donner l'aumône; mais lui, sachant qu'elle avait tout dépensé en bonnes œuvres, et s'était réduite aux subsides de la charité, refusa en disant : « Cela pourrait vous mettre à la gêne. » Bien plus, il la lui offrit lui-même une fois, et elle l'accepta autant par humilité, que pour conserver un souvenir de lui.

a 1 Cor. IV. 10.

CHAPITRE XIV

Pèlerinages à Lorette de 1776 - 1779.

Beatus qui invenit amicum verum, et qui enarrat justitiam auri audienti. (Eccli. xxv. 12.)

Bienheureux celui qui trouve un véritable ami, et qui expose les principes de justice à toute oreille disposée à les écouter.

Afin de donner plus de suite aux traits édifiants manifestés par ceux qui connurent le bienheureux Benoît à Lorette, nous devons revenir sur nos pas et réunir plusieurs de ses pèlerinages à la *sainte Case*, dont on peut voir les dates successives au tableau chronologique. Arrivé le 4 février 1776, pour la cinquième fois, après plus d'une année d'intervalle, le Serviteur de Dieu s'empressa de se présenter à la sacristie pour saluer M. Valéri, qui, ordonné prêtre depuis quelque temps, lui fit offre de service pour tout ce qui serait en son pouvoir, et qui en effet eut l'attention de prévenir les sentinelles corses, placées à l'entrée de la *sainte Case*, de le laisser pénétrer dans l'intérieur, toutes les fois qu'il le voudrait.

Un jour M. Valéri s'approche de lui, et lui demande quelles étaient les prières qu'il récitait. « Tantôt je fais une lecture, tantôt je récite les heures canoniques, répond Benoît. — Quels sont vos livres de lecture ? — L'Imitation de Jésus-Christ. — Comprenez-vous l'office ? — Un tant soit peu. — Avez-vous été religieux ? » Un signe de tête affirmatif. « Avec votre instruction, pourquoi mener cette vie fatigante ? Vous pourriez vous fixer à Lorette, pour servir les messes. —

Qui voudrait m'employer, vêtu comme je le suis? — Oh! quant à cela, je me charge d'y pourvoir : j'obtiendrai des supérieurs une soutane et quelque autre vêtement. — Mais ils ne me connaissent pas. — Mais moi, je vous connais. — J'y réfléchirai. »

Le lendemain l'abbé Valéri lui dit : « Eh bien! avez-vous réfléchi? » Benoît se recueille et répond : « Dieu ne me veut pas dans la voie que vous me proposez. — Aimeriez-vous mieux vous faire ermite camaldule? C'est un ordre qui me plaît beaucoup à cause de la solitude; on y mène une vie tout à fait érémitique, bien que mêlée d'exercices de communauté. Il y a ici près et non loin d'Ancône un ermitage de cet ordre; j'y entrerais volontiers avec vous. Demain précisément, je vais à Sirolo [a] qui est sur la route, et si vous le voulez, j'irai jusqu'au mont Conaro pour en parler aux religieux. » Benoît lève les yeux au ciel et répond après quelques instants comme précédemment : « J'y réfléchirai. » M. Valéri s'étant absenté quelques jours, notre Bienheureux s'informa plusieurs fois de son retour pour lui rendre réponse; et quand l'ecclésiastique revenu l'interrogea sur sa résolution, pensant bien qu'il n'avait pris le temps de la réflexion, que pour invoquer les lumières d'en haut, la réponse fut la même : « Dieu ne me veut pas dans cette voie. »

Dans une autre circonstance, M. Valéri le questionna de nouveau sur son entrée en religion, et Benoît lui avoua qu'il avait fait plusieurs mois de noviciat dans un monastère de l'ordre de Cîteaux. « Et pourquoi n'y êtes-vous pas resté? — Parce que Dieu ne l'a pas voulu et qu'il faut nous conformer à sa volonté. — Je comprends alors pourquoi vous vous êtes imposé la loi de réciter l'office divin. — Oui; mais malheureusement j'ai perdu en voyageant un volume de mon bréviaire, la quatrième partie. »

Ces conversations, auxquelles Benoît s'était prêté par respect pour le caractère du prêtre, augmentèrent de plus en plus l'idée que celui-ci

[a] Le bourg de Sirolo fut bâti au pied du versant méridional de la montagne de Conaro ou d'Ancône, sur les ruines de la ville épiscopale et antique d'Umana, détruite par les Goths. Pendant les siècles intermédiaires, les habitants des environs y allaient chercher des pierres, et un juif ayant trouvé dans les décombres un crucifix en bois extrêmement dur, il lui porta un coup de pique qui fit jaillir du sang. C'est ce qui donna lieu à la construction de la chapelle et du bourg, et les pèlerins de Lorette ne manquent guère de visiter aussi le crucifix de Sirolo, en se rendant à Ancône.

s'était faite de sa vertu. Il ne se lassait pas de le considérer à certaines heures où l'église était solitaire. Pour n'être point aperçu de lui et pour l'examiner plus à loisir, il se plaçait derrière un confessionnal ou une colonne; il le voyait quelquefois serrer la corde qui lui ceignait les reins et se frapper la poitrine; son visage s'enflammait, son regard devenait extatique, et trahissait le feu intérieur qui le consumait. Il se disait alors à lui-même : « C'est vraiment une âme sainte, tout embrasée de l'amour de Dieu. » Il feignait ensuite de n'avoir rien vu, parce qu'il s'était aperçu que Benoît prenait un air tout confus, lorsqu'il croyait avoir été remarqué.

Dans ces dispositions, l'abbé Valéri cherchait toutes les occasions d'avoir des rapports avec le Serviteur de Dieu. A la longue, cette affection était devenue une véritable amitié, qui honorait l'un et l'autre. L'ecclésiastique ne cessait de le vanter à ses amis et de leur dire : « Si vous survivez à ce pauvre, vous entendrez dire qu'il est mort un grand saint. » Un matin que la messe était chantée dans la *sainte Case*, Benoît était agenouillé sur un des degrés de l'orchestre, et l'un des musiciens voulut en passant lui donner deux bayoques, qui ne furent pas acceptés. L'abbé Valéri, auquel le musicien fit part de sa surprise, lui dit : « Gardez-vous bien de le prendre pour un mendiant, il ne reçoit point à l'église et ne demande rien au dehors. »

Ainsi continuèrent, sur le pied d'une certaine intimité, les relations du vénérable Pèlerin avec ce jeune ecclésiastique, qui aurait désiré qu'il s'adressât plus souvent à lui dans ses besoins. A chaque arrivée, Benoît reconnaissant venait saluer celui qu'il regardait comme son bienfaiteur, mais en peu de mots et avec cet air composé, quoique gracieux, qui lui était propre, et réciproquement celui-ci lui renouvelait ses offres de service. Au départ, il le pourvoyait de reliques de la *sainte Case*, de crucifix et de chapelets, pour être distribués ou pour satisfaire à quelque promesse.

En 1777, il lui communiqua son projet de faire le voyage de Rome avec lui, afin de rendre grâces à saint Philippe de Néri, qui l'avait délivré d'un mal d'yeux. « J'y mets trop de temps, dit Benoît.

— Combien? un mois? — Je ne puis le savoir, parce que je ne suis aucune route, et que je m'arrête dans tous les lieux où il se célèbre quelque fête. — C'est bien, vous agissez en vrai chrétien, et puisse tout le monde vous imiter! Toutefois, si Dieu m'en fournit les moyens, je ne renonce pas à mon voyage, et alors où vous trouverai-je? — A la Madone des Monts. — Mais si je n'y vais pas, vous me suppléerez, et quand vous passerez près de l'église *neuve* [37] où est la chapelle de Saint-Philippe, ne manquez pas d'y entrer pour le remercier en mon nom. » Benoît réfléchit un peu, et dit qu'il s'en chargeait, mais pour une seule fois; et l'année d'après, la première chose qu'il dit à l'abbé Valéri, ce fut qu'il s'était acquitté de sa commission..

En 1778, il y eut à Lorette une telle affluence d'étrangers, que Benoît ne pouvait pas facilement prier à sa manière, parce que le mouvement continuel dans la basilique devenait quelquefois un vrai tumulte et lui occasionnait trop de distractions, ou peut-être le rendait témoin de trop d'irrévérences qui lui perçaient le cœur. Il en fit ses doléances à l'abbé Valéri, qui lui conseilla de choisir les fêtes de Pâques ou le temps de la moisson, époques de l'année où le concours est moins considérable. Il profita de cet avis pour faire dorénavant son voyage à Lorette vers la fin du carême.

Dès l'année 1776, Benoît, docile à l'avis qui lui avait été renouvelé, avait commencé à chercher chaque soir, dans la campagne, quelque four ou étable pour y passer la nuit, ce qui ne l'empêchait pas de se trouver dès le point du jour à l'ouverture de la Basilique. Quelquefois M. Valéri l'accompagnait jusqu'à une certaine distance hors de la porte Marine, sur la route de Port de Récanati. Dans une de ces rencontres, il voulut lui donner un bayoque pour acheter un septier de vin dans quelque auberge : mais Benoît lui apprit alors qu'il ne buvait jamais de vin et n'entrait jamais dans les auberges. Il continua ce mode de logement jusqu'à son pèlerinage de 1779.

Cette année-là, un matin, quelque diligence qu'il fît, il arriva plus tard que de coutume, couvert de boue et harassé de lassitude, parce qu'il avait plu à verse la veille et dans la nuit, et que les cours d'eau avaient coupé les chemins. Rencontrant M. Valéri, il lui raconta qu'ayant

trouvé du monde dans toutes les fermes voisines, il avait dû s'avancer jusques vers la mer, pour se procurer un endroit solitaire. Il se plaignit, non de la fatigue, mais de la perte de temps que lui causait l'éloignement des habitations et la difficulté des chemins. Valéri s'offrit à lui chercher un gîte plus rapproché. « Oh ! oui, dit Benoît, ce sera une grande charité de votre part, pourvu que j'y sois seul. » L'abbé avertit alors le fermier d'une métairie appartenant à la *sainte Case*, qu'il lui amènerait un saint pour coucher dans sa chambre à four; puis il y fit porter d'avance un paquet de hardes, qu'une personne charitable lui avait destinées.

Le soir du même jour, il le conduisit dans cette métairie, située à peu de distance. Chemin faisant, il lui annonça que des habits et du linge lui étaient préparés, mais qu'il devait se décider à se baigner auparavant dans le Muson. Benoît fit son signe accoutumé pour indiquer que ce n'était pas la peine. En avançant, l'abbé lui montra le lieu où la *sainte Case* s'était posée d'abord à sa translation en Italie, et tous deux, comme Moïse devant le buisson ardent, vénérèrent à genoux cette terre sanctifiée par ce dépôt momentané. L'Ecclésiastique demanda ensuite au Pèlerin, s'il avait déjà vénéré le crucifix de Sirolo, dont ils traversèrent la route, et sur sa réponse négative, il l'exhorta à y aller le lendemain.

L'accueil du fermier fut très-charitable, et la conduite de Benoît conforme à sa profonde humilité. Au lieu d'entrer familièrement à la suite de son guide, il se tint modestement et en vrai pauvre au pied de l'escalier, attendant qu'on vînt le conduire au local qui lui était destiné. Mais quand lui furent présentés les vêtements préparés pour lui, il fut impossible de les lui faire accepter, à l'exception d'une seule pièce dont il avait un plus grand besoin. Pour tout le reste, il disait que cela lui était inutile, et priait qu'on en fît don à quelque autre plus besogneux que lui.

On voulut ensuite le faire souper, et il n'accepta qu'avec peine; le pain était trop blanc et trop bon pour un pauvre. Ensuite il se retira promptement dans son taudis, où il passa une grande partie de la nuit en colloques célestes, comme l'entendirent, sans qu'il s'en doutât, des personnes couchées dans un réduit contigu. Avant de s'en

retourner, M. Valéri, qui devait partir le lendemain pour Ancône, vint se recommander aux prières de son protégé, et l'entendit lui-même de la porte prier en français. Ayant ensuite, dans son voyage, couru quelque danger dont il fut heureusement préservé, il pensa devoir ce bienfait à son intercession. Le lendemain Benoît se dirigea vers Sirolo, pour obtempérer à l'invitation qui lui avait été faite. Le soir, il revint à la même ferme, qui fut son gîte habituel jusqu'à la fin de ce pèlerinage.

L'abbé Valéri ne fut pas le seul qui désirât lier amitié avec Benoît. Un autre employé de la basilique, nommé Ange Verdelli, récemment admis au service des lampes, commença en 1777 à le remarquer. En passant dans la grande nef ou devant l'autel de l'Annonciation, il observa, caché entre les bancs du chapitre, un pauvre si modeste et si dévot qu'il en fut ravi. Il conçut bientôt le désir de le connaître. En se plaçant à proximité derrière lui, il vit un bréviaire entre ses mains. « Comment! se dit-il, un mendiant si misérable, si mal nippé, réciter l'office divin! C'est sans doute quelque jésuite déguisé! » Il s'approche, et lui dit à voix basse : « Vous dites le bréviaire? » Surpris de cette interruption, Benoît lui répond par un *oui* sec et bref.

Pendant quelque temps, Verdelli n'osa plus lui parler; mais, poussé par une admiration croissante, il l'épiait sans cesse de loin. Un jour qu'il le considérait lisant avec application un livre de dévotion, vinrent à passer près de lui des dames romaines, qui manifestèrent leur joie en le voyant; elles s'approchèrent pour lui parler; mais à peine eurent-elles ouvert la bouche pour lui dire : « Oh! vous êtes ici! Benoît! » qu'apercevant son recueillement, elles se bornèrent à ajouter à la hâte : « Priez pour nous, » et s'éloignèrent sans avoir obtenu un mot de réponse, ni même un regard. C'est de cette manière que Verdelli apprit son prénom. Malgré son grand désir d'entrer en relation avec lui, un certain respect le retenait, et il dut se contenter, pour cette première année, de l'unique monosyllabe obtenu.

L'année suivante, quand il le revit : « Vous voilà revenu, Benoît?

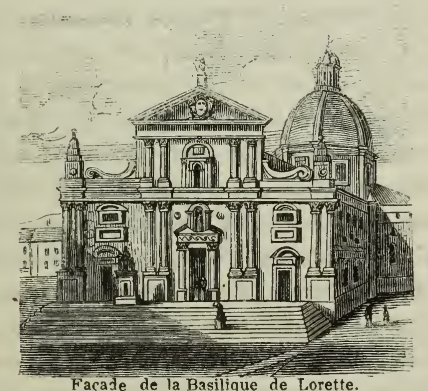
soyez le bien arrivé ! » Un simple mouvement de tête fut tout son remercîment. Il avait une sœur qui lui apprit, qu'un soir elle s'était trouvée dans la *sainte Case*, à côté du Pèlerin français, pendant les litanies, et que le voyant si malpropre, elle avait éprouvé intérieurement un grand dégoût de le sentir si près, sans en laisser paraître toutefois aucun signe à l'extérieur. Aussitôt Benoît s'était levé pour s'éloigner, et cette dévote personne s'imaginant qu'il avait lu dans son cœur, se reprochait de l'avoir offensé.

Quelques jours après, Verdelli le voyant agenouillé entre un banc et un confessionnal, se hasarda à prononcer son nom ; ce qui lui fit tourner les yeux vers celui qui l'appelait. « Priez pour moi, lui dit-il, parce que je me sens la vocation de me faire frère. — Dans quel ordre ? — Chez les Observantins, à leur solitude d'Osimo. » Alors Benoît sourit en disant : « Vous, frère ! Servez la Madone.... Oui, je prierai. » Cette réponse fit quelque peine à Verdelli, parce qu'elle contrariait ses désirs du moment. Il aspirait au sacerdoce ; et à défaut du titre patrimonial, il espérait y parvenir par son admission dans un ordre religieux. Bientôt, en effet, il subit les examens préliminaires et prit jour pour la vêture.

Sur ces entrefaites, il rencontre Benoît et lui donne pour nouvelle, que sous peu de jours il entrera au noviciat dans le couvent dont il lui a parlé. Le Serviteur de Dieu le regarde fixement, et en branlant la tête, lui fait signe qu'il n'en sera rien. « Comment, non ? et les préparatifs sont faits ! » Benoît se mit à sourire. En effet, quand Verdelli voulut procéder à l'exécution, il éprouva tant d'opposition de la part de ses parents, qu'il se vit comme contraint de renoncer à son projet. Benoît était parti ; mais alors le futur moine commença à se douter que cet homme de Dieu avait prévu par une lumière surnaturelle, que non-seulement il ne se ferait pas religieux, mais qu'il obtiendrait quelque bénéfice pour lui servir de titre clérical, et pour l'attacher décidément au service de la basilique. Ce doute se changea en certitude, lorsque Benoît, revenu l'année suivante et le trouvant occupé aux mêmes fonctions, lui dit en passant et en souriant. « Vous ne vous êtes donc pas fait frère ? — Non ; diverses causes y ont mis obstacle, et me voilà encore ici. —Restez-y,

répliqua Benoît; Dieu vous y veut encore pour quelque temps. » Et Verdelli ne tarda pas à obtenir ce qu'il désirait.

Ce trait et d'autres semblables qui n'ont pas été recueillis, plaçaient Benoît dans une bien haute sphère aux yeux de ceux qui en étaient témoins ou qui en étaient informés. Beaucoup auraient voulu trouver occasion de lui faire du bien, pour acquérir un droit à ses prières; mais qu'offrir à un homme qui se passait de tout? Un projet fut conçu entre plusieurs personnes, de se cotiser pour lui payer le loyer d'une chambre, et fut rendu inutile par son prochain départ. Mais Dieu préparait ainsi les voies pour procurer à son serviteur l'abri que rendrait indispensable, les années suivantes, le délabrement croissant d'un corps déjà usé par les austérités.



Façade de la Basilique de Lorette.

CHAPITRE XV

Epreuves de vertu par le P. Temple.

Beatus... qui inventus est sine macula. (Eccli. XXXI. 8.
Bienheureux celui qui a été trouvé sans tache.

Rien ne pouvait mieux faire ressortir l'éminence de la vertu de Benoît, que l'épreuve à laquelle il fut soumis d'abord par les préventions, et ensuite par l'habile conduite du P. Temple. Nous rappellerons que malgré les indices les plus significatifs, ce religieux n'avait point reconnu jusque là notre pèlerin pour son pénitent d'Assise ni même de Lorette, et d'autre part qu'il était enclin à la sévérité, à cause des désordres qu'il remarquait quelquefois dans un certain nombre de pèlerins, qui n'étaient que des oisifs faisant métier de mendicité. La jeunesse de Benoît devait au premier coup d'œil éveiller un préjugé défavorable dans l'esprit de ce grave Pénitencier, qu'un de ses chefs, le P. Debonis, a caractérisé en disant : « C'était un homme exact et minutieux, qui n'était jamais content de lui-même, quoique de mœurs exemplaires et d'une grande piété. »

Le 11 février 1776, le P. Temple avait passé au confessionnal toute la matinée, et il avait aperçu un pauvre très-modeste tourner les yeux vers lui de temps en temps. Vers midi, après toutes les confessions, il le voit venir timidement à lui et le prier d'écouter ce qui le préoccupe. « Vous êtes Français ? — Oui, mon père. » Sur l'invitation un

peu brusque de parler, ce pauvre dit avec un ton plein de douceur et d'humilité : « Mon père, puisque grâce à la bonté de Dieu et de la très-sainte Vierge, je me trouve heureusement dans ce sanctuaire, je désirerais me soumettre en tout à votre obédience, et pour le moment il me suffira que vous me donniez, si vous le jugez à propos, la permission de suivre mon régime accoutumé. » Le confesseur, surpris de cette demande insolite, lui répondit d'un ton grave : « Mais quel est votre régime? — J'ai coutume de me contenter de ce qui m'est offert spontanément par charité. — Et si l'on ne vous offre rien? — Il y a la porte des couvents. — Et s'il n'y en a pas dans l'endroit, où se fasse une distribution de vivres? — Il y a les épluchures que l'on jette par les fenêtres des maisons, et où je trouve toujours quelque écorce de pomme ou d'orange, quelque feuille de chou ou d'autre légume, des fruits gâtés et d'autres rebuts dont je mange suffisamment pour me sustenter jusqu'au lendemain, et le soir je ne prends absolument rien. — Mais enfin si vous ne trouvez pas de ces débris, voulez-vous tenter Dieu et le forcer à faire des miracles? — Je ne me décourage pas; je vais dans la campagne, et il ne manque pas, le long des haies et des chemins, de racines et d'herbages dont je me nourris, en buveant l'eau des fossés et des mares. »

Le P. Temple fut encore plus étonné de la précision et de la fermeté de ces réponses, que de la singularité d'une telle pratique, dont il n'avait ni entendu, ni lu aucun exemple. Elle lui parut toutefois suspecte d'illusion ou d'erreur, si elle ne cachait pas même quelque ruse. Son regard devint sévère, et il demanda si une telle méthode avait reçu l'approbation de quelques directeurs spirituels. Benoît répondit avec franchise : « Qui oui, qui non, selon l'inspiration de Dieu, et je leur ai toujours obéi. — Eh bien, répliqua le Pénitencier d'un air impérieux, en vertu de la sainte obéissance que vous professez, je vous commande pour le présent d'aller de compagnie avec ce pèlerin que vous voyez (en le lui montrant du doigt), et de manger avec lui ce qu'il vous donnera. Puis aujourd'hui même, vous reviendrez me trouver, et vous m'exhiberez vos passeports et certificats, et ensuite je vous entendrai en confession. » Benoît baissa la tête en signe d'acquiescement, se montra prêt à exécuter le tout

ponctuellement, et suivit l'autre pèlerin d'un visage gai et content.

Dans l'intervalle, le pieux Conventuel, pressentant la gravité de la décision qu'il avait à porter, se tourna vers le Père des lumières, afin d'obtenir la grâce du discernement des esprits dans un cas si particulier, et se recommanda pour plus de succès dans sa prière, à la médiation de la très-sainte Vierge. Benoît se présenta l'après-midi dans un moment où le Pénitencier se débattait, un peu ému, avec deux pèlerins dont l'un cherchait à le tromper en se faisant passer pour Français, afin de lui soutirer quelques aumônes, tandis que sa nationalité prétendue était démentie par quelques-uns des papiers dont il était porteur. Disposé par suite à croire que le nouvel arrivé pourrait bien aussi être un trompeur, il lui ordonne d'un ton rude d'exhiber les siens. En les examinant, le P. Temple observa que dans la quantité des certificats qui passaient journellement sous ses yeux, aucun ne contenait des expressions laudatives comme ceux-ci; il y vit la preuve des quatre visites déjà faites antérieurement à Lorette, et enfin trouvant le tout régulier, il rabattit un peu de ses soupçons. Cependant il voulut savoir de Benoît d'où il venait, et entendant qu'il arrivait de Rome, il requit les attestations de confession et de communion. A cette interrogation, le pèlerin demeure muet, tenant la tête et les yeux baissés, et les mains croisées sur sa poitrine. Son silence raviva la défiance du Pénitencier, qui recommença à le traiter durement, et à lui reprocher à haute voix cette manière de visiter les sanctuaires sans s'approcher des sacrements, et, par forme de semonce, le qualifia d'hérétique ou d'hypocrite.

Le Serviteur de Dieu écoutait ces reproches dans le silence le plus absolu, mais sans se troubler, et en conservant une contenance humble et ferme tout à la fois. Le P. Temple l'observait pendant ce temps d'un œil attentif et scrutateur, et voyant qu'il ne disait mot : « Etes-vous sourd ou muet? lui dit-il; n'avez-vous point compris, pourquoi ne répondez-vous pas? » Benoît comprenait très-bien, mais se taisait par une raison qu'il expliqua un peu plus tard : toujours est-il qu'il ressemblait fort en ce moment à son divin Maître, qui réputé coupable et accusé devant un tribunal, gardait aussi le silence [a]. Le prudent

[a] Matth. XXVI. 63.

Confesseur ne savait encore à quelle pensée s'arrêter : l'imperturbabilité modeste de ce pauvre ne pouvait appartenir qu'à un saint, et sa taciturnité opiniâtre semblait annoncer le contraire. Ce fut aussi l'alternative qui lui vint à l'esprit; et il se disait à lui-même : « Cet homme est un grand saint ou un grand démon. » Puis, lorsqu'il voulut consigner sur son registre les renseignements qu'il inscrivait d'ordinaire à la suite du nom de chaque pèlerin, il eut la pensée d'écrire : *soupçonné d'hérésie ou d'hypocrisie;* mais après avoir tracé le mot *soupçonné*... sa plume, par une impulsion involontaire, ajouta : ... *d'un grand mépris de soi-même.*

En congédiant les trois pèlerins, il leur intima l'ordre de se préparer à la confession pour le lendemain. Il voulait se ménager le temps de réfléchir encore sur le compte de Benoît, et d'invoquer de nouveau l'assistance divine; car il conservait toujours des doutes, quoique certaines lumières intérieures le lui fissent paraître sous un jour avantageux. Ses confrères ayant remarqué au couvent sa grande préoccupation, il demanda leur conseil et le secours de leurs prières.

Le lendemain, Benoît était près du confessionnal avant tous les autres. Le P. Temple, en arrivant, l'appelle et lui demande publiquement le certificat de sa dernière confession. Même silence que la veille. Le Religieux prononce alors, presque sans y penser, la parole *obéissance.* A ce mot, la pâleur du pauvre Pèlerin fait place à une vive rougeur; les larmes sortent de ses yeux; il pousse un profond soupir, et se rapprochant du Pénitencier, il lui dit à demi-voix : « Vous me le demandez donc en vertu de l'obéissance, mon Père? — Oui, sans doute, et je veux une réponse catégorique. De plus, sachez que désormais tout ce que je vous ordonnerai, ce sera en vertu de la sainte obéissance. — Mais alors, lui dit Benoît presque à l'oreille, veuillez faire retirer ces témoins. — Eh bien! entrons au confessionnal. » Benoît lui dit : « Oh! mon Père, ne me trahissez pas sur tout ce que je vous dirai. — Soyez tranquille, puisqu'actuellement je vais vous entendre sous le sceau du secret; mais pourquoi faites-vous le muet? — C'est parce qu'il y avait

d'autres Français présents... Je me suis confessé et j'ai communié il y a huit jours, à Assise, et j'ai communié de nouveau en voyage, dans un village détourné de la route. — A Rome, comment faites-vous? — Je me confesse souvent à Saint-Jean de Latran ou ailleurs, et je communie toutes les fois que mes confesseurs me l'ordonnent. — Mais encore, pourquoi n'exhibez-vous pas les billets de confession ? — Mon Père, je ne les ai point, parce que je ne loge pas dans les hospices. — Et pourquoi n'y logez-vous pas? — Ah! mon Père, vos oreilles, qui ont reçu tant d'aveux, ne peuvent parler, mais vous ne pouvez ignorer que dans ces hospices de pèlerins, on n'entend que trop de jurements et de blasphèmes, et que notre bon Dieu y est beaucoup offensé : pour moi, je n'ai pas le cœur de l'entendre ainsi outrager. — C'est bien; mais enfin vous pouviez me dire tout cela dès hier; quand je vous questionnais, pourquoi ne parliez-vous pas? — Mon Père, parce que ces Français auraient fini par me croire ce que je ne suis pas. » Et il sanglotait en prononçant cette réponse sublime.

Ce fut un trait de lumière qui dissipa toutes les inquiétudes du Pénitencier; il lui sembla qu'un voile tombait de ses yeux, et il se rappela ce que plusieurs lui avaient dit d'un certain pèlerin français. Puis il entendit une voix intérieure qui lui disait : « Tu t'es plaint souvent de ne voir à tes pieds que des visiteurs intéressés; souviens-toi qu'il t'a été dit que tu serais consolé. Ce pèlerin dont on t'a fait le portrait, c'est celui que tu as maintenant devant toi. » Il le reconnut alors pour l'avoir déjà confessé, et il se reprocha son singulier aveuglement. Ainsi rassuré contre tout soupçon de fraude, il ne songea plus qu'à étudier cette conscience, qui se déclarait par de si beaux débuts : mais pour se mettre en garde contre toute précipitation, il résolut par prudence de conserver toujours une apparence de sévérité.

Il commença par examiner le degré d'instruction de son pénitent, comme il le pratiquait pour tous les pèlerins étrangers, en lui disant : « Avant tout, voyons votre doctrine. » Et il reconnut bientôt qu'au lieu d'un ignorant, il avait affaire à un jeune homme instruit, en état de répondre sur tous les points de la religion, et profondément

pénétré des vérités éternelles ; la manière dont il prononça l'acte de foi qui lui fut demandé, aurait suffi seule pour dissiper tous les doutes sur l'intégrité, comme aussi sur la vivacité de sa croyance. « Il est impossible, disait le P. Temple, d'exprimer la dévotion, le respect, le sentiment avec lesquels cet acte fut prononcé ; ce n'était point une simple formule récitée par habitude ou pour satisfaire à un examen, mais ce fut un acte extérieur correspondant à l'acte intérieur qui l'accompagnait, et auquel Benoît ajoutait certaines expressions énergiques, comme d'être résolu, non-seulement de vivre et mourir dans cette sainte foi, mais encore d'être prêt à répandre tout son sang au milieu de mille tourments, s'il le fallait, pour rendre témoignage de sa foi. » De même, après l'acte d'espérance, il ajoutait : « Seigneur, daignez, jusqu'à mon dernier soupir, accroître et fortifier mon espérance. » Le confesseur lui ayant demandé le motif de cette addition, il répondit que parfois le démon suscitait dans son esprit des pensées de défiance et même de désespoir, comme par exemple que son nom n'était pas écrit au livre de vie, et qu'il avait recours à cette invocation quotidienne pour combattre le tentateur.

Après ces préliminaires, le pénitent récita le *Confiteor* avec tant de componction qu'il tremblait de tous ses membres, comme ferait devant son juge un coupable accusé de grands crimes, au point que le Confesseur pensa qu'il prenait la fièvre et lui dit : « Si vous êtes malade, allez à l'hôpital, et nous remettrons la confession. — Mon Père, je n'ai pas de mal. — Pourquoi donc tremblez-vous ? — Ah ! mon Père, comment voulez-vous que ne tremble pas un criminel qui a tant offensé Dieu ? » Une telle déclaration semblait présager l'accusation de fautes notables, commises au moins dans un temps éloigné : mais quel contraste ne faisait-elle pas avec la confession qui suivit, accompagnée d'abondantes larmes ! « Je n'ai pas aimé mon Dieu comme je le devais ; j'ai été ingrat pour ses bienfaits ; j'ai mis empêchement au degré de vertu auquel m'invitait la bonté divine, et auquel serait monté certainement le plus grand scélérat, qui eût été favorisé de grâces autant que moi. »

Le P. Temple, stupéfait d'une telle confession, mais déjà convaincu

de l'humilité de son pénitent, et se rappelant l'avertissement qui lui avait été donné sur l'aversion de Benoît pour les témoignages d'estime, jugea dès lors qu'il n'y avait pas d'inconvénient à pousser l'épreuve jusqu'au bout. « Eh! laissez un peu ces généralités, lui dit-il, et accusez-vous de vos fautes en les spécifiant. » Le pénitent, pour obtempérer à cette invitation, ne put que répéter les mêmes choses, en se reprochant toujours plus amèrement ses ingratitudes envers un Dieu d'infinie majesté, son Bienfaiteur le plus tendre et le plus généreux. « Oh ! je commence à m'apercevoir, répliqua le confesseur, que vous ne savez pas vous examiner. Je vais donc faire moi-même votre examen, et je vous ordonne formellement de répondre avec sincérité par *oui* et par *non.* » L'interrogatoire porta d'abord, avec ordre et prudence, sur les Commandements de Dieu, puis sur les préceptes de l'Eglise, et eut pour résultat de montrer ce grand pécheur non-seulement exempt de tout péché grave depuis l'âge de raison, mais encore des fautes vénielles, même les plus légères, comme serait quelque mouvement de vivacité, quelque complaisance d'amour-propre, et il fut réellement stupéfait, dit-il lui-même dans ses dépositions, de rencontrer une conscience qui, dès l'âge le plus tendre, avait toujours été pure de tout manquement délibéré, et même des imperfections ordinaires aux personnes appliquées à la vie spirituelle.

Le sage Religieux ne put retenir ses larmes, à la vue d'un prodige si étonnant de la grâce dans un jeune homme de vingt-sept à vingt-huit ans, isolé, manquant de tout, éloigné de sa patrie et de ses parents, exposé à toutes les tentations, et n'ayant pour unique défense de sa vertu, que l'ombre des ailes du Seigneur. Ne voyant pas de quoi il pouvait l'absoudre, il se contenta de lui donner la bénédiction sans le lui laisser soupçonner. Puis il lui enjoignit de communier le matin même, et de lui rapporter le billet qui se donnait à tous ceux qui le réclamaient au sortir de la Table sainte. Une dernière question lui vint à l'esprit pour s'éclairer sur la nature des relations que ce jeune pèlerin pouvait avoir conservées avec sa famille. « Comment êtes-vous avec vos parents? » et la réponse fut qu'il leur avait écrit du Piémont une dernière fois avant de quitter la France. En le congédiant, il lui recommanda de revenir dans la soirée, voulant avoir

avec lui quelques entretiens pour examiner comment il se comportait dans la pratique des vertus chrétiennes.

En effet, l'après-midi, il le trouva attendant à la grille du confessionnal, et ayant accompli tout ce qui lui avait été prescrit. Il commença sur-le-champ la série des conférences spirituelles dont nous donnerons le résumé dans le chapitre suivant. Elles durèrent trois jours à deux séances par jour de plusieurs heures chacune. La deuxième fois qu'il lui permit la communion, il eut une preuve nouvelle de son humilité; car il s'entendit opposer les raisons accoutumées, d'indignité, d'ingratitude, de défaut de correspondance, qu'il fit taire en lui conseillant d'imiter sainte Gertrude, qui formait un faisceau de toutes les dispositions et affections de Marie, des apôtres et d'autres saints, pour les offrir à Dieu en supplément des siennes. Benoît répondit que d'autres confesseurs lui ayant déjà enseigné cette méthode, il la mettait toujours quoique indignement en pratique. Alors le Confesseur lui répliqua qu'il devait, cela posé, compter un peu sur ce supplément, et le congédia; mais après avoir fait deux ou trois pas, l'humble Pèlerin revient et exprime de nouveau la crainte que lui inspire son indignité. « Allez à la Table sainte sans vous occuper d'autre chose, lui dit le Religieux, et apportez-moi le billet de communion. » Le docile jeune homme baisse la tête et se remet en marche : mais quoi ! son scrupule l'emporte encore et le ramène une troisième fois, pour répéter les mêmes objections. Pour le coup, il fallut lancer le redoutable mot d'obéissance, qui fit céder sur-le-champ cette fièvre d'humilité.

Le prudent Pénitencier, non content de cette épreuve, voulut vérifier encore si la conduite extérieure concordait avec les déclarations de son pénitent. Pour cela, il chargea des personnes fidèles et discrètes d'avoir l'œil sur les démarches du Pèlerin, et particulièrement le serviteur de la pénitencerie, Franc-Comtois, nommé Jean-François Delau, qui le connaissait déjà et en avait parlé plusieurs fois au Père, en s'étonnant du peu d'attention qu'il obtenait. Les recherches et les relations furent de la plus grande uniformité. Toutes s'accordèrent à dire que ce pèlerin extraordinaire menait une

vie si dure et si mortifiée, qu'elle dépassait évidemment les forces humaines. Le même langage était tenu par les gens de la campagne, qui avaient fini par connaître aussi le *saint français*, et qui racontaient comment il allait au loin tous les soirs chercher un gîte, jusqu'à ce qu'il y trouvât la solitude et la tranquillité qu'il désirait. Le P. Temple ne négligea pas non plus d'épier par lui-même, autant que le lui permettait son laborieux emploi, une vertu qu'il tenait à connaître à fond sous toutes ses faces. Il vit de ses propres yeux et toucha pour ainsi dire de ses mains l'exactitude des rapports qui lui étaient faits.

Dès ce moment, la sollicitude du Conventuel se changea en ferventes actions de grâces au Seigneur et à la Vierge Marie, pour lui avoir adressé une si sainte âme à diriger. Son jugement était désormais assis sur une base solide : il ne vit plus qu'un élu et un prédestiné dans ce jeune homme à la fleur de l'âge, réduit volontairement à l'indigence et à l'exil loin des siens et de son pays.

Cette conviction, après avoir eu ses degrés, fut telle dans l'esprit de ce sage confesseur, qu'il pensa dès lors à la possibilité d'un procès de béatification, et de l'obligation où il serait de déposer de ce qu'il savait; et cette pensée, il l'attribuait, surtout après l'événement, à une inspiration d'en haut, parce que, dit-il, « naturellement je devais m'attendre à le précéder au tombeau; et d'ailleurs la vie obscure qu'il menait n'était guère propre à faire présumer que sa mort, quoique sainte, aurait du retentissement. » Ce fut pour lui un nouveau motif de prolonger les conférences spirituelles, dans lesquelles il put sonder les trésors de vertu renfermés dans les replis de cette âme. Il croyait reconnaître quelque chose d'extraordinaire dans ce type de sainteté ; il voulut s'assurer, par une sorte d'expérimentation, s'il ne se trompait pas. Il s'attendait bien à rencontrer des difficultés dans la répugnance d'une âme si vraiment humble, à dévoiler les opérations de la grâce en elle : mais il comptait, pour réussir dans cette recherche, sur la puissance du levier de l'obéissance, vertu non moins enracinée dans cette conscience.

CHAPITRE XVI

Conférences mystiques.

> *Beatus vir qui in justitia sua morabitur et in sensu cogitabit circumspectionem Dei.* (Eccli. XIV. 22.)
>
> Bienheureux l'homme qui est affermi dans sa justice, et qui a présent à sa pensée le regard de Dieu.

Le P. Temple, résolu d'explorer l'intérieur de son Pénitent, éprouva la difficulté à laquelle il s'était attendu ; il ne put jamais arracher à Benoît aucun aveu pouvant tourner à sa louange, sans employer le moyen tout-puissant sur lui de la vertu d'obéissance. Dans l'exposé qu'il fait de ces conférences, il répète souvent cette remarque, et il compare l'impression qu'il produisait par ses interrogations, à la blessure d'un coup de poignard. Chaque réponse coûtait au Serviteur de Dieu une telle violence sur lui-même, que les larmes coulaient de ses yeux ; c'était le combat de son humilité avec sa docilité, qu'il faudra se représenter dans tout le cours de cet interrogatoire. Quelquefois, pour ne pas provoquer les scrupules de cette humilité, et pour faciliter la victoire de l'obéissance, le Père proposait ses demandes sous une forme détournée, ou bien il avait recours à des paroles âpres et dures, moins odieuses pour le saint homme que des suppositions laudatives ; par exemple, en le taxant de quelque défaut contraire à la vertu dont il cherchait les traces. Nous ne donnons ici, du compte qu'il a rendu de ces entretiens, que les points les plus saillants, rangés dans l'ordre des examens de conscience.

Par rapport à Dieu.

Le P. Temple parla d'abord à Benoît de l'adoration due à Dieu. « J'ai connu, lui dit-il, des âmes dévotes qui, en récitant la doxologie (*Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit*), éprouvaient des affections vives et particulières pour chaque personne de la très-sainte Trinité; et vous, comment la récitez-vous? — Je la récite ordinairement à genoux, disait-il, confessant intérieurement la vérité de ce grand mystère; et m'imaginant être menacé du glaive, pour m'y faire renoncer, je me mets dans la disposition de la confesser même au péril de ma tête. » D'autres réponses firent connaître que Benoît était une de ces âmes, pour qui la Trinité sainte était l'objet des plus vifs élans d'amour, en même temps qu'il s'anéantissait profondément devant un si auguste mystère, et qu'en nommant les trois personnes divines, une inclination de tête pour chacune était le signe de l'hommage qu'il lui faisait de son être tout entier. Il avait peine à contenir son enthousiasme, lorsqu'il parlait de ce sujet, et outre qu'il éclatait en expressions pleines de ferveur, le feu de son âme enflammait son visage.

« Par rapport au recueillement, je désirerais savoir comment vous le pratiquez, et comment vous entendez ces paroles du prophète Osée : Je la conduirai dans la solitude, et je parlerai à son cœur [a]. » La réponse fut qu'il l'entendait suivant la lettre et suivant l'esprit, en tâchant d'être toujours retiré en lui-même, et en s'éloignant du commerce des hommes, comme s'il eût été hors du monde et dans un désert. Après cet aveu qui aurait pu donner bonne idée de lui, il ajouta aussitôt que cet amour de la solitude n'était pas en lui une vertu, mais une inclination naturelle qu'il avait sentie dès son enfance. Le P. Temple découvrit encore que toutes les créatures, loin d'être pour Benoît une occasion de distraction, lui servaient au contraire de sujet d'oraison dans ses voyages; toutes le stimulaient à élever son âme à Dieu et à bénir de plus en plus la puissance, la sagesse et la bonté divines, et par conséquent sa méditation était continuelle non-seulement à l'église, mais dans les chemins et en toute autre

a Ose. II. 14.

circonstance. « La prière, dit ce Religieux, était son occupation, son passe-temps, sa récréation et ses délices. »

Par d'autres interrogations, il découvrit encore que Benoît, la nuit comme le jour, tenait son âme élevée à Dieu, et mettait en lui son repos et ses complaisances. S'éveillait-il dans la courte durée de son sommeil, à quelque heure que ce fût, sa première pensée se tournait vers Dieu pour l'appeler à son aide, ou plutôt il courait à Dieu de cœur et de bouche. La présence de Dieu lui était devenue si nécessaire, que le besoin même de sommeil cédait souvent au désir qui le pressait de mettre fin à cette espèce de séparation, et de retrouver son Tout, auquel il tendait même quelquefois les bras dans l'ombre de la nuit. Il l'appelait aussi par de ferventes aspirations : « O mon bien-aimé ! j'ai pensé à vous cette nuit où vous m'avez causé de vives peines, et où vous avez fait couler mes larmes. Je m'imaginais que mes ingratitudes vous avaient forcé de prêter l'oreille à votre justice et de vous éloigner de moi. Je soupirais et je courais après vous, et je ne rencontrais que ténèbres. Ne doutez pas, mon divin Sauveur, que je ne sois tout à vous, puisque vous voyez que le premier mouvement de mon cœur est de me persuader que vous m'aimez encore aujourd'hui, et que vous n'êtes pas aussi loin de moi que le mériteraient mes défauts, et que je me le figurais par une vaine terreur. Cependant, Seigneur, quand vous vous éloigneriez de moi, j'espérerais encore en vous. »

« Par quel motif avez-vous tant de confiance en Dieu ? lui demanda le Religieux. Ne craignez-vous pas de tomber dans la présomption ? — C'est par la considération de sa bonté suprême, de laquelle on peut obtenir tout ce qui conduit au salut, même dans l'ordre temporel ; il suffit de le lui demander, d'après les promesses qu'il nous a faites, *par Jésus-Christ notre Sauveur.* » Animé de cette confiance en Dieu, il portait ses vues très-haut dans la prière, ne craignant pas de demander la conversion de tous les pécheurs du monde, et pour lui-même les plus sublimes vertus. Dans sa manière d'exprimer ses pensées à ce sujet, le P. Temple croyait entendre saint Gaétan de Tiène et saint Laurent Justinien.

« Quoi qu'il en soit, lui objecta-t-il, vous devez avoir vos

moments de sécheresse et de dégoût : comment vous comportez-vous dans ces cas d'aridité ? — Je ne me désole jamais entièrement, en pensant que Dieu est le maître de faire de moi ce qu'il lui plaît, et si la tentation devient un peu trop forte, ma ressource est de répéter avec le grand prêtre Héli : Que le Seigneur fasse ce qui paraît bon à ses yeux ; ou bien avec le patriarche Job : Il a été fait comme il a plu au Seigneur, que son saint nom soit béni ; ou encore d'autres passages de la sainte Ecriture qui m'aident à me résigner à la volonté de Dieu, et à conserver ou à recouvrer la tranquillité d'esprit. Et enfin si l'épreuve dure quelque temps et que je me sente trop accablé, j'offre à Dieu ma désolation même, en l'unissant à celle du bon Jésus au jardin des Oliviers et sur la croix. »

« De quoi vous occupez-vous pendant le saint sacrifice de la messe ? — Je médite la Passion ordinairement, et je me propose explicitement les quatre fins du sacrifice en union avec le prêtre. — On s'abuse ordinairement beaucoup sur le chapitre des indulgences, lui dit le père, feignant de supposer qu'il se bornait, comme le vulgaire des fidèles, à réciter les prières vocales et à remplir strictement les conditions prescrites : Connaissez-vous les dispositions nécessaires pour les gagner ? Quelles prières faites-vous pour cela ? — Je récite les oraisons prescrites et j'en ajoute d'autres au Père des miséricordes pour atteindre le but proposé, soit d'obtenir la conversion des infidèles ou la délivrance des âmes du purgatoire, soit toute autre fin que se propose l'Eglise. — A propos des indulgences, vous avez traversé des pays hérétiques, n'auriez-vous pas adopté quelques-unes de leurs maximes ou quelques-unes de leurs erreurs, sans le savoir et en conversant avec les habitants ? — Je ne m'y suis jamais arrêté, répondit Benoît d'un air tant soit peu indigné ; j'y passais rapidement, lorsque je ne pouvais les éviter ; et quand il m'arrivait d'entendre quelque propos ou d'éprouver quelque tentation contre la foi, je récitais aussitôt un *Credo* ou bien un acte de Foi, ou l'une des jaculatoires : Seigneur, aidez mon incrédulité ; Seigneur, augmentez ma foi. »

« Votre manière de vivre est dure et pénible ; elle vous expose à mille incommodités et à mille rebuts : vous devez donc beaucoup

souffrir moralement des mépris que vous attire votre accoutrement, et aussi physiquement des intempéries dont il vous défend mal : comment supportez-vous les injures et les privations? A en croire les apparences, vous seriez content de votre situation; vous espérez sans doute une plus grande récompense dans le ciel : répondez-moi nettement sur tous ces points. — Dieu est si bon pour moi, que je ne saurais trop faire pour lui. Un fils doit être content, quoi qu'il lui en coûte, de faire la volonté d'un si bon Père, surtout si ce fils a été ingrat et a beaucoup à se faire pardonner. Je sais que je dois espérer de sa miséricorde le bonheur éternel, qu'il a promis à ceux qui le craignent et qui l'aiment; mais je m'en remets à lui du prix qu'il voudra bien m'accorder, et le plus souvent je n'y pense pas. Je m'efforce de l'aimer, de lui plaire et de me conformer à sa volonté; heureux qu'il veuille bien m'admettre à son service. » L'onction spirituelle très-sensible avec laquelle il fit cette réponse et d'autres relatives au même sujet, montrait qu'il goûtait une vraie jouissance à souffrir, et qu'il comptait pour rien les plus sanglants affronts et les plus rudes incommodités, en comparaison de ce qu'a enduré pour nous l'aimable Rédempteur.

De ces déclarations et d'autres semblables, le P. Temple conclut que notre Bienheureux n'agissait que par un pur amour de Dieu, le véritable amour filial, exempt de toute attache et de toute recherche personnelle, même spirituelle. « Dans toutes ses actions et ses paroles, ajoute-t-il, on trouverait des preuves de cet amour; toute sa vie en était un exercice continuel, et j'y remarquais la réunion de toutes les qualités décrites par les auteurs mystiques. Pour tout dire en un mot, comme saint Bonaventure le dit de son séraphique Père, c'était un charbon embrasé du feu de l'amour divin. Comme je l'ai trouvé toujours plein d'élévation dans ses vues, même par rapport aux actes indifférents, naturels et nécessaires, je consignai dans mes notes l'indication, qu'il suivait la recommandation de l'Apôtre, de faire tout au nom du Seigneur Jésus et pour la gloire du Père. Portant son intention droit en haut pour mieux toucher le but qu'il visait, il offrait journellement à Dieu toutes ses pensées et ses opérations. En outre, pour donner plus de valeur à cette application,

il avait pris l'habitude de faire tout en union d'intention avec Jésus-Christ, la sainte Vierge et les saints, et d'offrir au Seignenr toutes les fins qu'ils ont eues et que l'on puisse avoir. »

Toutefois, l'habile Directeur vit bien qu'il avait touché la corde la plus sensible, et il put apprécier la tendresse du cœur de Benoît, quand il lui demanda quels étaient ses sentiments pour les plaies du divin Rédempteur. Ici le précepte d'obéissance ne fut pas nécessaire pour le faire parler. A peine la question eut-elle été posée, que, par une espèce de transport, s'échappèrent de sa bouche ces paroles de saint Bonaventure : « O plaies capables de blesser des cœurs de pierre et d'enflammer *infailliblement* des âmes de glace ! » Et le mot *infailliblement* était une addition au texte du Docteur séraphique. « Il pleurait, ajoute le Père, sur son bien-aimé, et il était véritablement attaché à la croix avec lui. Son désir le plus ardent était, si c'eût été la volonté du Seigneur, de répandre sang pour sang et de donner vie pour vie, en reconnaissance de l'amour du Sauveur. Aussi portait-il une sainte envie aux martyrs qui ont eu le bonheur d'être consumés comme une hostie vivante, par les flammes de la charité, plus encore que par celles des bûchers. »

Le P. Temple s'aperçut qu'en parlant du mystère de la Rédemption, comme de celui de la Trinité, Benoît s'exprimait en termes qui supposaient de hautes connaissances, et qui avaient de l'analogie avec les idées de sainte Thérèse. Aussi lui demanda-t-il s'il avait lu les œuvres de cette contemplative, et s'il avait étudié la théologie mystique. D'après une double réponse négative, il conclut que le Seigneur l'avait éclairé sur ces mystères de lumières surnaturelles, sans lesquelles il n'aurait pu avoir des notions aussi relevées. Le Religieux était bien tenté de sonder jusqu'où s'élevaient ces connaissances; mais pour ne pas entrer dans l'examen des dons surnaturels, il s'abstint de pousser plus avant ses questions sur ce point.

Par rapport au prochain.

Passant aux devoirs envers nos semblables, il lui demanda : « Quel bien faites-vous aux autres, et comment remplissez-vous l'obligation de la bienfaisance ? » Benoît dut convenir qu'il exerçait la charité de

son mieux, en reversant aux autres pauvres tout ce qu'il recevait au delà de son pain du jour ; mais voulant aussitôt cacher cette précieuse vertu, comme il l'avait fait de son application à la retraite, il se hâta d'ajouter qu'il n'avait pas grand mérite à en agir ainsi, parce que c'était un pur sentiment de compassion qui lui faisait prendre pitié de son prochain. — Mais enfin, quel motif vous porte à faire l'aumône aux pauvres, étant pauvre vous-même, et à qui voulez-vous plaire en les secourant ? Qui considérez-vous en eux ? — Je vois en eux les membres de Jésus-Christ, et je pense lui être agréable, puisqu'il nous a recommandé de les traiter comme lui-même, et qu'il a menacé des feux éternels ceux qui ne l'auraient pas assisté dans la personne des pauvres. »

« Que vous dicte votre compassion envers les infirmes et les malades ? — Ne pouvant les soulager corporellement, je cherche à leur inspirer la patience et la résignation, quand j'en trouve l'occasion, ou que je suis invité par leurs parents ou amis à les visiter ; je n'ai pas manqué surtout de prier pour eux, quand j'ai accepté l'aumône qu'on m'offrait pour cela. — Et envers les affligés, comment vous conduisez-vous ? — Je tâche de les consoler, en leur inspirant la confiance envers la miséricorde divine. — Comment accomplissez-vous le précepte de la correction fraternelle ? — Quand j'entends blasphêmer contre Dieu ou les saints, ou médire du prochain, ou bien attaquer la foi, je ne puis m'empêcher d'avertir le pécheur. » Sur cet article, le Pénitencier, en le poussant jusques dans les derniers retranchements de son humilité, le força d'avouer qu'il ne se contentait pas de prier pour les pécheurs en général et en particulier, mais qu'il s'offrait souvent à la justice divine, pour subir à leur place toute espèce de châtiments. « Et ceux qui vous tournent en dérision ou qui vous maltraitent, de quel œil les regardez-vous ? — Je les regarde comme mes vrais amis, parce qu'ils me donnent occasion de mériter ; j'en remercie Dieu, et je demande grâce pour eux parce que Jésus-Christ nous l'a ordonné. »

« Et que faites-vous pour vos bienfaiteurs ? Car une des conséquences de l'état que vous avez embrassé, c'est de dépendre de la bienveillance d'autrui, et ceux qui vous assistent, en devenant

vos bienfaiteurs, acquièrent des droits à votre reconnaissance : or on sait que les mendiants ne se font pas faute de s'engager à prier, afin d'obtenir les largesses qu'ils sollicitent; mais bien peu y pensent quand ils les ont obtenues. Et vous, que faites-vous pour vous acquitter de ce devoir ? — Je n'oublie pas un seul jour de les recommander à Dieu dans mes prières, afin qu'il leur accorde le prix de leur charité, et je fais de même pour tous ceux à qui j'ai quelque obligation, pour m'avoir instruit, conseillé ou aidé de quelque manière que ce soit, dans mes besoins temporels et spirituels, en implorant pour eux le centuple du bien qu'ils m'ont fait. »

Par rapport à soi-même.

« Il m'est nécessaire de savoir si vous satisfaites au commandement de Dieu, sur l'emploi du temps dans l'ordre du salut. » Le P. Temple, après lui avoir demandé le compte le plus minutieux de la distribution de ses journées, jugea le tout combiné dans l'ordre le plus excellent. Pour tout ce qu'il avait à faire, ce jeune sage assignait le temps convenable, et par ce moyen, il n'agissait jamais à la légère et d'une manière décousue. « Je puis dire, assure ce religieux, qu'il ne passait pas un moment sans viser au but, et qu'il ne perdait pas la moindre parcelle du temps. » Bien qu'il se fût imposé beaucoup d'œuvres de pénitence et de piété, il ne parut pas au P. Temple qu'il se fût lié par aucun vœu, comme nous verrons qu'il le fut par la suite, et partant tout ce qu'il faisait de surérogatoire était resté libre et volontaire : mais il l'observait avec la même exactitude que s'il y eût été obligé par un précepte rigoureux, en sorte que ses journées étaient complètement pleines, et qu'il n'y avait ni lacune, ni interruption, dans sa vie intérieure et spirituelle.

Sur ce point, le Pénitencier poussa plus avant encore ses questions, d'après lesquelles il se convainquit que Benoît, en marchant dans cette voie étroite, était attentif à ne dévier ni à droite ni à gauche, pour avancer toujours vers le terme. C'est pourquoi il avait coutume de faire le soir un scrupuleux examen des actions de la journée, pour amender tout ce qu'il jugerait défectueux. Et quoiqu'il eût avec tant de ponctualité accompli non-seulement ses

obligations, mais encore une infinité d'actes de surérogation, malgré tout, il lui semblait toujours n'avoir pas correspondu suffisamment à la grâce par laquelle il avait été prévenu, et il étudiait les moyens de faire mieux, le jour suivant. Aussi le pénitencier le compare-t-il à un avare marchand qui, à la fin de la journée, met en balance ses recettes et ses dépenses, pour en apurer la situation, et qui n'étant jamais content de ses gains du jour, s'ingénie à trouver des moyens de les doubler le lendemain. De même le Serviteur de Dieu, en faisant le bilan de sa conscience chaque jour, restait persuadé de l'insuffisance de ses vertus, et formait des plans pour mieux tirer profit des secours célestes. Ce qui l'animait surtout à redoubler de ferveur, c'est la confrontation qu'il faisait de lui-même avec son bien-aimé Sauveur, qu'il avait pris pour modèle et dont il voulait approcher, autant qu'il est possible à un homme, mortel.

Dans la suite de l'examen, le P. Temple put constater que dans une âme ingénûment pure, l'habitude de ne s'occuper que de pensées célestes et de ne fomenter que des affections saintes, lui donne une telle élévation et une telle noblesse de sentiments, qu'il est comme impossible à toute suggestion charnelle d'y prendre racine, et que cette pureté intellectuelle se reflète jusques sur le corps et le spiritualise en quelque manière, par l'effet anticipé que saint Paul attribue à la résurrection [a]. Aussi assure-t-il que Benoît n'avait jamais manqué volontairement dans l'usage d'aucun de ses sens, pas même de l'odorat, le plus innocent de tous.

Puis, reprenant la suite de ses interrogations : « Le genre de vie que vous avez adopté, lui dit le père, me paraît blâmable sous deux rapports. D'abord c'est une vie d'oisif et de vagabond ; or, l'oisiveté est contraire au précepte du travail, et vous n'ignorez pas que l'homme a été condamné à manger son pain à la sueur de son front ; vous au contraire vous vivez en fainéant aux dépens du public, tandis qu'à votre âge vous pourriez fort bien gagner votre vie, ne fût-ce qu'en vous mettant en service, où vous trouveriez assez d'occasions de pratiquer les vertus évangéliques. De plus, en ne

[a] I. Cor. xv. 44.

travaillant pas, vous faites tort aux autres pauvres même du peu que vous recevez; par conséquent, je vous considère comme un voleur d'aumônes, au détriment des indigents invalides qui sont les vrais nécessiteux. Une seule excuse pourrait vous justifier; ce serait une vocation extraordinaire évidente, parce que la volonté seule du Dieu qui a imposé à l'homme pécheur l'obligation du travail, peut l'en dispenser ou plutôt substituer une autre sorte de pénitence à celle de la commune loi. Mais quel indice avez-vous d'une pareille dispense, sans laquelle vous ne pouvez, en sûreté de conscience, continuer à vivre dans le désœuvrement et dans l'indépendance? »

Par ces raisonnements, la question de vocation fut nettement posée; et par les injonctions à titre d'obéissance, Benoît fut amené à confesser ce qui s'était passé dans son âme à sa sortie de Sept-Fonts, ainsi que l'approbation qui avait été donnée à son projet par un excellent directeur, exercé dans le discernement des esprits, et successivement confirmée par plusieurs autres confesseurs; approbation que nous avons rapportée textuellement à la fin du premier livre à propos de la détermination de cette vocation.

Le P. Temple, en lui adressant ces reproches, était déjà convaincu que Benoît était soutenu par l'assistance divine, sans laquelle il n'aurait pu supporter une vie mille fois plus dure que celle de l'artisan le plus laborieux. Il n'oubliait pas qu'un imitateur de Celui qui nous a recommandé de chercher en première ligne le royaume des cieux, est mille fois plus utile au monde que les guerriers, les industriels, les savants eux-mêmes, malgré leurs exploits, leurs inventions et les productions de leur génie; mais il voulait arriver à savoir comment Benoît avait été déterminé à embrasser la profession de pèlerin; il voulait s'édifier lui-même et édifier l'Eglise, quand il y aurait lieu, par la révélation des signes de prédestination de ce saint pauvre; il voulait préparer la justification du blâme, que ne manquerait pas de soulever parmi les mondains, une sainteté toute exceptionnelle et fort peu de leur goût.

Cette adroite et sainte manœuvre eut une autre conséquence à laquelle il ne s'attendait pas; ce fut de mettre en relief combien Benoît était détaché de sa propre volonté et prompt à se soumettre

à l'avis de celui qui à ses yeux tenait la place de Dieu. Dans une des dernières conférences, il informa le P. Temple qu'il lui avait été conseillé tout récemment par un ecclésiastique, d'entrer chez les Camaldules de Mont-Conaro, et qu'il était disposé à y revêtir l'habit religieux pour y faire pénitence de ses péchés, si sa Paternité le jugeait convenable, puisqu'Elle avait paru blâmer le genre de vie qu'il avait embrassé. Le Religieux, frappé d'un acte de docilité si parfaite, éprouva tout à coup un mouvement intérieur qu'il ne put attribuer qu'à la puissance divine. Il se lève subitement et comme involontairement de son siége, et répond résolument : « Mon fils, non, mon fils; Dieu ne vous appelle pas dans cette voie. » Et en prononçant ces mots, il était si peu maître de lui-même, qu'il ne douta pas que ce fût Dieu qui avait remué ses lèvres. Mais bientôt se calmant, il ajouta : « Au surplus, retournez à Rome; allez trouver le P. Tisson à Saint-Jean; expliquez-lui tout ce que vous m'avez dit; mettez-vous sous sa direction, et vous apprendrez de lui ce que Dieu veut de vous. » Il avait été en correspondance avec ce religieux, il connaissait sa prudence, son zèle et sa capacité dans la direction des âmes : mais il ignorait que ce confrère franciscain n'était plus à la pénitencerie de Saint-Jean, et que Benoît s'était déjà confessé à lui et savait son opinion. Notre Bienheureux n'en parla point, n'ayant voulu faire qu'un acte de soumission, et s'abstenant toujours par discrétion de désigner les personnes, lorsqu'il rendait compte des conseils qui lui avaient été donnés. Il se borna donc à faire un geste d'assentiment, et se retira avec sa placidité ordinaire.

Le P. Temple fait ainsi le résumé de ses observations : « Par le moyen des conférences, j'ai cherché à pénétrer les replis les plus intimes de cette conscience, et je puis bien dire d'être resté, sur tous les points et pour toutes les époques, touché autant qu'édifié. J'ai pu y reconnaître avec toute certitude la conservation de l'innocence baptismale, et une fidélité non interrompue à la grâce de la régénération. L'amour du silence et de la retraite, la persévérance dans l'oraison, le détachement de tout ce qui n'est pas Dieu, l'esprit de pauvreté, une profonde humilité, et beaucoup d'autres vertus, formaient un merveilleux assemblage qui ornait cette âme, sans qu'elle

se l'avouât à elle-même. Pour pouvoir décrire convenablement l'excellence de ce composé, il faudrait ressentir, et au même degré, les inspirations et les mouvements de l'Esprit-Saint. »

Le Père aurait découvert plus de choses encore dans le fond de ce cœur, dont il tenait la clef par le ressort de l'obéissance, s'il n'eût eu compassion de la torture à laquelle il soumettait la candeur et la véracité de son pénitent : mais voyant son affliction, son abattement, ses soupirs et ses larmes, il ne poussa pas plus loin ses investigations, et il assure que ces entretiens furent pour Benoît un exercice héroïque et un véritable martyre. Il s'en apercevait par les efforts que lui coûtaient certaines réponses brèves et entrecoupées, ainsi que par l'air de confusion répandu sur toute sa personne. Tout annonçait la violence que se faisait le pauvre supplicié, pour mettre au jour les secrètes perfections de son intérieur, où il aurait voulu que l'œil de Dieu seul pût pénétrer; tout décelait la crainte de dépasser dans ses aveux la limite de ce qu'exigeait rigoureusement l'interrogation. En un mot, il éprouvait, pour parler de ses vertus, la honte d'un coupable forcé d'avouer ses crimes.

« Benoît-Joseph Labre, dit le P. Temple en concluant, était un de ces jardins clos et une de ces fleurs, objet des complaisances divines; une âme singulièrement prévenue des plus riches bénédictions du Seigneur; un prodige de sainteté, entièrement inconnu au monde et connu de Dieu seul; un séraphin d'amour, vivant de la vie de Jésus-Christ, et destiné à confirmer une fois de plus la vérité des promesses, dans les temps critiques où nous sommes; suscité enfin de Dieu pour détacher les chrétiens des choses caduques, et les exciter par l'exemple à la pénitence et à l'amour du bien suprême, parce que tout en vivant dans le monde, il y était comme un ange de la terre, ou si l'on veut, comme un citoyen exilé du ciel. »

CHAPITRE XVII

Rupture avec le P. Temple.

Beati... si quid patimini propter justitiam. (I. Pet. III. 14.)
Bienheureux vous êtes, si vous souffrez quelque chose pour la justice.

Nous ne pouvons nous dispenser de payer ici un juste tribut d'éloges à la conduite si sage du P. Temple. En directeur consommé par une longue expérience, et de plus assisté dans la circonstance par une lumière spéciale de l'Esprit divin, il avait scruté l'intérieur de notre vénérable Pèlerin au flambeau de l'obéissance. C'est à lui que nous sommes redevables de la connaissance de certains actes héroïques et de certaines vertus pratiquées par le Serviteur de Dieu.

Ainsi renseigné, il prit la précaution de mettre en écrit le résultat de son interrogatoire, dans un latin énigmatique; le plus souvent en employant des textes de l'Ecriture, dont il se réservait de donner la clef quand il en serait besoin. Car il tenait pour indubitable que si Benoît persévérait jusqu'à la fin dans une vie si humble et si austère, Dieu daignerait glorifier son serviteur après la mort, et se servirait de l'éclat d'une sainteté si particulière, pour ranimer la foi dans le monde catholique, et qu'alors, pour connaître les vertus cachées du Pèlerin, l'on aurait recours au témoignage du Pénitencier en fonction; et il se sentait inspiré de préparer ce témoignage par des

annotations mnémoniques [a], qui pourraient le servir mieux que ne le ferait sa mémoire.

Quoique le Pénitencier n'eût point dirigé ses recherches sur les dons surnaturels, il regardait néanmoins comme une grâce de ce genre, l'aptitude et la lucidité qu'il avait remarquée en Benoît, pour parler de la sainte Trinité et de ses divers attributs, aussi bien que de la passion du divin Rédempteur, en termes courts et si sublimes, qu'il croyait, dit-il, entendre David, Isaïe ou les plus doctes ascétiques. Certainement le Serviteur de Dieu n'avait pas acquis cette science dans les écoles, ni dans le commerce de savants théologiens; elle ne pouvait donc lui venir que d'en haut. Une seule fois en discourant avec Benoît sur les dépravations du siècle présent, il lui arriva de dire que sans doute le temps n'était pas éloigné où Dieu prendrait en main le fléau de sa justice, si la chrétienté ne se réformait pas. Alors Benoît demeura quelques instants comme en suspens; puis poussant un profond soupir : « Oh ! cela n'est que trop vrai, il arrivera comme vous le dites. » Et le P. Temple, dans sa modestie, prit pour une prédiction dans la bouche de son pénitent, ce que la sienne n'avait énoncé que comme une conjecture.

A juger des courtes relations que Benoît eut avec le P. Temple, il semble bien que la Providence ne les avait ménagées, que pour constater le haut degré de perfection auquel était déjà parvenu ce prédestiné ; car ces relations durèrent à peine quelques jours, et se terminèrent brusquement par un incident inattendu, qui montre que les saints agissent souvent au rebours des autres hommes. A la suite de la dernière conférence, qui eut lieu au confessionnal, à peine Benoît eut fait deux ou trois pas, que des pèlerins s'approchèrent du Pénitencier et s'écrièrent tous ensemble presque à haute voix : « Oh ! mon père, quel grand saint vous avez confessé ! « C'est un nouvel Alexis, » disait celui-ci; « C'est un autre Louis de Gonzague, » disait celui-là; l'un vantait son humilité et ses interminables oraisons; l'autre, sa pauvreté et sa pénitence : tous exaltaient à l'envi sa vertu et

[a] N'ayant pu, par motif de brièveté, reproduire que la quintessence, ou pour parler plus juste, qu'un échantillon des témoignages de ce religieux, nous insérons le texte de ses annotations à la fin de ce volume. (Note 38.)

répétaient à plusieurs reprises les mêmes exclamations. Sur la demande que leur fit le Religieux, pourquoi ils lui donnaient ces diverses qualifications : « C'est un Alexis, reprirent-ils, par son mépris du monde et par l'abandon de sa famille ; c'est un Gonzague par son innocence et par son renoncement à tous les avantages du siècle. »

Les premières de ces paroles avaient résonné aux oreilles de Benoît, qui s'éloignait lentement, selon son habitude de marcher gravement dans l'église. Aussitôt on le vit accélérer le pas, ou plutôt fuir vers l'autel du Saint-Sacrement, comme si la foudre eût éclaté à ses côtés. De ce moment, non-seulement il ne se présenta plus au confessionnal du P. Temple, mais encore il évita partout sa rencontre et passa toujours dans la nef opposée. Le Pénitencier, qui avait vu sa fuite et en avait deviné la cause, ne fut point étonné de son éloignement, d'après ce que la renommée lui avait déjà rapporté, que Benoît persévérait peu auprès du même confesseur, parce qu'aussitôt qu'on lui laissait voir de l'estime, il ne revenait plus. L'humble Religieux s'accusait lui-même d'avoir mérité de perdre un tel pénitent, pour être entré trop avant dans les secrets de cette conscience, et surtout pour n'avoir pas imposé silence sur-le-champ aux éloges des pèlerins. Il regrettait amèrement l'éloignement d'un modèle si parfait, ayant appris par sainte Thérèse, que les pénitents de cette trempe procurent plus d'avantages spirituels au confesseur, qu'ils n'en reçoivent de lui.

Cette aventure ne fut peut-être pas sans influence sur le départ de Benoît, qui suivit d'assez près ; car le P. Temple n'avait pas encore achevé toutes ses annotations relatives aux conférences, qu'il lui fut rapporté par des voyageurs nouvellement arrivés à Lorette, un fait dont ils avaient été tout récemment témoins, et qui aurait accru, s'il eût été possible, l'opinion avantageuse qu'il s'était formée du Serviteur de Dieu, mais qui lui en donnait au moins la confirmation par une expérience décisive, celle dont parlait saint Pierre quand il disait : « Si vous recevez des affronts au nom du Christ, vous serez bienheureux, parce que reposera sur vous tout ce qu'il y a d'honorable et de glorieux [a]. »

[a] I. Pet. IV, 14.

Ces voyageurs, qui étaient français et d'une classe aisée, lui rapportèrent que sur leur route ils avaient rencontré une troupe de vagabonds, qui, se gaudissant dans leurs iniquités, vomissaient à plaisir les plus horribles blasphèmes. A ce moment vint à passer un jeune homme, dont ils lui firent le portrait, et qui ayant entendu ces blasphémateurs, les aborda de l'air le plus humble, mais avec assurance, et les reprit d'un ton ferme et modéré, en leur représentant le grand péché qu'ils commettaient. Au lieu de se rendre à cette admonition, ces impies grossiers se ruèrent comme des forcenés sur le charitable Moniteur, le renversèrent sur le chemin, et s'évertuèrent à le frapper à coups de pied et de bâton, en l'appelant gueux, cagot, hypocrite, et lui prodiguant mille autres insultes de leur façon. Cette barbare exécution durait depuis quelque temps, quand arrivèrent sur le lieu les deux voyageurs, qui sautant à bas de leurs chevaux se précipitèrent sur ces furibonds, en les menaçant de les châtier, s'ils ne mettaient fin à cette scène odieuse. Intimidés, les malfaiteurs se débandèrent bien vite, tandis que le Patient criait à ses libérateurs de les laisser faire, disant que s'ils le connaissaient, ils se garderaient bien de mettre obstacle à ces traitements qu'il n'avait que trop mérités.

Cette mansuétude et cette humilité causèrent un grand étonnement à nos voyageurs, qui lui demandèrent qui et d'où il était, et ensuite quelle était la cause de la querelle. Il leur répondit qu'il était Français, du diocèse de Boulogne, et se nommait Benoît; puis se hâta de se remettre en marche, sans vouloir accuser personne. Ils ne purent donc apprendre l'origine du conflit que de deux d'entre ces coquins, qui, touchés eux-mêmes de tant de patience, rougissaient de l'acte inhumain auquel ils avaient pris part. Et comme la douceur et les prières d'Etienne opérèrent la conversion de Saul, de même ces deux persécuteurs, désarmés par la bonté de l'agneau qu'ils avaient outragé, se rendirent promptement à Lorette, et par une permission particulière de Dieu, s'adressèrent au P. Temple, se confessèrent avec tous les signes du plus profond repentir, et entre tous leurs crimes, n'en pleuraient aucun plus amèrement que celui d'avoir insulté un *grand serviteur de Dieu.*

Frappé de tout ce qu'il avait vu et entendu, le P. Temple avait l'esprit continuellement occupé du jeune Pèlerin français, et il éprouvait une grande satisfaction à savoir ce qu'on disait de lui, soit pour s'édifier lui-même, soit pour s'assurer de sa persévérance. C'est pourquoi il en demandait des nouvelles à tous les pèlerins qu'il pouvait supposer le connaître, et quand surtout il se trouvait en contact avec les compatriotes de son pénitent, qu'il jugeait pieux et véridiques, il ne manquait pas de s'enquérir de tout ce qu'ils pouvaient savoir de cette vie singulière. Quelqu'un ayant dit devant lui que Benoît n'était pas tel qu'on le croyait, parce qu'il ne l'avait jamais vu se confesser ni communier, il fut saisi d'une sorte d'indignation, et fit taire le détracteur, qu'il ne put s'empêcher d'appeler ministre et avocat du diable.

Lorsque Benoît revint les années suivantes à Lorette, il fut l'objet d'une attention constante de la part du Pénitencier. « Je m'apercevais, dit-il, qu'en priant, non-seulement Benoît était absorbé d'une manière toute surnaturelle dans la méditation, mais je le voyais épanchant ses affections en présence de son doux Seigneur, sans proférer une seule parole, sans mouvement aucun de ses lèvres, les mains croisées sur la poitrine, la tête renversée et presque pendante entre les épaules, le corps courbé en arrière, et les yeux fixés au ciel. A chaque moment, je croyais voir la tête se détacher du buste, et je ne sais comment cette situation hors d'équilibre, pouvait durer un long espace de temps, sinon par une intervention de la puissance divine. » Sans cette persuasion, le P. Temple serait allé ou aurait envoyé bien des fois pour prévenir une chute qui paraissait imminente : mais il s'en gardait bien, par suite de la connaissance qu'il avait de l'intérieur de cette âme, et se conformait à l'avis de l'Epoux dans le Cantique : « Ne troublez et ne réveillez pas ma bien-aimée, jusqu'à ce qu'elle le veuille elle-même [a]. »

Ravi de la haute sainteté qu'il avait sous les yeux, le P. Temple cherchait à renouer ses relations avec Benoît; il épiait les occasions de lui parler, sans pouvoir y réussir; il employa même d'autres personnes pour le ramener à lui sous divers prétextes : tout fut

[a] Cant. II. 7. III. 5. VIII. 4.

inutile. Plusieurs fois, le voyant passer dans la rue, il l'appela pour lui faire l'aumône; mais cette avance ne servit qu'à lui faire hâter sa marche à la vue des étrangers qui entouraient le Religieux. Il se reprocha plus tard de n'avoir pas usé d'un moyen qu'il savait infaillible, celui de l'inviter par la voie d'obéissance à venir lui parler; mais Dieu ne permit pas que la pensée lui en vînt, lorsqu'il le pouvait, et il en conclut qu'il devait se résigner à la volonté divine qui le privait de cette consolation.

Le P. Temple n'en avait pas moins donné ordre à Delau, son commissionnaire, de lui offrir des secours, toutes les fois que l'occasion s'en présenterait. Un jour, il arriva que ce serviteur venant de grand matin avec une lanterne pour éveiller le Pénitencier, heurta du pied un homme qu'il n'avait pas aperçu; il approche sa lanterne, et reconnaît Benoît prosterné la face contre terre, et les mains jointes devant la Madone peinte sur la muraille du portique. Il n'osa pas le déranger pour lui offrir l'aumône, et rendit compte aussitôt du fait à son maître, qui lui répéta : « C'est un saint, et un grand saint, » et qui se mit à pleurer par la consolation qu'il en éprouvait.

Dans une autre circonstance, le P. Temple chargea une personne de remettre au saint Pauvre une pièce de trois pauls, et de l'inviter d'abord à la recevoir pour l'amour de Dieu, puis s'il y avait hésitation, de le lui enjoindre en vertu de la sainte obéissance. Le tout fut exécuté ponctuellement, et lorsque Benoît entendit le mot redouté, il dit : « Vous me le commandez donc par obéissance? » A la réponse affirmative, il n'opposa plus de résistance et reçut la pièce. Mais la garder ! c'eût été à ses yeux un acte de cupidité et de défiance de la Providence. Presqu'au même moment, le P. Temple voit Benoît se diriger, contre sa coutume, vers la rue de l'Hôpital. Curieux alors de savoir ce qui l'avait attiré de ce côté, il s'y rend lui-même et y trouve quelques pauvres qu'il interroge; ceux-ci lui répondent qu'à l'instant même le Pèlerin venait de les aborder d'un air gai, en leur disant que la Providence ne manquait pas à ceux qui cherchent le royaume de Dieu; puis il leur avait distribué des aumônes. Le Pénitencier voulut savoir ce qu'il leur avait donné, et il se trouva que Benoît avait gardé jûste un bayoque.

CHAPITRE XVIII

Rencontre de l'ex-trésorier du schah de Perse.

Beati sumus, Israel, quia quæ Deo placent, manifesta sunt nobis. (Bar. IV. 4.)

Bienheureux nous sommes, ô Israël, parce que Dieu nous a manifesté ce qui lui plaît.

Georges Zitli était né en 1690, dans la religion musulmane, à Ispahan, capitale de la Perse jusqu'à la chute du dernier des Sophis. Il remplit diverses charges à la cour, et fut pendant quatorze ans gouverneur de Maschchat ou de Téhéran, devenue la première ville du royaume, par la résidence du Schah-Nadir, le fameux Thamas-Kouli-Kan, et finalement trésorier de l'Etat jusqu'à la mort de ce souverain, dont il était le favori. En 1746, une contre-révolution ayant éclaté dans le pays, et Thamas-Kouli-Kan ayant été massacré en juin 1747 par son propre neveu, le Ministre fut forcé de s'expatrier, et se retira avec de grandes richesses dans la ville d'Astracan, en Moscovie, où il devait trouver un ample dédommagement à la perte de ses dignités; car deux ans après, il eut le bonheur d'ouvrir les yeux à la vérité, d'abjurer l'islamisme et d'embrasser la foi catholique.

Il se mit alors à parcourir l'Allemagne, l'Angleterre, la France, l'Espagne, et diverses autres contrées de l'Europe; il vint différentes fois en Italie et à Rome, y fit plusieurs séjours, et enfin vers 1778, il se fixa définitivement dans cette ville, n'ayant pas moins de quatre-

vingt-huit ans. Avant cette époque, divers événements lui ayant enlevé toutes ses richesses, il vivait, dans cet asile des exilés, d'une légère subvention mensuelle que lui servait la Propagande, et des secours que lui donnaient les capucins. L'un de ces pères lui avait procuré le logement chez son frère, qui demeurait dans le voisinage de leur couvent; et ce bon vieillard y menait une vie dévote et retirée, passant une bonne partie de son temps dans les églises, et surtout dans celle de l'Immaculée-Conception, qui appartient à ces mêmes religieux.

En 1778, époque à laquelle nous sommes arrivés dans l'histoire du Serviteur de Dieu, la piété avait fait entreprendre à ce fervent catholique le pèlerinage de Lorette, à pied, malgré son grand âge, et il en revenait au mois d'avril sur la route de Rome, lorsque dans un village il vit une hôtellerie et s'y présenta pour prendre son repas. Près d'y entrer, il aperçut, à côté de la porte et appuyé contre le mur, un pauvre mal vêtu, qui semblait par son extrême faiblesse ne pouvoir se tenir debout. Ses mains étaient croisées sur sa poitrine, sa tête baissée, ses yeux attachés à la terre. A cette vue, il se sent fortement ému de pitié, surtout à raison de la modestie surprenante qu'il remarque dans ce jeune indigent. Il s'approche et lui dit en italien : « Vous paraissez bien fatigué; auriez-vous besoin de manger? » Le pauvre, sans mot dire, fait un signe de tête affirmatif. Alors Zitli l'invite à entrer avec lui et à partager son modeste dîner ; l'invitation est acceptée avec un accent qui fit connaître au Persan habitué à voyager en France, que son invité était Français, comme déjà la physionomie le lui avait fait soupçonner.

Avant et pendant ce sobre repas, l'ex-Trésorier interrogea le Serviteur de Dieu sur son nom, sa patrie, sa demeure, ses antécédents et le but de son voyage. Comme saint Louis, qui signait Louis de Poissy, Benoît répondit : « Je m'appelle Joseph d'Amettes. — Je suis Français. — Je demeure à Rome. — Je vis en pèlerin.— Je vais à Lorette. » Ces brèves réponses furent à peu près les seules paroles que la politesse obtint de Benoît en réponse aux questions du vieillard, qui fut beaucoup plus explicite pour apprendre à son convive qui et d'où il était, et quel âge il avait. Benoît, entendant qu'il

était né en Perse, lui demanda vivement : « Vous n'êtes donc pas chrétien ? — Assurément, je le suis, depuis plus de trente ans ; grâce à la miséricorde divine, j'ai reconnu les impostures de Mahomet, et j'ai embrassé la religion de Jésus-Christ. — Je vous en félicite, répliqua le Pèlerin ; restez et vivez fidèlement dans le sein de l'Eglise, et n'ayez pas de doute. Pour moi, je remercie Dieu d'être né dans la vraie foi et d'avoir été élevé par des parents catholiques. » Et son langage s'était animé en prononçant ces paroles.

Zitli, le voyant un peu plus expansif, le questionna sur sa famille et sur les événements de sa jeunesse. Les réponses furent plus communicatives, et lui apprirent les principales circonstances de la vie du jeune homme, et entre autres son noviciat dans un couvent. A ce sujet même, Benoît lui dit avec une entière ouverture : « Quoique je sois sorti du monastère par la permission de Dieu, j'espère bien ne pas me laisser vaincre par le diable, mais plutôt lui écraser la tête avec le secours de Marie. Aussi je ressens une grande joie quand je visite Lorette, et je remercie le Seigneur de me conserver la vie pour pouvoir m'y rendre tous les ans. — J'en reviens, dit Zitli, et puisque vous y allez, récitez pour moi un *Ave Maria* dans la *sainte Case*, et en échange je réciterai pour vous un *Pater* à Saint-Pierre, afin de vous obtenir un heureux retour, après lequel nous nous reverrons. » Cette promesse réciproque et les remercîments que Benoît fit à son hôte, terminèrent une conversation devenue sympathique, malgré la différence d'âge, et qui cimenta une liaison chrétienne entre deux êtres d'origine, de condition et de fortune aussi différentes. La charité avait dicté l'invitation, la foi avait sanctifié le repas, et l'espérance dans la vertu de la prière ayant présidé à la séparation, la véritable amitié ne pouvait manquer de couronner cette rencontre.

Chacun s'était remis en marche en sens opposé. Le jour suivant, Zitli s'arrêtait dans un hameau, sous un arbre, pour s'abriter du soleil et calmer sa lassitude. A ce moment, sort d'une maison une femme qui tenait un petit enfant dans ses bras, et l'instant d'après, sort d'une autre maison une autre femme qui demande à la première ce qui lui est arrivé. « Je m'étonne, lui disait-elle, que votre bambin

ne crie pas à l'ordinaire : comment va-t-il ? » La mère répond toute joyeuse : « Il va bien, grâce à un pèlerin qui passa par ici, il y a deux jours. C'était un pauvre jeune homme, maigre, défait, ayant la barbe rousse, vêtu d'une sorte de manteau cendré tout déchiré, qui me pria pour l'amour de Dieu de vouloir bien lui donner l'hospitalité. Je le conduisis à l'étable, où je lui fis un lit de paille. Il s'aperçut en y allant que mon enfant criait et pleurait beaucoup, et il me demanda ce qu'il avait. Je lui dis que depuis plusieurs jours il était très-malade, sans que je pusse savoir ce qui le faisait souffrir, et qu'il n'avait de repos ni le jour, ni la nuit. Alors le bon étranger s'approcha et lui mit les mains sur la tête en me disant : Rassurez-vous; il ne pleurera plus. En effet, l'enfant se calma aussitôt et dormit paisiblement toute la nuit suivante. Depuis ce moment, il n'a plus souffert. Le lendemain, c'est-à-dire hier, de bonne heure, je courus à l'étable pour remercier ce pauvre et lui donner quelque aumône; mais je ne le trouvai plus; il était déjà parti. »

En entendant ce récit, Zitli ne douta pas qu'il ne s'agît de Joseph d'Amettes, son convive de la veille, et il remercia la Providence de lui avoir ménagé la preuve, qu'Elle lui avait procuré pour nouvel ami un grand serviteur de Dieu. Cette anecdote, apprise ainsi par un hasard providentiel, éleva beaucoup le pauvre volontaire dans l'esprit du riche déchu. Toutefois, pour s'assurer davantage de l'identité de la personne, il résolut de profiter de la première occasion qu'il aurait de le revoir. Aussi, trois mois après, le rencontrant sur la place de la Trinité du Mont, il l'accoste et s'informe de l'époque de son retour à Rome. « Il n'y a pas longtemps, dit Benoît. — Où logez-vous? — Je n'ai pas de domicile. » Alors Zitli lui demanda s'il n'était point passé par tel hameau avant leur rencontre, ajoutant qu'une habitante de cet endroit aurait voulu le remercier d'avoir guéri son enfant. Le Serviteur de Dieu répondit seulement qu'il n'avait pas voulu s'y arrêter longtemps, afin d'arriver plus promptement à Lorette. Le Persan sut apprécier ce subterfuge d'humilité, et plein d'admiration, il cherchait à lui prendre les mains pour les baiser, comme instruments d'un miracle.

Benoît s'en aperçoit, les retire à la hâte et s'esquive rapidement. Deux ou trois jours après, en souvenir de la charité dont il avait été l'objet, le Bienheureux vient trouver son bienfaiteur à l'entrée de l'église des capucins [40], qui lui avait été indiquée comme lieu de rencontre, profère quelques paroles de reconnaissance et se met en prière, sans répondre à l'invitation que lui fit le Converti de venir le visiter dans sa demeure.

Il s'établit ainsi une sorte d'intimité entre ces deux serviteurs de Dieu, et ils se revirent ordinairement une ou même deux fois la semaine. Quelquefois Zitli lui offrait chaussure, chemise ou autre objet dont il le voyait dépourvu ; il lui renouvelait l'invitation de venir les recevoir chez lui : mais jamais il ne put l'y faire consentir, ni lui faire rien accepter. Le vieillard disait parfois à son ami : « Mais, mon cher Joseph, vous vous laissez manquer de tout ; c'est pousser trop loin le dénûment : comment pouvez-vous vivre dans un état si sordide ? — Oh ! ne craignez rien, lui répondait le saint jeune homme, je suis parfaitement content de ma situation. »

Du reste, leurs conversations étaient fort courtes ; Benoît ne répliquait le plus souvent que par de brèves paroles, ou même par un simple mouvement de tête : mais il ne manquait jamais de saluer le premier, quand il apercevait le vieillard, par respect pour son âge. Et cependant la vénération dont il était l'objet de la part de celui-ci, était au moins égale à celle qu'il lui portait : Zitli disait ouvertement qu'il n'y avait pas à Rome d'âme plus sainte. Un jour, il le voit entrer dans l'église des capucins à deux heures, au moment des Vêpres des religieux, s'agenouiller devant le maître-autel, sur le pavé de la nef, et rester dans cette position tout le temps de l'office ; puis trois quarts d'heure après, quand il revient pour assister à Complies, il l'y retrouve dans la même attitude : effrayé de cette immobilité pendant une station de quatre heures, il le croit mort ou en léthargie, et l'aborde vivement ; Benoît, surpris, tourne la tête et se remet dans le même état, laissant son ami assez rassuré, pour remercier Dieu de l'avoir trouvé vivant.

Un autre jour, le Persan l'aperçoit sur la place Barbérini, ramassant des trognons de *broccoli ;* il évite de se montrer, par un senti-

ment de délicatesse, et l'ayant suivi durant quelques minutes, il le voit entrer chez un épicier, et s'y faire servir une certaine liqueur. Quand Benoît fut sorti, Zitli se présenta chez le marchand pour s'informer de ce qu'avait bu ce pauvre. On lui répondit que c'était du vinaigre. Une personne de sa connaissance lui avait déjà dit qu'ayant vu son Joseph arrêter un marchand ambulant de vinaigre, et en boire une certaine quantité, elle avait pensé que cet homme devait être fou : mais pour Zitli, qui le connaissait mieux, il en jugea bien autrement, et il ne put attribuer cet acte qu'à un esprit de mortification excessive. Aussi n'hésita-t-il point à en faire l'observation à Benoît, qui lui répondit en souriant : « La jeunesse est mauvaise ; il faut lui mettre un frein. »

Pour juger de l'impression qu'avait faite la vertu de Benoît sur l'esprit de ce vieillard, écoutons-le lui-même : « J'ai parcouru toutes les parties de l'Europe et plusieurs parties de l'Asie, et quoique depuis ma conversion à la religion catholique, j'aie eu le bonheur de traiter avec beaucoup d'hommes de bien, prêtres et religieux de divers ordres, et spécialement avec un père Jean, franciscain réformé de Castelfranco, dans le domaine de Venise, que j'ai eu pour confesseur, néamoins jamais je n'ai vu personne pratiquer la vertu avec la même perfection que Benoît. En examinant attentivement sa manière de vivre, jointe à l'allégresse qui paraissait sur son visage, il me paraît qu'elle était arrivée au suprême degré.

« Je dis plus, et j'expliquerai mieux ma pensée en comparant Benoît avec ce religieux. Je me confessais à celui-ci deux fois la semaine ; son amour de la retraite, la modestie de sa tenue, les maximes qu'il m'inculquait, tout me donnait fondement de le regarder comme un saint homme. Je me confirmai encore plus dans cette opinion par la manière dont il est mort. La veille, il m'envoya chercher et me dit qu'il était en partance pour sa patrie. Comme il paraissait en pleine santé dans sa cellule, où je me confessai pour la dernière fois, je compris qu'il allait partir pour le lieu de sa naissance. Le lendemain matin de bonne heure, j'allai à l'église de son couvent dans le dessein d'entendre sa messe, et de lui baiser la main avant son départ, en signe de grati-

tude pour les obligations que je lui avais. A peine entré, j'aperçois son cadavre déjà exposé. Surpris au dernier point, je demande comment il avait fini. On me raconte que, la veille, le P. Jean avait fait appeler le père gardien, pour lui demander pardon et bénédiction, en lui disant qu'il était sur le point de mourir. Le supérieur lui ayant tâté le pouls, attribua cette pensée à une espèce de défaillance mentale, et le rassura en lui disant qu'il n'y avait pas de danger. Mais peu d'instants après, le P. Jean avait rendu son âme à Dieu tout paisiblement. Un homme d'une vie si édifiante et qui meurt ainsi, après une prophétie si précise, peut bien passer pour un saint!... Eh bien! malgré l'affection que je lui ai toujours conservée, malgré l'estime méritée que j'avais et que j'ai encore pour lui, je dis que j'ai mis la sainteté de Benoît fort au-dessus, et que j'ai pour lui encore plus d'estime et de vénération! »

Pour nous, persuadé que ce vénérable Persan était aussi un prédestiné, en considérant l'enchaînement des causes qui l'amenèrent à une haute vertu, dans laquelle il persévéra jusqu'à un âge patriarchal, nous devons nous écrier en terminant ce récit : Qui n'admirerait les secrets et presque les jeux de la prédestination? « De deux, dit la sainte Ecriture, qui se trouveront ensemble labourant dans un champ ou tournant la même meule, l'un sera élu et l'autre sera laissé [a]. » Mais ici, on peut dire en sens inverse : De deux qui étaient nés aux extrémités opposées de l'univers, et qui avaient vécu attachés à des meules bien différentes, la vocation divine, en les transplantant dans le même champ, a fait une association merveilleuse, pour les conduire au même terme, celui de la sainteté et du salut! O profondeur des desseins du Très-Haut!

[a] Mat. XXIV. 40 et 41.

FIN DU LIVRE DEUXIÈME

LIVRE TROISIÈME

Depuis la fixation de son domicile à Rome, jusqu'à sa sépulture.

AVANT-PROPOS

Réflexion sur cette élection de domicile.

Justus plantatus in domo Domini, in atriis domus Dei nostri florebit. (Ps. XCI. 14.)

Le Juste, transplanté dans la maison du Seigneur, dans le vestibule des parvis de notre Dieu, fleurira.

En se fixant à Rome dans ses dernières années, Benoît se proposait de vivre toujours plus inconnu. Il s'en flattait du moins : mais il n'est pas facile de cacher entièrement une lumière, et les bonnes œuvres sont des actes de lumière ; quoiqu'elles ne doivent avoir dans l'intention de celui qui les fait, que l'œil du Juge éternel pour spectateur nécessaire, néanmoins il permet souvent pour la sanctification des autres, que l'éclat en resplendisse aux yeux des hommes. Mais à lui seul appartient de les manifester selon ses adorables desseins, et comme il sait tirer la clarté du sein des ténèbres, il sait aussi tirer l'édification du sein de l'obscurité.

Benoît secondait ces vues de la sagesse divine ; en croyant n'obéir

qu'aux inspirations de son humilité et de sa foi. Car on ne peut douter que sa résolution de demeurer à Rome ne lui vînt de Dieu, qui voulait le placer dans le giron de l'Eglise-Mère, afin de rendre son exaltation plus sensible et plus frappante. C'était un flambeau qui ne devait pas rester sous le boisseau où il se cachait; c'était un temple vivant destiné à captiver les regards; il devait être placé sur la montagne qui s'élève au centre du monde chrétien, pour qu'il fût aperçu de tous les points de la chrétienté [a]. Parce que le Fils de Dieu s'était humilié jusqu'à voiler sa divinité pour être crucifié, il dut mourir à Jérusalem et au temps de Pâques, afin que les prodiges qui suivirent sa mort fussent plus authentiques et d'un effet plus prompt; de même, à proportion, il fallait que Benoît, qui s'était abaissé au-dessous de ce qu'on peut imaginer, mourût dans la nouvelle Jérusalem et à la veille des fêtes pascales, afin que le renom de sa sainteté éclatât plus subitement, et se répandît plus universellement.

Appuyés sur une multitude de témoignages des évêques d'Italie, nous croyons pouvoir affirmer encore sans témérité que Dieu a voulu préparer dans les exemples de Benoît un modèle d'une efficacité puissante, en premier lieu pour les peuples qui avoisinent de plus près son tombeau. Une voix sort de ce tombeau qui crie: « S'il en était parmi vous qui ne connussent plus la mortification, et qui se fissent un autre Evangile que celui de la pénitence, voici un nouveau Jean-Baptiste, qui montra jusqu'où peut aller l'austérité, quand on a l'esprit de l'Evangile véritable. S'il en était qui se pardonnassent facilement les vices de la chair, et ne comprissent plus leur opposition à la spiritualité chrétienne, voici un ascète moderne, qui montra jusqu'où peut aller la domination de l'esprit sur les sens, quand on adore le Dieu-Esprit, en esprit et en vérité. S'il en était qui ne respectassent pas le bien d'autrui, et crussent pouvoir justifier la fraude et le larcin par les nécessités de la vie, voici un autre François, qui montra jusqu'où peut aller le dépouillement, quand on croit vraiment aux béatitudes évangéliques. S'il en était qui fissent de la colère une excuse pour le blasphème quotidien, et qui oubliassent que Dieu s'est réservé la vengeance, voici un agneau sans fiel, qui

[a] Matth. v. 15.

montra jusqu'où peut aller la patience et l'amour des opprobres, quand on est réellement disciple de Jésus crucifié.

Cette voix, partant de la ville éternelle, et grandissant dans son parcours, peut arriver ainsi jusqu'aux extrêmités de la terre. Partout il y a sans doute un grand nombre de chrétiens vertueux, saints et fervents, comme l'histoire elle-même de Benoît nous en offre beaucoup d'exemples. Mais n'y en a-t-il pas beaucoup trop qui semblent ignorer les vrais principes de la religion, en la réduisant à des pratiques de dévotion, et qui abusent des moyens de réconciliation avec Dieu, en alternant leur usage avec les passions les plus ignominieuses? Ces désordres ne sont autre chose que l'ivraie semée par l'ennemi dans le champ du Père de famille, pour faire perdre le mérite de la foi qui condamne ces monstruosités.

Du haut du ciel, le vénérable Serviteur de Dieu répète à tous les chrétiens ce que disait saint Paul à ses disciples : « Soyez mes imitateurs, au moins par les sentiments, comme je l'ai été de Jésus-Christ [a]. » Catholiques de Rome en particulier, entendez la voix de Benoît-Joseph Labre, dont la sainteté est encore vénérée parmi vous : voilà une copie fidèle du Modèle dont il reproduisait même les traits aux yeux de plusieurs de vos ancêtres; voilà un vrai chrétien, tout extraordinaire que fût sa voie. Imitez-le dans ce qu'il a d'imitable, si vous voulez être de dignes enfants de l'Eglise romaine. Les vertus qu'il a pratiquées au milieu de vos pères, sont une semence qu'il vous appartient de cultiver, afin de répondre aux vues de la divine Providence qui l'a conduit et enseveli dans vos murs.

a 1 Cor. IV. 16 et XI. 1.



CHAPITRE I

Séjours à Rome de 1779 - 1780.

Beatus est, qui custodit legem. (Prov. xxix. 18.)
Bienheureux est celui qui observe la loi.

En 1779, au mois de juin, Benoît, revenu de Lorette à Rome, fut arrêté dans ses courses pieuses par une infirmité grave, fruit de la cruauté qu'il exerçait envers son corps. Voici comment la Providence vint à son secours. L'œuvre pie dite *évangélique*, qui ne s'occupait pas seulement du bien spirituel des indigents, avait ouvert près de Saint-Martin aux Monts un hospice, pour donner asile pendant la nuit à douze pauvres. L'administration en était confiée à l'abbé Paul Mancini, notaire de la chambre apostolique depuis l'âge de vingt-un ans, resté simple clerc des deux premiers ordres mineurs, qu'il n'avait pris que pour appartenir au for ecclésiastique, et ne s'occupant plus que de bonnes œuvres, actuellement qu'il était retraité après plus de trente ans de service. Il avait choisi pour custode ou gardien de cet hospice Théodose Grimaldi, dont nous avons déjà parlé à propos des exercices du Colysée, et qu'il regardait comme un homme d'une sainte vie et d'une simplicité apostolique. Ce pauvre, qui connaissait bien Benoît, l'avait constamment revu avec satisfaction, soit à la porte des couvents, soit dans diverses églises, et partout avait goûté sa piété, sa modestie et sa régularité.

Un jour, il le rencontre se traînant à grand'peine par suite d'une

enflure considérable des jambes. Touché de compassion, il lui offre de le présenter à l'Administrateur de l'hospice, dont il lui explique le régime, et où lui-même il pourra lui donner les soins nécessaires. Benoît, sentant que la nécessité d'un traitement était l'indice d'une disposition de la Providence, accepte et suit son introducteur auprès du représentant de l'œuvre charitable, qui chaque matin réunissait un certain nombre de pauvres à sa résidence de Saint-Pantaléon pour leur distribuer quelques vivres. Sur la présentation de Théodose en effet, et à la vue du malade, Mancini, qui connaissait la conduite de Benoît, l'accueillit avec charité, lui demanda son nom, sa patrie, le motif de son expatriation et la cause de son mal. Benoît, après avoir satisfait à ces questions, et sans autre vérification, fut conduit à l'hospice, où il trouva le repos dont il avait surtout un besoin extrême. Chaque matin on lui fit prendre les remèdes convenables, et grâce à cette cure généreuse et aux soins de Théodose, en moins d'un mois l'enflure avait presque entièrement disparu.

Dès qu'il se sentit en état de marcher, et avant une parfaite convalescence, il va un matin attendre son bienfaiteur et lui dit : « La nourriture que votre charité m'a fournie jusqu'à présent, pourrait manquer à quelque autre pauvre, et je peux maintenant aller la recevoir à la porte des couvents : mais comment ferai-je pour vous remercier? car je reconnais qu'avec cette enflure, je serais mort actuellement; c'est donc à vous que je dois la conservation de la vie.» Il lui fut répondu que sa reconnaissance devait remonter à Dieu qui avait donné les moyens de le guérir, et que l'unique remercîment désiré, était, par réciprocité de charité, une bonne prière.

Benoît prit volontiers cet engagement, qu'il regarda comme le paîment d'une dette. Puis averti par cette expérience, que ce serait tenter Dieu que de continuer à passer les nuits comme il avait fait jusqu'alors, et se rappelant la promesse faite à son Directeur, il sollicita la faveur d'être admis tous les soirs à coucher dans l'hospice, dont le régime lui avait plu, parce que tout s'y passait sans désordre ni scandale. L'Administrateur qui, par les rapports de Théodose et ses propres observations, avait déjà pu apprécier une partie des vertus de notre Bienheureux, lui répondit qu'il l'admettait provisoirement,

quoique ce fût contre sa coutume de loger constamment les mêmes individus. Plus tard, ayant pénétré plus à fond la sainteté de son protégé, il tint à honneur de le conserver, et telle fut l'estime qu'il lui porta, que s'il fût mort avant lui, il avait l'intention d'obliger par testament son successeur à le garder jusqu'à la fin. Benoît y eut donc son logement pendant tout le reste de sa vie.

Le Serviteur de Dieu était d'une ponctualité absolue à observer tous les articles du règlement, et surtout à rentrer à l'heure fixée. L'hospice ne s'ouvrait qu'après un quart d'heure de nuit, c'est-à-dire trois quarts d'heure après le coucher du soleil, et la porte ne restait ouverte que pendant le quart d'heure suivant. Si en revenant le soir, il se trouvait avoir de l'avance, il entrait à Notre-Dame des Monts pour assister aux litanies de la sainte Vierge, qui s'y récitaient tous les jours au coucher du soleil. N'avait-il que quelques instants, il attendait l'ouverture de la porte, retiré dans l'encoignure d'un portail voisin, le plus souvent à genoux et récitant son chapelet.

Dans l'intérieur, il se prêtait à tous les services qui pouvaient être imposés par la règle ou exigés par le custode, et il s'en acquittait avec tant de diligence, qu'il n'excita jamais le moindre mécontentement. Les autres pauvres avaient soin d'apporter quelque provision pour souper; mais lui, jamais on ne le vit ni manger ni boire dans la soirée, lors même qu'il lui restait quelque débris de pain en poche; et cependant il était exact à faire à son tour la corvée d'aller chercher l'eau pour la boisson, et l'huile pour l'éclairage.

Durant les longues veillées d'hiver, il était rare qu'il entretînt conversation avec les autres; ordinairement il se tenait près de son lit et s'occupait à prier particulièrement, en attendant l'heure de la prière commune. Si quelquefois il restait en compagnie, ce n'était que pour quelques instants, à moins que la conversation ne tombât sur un sujet pieux; alors on voyait le plaisir qu'il en éprouvait, et il y ajoutait volontiers quelque réflexion toujours si juste et si sensée, que ses camarades ne tardèrent pas à l'écouter comme un oracle. Ils disaient que ses paroles étaient rares, mais qu'elles étaient de poids. Lorsque surtout il était question de l'amour de Dieu pour les hommes, il s'animait

et devenait tout rayonnant de joie. Il ne se mêlait au contraire jamais aux entretiens qui roulaient sur des objets frivoles ou profanes. Une seule fois, comme on parlait des guerres du temps, il fit une courte observation à ce sujet, en ce qui concernait la France, et il eut l'air de s'en repentir aussitôt, car il se retira soudain dans sa chambre.

Dès que le signal de la prière était donné, il s'empressait de se réunir aux autres devant un petit autel dressé dans le plus grand des deux dortoirs. Cet exercice, qui durait environ une demi-heure, se composait du chapelet, des litanies, de quelques *Pater* et *Ave* en l'honneur de plusieurs saints, des actes des vertus théologales et de certaines jaculatoires. Pendant tout ce temps, Benoît se tenait à genoux, immobile, répondant avec dévotion, surtout à la récitation des litanies, pendant laquelle il élevait davantage la voix et avec une sorte d'élan vers la Vierge bénie.

De retour dans la première chambre, qui, confinant à l'escalier et servant de passage, était la plus incommode, il ne se couchait que bien avant dans la nuit, quand tous les autres dormaient et que toutes les lumières étaient éteintes; aussi, jamais ils ne le virent s'habiller ni se déshabiller; toujours il était levé avant eux, en sorte qu'ils ne savaient quel temps il donnait au sommeil : mais ils étaient persuadés qu'il ne prenait qu'un court repos, tout vêtu et plutôt appuyé que couché sur son lit. Par mortification, il substituait souvent aux oreillers une corbeille, qu'il avait soin d'enlever dès le matin.

Jamais il ne proféra ni plainte ni murmure. Il arriva même que les pauvres de la grande salle se plaignirent de l'infection que répandait l'un d'entre eux, et que l'administrateur le fit placer dans la chambre, où était Benoît; mais il ne parut pas s'en apercevoir, ni ne s'informa pourquoi on lui avait donné un tel voisin. Rentrait-il le soir trempé de pluie, baigné de sueur ou transi de froid, jamais on ne l'entendit exprimer de mécontentement; jamais on ne le vit rien faire pour se soulager. Bien plus, si le gardien lui offrait par pitié ou par considération le chauffe-mains en usage dans le pays durant la plus rigoureuse saison, il ne le prenait que sur une espèce de commandement et avec la plus grande indifférence, ne pensait pas à remuer les cendres pour raviver la chaleur, et ne le

gardait pas longtemps, disant que les autres devaient avoir leur tour.

Le custode avait la commission de surveiller la conduite des pauvres internes, et d'être attentif à leurs discours, pour en rendre compte à l'Administrateur ; il était chargé de veiller au bon ordre et de prévenir ou réprimer toute offense à Dieu. Or Théodose entendait souvent Benoît dire à mi-voix de temps à autre pendant la nuit : *Miserere meî, Deus, miserere meî;* ou bien : *Oh bon Dieu! Oh bon Dieu!* Comme il ne comprenait ni le français ni le latin, il crut dans sa simplicité devoir en référer à son supérieur, pour savoir s'il fallait ou non réprimander Benoît et lui interdire ces expressions. « Laissez-le faire, dit Mancini en souriant; il ne peut rien dire de mieux. »

Benoît fut mieux fondé dans une répréhension qu'il fit à ce même gardien, quelque révérencieux qu'il fût pour lui comme son chef. Théodose avait laissé échapper une parole indécente par mégarde ou par ignorance, et cela en présence de Benoît et d'un autre. Ce dernier se mit à rire, mais le pudique jeune homme prit subitement un air sévère. « Qu'est-ce que cette manière de parler? dit-il. N'en avez-vous pas honte? » Alors Théodose rentrant en lui-même, reconnut humblement sa faute, accepta la réprimande et se contenta de baisser la tête.

Après son rétablissement, Benoît avait repris aussitôt ses habitudes de piété. Le matin, après les prières prescrites, la porte de l'hospice s'ouvrait pour se refermer ensuite jusqu'au soir. Les pauvres se dispersaient, ou pour mendier leur pain, ou pour se livrer à quelque industrie. Pour lui, il allait vaquer à ses dévotions journalières, qui remplissaient toutes les heures du jour, en sorte que le régime de cette maison semblait combiné tout exprès selon sa convenance. Il put aussi se dispenser de traîner son paquet avec lui, se contentant de porter les livres dont il voulait se servir.

Il n'avait pas encore cessé entièrement de suivre les exercices du Colysée : à l'abbé Studer avait succédé l'abbé Joseph, qui se faisait un honneur d'être accompagné de Benoît pour visiter les églises, et qui, étant mort en 1778, fut d'abord remplacé par l'abbé Gibellini, patricien de Turin et avocat, homme bizarre et cependant plein d'attentions pour son vertueux client. Mais les originalités de ce surveillant

furent cause que le Serviteur de Dieu se rendit moins assidu aux exercices présidés par lui. D'ailleurs, ses autres dévotions s'étaient multipliées avec la connaissance des usages de Rome ; puis la maladie vint encore occasionner une interruption, et enfin son attrait pour l'oraison solitaire l'emporta définitivement.

Son séjour à Rome étant devenu plus habituel, il fréquenta aussi plus assidûment le *saint Escalier*. L'ermite qui en avait alors la garde [23] le voyait venir plus souvent seul que par le passé, et choisir ordinairement les moments les plus chauds de la journée, comme les plus solitaires et les plus pénibles; puis employer au moins deux heures pour atteindre le sommet, parce qu'il méditait longuement à chaque degré. C'est ainsi qu'il s'isolait de toute compagnie dans ses dévotions, pour être plus recueilli et plus libre d'y joindre quelque austérité. Cependant l'hospice étant situé dans un des prolongements de la rue de Notre-Dame des Monts, cette église le vit reparaître avec plus d'assiduité que jamais, à la grande satisfaction de ses habitués. Ils s'étaient déjà tellement accoutumés à le voir et à s'édifier de sa vue, que quand il disparaissait pour quelque temps, sa présence leur manquait.

Il se replaça d'abord à la corne de l'épître : mais le P. Piccilli, bien qu'admirateur de son recueillement, craignit que sa malpropreté ne rebutât quelque pénitente, et lui fit entendre qu'il le voyait avec peine si près de son confessionnal. Dès lors Benoît sachant qui le P. Migliarési était parti pour Naples, reprit du côté de l'Evangile, sa place primitive qu'il ne changea plus jusqu'à sa mort. Ce même P. Blaise, étant alors recteur triennal de l'église, exerçait une surveillance sévère sur les pauvres qui y affluaient, pour les empêcher, conformément aux défenses pontificales, de mendier dans le lieu saint. Il s'était élevé contre cet abus plusieurs fois dans ses prédications, et avait donné à cet égard au frère sacristain des ordres précis, qui n'étaient pas hors de propos dans une église hantée par les pauvres. La tenue misérable de Benoît lui donna même lieu de le faire surveiller plus particulièrement. Quelques fidèles, prenant ce pauvre extraordinaire en considération, venaient déposer des bayoques dans son chapeau ou sur la balustrade à côté de lui; mais très-souvent il ne s'en apercevait pas dans le moment. et s'il le voyait, il

faisait un simple mouvement de tête en signe de gratitude. Le Recteur s'étant convaincu que non-seulement il ne quémandait pas dans l'église, mais qu'il ne parlait même pas pour remercier les personnes qui lui donnaient spontanément, se tranquillisa et ferma les yeux. Son estime pour Benoît, loin d'en être altérée, ne fut point étrangère à la tolérance dont il usa envers lui. Cette estime s'était déjà prononcée en plusieurs rencontres, et ne fit que s'accroître d'année en année. « Celui-ci, disait-il, c'est le pauvre évangélique. »

A cette époque (1779), Benoît fixa, par sa persistance dans l'oraison, l'attention de quelques ecclésiastiques qui fréquentaient Notre-Dame des Monts, et qui les années précédentes n'avaient point eu l'occasion de le distinguer. Plusieurs voulurent se faire ses bienfaiteurs, lorsqu'ils eurent découvert sous ses haillons une si haute vertu. De ce nombre fut un respectable prêtre sarde, né à Sassari, plus que septuagénaire, nommé Joseph Mélis, qui employait une partie de ses matinées à coopérer par zèle au service de cette église, après y avoir dit sa messe. Voyant ce pauvre constamment occupé à la lecture ou à la méditation, il se mit à l'étudier pendant quelque temps.

La modestie et la ferveur du Serviteur de Dieu intéressa vivement ce vieillard, qui non content de lui faire souvent de légères aumônes, aurait voulu le prendre chez lui à demeure pour le tirer de la misère. S'il ne donna pas suite à ce dessein, c'est qu'il rencontra dans un vieux domestique une extrême répugnance pour la malpropreté d'un tel hôte. Il résolut du moins de le pourvoir du nécessaire, et respectant son habitude de ne point parler à l'église, il l'invita tout bas à venir le rejoindre dans le corridor attenant à la sacristie. Benoît s'y rend quelques instants après, et l'abbé Mélis débute par lui dire : « Votre chapeau n'est plus portable ; je veux vous donner celui que je tiens. — Il est trop bon pour moi, répondit Benoît. — Vous vous trompez, répliqua l'ecclésiastique ; il est vieux et ne peut plus me servir, venez le chercher à la maison. » Après avoir répondu par un signe équivoque, Benoît se hâta de regagner son poste. Ne l'ayant point vu venir, le respectable Vieillard lui réitéra la même invitation jusqu'à trois fois, et finit par lui apporter le chapeau un matin et le déposer

à côté de lui. Mais Benoît, qui le trouva trop beau, y fit plusieurs déchirures pour le rendre ridicule et s'attirer les huées.

L'Abbé ne se découragea point. Dans d'autres occasions, il parvint à lui faire accepter quelques objets d'habillement. Il s'était accoutumé à n'obtenir pour remercîment que l'inclination de tête ordinaire. Une femme venait d'offrir une aumône à Benoît, pour qu'il récitât quelque prière à son intention ; celui-ci n'avait pas même tourné ses regards vers elle, et avait passé outre ; elle s'irritait de cette espèce de dédain, et s'adressant à l'abbé Mélis qui se trouva proche : « Voyez, dit-elle, il manque de tout ; j'ai voulu lui donner trois *quatrins* pour deux *Ave Maria ;* il ne les a pas voulus et ne m'a pas même regardée. — Ne vous en étonnez pas, lui dit le prêtre ; c'est un homme détaché absolument de tout, et quant aux prières demandées, il ne veut pas contracter d'obligation, de peur de ne pas s'en acquitter assez bien. »

Aussi, l'abbé Mélis en agissait tout autrement et ne mettait jamais cette condition à ses aumônes. Au contraire, par une sainte politique, il lui disait parfois qu'il avait soin de le recommander à Dieu dans la sainte messe, afin de le rendre bon et saint ; c'était le vrai moyen d'obtenir en revanche un souvenir spécial devant Dieu, et il s'en apercevait par le grand plaisir qu'il lui causait alors. Les yeux de cet homme avide de grâces célestes se levaient vers le ciel et ses bras se soulevaient, comme pour remercier Dieu de cette assistance, et le supplier d'exaucer les demandes faites en sa faveur. Ainsi, comme le fait observer cet ecclésiastique, pour l'aumône temporelle, il dédaignait d'interrompre son oraison, et se bornait à un simple mouvement de tête ; mais pour l'aumône spirituelle, sa manière de remercier devenait expressive et s'adressait surtout à Dieu, comme auteur de tout don parfait. C'est que les biens de cette sorte avaient seuls du prix pour lui, tandis qu'il recevait les secours corporels comme nécessaires, mais de peu d'importance et sans en faire aucun cas.

Les mêmes observations frappèrent également un autre prêtre septuagénaire, ex-jésuite napolitain, nommé Fernand Fraja. Peu à peu son estime pour le Serviteur de Dieu s'accrut jusqu'à la vénération. Il le pria, un jour, de le suivre à sa demeure, afin de recevoir quelque secours. Là, Benoît s'arrêta dans la cour par une humble

discrétion, et attendit que l'Ecclésiastique lui apportât ce qu'il voulait lui donner. Celui-ci, en le lui remettant, se hasarda à l'interroger sur sa parenté, ainsi que sur le motif qui l'avait déterminé à vivre de la sorte, et par quelle occasion, étant Français, il se trouvait à Rome. Pour toute réponse à ces différentes questions, « Je suis un vagabond, » dit Benoît. Cette parole sublime d'humilité fut bien comprise par le Prêtre, et lui fit une telle impression, que longtemps après il pleurait encore en racontant ce fait.

S'il arrivait que l'abbé Fraja lui fît l'aumône deux jours de suite, Benoît, avant de l'accepter, ne manquait pas de l'avertir en disant : « Vous me l'avez déjà donnée hier. » Toujours aussi ses yeux examinaient la pièce qui lui était présentée, pour ne pas recevoir de monnaie d'argent, depuis qu'il y avait été trompé. Dans une autre circonstance, il fut le premier à demander à l'abbé Fraja de vouloir bien lui faire la charité d'un vieux haut-de-chausses. Cet ecclésiastique consentit volontiers à le satisfaire, ayant vu d'un coup d'œil que, si contre l'ordinaire ses offres avaient été devancées, c'est que la modestie le réclamait. Il profita de cette occasion pour l'attirer chez lui, et compléta son aumône par l'addition de bas et de chemises. Alors il vit Benoît lever au ciel des yeux humides de larmes, pour remercier la Providence, dont il se réputait indigne d'occuper l'attention, et qui cependant l'avait pourvu dans un si grand besoin.

Touché de cette foi vive qui voyait la main de Dieu sous celle de l'homme, et d'une gratitude si profonde pour un si mince bienfait, ce digne prêtre fut saisi d'un accès de vénération qu'il voulut satisfaire, en se prosternant devant l'Homme de Dieu pour lui baiser les pieds. A cet acte imprévu, la confusion, la consternation, une sorte de terreur se peignirent sur le visage de Benoît, qui ne sut exprimer l'horreur qu'il éprouvait, que par ses sanglots et par son empressement à se retirer. L'Ecclésiastique, s'apercevant de l'effet qu'il avait produit, parvint à le consoler un peu, en lui disant que ce n'était pas à lui que s'adressait cet hommage, mais bien à Jésus Christ, qui a daigné se personnifier dans les pauvres. Quelque chose de pareil arriva une autre fois qu'il réussit par surprise à baiser la main du Bienheureux.

Sa justification à la suite de ces faits, ne persuada pas tellement Benoît qu'il ne lui restât quelque peu de la rancune des saints, c'est-à-dire un certain éloignement pour celui qui lui avait témoigné tant de respect. Aussi quelque temps après, au sortir de Saint-Côme vers l'heure de midi, l'abbé Fraja s'étant informé où il allait, il lui dit : « Au couvent de l'*Ara-Cœli.* — Pour un peu de nourriture? — Oui. — Venez chez moi, toutes les fois que vous n'aurez pas trouvé votre nécessaire. — Oh ! la Providence ne manque jamais. » Et il déclina ainsi l'invitation. Et cette sainte rancune durait encore plusieurs années après, comme nous le verrons.

Tous les amis de Benoît ne cherchaient pas comme les précédents à nouer des relations avec lui. Beaucoup se contentaient de l'admirer secrètement, ou de faire son éloge à son insu. Raimond Rubini, prêtre habitué de Notre-Dame des Monts, y disait fréquemment la messe au maître-autel, et fut frappé de l'air de sainteté qui reluisait sur son visage, ainsi que de la longueur de ses oraisons. Sa vue lui inspirait de la ferveur, et il avait plaisir à se placer à quelque distance derrière lui, afin de faire son action de grâces avec plus de dévotion. Quand il le rencontrait, c'était une bonne fortune à son gré, et il vantait à ceux dont il se trouvait accompagné, les rares vertus d'un homme, qui pour lui était un second saint Bruno. Il éprouvait même un certain attendrissement à le voir si mal vêtu, parce que des indices certains annonçaient que telle n'était pas sa condition.

Il fut par hasard témoin d'un trait singulier de mortification, qu'il rappelait ensuite avec enthousiasme. Benoît, après être resté dans l'église toute la matinée jusqu'après midi; passa en sortant devant une cuisine en plein vent, assez appétissante par l'odeur de la friture qui s'y débitait. La faim le pressait sans doute; il s'arrête et demande à en acheter quelques tranches. La marchande, qui avait une haute opinion de lui comme beaucoup d'habitants du quartier, lui répond qu'elle ne veut pas les lui vendre, mais qu'elle les lui donnera par charité. A cette offre, Benoît réfléchit un instant, puis remercie et s'éloigne à grands pas. Quand il fut à quelque distance, il se mit à se frapper la bouche, pour se punir de cette velléité de gourmandise et de cette

sensualité d'odorat. Rubini avait tout vu, et en faisait souvent le sujet de ses éloges.

L'abbé François Brizi, chantre retraité de la chapelle pontificale, entendit un jour en célébrant et en se tournant vers le peuple, un soupir étouffé qui attira ses yeux dans la direction de Benoît; c'était le Bienheureux en effet, qui se trouvait dans ce moment en une attitude extraordinaire. La dévotion qui se peignait sur sa figure parut tellement singulière au Célébrant, qu'il resta pendant quelque temps sous cette impression. Après sa messe, il retourna dans la nef pour mieux considérer le Serviteur de Dieu, et il le vit dans la même attitude qu'il ne pouvait concevoir. Désireux alors de connaître les particularités qui concernaient ce jeune saint, il en parla à diverses personnes, et l'abbé Rubini lui fit part du peu qu'il en savait ou qu'il croyait en savoir. On lui avait dit que c'était le fils d'un Ebéniste, qui avait renoncé à sa profession pour ne s'occuper que de sa sanctification. D'autres ajoutaient qu'il n'avait pris ce parti, qu'après avoir tout perdu par suite d'un vol; ce qui lui avait fait comprendre la vanité des biens de la terre. Tels étaient les commentaires que l'on faisait sur le compte du pieux inconnu, qui commençait à exciter une sainte curiosité.

Thomas Giorgi, prêtre bénéficier de Saint-Jean de Latran, qui venait de temps en temps dire la messe à Notre-Dame des Monts, fut particulièrement frappé de la physionomie de Benoît, surtout lorsqu'il lui donnait la sainte communion. Il s'était formé de lui l'idée d'un homme qui s'étudiait à suivre l'étroit sentier, que nous a tracé le Sauveur du monde par ses exemples et par ses enseignements, afin d'arriver à la perfection. « Tout faisait connaître, dit-il, que ses pensées étaient dirigées, non vers les choses de la terre, mais vers celles du ciel. Il suffisait de le voir pour être persuadé, que toutes ses affections étaient pour un autre monde. Plus d'une fois il sortit de Notre-Dame des Monts au moment où je me trouvais à la porte, distribuant l'aumône aux pauvres; c'était une occasion d'en prendre sa part : jamais il n'en a profité; il saluait et passait, et je ne savais qu'en penser. »

Nicolas Augusti, secrétaire ou chapelain du cardinal Négroni,

disait habituellement la messe à Notre-Dame des Monts, et voyait dans l'extérieur de ce pauvre quelque chose qui l'émouvait; aussi ne cessait-il de questionner ceux qu'il supposait le connaître. Personne ne pouvait lui donner les renseignements qu'il désirait; mais tous s'accordaient à le louer comme un homme conduit de Dieu par une voie extraordinaire, et dont les vertus paraissaient dépasser toute mesure. Il en parla entr'autres à l'abbé Ambroise Frasca, chanoine honoraire, autre habitué de la même église. Celui-ci ne put lui parler d'autre chose, sinon de la manière dont Benoît écoutait le sermon, et surtout de sa ferveur au moment de la bénédiction, où il semblait par son regard recueillir toutes les puissances de son âme, afin de s'élancer vers le divin objet de ses affections.

Notre-Dame des Monts ne fut pas la seule église, où la ferveur séraphique de Benoît lui conquit des admirateurs. Fortuné-Nicolas Pinchetti, romain de naissance, jeune bénéficier de Saint-Pierre, et qui devint par la suite évêque d'Amélia, l'avait remarqué dans les rues à cause de sa modestie; mais ce fut dans l'église de Sainte-Marie de la Minerve [37] qu'il fixa sur lui son attention. Il y faisait ordinairement sa visite journalière au très-saint Sacrement, ayant sa résidence tout auprès. Benoît y venait fréquemment les après-midi, attiré par la solitude, qui lui permettait de se livrer plus librement aux transports de sa piété. Ce prêtre le vit donc plusieurs fois, devant la chapelle du Rosaire, dans une grande contemplation et les bras étendus en croix.

D'abord il s'éleva dans l'esprit du jeune et pieux Ecclésiastique, quelque doute sur la sincérité de ces marques extérieures de dévotion; mais à mesure qu'il étudia le Serviteur de Dieu, toute ombre de soupçon se dissipa. Il conçut même pour ce jeune pèlerin tant d'estime, qu'il éprouvait un vif plaisir à le voir prier. En entrant, il cherchait aussitôt des yeux le lieu où il le savait placé, et se plaisait à le contempler sans toutefois se laisser apercevoir. Que de fois il prolongea sa visite, pour jouir de cet édifiant tableau et pour réchauffer sa propre ferveur! A cette vue, il se confondait devant Dieu, en pensant qu'au jour du jugement il serait confronté avec cet indigent

délaissé : et s'il ne cherchait pas à l'égaler en dévotion, que répondrait-il pour justifier son peu de correspondance aux grâces dont Dieu l'avait prévenu? Puis considérant l'énorme différence qu'il reconnaissait entre sa manière de servir Dieu et celle de ce pauvre, rebut de la terre, il s'humiliait et faisait de nouveaux efforts pour ne pas rester trop au-dessous de sa vocation. Ces retours sur lui-même avaient leur amertume, et cependant le remplissaient de consolation.

Mu par ces sentiments, l'abbé Pinchetti lui fit quelquefois de légères aumônes, et l'aurait fait plus souvent, sans la crainte de le troubler dans sa méditation. Il s'en entretenait souvent avec les personnes de sa famille, qui toutes partagèrent bientôt son opinion, d'après leurs propres observations, et qui le regardèrent ainsi que bien d'autres comme un nouvel Alexis. « Il suffit de le voir, disait l'Abbé, pour être touché de componction; c'est le type de la mortification et de l'humilité. » Il était attendri jusqu'aux larmes, toutes les fois qu'il y pensait ou qu'il en parlait.

Retenu par un certain respect, il n'avait jamais osé lui adresser la parole ; mais se trouvant un jour (1780) en proie à une grande inquiétude à l'occasion d'une affaire importante, qui intéressait à la fois sa conscience et sa position, il rencontra Benoît à la Minerve au moment de sa plus grande perplexité, et se sentit poussé par une force intérieure à recommander à ses prières le succès de cette affaire. Il se lève, s'approche, résolu de lui parler; il hésite, il hésite encore; mais la force qui le domine, le porte à aborder l'Homme de Dieu. Il le touche légèrement; Benoît sort comme par secousse de sa contemplation, et aperçoit la main qui lui tend une monnaie. L'Ecclésiastique alors se hâte de lui exposer brièvement sa situation et sa demande, et en reçoit pour réponse une inclination de tête et ces paroles : « Oui, oui; bien, bien. » En même temps le Pauvre lève les yeux, et le regarde d'une manière si pénétrante, qu'il en fut tout intimidé. Ce regard muet dura l'espace d'un *Credo*, pendant lequel le Prêtre, tenant toujours tendue sa pièce de cinq bayoques, baissait la tête par une crainte irrésistible, comme il aurait pu le faire devant une puissance dont il aurait attendu quelque décision. C'est que ce regard lui semblait lire dans son âme, et y découvrir

quelque imperfection de vue et d'intention ; puis vint un sourire qui le rassura ; et comme l'affaire se termina heureusement, il resta persuadé qu'il devait cette issue favorable aux prières du Serviteur de Dieu.

Louis Biagetti, choriste de la basilique de Sainte-Marie *in via lata* [37], raconte ainsi qu'il suit la connaissance qu'il fit de Benoît. « Trois ou quatre ans avant sa mort, je commençai à le connaître de vue, à l'occasion des quarante heures et des fêtes de la sainte Vierge dans notre église. Il y entrait peu après midi, et se dirigeait vers l'autel latéral du Saint-Sacrement. Je le voyais suivre les vêpres du chapitre un bréviaire à la main, et de temps en temps attacher ses yeux sur la Madone avec un ineffable contentement. A Sainte-Marthe [37], je le vis assister à la grand'messe ; aux quarante heures de de Saint-Martin, et partout il conservait la même tenue et la même dévotion.

» Un jour, vers les trois ou quatre heures du soir, comme il n'y avait encore dans notre église qu'un prêtre qui occupait sa stalle, nous entendîmes tout à coup un soupir profond, joint à une aspiration à mi-voix, qui partait de la chapelle du Saint-Sacrement. Nous supposâmes que ce devait être le pauvre habitué à prier devant cet autel, et nous aperçûmes en effet Benoît, les bras étendus en croix, la face tournée vers le tabernacle, et continuant à pousser de vrais gémissements d'amour. Nous n'eûmes garde de le troubler, et après l'avoir contemplé quelques instants, nous nous retirâmes silencieusement, en nous humiliant intérieurement par la comparaison de notre tiédeur avec la ferveur de ce pauvre mendiant ; car le Bénéficier me dit qu'elle faisait honte aux ecclésiastiques, et à lui tout le premier. Les soupirs cessèrent dès que sonna le premier coup des vêpres, de peur sans doute qu'ils ne fussent entendus par les arrivants. Cet incident augmenta l'opinion que j'avais déjà conçue de ce serviteur de Dieu, et à l'issue de l'office, Benoît venant à sortir en même temps que moi, je lui remis une petite aumône, en disant en moi-même : « Pauvre de Jésus-Christ, que tu es heureux ! »

CHAPITRE II

Pèlerinage à Lorette en 1780.

Beati immaculati in via, qui ambulant in lege Domini.
(Ps. CXVIII. 1.)
Bienheureux qui, se préservant de toute tache dans la route, marchent dans la loi du Seigneur.

L'admission de Benoît dans l'hospice évangélique le soumettait en quelque manière à l'autorité de l'administrateur, et son esprit d'obéissance ne pouvait manquer de lui faire mettre en pratique cette soumission. Lors donc qu'il voulut partir pour Lorette en 1780, et de même les années suivantes, il vint en demander la permission à l'abbé Mancini. Celui-ci le chargea d'une lettre pour sœur Marie-Eléonore Mazza, religieuse d'une sainte vie et abbesse d'un monastère de Clarisses à Mont-Lupone. Quoique cette petite ville située à quelques milles de Lorette, fût hors de la route, ce n'était pas une difficulté pour un piéton tel que lui, et la reconnaissance lui en eû fait faire bien davantage pour obéir à son bienfaiteur. Dans cette correspondance qui avait pour objet les affaires du couvent à Rome, cet abbé écrivait entr'autres choses : « Je vous envoie le saint Pauvre qui passe sa vie en oraison, et dont je vous ai parlé dans une autre lettre. »

Benoît arrivé à Mont-Lupone dans la matinée du jeudi saint, se rendit d'abord à l'église du monastère de Sainte-Claire, où il assista, malgré son extrême fatigue, à tout l'office du jour, constamment à

genoux et immobile. La ferveur de sa dévotion fut telle qu'une des religieuses le prit pour un ange, et conduisit plusieurs de ses compagnes à une tribune, pour les faire jouir de ce spectacle édifiant. Toutes en furent singulièrement frappées, surtout quand elles le virent accompagner le saint Sacrement au tombeau, les yeux constamment fixés à terre et avec un recueillement tout céleste. Après la cérémonie, il se présenta au parloir avec la lettre dont il était porteur. Elle fut aussitôt remise à l'abbesse, qui à peine eut lu les mots cités plus haut, qu'elle accourut à la grille pour voir ce pèlerin annoncé comme un saint. Il se tenait modestement retiré au fond du parloir, et dès le premier coup d'œil, il parut à la Religieuse une image vivante du Roi des pauvres, ainsi qu'elle s'en exprima dans ses lettres à l'abbé Mancini.

Entre deux saintes âmes, il y a une sympathie qui les saisit et les met promptement à l'unisson. L'entretien roula tout de suite sur des matières spirituelles, et comme les temps étaient calamiteux, les desseins de la Providence devinrent insensiblement le sujet de la conversation. L'Abbesse se souvint toute sa vie des réflexions de Benoît, et en résuma la substance en ces termes : « Que Dieu était irrité contre les péchés des hommes, et spécialement de quelques ecclésiastiques trop adonnés à prendre du bon temps, et à fréquenter les assemblées et les conversations. Une autre cause de la colère de Dieu était l'inobservance du carême, l'accroissement du luxe et du faste, et le défaut de respect pour les églises. Benoît se lamentait aussi des nouveautés de doctrine qui serpentaient dans le monde, et qui pervertissaient les âmes. Par ces motifs, Dieu enverrait de grands châtiments et opérerait des miracles étonnants, comme dans les premiers temps, afin de frapper les endurcis et de remédier à ces désordres; car il voulait la réforme des mœurs, et à la suite de ces prodiges, il ferait aussi des miracles de conversion. Tout cela ne tarderait guères, quoique non encore pour le présent. »

Ces discours prophétiques effrayaient bien un peu Marie-Eléonore ; mais en même temps elle en ressentait une secrète consolation. Pour apaiser le courroux du Ciel et détourner ces fléaux, elle proposa au Pèlerin de l'enrôler dans la sainte ligue dont elle était la promotrice : c'était une union de personnes adonnées à la vie spirituelle, et s'as-

sociant pour s'aider mutuellement par leurs prières à croître en perfection, et se communiquer réciproquement une part dans le mérite de leurs bonnes œuvres. Benoît ne fit pas difficulté d'y adhérer pour le but proposé, et son adhésion donna de grandes espérances à l'Abbesse.

Pendant ce colloque, arrivaient à tour de rôle les religieuses que la Supérieure avait fait avertir de venir voir le Saint, et le reconnaissant pour celui qu'elles avaient aperçu à l'église, elles ne pouvaient se rassasier de le contempler. L'une d'entre elles, la sacristine, touchée de le voir si mal vêtu, témoigna sa compassion, en s'écriant : « Pauvre malheureux ! » Benoît qui, depuis l'arrivée de ces dames, n'avait pas proféré une parole, répliqua sur-le-champ : « Malheureux ceux qui sont dans l'enfer et qui ont perdu Dieu pour toute l'éternité ! » Et en prononçant le nom de Dieu, il fit une profonde inclination de tête. On peut penser quelle impression produisit cette exclamation sur toutes les assistantes : la sacristine se retira toute confuse, et les autres se recommandèrent à l'envi aux prières du saint homme.

L'Abbesse en ce moment fit apporter quelques aliments pour restaurer le voyageur, qui en prit excessivement peu, malgré qu'on le pressât jusqu'à l'importunité, à cause de l'extrême besoin que manifestait son grand abattement. D'autres mets ayant été apportés, il les refusa péremptoirement en disant : « Aujourd'hui la divine Providence m'a pourvu du nécessaire ; je n'ai plus besoin de rien ; réservez cela pour d'autres pauvres. » On voulut lui faire emporter au moins quelques restes pour le lendemain ; mais lui, qui jamais ne pensait aux nécessités du jour suivant, répondit : « Demain, c'est le vendredi saint, dédié à la passion de Jésus-Christ ; on ne mange qu'un peu de pain, et l'on ne boit qu'un peu d'eau, comme le savent bien les religieuses. » Cependant sur de nouvelles instances, il consentit à se munir d'un peu de pain et de quelques fruits.

Pendant qu'il mangeait, on lui demanda : « Que fait l'abbé Mancini ? » Et l'on s'attendait à une réponse relative à la santé ou aux occupations de cet ecclésiastique. Point du tout : « Il aime Dieu, » repartit Benoît. « Je le sais bien, répliqua celle qui l'avait interrogé ;

mais encore que fait-il ? — Il aime Dieu, » répéta Benoît. La sœur converse qui le servait, n'ayant pas été présente, lui demanda à son tour : « Comment se porte l'abbé Mancini ? — Il aime Dieu, » fut encore l'unique réponse. Observant alors que le nombre des religieuses allait croissant et qu'elles s'attroupaient dans le parloir intérieur, le Serviteur de Dieu se hâta de prendre congé pour échapper à ces démonstrations d'estime et d'empressement. Mais l'abbesse ayant renvoyé les religieuses, le retint comme pour l'entretenir encore, et s'agenouilla comme devant un saint, en lui demandant sa bénédiction. Il n'en fallait pas tant pour augmenter sa confusion et précipiter sa retraite. Tout le couvent resta dans la stupéfaction de tant d'actes de vertu pratiqués en si peu de temps, et regretta vivement la brièveté de son apparition, dont le souvenir se perpétua longtemps dans cette maison.

Notre vénérable Pèlerin, arrivé à Lorette, reprit vraisemblablement son logis à la ferme de la *sainte Case*. Mais dans la suite de son séjour, qui se prolongea cette année plus qu'à l'ordinaire, il ne voulut plus en profiter, parce qu'il s'était aperçu des éloges que faisaient de lui ses voisins de nuit. Il craignait cependant de retomber dans l'inconvénient de l'incertitude et de l'éloignement. D'un autre côté, ne voulant pas contrevenir aux défenses qui lui avaient été faites par plus d'un confesseur de coucher en plein air, il fit part de son embarras à son ami Valéri, qu'il avait trouvé tout aussi bien disposé envers lui que par le passé, et il lui dit que son gîte n'était plus assez solitaire. Ce bon ecclésiastique lui offrit d'abord sa maison que le Serviteur de Dieu ne voulut pas accepter, par discrétion, sachant qu'il avait une nombreuse famille. La même difficulté existait chez l'abbé Verdelli qui fit la même offre.

L'abbé Valéri pensa alors aux époux Sori, logeurs et marchands de profession [a], qui étaient pleins de vénération pour Benoît, et qui avaient un désir secret d'abriter dans leur maison ce pèlerin, qu'ils regardaient comme un saint. Barbe, l'épouse Sori, songeait à en

[a] Gaudence Sori était natif de Fano, et avait ouvert en 1774 un petit commerce d'objets de dévotion, ainsi qu'une sorte d'hôtellerie pour les pèlerins.

parler à M. Valéri, lorsque précisément il vint lui-même la trouver, pour lui faire quelques ouvertures à ce sujet. « Nous avions pensé, ajouta-t-il, à votre maison, en nous cotisant pour payer les frais : mais peut-être notre Pèlerin ne la trouvera pas assez solitaire, et d'ailleurs, vous le savez, il est bien malpropre, et cela pourrait peut-être nuire à votre hôtellerie. — Qu'à cela ne tienne ! répondit Barbe ; nous serons enchantés, mon mari et moi, de le recevoir. » Et elle s'offrit aussitôt à le loger dans un endroit séparé, et même à renouveler ses hardes ; mais elle protesta qu'elle et son mari refuseraient toute indemnité, et qu'ils se jugeaient assez payés de donner asile à un pauvre de Jésus-Christ, à un si grand serviteur de Dieu.

Toute joyeuse, la pieuse femme se hâte de l'annoncer à son mari qui l'approuve. Elle forme à la hâte un petit trousseau, et l'envoie chez l'abbé Gaspar. Benoît n'accepte qu'une camisole de laine, et tarde pendant plusieurs jours à donner son acquiescement à l'offre de l'hospitalité. Les époux Sori, impatients de posséder chez eux le Serviteur de Dieu, envoient Diamante, leur femme de service, pour l'engager à prendre le logement convenu avec M. Valéri. Benoît se trouvait en ce moment à genoux dans l'église en face du chœur ; en entendant cette invitation, il lève les yeux au ciel, pendant quelque temps, et répond : « J'irai recevoir cette charité. »

Cette acceptation mit toute la famille Sori en émoi ; on s'empressa de disposer une chambre isolée, située sous la boutique, et recevant le jour par une fenêtre de souffrance. Lorsque la nuit approcha, de peur que cet hôte tant désiré ne leur échappât, on aposta la même messagère pour l'attendre à sa sortie de la basilique et l'amener à leur domicile, en lui disant qu'il aurait une chambre pauvre, mais libre de toute sujétion. Benoît arrive en effet, conduit par Diamante, à la tombée de la nuit, le chapeau bas, le bâton à la main, et le havre-sac sur l'épaule. Il proteste en entrant qu'il ne mérite pas une telle charité ; on lui montre la chambrette qu'on lui avait destinée, et qu'on avait garnie d'un lit et de quelques autres mauvais meubles, les plus disloqués qui s'étaient trouvés. « A quoi bon, dit-il, tant d'aisances ? Elles ne conviennent pas aux pauvres. Il doit leur suffire

d'être à couvert la nuit et d'avoir quelques palmes de terre pour s'y étendre. De lit, il n'en faut pas. J'aimerais mieux être dans quelque niche plus bas, s'il y en a ici dessous. » On lui affirma que cette chambre basse était la plus mauvaise de la maison.

De là on le conduisit à la cuisine pour le souper qu'on lui avait apprêté. « Oh ! dit-il, c'est trop de charité ! N'était-ce pas assez de me donner le logement, sans vouloir encore m'héberger ! » On ne le décida qu'en faisant appel à sa docilité et en lui disant : « Oui, oui ; nous le voulons, il faut que vous mangiez. » La susceptibilité de son esprit de pauvreté fut encore réveillée en voyant une nappe propre sur la table et un couvert avec un *pagnotte* tout entier. Il ne put se contenir et supplia qu'on lui donnât des restes ; « parce que, disait-il, c'est ce que doivent manger les pauvres. » Pour lui complaire, on lui procura du pain en morceaux, et quant à la nappe, elle avait pour but, lui dit-on, de recueillir les miettes. Satisfait de cette explication, il leva les yeux au ciel pour attirer la bénédiction sur les aliments qu'il allait prendre, et se mit à table, mais seulement quand on le lui eut ordonné ; à ses yeux, c'eût été un acte d'indépendance de s'asseoir sans une permission formelle du maître du logis. A l'avenir, Barbe le servit mieux à son goût, en lui mettant un chiffon de nappe, des débris de pain, et dans sa soupe des restes de viande et de légume. Quelquefois pourtant elle lui citait le passage de l'Evangile : « Mangez ce qui vous est servi [a]; » alors il baissait la tête et obéissait. Elle parvint par ce moyen à lui faire manger un œuf entier.

Lorsque Benoît regagna sa chambre après son premier repas, il dit à Gaudence : « Je veux que vous m'enfermiez ; vous ne me connaissez pas ; je suis pauvre et étranger ; il convient que vous preniez vos sûretés, en donnant un tour de clef. » On eut beau répéter qu'on le connaissait assez, il insista jusqu'à ce qu'on le lui promît. C'était son extrême humilité qui le faisait parler de la sorte ; mais sa dévotion y trouvait aussi son compte : car il pouvait ainsi se livrer à sa ferveur avec plus de tranquillité. Quand on venait lui ouvrir le matin, on le trouvait toujours à genoux en oraison, ou debout occupé à une lecture,

[a] Luc. x. 8.

et l'on ne pouvait savoir quel temps il avait donné au sommeil.

C'était tous les jours pour ces braves gens un nouveau sujet d'étonnement, qu'une mortification si soutenue et une vertu si extraordinaire ; tous les jours aussi croissait leur joie de posséder un saint dans leurs foyers, et ils s'en promettaient honneur devant les hommes, mais surtout mérite devant Dieu. Ils auraient voulu traiter leur hôte aussi bien qu'eux-mêmes et l'avoir à leur table : mais ils eurent beau le presser de venir dîner au milieu du jour, jamais ils ne purent l'obtenir. Pour obtempérer à ce désir, il aurait fallu quitter l'église volontairement ; et pourquoi ? pour nourrir son cadavre ; ce n'était pas son affaire. Dans les années précédentes, la nécessité de se chercher un gîte, le contraignait de partir aussitôt après la récitation publique des litanies ; maintenant qu'il l'avait à sa portée, il restait encore après, en se retirant dans le fond de l'église, pour être en position de ne sortir qu'à la fermeture de la dernière porte.

N'ayant plus à chercher son pain du jour, il se rendait directement à son auberge ; mais il n'avait garde d'en franchir le seuil, comme s'il eût eu les droits qu'on acquiert en payant ; il se tenait humblement à la porte ou en face, jusqu'à ce qu'on l'aperçût et qu'on l'appelât. Pareillement le matin, quoiqu'on eût cessé dès le troisième ou quatrième jour de s'assujettir à le renfermer sous clef, il n'en attendait pas moins qu'on vînt lui ouvrir la porte, et s'il trouvait close celle de l'arrière-boutique qu'il fallait traverser pour sortir de la maison, jamais il ne se permettait de l'ouvrir lui-même, mais il s'arrêtait pour passer à son tour, lorsqu'il survenait quelqu'un. Si on lui disait : « Pourquoi n'ouvrez-vous pas ? — Je ne suis pas pressé, » répondait-il. Enfin il gagnait la rue sans regarder personne, et en échangeant seulement son salut ordinaire : « Loués soient Jésus et Marie ! » On voit que loin de prendre la moindre licence, il pratiquait la dépendance la plus absolue, jusqu'à ne pas se lever de table, si on ne lui disait : Prenez votre lampe et allez vous coucher. « Il semblait, dit Gaudence dans ses dépositions, vouloir dépendre de moi pour ses sorties, et de ma femme pour ses repas. »

Ses charitables hôtes ne comprenaient pas comment il pouvait, épuisé comme il l'était par les voyages, subsister sans manger autre

chose qu'un léger souper. Il faut, en effet, recourir ici à une protection spéciale de Dieu, qui voulait sans doute prouver que Benoît était bien ce juste dont parle le livre de l'Ecclésiastique, que Dieu nourrit du pain de vie et d'intelligence, et qu'il abreuve de l'eau salutaire de la sagesse [a]. Aussi en parfait imitateur de Jésus-Christ aurait-il pu dire comme ce divin Sauveur : « J'ai une autre nourriture inconnue, celle de faire la volonté de mon Père céleste [b]. » Dieu, qui le voulait dans la voie où il était engagé, lui envoyait d'en haut les forces et la santé, nécessaires pour soutenir son existence.

Un autre sujet d'étonnement non moins grand pour la famille Sori, c'était le détachement absolu de Benoît, qui lui faisait refuser tout ce qui ne lui paraissait pas indispensablement nécessaire, et nous avons déjà vu plus d'une fois dans quelles limites étroites il renfermait la stricte nécessité. Souvent ils lui offrirent chaussures, bas, chemises, vêtements, toujours en vain; seulement un jour il accepta un vieux chapeau et une paire de souliers déjà très-usés, en remplacement des siens qui étaient dans un tel état de délabrement, que la servante n'eut rien de plus pressé que de les jeter aux immondices, au grand regret de ses maîtres qui auraient voulu les conserver comme une espèce de reliques. « Vous ne savez pas, lui dit Barbe en la réprimandant, qu'un jour elles seront réputées précieuses. »

La charitable maîtresse imagina de faire confectionner un sarrau de grosse toile, qui aurait au moins caché ses haillons. Mais Benoît ne repoussait pas seulement la finesse des étoffes, il ne voulait rien qui ne fût le rebut des autres, et il ne fut pas possible de le faire consentir à se couvrir de toile neuve. « Non, non, répétait-il, je n'en ai pas besoin, donnez cette casaque à d'autres plus nécessiteux. » Ayant accepté un gilet encore assez bon, il le cacha soigneusement sous sa redingote et dit en riant : « Il ne faut pas qu'un pauvre fasse montre de ses beaux habits. » Pour le décider à quitter une chemise tombant en lambeaux et un mouchoir troué de toutes parts, on eut recours au commandement, et il céda par obéissance. Mais on craignait de lui faire une trop grande violence, en usant fréquemment de ce moyen, et l'on avait fini par lui dire, quand on voulait lui donner

[a] Eccli. xv. 3. = [b] Joan. iv. 32 et 34.

quelque chose : « Eh bien, on le mettra dans votre chambre, et vous ferez ce que Dieu vous inspirera. » La veille de son départ pour Rome, on le pourvut, de cette façon, de chaussures et de souliers, espérant que le besoin évident qu'il en avait pour la marche, le déciderait à les emporter, comme on l'en avait sollicité : mais après sa sortie, on les retrouva dans le même endroit où on les avait déposés.

Nous ne savons si nous devons demander pardon à nos lecteurs de ces détails minutieux, qui semblent peu dignes d'une biographie : mais sans cela, ils n'auraient pas une idée suffisante de la sévérité que mettait Benoît dans la pratique de la pauvreté ; ils ne comprendraient pas non plus tout le mérite de l'esprit de foi, de la part de ses hôtes qui savaient percer cette écorce rebutante, et voir sous cette enveloppe sordide une âme d'un grand prix ; bien plus, qui trouvaient bonheur et gloire à frayer avec un pauvre d'un aspect si repoussant. Il est vrai que la vertu intérieure rayonnait sur cette face et l'embellissait d'un charme attrayant ; mais encore fallait-il pour y être sensible, d'autres yeux que ceux de la chair. C'est là sans doute ce que le Seigneur voulut récompenser dans les époux Sori, comme le sieur Gaudence va nous le raconter lui-même.

« Un soir, dit-il, j'entamai la conversation avec Benoît-Joseph, et par une certaine confiance que j'avais en lui, je lui parlai de mes affaires qui n'étaient pas en état de prospérité. Je lui fis la confidence que je devais de quatre à cinq cents écus, et que les rentrées se faisant mal, j'étais assez embarrassé dans mon négoce. A ces doléances il ne répondait rien, mais il élevait de temps en temps ses yeux vers le ciel. Comme je revins une autre fois, je ne sais comment, sur ce même sujet, sa contenance fut la même, et d'après le conseil de Barbe, je m'abstins dorénavant de l'en entretenir davantage, de crainte de lui causer du trouble. Depuis lors, il s'informait tous les soirs si nous étions contents de la vente. Le fait est que pendant le temps qu'il a logé chez nous, le concours et le débit augmentèrent dans ma boutique, et dans l'espace de trois années, j'ai pu payer toutes mes dettes, et généralement mes affaires ont prospéré. Je ne puis l'attribuer qu'à la bénédiction du ciel, qui m'a été obtenue par

les prières de Benoît, qui à chaque retour ne manqua pas de me demander si j'étais plus content de mes gains, et si la vente allait bien. Ainsi le pensait également ma femme, qui disait que la Providence était entrée chez nous avec lui. »

Lorsque Benoît quitta la maison de ces braves hôteliers, après y avoir logé vingt-deux jours, Barbe essaya de lui glisser dans la main deux *pauls*, pour qu'il pût, lui dit-elle, prendre un peu de vin en route et réparer ses forces; mais il fut impossible de le déterminer à les recevoir. « Les pauvres, disait-il, ne portent pas d'argent avec eux. L'eau des fossés leur suffit pour se désaltérer; si j'ai bu un peu de vin chez vous, c'était pour vous obéir, mais je ne bois jamais que de l'eau. » Il finit par accepter un *pagnotte*; puis il prend son paquet qu'il avait cessé de porter à l'église, depuis qu'il avait un logement fixe, le met sur ses épaules, et retourne à la basilique, pour prendre congé de sa bonne Mère.

Midi sonne; il repasse auprès de ses hôtes pour prendre aussi congé d'eux. On veut lui faire manger quelque aliment, mais il ne veut rien; ce n'est pas son heure, et il ne s'inquiète nullement de ce qu'il trouvera en chemin. Gaudence l'accompagna jusque près d'un lieu nommé Montréale, malgré ses résistances, et en le quittant le pria de lui écrire dans le courant de l'année, ajoutant qu'en tout cas il l'attendait l'année suivante. « Il n'est pas besoin d'écrire, dit Benoît; cela ne servirait de rien : mais, si Dieu le veut, nous nous reverrons. » Revenu chez lui, ce brave homme ne pouvait retenir ses larmes, en racontant à sa femme la manière humble dont Benoît lui avait dit ces dernières paroles, et l'avait remercié de la charité dont il avait été l'objet. Son séjour à Lorette avait duré deux mois complets.

CHAPITRE III

Séjour à Rome de 1780-1781.

Beatus vir cui non imputavit Dominus peccatum, nec est in spiritus ejus dolus. (Ps. XXXI. 2.)

Bienheureux l'homme à qui le Seigneur n'impute point de péché, et dont l'esprit est exempt de toute duplicité.

A son retour de Lorette à Rome, en juin 1780, Benoît était venu saluer l'Administrateur de l'hospice évangélique, et lui demander la permission d'y rentrer. A cette occasion, l'abbé Mancini lui demanda s'il apportait la réponse à sa lettre : mais Benoît lui avoua franchement qu'il n'avait point repassé par le monastère, parce que les religieuses l'avaient traité avec trop d'honneur. « Elles se sont moquées de moi, dit-il, en se recommandant à mes prières, comme si j'étais quelque chose de bon, tandis que je ne suis qu'un vil pécheur. » L'Ecclésiastique lui fit observer que les religieuses n'avaient fait en cela que se conformer à la recommandation de l'Apôtre saint Jacques : *Priez les uns pour les autres, afin que vous soyez tous sauvés* [a], et que tous, nous avons le besoin et le devoir de contribuer mutuellement à notre salut. Benoît le savait et le pratiquait : mais la chaleur qu'avaient mise ces bonnes clarisses dans leur recommandation, avait effarouché son humilité. Bientôt après arriva par une autre voie la réponse de l'Abbesse, qui remerciait avec effusion l'Administrateur, du plaisir qu'il avait causé à toute la communauté, en leur faisant connaître le saint Pauvre.

[a] Jac. v. 6.

A peine arrivé, Benoît recommença la visite des églises qu'il avait coutume de fréquenter. Il allait ordinairement à celle des Douze-Apôtres [26] les lundis et les jeudis, pour recevoir la bénédiction du saint Sacrement qui s'y donnait ces jours-là vers midi. Cette fréquentation donna lieu à divers incidents qui furent pour notre Bienheureux autant d'occasions de vertu. Un clerc de sacristie, nommé Pierre Giansanini, était témoin depuis deux ou trois ans de ses longues visites, et avait entendu ses soupirs, dans les moments où l'église était déserte. Touché de sa ferveur, il lui offrit plusieurs fois des secours, en lui représentant qu'on pouvait être bon serviteur de Dieu, tout en se soignant convenablement. « Cela ne sert de rien, » répondait ordinairement Benoît. Une autre fois, il donna pour raison que d'autres pauvres qui le regardaient pourraient être jaloux et offenser Dieu par leurs murmures. Enfin ce sacristain parvint, non sans peine, à lui faire accepter la redingote cendrée qui lui servit jusqu'à la mort.

Souvent encore il renouvela ses offres de service au Serviteur de Dieu, en l'invitant à s'adresser à lui, quand il aurait besoin de quelque chose. Ce bon clerc chercha même à l'attirer dans sa demeure pour lui faire partager son repas, mais toujours il était refusé, et il s'aperçut même que Benoît évitait sa rencontre pour décliner ses attentions. Un jour celui-ci avait oublié son bréviaire sur une balustrade, et vint le réclamer à la sacristie où il avait été déposé. « Vous comprenez donc le latin? lui demanda Giansanini. — Un tant soit peu, » répondit-il en souriant. Cette découverte ne laissait plus de doute sur l'éducation qu'il avait dû recevoir, et par conséquent sur la modestie qui cherchait à en cacher les fruits.

Un nommé Antoine Panelli, de Macérata, était venu demeurer à Rome en juin 1780, et avait adopté l'église des Saints-Apôtres pour ses exercices de piété. Il remarqua le Serviteur de Dieu, le vit plusieurs fois s'arrêter devant une image du Sauveur, attachée à un confessionnal, la contempler avec amour et la baiser dévotement. Deux fois il remarqua des distributions d'aumônes faites par de hauts personnages à des pauvres, qui les entouraient aussitôt qu'ils arrivaient dans l'église. Mais Benoît, quoique placé tout auprès, ne leva pas même les yeux et resta tout à fait étranger au mouvement qui se faisait

autour de lui. « Ce n'est pas l'ordinaire des gens de son espèce, pensa ce pieux séculier ; celui-ci doit être un fervent chrétien. »

En rencontrant Benoît dans la rue, Panelli présumait, à un certain mouvement de ses lèvres, qu'il continuait sa prière tout en marchant, et qu'il ne faisait que passer d'une église à une autre, sans interrompre son oraison. Il le retrouvait en effet souvent à Saint-Ignace ; il le revoyait invariablement à la visite des quarante heures, dans l'après-midi, et parfois à l'Ara-Cœli [24], faisant le chemin de la croix. A ce propos, une personne de sa connaissance lui raconta qu'un jour, faisant elle-même la *via crucis*, elle vit sortir tout à coup et sans bruit de derrière un confessionnal, un pauvre en guenilles, dont l'apparition lui causa d'abord une grande peur; mais qu'en le considérant de près pendant ses stations, il lui sembla voir Jésus-Christ en personne suivre la voie du Calvaire ; tant il avait de ressemblance avec le Sauveur par sa contenance, par sa pâleur et par sa chevelure ! et qu'enfin elle ne put résister au désir de s'informer quel était ce pauvre, en allant à la sacristie, où elle décrivit l'impression qu'elle avait reçue.

Panelli passait un jour sur la place des Apôtres au moment où allait se donner une bénédiction. Benoît était agenouillé sous le portique de l'église en face de la grande porte. Pendant ce temps, des jeunes gens oisifs luttaient à coups de pierre, et l'une d'elles, par hasard ou à dessein, atteignit Benoît à la jambe gauche. Le blessé ne fit entendre aucune plainte et ne se retourna même pas du côté de l'agression, quoique la blessure laissât quelque trace de sang. « Quel empire ne faut-il pas avoir sur soi-même, pensa Panelli, pour se montrer insensible à la douleur ! » Deux autres témoins que nous connaissons déjà, Ambroise Frasca et Marie-Claire Donati, voulurent s'approcher pour témoigner leur compassion au Bienheureux, mais il avait déjà disparu.

Nous n'avons pas encore parlé des visites de Benoît à la sainte Colonne de la flagellation, conservée dans l'église de Ste-Praxède [35]. C'était un des monuments sacrés qui faisaient la plus forte impression sur son cœur ; aussi allait-il fréquemment adorer cette relique

insigne entre toutes, en se retraçant les horreurs du supplice qui l'avait ensanglantée. Il recevait ensuite la communion dans la chapelle du Saint-Sacrement, voisine de celle de la colonne, et c'est là que le missionnaire Carézani eut plus de facilité pour l'étudier.

Vers la fin de juillet 1780, un pieux laïc, nommé Constantin Crémaschi, employé dans la banque du marquis Belloni, l'y rencontra plusieurs dimanches de suite. Entendons-le raconter lui-même ses impressions : « Sous ces haillons, me disais-je, il doit y avoir une âme d'une trempe toute particulière. Quoique je fusse resté assez longtemps à le contempler, je le laissai là comme je l'y avais trouvé : mais j'en avais déjà l'esprit tellement plein, qu'au dehors je ne pensais qu'à lui et désirais fort de le revoir. J'eus cette satisfaction dès le dimanche suivant; mon admiration augmenta chaque fois que je le rencontrai, et sans connaître aucune particularité de sa personne, il me vint souvent en pensée que certainement Dieu opérerait de grandes choses pour le glorifier. Aussi je souhaitais fort d'entrer en relations avec lui. »

Dès la troisième rencontre, l'idée vint à Crémaschi de donner à ce pauvre de Jésus-Christ une chemise, dont le besoin lui paraissait urgent; mais il ne le retrouva plus aux mêmes heures à Sainte-Praxède. Ce ne fut qu'un mois après, que, l'ayant aperçu un soir à l'église du Nom-de-Marie [26], il l'attendit à sa sortie après la bénédiction. Le considérant alors en face et de plus près, il croit voir Jésus-Christ même sortant du prétoire, à raison de sa pâleur, de sa maigreur et de la disposition de sa barbe. Il l'aborde et entame la conversation avec une certaine timidité, en lui demandant son nom et sa demeure. Benoît ayant répondu sans s'arrêter, Crémaschi le suit en continuant ses questions. A la fin, il lui fait son offre, en l'invitant à venir à son domicile, qui était près de N.-Dame des Miracles [21], sur la place du Peuple. Il lui fallut répéter son invitation et insister plusieurs fois, en lui donnant sa carte d'adresse, pour arracher le mot *bien*, qu'il prit pour la promesse qu'il désirait. « Je ne puis exprimer, dit-il à ce sujet, le contentement et la jubilation que me causa cette simple parole; j'atteignais mon but, qui était de l'attirer chez moi, afin que ma maison fût honorée par la

présence d'un personnage, qui à mes yeux était le plus grand que je pusse me figurer. »

Toutefois le temps s'écoulait, sans qu'il vît paraître son invité. Aux fêtes de Noël, il le revoit à l'église du Nom-de-Marie et s'empresse de l'accoster, pour l'interroger sur la cause de son retard, et pour le presser de se rendre à son désir. « J'irai, » dit Benoît, et c'en fut assez pour renouveler dans cet homme de foi une si grande joie, qu'oubliant l'affaire pour laquelle il était sorti, il retourne précipitamment chez lui, afin de charger une de ses sœurs de préparer la chemise qu'il venait de promettre. Mais ce ne fut qu'en janvier 1781, après les fêtes de l'Epiphanie, que Benoît se présenta au rendez-vous. Crémaschi se trouvait à table ; aussitôt il se lève, court à sa rencontre, l'introduit, l'invite à s'asseoir, et lui fait en quelque sorte la cour. Benoît hésitait d'abord, mais ne tarde pas à obéir, dit son bienfaiteur, sans excès de timidité, mais avec une grande aisance unie à une modestie exemplaire.

Crémaschi, pour le soustraire aux importunités de ses sœurs qui l'entouraient et le pressaient d'une foule de questions, se hâta de présenter la chemise qu'il lui destinait, et de dire qu'il pouvait agir en toute liberté ; puis l'accompagna par honneur jusqu'à la porte de la rue. S'il n'eût été retenu par un sentiment de respect, il aurait coupé un morceau des guenilles qui couvraient le Bienheureux ; il en eut la pensée, et plus tard il se reprocha de ne l'avoir pas fait. Avant de le quitter du moins, il se recommanda chaudement à ses prières et rentra tout content d'en avoir reçu la promesse formelle par ces mots : « J'y suis bien obligé. »

La mère de cet homme charitable manifesta quelque doute sur la sincérité du Pauvre, et chercha même à prémunir son fils contre lui, en disant que ce pouvait être quelque déserteur, et qu'il était bon de s'en méfier : mais il la réfuta vivement, en affirmant qu'elle avait eu devant les yeux un saint du Paradis. Pour montrer l'estime qu'il en faisait, il ne le nommait jamais en famille, qu'en ajoutant à son nom la qualification de Monsieur. Il aurait bien voulu même lui assigner un subside mensuel : mais il n'eut pas cette satisfaction, parce que Benoît l'évitait, s'étant aperçu de la haute opinion qu'il

avait de lui. De son côté, Crémaschi recherchait sa présence avec plus d'ardeur; il allait tout exprès à la sainte Colonne ou au Nom-de-Marie, dans l'espoir de le rencontrer, et il revenait tout consolé lorsqu'il avait eu la bonne fortune d'apercevoir son saint François d'Assise, étant persuadé que, comme l'ancien, celui-ci avait tout laissé pour dire avec plus de confiance : *Notre Père*, *qui êtes aux cieux*.

Dans le cours de l'année 1780, Benoît commença aussi à fréquenter assidûment l'église de Saint-Ignace [37], surtout les après-midi. Il allait d'ordinaire se placer à la balustrade du côté de l'épître; puis il faisait une station à la chapelle du crucifix, où est un tableau du Sacré-Cœur, et ensuite à celles de l'Annonciation et de Saint-Joseph. Le clerc séculier Vincent Schiandi, gardien de l'église, les premières fois qu'il l'aperçut, conçut de la défiance à cause de sa tenue misérable. Toutefois ses soupçons ne tinrent pas longtemps contre le spectacle d'une si haute piété; il continua de l'observer, non plus comme suspect, mais bien pour s'édifier.

Il fut souvent témoin des élans du Bienheureux, pendant lesquels il le voyait courbé en arrière et sur le point de tomber à la renverse. Quelqu'un étant venu un jour en toute hâte lui dire de courir au secours de ce pauvre, qui paraissait ne pouvoir se soutenir, il répondit en toute assurance : « N'ayez pas peur, je le connais : c'est sa manière de prier. » Il ne cessait de le signaler à ses amis comme un saint, et il disait que les termes lui manquaient pour décrire l'excellence de son oraison; « c'était une statue, c'était un ange, c'était l'homme de prière. »

Comme il paraissait en coûter beaucoup à Benoît de quitter l'église à l'approche de la nuit, il lui arrivait dans le commencement de faire attendre le gardien pour la fermeture des portes : mais une fois averti de se tenir prêt à sortir quand il entendrait le signal, il ne manqua plus de se lever et de partir au premier tintement des clefs. Il n'était pas rare que Schiandi le vît encore dans d'autres églises à l'exposition du saint Sacrement, et alors naissait dans son esprit un doute : de quoi vit-il? car il ne se donne par le temps de mendier. Ayant lui-même peu de ressoûrces, il ne pouvait lui faire l'aumône; néan-

moins il lui donnait quelquefois des débris de pain, en s'excusant de leur dureté. « Il n'importe, disait Benoît, c'est ce qu'il me faut. » Et le clerc ne pouvait assez admirer l'air gracieux qui accompagnait ces paroles.

Pendant l'été de cette même année 1780, il régnait à Rome une fièvre épidémique : les riches désertaient la ville en foule, et les pauvres encombraient les hôpitaux. Benoît devait être plus exposé que tout autre à cette influence atmosphérique, et en effet il tomba malade, sans s'en inquiéter le moins du monde. Théodose le gardien, et tous les habitants de l'hospice, l'exhortaient à garder le lit et à se laisser soigner. L'Administrateur lui-même, le voyant amaigri et languissant, lui demanda ce qu'il avait ; et entendant qu'il s'agissait des fièvres stationnaires, il lui offrit de le faire entrer dans un hôpital, si mieux il n'aimait se guérir à l'hospice. « Oh ! cela ne vaut pas la peine, » dit Benoît, et il n'en continua pas moins son train de vie accoutumé. Sa confiance en Dieu ne fut point trompée ; au bout de quelque temps, il se remit sans avoir employé aucun remède ; ce qui n'arrive guère dans cette sorte d'affection fébrile fort tenace. Alors il disait à ses compagnons : « Vous voyez bien que la bonté divine a pourvu à ma guérison. »

Quoique le jeune abbé Studer, devenu diacre, eût cessé de conduire les pauvres au Colysée, il n'avait point perdu de vue Benoît qu'il reconnaissait à son couvre-misère, nom qu'il donnait à sa redingote. Il le revoyait toujours assez souvent dans les basiliques de Saint-Jean et de Sainte-Marie-Majeure, à Sainte-Croix des Lucquois, au Nom-de-Marie, à Saint-Côme, et pendant l'Avent et le Carême dans toutes les églises stationales [40] ; il le retrouvait plus souvent encore à Saint-Vincent, sa paroisse, où il s'exerçait aux fonctions de son ordre, et où il l'avait reconnu au nombre des pénitents du curé Gabrini. Discourant un jour avec Mancini, dont il partageait l'estime pour Benoît et pour Théodose, il lui dit que l'hiver approchant, il voulait faire don d'une couverture à son hospice, et le pria d'envoyer un de ses administrés pour la prendre. « Je vous enverrai votre ami Théodose, dit l'Administrateur. — Non, envoyez plutôt le Monsieur. » (C'est ainsi qu'il

désignait Benoît, qu'il savait Français, mais dont il ignorait ou ne se rappelait pas le nom.) Celui-ci fut envoyé en effet, voulut rester debout quoique invité à s'asseoir, et pendant que l'abbé Studer allait chercher la couverture, il considérait les tableaux religieux qui garnissaient la chambre, et parmi lesquels était celui du Mauvais Riche. Ne trouvant pas l'explication du sujet représenté, il la demanda et se fit désigner la figure qui représentait Lazare. Alors il se mit à la contempler avec un sentiment de satisfaction qui le fit changer de couleur. Il se reconnaissait sans doute dans ce personnage de la parabole, ou plutôt il aspirait à le rejoindre dans le sein d'Abraham.

Dans le courant d'octobre, Gaétan Réder officiait à la grand'messe d'exposition du Saint-Sacrement pour les quarante heures dans l'église de Sainte-Martine. Il voit entrer Benoît qui se place à la balustrade du côté de l'Evangile, en sorte que durant le chant du *Credo*, il eut le temps de l'examiner du siége où il était assis. Il ne pouvait détacher ses yeux de ce pauvre, dont la contenance lui offrait une image des esprits célestes, qui se tiennent devant la face du Tout-Puissant au pied de son trône. En sortant, après la cérémonie, il le vit encore dans son attitude de chérubin. Quatre ou cinq heures après, il revient, le retrouve dans la même position, et apprend du clerc de garde qu'elle n'a pas varié un instant. « Oh ! pour le coup, s'écria-t-il, si cet homme était prêtre, il suffirait à lui seul pour faire toutes les heures d'adoration ! » Puis, par un humble retour sur lui-même, se comparant à cet adorateur si fervent : « Quelle honte, se disait-il, pour tant de chrétiens, et spécialement pour nous autres prêtres, qui avons tant de peine à passer une heure devant le Roi des rois ; et encore il nous faut un prie-Dieu, avec coussins et autres commodités, tandis que voilà un pauvre hère, mal nourri, mal vêtu, épuisé de mortifications, qui se tient là plusieurs heures de suite, à genoux sur le pavé, sans aucune aisance et sans changer même d'attitude ! ! ! » Cette pensée lui revenait par la suite toutes les fois qu'il revoyait Benoît, avec lequel cependant il n'échangea jamais une parole.

Le 20 novembre ; veille de la Présentation de la sainte Vierge, l'exposition des quarante heures avait lieu dans l'église de N.-D. de

Monticelli[37], desservie par les Pères de la Doctrine chrétienne, dits les Doctrinaires. Le curé Perfetti siégeait au confessionnal de grand matin, et après divers pénitents, il s'en présenta un qui portait les livrées de la misère, et qu'il pensa n'avoir encore jamais confessé. Ce Père, voyant dans les déclarations de ce pauvre une pureté de conscience qui l'étonna, se mit à lui faire diverses interrogations. Sa surprise augmenta par les réponses simples, justes et concises qu'il obtint; et continuant à l'interroger sur des points de conscience plus relevés, il éprouva une sorte de stupeur en découvrant un fond si excellent sous une écorce si grossière.

Dès lors, il entreprit de sonder ce fond qui paraissait si riche en vertus, et il eut avec son nouveau pénitent une conférence de la plus haute spiritualité, où les quarts d'heure passaient avec rapidité, et où le Père acquit une profonde connaissance de cette âme d'élite. Il termina cet entretien en exhortant le Bienheureux à l'amour de Dieu, en reconnaissance de la charité que le Sauveur nous montre dans la divine Eucharistie; puis il ajouta quelques réflexions sur la dévotion à la très-sainte Vierge, « plutôt, dit-il, pour remplir le devoir de ma charge, que par le besoin qu'en eût ce serviteur de Dieu : car je l'avais trouvé brûlant du saint amour de Jésus et d'une tendresse inouie envers Marie, en sorte qu'édifié au dernier point, je ne pus que l'encourager à s'avancer de plus en plus dans le service de Dieu et à croître en perfection. »

En novembre 1782, c'est-à-dire deux ans plus tard, le P. Perfetti revit, à l'occasion de la même fête aux quarante heures de *Monticelli*, Benoît en adoration dès le matin, puis à la table de communion, et le soir dans la chapelle de la Sainte-Vierge. Ne le reconnaissant pas d'abord, il le suspecta et le surveilla : mais à la vue de sa modestie et de sa dévotion, la réflexion réveilla ses souvenirs, et il crut même se rappeler qu'il l'avait confessé plus d'une fois. Enfin le dernier jour de carnaval 1783, il le retrouva à Sainte-Marie-Majeure devant le Saint-Sacrement, et s'étant mis à dire son bréviaire, il employa plus de deux heures pour l'achever, tant son attention était sollicitée par le Séraphin qu'il avait près de lui! Il le voyait alterner la lecture et la méditation, de temps en temps lever les yeux vers le Saint-Sacre-

ment, ou faire des inclinations de tête et d'autres signes, avec tant de naturel, qu'il se retira ayant l'imagination frappée de ce spectacle, et qu'il en parlait à tous ceux de sa connaissance qu'il rencontrait.

Durant les fêtes de Noël, l'abbé Mancini, voulant exciter la ferveur de ses pauvres, proposa aux plus pieux d'aller visiter la sainte crèche pendant un certain nombre de jours, et d'y faire pendant une heure des prières, dont il leur donna une note, pour une fin qu'il avait en vue. Lorsqu'il en parla à Benoît, celui-ci ne se montra pas très-disposé, parce que les conditions lui paraissaient un peu vagues, et qu'il craignait de se charger d'une obligation mal définie, qui lui aurait ensuite causé des inquiétudes par rapport à son accomplissement. « J'irai, répondit néanmoins le Bienheureux, si vous me le commandez. — Non, dit l'Administrateur, ce n'est point mon intention : je ne veux le devoir qu'à votre charité. — J'irai donc, reprit Benoît ; veuillez me montrer les prières que je devrai réciter. » Après les avoir examinées, il dit qu'une heure n'était pas suffisante, parce qu'il ne fallait pas *estropier* la prière, et il ajouta : « Vous plairait-il que j'employasse en outre quelque temps à méditer la Passion ? — Assurément, je vous le permets, dit Mancini. — Eh bien ! conclut Benoît, si vous vous en contentez, j'y mettrai deux heures pendant les douze jours. » L'Administrateur n'eut pas de peine à consentir à un marché semblable, et fut charmé d'avoir un tel intercesseur pour obtenir la grâce qu'il désirait.

Lucie Gaïni-Zecchini, dès l'année 1775, avait connu de vue Benoît au Colysée, où sa mère la conduisait, les vendredis et les dimanches, au chemin de croix fait par la Confrérie dont nous avons parlé. En le voyant préparer sa paille dans sa niche, elle eut souvent la pensée de lui donner de quoi payer son logement : mais toujours son désir éprouvait quelque obstacle imprévu. Devenue, en 1776, femme Rinaldi, elle avait continué à le voir en différentes églises, et comme il arrivait à toutes les personnes pieuses, elle croissait à mesure en estime pour lui.

Au commencement de l'année 1781, la pensée lui vint de pourvoir ce bon pauvre de vieux vêtements de la garde-robe de son mari, et de

l'inviter à venir les chercher chez elle, espérant y trouver l'occasion de l'entretenir, d'autant plus qu'elle le savait Français et qu'elle avait passablement étudié sa langue. Un jour, au sortir de l'exercice de la bonne mort au *Jésus*, elle l'arrête sur le perron de l'église, et se dispose à lui offrir les hardes qu'elle lui destinait; mais avant qu'elle eût eu le temps d'ouvrir la bouche, Benoît, à qui elle était inconnue, la prévient en lui disant : « Je vous remercie de votre charitable intention ; dans ce moment je n'ai besoin de rien : voyez, un compatriote logé à Saint-Louis m'a donné ce qui m'était nécessaire; faites cette charité à un autre. » La surprise de ce refus anticipé coupa la parole à cette bonne personne, et le déplaisir de ne pouvoir lui faire accepter ce don, lui fit venir les larmes aux yeux. Alors Benoît rénouvela ses remercîments et promit de prier pour elle. Dans la suite, cette dame profita de la facilité qu'elle avait de lui parler en français, pour se recommander à ses prières.

La même dame avait un frère nommé Antoine Zecchini, attaché à la maison du Cardinal Vicaire de Rome. Il avait eu d'abord de fortes préventions contre ce pauvre qu'il regardait comme un oisif et un vagabond, et qu'il soupçonnait même d'hypocrisie et de friponnerie, pensant qu'il se vêtait aussi misérablement pour exciter la pitié et s'attirer des aumônes plus abondantes. Cependant, lorsqu'il connut le fait arrivé à sa sœur, il examina son homme de plus près, et il revint un peu de son préjugé. Un jour qu'en famille l'on discourait des bons serviteurs de Dieu qui vivaient à Rome, son beau-frère Rinaldi lui dit qu'entre autres il en connaissait un, qui à l'extérieur ne paraissait qu'un sale mendiant, mais qui par son assiduité et sa dévotion dans les églises, méritait d'être compté au nombre des meilleurs; qu'il avait fait lui-même, comme sa femme, l'expérience de son désintéressement. Zecchini résolut de saisir la première occasion qui se présenterait de mettre aussi Benoît à l'épreuve.

Un jour, au sortir de la bénédiction du Saint-Sacrement aux Saints-Apôtres, il lui met en main un double bayoque qui est reçu par Benoît avec la plus grande indifférence, et il se met à le suivre dans la rue. A la porte du palais Muti, stationnait une pauvre femme entourée de plusieurs enfants; Benoît, en passant, lui remet la

monnaie qu'il tenait encore à la main. Zecchini s'approche de la pauvresse et lui demande ce que lui a donné ce pauvre. « Il faut, dit-elle, qu'il soit à moitié fou ; car il m'a donné deux bayoques, que voici. » Zecchini reconnaît sa pièce, et plein d'admiration, il rapporte ce trait à ses amis, en ajoutant : « Voyez cet homme qui a toute l'encolure d'un mendiant, je désirerais que mon âme fût placée dans le ciel à ses pieds. »

En mars 1781, Benoît suivit, jusqu'à son départ pour Lorette, la station quadragésimale aux Saints-Apôtres. Giansanini, le voyant assis pendant le sermon sur un banc près de la porte, jugea qu'il devait être d'une extrême faiblesse, pour déroger ainsi à ses habitudes, et sentit redoubler l'intérêt qu'il lui portait. Dans le courant du carême, il le voit passer sur la place et l'appelle pour lui demander comment il va. « Bien, répond le Bienheureux ; je pars pour Lorette. — Je vous en félicite ; recommandez-moi à la sainte Vierge. Avez-vous besoin de quelque chose pour votre voyage ? — Si vous voulez me faire la charité d'une paire de chausses, je vous en serai reconnaissant. — Demain je vous l'apporterai. » Il lui en apporta deux ou trois paires, dans l'intention de les lui donner toutes : mais Benoît choisit la plus mauvaise, et ne voulut absolument pas des autres. « Prenez au moins ces cinq bayoques. — Oh ! non ; vous n'êtes pas riche non plus. » Le clerc, riant de ce scrupule, lui dit : « Mais les pauvres peuvent encore faire l'aumône à d'autres plus pauvres qu'eux ; prenez toujours. » Alors Benoît les accepta, remercia de son inclination de tête, et partit.



CHAPITRE IV.

Pèlerinage à Lorette en 1781.

Beatus vir qui non abiit in concilio impiorum, et in via peccatorum non stetit. (Ps. I. 1.)

Bienheureux l'homme qui n'a point pris part à la société des impies, et qui n'a point marché dans la voie des pécheurs.

Lorsque Benoît alla dans le cours du carême de 1781, demander à l'Administrateur de l'hospice la permission de partir pour Lorette, celui-ci lui proposa de voyager de compagnie avec un bon vieillard du même hospice, qui avait à passer par cette ville en s'en retournant dans sa patrie. Cette proposition était dictée par la charité de l'Ecclésiastique, qui remarquait une diminution de forces dans son protégé, et qui ne le voyait pas sans appréhension s'exposer seul à périr d'inanition ou de lassitude, au milieu des montagnes et des forêts. Le Bienheureux refusa d'une manière positive, en disant qu'il se plaisait à voyager solitairement; et pressé par les observations qui lui furent faites sur l'utilité d'un compagnon de route, il avoua ingénûment qu'il ne voulait être accompagné de personne, pour ne pas être troublé dans sa prière. Il s'en alla donc seul selon sa coutume, mais ne put éviter d'être reconnu quelque part, par une de ces circonstances que ménageait la Providence, pour constater de plus en plus toutes ses démarches.

Sur cette même route qu'il avait tenue l'année précédente, à moitié chemin de Mont-Lupone à Mont-Santo, il fut surpris à la chute du

jour par une grande pluie. Deux frères laboureurs, Félix-Antoine et Joseph-Antoine Pallotti, dont l'habitation était située sur le bord du chemin, en un lieu nommé Saint-Martin, voyant ce pèlerin qui cherchait à s'abriter au pied de leur escalier, l'invitèrent par pitié à entrer et à passer la nuit dans la ferme. Alors il demanda s'il y avait une chambre à four où il pût se retirer, et on lui offrit de coucher plutôt à l'étable, où il serait plus chaudement. C'était encore là un des logements dont s'accommodait son humilité, en sorte qu'il accepta sans difficulté.

A la première vue de sa mise, ces bons paysans avaient éprouvé une sorte d'éloignement accompagné de défiance; un vêtement lacéré et ceint d'une corde, un mince paquet sur les épaules, et une enveloppe de peau noire renfermant quelques livres et pendue à sa ceinture, formaient un équipage un peu équivoque; mais en examinant de plus près l'air de candeur et d'honnêteté de ce pauvre, ils sentirent une certaine sympathie pour lui, et lui offrirent quelques aliments. Pendant son léger souper, ils lui firent plusieurs questions, auxquelles il satisfit à sa façon accoutumée, par monosyllabes : D'où il est? — De Boulogne. — Où il réside? — A Rome, logé par charité. — D'où il vient? — De Morrovalle. — Où il va? — A Lorette. On le conduit ensuite à l'étable, avec une botte de paille et une couverture. Une heure après, l'un des frères vient pour fermer l'étable, et le trouve priant à genoux, les bras étendus en croix, sans le plus léger mouvement. Quand on vint ouvrir la porte au point du jour, Benoît était encore en oraison dans l'attitude de la veille.

Cette circonstance augmenta beaucoup l'estime que les deux frères avaient conçue de leur hôte, qu'ils regardèrent dès lors comme un saint. Tout aussitôt ils pensèrent, en vrais villageois, à profiter de son crédit auprès de Dieu, pour lui faire deviner les bons numéros du tirage futur de la loterie. Par une espèce de honte, ils n'osent pas brusquer leur demande, et afin d'ouvrir la voie, ils commencent par s'informer s'il a jamais assisté au tirage qui se fait publiquement à Rome. Benoît d'abord garde le silence, comme s'il n'avait pas compris, et à une seconde interrogation, il répond avec vivacité : « Quel tirage? quelle loterie? Ceci n'est pas l'affaire des pauvres. »

Cette saillie fit rougir les fermiers, et refoula le désir cupide auquel ils avaient cédé. Ensuite, entendant le Pèlerin les remercier de leurs bontés et prendre congé, ils lui offrirent un pain pour son viatique. Benoît fit difficulté de le recevoir, disant que Dieu l'en pourvoirait quand il en aurait besoin, et comme ils insistèrent, il finit par l'accepter, et se remit en marche.

Le lendemain, un des deux frères étant allé travailler au monastère de Sainte-Claire, dont ils cultivaient les champs, s'empressa de raconter à l'Abbesse la rencontre qu'ils avaient faite, et les actes de vertu qu'ils avaient remarqués. Elle comprit aussitôt que ce pauvre était le Saint de l'année précédente, étant déjà informée de son passage par le facteur du couvent, qui l'avait rencontré dans le voisinage, et elle félicita le cultivateur de la bonne fortune que Dieu lui avait envoyée.

Benoît s'était sans doute arrêté dans quelque sanctuaire plus qu'il n'avait d'abord projeté; car les fêtes de Pâques se passèrent sans qu'on le vît à Lorette. Ce ne fut qu'après l'octave, c'est-à-dire après le 22 avril, qu'un matin Gaudence Sori, passant accidentellement par la rue de la Pêcherie, le vit arriver dans le triste état où l'avaient réduit les fatigues de la marche, et surtout les pluies qui avaient précédé. Aussitôt qu'il l'aperçoit : « Benoît, lui dit-il, pourquoi ne venez-vous pas à la maison? — D'abord à la Madone, répond le voyageur; puis après j'irai chez vous. » En effet il va s'installer dans la Basilique pour le reste de la journée, comme s'il fût descendu de la voiture la plus commode, et qu'il se fût restauré par un bon repas.

Le soir, comme il tardait à Barbe de le voir, son mari fit sentinelle pour le voir sortir de l'église et ne pas le manquer. Benoît arrive enfin et se présente en disant : « Vous voulez donc bien me faire la charité encore cette année : mais je pourrai vous incommoder. — Non, non; vous nous faites bien plaisir, lui dit Barbe; allez dans votre chambre sans cérémonie, déposer votre paquet, et venez vite prendre votre souper qui est tout prêt. » Il obéit en remerciant de la manière la plus humble. Quand il fut à table, Barbe l'avertit que Marianne, sa fille aînée, et son plus

jeune enfant, le petit Joseph, revenaient de l'école, et désiraient le voir pour lui souhaiter le bonjour. « Oh ! dit-il, que veulent-ils voir? Ils ne verront qu'un loup. » Toutefois, quand ils entrèrent, il leur sourit gracieusement et leur parla très-amicalement.

Les hôtes de Benoît, qui connaissaient le caractère de sa vertu, et qui le voyaient plus défait et plus mal vêtu qu'auparavant, se résolurent à user plus souvent de la contrainte de l'obéissance pour modérer ses privations. Ainsi Barbe ayant vu le col de sa chemise fort noirci, l'obligea à en mettre une autre dès le lendemain pour faire laver la sienne, et il le fit après quelque résistance. « Ce n'est pas la peine, disait-il (en italien : Cela ne sert pas). — Cela sert beaucoup, repartit Barbe ; car si en route vous tombiez malade et que vous alliez dans un hôpital ou ailleurs, il est bon d'avoir du linge propre de quoi changer. » Il baissa la tête sans répliquer, et quand sa chemise lui fut rendue, il remercia comme d'un grand bienfait. Barbe lui fit endosser un gilet de flanelle par le même procédé ; puis accepter un nouveau mouchoir en place du sien, ressemblant à un torchon de vaisselle. Elle revint aussi sur la proposition d'un sarrau de toile; mais trouvant une répugnance trop prononcée après qu'il eut levé les yeux au ciel, elle s'abstint de lui en faire un commandement.

Comme on avait remarqué qu'en le laissant seul à table, il ne prenait qu'une réfection insuffisante, on fit en sorte qu'il y eût toujours quelqu'un qui fût présent à son souper, d'abord pour le faire asseoir (ce qu'il n'aurait pas fait sans ordre) ; puis pour le presser, disons mieux, pour le forcer à manger. Si le mari ou la femme ne pouvait y assister, on lui envoyait la ménagère chargée de lui dire : « Les maîtres de la maison le veulent. » Il se lamentait souvent : « Mais c'est trop pour un pauvre ; vous oubliez donc que je suis un misérable. — Oui, oui ; nous vous connaissons, et c'est pour cela que vous ne devez pas nous empêcher de vous faire la charité. » Quelquefois on faisait intervenir l'abbé Valéri, à qui le mot était donné ; il venait à l'heure où il savait le trouver à souper, et employait aussi la voie du commandement pour l'obliger à s'asseoir en sa présence, et à manger ce qu'on lui servait, selon la recommandation de Jésus-Christ à ses disciples. Benoît n'hésitait plus alors, même à entamer le

pain qui était devant lui, et à goûter de tous les aliments qui lui étaient apportés. En se retirant, le prêtre lui recommandait d'être docile à ses hôtes, pour tout ce qui concernait la nourriture et les vêtements. En un mot, il s'était formé entre ses amis une conjuration charitable, dirigée contre l'excès de ses austérités.

Un soir, l'abbé Valéri dit à Barbe que Benoît avait besoin d'un chapelet, parce que le sien était ou perdu ou brisé. Elle lui en montre aussitôt un en grains de bois, enchaînés de fil de laiton, avec une médaille de la madone de Lorette en même métal. Il en est content et se le passe au cou, et on le lui revit l'année suivante. L'abbé Gaspar voulait le payer : mais Barbe répond que Benoît étant leur hôte, c'est à eux de lui fournir tout ce qui lui est nécessaire. Autant elle était jalouse de ce privilége, autant elle l'était de la possession de tout ce qui avait été à son usage; car il est bon de noter qu'elle tenait en réserve et à part, nappe, assiettes et autres objets dont il s'était servi, et ne voulait pas que personne s'en servît après lui, par considération pour sa sainteté.

Un autre jour, au moment de la rentrée de Benoît, il se trouva dans la boutique un habitant qui par zèle déclamait contre certaines personnes, et les accusait d'être un objet de scandale dans les promenades publiques. A la vue de Benoît, il lui adressa la parole pour lui demander : « Qu'en pensez-vous? » Celui-ci, qui pensa que la charité pouvait être blessée par de tels discours, fut légèrement troublé, et répondit avec autant d'adresse que de modestie : « Pour moi, je n'y vais pas, et n'ai pas l'occasion d'être scandalisé. » Cette réprimande indirecte fut comprise, et le médisant se retira un peu mortifié.

Quelques jours après, la nuit était close depuis une demi-heure, et Benoît n'était pas rentré. La femme Sori, quoique très-occupée à servir les chalands, s'en aperçut et demanda si on ne l'avait pas vu passer à son insu. Sur une réponse négative, elle regarde dans la rue, et le voit appuyé contre un mur de face, la tête basse et immobile, et les mains croisées comme toujours. Elle sort pour l'appeler : « Pourquoi n'êtes-vous pas entré? — Je ne suis pas pressé, répond-il en s'avançant : il faut laisser servir les acheteurs étrangers; cela m'est égal d'attendre. » Un jour Barbe présidait à la cuisine pour préparer le

souper de quelques nouveaux arrivés. Benoît, qui était présent, s'inquiéta de ce qu'elle faisait, dans la crainte d'en être l'objet, et lui demanda pourquoi elle n'allait pas à son comptoir. Elle lui répondit que son mari y était et qu'elle s'occupait du ménage. « J'avais peur, lui dit-il, que vous ne fussiez occupée par rapport à moi. » Ce fait arriva plus d'une fois, et montre avec quelle discrétion il usait de la bienveillance de ses hôtes. Barbe se plaignait un autre jour en sa présence, des tribulations que lui causaient les gens de service, et d'autres peines qu'elle venait d'éprouver. Benoît écouta tout et lui dit ensuite : « Notre consolation n'est pas dans ce monde, qui est une vallée de larmes ; mais elle sera grande au delà du tombeau. »

Quinze jours après son arrivée, il annonça son départ à l'abbé Valéri, qui voulut lui donner quelque argent. « Qu'en ferais-je? » lui dit Benoît. Mot sublime de détachement, avec lequel il avait familiarisé ses amis. « Mais encore, lui dit M. Valéri, prenez-en ce que vous voudrez. » Et il prit deux ou trois bayoques; et comme cet abbé demanda qu'il se souvînt de lui dans toutes ses prières, il réfléchit un peu, leva les yeux au ciel, et répondit : « Ce serait une trop grande charge; je prierai pour vous quand je m'en souviendrai. »

Le soir, en rentrant au logis, il fit à la famille Sori la même annonce de son départ pour le lendemain. Barbe, surprise de la brièveté de son séjour, lui en témoigna son regret, et cherchait à le retenir plus longtemps, mais sans pouvoir le faire changer de résolution. Alors elle le conjura de prier beaucoup pour elle, en lui faisant part de son état de grossesse avancée de cinq mois, et lui confiant qu'elle avait toujours souffert beaucoup dans toutes ses couches précédentes. « Recommandez-moi à Dieu, dit-elle, pour que celle-ci soit plus heureuse que les autres. » Ce qui encourageait la confiance de cette femme, c'est que, chaque fois qu'elle ou son mari se recommandait à ses prières, il répondait communément : « J'y suis obligé. » Elle voyait aussi que pendant le séjour de Benoît, le débit de leurs marchandises augmentait au point qu'elle avait elle-même peine à y croire. « Il semblait, disait-elle, que la divine Providence faisait pleuvoir sur notre maison, pendant que le Serviteur de Dieu l'habi-

tait. » Elle obtint aussi la récompense personnelle de sa foi et de sa charité; car elle eut une couche très-heureuse : et cette grâce obtenue par elle, deviendra par la suite le principe de la confiance des femmes enceintes dans l'intercession de Benoît, qu'un grand nombre n'invoquera point en vain.

Le lendemain Benoît, après avoir passé la matinée dans la basilique, revint faire ses adieux vers midi, et ne trouvant que Gaudence, il le chargea de transmettre à Barbe ses plus humbles remercîments. Celui-ci répéta l'invitation que sa femme lui avait déjà faite la veille : « Quand vous viendrez l'an prochain, comme je l'espère, venez tout droit à la maison; nous connaîtrons par-là que vous agréez la charité que nous vous faisons; car vous voyez bien que nous vous traitons comme un pauvre et sans cérémonies. » A ces recommandations conçues en langage qui lui convenait, Benoît fit une inclination de tête en signe d'acquiescement. « Avez-vous besoin de quelque chose pour votre voyage? » lui dit encore le Marchand. La réponse aurait de quoi surprendre, si nous ne connaissions suffisamment désormais le désintéressement de notre Bienheureux : « Mon bâton est un peu faible, voulez-vous m'en donner un autre? — En voici un qu'a laissé un autre voyageur; mais prenez au moins ce demi-pain. » Benoît accepta et partit à jeun comme les autres jours.

Un avocat romain, nommé Morelli, avait une propriété dans la direction de Lorette, assez loin du grand chemin. Son fermier lui rapporta que Benoît avait passé et logé chez lui plus d'une fois dans ses dernières années, n'acceptant qu'un très-mince repas, et ne voulant absolument rien emporter pour la continuation de sa route. Cette relation appela l'attention du Patron qui, ayant sans doute examiné le Pèlerin après son retour à Rome, disait ensuite avec enthousiasme que c'était un grand saint.

Benoît était revenu à Rome et rentré à l'hospice depuis longtemps, lorsqu'au mois d'octobre de cette même année 1781, l'abbé Mancini fit le voyage de Lorette pour affaires particulières, et visita le monastère de Mont-Lupone. Il apprit alors du facteur, qu'au printemps précédent il avait rencontré Benoît près de Morrovalle et

l'avait invité à venir au couvent où il serait bien reçu, mais que le Pèlerin, sans parler, lui avait fait signe qu'il ne pouvait pas, et cet homme ne s'expliquait pas ce refus, dans l'extrême besoin de secours où il l'avait vu. L'Ecclésiastique, qui en savait la raison, put l'expliquer aux religieuses, qui furent bien fâchées de n'avoir pas été plus discrètes dans leur admiration.

De là Mancini visita un autre monastère de clarisses, situé à Montecchio près de Macérata, où vivaient deux religieuses de grande vertu, Marie-Eléonore Bonomi et Marie-Archangèle Brogli. En conférant avec elles, le discours tomba sur l'hospice des pauvres qu'il administrait, et tout naturellement il leur dit qu'il y avait parmi eux un saint, qui visitait Lorette chaque année. Il en vint à leur raconter l'aventure du couvent de Mont-Lupone. A leur tour, ces deux religieuses témoignèrent un grand désir de le connaître, et prièrent instamment l'Administrateur de le leur envoyer à son prochain pèlerinage de Lorette, d'autant mieux qu'elles étaient presque sur sa route. « Ce ne serait pas la distance qui l'arrêterait, fit Mancini ; il ne voyage qu'à travers champs et forêts : mais je ne suis pas sûr qu'il le veuille, précisément par la crainte d'être traité comme à Mont-Lupone. En tout cas, si j'obtiens qu'il se présente ici, je vous avertis de ne pas lui montrer d'empressement ou même d'égards, si vous ne voulez le mettre en fuite à l'instant. Pour moi, je me suis aperçu que quand on se recommande à ses prières, en ayant l'air d'y attacher de l'importance, c'en est assez pour lui faire appréhender la vanité. Je m'abstiens donc, le plus souvent, de l'inviter à prier pour moi et de lui laisser voir que je tiens à lui, persuadé que je suis qu'il ne m'oublie jamais dans ses prières comme bienfaiteur, et que je dois beaucoup à son intercession. » Ce langage excita plus vivement encore le désir de ces deux saintes clarisses, et elles soupiraient pour le retour du printemps et le passage du Pèlerin.

CHAPITRE V

Souvenirs de l'hospice évangélique.

Beatus vir qui non est lapsus verbo ex ore suo. (Eccli. XIV. 1.)
Bienheureux l'homme qui n'a jamais failli dans aucune parole sortie de sa bouche.

Benoît ne pouvait se trouver dans une réunion d'hommes, sans y saisir des occasions de mérite, et sans y laisser des traces de vertu. C'est ce qui arriva dans l'hospice, où il ne fallait certainement pas s'attendre à ne rencontrer que délicatesse de sentimens et de procédés. Là, il avait pour compagnons des individus dont la grossièreté ne pouvait manquer de donner lieu à des scènes, qui eussent été burlesques, si la sainteté de notre vénérable pauvre n'y avait imprimé un caractère plus sérieux. L'administrateur Mancini le leur proposait d'ailleurs souvent pour modèle, et il ne tenait pas à lui que tout ne s'y passât dans le plus grand ordre.

Au commencement du séjour de Benoît dans l'hospice, il s'y trouva un pauvre que les autres, dans l'ignorance de son nom, désignaient par l'appellation de docteur, à cause de ses sottes et orgueilleuses prétentions. Homme vain et méchant, il ne s'occupait qu'à critiquer tout ce qui se faisait, tranchait du savant, était loquace, médisant, insupportable à tout le monde. A un esprit ainsi fait, la vertu modeste et taciturne ne pouvait que déplaire ; aussi le grand plaisir de ce détracteur était de s'attaquer à Benoît, de le dénigrer et de tourner en ridicule toutes ses actions. Il l'appelait bigot, cafard,

et lui donnait d'autres sobriquets de mépris. Il disait aux autres que sa dévotion n'était qu'hypocrisie et imposture ; qu'il l'avait vu dans les églises se donner de temps en temps des élans, comme pour monter au ciel, et il le singeait pour faire rire à ses dépens.

Benoît ne répondait rien à toutes ces invectives, et le Docteur s'acharnait de plus belle sur lui à cause de son silence ; il le raillait et l'excitait à la réplique par les agaceries les plus piquantes. Dès lors Benoît, qui avait en horreur toute contestation, s'éloignait en lui disant simplement qu'il ne voulait pas lier conversation avec lui. A la longue, le Gardien s'aperçut de la malice de ce railleur et lui imposa silence ; mais son obstination et sa mauvaise conduite le firent bientôt chasser de l'hospice.

Il y eut plus tard un autre pauvre nommé Saturnin, homme extravagant, bavard et malicieux. Il donnait des leçons de grammaire française ; ce qui le faisait appeler par les autres le Maître de langue, ou simplement le Maître. Il se plaisait aussi à contrarier Benoît. Un soir, tandis que celui-ci s'entretenait avec un de ses compagnons, Saturnin s'avance et l'interrompt, en le plaisantant selon sa coutume. Benoît, poussé à bout, laisse échapper une parole italienne, qu'il avait souvent ouïe dans les rues et dont il ne comprenait pas le sens un peu ambigu. Cela fit rire aux dépens du rieur, et mit fin pour cette fois à son importunité. Benoît, voyant l'effet produit, s'en repentit aussitôt et se retira en silence.

Au commencement du carême 1783, le curé de la paroisse fit demander un jour les noms et origines de tous ceux qui habitaient l'hospice, pour opérer son recensement annuel. A cette occasion, Benoît ayant dit qu'il était du diocèse de Boulogne en France, aussitôt Saturnin éclate de rire et lui reproche de ne pas même connaître son pays, parce qu'il était sans doute l'enfant de quelque vagabond et né sur une route. Benoît, au lieu de se fâcher, se mit à sourire lui-même, et fit observer qu'il ne nommait pas son village, qui ne pouvait être connu à Rome, tandis qu'on y connaissait fort bien la ville diocésaine dont le village dépendait. Mais le Maître répliqua : « Vous avez sans doute vu le jour dans le diocèse de Bologne en Italie, de quelque parent français, et vous avez cru que Bologne est en

France. Pour moi, j'ai parcouru toute la France, et je suis sûr qu'il n'y a pas de ville de ce nom. — Il est étonnant qu'un homme qui a voyagé en France, ne sache pas qu'il y a une ville de Boulogne en Picardie, » dit Benoît. Saturnin insista encore en le persifflant, et Benoît finit la contestation en se retirant sans rien ajouter de plus. Il lui aurait suffi, pour confondre l'ignorance de son contradicteur, d'exhiber ses passe-ports : mais il n'avait pas l'amour-propre de remporter une victoire inutile. Cette modération eut pour effet d'adoucir l'humeur caustique de Saturnin, qui cessa de parler de lui en bien ou en mal. Ces deux antagonistes de notre Pèlerin eurent une assez triste fin ; l'un d'eux même, étant devenu fou, mourut dans l'hôpital des aliénés.

Les autres pauvres n'avaient fait aucun cas de ces censures contre le Serviteur de Dieu, dont ils connaissaient la bonté. Tous regardaient ces propos satiriques comme autant d'inepties ; plusieurs même en exprimaient ouvertement leur indignation, et se plaignaient que le trop faible Gardien ne les réprimât pas plus efficacement. L'un d'eux surtout, nommé Antonin Bartolotti, napolitain de Lauriana, entré en juin 1780, ne tarda pas, en homme de sens et pourvu d'instruction, à discerner le mérite d'un tel camarade, et lui témoigna jusqu'à la fin une constante amitié. Il prit souvent sa défense dans les attaques dont nous avons parlé, et il étudiait avec une sorte d'émulation ses habitudes et ses manières. Il fut frappé, un soir en rentrant, de l'élan avec lequel Benoît, en considérant les astres, adressait au ciel son témoignage d'admiration et de gratitude pour les merveilles de Dieu dans la nature.

L'ascendant de la vertu du Bienheureux le faisait respecter, même quand il adressait quelque réprimande : car lorsqu'il entendait quelque parole qui pouvait compromettre une vérité chrétienne ou l'honneur de Dieu, il ne connaissait aucun respect humain. Il cherchait toujours à redresser l'erreur avec discrétion et charité : mais si l'on s'obstinait, il se retirait aussitôt dans sa chambre. Aussi, quand il était présent, on se composait et l'on évitait tout ce qui aurait pu le blesser ; et s'il arrivait au milieu d'une conversation un peu légère,

elle était abandonnée par l'effet du respect qu'il inspirait. C'était, comme les lecteurs s'en souviennent, une prérogative renouvelée de sa jeunesse.

Un pauvre se plaignait, un jour, qu'on lui avait pris un pain, et soupçonnait le coupable. Mais n'étant pas certain, il se contentait de menacer en général, disant que quand il connaîtrait le voleur, il lui ferait un mauvais parti. Pendant trois ou quatre soirées, il revint à la charge et ne parlait que de se venger. Sur ces entrefaites, un triduo de prières ordonné par l'autorité ecclésiastique, fut commencé en commun dans l'hospice. Le plaignant fut un des premiers à dire qu'il fallait se préparer à gagner l'indulgence. Benoît saisit cette occasion de lui adresser indirectement une remontrance fraternelle, en disant tout haut que pour cela, il ne suffisait pas de réciter les prières prescrites, mais qu'il fallait pardonner les injures et les torts qu'on pouvait avoir reçus. Antonin lui dit : « Oh ! vous êtes trop scrupuleux, c'est assez de faire de notre côté ce que nous pouvons. » Alors Benoît s'approche pour lui dire tout bas : « Je n'ai point parlé pour vous, mais pour celui qui a depuis quelques jours la menace à la bouche, et ne parle que de vengeance pour un léger tort.» Antonin, admirant alors son zèle et sa prudence, éleva aussi la voix pour appuyer la correction indirecte. Le vindicatif ne parla plus de rien et fit voir par là qu'il avait profité de l'avis.

Antonin, quoique religieux, n'avait pas, on le voit, la conscience aussi timorée que notre Bienheureux, et reçut aussi plus d'une fois la correction fraternelle. Un jour, il avança qu'il était permis de dire quelque léger mensonge pour s'excuser. Benoît l'arrêta en affirmant que le mensonge le plus léger n'était jamais permis, quand même il s'agirait de sauver le monde entier, parce que l'offense de Dieu est un plus grand mal que la perte de l'univers. Il se présenta bientôt une circonstance, où se déploya le zèle du Serviteur de Dieu, pour empêcher ce mal qu'il jugeait si grand. Antonin était momentanément employé pendant le jour dans la pharmacie des Carmes de la Transpontine, et par conséquent fort loin de l'hospice, et en y rentrant, il était très-las des courses de la journée. Des dames du voisinage, qui avaient l'habitude de l'employer à quelque service, le récla-

mèrent un soir en demandant s'il était revenu. Celui-ci l'entend, et ne se souciant pas de répondre à cet appel, prie un compagnon de dire qu'il n'est pas rentré. Aussitôt Benoît accourt, ouvre une fenêtre, et crie aux personnes : « Antonin est rentré, mais n'est pas disposé à se déranger. » Puis il referme la fenêtre pour ne pas entrer en explication, et se tournant vers lui : « Vous oubliez donc qu'il n'est jamais permis de mentir, et que l'on doit dire la vérité, quoi qu'il en puisse arriver ! »

Antonin laissait quelquefois échapper certaine imprécation ou malédiction contre le démon, et Benoît l'en reprenait doucement, en l'avertissant que l'esprit de ténèbres, malgré sa malice, n'en était pas moins la créature de Dieu. Il lui citait l'exemple de l'Archange saint Michel, dont les livres saints racontent que dans son combat contre Satan, il n'osa point le maudire, mais s'était borné à lui dire : « Que Dieu soit ton juge ! [a] » Et ce ne fut pas la seule occasion qu'eut Antonin de remarquer combien il était versé dans les saintes Ecritures; car ayant prétendu un jour que Pierre et Judas n'avaient pas prévu leur crime, incontinent Benoît rétablit les faits, en alléguant les prédictions qui leur avaient été faites par le Sauveur.

Il arriva un jour qu'un pauvre rentra tellement ivre, qu'il ne put se déshabiller seul, et qu'il fallut le mettre au lit. A ce propos, un autre, nommé Christophe, dit qu'il valait mieux une ivresse qu'une maladie. Benoît se tourne vers lui : « Est-ce que vous êtes fou ? lui dit-il; ne savez-vous pas que l'ivresse est un péché, et non la maladie ? » L'inculpé ne s'offensa point de la réprimande, se tut, et avoua par son silence qu'elle était fondée en raison. Mais un troisième s'étant scandalisé de l'épithète donnée au second par un homme si dévot, disait-il, le coupable fut le premier à le disculper, en disant qu'il reconnaissait l'avoir méritée pour avoir parlé trop légèrement. Antonin en fut également édifié, parce que de cette façon avait été rectifiée une maxime fausse et contraire à la loi de Jésus-Christ, et que d'ailleurs cette qualification, juste en pareil cas, avait été appliquée sans colère, ni mépris, mais plutôt d'un air de bonhomie et sur le ton de la charité.

[a] Jud. 9.

Un soir quelqu'un mit en question, si les pauvres étaient obligés au jeûne et à l'abstinence, et Antonin opina qu'ayant à souffrir tant de privations forcées dans la nourriture et dans les autres besoins du corps, ils étaient bien dispensés d'y ajouter d'autres pénitences. Cette maxime ne fut pas du goût de Benoît, qui reprit aussitôt : « Ah! les pauvres ont besoin comme les autres de mortifier et de dompter la chair. » Un autre soir, ils parlaient entre eux de ce qu'entreprenaient les ennemis de l'Eglise, et quelques-uns, par zèle, disaient qu'Elle devrait excommunier tous ceux qui agissent contre Elle. Benoît releva l'assertion et la corrigea en disant : « Mais quiconque commet un attentat contre l'Eglise, encourt l'excommunication sur-le-champ et par le fait, sans qu'il soit besoin de le déclarer. »

Lorsqu'on entamait des discours tant soit peu dangereux, il ne manquait pas d'en trancher le fil de quelque manière détournée. Une fois entr'autres, il entend de sa chambre une conversation d'abord indifférente, mais qui allait dégénérer en médisance. Dès qu'il s'en aperçoit, il s'avance vers la porte de la grande salle et dit à haute voix : « Eh ! pensons à la passion de Jésus-Christ. » Il ne fut pas d'abord docilement écouté, et le discoureur interrompu lui répondit : « Mêlez-vous de vos affaires. » Mais survinrent d'autres réflexions, qui détournèrent le cours de la conversation, et Benoît n'en obtint pas moins son but, qui avait été de prévenir la médisance.

On dissertait un soir sur les tremblements de terre qui affligeaient les Calabres et la Sicile, et quelqu'un dit : « Remercions Dieu d'être à Rome ; la ville sainte nous préservera d'une telle calamité. » Benoît se tourne vers lui et reprend : « Nous ne devons pas nous flatter d'être épargnés par le fléau, quoique nous soyons à Rome : si nous continuons à offenser Dieu, le séjour de Rome ne nous sauvera pas. Et il me semble, ajouta-t-il, que malgré la crainte de ce châtiment, on ne se conduit pas mieux et l'on ne cesse pas de pécher. » Ne semble-t-il pas entendre l'écho du prophète Jérémie, avertissant les Hébreux : « Ne vous fiez pas aux paroles trompeuses de ceux qui disent : *Le temple du Seigneur., c'est ici le temple du Seigneur, nous avons avec nous le temple du Seigneur*, parce que si vous dirigez bien vos

voies et vos sentiments.... oui, j'habiterai avec vous dans ce lieu de siècle en siècle. Mais vous continuez à voler, à tuer, à commettre l'adultère, à blasphémer et parjurer, à multiplier les libations au dieu de l'ivrognerie, etc., et puis vous vous croyez quittes de toutes ces abominations, parce que vous comparaissez dans ma maison.... Est-elle donc une caverne de voleurs? J'en jure par moi-même; j'ai tout vu. Allez voir comme j'ai traité Silo où mon nom était invoqué auparavant, à cause de la malice d'Israël mon peuple : Eh bien! je traiterai de même cette maison-ci dans laquelle vous mettez votre confiance, pour pécher plus librement, et je vous rejetterai de devant ma face, comme j'ai rejeté toute la race d'Ephraïm, vos frères [a]. »

La charité de Benoît ne laissait passer non plus aucune occasion de rendre service à ses compagnons, nous ne dirons pas d'infortune, mais de misère. Si l'un était malade ou seulement indisposé, il était aux petits soins pour le servir; si d'autres manquaient de quelque chose nécessaire, il s'en privait bien vite pour le leur donner, quand même il en eût eu un égal besoin. Un soir d'hiver, entre un nouveau venu qui n'avait pas de chaussure et dont les jambes et les pieds étaient couverts de plaies. Aussitôt Benoît lui offre ses meilleurs souliers. Ce pauvre fait difficulté de les accepter, supposant qu'il en exigera le prix, et n'ayant pas de quoi les payer. Benoît le devine et lui dit : « Je ne vous les vends pas, je vous les donne. » S'il avait quelque provision de pain ou autre chose, il la donnait à qui voulait la prendre. Lui restait-il par hasard quelque monnaie, elle était au premier qui ne pouvait fournir le bayoque exigé pour l'huile de l'éclairage commun. Un des pauvres avait besoin d'un morceau de toile; Benoît, qui possédait alors jusqu'à trois chemises, lui en donne une, en disant qu'il peut en disposer. Comme le demandeur allait y tailler une pièce, supposant que telle était son intention : « Ce n'est pas la peine, lui dit-il; prenez le tout et servez-vous-en. »

Lorsqu'il s'agissait surtout d'épargner aux autres l'occasion de pécher, il était tout zèle et tout adresse. Il y avait un pauvre auquel Benoît montrait un air grave et sévère, et qui vint à sortir ayant

[a] Jér. XII. 4 et suiv.

trouvé à s'employer dans la librairie. Quelques temps après, ce commis, en s'occupant honnêtement de ses affaires, réussit à se marier et à s'établir. Rencontrant alors Benoît, il lui trouve un air souriant et tout différent du passé. D'abord il ne savait à quoi attribuer ce changement : mais en y réfléchissant, il lui vint un trait de lumière, qui lui fit comprendre que Benoît avait pénétré son intérieur. Il raconta lui-même à Antonin que dans le temps de sa demeure à l'hospice, sa conscience était souillée de beaucoup de vilains péchés, mais que depuis son mariage il y avait mis ordre, et il ne doutait pas que la différence de sa conduite aux deux époques ne fût la cause de la diversité de ces deux accueils. Aussi recevait-il avec respect les avis que Benoît lui donnait quelquefois dans leurs rencontres.

Un certain Raimond, fort vieux et tombé dans l'enfance, ayant commis quelque immodestie par défaut de raison, le Serviteur de Dieu insista auprès du Custode, pour qu'il y mît ordre, en lui citant le fait de Cham maudit avec toute sa race, pour une faute contre la décence. Un autre pauvre voyant Benoît prêt à sortir pour aller acheter l'huile commune, le prie de rapporter un *pagnotte* et lui présente un bayoque pour le paîment. « Mais c'est jeûne, » lui dit Benoît; car on était en carême. Et il ne consentit à se charger de la commission, qu'après que le pauvre lui eut affirmé qu'il n'avait presque rien mangé de la journée. Ce fut lui qui introduisit dans l'hospice l'usage de se saluer, soit en entrant soit en sortant, par ces mots : *Loués soient Jésus et Marie*, — *qu'ils soient loués à jamais.*

L'Administrateur avait un jour ordonné que toutes les paillasses fussent vidées et les pailles brûlées, pour être remplacées par d'autres plus fraîches. Benoît exécuta la première partie de cet ordre : mais comme la combustion des vieilles pailles incommodait les voisins, il s'en aperçut et ne voulut pas y mettre le feu. Antonin, chargé de présider à l'opération, insista, et éprouva de la résistance, contre l'ordinaire; il lui en demanda le motif. « C'est, dit Benoît, que les voisins se fâchent et murmurent, et je ne veux pas coopérer à l'offense de Dieu en y donnant occasion. »

Léopold Clavelli avait exercé la profession de doreur pendant

cinquante ans à Aquila, dans le royaume de Naples, et il en avait soixante-neuf en mars 1781, lorsque des revers de fortune le contraignirent de venir à Rome, et dès le mois d'avril suivant, il avait été admis dans l'hospice. Comme c'était un homme d'expérience, l'Administrateur jeta les yeux sur lui, peu de mois après, pour remplacer Théodose, qui étant tombé gravement malade, fut transporté à l'hôpital du Saint-Esprit, où il mourut peu après en bonne odeur de vertu. Sans avoir autant de piété que son prédécesseur, le nouveau Custode avait la main plus ferme, et réussit beaucoup mieux à maintenir l'ordre dans cette communauté mobile; il savait mieux se faire obéir et faire observer le règlement.

Dans les commencements, Léopold ne se fit pas une idée très-avantageuse de Benoît, qui à la vérité ne faisait aucun frais pour captiver la bienveillance de qui que ce fût. Il n'agréait pas sa taciturnité, et le fatiguait d'ordres auxquels Benoît obéissait comme un enfant. Un jour il lui dit que c'était son tour d'aller à la provision de l'huile, et trouvant que Benoît ne se pressait pas assez de s'y rendre, il le lui commande durement, en lui disant qu'il n'était pas plus exempt qu'un autre des corvées nécessaires. Devant un ordre, Benoît n'hésita jamais, et il sortit sur-le-champ pour exécuter ce qui lui était commandé. Toutefois cette dureté céda peu à peu devant la douceur et l'égalité d'humeur du Bienheureux; le surveillant reconnut qu'il avait affaire à un homme véritablement vertueux, et dont la piété n'était pas moins solide qu'éclairée.

Les pauvres avaient la permission de s'asseoir pendant le chapelet, qui faisait partie des prières du soir. Jamais Benoît ne profita de cette faculté, même quand on l'en pressait. Léopold lui-même l'y invita différentes fois, et à la fin, soit pour l'éprouver, soit par pitié, il le lui commanda un soir par obéissance. Benoît s'assit immédiatement avec sa docilité ordinaire; mais au bout de quelques instants, il se remit à genoux, de sorte que le Gardien, voyant sa répugnance à prier dans cette posture, ne le contraria plus sur ce point. Quoique le Serviteur de Dieu fût singulièrement attentif à tous les exercices de dévotion pratiqués en commun, néanmoins sa ferveur éclatait davantage dans ceux qui s'adressaient à Marie. Alors, comme nous l'avons

déjà indiqué, il répondait d'un ton de voix plus animé, semblait sortir de lui-même, et regardait l'image de cette vierge sainte d'une manière ineffable : son cou s'allongeait extraordinairement, ce qui faisait dire aux pauvres : « Tiens, regarde! voilà Benoît qui va entrer en extase. » Léopold improuva d'abord cette singularité, et finit par en être fort touché.

Les formules de prières quotidiennes se terminaient par les jaculatoires : *Loué soit et remercié à jamais le très-saint et très-divin Sacrement!* et les assistants répondaient en répétant les mêmes paroles. Léopold s'aperçut qu'au moment où il les prononçait le premier, Benoît levait les yeux au ciel, croisait les bras sur la poitrine, puis baissait la tête et l'appuyait contre une crédence à sa portée, sans répondre avec les autres. Il crut devoir le réprimander, en lui demandant la raison de cette omission, quand on rendait honneur au Saint-Sacrement. Benoît ne chercha point à se justifier, et pourtant il continua sa manière d'agir. Alors le Custode, qui connaissait déja et sa dévotion et sa docilité, l'examina de plus près, et en réfléchissant sur son attitude en ce moment, il reconnut qu'il ne lui était pas possible de s'unir de bouche dans cette circonstance, parce que la sensibilité de sa ferveur pour le Saint-Sacrement était si grande, qu'en l'entendant nommer seulement, il se fondait d'amour, pour ainsi parler, et n'était plus maître de ses sens ni de son organe.

C'est ainsi qu'en suivant attentivement la conduite de Benoît, et ne trouvant jamais en lui une action, une parole, un geste qui pût offenser Dieu, Léopold finit par le prendre en haute considération, et devint plein de prévenances pour lui. Quand il ne le voyait pas au moment de l'ouverture de la porte, il l'appelait et se mettait en quête, de peur que sa ferveur ne l'eût absorbé au point de ne pas s'en apercevoir. Quoiqu'il eût autorité sur tous, il conçut tant de respect pour lui, que quand Benoît parlait, il mettait une grande attention à l'écouter, parce que ses paroles lui paraissaient autant d'oracles, dont il ne devait ni ne pouvait s'écarter. Ainsi un jour qu'il reprenait un pauvre de quelque faute, celui-ci la niait pour s'excuser. Il le gronda plus fortement encore en lui disant que son mensonge le rendait coupable d'un péché contre le Saint-Esprit, parce qu'il atta-

quait la vérité connue. Plus il insistait, et plus l'inculpé multipliait ses faux-fuyants. Benoît, qui les entendait, garda longtemps le silence; mais ne pouvant plus supporter cette impudence, il engagea Léopold à se tranquilliser, pour ne pas prolonger l'occasion d'offenser Dieu, et celui-ci, suivant son conseil, s'abstint d'avoir le dernier mot, et se calma pour le moment.

Enfin la manière si dévote de Benoît dans la prière lui fit une telle impression, que continuellement il se faisait des reproches à lui-même sur sa froideur. « Il lui aurait suffi, disait-il, d'avoir dans l'église le recueillement et la dévotion que Benoît conservait dans la rue. » De cette persuasion naquit le zèle que nous lui verrons montrer, pour la gloire du Bienheureux après sa mort.

Un nommé Valentin Bonioli, ancien domestique vénitien, entré à l'hospice en septembre 1782, à l'âge de soixante-deux ans, fut également rempli d'égards pour lui. Comme le dernier arrivé, il fut logé dans la chambre d'entrée, qui était celle de Benoît. En se réveillant après son premier sommeil, il s'apercevait que son compagnon de chambre n'était pas couché et priait encore. Dans d'autres parties de la nuit, il l'entendait exhaler son amour pour Dieu par des aspirations en langue française, qu'il ne comprenait que par l'accent, à l'exception de ces mots : « Oh ! bon Dieu ! Oh ! bon Dieu ! » Il fut bientôt un de ses admirateurs les plus dévoués. Léopold étant mort en 1784, Valentin le remplaça, et, maintenu par le successeur de l'abbé Mancini, le marquis Constantini, jusques après 1793, il perpétua la mémoire et l'esprit du bon pauvre dans cet établissement, tant qu'il subsista.

CHAPITRE VI

Séjour à Rome de 1782 - 1783.

Beatus vir qui timet Dominum, (et) in mandatis ejus volet (al. cupit) nimis. (Ps. CXI. 1.)

Bienheureux l'homme qui craint le Seigneur, et qui met toutes ses affections dans l'observance de ses commandements.

Il nous paraît convenable de faire connaître ici la personne et la famille du sieur François Zaccarelli, que nous verrons plus tard remplir un rôle si religieux et si charitable, dans les derniers moments du Serviteur de Dieu. Zaccarelli était né à Rome en 1721; il exerçait la profession de boucher. C'était un homme fort pieux, qui s'approchait des sacrements tous les samedis. Ces jours-là, il passait une bonne partie de la matinée à N.-D. des Monts, dont il n'était éloigné que de quelques pas. Dès l'année 1775, il avait remarqué Benoît à son poste de la balustrade, et il était devenu un de ses plus grands admirateurs. La longueur des stations matinales de ce pauvre à l'église, ne lui avait pas échappé : il avait beau prolonger les siennes, il l'y laissait toujours après lui; revenait-il au bout de quelque temps, il l'y retrouvait encore; le soir, il l'y revoyait presque toujours au chant des litanies de la Vierge. Il en avait aussi entendu l'éloge de la bouche de son confesseur, le P. Blaise Piccilli, et il s'en entretenait souvent avec sa femme, Catherine Santini, avec sa fille Anne et ses deux fils Fortuné et Pierre-Paul, qui exerçaient la même profession que lui, et qui tous étaient persuadés du mérite et de la sainteté de ce pauvre.

Zaccarelli le père avait souvent cherché à nouer quelque relation avec le Bienheureux, et n'avait jamais pu réussir qu'à échanger de courtes paroles. Il cherchait l'occasion de lui faire du bien, et avait pu quelquefois lui faire accepter de légères aumônes; il venait s'agenouiller auprès de lui, et lui glissait dans la main, ou déposait dans son chapeau quelque bayoque, silencieusement, pour ne pas interrompre son oraison. Trois ans se passèrent ainsi dans une sorte de commerce muet. Vers 1779, étant un jour sur le seuil de sa maison, il voit venir le Serviteur de Dieu et le signale à un ami qui causait avec lui, en disant : « Tenez, vous allez voir passer un saint. — Il en a bien l'air, » répondit l'interlocuteur, qui, à son approche, lui tend un bayoque et lui demande son nom et son pays ; ce que Zaccarelli n'avait point encore osé faire. *Benoît* et *Français*, furent les deux seuls mots prononcés par le Pauvre, tout en continuant sa marche. Quand il fut passé, l'ami répéta qu'il avait toutes les apparences d'un saint, et Zaccarelli, qui venait d'apprendre un de ses noms, ne connut les autres qu'après la mort de son protégé.

Un autre jour, l'ayant attendu à sa sortie de la cérémonie du soir pour lui faire la charité, Benoît lui échappa dans la foule, et lui se mit à le suivre et à l'appeler par son nom. Le Bienheureux s'arrête après quelque hésitation, et recevant son offrande, lui dit d'un ton qui tenait de la sévérité : « Mais quoi ! vous êtes trop bon de venir derrière moi, et de m'appeler pour me donner l'aumône ! » Zaccarelli, connaissant la susceptibilité de son humilité, et craignant qu'il ne prît cet empressement pour une marque d'estime, ce qui eût été suffisant pour l'éloigner, lui répondit d'un air indifférent. « Je le fais, parce que vous êtes pauvre, et que je vous considère comme tel. » Benoît salua, serra les épaules et se retira.

Fortuné, l'aîné des enfants de François et déjà d'un âge mûr, n'était pas moins désireux de lier conversation avec Benoît : mais quoiqu'il le vît passer chaque jour devant sa boutique particulière, qui était située dans la direction de l'hospice à l'église des Monts, jamais il n'osa l'accoster, dominé encore plus que son père par le respect pour un homme de Dieu. Il s'en dédommageait en le faisant remarquer à d'autres et en publiant ses louanges. Il le voyait encore

fréquemment à l'Ara-Cœli, les lundis vers midi, pour la bénédiction du saint Sacrement, et les mardis à Saint-Côme : là, ou à Notre-Dame des Monts, quand il entendait la messe derrière lui, souvent il en voyait arriver la fin sans s'en apercevoir ; tout le temps s'était passé à envier et admirer la dévotion de Benoît.

Il en était de même d'Anne Zaccarelli, qui, en le voyant à l'église, était tellement préoccupée de lui, que plusieurs fois elle dut entendre une seconde messe, pour satisfaire au précepte. Elle avait une si haute idée de sa sainteté, que ne pouvant lui parler, elle se recommandait intérieurement à ses prières, pensant que comme les saints du Paradis, il ne pouvait ignorer son désir. Ce n'était pas sans étonnement, qu'elle le voyait fréquemment mettre son obole dans le tronc de l'église, comme la veuve de l'Evangile. Un jour, de sa fenêtre, elle le voit passer, et dans un élan qui prévint la réflexion, elle descend précipitamment, lui donne un demi-bayoque, mais n'ose pas entamer conversation; pour lui, pas un mot; un simple signe de remercîment.

La femme Zaccarelli partageait l'admiration de sa famille pour le saint Pauvre. Etant d'une complexion maladive, et souvent retenue à la maison, elle désira l'attirer au moins une fois à dîner pour l'entretenir plus intimement. Elle en parle à son mari, qui lui dit : « Vous n'y réussirez pas. — Je veux au moins le tenter. » Un matin, elle se rendit à N.-D. des Monts, et s'approchant de lui, elle lui fit tout bas son invitation. Le Bienheureux s'excusa en disant qu'il ne savait pas sa demeure, et quand elle la lui eut indiquée, il ne répondit plus rien, mais se serra les épaules en signe de refus. Elle revint à la charge un autre jour, et ayant appelé inutilement Benoît, elle essaya, d'une main tremblante, d'appeler son attention, en lui disant qu'elle allait lui envoyer son fils pour l'amener dîner à la maison : mais lui, désagréablement interrompu dans un colloque céleste, répondit : « Quel dîner ! quel dîner ! Je dîne dans la rue. » Le mari, informé de ce double échec, et soupçonnant que ces refus pouvaient venir de ce que l'invitation lui était faite par une femme, résolut de la lui faire lui-même. Un jour qu'il le rencontre vers midi dans sa propre rue, il lui demande d'où il vient et pourquoi il paraît assez fatigué. « Je viens

du Transtévère. — De Sainte-Marie[40]? — Oui. — Eh bien ! vous avez besoin d'un peu de repos et de nourriture ; venez chez moi, et nous mangerons quelque chose ensemble. » Tout cet artifice échoua contre l'esprit de mortificrtion de l'invité, qui fit la même réponse : « Moi, je mange dans la rue. » Et faisant un signe de refus, il s'éloigna.

Pierre-Paul, moins âgé que son frère, était déjà marié. Par légèreté de caractère, il ne faisait pas d'abord grande attention à Benoît, et pensait même que ses parents étaient un peu crédules dans leur engoûment pour un mendiant inconnu, dont ils seraient tôt ou tard les dupes. Cependant vers la fin de l'année 1781, l'ayant observé avec plus de sang-froid à N.-D. des Monts; il commença un peu à modifier son opinion. Puis il lui arriva coup sur coup deux faits, qui lui parurent deux prodiges et le convertirent tout à fait. Un jour, après avoir vu le Serviteur de Dieu en méditation dans cette église, il sort pour aller aux quarante heures à Saint-Nicolas Tolentin [40], qui en est à une assez grande distance, marche d'un pas de jeune homme par la voie la plus directe, sans se détourner ni s'arrêter, et en arrivant, il y trouve Benoît qu'il venait de laisser aux Monts et qui était déjà en oraison.

Qu'on se figure la stupéfaction de cet étourdi ! Après avoir donné cours à ses réflexions et prié pendant un certain temps, il sort ; mais désireux de vérifier le fait, il attend le Bienheureux au dehors jusqu'à une heure avancée. A sa sortie, il l'accoste et lui adresse la parole, sans obtenir de réponse. N'importe ; il s'attache à ses pas, et pour le stimuler à parler, lui demande s'il y a longtemps qu'il n'a vu son père : « Hier. » Viennent d'autres interrogations accueillies par un silence absolu. A ce moment venait à eux un troupeau de vaches dont le propriétaire était l'ami du jeune boucher ; aussitôt il avertit Benoît qu'un de ces animaux est vicieux et fort dangereux, et il lui donne l'exemple de se mettre à l'écart. Le Serviteur de Dieu, comme s'il n'eût pas entendu l'avertissement, poursuit son chemin au beau milieu de la chaussée, à travers le troupeau, et la bête furieuse semble s'écarter pour lui livrer passage : ce qui causa un nouvel étonnement à son compagnon.

En continuant la route dans la direction des Thermes et de Sainte-

Marie-Majeure par des chemins solitaires, Paul questionnait de temps en temps Benoît qui répondait seulement par quelques mouvements de tête ou d'épaules. Enfin la curiosité de notre jeune homme lui fit hasarder la demande qu'il avait à cœur. « Benoît, je vous ai vu et laissé à N.-D. des Monts; vous marchez lentement et moi lestement, et cependant je vous ai trouvé à Saint-Nicolas : comment avez-vous fait et par où êtes-vous passé ? » Cette question ne fut pas plus que les autres, favorisée d'une réponse. Benoît entre à Ste-Marie-Majeure et Paul aussi; Benoît y prie assez longuement, et il l'attend; il se trouvait sous une espèce de charme.

Au sortir de Sainte-Marie-Majeure, ils débouchèrent sur la place du couvent des Philippines; là, ils entendirent une petite fille de cinq à six ans chanter des couplets grivois. Aussitôt Benoît jette un cri pour la faire taire, et se tournant vers son compagnon, il lui dit avec un sentiment d'horreur : « Vous entendez ce qu'elle chante, et elle ne sait peut-être pas son *Pater* » Puis s'adressant à l'enfant, il la réprimande et lui dit deux ou trois fois : « Savez-vous le *Pater noster?* » Mais tout abasourdie, elle ne répondit pas, et Benoît ajouta qu'au lieu de semblables propos, elle doit apprendre le *Pater,* si elle ne le sait pas, et que si elle le sait, elle doit le réciter plutôt que d'offenser Dieu. A son retour chez lui, Paul n'eut rien de plus pressé que de raconter ce qui venait de lui arriver, et il fut désormais à l'unisson de sa famille dans les sentiments de vénération pour Benoît.

Antoine Pérotti avait été l'un des premiers, en 1772, à découvrir le Pèlerin sous les arches du Colysée, que son emploi l'obligeait à traverser matin et soir. Il l'avait surpris plus d'une fois, à cette époque, blotti sous une voûte écornée, sur un lit de fougère, et murmurant des prières ou une lecture à la clarté vacillante d'une chandelle. Mais au bout de quelque temps, étant devenu chapelain du monastère de Saint-Ambroise [37], il l'avait entièrement perdu de vue jusqu'en juin 1781. Alors, à l'occasion des prières des quarante heures dans l'église qu'il desservait, il vit, sans le reconnaître, un pauvre assister à la grand'messe, agenouillé avec beaucoup de dévotion, et prolonger son oraison tout le reste du jour. Etonné de cette

constance dans la prière, il l'épia assez longtemps, dans la crainte qu'une apparence de ferveur si extraordinaire ne cachât quelque mauvais dessein. Au commencement de la nuit, devant faire lui-même son heure d'adoration, il recommande à un clerc d'avoir l'œil sur ce pauvre. A minuit, il voit le Serviteur de Dieu se lever et passer devant lui pour sortir. En l'envisageant de près, il le reconnaît alors pour le solitaire du Colysée, et tous ses soupçons s'évanouirent.

Au mois de février suivant, étant allé aux quarante heures à Sainte-Anastasie [34], il le retrouve dans son attitude ordinaire près du grand autel. Désireux de le mieux connaître, il se place près de lui et s'aperçoit que le Bienheureux lit dans un livre français. Cette circonstance accroît sa pieuse curiosité, et il l'attend au dehors de la collégiale. A l'approche de la nuit, il le voit enfin sortir, et il lui met en main un *gros* (petite monnaie d'argent, valant cinq bayoques). Benoît, s'en apercevant, le lui rend en disant : « C'est trop ; il me suffit d'un bayoque, si vous voulez me le donner pour l'amour de Dieu : le reste peut servir à d'autres pauvres — Prenez, vous le distribuerez à votre gré. — Je vous remercie, distribuez-le vous-même. » C'était la première fois que pareille chose arrivait à cet ecclésiastique : aussi, frappé d'un tel désintéressement, il ne trouva d'autre parole à dire que « Priez pour moi, » et il eut à cœur d'exécuter tout de suite la recommandation, comme si elle fût venue du ciel, en donnant le reste de la pièce aux pauvres qui se trouvaient-là.

Il le rencontra encore à Saint-Eusèbe [35] dans la même circonstance des quarante heures, et vint de même se placer à côté de lui pour mieux s'édifier de son recueillement : mais Benoît, pénétrant son intention, ou par une espèce de discrétion, se leva et alla se placer du côté opposé. Plusieurs autres fois il le revit dans d'autres églises à la même occasion, et il se bornait alors à le considérer de loin tout *immergé* dans l'oraison, selon son expression.

Le P. Louis Giacometti, religieux conventuel, à qui Giansanini avait signalé le bon Saint, le remarqua un jour agenouillé devant l'autel de Saint-François, à l'église des Saints-Apôtres, et absorbé dans une profonde méditation. Arrive une grande dame précédée d'un valet, qui signifie au pauvre en haillons de quitter ce poste pour le

céder à sa maîtresse. Benoît obéit sur-le-champ, et vient se placer en arrière près du confessionnal du Père, qui eut alors la facilité de le considérer de plus près. Il le voyait dans son immobilité subir de temps en temps quelques soubresauts légers, qui joints à son état de maigreur, inspiraient la pitié et pouvaient faire craindre un évanouissement. Il eut plusieurs fois la pensée de l'appeler et de l'inviter à ne pas rester si longtemps à genoux ; mais il était toujours retenu par un sentiment qu'il ne s'expliquait pas. Le jeudi suivant, il fut encore plus édifié : il s'aperçut qu'à l'arrivée de la même dame, Benoît n'attendit pas l'avertissement, et se dérangea de lui-même pour laisser vacante cette place, où il ne se mit plus dorénavant. Le Reli-aussi observa que la contemplation du Serviteur de Dieu n'avait pas même été interrompue, et qu'au moment de la bénédiction, son front s'était courbé jusqu'à terre malgré son épuisement. Cet édifiant spectacle, et surtout le contraste du misérable extérieur de ce jeune homme avec un je ne sais quoi d'extraordinaire dans sa dévotion, excitèrent en ce cordelier un mélange de compassion, d'attendrissement et de componction.

Un autre religieux du même couvent, le P. Joseph-Marie De Bonis l'avait aussi remarqué dans les mêmes occasions, sans que personne lui en eût parlé et à peu près à la même époque. L'extérieur modeste et dévot de cet humble mendiant attira seul son attention. Dès le principe, il se forma l'idée que *ce devait être quelque chose de bon*, suivant son expression, et que c'était quelque pieux personnage, qui s'efforçait de tout son pouvoir de rester inconnu aux hommes, pour ne vaquer qu'aux choses de Dieu. Un jour de fête, il l'aperçoit dans l'église de Saint-Dominique et Saint-Sixte [26] et voit un ecclésiastique lui donner une aumône, sans qu'il remarquât la moindre distraction dans sa méditation. Quelques mois après, il montait la rue qui de cette même église conduit à Sainte-Marie-Majeure, et voyait Benoît marcher à peu de distance devant lui. Un enfant l'insultait d'une fenêtre en l'appelant à grands cris : *Drille! Guenillon!* et Benoît, sans se retourner, ralentit visiblement son pas, pour savourer l'injure. « Voilà, pensa ce père, une vertu vraiment évangélique. »

Le 31 août de cette même année 1781, fête de saint Raimond Nonnat, l'exposition des quarante heures avait lieu à Sainte-Marie de *Monteroni* [37]. Mgr Jules-Marie de la Somaglia, alors secrétaire de la Congrégation des Rites, et plus tard cardinal, faisait selon sa coutume sa visite au Saint-Sacrement dans une tribune. Pendant sa prière, le doyen de ses serviteurs, Nicolas Poggi, attendait ses ordres dans une tribune voisine. Il l'appelle et lui dit : « Regardez du côté de la chapelle de Saint-Raimond, et considérez attentivement ce pauvre qui est en adoration : le connaissez-vous ? » Le serviteur regarde, et il lui vint en pensée que ce doit être quelque trucheur qui fait l'hypocrite, pour voler quand il y verrait jour, comme cela était arrivé dans cette même église quelque temps auparavant. Le Maître, qui en jugeait tout autrement, parce qu'il avait vu et examiné attentivement ce même individu dès l'année précédente, avait appelé Nicolas pour qu'il reçût l'édification de l'exemple, et il lui dit : « Ce n'est pas la première fois que je le vois à cette place et à cette heure, et je désire savoir qui il est. Puisque vous ne le connaissez pas, allez vous en informer. Puis vous lui donnerez quinze ou vingt bayoques d'aumône, et lui demanderez en outre s'il a besoin d'un subside mensuel que je suis disposé à lui assigner. »

Le serviteur, pour exécuter ces ordres, se rend à la porte de l'église, et questionne les pauvres habitués à suivre les quarante heures : « Quel est ce pauvre placé à la chapelle de Saint-Raimond ? — Oh ! je le connais, dit l'un, après l'avoir regardé ; c'est un Français. — C'est une bonne âme, dit un autre. — C'est un morceau de gros calibre, dit un troisième ; il passe ses soirées là où se fait l'exposition, et les matinées, il se tient à la Madone-des-Monts. — C'est un rude chrétien, ajoute un quatrième ; il dort sous une arche du Colysée. — Non, reprit un autre ; depuis quelque temps il est admis dans l'hospice Mancini, à Saint-Martin aux Monts. » Ce rapport étant fait au prélat, celui-ci ordonne à son serviteur d'attendre Benoît au dehors, et de l'interroger d'une manière plus précise. Nicolas obéit et le suit à sa sortie de l'église ; il l'appelle, mais inutilement ; il allonge le pas et le touche à l'épaule. « J'ai, lui dit-il, une aumône à vous donner. — A moi ? — Oui, à vous. » Et Poggi lui glisse un *papette*

(vingt bayoques) dans la main. Benoît ne regarde pas ce qu'on lui donne, fait une inclination de tête et continue son chemin. « Une personne riche, ajouta Nicolas, se propose de vous assigner un secours mensuel. — Je vous remercie ; je n'en ai pas besoin. » Voyant qu'il ne réussissait pas à lier conversation, le serviteur s'arrêta pour examiner si cet homme singulier mettait le *papette* dans sa poche, ou si du moins il regarderait ce qu'il lui avait donné. Mais Poggi le perdit de vue, sans avoir pu s'en assurer. A son retour vers l'église, un des pauvres lui demanda si son aumône avait été reçue, et apprenant qu'elle était de deux *pauls* : « Oh bien! dit-il, c'est étonnant ; car il ne veut recevoir qu'un bayoque à la fois : mais a-t-il vu la pièce ? — Je ne le crois pas. — C'est cela ; vous pouvez être certain que votre pièce sera passée dans d'autres mains, aussitôt qu'il l'aura vue. »

L'église de la Minerve, qui avait déjà donné un admirateur à notre Bienheureux, les années précédentes, lui en donna un second pendant cette année 1781 et les suivantes, dans la personne de Jacques Alessi, prêtre toscan, ancien curé, retiré à Rome. « Etant un jour, raconte-t-il lui-même, entré dans l'église de la Minerve, je remarquai un pauvre mendiant qui faisait oraison devant l'autel de l'Annonciation. Ce fut accidentellement que mon regard tomba sur lui ; mais sa modestie, son recueillement, sa ferveur, me frappèrent tellement qu'ils fixèrent toute mon attention et provoquèrent mes plus sérieuses réflexions. »

D'abord l'abbé Alessi se défia de cette première impression, parce que les livrées de la misère lui suggéraient le doute, que ce fût une manœuvre hypocrite pour capter la bienveillance des fidèles. Néanmoins l'humble contenance et la physionomie du Pauvre, lui restèrent profondément gravées dans l'esprit. Successivement il le retrouva dans la même église, toujours caché derrière des confessionnaux, selon la chapelle à laquelle s'adressait sa dévotion. Cette constance à se dérober aux regards, lui fit bientôt déposer tout soupçon d'imposture. Assuré de la sincérité des signes extérieurs qu'il apercevait, il se mit à les étudier et à les analyser avec plus de soin, et alors il ne vit plus qu'une âme singulièrement agréable à Dieu. L'idée de ce

saint pauvre le poursuivait partout, et lui inspirait le désir de lier amitié ou au moins d'avoir quelque entretien avec lui, « dans l'espérance, ajoute-t-il, d'en tirer quelque lumière pour le bien de mon âme. Mais par une permission spéciale de Dieu, je ne pus jamais y réussir, parce qu'à peine avais-je pris la détermination de lui parler, qu'il naissait sur-le-champ quelque obstacle qui m'en empêchait. Le rencontrais-je dans la rue, il semblait m'échapper par quelque détour. Vingt fois je fus sur le point de l'aborder, et toujours il survenait quelque incident qui nous séparait. A la Minerve, j'observai que chaque fois que je me disposais à l'approcher, incontinent le Serviteur de Dieu se levait pour sortir, et cela n'arrivait pas, quand je n'avais pas cette pensée, comme si Dieu lui eût révélé mon intention, et lui eût inspiré de s'y soustraire : d'où je concluais que ce n'était pas la volonté divine de me procurer cet avantage.

» Un jour je me plaçai près de lui, devant le Saint-Sacrement exposé, et je vis avec admiration, confusion et componction, sa manière de prier. Son livre était devant lui; mais à peine y jetait-il les yeux, que subitement ils se relevaient pour se diriger vers l'Hostie sainte. Je voyais très-bien que le Seigneur l'attirait continuellement à lui, et qu'il quittait sa lecture, ravi par les communications célestes. Cela se connaissait par la manière même dont sa tête, son corps et ses yeux se portaient vers le Sacrement. Mais autant il était difficile de comprendre ce qui se passait dans cette âme, autant je me sens incapable de l'expliquer. Il fallait être présent, le voir et réfléchir sérieusement, pour connaître à quel haut degré de contemplation il était arrivé. »

C'est encore la fréquentation de la Minerve qui le fit connaître des serviteurs de Mgr de La Porta, alors secrétaire du *bon gouvernement* (c'est ainsi qu'on appelle la police à Rome), qui fut ensuite préfet de l'*annone*, c'est-à-dire, des approvisionnements et subsistances, et enfin plus tard cardinal. Comme le palais de ce prélat était situé près de l'église, ils avaient fréquemment l'occasion d'y voir entrer Benoît, de le suivre, de l'examiner, et ils avaient conçu de lui une haute idée, qu'ils firent bientôt partager à leur maître. Celui-ci, étant entré en retraite, au mois d'octobre 1781, à Saint-

André du Quirinal, occupé en l'absence des Jésuites par les Missionnaires lazaristes, afin de se préparer au sous-diaconat, il y conduisit avec lui, pour le servir, son camérier Joseph Maïttini. Ce serviteur remarqua le bon Pauvre près de l'autel de Saint-Stanislas, et se plut à s'édifier par le spectacle de sa ferveur. Plus d'une fois il le rencontra dans la rue, et lui donna quelques bayoques, sans en obtenir aucune parole. Nous verrons ensuite à quoi conduisit cette connaissance.

Dans un des jours les plus courts de l'hiver, un samedi, la demoiselle Marie Poéti vint à N.-D. des Monts, entendre la première messe, et Benoît y était déjà, occupant sa place accoutumée. Peu d'instants après être arrivée, elle jeta les yeux sur lui, et vit sa figure irradiée d'une clarté extraordinaire; elle en fut d'autant plus ébahie, qu'elle pouvait à peine distinguer les autres assistants dans l'obscurité. Pendant près d'une demi-heure, elle le regarda fixement, et toujours elle voyait cette clarté dont sa personne était toute illuminée. Le Bienheureux tenait la tête haute, le cou allongé, les yeux attachés au ciel, dans un état de contemplation.

« Je ne puis, dit ensuite Marie Poéti, expliquer les sentiments et les affections que produisit en moi cette vue, car la stupeur m'ôtait la faculté de réfléchir : j'étais comme absorbée par ce que je voyais. Après ce long saisissement, je m'éveillai comme d'un profond sommeil, et je me demandai si je dormais ou si je veillais; mais revenue à moi-même, j'eus la conviction intime et la certitude entière de n'être pas dupe d'un rêve, et je me demandai : Qu'est-ce donc que cette clarté insolite? En faisant cette réflexion, je détachai un instant mes regards de cette vision, et quand je les reportai sur lui, je ne vis plus rien : mais le Serviteur de Dieu s'était recomposé, avait la tête baissée, était rentré en un mot dans sa situation naturelle. Je restai donc persuadée que ce ne pouvait être qu'une irradiation céleste et miraculeuse, sans cause physique. Je dois ajouter une circonstance dont j'ai conscience pleine et entière : c'est que je ressentis alors une certaine consolation et joie intérieure que je ne puis exprimer, et qui se renouvelle toutes les fois que je pense à ce fait, comme il m'arrive à présent que je le raconte. Il en est une seconde

dont je n'ai qu'une certaine réminiscence, c'est que Benoît était alors dans une situation qui le faisait paraître d'un palme plus élevé que le balustre, mais sans que j'aie songé à regarder si ses genoux touchaient le gradin ; seulement je suis certaine qu'il n'était point en pied. »

Ce fait, nous le verrons se réitérer plus d'une fois, à mesure que le Bienheureux s'approchait de la transformation préparée pour les élus ; et si Marie Poéti fut la première, et probablement la seule, favorisée de la vue de cette première irradiation, nous pouvons conjecturer que ce fut pour la récompenser, d'avoir été une des premières et des plus constantes à discerner la sainteté du Serviteur de Dieu.

Sa mère était dans l'habitude de donner à manger tous les samedis à une pauvre femme, et celle-ci étant morte, elle voulut lui substituer celui qu'elle nommait saint Alexis. « Il sera difficile de l'y déterminer, dit sa fille Marie, humble et mortifié comme il est. — J'essaîrai, » dit la mère. En conséquence, au commencement du carême 1782, elle le rencontre un soir à la sortie de Sainte-Agathe des Goths[21], et lui fait son invitation de venir prendre son repas chez elle tous les samedis. Il répondit : « J'irai, j'irai. » Mais les semaines se passaient et il ne venait pas. Un jour, étant allée à Sainte-Pudentienne[35] aux quarante heures, elle voit au sortir Benoît appuyé contre un mur et se chauffant au soleil. Elle renouvelle son invitation, à laquelle il répond qu'il ne connaît pas sa demeure. « Eh bien, suivez-moi jusqu'à la maison pour ne pas vous tromper samedi prochain. » Benoît obéit, et arrivé à la porte accepte une aumône.

Le samedi suivant, on l'attendait ; midi passe, et un peu après, les deux dames le voient arriver de leur fenêtre. Elles se disent et répètent dans l'intérieur de la maison : « Voici saint Alexis. » Aussitôt grande joie au logis. Benoît mangea la soupe ; on lui offrit du vin qu'il refusa, et il fallut le forcer, pour lui faire emporter le reste d'un *pagnotte* et quelques bayoques. Comme on le pressait de revenir le samedi suivant, il s'excusa en annonçant son départ prochain pour Lorette, et assaisonnant cette annonce d'une réflexion pieuse. « Vous prierez pour nous, lui dit-on. — J'y suis obligé. » La mère et la fille l'ayant regardé descendre la rue, le virent à peu de distance donner

à un autre tout ce qu'il avait reçu. A son retour de Lorette, l'invitation lui fut renouvelée, mais il n'en profita plus.

Vers cette même époque, la maîtresse pie, Barbe Fracassi, le voyant sans col apparent de chemise, veut lui en donner une sans se faire connaître. Elle charge en conséquence une amie, Angèle Trotti, de l'attirer dans le corridor de la sacristie, et de la lui remettre de la part d'une personne inconnue. Benoît l'accepte en disant : « Dieu en récompense la personne, » et rentré dans l'église, quoique le secret eût été bien gardé, il se tourne du côté de Barbe, et lui fait un signe de remercîment, qu'elle ne put attribuer qu'à une connaissance surnaturelle, assurée qu'elle était de la discrétion de son amie.

La très-pieuse duchesse Eléonore Rospigliosi, envoyait quelquefois une de ses suivantes, pour se recommander aux prières de Benoît dans de certaines conjonctures où elle se trouvait. Ne sachant trop si ses ordres étaient fidèlement exécutés, ni quelle était précisément la réponse, un jour elle se transporte à N.-D. des Monts, et fait sa recommandation elle-même. Elle tint comme une grande faveur pour elle et comme un acte d'humilité dans Benoît, de ce qu'elle obtint pour réponse à sa demande : *L'un pour l'autre.* Rentrée dans son palais, elle raconta le fait à sa femme de chambre, et lui dit avec une admirable candeur : « Cette sainte âme a daigné se recommander à mes prières, moi qui ai tant besoin des siennes. »

Fortuné Zaccarelli était retenu au lit par les fièvres périodiques depuis plusieurs mois, et avait manifesté le désir d'être visité par le saint Pauvre; c'est pourquoi sa mère, ayant rencontré Benoît, le pria d'exercer cet acte de charité; ce qu'il promit. Dans ces entrefaites, Anne le voit passer devant la maison, et se hâte de sortir pour lui rappeler cette promesse. C'était le 27 février, jour du départ de Pie VI pour Vienne en Autriche. Benoît, arrivé près du lit, les yeux baissés et les mains croisées, exhorte le malade à la patience; et comme chacun lui fit diverses doléances, ses réponses se bornèrent à peu près à cette parole : « Il faut savoir souffrir. » Fortuné lui ayant demandé s'il était allé voir le départ du Pape, qui avait eu lieu

le matin même : « A quoi sert de le voir ? dit-il ; il vaut mieux prier pour lui. — Vous allez bientôt partir pour Lorette ; reviendrez-vous à Rome ? — Qui sait ? si Dieu le veut. — Priez pour m'obtenir la santé. » Une inclination de tête exprima la promesse, et un serrement d'épaules le peu de confiance qu'il avait dans le mérite de ses prières.

Dès le commencement du carême, il avait annoncé son projet de pèlerinage à Léopold, qui lui offrit de l'accompagner ; mais il le refusa sans en dire le motif. Quand il voulut partir, il demanda de vieux souliers à Locaja, qui le conduisit au *Jésus*, où s'était formée par tolérance une communauté, et où cet ex-coadjuteur s'était réuni avec le P. Ibara. Celui-ci fut enchanté de le voir, et félicita son commensal de l'occasion qu'il avait de lui faire du bien. Benoît vit les souliers qui lui furent offerts, les trouva trop neufs, et refusa de les accepter. Alors Locaja lui promit de lui en chercher d'autres : mais quelques jours après, il n'était plus temps ; le Pèlerin était parti.

Auparavant, il avait passé un jour devant l'étal de Zaccarelli, en mars, et en lui annonçant qu'il allait se mettre en route pour Lorette, il lui avait demandé l'aumône d'une paire de vieux souliers. Le pieux Boucher, pensant que ceux qu'il avait chez lui étaient en trop mauvais état pour faire une longue route, aurait bien voulu en commander une paire neuve ; mais réfléchissant qu'elle ne serait pas acceptée, il se borna à lui offrir d'en acheter à la friperie. Aussitôt Benoît s'éloigne en faisant un signe négatif. Zaccarelli le rappelle et l'invite à l'attendre, pendant qu'il ira chercher les plus usés qu'il aurait. Benoît les agrée et de trois paires choisit la plus mauvaise : mais Zaccarelli la trouvant trop délabrée, insista et fit tant qu'il obtint de la faire recoudre.

Le Serviteur de Dieu étant venu ensuite la chercher, se tint dans une encoignure de la première chambre, sans vouloir pénétrer plus avant. Zaccarelli, lui voyant sur la tête un chapeau de paille tout rompu, qui ne pouvait le défendre de la pluie, lui en offrit un de feutre couvert en toile cirée, tellement vieux qu'il devait être du goût du Pèlerin, et néanmoins il eut quelque peine à le faire accepter. Benoît, cédant enfin à la parole d'*obéissance*, tourna la chose en badinage, et le posant sur sa tête d'une manière grotesque : « Voyez donc, dit-il

en souriant, ne vous parais-je pas maintenant un milord? » On lui demanda ce qu'il ferait de son vieux chapeau, et il répondit qu'il le jetterait aux immondices : on n'osa pas s'en emparer, mais ensuite on eut regret de ne pas l'avoir gardé, dans la pensée que ce serait un jour une relique précieuse.

Zaccarelli, en lui souhaitant un bon voyage, voulut le charger de faire dire une messe à son intention dans la basilique de Lorette, et pour cela il lui tendit quelques *pauls;* mais Benoît refusa cette commission, en disant que la messe pouvait être célébrée à Rome. Son motif était la crainte de perdre cette monnaie et d'en avoir la responsabilité sur sa conscience, s'il ne mettait pas à la conserver un soin qui l'aurait distrait de son recueillement. « Prenez au moins ces deux *pauls* pour votre usage, fit le boucher, et priez pour moi dans la *sainte Case.* — Je prierai, dit Benoît, mais je n'ai pas besoin d'argent. » Et il retira la main, comme si on lui eût présenté des charbons de feu. Le bienfaiteur comprit alors qu'il avait trop offert, et se réduisant à un *paul,* il lui commanda de le recevoir par obéissance. Benoît baisse la tête et le prend. « Vous êtes heureux, lui dit en ce moment la maîtresse du logis, d'aller visiter ces saints lieux ! — Heureux, moi ! dites plutôt : heureux ceux qui font la volonté de Dieu, » repartit promptement le Voyageur, en levant les yeux au ciel; puis il se retira laissant cette famille édifiée d'un si grand détachement.

Il ne manqua pas de demander, selon son habitude, à son directeur le P. Gabrini, la permission de s'absenter pour faire son pèlerinage annuel. Il alla ensuite s'acquitter du même devoir envers l'Administrateur de l'hospice, qui lui donna la lettre promise aux religieuses de Montecchio. Il fit bien quelque difficulté de s'en charger, se souvenant de sa réception à Mont-Lupone : mais enfin il sentait qu'il ne pouvait refuser absolument, sans se rendre coupable d'ingratitude, et il promit de la porter lui-même.

CHAPITRE VII

Pèlerinage à Lorette en 1782.

Factor operis, hic beatus in facto suo erit. (Jac. I. 25.)
Bienheureux celui qui achèvera l'œuvre qu'il s'est proposée.

Benoît était parti de Rome dès le 6 mars, et cependant il n'arriva que le 28 à Lorette, exténué outre-mesure de lassitude et d'abstinence, et tous ses amis remarquèrent combien sa maigreur et son délabrement s'étaient accrus. Il avait été surpris et presque gelé dans les Apennins, par le froid encore très-rigoureux à cette époque peu avancée de la saison. Dieu seul sait comment il put se tirer des neiges amoncelées et traverser des torrents glacés, avec des lambeaux de vêtements et de chaussures, les jambes à moitié couvertes par des demi-chausses, souffrant la faim et toute espèce de privations.

Tolentino étant sur la route de Rome à Lorette, le Bienheureux y avait passé différentes fois et y avait été remarqué, comme partout, pour sa piété et ses longues stations dans les églises. Dans ce dernier pèlerinage de 1782, il y arriva un des premiers jours de la semaine sainte, où se faisait l'exposition des quarante heures à la cathédrale. Malgré ses fatigues extraordinaires et son épuisement au sortir des montagnes, l'ardeur de sa dévotion ne lui permit pas de passer outre, sans avoir payé son tribut d'adoration. Pendant cette halte, il eut l'occasion de revoir une certaine Catherine, femme de Xavier Gentili, marchand aisé, laquelle lui avait quelquefois fait l'aumône. Cette

femme lui demanda s'il avait apporté de la manne de Saint-Nicolas de Bari, se souvenant qu'il lui en avait donné plusieurs années auparavant : il lui répondit qu'il n'en avait pas, parce que depuis lors il n'y était pas retourné. En revanche, il lui offrit une médaille d'étain qu'il tira de sa poche. Catherine la prend, l'examine et la lui rend, en lui disant de la donner à un autre. Benoît lui répliqua en souriant : « Et qui sait si je ne repasserai point par ici? Vous la recevrez alors. » Il lui offrit ensuite un petit crucifix de cuivre qu'elle refusa également, en disant : « N'en soyez point fâché, et faites compte, comme si je l'avais reçu. » Il repartit : « Dans le cas où je mourrais à Rome, retenez mon nom; je m'appelle Joseph Labre. » Il le lui répéta deux fois et partit.

Enfin il arriva à Lorette vers les deux heures après-midi du jeudi saint, et se rendit directement chez les époux Sori, selon sa promesse de l'année précédente. « Soyez le bienvenu, lui dit Barbe toute joyeuse; vous vous êtes fait bien attendre. « Je suis venu tout droit chez vous, répondit-il, pour obéir à votre invitation de l'an dernier : mais c'est trop de hardiesse, je crains toujours de vous incommoder. J'ai été un peu retardé, parce que je me suis trouvé pris par les neiges dans une montagne où je me suis égaré. — Vous avez bien fait de venir tout d'abord, votre chambre est prête. » Barbe s'empressa d'ajouter : « Je vous vois bien abattu; reposez-vous au moins quelques instants, chauffez-vous et prenez un peu de nourriture. »

Mais le Serviteur de Dieu comptait pour rien les souffrances et les privations qu'il avait endurées; il ne se met en peine ni de se réchauffer, ni de se refaire : il ne veut pas rompre le jeûne pour si peu! Le corps est vaincu; mais l'âme est triomphante!! « Oh! je vous remercie, dit-il, je n'ai besoin de rien; seulement, si vous le permettez, je déposerai mon fardeau, puis j'irai saluer la Madone, et je reviendrai ce soir. » Il se rend en conséquence immédiatement à la Basilique, et n'en sort qu'après l'office de ténèbres. Certes, le travail et la fatigue ne coûtent rien à l'amour, dit saint Augustin [41]; mais quelle devait être l'ardeur d'un amour capable de supporter et de rechercher même de pareils labeurs!

Revenu à son logis le plus tard qu'il put dans la soirée, Benoît fut pressé par son hôtesse de se mettre promptement à table. Elle lui avait préparé un souper un peu substantiel, afin de lui rendre quelque force. « Je suis peut-être cause, lui dit-il, que vous vous êtes privée d'aller à l'église? — Non, non; j'y suis allée, pendant que vous y étiez; j'ai rempli mes dévotions à temps pour vaquer à mes occupations. » Quand il se vit présenter un plat de caviar, il l'écarta sur-le-champ en disant : « Ce n'est pas un mets de pauvre; c'est trop précieux et trop délicat.» Il ne consentit à en goûter quelque peu, qu'après de vives instances et seulement par complaisance.

« Combien de temps avez-vous été en route? » demanda Barbe. — Vingt-deux jours. — Vous avez dû beaucoup souffrir du froid rigoureux de cet hiver? — Oui, dans les montagnes : mais ici, l'on est bien. — Voulez-vous un couvet (sorte de chaufferette) dans votre chambre? — Non, non; cela n'est pas nécessaire. — Approchez-vous au moins du feu; » et il fit semblant de se chauffer par soumission. A son tour il demanda s'il leur était venu beaucoup de monde, à l'occasion du passage de Pie VI, se rendant à Vienne. « Oui, dit Barbe, grâces à Dieu; nous avons eu entr'autres des cavaliers de Fermo, qui nous ont fait gagner quelques sequins. » Ayant égard à l'affaissement où elle le voyait, elle lui dit encore : « Je me suis bien aperçue, l'an dernier, que vous vous couchiez le plus souvent tout vêtu; mais je veux absolument que vous vous déshabilliez au moins pour cette nuit; » et il fit un signe d'acquiescement. « De plus, vous êtes mal chaussé, vous trouverez des bas de laine sur votre lit. — Ce n'est pas la peine, dit-il. — Vous ferez ce que Dieu vous inspirera. Mais voici des souliers, il faut que vous les preniez, car les vôtres sont tout rompus. — Ils sont trop beaux. — Gaudence ne peut plus les mettre; obéissez. » Et il obéit.

Gaudence étant venu le saluer sur la fin du souper, lui apprit qu'il était allé à Rome dans le cours de l'automne. « Comment se fait-il que je ne vous aie pas trouvé? Je vous ai cherché inutilement. — C'est, dit-il, que vous ne m'avez pas demandé dans le quartier de Sainte-Marie-Majeure. » Ensuite l'hôtelier, le voyant si fatigué, lui conseilla de se reposer un peu plus le lendemain matin, jusqu'à ce

qu'il vînt rouvrir la porte de la maison, après le sermon de la Passion. Mais rester au lit pendant qu'on exposerait les douleurs de son divin Maître, ce n'eût pas été le fait d'un bon serviteur, dans l'opinion de Benoît; c'était pour lui une impossibilité. Aussi assura-t-il qu'il serait prêt à sortir en même temps que les autres, parce qu'il ne voulait pas manquer la prédication en un pareil jour. En effet, le vendredi matin, il fut sur pied avant l'heure indiquée, quoiqu'il se fût conformé au commandement de son hôtesse, et arriva l'un des premiers à la Basilique. Il y entendit la passion et l'office avec une émotion incroyable, et y passa la journée entière, à jeûn, dans la méditation des ignominies du Sauveur. Tous ses amis observèrent comme à Rome, qu'il donnait moins de temps à la lecture et beaucoup plus à la contemplation.

Le soir, on lui tenait préparé une soupe et quelques petits poissons : mais il revint plus sérieux et plongé dans ses réflexions; il s'arrêta au milieu de la cuisine, ayant peine à s'approcher de la table. Barbe le stimulait pour qu'il commençât à prendre son repas. « Oh ! s'écria-t-il douloureusement; est-ce bien une soirée à souper ? Oh ! Jésus-Christ à pareil jour a tant souffert pour nous, et n'a eu que du fiel pour nourriture ! !... Et vous voulez que je mange ! — C'est vrai, dit-elle, mais si nous ne mangeons pas, nous ne serons pas capables même de prier. » Alors il se mit à table, mais sans toucher aux aliments préparés; il demanda par charité un peu d'herbes crues, une lèche de pain et un verre d'eau. Barbe était bien tentée de lui enjoindre quelque chose de plus; mais respectant sa dévotion : « Ce soir, dit-elle, je ne veux point vous contrarier. » Quand les herbes furent servies : « Voilà bien, dit-il, le repas qui convient à un pauvre, le vendredi saint. » Barbe ajouta cette réflexion : « Oh ! il est vrai que Jésus a tant souffert... et moi je ne puis rien supporter : aussi j'ai grand'peur de n'être pas sauvée. » A ces mots, Benoît devint rêveur, et un instant après il s'écria, avec une espèce de terreur : « Vous, vous !... Et moi donc, j'ai peur aussi. » Après quoi, il se mit à répéter l'abrégé du sermon qu'il avait entendu, et il le fit avec tant de feu, qu'il attendrit les membres de la famille et quelques autres personnes qui l'entendirent.

Avant de sortir de l'église, il s'était présenté pour se confesser au tribunal du P. François-Marie Alméric, autre pénitencier conventuel, confrère du P. Temple. Ce religieux, nommé dans le monde Jean Laurent, était né à Rome en 1731, avait pris l'habit en 1748 et avait été envoyé à Lorette à la même époque de 1774. Il avait déjà quelque connaissance de Benoît par l'abbé Valéri et par d'autres personnes. Comme c'était la première fois qu'il l'entendait, il le soumit d'abord au même interrogatoire que tant de fois avait subi le Pèlerin, et discerna promptement quelle était la trempe de cette âme d'élite. Nous le laisserons parler lui-même.

« La première fois que je le connus, ce fut le soir du vendredi saint 29 mars, pendant les Matines, tandis que j'étais occupé à mon emploi. Je le vis attendre patiemment et de l'air le plus composé, que fût écoulée la foule des pénitents qui environnaient mon confessionnal. En l'apercevant si modeste et si patient, je me sentis une forte impulsion intérieure à l'appeler, et en effet je le fis passer à l'un des guichets. Par ses déclarations, qui furent accompagnées de soupirs, de tremblements et d'autres signes de componction, je compris subitement qu'il était d'une spiritualité très-élevée et d'une conscience très-délicate, et qu'il exagérait sa propre indignité, en assurant qu'il était plein de péchés : aussi je ne fus pas surpris de le voir montrer une forte répugnance à s'approcher de la sainte table, quand je lui ordonnai de faire ses pâques le lendemain matin, puis de renouveler sa communion le jour de la fête. »

Le Religieux lui demanda entre autres choses, pourquoi il menait cette vie oisive et misérable, plutôt que de s'appliquer à quelque profession utile pour gagner honnêtement sa vie. « Dieu l'a voulu ainsi, dit Benoît. — Cette parole est bientôt dite, reprit le P. Alméric ; avez-vous fait ce choix de votre chef et par caprice ? — Non, mon père, j'ai été approuvé par mes directeurs. » C'en était assez pour un confesseur qui n'était point appelé à décider de nouveau la question.

Le samedi matin, avant de se présenter à la communion, Benoît revient au confessionnal, et expose ainsi ses scrupules : « Mon père, je suis un ingrat, rempli d'iniquités, indigne de vivre sur la terre ; comment voulez-vous que j'aille recevoir le Pain du ciel ? » Et

il poussait de profonds soupirs, qui lui causaient même une sorte de tremblement dans tous les membres. Ce fut alors que le P. Almérici entra en conférence avec lui, pour examiner l'esprit qui le dirigeait. Il commença par l'interroger sur sa manière de prier vocalement et mentalement. Ses réponses furent courtes, mais suffisantes pour faire comprendre qu'il ne faisait pas de longues prières vocales, et qu'il mettait toute son application à suivre le mouvement de l'Esprit de Dieu. Pour entrer encore plus avant dans la connaissance de cette âme, le Pénitencier lui demanda de plus s'il éprouvait des tentations ou des troubles intérieurs. Benoît répondit qu'il souffrait souvent des tentations du démon et des assauts de la chair, mais qu'avec l'aide du Seigneur, il n'avait jamais consenti à aucune, quelle qu'elle fût. Après d'autres interrogations, le Confesseur pleinement convaincu de l'innocence de ce serviteur de Dieu, et le voyant solidement établi dans la voie de la perfection, lui donna la bénédiction et l'envoya communier. Deux fois encore Benoît se représenta sous l'impression des mêmes inquiétudes de conscience, et il ne put se déterminer à communier que sur l'injonction formelle du Religieux.

Le matin de Pâques, pour obéir à l'ordre du Père, il lui apporta le billet de sa communion, et recommença ses lamentations et ses gémissements sur son indignité, par rapport à la seconde qui lui était commandée. Il se disait l'homme le plus vil et le plus abominable qui vécût sur la terre, à cause de la multitude de ses infidélités, et pour cela il ne croyait pas pouvoir s'approcher de l'Eucharistie si souvent. Le P. Almérici réitéra ses questions, et acquit une plus ample conviction, que la vie de ce pèlerin était une oraison continuelle, et qu'il ne perdait jamais de vue la présence de Dieu. Nous emprunterons encore ici ses paroles : « Voyant que l'humilité et le mépris de soi-même avaient jeté de profondes racines dans cette âme, je voulus scruter avec plus de précision son intérieur, afin de m'assurer encore davantage s'il était véritablement guidé par un bon esprit, ou si au contraire il y avait en lui quelque illusion d'esprit particulier. J'entamai donc avec lui une nouvelle conférence spirituelle. Ses réponses étaient concises, mais significatives; et ce qu'il était forcé de me dire de bien sur son compte, il le voilait de manière

à ne pas me donner de lui une idée trop avantageuse. Le précepte d'obéissance dont je me prévalais était tout-puissant, mais indispensable pour lui arracher ces sortes d'aveux. Je sus par ce moyen que Dieu l'élevait à une très-haute contemplation. Il m'apprit aussi, sur ma demande, quelques-unes des persécutions qu'il avait essuyées.

« Je crus devoir lui demander quels étaient les sujets qu'il méditait de préférence, et voyant que c'étaient les mystères relatifs à la passion du Rédempteur, je voulus savoir auquel il s'appliquait particulièrement. Il me répondit que c'était le couronnement d'épines, ajoutant que quand il se mettait à réfléchir sur ce supplice, il se sentait, sans le vouloir, transporté à contempler le mystère de la très-sainte Trinité. — Que savez-vous, homme ignorant, lui dis-je, d'un si sublime mystère ? — Je ne sais rien, mon père ; seulement, sans rien savoir, c'est un transport auquel je ne puis résister. — S'il en est ainsi, expliquez-moi les idées et les affections excitées en vous par cette considération. Alors il élucida ce point difficile avec une telle justesse et une telle propriété d'expressions, que je m'estimerais heureux, s'il plaisait à Dieu que je pusse me rappeler ses propres paroles, sur la relation qu'il concevait entre la Trinité et le couronnement d'épines : je croyais entendre sainte Thérèse de Jésus.

« Je restai confus et surpris, et en même temps je jouissais en moi-même d'avoir fait la rencontre d'une âme choisie de Dieu, pour la favoriser de la connaissance des plus hauts mystères. Mais je me gardai de laisser percer l'opinion que j'avais conçue de lui, et dans laquelle je fus confirmé par une réponse singulière qu'il me fit. Avant de le congédier, je lui demandai combien de fois il était venu à Lorette ; il me dit que c'était la onzième. « Vous viendrez donc encore l'année prochaine ? — Non, mon père. — Et pourquoi ? — Je dois aller dans ma patrie. — Mais où retournez-vous maintenant, et où demeurez-vous habituellement ? — A Rome. — Alors, quand vous partirez pour votre patrie, vous repasserez sans doute par Lorette ? — Non, mon père, je dois aller dans ma patrie. — Vous renoncez donc à voir Lorette ? — Mon père, je dois aller dans ma patrie. » Cette triple répétition me parut originale, parce que je portais toujours ma pensée sur son retour en France. Mais l'année suivante, quand j'appris sa mort, je

connus mon erreur, et je compris qu'il avait voulu parler de sa patrie céleste, et que ce n'était rien moins qu'une véritable prophétie. Car je m'étais formé, dit le Père en terminant sa déposition, une opinion solide et bien fondée de sa sainteté; c'est pourquoi, lorsque la renommée la publia subitement après sa mort, ce ne fut point pour moi une chose nouvelle, attendu que j'avais déjà une juste idée de ce grand pénitent. »

Le P. Alémrici fait observer que Benoît, dans toutes ses réponses, avait soin de mêler des protestations de son extrême ingratitude pour tant de bienfaits qu'il avait reçus de Dieu, et de confusion à la vue de l'infinie miséricorde, qui daignait lui conserver la vie et continuer à le combler de grâces, malgré sa froideur. Quand il parlait du plus auguste des mystères, il semblait ne pas s'apercevoir de la sublimité de ses connaissances, acquises non par l'étude, mais par la contemplation; il s'interrompait parfois pour dire que sans doute il proférait des sottises, parce qu'il n'y entendait rien et qu'il n'était qu'un ignorant. Le Pénitencier se douta que son but ou son désir était de faire cesser l'interrogation : pour lui, au contraire, il aurait voulu prolonger un entretien qui lui donnait une indicible consolation.

Quoique le Bienheureux séjournât encore quelques jours à Lorette, il ne se présenta plus au P. Alméric, qui soupçonna que, malgré ses précautions, ses questions mêmes avaient décelé son estime, et que c'était le motif qui l'éloignait, d'autant plus qu'il savait l'anecdote du P. Temple. Ce bon religieux en éprouvait une grande peine comme son confrère, et il cherchait à se dédommager de ne pouvoir l'entretenir par la vue de sa ferveur; mais il se garda de l'interpeller, pour ne pas le troubler dans ses oraisons.

Revenons aux rapports de Benoît avec la famille Sori. Le soir du samedi-saint, ses hôtes lui dirent que leur usage était d'avoir un pauvre à dîner le jour de Pâques, et l'invitèrent à revenir le lendemain à l'heure de midi, puisque leur choix devait naturellement tomber sur lui : mais il n'accepta point l'invitation, et aux sollicitations les plus pressantes il opposa d'humbles supplications, pour qu'on lui laissât la liberté. Néanmoins, on voulut lui réserver sa part de tous les

mets pour le soir, et il promit de faire ce que l'on voudrait, disant que ce serait la même chose que s'il eût partagé le dîner. Il tint sa promesse en goûtant de tout, même de l'agneau pascal, quoiqu'en très-petite quantité.

Durant cette apparence de repas, il se plaignit en gémissant du tumulte qui avait eu lieu dans la basilique : « Qu'il y a peu de dévotion dans cette église, pour une si grande solennité ! » disait-il. On lui fit observer que comme il n'y en avait pas d'autre dans la ville, elle était nécessairement encombrée aux grands jours de fête, et que les gens de la campagne augmentaient le trouble par leur affluence. « Je vois la dissipation, répliqua-t-il, non pas seulement dans les ignorants, mais encore dans ceux qui comprennent : c'est pourquoi, si cela ne vous déplaît pas, j'irai plus tard à l'église pendant ces deux jours. — Oh ! pour cela, faites comme il vous plaira ; vous en êtes tout à fait le maître. » En effet, le lundi et le mardi, il ne prit son poste à la basilique qu'à l'heure de Tierce.

Pendant les derniers jours de la semaine sainte, les fonctions multipliées avaient empêché l'abbé Valéri de s'occuper de Benoît, et à peine avait-il pu l'apercevoir. Mais il vint, dès le lundi, le visiter à l'heure où il le savait rentré. D'abord il fit part à la famille d'un soupçon qui lui était venu à l'esprit : il n'avait jamais vu Benoît communier, et il doutait par conséquent qu'il eût même fait ses Pâques. Il ne pouvait se l'expliquer dans un jeune homme si fervent, que par quelque principe erroné ou par un scrupule exagéré. La famille n'avait pas été non plus témoin d'aucune de ses communions. C'est pourquoi, par intérêt pour lui, il fut convenu que l'abbé Valéri chercherait à éclaircir ce doute. En conversant donc avec le Pèlerin, il lui dit : « Benoît, avez-vous fait vos Pâques ? Est-ce que vous ne les ferez pas à la *sainte Case ?* — Confessez-vous ? lui répondit-il. — Non ; mais mon frère Louis confesse, et moi, je dirai, si vous voulez, la messe dans ce saint lieu, tout exprès pour vous, et je vous donnerai le billet, quoiqu'on ne le délivre ordinairement qu'à la chapelle du Saint-Sacrement. » Benoît aurait pu facilement le détromper de cette suspicion, puisqu'il avait communié deux jours de suite ; mais pour ne rien dire à son avantage, il se contenta de répondre : « C'est la

même chose de communier à la *sainte Case* ou à la source (entendant par là l'autel où repose le saint Sacrement); car comment voulez-vous qu'un pécheur comme moi et si mal vêtu, puisse se présenter à la table sainte en un lieu si auguste ? »

Cette réponse, en un certain sens, était plutôt faite pour accroître les soupçons, et les inquiétudes de Valéri furent partagées par les époux Sori. Barbe alors imagina un autre moyen de les dissiper en examinant ses papiers, quoique son cœur lui disait tout ensemble que Benoît ne pouvait être coupable d'une telle négligence, et qu'il saurait probablement par voie surnaturelle l'indiscrétion commise envers lui. Néanmoins, comme on avait en vue son propre avantage, le lendemain matin, en son absence, on ouvre la boîte qui renfermait ses papiers, et l'on y trouve diverses pièces latines et françaises. Ne pouvant les comprendre, Barbe voit passer l'ex-jésuite Laurent Cayla, qui s'était fixé à Lorette depuis la suppression de son ordre et le prie d'interpréter ces documents, parmi lesquels était le certificat de Sept-Fonts, une attestation de communion faite à Rome, celle de confession donnée en 1772 par le P. André Bodetty, en présence de ce même coadjuteur qui la reconnut, ainsi que d'autres qui rassurèrent au moins sur les dispositions générales du Pèlerin, par rapport à la fréquentation des sacrements. Peu de temps après, l'abbé Valéri sut de son frère, attaché comme lui à la basilique en qualité de gardien de l'autel du Saint-Sacrement, qu'il y avait donné la communion à Benoît plus d'une fois, et notamment le jour de Pâques. Alors s'expliqua très-bien la réponse amphibologique de Benoît, et s'évanouit le nuage qu'avait jeté dans l'esprit de ses amis une incertitude momentanée.

Un autre jour, le Bienheureux étant rentré chez les époux Sori, au moment où Barbe faisait souper son petit Joseph; il lui demanda le nombre de ses enfants qu'il ne connaissait pas encore. « J'en ai trois en tout, dit-elle. Marianne que vous connaissez, celui-ci et celle que je dois en quelque façon à vos prières et qui est en nourrice. Mais puisque vous vous intéressez à eux, priez Dieu qu'il les mette promptement en paradis, s'ils ne doivent pas être bons sujets, comme il l'a fait pour les cinq qui sont morts en bas âge. » Benoît fit un signe affirmatif qui fit épanouir le cœur de cette religieuse mère.

Aussi, plusieurs mois après, Joseph étant tombé malade, et ayant été pendant dix-huit jours dans un état désespéré, elle répétait avec résignation le souhait qu'elle avait exprimé à Benoît, et enfin l'enfant ayant échappé au danger le 22 juin suivant, elle attribua sa guérison uniquement aux prières du Serviteur de Dieu.

Tout le monde avait remarqué cette année-là qu'il était plus pensif, comme s'il avait dans l'esprit quelque grave préoccupation qui lui souriait. Il est à croire que sa bonne Mère, qu'il servait avec tant de fidélité, lui avait obtenu la faveur de quelque avertissement de sa fin prochaine ; nous l'avons déjà vu par l'espèce de prophétie faite au P. Almérici. Le soir du mercredi après Pâques, il annonça son dessein de partir le lendemain ; et comme il n'y avait pas encore huit jours écoulés depuis son arrivée, Barbe, mécontente d'un si prompt départ, fit ses efforts pour l'engager à rester au moins jusqu'après Quasimodo. Mais il répondit : « C'est assez de huit jours pour cette fois ; » et comme elle insistait : « Vous ne savez pas, j'ai besoin de partir ; il faut que je m'en aille. — Mais au moins ne manquez pas de venir l'année prochaine. » Et lui, en souriant : « Si je ne reviens pas, nous nous verrons en Paradis. »

Le lendemain, Gaudence lui ayant fait la même recommandation, il lui fit la même réponse : « Si je ne reviens pas, nous nous verrons en Paradis. » L'honnête Marchand lui ayant demandé s'il avait besoin de quelque chose, il dit qu'on lui ferait bien plaisir de lui donner un crucifix, parce que celui qu'il portait sur sa poitrine et sous ses habits s'était brisé. Gaudence lui en donna sur-le-champ un de laiton avec tête de mort du même métal sur croix de bois noir, et sa reconnaissance s'exprima contre sa coutume en paroles très-affectueuses.

Ce même matin du jeudi 4 avril, l'abbé Verdelli le voyant à l'église et sachant son prochain départ, lui présenta quelques petits sachets de poussière de la *sainte Case*, un morceau bénit du voile de la Madone et un peu de cire provenant des cierges allumés devant elle ; en lui souhaitant un bon voyage, il lui dit : « Au revoir l'année prochaine ! — Je ne le crois pas, répondit-il. — Comment, vous ne

reviendrez pas ! Est-ce que nous ne vous reverrons plus ? — Si Dieu le veut, nous nous reverrons en Paradis. »

Après avoir passé toute sa matinée à l'église, Benoît revint vers midi renouveler ses remercîments à ses hôtes, et voulut partir comme les autres années sans manger et avec un *pagnotte* pour tout viatique. Il était accompagné de M. Valéri, qui avait aussi tenté de le retenir ; mais il lui montra la lettre qu'il devait remettre à une religieuse de Montecchio, et qu'il n'avait pu porter en venant, à cause de sa mésaventure ; il craignait de désobliger son bienfaiteur, en tardant trop de la consigner à son adresse. « Viendrez-vous l'année prochaine ? lui demande l'abbé Valéri. — Il sera difficile, lui répond Benoît comme aux autres ; mais si je ne reviens pas, nous nous reverrons en Paradis. » L'Ecclésiastique, non plus que son confrère, ni les Sori, ne prit point ces paroles pour une prédiction, si ce n'est lorsqu'il apprit la mort du saint Pauvre l'année suivante. Il voulait par affection le conduire jusqu'à Montréal ; mais l'humble Pèlerin remercia en disant : « Que penserait-on ici de vous, si l'on voyait un Prêtre accompagner un misérable de mon espèce ? » C'est avec cette parole de mépris pour lui-même, qu'il quitta Lorette pour la dernière fois.

Il partit donc par la grand'route de Macérata, dont n'est pas éloigné Montecchio. Quand il se présenta au monastère de Sainte-Claire, pour remettre la lettre dont l'abbé Mancini l'avait chargé, la scène était préparée et les rôles distribués. On parut le recevoir avec la plus grande indifférence. La religieuse à qui la lettre était adressée l'invite à attendre la réponse qu'elle doit y faire, et y met assez de lenteur pour donner le temps de jouer la pieuse comédie. Cependant on lui apporta à manger au parloir, mais des choses communes et sans empressement, quoique avec abondance, et dans cet intervalle chaque religieuse vient tour à tour à la grille, comme pour lui demander des nouvelles de l'abbé Mancini, même celles qui ne le connaissaient nullement, et toutes eurent ainsi le moyen de le voir et d'échanger quelques paroles, sans éveiller ses susceptibilités. Lorsqu'elles eurent satisfait leur dévote curiosité, on lui remit la réponse, et on lui offrit des provisions sur le ton d'une charité compatissante, et à laquelle on s'efforçait de donner une apparence de

dédain. Mais il les refusa, sous prétexte qu'elles le chargeraient trop.

La réponse dont il fut porteur, rendait compte à l'abbé Mancini de l'impression qu'avait fait la contenance de ce vénérable pèlerin, et du peu de paroles qu'il avait prononcées. On lui disait de quelle manière avait eu lieu la réception, pour se conformer à la recommandation faite par lui, et enfin on le remercia vivement du grand plaisir qu'il avait procuré à la communauté. Quelque temps après, l'abbé Mancini reçut une nouvelle lettre de ces mêmes clarisses, où elles lui annonçaient avoir fait une communion pour le saint Pauvre, afin qu'il en fît une à leur intention, et elles le priaient d'intervenir pour leur obtenir cette faveur. Il leur répondit qu'il s'en chargeait, mais non pas sans quelque regret, parce qu'il était presque sûr que cette demande effaroucherait l'humilité de Benoît. Afin d'y mettre moins d'apprêt et de ne point lui donner à connaître de qui venait la demande, il attendit jusqu'au dernier jour de l'année, où il avait coutume d'aller à l'hospice chanter le *Te Deum* avec ses pauvres. Alors, il le prit en particulier et lui fit la proposition de la part de religieuses qu'il ne désignait pas. Le Serviteur de Dieu parut surpris, et répondit que ses communions ne pouvaient pas leur servir; et Mancini ayant répliqué que nos suffrages peuvent être utiles aux vivants comme aux morts, il repartit franchement : « Je ne veux pas m'embarrasser avec les Religieuses. » Mancini leur écrivit ensuite que sa démarche avait eu l'issue qu'il prévoyait, parce que Benoît avait eu, malgré ses précautions, l'éveil sur le motif de la demande, qui ne s'accordait point avec son désir d'être réputé vil et abject. Il leur ajoutait que toutefois leur intention n'était pas frustrée devant Dieu, puisque, ayant voulu lui attirer de nouvelles grâces, elles avaient nécessairement part à ses nombreuses prières pour quiconque lui faisait du bien.

CHAPITRE VIII

Derniers mois de l'année 1782.

Beatus vir cujus est nomen Domini spes ejus, et (qui) non respexit in vanitates et insanias falsas. (Ps. XXXIX. 6.)

Bienheureux l'homme dont l'espoir est dans le nom du Seigneur, et qui n'a point détourné ses regards sur les vanités et les folies pleines de fausseté.

Benoit, revenu de Lorette vers la fin d'avril 1782, ne manqua pas de se représenter à son directeur, le P. Gabrini, auprès duquel il était plus assidu depuis l'année précédente. Celui-ci, après l'avoir entendu encore quelques fois, voyant que cet homme croissait immensément en perfection (ce sont ses propres expressions), ne se borna plus à lui conseiller de choisir un autre guide, mais le lui ordonna en vertu de la sainte obéissance, en lui recommandant d'éviter que ce fût un prêtre ayant charge d'âmes, afin qu'il eût plus de loisir à lui consacrer. Après un commandement aussi formel, Benoît n'avait plus à balancer, et dut s'occuper du choix d'un nouveau directeur. En effet, dans le cours de l'été, il vint annoncer au P. Gabrini qu'il avait enfin trouvé un confesseur stable qui n'était point curé, et qu'il avait ainsi accompli ses volontés. Le Religieux, tout en lui témoignant son approbation, n'en éprouva pas moins un regret intérieur, et par ce motif il lui répéta qu'il était tout disposé à l'entendre en cas de besoin pour la confession. Mais il ne le revit plus que dans la semaine des Rameaux, en 1783.

L'ancienne prédilection de Benoît pour les missionnaires, lui fit

d'abord jeter ses vues sur le supérieur des missions *Imperiali* [19], qu'il avait vu à Sainte-Praxède. C'était cet abbé Charles Carézani, qui dès l'année 1770 l'avait observé dans la niche du Mont-Cavallo, puis l'avait perdu de vue jusqu'en 1776, qu'il le revit au quartier des Monts. Depuis lors, il avait eu de fréquentes occasions de le remarquer à Sainte-Marie-Majeure et ailleurs. A Sainte-Praxède, il l'avait vu de son confessionnal, rester durant des matinées entières, dans une immobilité complète, et sortir en cas d'exposition du Saint-Sacrement vers midi, pour manger quelques raisins secs, puis retourner immédiatement à son poste d'adoration. Il l'avait encore rencontré par hasard dans d'autres églises et au dehors, le voyant quelquefois hué ou vexé, mais toujours recueilli et donnant des marques de respect pour les statues, les images pieuses, et tout ce qui est consacré à Dieu ou aux saints. Il l'avait souvent remarqué assis sur les degrés du chevet de Sainte-Marie-Majeure, et contemplant la croix qui surmonte l'obélisque.

Enfin, dans le courant de mai 1782, Benoît se présenta au confessionnal du Missionnaire, qui ne le reconnaissant pas d'abord pour le pauvre qu'il avait tant de fois admiré, commence par lui donner quelque instruction sur les dispositions à la confession; mais l'ayant bientôt reconnu, il s'arrête pour l'écouter. Alors, à sa grande édification, il n'entend que des généralités, telles que de n'aimer pas Dieu et le prochain avec toute la ferveur désirable; d'être un grand pécheur, indigne des bienfaits du Seigneur; d'être coupable de nombreuses et graves ingratitudes pour les grâces signalées qu'il a reçues. L'abbé, afin de lui faire spécifier quelques actes particuliers sur lesquels il pût appuyer l'absolution, l'avertit de descendre dans le détail de ses fautes. Mais le vénérable Pénitent ne put que répéter les mêmes abstractions avec les mêmes sentiments de confusion. Alors le Confesseur dirigea l'interrogatoire sur l'observance des préceptes divins et ecclésiastiques, dont la transgression est plus ordinaire et plus facile, en réglant ses demandes sur son état et sa condition, et en remontant jusqu'aux premiers temps de l'âge de raison, et il ne put découvrir aucune faute mortelle dans toute sa vie. Non content de cela, il lui demanda généralement s'il

avait commis quelque péché grave, à quelque époque que ce fût, et la réponse dictée par la soumission fut celle-ci : « Grâces à Dieu, je n'en ai point commis. » « Quel ange ! se dit à lui-même le Missionnaire : Dieu lui a conservé l'innocence baptismale. » Il passa ensuite à scruter les fautes vénielles, toujours pour découvrir matière suffisante à l'absolution, et il ne trouva encore qu'une conscience entièrement exempte de toute faute délibérée.

L'abbé Carézani, frappé d'étonnement, multiplia dès lors ses questions, de manière à sonder plus profondément l'intérieur de cette âme privilégiée. Il reconnut que le Serviteur de Dieu était singulièrement pénétré de la grandeur et de la majesté de Dieu, qu'il possédait de très-hautes connaissances des attributs divins, et par suite qu'il avait un sentiment vif et profond de son propre néant, qui lui faisait proférer les expressions les plus énergiques d'humilité, en se nommant un misérable pécheur, un indigne, un ingrat, un monstre. L'Ecclésiastique prolongea longtemps cette espèce de conférence, où il trouvait une vive satisfaction.

Toutefois il ne négligeait pas d'entremêler divers conseils dans cet entretien. Ainsi il lui rappela que c'est le devoir de tout chrétien d'aider son prochain autant qu'il le peut; et que lui, ne pouvant, vu sa pauvreté, l'assister temporellement, il était plus obligé de le faire spirituellement, en priant pour les besoins des indigents, et plus encore pour la conversion des pécheurs, et en général pour les âmes rachetées du sang de Jésus-Christ. A cette insinuation, Benoît tira de sa poitrine un profond soupir, et répondit qu'il connaissait ce devoir, et qu'il ne manquait pas de s'en acquitter. « Eh bien ! faites-le encore plus souvent et avec plus de ferveur. — Oui, mon père, je vous obéirai. » Lorsque le Missionnaire l'exhorta à entretenir sa ferveur par l'invocation fréquente des noms de Jésus et de Marie, et lui conseilla de se mettre tous les matins, en esprit, dans les plaies du Sauveur, il répondit de même que c'était déjà son habitude. Le Confesseur l'ayant invité à s'approcher de la sainte table : « Je voudrais, dit-il d'après sa coutume, me préparer encore le reste du jour, et je communierai demain, si Votre Révérence y consent. — Non, lui dit l'abbé Carézani, craignant quelque préjugé à ce

sujet, communiez aujourd'hui même. — Donc je me disposerai encore un peu ce matin, et puis j'irai communier. » Le Missionnaire ne put douter de sa docilité, l'ayant vu se diriger immédiatement vers l'autel du Saint-Sacrement.

Avant de se retirer, le Bienheureux lui demanda, conformément à l'ordre qu'il avait reçu, de vouloir bien le prendre sous sa direction habituelle. L'abbé Carézani, dont le confessionnal était très-fréquenté, lui répondit qu'il le voulait bien, mais qu'auparavant il l'engageait à avoir plus de propreté, afin de ne pas éloigner les autres personnes de son confessionnal. « Cela me sera bien difficile, dit ce pénitent trop contempteur de son corps pour goûter cette recommandation, mais trop docile pour résister à l'injonction d'un directeur. — Au surplus, reprit le confesseur qui se reprocha peut-être d'avoir trop consulté dans cet avis la délicatesse humaine, faites ce que Dieu vous inspirera, et si vous ne trouvez pas d'autre confesseur à votre convenance, venez tout de même, et agissez comme vous l'entendrez. » Benoît revint en effet plusieurs fois, sans entrer au confessionnal; il se plaçait en face et à quelque distance pour se faire voir du Confesseur, et regardait attentivement, des matinées entières, pour apercevoir le moindre signe qui l'invitât à se présenter; mais le signe ne vint pas, le confessionnal étant toujours assiégé, surtout par une classe de gens qui avaient besoin d'être longuement instruits; ce qui l'obligea de porter ses pas ailleurs.

Du jour de cet entretien, l'abbé Carézani avait pu asseoir son jugement définitif sur cet étranger qu'il revoyait souvent, parce qu'il habitait le même quartier. « Attendu, dit-il dans sa déposition, l'expérience que j'ai acquise dans mes fonctions de confesseur et de missionnaire, que j'exerce depuis tant d'années, ce qui m'assurait le plus certainement de l'union constante de ce Bienheureux avec Dieu, c'est que l'ayant si souvent aperçu le soir rentrer à l'hospice, tombant de fatigue, j'éprouvais une consolante impression de voir Dieu sur son visage, et je dirais presque dans son cœur. Je l'ai vu aussi quelquefois sortir le matin; il était moins exténué: mais c'était le même air de béatitude, et souvent je me suis dit: Oh! quels bons enfants a cet abbé Mancini parmi ses pauvres! »

Benoît suivait ordinairement, comme nous l'avons dit, les missions urbaines, qui, depuis la suppression de la Compagnie de Jésus, étaient continuées par des prêtres séculiers. Dans ces missions, il avait entendu prêcher avec beaucoup de zèle deux professeurs du collége romain, où ils remplaçaient également les jésuites, et il les voyait pareillement assidus au confessionnal dans l'église de Saint-Ignace. L'un se nommait Joseph-Noel Du Pino, et l'autre Joseph-Lorette Marconi. Benoît s'adressa d'abord à l'abbé Du Pino; mais le trouvant trop occupé, il fixa définitivement son choix sur l'abbé Marconi, qui l'assista jusqu'à sa mort, et qui devint ensuite son premier historien. Leurs rapports feront le sujet du chapitre suivant.

Le 1er juin de cette année, la fête du Sacré-Cœur de Jésus était célébrée dans l'église de Saint-Théodore [24], par la pieuse confrérie de pénitents à qui elle appartient, et qui prend sa dénomination de ce saint Cœur [a]. Benoît ne pouvait manquer d'assister à une solennité qui s'alliait si bien avec la tendresse de son amour pour le Sauveur. Il était là en effet de bonne heure dans sa posture favorite, contemplant le très-saint Cœur de Jésus, dont les flammes étaient vivement représentées sur le tableau de l'autel. Mais déjà ses forces déclinaient sensiblement, et ne purent résister aux émotions excitées par la considération de cette fournaise d'amour. Tout à coup une syncope lui survient au milieu de l'office, et il tombe presque inanimé sur le pavé. On s'empresse de le relever, et à la vue de ce corps débile et décharné, on suppose que sa chute est un effet d'inanition. De charitables assistants s'offrent à lui procurer quelque aliment pour le soutenir. Mais bientôt il recouvre ses sens, remercie de ces bons procédés, et sans vouloir rien de ce qui lui est offert, il se rapproche du balustre pour s'appuyer, et reprend son oraison comme auparavant jusqu'à la fin de la cérémonie.

Dès les premiers temps de son arrivée à Rome, Benoît avait eu des doutes sur le lieu où il devait remplir le devoir pascal. En enfant

[a] Elle fut établie dans le milieu du siècle dernier par le B. Léonard de Port-Maurice. Le vulgaire appelle les membres de cette société *Sacconi* (Confrères du gros sac), à cause de la toile grossière qu'ils revêtent pour faire la quête en faveur des prisonniers.

docile de l'Eglise, il en avait déféré la solution à son directeur, qui était alors le P. Gabrini. Celui-ci lui avait répondu que n'ayant pas de demeure fixe, il pouvait satisfaire au précepte dans une église quelconque, où le porterait sa dévotion, ajoutant qu'il serait bon de choisir pour cela une des basiliques patriarcales [40]. Benoît s'était conformé littéralement à cette décision, en communiant dans la basilique de Saint-Jean-de-Latran, la première de toutes les patriarcales. Lorsqu'il se résolut à exécuter son pèlerinage annuel de Lorette, vers les fêtes de Pâques, il eut soin de consulter encore ce même directeur, pour savoir s'il pouvait y faire sa communion pascale, et il lui fut répondu qu'en qualité de pèlerin étranger, la chose n'était pas douteuse.

Cependant l'Administrateur de l'hospice, depuis que Benoît y était reçu, le voyant toujours partir aux approches de Pâques, et d'autre part n'ayant pas connaissance de la fréquence de ses communions, soupçonna qu'il s'éloignait à cette époque, pour échapper à l'obligation pascale sans être découvert. Tout en rendant justice à sa sainteté, il craignit que le démon ne se servît de son humilité même pour l'induire en erreur sur ce point. Il s'informe auprès des autres pauvres et de diverses personnes; nul de ceux auxquels il s'adressa n'avait vu le Bienheureux s'approcher de la sainte table: ses soupçons prennent de la consistance, et vont jusqu'à douter qu'il ait fait ses Pâques depuis plusieurs années. Résolu de s'en éclaircir, dans le but de tirer cette sainte âme de l'illusion, il va trouver le sous-curé de la paroisse de Saint-Sylvestre aux Monts [35], sur laquelle est située son hospice, et lui communique ses appréhensions, en le priant de requérir de son protégé le billet de la communion pascale, et de l'obliger à la faire, s'il n'en justifie pas.

La paroisse avait alors pour curé le P. Louis Carlini, qui étant malade depuis près de deux ans, en abandonnait l'administration à son vicaire, le P. Antoine-Matthieu Moschini. Ce religieux apprit à Mancini que depuis l'année 1776 où il avait commencé de résider dans ce couvent, il connaissait un mendiant qui paraissait bien, d'après sa description, être celui dont il était question, et voici à quelle occasion. A la bénédiction du Saint-Sacrement, qui se donnait

tous les dimanches l'après-midi dans son église, il entendit un jour du fond du chœur une voix qui répondait aux prières et surtout au chant des litanies, avec un accent étranger, mais en même temps plein de ferveur, qui lui causa une certaine admiration. En conséquence, il avait cherché à connaître de qui elle provenait, et il avait reconnu que c'était celle d'un pauvre hère, qui était dévotement placé à genoux devant le balustre du sanctuaire. Il en avait parlé à son curé, qui lui avait répondu que « c'était une bonne âme, et un bon serviteur de Dieu, dont la dévotion et la modestie avaient un *je ne sais quoi* d'extraordinaire, et qu'il l'avait confessé au moins une fois en compagnie et sur la présentation du gardien Théodose. » Lui-même l'avait vu depuis, quoique par intervalles, à l'explication de l'Ecriture sainte, et à d'autres cérémonies de la paroisse, et il s'était confirmé de plus en plus dans l'opinion de la bonté de ce chrétien. Nonobstant, puisqu'il se trouvait chargé momentanément des fonctions de pasteur, il promit d'user de son droit pour vérifier le fait, quoiqu'il lui parût difficile de concilier une négligence si coupable, avec la dévotion envers le Saint-Sacrement, dont il avait été si souvent témoin.

La fin du mois d'août s'avançait. Un soir donc le P. Moschini se transporte à l'hospice et trouve les pauvres réunis à la porte, en attendant qu'on la leur ouvre. « Où est Benoît Labre? » demande-t-il. On le lui montre retiré vers le portail d'un hôtel voisin; tenant en main et récitant le rosaire. Ce ne sont pas là, pensa le sous-curé, les allures d'un réfractaire à la loi de l'Eglise, et s'approchant de lui, il lui dit : « Avez-vous fait vos pâques, Benoît? » A cette demande un peu brusque et surtout si tardive, celui-ci éprouve d'abord quelque embarras, et ne répond pas. « Etes-vous muet? » lui dit le Religieux; pas de réponse. « Peut-être les avez-vous faites à Lorette? — Oui, mon révérend Père. — Où est l'attestation? — Je l'ai perdue. — Je vous crois; mais comme chargé du soin de la paroisse, je désire que vous les renouveliez ici pour l'édification des fidèles. — Bien, bien, » répondit le Bienheureux; et dès le lendemain il va se consulter avec son nouveau directeur Marconi, qui le rassure par rapport au cas de conscience, mais lui conseille, pour la satisfaction

du Curé, de prendre un billet de communion à Saint-Jean de Latran.

A quelques jours là, le Serviteur de Dieu vient trouver le sous-curé à l'église paroissiale et lui exhibe son billet de communion. « Cela ne me suffit pas, dit le prêtre en ayant l'air de se fâcher, j'exige que vous fassiez votre communion dans mon église; et puisque vous êtes si récalcitrant, vous aurez soin de m'avertir du jour où vous viendrez la faire, parce que je veux en être moi-même témoin.— Bien, bien, dit Benoît; vous plaît-il que je vienne le jour de Notre-Dame de Septembre?— Venez plutôt la veille. » Dans l'intervalle, le Directeur est de nouveau consulté, et conseille de se conformer à cette volonté, par respect pour l'autorité pastorale. Arrive la fête de la Nativité. Dès la veille, le P. Moschini voit venir son paroissien, qui lui dit être prêt à communier : mais préoccupé d'autres soins, et obligé de sortir, il charge les clercs d'avoir l'œil sur ce pauvre pour le voir à la sainte table. Assuré ensuite du fait par leur témoignage, il rendit grâces à Dieu de ce qu'une si belle vertu n'était point ternie par la tache qu'on avait appréhendée, et raconta ensuite avec admiration, au curé de Saint-Sauveur aux Monts, cet événement où il ne savait distinguer ce qui brillait le plus, de la patience, de l'humilité ou de la subordination.

Tel fut aussi le sentiment de l'abbé Mancini qui éprouva beaucoup de consolation, lorsqu'il lui fut rendu compte du résultat de l'épreuve, quoiqu'il fût un peu confus d'avoir soupçonné ce bon pauvre. Il lui vint alors en pensée de demander au sous-curé, s'il avait entendu la confession de Benoît, et la réponse fut : « Je ne suis pas digne de confesser de telles âmes. » Alors s'évanouirent toutes les inquiétudes de l'Administrateur de l'hospice, et peu après, par une permission de Dieu, il apprit de divers côtés les communions fréquentes faites par son protégé dans des églises différentes, comme pour lui démontrer avec quelle habileté la véritable humilité sait dissimuler ses bonnes œuvres. « Oh! dit-il alors; que n'ai-je su plus tôt ces particularités! Je n'aurais pas suscité à ce saint homme une vexation, qui du reste a servi à faire briller sa vertu. »

Il eut bientôt une nouvelle preuve du zèle héroïque de Benoît

pour les pratiques de dévotion. Sa constance à rester agenouillé, durant les trois quarts de sa vie, lui avait produit aux genoux deux tumeurs charnues ou sarcômes, qui lui rendaient extrêmement douloureuse cette attitude incessante. Depuis plusieurs années, il supportait cette douleur sans mot dire ; mais les excroissances avaient augmenté de volume, et il craignit de ne pouvoir plus résister à ce tourment, et par suite d'être arrêté dans ses habitudes. Il vint donc un jour prier l'Administrateur, de vouloir bien lui procurer la résolution ou l'extirpation de cette espèce de loupe, en lui disant qu'autrefois en France il les avait déjà eues, quoique moins volumineuses, et qu'il s'en était délivré au moyen d'une certaine herbe qui lui avait été désignée. L'Ecclésiastique lui répondit que ne connaissant pas cette herbe, il ne pouvait que l'adresser à un pharmacien de ses amis, qui, exerçant aussi la chirurgie, pouvait très-bien le guérir.

En effet, Benoît, muni d'un billet de Mancini, se présenta au pharmacien qui, après avoir examiné son mal, lui promit de le traiter, pourvu qu'il gardât le lit durant un certain temps. C'était trop de délicatesse pour un tel infirme, qui refusa, sous prétexte que vivant d'aumônes, il ne pouvait demeurer si longtemps en repos. L'Administrateur ne se méprit point sur le vrai motif de ce refus, et se contenta de lui dire que, puisque le Seigneur voulait qu'il conservât cette incommodité, il devait la supporter en toute patience ; mais que toutefois, ces excroissances provenant de ses génuflexions prolongées, il ferait bien de se tenir debout ou assis pendant une partie de ses oraisons. « Assis, dit Benoît, j'aurai peine à m'y décider : mais je profiterai du conseil que vous me donnez, pour rester plus longtemps sur mes pieds. » Depuis il ne parla plus de ces tumeurs à personne ; ce fut après sa mort que par leur grosseur on put avoir la mesure de son courage.

Le Serviteur de Dieu n'abandonnait pas pour cela sa chère église de N.-D. des Monts : seulement, quand il ne lui était plus possible de rester à genoux, il se relevait, suivant le conseil qu'il avait reçu, et quelquefois, quoique bien rarement, il s'asseyait pour peu d'instants sur un banc. Un matin, à une heure avancée, il veut user de ce soulagement, et trouvant le banc occupé par un chien, il le fait déloger

sans bruit. Le maître de l'animal s'en étant aperçu, s'emporta contre l'audacieux qui osait se substituer à sa bête, et peu s'en fallut qu'il n'en vînt à le frapper pour la venger; du moins il ne lui épargna pas les invectives, quoique Benoît tînt la tête basse, et conservât toute son imperturbabilité au milieu de cette bourrasque. Son silence sembla exaspérer davantage ce brutal personnage, qui redoubla ses outrages et ne lâcha prise qu'après avoir exhalé sa colère, au grand scandale des assistants et au mépris du Dieu résidant au fond du tabernacle. L'abbé Ange Brandi, maître des cérémonies à Saint-Jean de Latran, qui avait été spectateur de la belle conduite du Serviteur de Dieu dans cette occasion, demeura convaincu de la haute sainteté de cet humble chrétien, et se sentait ému par ce souvenir, lorsqu'il lui arrivait de lui donner la communion.

Dans le même temps deux prêtres, les frères Vincent et Alphonse Sanita, ex-jésuites espagnols, conçurent le projet d'attirer le Serviteur de Dieu à demeurer chez eux. Sachant que l'abbé Mélis avait quelques rapports avec lui, ils le prièrent de sonder ses dispositions, et de l'engager à venir habiter avec eux, non à titre de serviteur, mais de compagnon, en l'assurant qu'après un court service, il serait libre de se livrer à ses dévotions, et qu'il serait défrayé de tout ce qui pourrait lui être nécessaire. L'abbé Mélis accepta la commission, quoiqu'il en espérât peu de succès; et ayant appelé Benoît dans le couloir dont nous avons parlé, il lui fit part de la proposition, en l'engageant à la soumettre à son directeur. Le Bienheureux répondit par une inclination de tête qu'il suivrait ce conseil. Au bout de huit à dix jours, la réponse ne venant pas, les deux commensaux répétèrent leurs instances auprès de Mélis, qui à son tour la sollicita du Serviteur de Dieu; mais elle fut négative, au grand regret des deux frères, et motivée sur ce que cet emploi le gênerait pour la visite des églises.

Il avait encore bien d'autres raisons d'une plus haute portée : son amour de la pauvreté absolue, son abandon quotidien à la Providence, son affection pour la solitude et l'isolement. Aussi fit-il la même réponse, pour écarter pareille demande faite par un prêtre qui résidait dans l'hospice des Arméniens de N.-D du *Pascolo* [29]. C'était

aussi un ex-jésuite italien nommé Xavier Granuzzi, qui ne pouvant l'avoir à domicile, s'ingénia plus d'une fois pour l'amener à sa table, mais qui ne réussit qu'à lui faire accepter quelque soupe ou quelque orange. Il avait eu la pensée de s'adresser au confesseur, pour que celui-ci l'obligeât à répondre affirmativement; mais il ne put parvenir à découvrir quel il était.

Si le nombre des amis de Benoît allait croissant, l'affection des plus anciens était loin de diminuer. L'hiver de 1782, qui fut très-précoce et très-rude à Rome, fournit à plusieurs un motif de redoubler d'efforts pour lui faire agréer leurs secours. Ils le voyaient par le plus grand froid aller sans souliers, sans bas et sans chapeau. L'abbé Mélis tâcha d'obtenir, par un charitable détour, ce que n'avait pas fait une considération de santé. Il lui dit qu'il était indécent de se montrer à l'église sans chaussure, ou avec une chaussure qui ne lui couvrait pas entièrement les pieds. Benoît déféra sur ce point au jugement du Prêtre, et se laissa conduire par lui chez son cordonnier : mais quand il vit qu'il s'agissait de lui commander des souliers neufs, il fut impossible de le décider à laisser prendre sa mesure, ni à recevoir autre chose que des savates. Au sortir, Mélis voulait lui faire donner à son compte un *gros* par le cordonnier; mais toutes les instances furent inutiles.

Enfin le bon abbé, dont la vénération pour Benoît s'était accrue au delà de toute limite, ne fut satisfait que lorsqu'il eut obtenu de lui la promesse qu'il sollicitait depuis longtemps, de venir dîner à sa demeure. Le jour convenu, son empressement était si grand que, dans la crainte que son invité n'oubliât son adresse, ou n'hésitât, par excès de retenue, dès avant midi il faisait le guet à sa fenêtre pour le voir arriver. En effet, il l'aperçoit passer devant sa porte et l'appelle; puis le fait placer à sa table sans la moindre répugnance, et l'oblige par voie d'obéissance à manger de tout ce qui fut servi. Benoît faisait bien quelque difficulté, disant qu'il n'était pas accoutumé à si bonne chère, et visiblement il se faisait une violence qui lui coûtait plus que toutes ses austérités. Pour dernier trait, nous dirons que l'abbé Mélis ne savait point parler de lui sans avoir les larmes aux yeux.

L'abbé Fraja ne pouvait être un des moins zélés pour adoucir à Benoît les rigueurs de cet hiver. Le rencontrant vêtu comme en d'autres saisons, il lui fait offre d'une vieille robe de chambre de molleton, qui lui tiendrait plus chaud que sa redingote râpée, et il le presse de venir chez lui la recevoir. Benoît se souvenant de la surprise qui lui avait été faite, s'en défendit en demandant : « De quelle couleur est-elle ? — Elle est noire. — Oh ! non ; l'on me prendrait pour un prêtre. — Acceptez au moins un gilet de laine. — Je n'en ai pas besoin. » Il craignait sans doute de s'exposer à une seconde prostration de cet ecclésiastique à ses pieds.

Dans le mois d'octobre, Zitli, se trouvant à l'église des Capucins, fut pris tout à coup d'une douleur de tête extraordinaire, et en même temps il se sentit envahi par un froid glacial, précurseur d'un accès de fièvre, assez dangereux à l'âge de quatre-vingt-douze ans. Il fut donc forcé de se retirer pour gagner son logement. Au sortir de l'église, il se trouve en face de Benoît, lui explique son mal et se recommande à ses prières. Le modeste Serviteur de Dieu lui répond avec une assurance singulière, malgré le tremblement très-sensible du frisson : « N'ayez pas peur ; ce n'est rien. » Arrivé à sa chambre, le vieillard se jette sur son lit, n'ayant pas le courage de se déshabiller : mais, peu d'instants après, la migraine se dissipe tout d'un coup, le froid de la fièvre cesse, et tout rentre dans l'état normal, comme par enchantement, de sorte qu'il se sent en état de sortir de nouveau sans plus tarder. Persuadé qu'il devait cette interruption subite de l'invasion d'une maladie à l'intercession de son saint ami, il retourne immédiatement à l'église pour le remercier. Benoît reçoit ses remercîments en faisant son serrement d'épaules, et se contente de le regarder sans mot dire.

Joseph Vidès, natif de Tafalla, au diocèse de Pampelune, était recteur-chapelain de Saint-Jacques, l'une des églises nationales des Espagnols. Il connaissait Benoît depuis longtemps, avait vu sa patience à supporter les outrages, avait admiré sa ferveur, qui, disait-il, était pour lui un grand stimulant, et avait cherché comme beaucoup d'autres à l'attirer chez lui, pour le plaisir de traiter

avec un homme de Dieu. Dans une des années précédentes, il le rencontra au sortir des quarante-heures de Saint-Sylvestre aux Monts, l'appela pour lui donner une aumône et lui dit : « Vous êtes pauvre, prenez cette pièce de monnaie, et disposez-en comme vous voudrez ; mais continuez à chercher le royaume de Dieu, et le reste ne vous manquera pas. » A quoi il ajouta encore quelque autre réflexion pieuse. Benoît l'écoutait tenant les yeux et la tête basse, et comme anéanti en lui-même. Puis, quand l'Ecclésiastique eut fini : « Je vous remercie, dit-il, vous m'avez parlé en véritable prêtre. »

En novembre 1782, l'abbé Vidès le rencontre de nouveau dans le voisinage de la même église. Le voyant misérablement harnaché contre l'hiver qui sévissait déjà, il l'accoste et l'invite à venir recevoir quelques vêtements usés dont il peut disposer. Benoît consent à le suivre, et comme il y a loin du quartier des Monts à l'église des saints Jacques et Ildefonse, il suit le prêtre de loin, quoiqu'à plusieurs reprises, celui-ci le pressât de se tenir à son côté. Arrivé à l'hospice espagnol, il refuse également par humilité de monter dans l'intérieur, et veut attendre dans la cour. Le prêtre lui apporte quelques instants après une chemise, un haut-de-chausses et un surtout de drap d'Espagne, vieux, mais faisant encore bonne figure. Benoît les examine attentivement, comme s'il se fût agi de les acheter, les retourne deux ou trois fois pour mieux juger de leur état, et rend la chemise avec le surtout en disant : « Ceci n'est pas pour moi ; c'est encore bon à vendre, ou bien vous pouvez le donner à un autre pauvre qui en ait plus grand besoin. » L'Ecclésiastique, stupéfait d'un tel détachement, lui répondit : « Je vois bien que vous suivez la maxime : Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice. » Cette observation ne lui plut pas autant cette fois-ci, quoiqu'elle roulât sur la même sentence évangélique ; mais elle lui était appliquée comme éloge, et il se hâta de se retirer avec son salut ordinaire. Le vertueux Chapelain, regardant la recommandation de Benoît comme un ordre du Ciel, s'empressa de donner à d'autres les pièces refusées par lui, tandis que ses confrères lui portaient une sainte envie, de ce qu'il avait pu faire accepter quelque don à un si saint homme.

Dans le cours de cette même année, Giansanini, ayant pour commensal un chanoine de Turin, nommé Jean-Baptiste Lazzari, lui avait parlé de Benoît, et l'avait engagé à l'examiner pour en porter son jugement. Ce prêtre, après l'avoir considéré dans les églises et ailleurs, avait dit à son ami : « C'est une grande âme, ornée de grandes vertus. » Un jour que les deux amis passaient ensemble près de Saint-Cyr, ils le rencontrèrent, et le Chanoine piémontais l'ayant arrêté, lui fit beaucoup de questions en langue française : mais il n'en obtint que des réponses si courtes et si concises, qu'il ne put se former une idée juste de sa personnalité ; ce qui ne l'empêcha pas, selon l'expression dont il se servit, de *raffoler* de sa sainteté.

La veille de Noël, Benoît sortait, vers les quatre heures de l'après-midi, de l'église des Saints-Apôtres ; l'abbé Lazzari, passant au même instant devant le portique, l'appelle pour lui donner une pièce de monnaie, en l'exhortant à se faire raser pour une si grande solennité, puisque les plus sévères anachorètes s'ajustaient de quelque façon, en signe d'allégresse dans les jours de fête. Le Bienheureux, qui n'avait pas l'intention de couper sa barbe, refusa le don offert, disant qu'en cas de besoin il lui suffisait de la rogner avec des ciseaux. Le prêtre comprit sa délicatesse, et lui dit : « Eh bien, prenez tout de même cette aumône, et faites-en ce qu'il vous plaira. » Survient un autre clerc de ladite église, Jacques Daniéli, qui, sans avoir entendu la proposition du chanoine, ni le refus de Benoît, lui offre de le conduire chez son barbier pour la même fin, et veut aussi lui donner l'aumône. Les mêmes motifs déterminèrent un semblable refus, après lequel arrive Giansanini, qui dans la même pensée lui fait d'emblée les mêmes offres et les mêmes raisonnements que les précédents, comme s'ils se fussent concertés auparavant. L'issue fut la même, et l'aumône ne fut acceptée par lui, qu'après avoir reçu la permission d'en disposer en toute liberté. Après son départ, cette coïncidence fit un peu rire à ses dépens les trois bienfaiteurs, tout édifiés qu'ils étaient d'une si scrupuleuse délicatesse.

CHAPITRE IX

Le docteur Marconi.

Beatus qui potuit transgredi, et non est transgressus;... ideo stabilita sunt bona illius in Domino. (Eccli. XXXI. 10.)

Heureux celui qui a pu transgresser la loi de Dieu et ne l'a point transgressée ; car ses mérites sont solidement établis dans le Seigneur.

Joseph-Lorette Marconi était né à Civita-Reale, dans le diocèse de Riéti, en 1741. Il fit toutes ses études à Rome, y prit ses degrés et y fut ordonné prêtre. A l'âge de trente ans, il fut rappelé par son évêque pour professer la philosophie et ensuite la théologie scholastique au séminaire diocésain. En 1775, il revint à Rome pour le jubilé ; et comme le séminaire romain, après avoir été fermé depuis la suppression des jésuites, venait de se rouvrir, il y fut chargé par le cardinal-vicaire de la chaire de théologie dogmatique. Peu d'années après, il fut appelé par le cardinal Zélada, président des études, à l'université Grégorienne, annexée au collége romain ; il s'adonnait en outre à la direction des consciences et à la prédication avec autant de talent que de zèle.

Ainsi que nous l'avons indiqué, en juin 1782, après sa messe et son action de grâces, s'approcha de lui un mendiant qui paraissait l'avoir attendu, et qui avec un profond respect, lui demanda de vouloir bien entendre sa confession générale, et prendre d'une façon stable la direction de sa conscience. L'abbé Marconi suspendit sa réponse pour examiner ce personnage, qu'il prenait au premier abord

pour un polonais à sa mine étrangère, et pour un vagabond à sa mise étrangement négligée. Benoît, remarquant son hésitation et en soupçonnant le motif, se hâta de lui dire qu'il ne voulait ni le tromper ni l'incommoder, et qu'il se contenterait de venir au jour et à l'heure qui lui conviendraient. L'Ecclésiastique, à peu près rassuré par l'air de candeur de cet étranger sur la sincérité de ce langage, après lui avoir demandé de quelle nation il était, et sans pousser plus loin son investigation, lui donna rendez-vous pour le surlendemain.

A l'heure déterminée, il le trouva placé d'avance à son confessionnal dans la chapelle de Saint-Joseph. Voici comment il raconte lui-même la première entrevue, dans la biographie qu'il mit au jour après la mort de son pénitent : « Quand Benoît se présenta la première fois pour se confesser, il se peignit comme un pécheur obstiné avec des couleurs si vives, qu'à dire la vérité je le crus tel d'abord, et que je conçus la crainte de perdre mon temps avec lui sans profit. Il s'en aperçut, et en peu de paroles il dissipa cette crainte : toutefois il me restait l'idée qu'au moins c'était une âme qui avait besoin d'aide pour s'amender; mais bientôt le Seigneur me fit comprendre que c'était là le langage du juste. »

Benoît avait débuté par dire qu'il s'était écoulé neuf ans depuis sa dernière confession générale, faite en Toscane dans le sanctuaire d'Alverne. Puis il commença un compte minutieux et détaillé de toute sa vie antérieure avec précision et clarté, en distinguant les époques, et spécifiant les divers mouvements de son intérieur, de manière à les rendre presque visibles. Il paraissait tellement versé dans la loi de Dieu, qu'il en connaissait les plus petites parties, les moindres aspects, les rapports avec chaque vertu, et qu'il voyait chaque vertu dans l'ordre qui lui convient et toutes avec leurs différents degrés de perfection. Tout cela semblait supposer des études théologiques, dont la dénégation laissa pour lors le confesseur dans l'incertitude sur ce qu'il devait penser de leur origine. Quoi qu'il en fût, dès cette première séance, il fut si convaincu de la pureté de cette conscience, qu'il jugea superflue la continuation de cette revue. « Je voulus, dit-il lui-même, tronquer sa confession générale; mais il insista tellement que je ne pus lui refuser de le laisser continuer.

Comme il me soupçonna ensuite d'avoir conçu bonne opinion de lui, il redoubla d'efforts pour me persuader qu'il n'était pas ce que je croyais, mais bien ce qu'il se disait, et cela sans affectation et avec des paroles qui partaient d'un cœur vraiment contrit et humilié. »

L'innocence de ce pénitent devint si évidente aux yeux du Confesseur, que son interrogatoire ne porta ensuite que sur des articles de perfection ; il vit clairement que Benoît n'avait jamais manqué à aucune de ses obligations, même de celles qu'il s'était imposées volontairement. Quoique le Ministre de l'absolution ne trouvât rien d'essentiel à remettre, il n'en vit pas moins ce pénitent de si rare vertu fondre en larmes à ses pieds, comme l'aurait pu faire le plus grand criminel de la terre, dans l'amertume de la plus profonde douleur. L'effet de cette confession générale fut de procurer à Benoît une grande tranquillité de conscience. Le Prêtre y trouva une véritable consolation spirituelle, et il n'eut pas de peine à y consacrer plusieurs séances à deux ou trois jours d'intervalle. Il finit même par concevoir pour ce pauvre pèlerin une sincère affection. Aussi, pleinement instruit de ses antécédents et dispositions, il se sentit porté à donner tous ses soins à la direction d'un tel pénitent. Il fut donc convenu, après que la confession générale eut été terminée, qu'il pouvait continuer de s'adresser à lui, et en effet Benoît vint régulièrement tous les huit jours à Saint-Ignace. Ces confessions se changeaient souvent en longues conférences, où le Directeur apprenait de plus en plus à le connaître et à l'apprécier, et prenait édification et plaisir à sonder les trésors cachés dans les replis de cette âme; et plus tard, il remercia la divine Providence de lui avoir fourni l'occasion de connaître à fond l'intérieur du Serviteur de Dieu, dont il devait être l'historien.

Un des premiers points qui attira son attention, fut le genre de vie qu'avait adopté le Bienheureux, et après avoir bien pesé les motifs qui l'y avaient déterminé, après avoir invoqué les lumières d'en haut pour être éclairé sur le jugement qu'il devait en porter, il conclut que ce n'avait point été l'effet de son propre choix ; il l'approuva nettement

et lui permit formellement de continuer, sauf les modifications qu'il lui prescrirait selon les occurrences. Par exemple, ayant appris son renoncement à recevoir la soupe à la porte des couvents, parce qu'il lui arrivait trop souvent d'être témoin de disputes et de rixes, ou bien d'entendre des paroles indécentes ou injurieuses à Dieu, il l'obligea néanmoins à continuer de prendre part à ces distributions, et Benoît par obéissance reparut portant au côté la sébile qu'il avait momentanément déposée.

Un autre point dont lui seul a donné connaissance, c'est qu'il trouva Benoît lié par beaucoup de vœux élevés et difficiles, par lesquels il avait enchaîné successivement et depuis quelques années presque tous les pas de sa vie, et qui concernaient surtout l'abstinence et la prière. Le pèlerinage annuel de Lorette paraît en avoir fait partie. Or la rigueur qu'il mettait à les accomplir, malgré leur multiplicité, nuisait à sa santé. Le prudent Confesseur jugea donc nécessaire de les modérer, et de se munir dans ce but des facultés nécessaires. Il en avertit d'abord son pénitent, qui n'accorda pas sans regret son consentement et ne céda qu'au précepte d'obéissance; puis il alla trouver le grand Pénitencier, et lui demanda des pouvoirs illimités en faveur d'un saint homme à qui, lui dit-il, on peut se fier les yeux fermés. Il obtint tout ce qu'il demandait, et dans l'usage qu'il en fit, il trouva la plus grande docilité de la part de Benoît.

Sachant, par l'exposé de sa vie, qu'il avait traversé des pays hérétiques, le Confesseur le questionna sur les dangers qu'avait pu courir sa foi, et le Pénitent répondit : « J'ai eu en effet des tentations de ce genre, mais j'y ai fidèlement résisté ; puis la grâce de Dieu m'en a délivré. » Néanmoins, craignant qu'il n'eût adopté sans le savoir quelque opinion hétérodoxe, l'abbé Marconi l'interrogea sur la grâce de Dieu et la coopération de l'homme, et il trouva ses réponses parfaitement justes et conformes à la plus saine théologie : ce qui donna lieu de lui demander de nouveau s'il avait jamais étudié cette science : « Non, mon père, répondit Benoît, je ne suis qu'un ignorant. »

Il en fut de même pour toutes les connaissances que le Prêtre remarquait en lui; il eut beau s'ingénier pour découvrir si elles étaient

acquises ou infuses, il ne put jamais réussir à obtenir que des paroles évasives et des réponses peu concluantes, propres à cacher ingénieusement ses avantages. En le surprenant un jour le bréviaire à la main, il lui dit vivement : « Vous avez appris le latin ? » Benoît sourit, et sans dire ni *oui* ni *non*, il se retrancha de nouveau dans sa prétendue ignorance.

Dans les questions qui lui furent faites sur sa famille, Benoît répondit de manière à laisser ignorer si les siens étaient ou non dans une position aisée, ou même à faire conjecturer qu'ils étaient de basse condition. Ce fut pour l'Ecclésiastique un nouveau motif d'admirer plus tard son humilité, quand, après sa mort, il apprit que sa parenté renfermait des personnes de considération et entre autres plusieurs prêtres. Tout ce qu'il put savoir de sa bouche, fut le nombre de ses frères et sœurs, et lorsqu'il lui demanda s'ils vivaient encore ainsi que son père et sa mère, le Serviteur de Dieu avoua franchement qu'il ne le savait pas, n'ayant d'eux aucune nouvelle.

Benoît était très-exact à exposer tout ce qui pouvait servir à sa direction, et ne cachait rien de ce qu'il croyait lui être défavorable. Ce qu'il taisait surtout dans le principe, c'étaient précisément les dons et les qualités, dont la connaissance n'était pas indispensable à son guide. Aux interrogations sur ces points délicats, il ne niait ni n'affirmait, mais il les esquivait adroitement et de bonne grâce, à moins qu'elles ne fussent accompagnées d'un ordre positif de répondre catégoriquement. Il demandait conseil pour ses moindres difficultés, et n'aurait pas fait un pas sans prendre avis auparavant. Quant aux décisions qui lui étaient données, le Directeur n'eut jamais besoin de lui répéter deux fois la même chose. « Benoît m'exposait ses doutes, dit l'abbé Marconi, je lui donnais les solutions que je croyais convenables, et aussitôt il s'y soumettait. »

Après l'avoir bien étudié dans ces conférences, le Confesseur ne tarda pas à reconnaître que la grâce divine lui avait donné une grande sérénité d'esprit, et que le privilége d'être exempt de toute espèce de tentations avait été accordé sur la fin à sa longue fidélité. Il resta aussi persuadé que toute la vie de cette âme privilégiée n'était qu'une chaîne d'actes vertueux, et il dit à son confrère du

Pino : « Oh ! si vous saviez quelle grande âme !... Si celui-ci persévère de la sorte, il ne peut manquer de mourir en saint. »

L'habile Directeur s'aperçut aussi bientôt, malgré la discrétion de son pénitent, qu'il recevait d'en haut des grâces extraordinaires. Benoît d'ailleurs, ayant pris à son égard une grande ouverture de cœur, lui exposa de temps à autre et en toute simplicité les lumières surnaturelles que Dieu se plaisait parfois à lui communiquer, surtout dans cette dernière période de sa vie, et si le Prêtre lui demandait ce qu'il en pensait lui-même, il haussait les épaules en disant : « Qu'en sais-je, moi qui ne suis qu'un ignorant ? » ou bien en usant d'autres termes semblables pour signifier que c'était à lui d'exposer la chose, mais qu'il ne lui appartenait pas de l'examiner et d'en décider.

Parmi les dons éminents dont l'abbé Marconi le vit favorisé, il eut lieu d'admirer celui de pénétrer les pensées, et il rapporte à ce sujet deux faits bien étonnants : « J'avais, dit-il, composé quelques années auparavant, un opuscule spirituel intitulé : *Guide des pénitents au tribunal de la pénitence et à la table eucharistique*, pour faciliter la pratique de la méthode de saint Louis de Gonzague surtout aux commençants. Or je fis en moi-même le projet d'en donner un exemplaire à Benoît, sans le lui manifester ni de près, ni de loin ; ni directement, ni indirectement ; ni à lui, ni à personne autre. En réfléchissant ensuite à sa ferveur, qui n'avait pas besoin de stimulants, et à ses habitudes si parfaites dans les pratiques de piété, je craignis qu'une méthode nouvelle ne devînt pour lui une source de scrupules, et qu'une conscience aussi délicate que la sienne ne se tourmentât en voulant s'y conformer. J'avais donc renoncé complètement à ce dessein. Sur ces entrefaites, il vient se confesser, et dès l'abord, il me parle de mon projet et de son abandon. A ce début, telle fut ma surprise que je sentis le rouge me monter au visage, bien convaincu qu'il ne pouvait avoir connu ma pensée que par une révélation céleste ; mais pour ne lui rien laisser découvrir de ce qui se passait en moi, je coupai court, en disant qu'il ne s'agissait point de cela, mais de sa confession. »

Une autre fois, le charitable Marconi, prenant en considération l'extrême misère de Benoît, jointe à tant d'insouciance pour ses plus urgentes nécessités, eut la pensée de lui donner un secours. Toutefois il suspendit sa résolution, par suite de la règle qu'il avait adoptée de ne pas faire l'aumône à ses pénitents, pour ne pas donner lieu aux confessions intéressées. D'autre part cependant, il lui semblait que s'il y avait une exception à faire, elle ne pouvait pas être mieux motivée qu'à l'égard d'un pénitent si éclairé, dont il n'y avait pas à craindre un tel abus. Cette délibération avait été toute mentale et connue de Dieu seul, et cependant Benoît étant venu le trouver à son jour ordinaire, commença par lui dire : « Mon père, je sais que votre Révérence a voulu me faire la charité, et s'est ensuite ravisée : mais je ne l'accepterai pas; veuillez la destiner à un autre. » La surprise de l'Ecclésiastique, en se voyant ainsi pénétré de nouveau, fut moindre sans doute que la première fois : mais il ne laissa pas que d'en être troublé, en considérant la libéralité de Dieu envers son serviteur. Toutefois, pour cacher son trouble et ne rien lui laisser soupçonner, il lui dit : « Mon fils, je viens au confessionnal, non pour faire l'aumône temporelle, mais bien l'aumône spirituelle. » A cette espèce de répréhension, Benoît s'incline profondément, et réplique itérativement qu'il n'avait parlé pour aucune autre fin, que de le remercier de sa bonne volonté, et que bien certainement il n'entendait point, ni lui demander la charité, ni la recevoir de lui. C'était en effet son habitude, comme on a pu le voir, de n'accepter ni don, ni secours d'aucune sorte de ses confesseurs, par le même motif qui retenait le Prêtre, c'est-à-dire d'écarter de la confession toute espèce de vues intéressées, et plutôt que de déroger à cette règle, il aurait changé de directeur.

Les choses continuèrent sur ce pied durant plusieurs mois. Benoît venait habituellement tous les huit jours, se plaçait à genoux contre un pilier, et à l'écart, pour n'incommoder personne. Bien des fois il aurait pu entrer au confessionnal, mais par une réserve toute d'humilité, il attendait constamment que tout le monde fût passé. Le clerc Schiandi le voyait attendre des heures et des matinées entières,

bien qu'il fût arrivé le premier. Il remarqua même que le Confesseur s'en apercevant, lui faisait quelquefois signe de venir à son tour, et que d'abord Benoît répondait par geste qu'il n'était pas pressé; mais que s'il survenait un second signe, c'était un ordre auquel il obéissait sur-le-champ, et qu'alors il abrégeait la séance beaucoup plus que quand le Confesseur avait plus de loisir.

L'abbé Marconi raconte lui-même que Benoît étant venu un jour de fête de très-bonne heure pour se confesser, il le vit en revenant de dire la messe, placé à l'ordinaire près de la sacristie pour l'attendre, et réfléchissant qu'il y aurait foule au confessionnal, il jugea plus expédient, soit pour lui, soit pour les autres, de le faire passer auparavant. En conséquence, à peine dépouillé des vêtements sacerdotaux, il vint lui-même l'avertir de se placer à la grille. Le Serviteur de Dieu obéit et entra dans la chapelle; mais trouvant d'autres personnes auprès du confessionnal, il se retira dans un coin, et midi arriva sans qu'il s'approchât, à cause de l'affluence non interrompue des pénitents. Le Confesseur étant sorti, aperçut Benoît et se disposait à rentrer pour l'entendre; mais celui-ci, plus compatissant pour autrui que pour lui-même, lui dit : « Mon père, ne vous inquiétez nullement de moi, prenez votre commodité; car il m'est indifférent de revenir à quelque heure que ce soit de l'après-midi. »

Ce que l'abbé Marconi apprenait du dehors venait confirmer la haute opinion qu'il s'était formée de son nouveau pénitent. Un jour, étant allé visiter une malade, il trouva auprès d'elle plusieurs personnes qui lui dirent : « Vous avez un saint pour pénitent. — C'est vrai, » répondit-il; et il entendit un concert intarissable d'éloges sur le compte du Serviteur de Dieu. Benoît lui-même révéla sans le vouloir un fait semblable. Il avait rencontré des femmes qui, à son approche, avaient fait à haute voix son éloge, et il raconta cet incident à son confesseur, en gémissant et comme s'il se fût agi d'une faute par lui commise. Il fallut le rassurer et le consoler.

Le prudent Abbé voyant la santé de Benoît décliner sensiblement, crut devoir mettre des bornes à sa coutume de ne jamais rien garder pour le lendemain des deniers qu'il recevait, dans la pensée que la prudence commandait qu'il se réservât quelque chose pour un cas

de maladie. C'est pourquoi il lui défendit de faire aucune aumône sans sa permission, et plusieurs fois il dut refuser son consentement aux instances de Benoît. Obligé ainsi de garder ce qui lui était donné, le Bienheureux eut bientôt en bourse une sixaine de *pauls* qui lui brûlaient la main quand il y touchait. C'est peut-être ce qui lui suggéra l'idée de leur donner une destination pieuse, du consentement de son directeur. Vers le mois de septembre 1782, il le consulta sur le désir qu'il avait d'acheter un nouveau bréviaire, y compris le diurnal et le propre des nouveaux saints, parce que le sien, d'ailleurs incomplet, était presque hors de service. Il lui demanda en même temps, dans le cas d'approbation de son dessein, la permission de recueillir la somme nécessaire fixée par lui. L'abbé Marconi approuva le tout, en lui disant qu'il lui faudrait six ou sept écus romains, pour avoir le tout en feuilles et sans compter la reliure. Il n'eut pas le temps de profiter de cette autorisation.

Au commencement de ce même mois de septembre, Benoît vint trouver son confesseur, qui le vit saisi d'une horreur extrême et d'un déplaisir amer, à cause, disait-il, d'une tentation horrible qui l'avait beaucoup tourmenté et qu'il devait soumettre à son jugement. Puis il se mit à lui peindre une vision intellectuelle, dans laquelle il apercevait ce qui arriverait après sa mort au lieu où il serait enterré. Il dit qu'il avait vu en esprit un grand attroupement de peuple qui se portait de toute part pour vénérer son misérable corps et son tombeau, qu'on lui rendait des honneurs extraordinaires à l'envi, et son expression fut *tout le monde*. Ici il s'arrêta et poussa un profond soupir, en disant qu'il sentait de la répugnance à manifester le reste et qu'il avait le cœur percé de douleur en pensant à cette tentation. Le Confesseur l'ayant pressé de continuer, il reprit courage et ajouta qu'il lui semblait voir une multitude immense rendre à son cadavre les hommages dus au Saint-Sacrement; que des profanations auraient lieu dans l'église près de son tombeau, et que des impudicités y seraient commises dans le tourbillon de la foule.

« J'avoue la vérité, dit l'abbé Marconi, aux premières paroles de cette description, je pensai sur-le-champ que Dieu voulait illustrer par des signes sensibles la mort d'un homme de si grande vertu, et

que pour rendre la chose plus merveilleuse, il la lui faisait connaître d'avance : mais quand j'entendis la seconde partie, c'est-à-dire l'affirmation de l'honneur qui serait rendu à son corps au lieu du Saint-Sacrement, je crus que c'était une suggestion du démon pour essayer de vaincre l'humilité de ce bon serviteur de Dieu, et pour contre carrer la dévotion infinie qu'il avait pour le très-saint Sacrement. C'est pourquoi je lui dis que dans cette pensée qui s'était présentée à son esprit, il n'avait pas commis de faute, puisqu'elle était involontaire, et qu'en conséquence il devait se tranquilliser; mais que l'événement dont il s'agissait ne pouvait point arriver, attendu que lui n'était qu'une vile créature, et qu'il ne tombait pas même dans l'imagination, qu'on voulût rendre à son corps les hommages qui appartiennent au Fils de Dieu fait homme, et renfermé sous le voile sacramentel.

» Je lui fis encore d'autres observations qui le calmèrent un peu; il baissa la tête en signe d'assentiment : mais je ne puis dire combien était grand le trouble et l'horreur que lui causait cette vision; car jamais je ne l'avais vu auparavant, ni oncques ne l'ai vu depuis, agité comme ce jour-là; et cette agitation venait évidemment du véritable esprit d'humilité dont il était animé, et d'une aversion incommensurable de l'offense de Dieu.

» Toutefois je dois dire que pendant qu'il me faisait sa relation, il se présenta à mon esprit l'image d'une église où tout était disposé au maître-autel pour une exposition du Saint-Sacrement, avec grand appareil de luminaires, et les cierges même allumés devant le baldaquin; et d'autre part une foule de peuple qui paraissait occupée d'un objet tout différent de celui d'adorer le Saint-Sacrement. C'était, il est vrai, une chose idéale dont je ne pouvais me rendre un compte raisonné : mais après la mort de Benoît, quand j'allai visiter son corps dans l'église de N.-D. des Monts, où je n'étais jamais entré auparavant, toute la partie du sanctuaire m'apparut telle que je l'avais vue au moment de la relation prophétique, excepté les préparatifs immédiats. Puis je reconnus encore, dans la partie où fut placé le cercueil, le lieu où j'avais vu en idée l'attroupement du peuple. » Ce ne fut pas là le seul argument de la vérité de la pro-

phétie, que la suite des événements réalisera de point en point; mais cette vision personnelle ne laissait pas que d'être très-significative pour le Confesseur, par sa coïncidence avec le récit du pénitent.

Au commencement de 1783, il y eut dans les rencontres de Benoît avec l'abbé Marconi une lacune de quelques semaines, pendant lesquelles celui-ci le vit à N.-D. de la Consolation, en février, à l'occasion de la mission urbaine, mais épuisé de forces et s'appuyant sur un bâton. Lorsqu'il l'aperçut dans l'auditoire, il se sentit comme entraîné par sa présence à menacer plus fortement les pécheurs des châtiments divins, s'ils ne réformaient leurs mœurs, en s'autorisant de l'exemple des tremblements de terre qui agitaient la Calabre. Puis il se dit : « Qu'aura pensé de ce sermon le bon Pauvre, qui est si éclairé? sans aucun doute, j'aurai eu son approbation. »

Le Serviteur de Dieu n'avait point suspendu ses visites à Saint-Ignace, mais n'avait pu rencontrer le Missionnaire, plus occupé que de coutume; il l'avait demandé plusieurs fois à la sacristie, et ne le trouvant pas, il s'était réconcilié auprès du prêtre sacristain. « Quand il revint, dit l'abbé Marconi, comme j'étais certain de l'intégrité de sa conscience, je ne lui demandai même pas s'il s'était confessé dans l'intervalle : je le vis encore plus pénétré de componction qu'à l'ordinaire, et je remarquai en lui néanmoins la même tranquillité d'esprit, qui ne le quitta plus jusqu'à la fin. Avant sa confession, il me répéta certaines paroles concernant ma personne, qu'il m'avait déjà dites, et que je tiens comme lui ayant été inspirées de Dieu. » Ces paroles sont une seconde prophétie tout aussi bien caractérisée et vérifiée que la première. Nous nous réservons d'en exposer la teneur et l'accomplissement dans un autre endroit de cet ouvrage.

L'abbé Marconi voyait dans les derniers mois son pénitent maigrir et s'affaiblir graduellement; il le considéra plusieurs fois avec attention, et se dit à lui-même : « Voilà où l'ont réduit ses austérités; il mourra martyr de la pénitence. » Mais il ne lui vint pas même la pensée de l'interroger sur sa santé, encore moins de le modérer par autorité, ou même de l'engager à se soigner, malgré la grande affection qu'il lui portait; et cette omission, qui ne venait

pas d'indifférence, il était persuadé qu'elle était l'effet d'un acte de la volonté divine, qui ne permettait pas qu'il apportât le moindre ralentissement à la consommation de la victime. De son côté, le Bienheureux ne lui dit jamais le moindre mot de son mal, quoique leurs rapports fussent devenus fort intimes depuis un certain temps.

Enfin le 25 mars, jour de l'Annonciation, Benoît se présente exténué plus que jamais : l'abbé Marconi crut voir un cadavre ambulant; à peine pouvait-il se soutenir, appuyé sur son bâton. A cette vue, le prêtre lui dit de se placer le premier : mais arrivé au confessionnal, il y trouve une nombreuse assistance, que Benoît n'avait pas voulu déranger. Il le perd de vue, et Benoît, malgré sa faiblesse extrême, attend une grande partie de la matinée, jusqu'à ce que le Confesseur s'en apercevant lui donne l'ordre d'aller communier.

Au jour convenu de la semaine suivante, de nouvelles occupations empêchèrent le Prédicateur de pouvoir l'entendre, et de même une deuxième et une troisième fois. Finalement, le vendredi de la semaine de la passion, 11 avril, Benoît vint au moment où l'Ecclésiastique partait pour prêcher une retraite à la communauté du Saint-Esprit [37]. Désolé de ces contre-temps, et remarquant dans son pénitent un certain empressement qui ne lui était pas ordinaire, il l'engage à l'attendre à son retour, promettant de le confesser en arrivant. En effet, en descendant de voiture, il entre à l'église et le retrouve; il le conduit dans un des cabinets ou parloirs à ce destinés, où ses larmes furent si abondantes qu'elles baignèrent le gradin de l'agenouilloir ; après quoi il dut ajourner le prochain rendez-vous pour la semaine après Pâques, à cause de la multiplication de son ministère pendant la grande semaine. Mais Dieu en avait disposé autrement, en appelant à lui son serviteur avant la grande fête. L'abbé Marconi, après la mort de son pénitent et la réalisation de la première prédiction, comprit l'importance de l'acte de charité que Dieu lui avait inspiré, puisque sans cette dernière entrevue il n'aurait pas reçu la révélation d'une troisième prophétie, que Benoît lui fit à cette occasion et que nous traiterons aussi plus tard.

CHAPITRE X

Commencement de l'année 1783.

Beati servi illi, quos cum venerit Dominus, invenerit vigilantes (Luc. XII. 37.)
Bienheureux les serviteurs que le Maître trouvera vigilants, lorsqu'il arrivera.

Les paroles échappées plusieurs fois à Benoît au sujet de sa mort prochaine, dépassent assurément les bornes d'un simple pressentiment, quoiqu'il en ignorât l'époque précise. Mais si Dieu se plaisait à lui révéler au moins confusément la proximité du terme de son exil, lui, de son côté, soupirait plus ardemment pour la possession du souverain bien, comme le cerf dès longtemps altéré sent aiguiser davantage sa soif par le voisinage de la fontaine. Il n'était pas de ceux qui, comme l'observe saint Paul, souhaiteraient que la gloire céleste vînt les revêtir comme d'un manteau, sans être forcés de déposer le vieux vêtement [a]; mais bien de ceux qui peuvent dire avec cet apôtre : « Je désire la dissolution de cette maison de boue, pour me réunir à Jésus-Christ ; qui me délivrera de ce corps de mort ? [b] » Ses actes et ses paroles portaient plus que jamais l'empreinte de ce sentiment ; il était devenu encore plus insoucieux de son corps, et plus insensible aux incommodités dont il était assiégé. L'avertissait-on de se ménager et de soigner un peux mieux sa santé, pour ne pas s'exposer à tomber mort au coin d'une borne : « Eh !

a II. Cor. v. 2 et 4. — b Phil. I 23 et Rom. VII. 24.

que m'importe ! » C'était toute sa réponse, comme pour dire · Périsse ce cadavre, pourvu que l'âme s'envole dans le sein de Dieu ! Il répétait aussi plus souvent sa prière favorite : « Appelez-moi, mon Jésus, afin que je vous voie [a]. »

Pour se préparer prochainement au passage du temps à l'éternité, il grandissait encore en ferveur. Les personnes qui le voyaient de près, comparaient la lumière de sa justice à la clarté du soleil qui va croissant jusqu'à son plein midi, selon l'observation du livre des Proverbes [b]. Ses divers confesseurs avaient déjà remarqué ses progrès continus dans la perfection, et l'on n'a pas oublié que ce fut le motif pour lequel le P. Gabrini, se jugeant humblement incapable de diriger une âme parvenue à une sainteté si sublime, lui imposa l'obligation de se choisir un autre directeur. L'abbé Marconi, qui fut le témoin destiné de Dieu à constater cette admirable progression dans les derniers mois, assure que dans ses derniers entretiens, il ne douta pas que ce juste n'eût atteint son midi parfait en tout genre de vertus.

Si toute sa vie avait été une préparation à la mort, selon l'avertissement de l'Evangile, on peut dire que cette dernière année en fut un apprentissage quotidien, surtout depuis son dernier retour de Lorette. C'est dans cette intention qu'il voulut purifier davantage sa conscience par une dernière confession générale, et qu'il inventa de nouveaux moyens de se mortifier, tels que l'acte héroïque de boire du vinaigre pendant le dernier carême. Il trouvait encore à retrancher sur son régime et à s'imposer de nouvelles privations. C'est pourquoi le sage Marconi dit dans son histoire que le Serviteur de Dieu avait le vol d'un Séraphin, et que son corps allait se fondant comme la cire à l'ardeur du feu de sa charité.

Sa dévotion envers la Reine des anges, toute signalée qu'elle était, prit encore de nouveaux accroissements. Le jour de la fête de la Circoncision, 1er janvier, l'abbé Marconi commençait la mission mensuelle dans l'église de Saint-Louis des Français, qui était alors paroissiale. Il fut inspiré, à la fin de son sermon, de proposer à ses auditeurs la pratique de consacrer à Marie une année entière de leur

[a] Vid. not. 38. n° 35. = [b] Prov. IV. 18.

vie, en les invitant à choisir celle qui commençait, et qui pouvait être et même serait certainement la dernière pour quelques-uns. Il montra les avantages de cette consécration, et en indiqua la méthode, en renvoyant au petit ouvrage intitulé : l'*Année de Marie*. Benoît était présent, appuyé contre l'escalier de la chaire, et cette prédication semblait faite pour lui, surtout par l'espèce de prédiction qu'elle contenait. On peut imaginer combien lui plut la pratique recommandée par le Prédicateur, qui était en même temps son directeur. Il prit aussitôt la résolution de consacrer à la Mère de Dieu tous les instants de cette même année ; et depuis ce jour il redoubla d'ardeur dans le service de cette auguste Reine.

Dans le cours du même mois de janvier, Benoît eut l'occasion de montrer son aversion pour tout calcul d'intérêt. Le camérier de monseigneur de la Porta-Rodiani, dont nous avons déjà parlé, le voit un jour sortir de l'église de la Minerve, et entrer, comme il arrivait souvent, dans la cour du palais pour boire à la fontaine qui s'y trouvait. De la fenêtre où il était placé, il l'appelle et lui jette un bayoque. Puis il lui vient une pensée inspirée, par la confiance qu'il avait dans la sainteté de cet homme de Dieu, c'était de lui demander la bonne fortune, supposant qu'il avait le don de divination, ou bien que Dieu disposerait le sort conformément aux indications de son serviteur. Il descend en effet précipitamment et l'aborde pour lui exposer sa demande. Benoît, surpris et confus d'une pareille question, répond d'abord qu'il ne comprend pas. Alors le solliciteur de bonne fortune lui explique plus clairement qu'il entendait parler des bons numéros de la loterie. Cette explication ne fit qu'augmenter sa confusion. « Je n'entends rien, dit-il, à pareille chose. » Maïttini rougit alors de sa demande, et lui fit excuse, puis voulut lui donner une nouvelle aumône : mais Benoît la refusa, en disant que c'était assez de la première, et il partit le laissant tout honteux de ses velléités cupides, comparées avec le desintéressement de cet indigent.

A quelque temps de là et dans le même mois, le cocher du même prélat, nommé Vite Michellini, se trouvant dans un coin de la cour d'où il pouvait tout voir sans être vu, aperçoit le Pauvre dont il était souvent question entre les domestiques de la maison, entrer dans

cette même cour de l'air le plus composé, s'approcher de la fontaine et boire quelques gorgées. Après qu'il a étanché sa soif, un fumïer attire ses regards, qu'il promène ensuite autour de l'enceinte pour s'assurer qu'il n'est vu de personne. Alors il s'agenouille auprès de ces immondices, recueille d'une main et mange des restes gâtés de potage, que le cuisinier y avait jetés peu auparavant, et qui étaient déjà mélangés avec les ordures. Le témoin sentait son cœur soulevé par une action aussi révoltante pour la nature; il monte en courant à l'antichambre pour faire partager son admiration au camérier, qui eut le temps encore de voir la fin de ce triomphe de l'esprit sur la chair. Tous deux avaient très-bien compris les motifs de cette singularité, sachant que la nécessité n'en pouvait être l'instigatrice, puisqu'il se faisait à cette heure-là des distributions de soupe en divers endroits. Ils virent donc dans ce fait un acte de mortification héroïque, et un nouvel indice de haute sainteté. Le Prélat auquel ils le racontèrent, en jugea de même, et devint un des plus chauds partisans du saint Pauvre, ainsi que nous en verrons les preuves.

Dieu ne se laisse jamais vaincre en générosité. Vers ce même temps, Benoît fut favorisé d'une seconde irradiation, dont voici le récit fait par un prêtre respectable comme témoin oculaire : « Un jour de février 1783, j'entrais sous le portique des Saints-Apôtres, en tenant mon parapluie ouvert parce qu'il pleuvaït, et je vis près de la grande porte de l'église, Benoît tout resplendissant d'une vive lumière qui l'enveloppait de la tête aux pieds, et qui ressemblait fort à la flamme de l'esprit de vin. Stupéfait à cette vue, je m'arrêtai à le considérer, l'espace d'un *Ave Maria*, et je me disais : voilà un phénomène bien curieux et extraordinaire; qu'est-ce que ce peut être? Et comme je tenais encore mon parapluie étendu et élevé, je pensai que c'était peut-être le reflet qui projetait cette clarté, quoique c'eût été un effet bien disproportionné à la cause. Je ferme aussitôt l'*ombrelle*, la passe derrière moi, et j'examine le fait avec plus d'attention. Benoît était toujours brillant d'une lumière qui scintillait autour de son corps et sortait plus vivement de sa tête. » Le Prêtre se rappela en ce moment l'histoire de saint

Philippe de Néri, qui vit saint Ignace de Loyola tout rayonnant de gloire et le visage tout en flammes. Quelque temps après, l'abbé Marconi entendait ce récit, sur le lieu même, de la bouche du témoin, Antoine Daffini, secrétaire du cardinal Archinto. Serait-il téméraire de conjecturer que Dieu voulait disposer en faveur de son serviteur, ce cardinal qui devait un peu plus tard avoir à porter un jugement sur lui ?

Le jour de la Purification, le P. tertiaire, Marien Bertarelli, en célébrant la messe à Saint-Côme, vit le Serviteur de Dieu, qu'il avait si souvent admiré, le premier à la table de communion, et fut frappé du surcroît de ferveur avec lequel fut reçue l'hostie sainte. Deux larmes s'étaient arrêtées, comme deux perles, sur les paupières du Bienheureux, dont les prunelles lançaient des éclairs d'amour. Le Célébrant fut singulièrement confus et attendri, lorsque ses yeux rencontrèrent ceux de Benoît, qu'il appelle un *chérubin terrestre*, et son émotion n'eût pas été différente, dit-il dans ses dépositions, s'il avait eu la vision d'un habitant du ciel.

Mancini s'entendait dire souvent qu'il avait un saint dans son hospice. Il s'en expliquait souvent avec les missionnaires Impériali qu'il avait l'habitude de fréquenter, et il leur répétait son mot : « Oh ! pour celui-là, c'est une vertu de gros calibre, et si nous vivons quand il mourra, les prodiges feront fracas. » Un jour, en février 1783, l'abbé Carézani déplorait avec lui la dureté de quelques riches pour les pauvres, et manifestait le désir que Dieu fît quelque miracle pour vaincre la parcimonie des premiers envers les seconds. Mancini, en approuvant ce souhait, exprima l'espoir qu'à la mort du Pauvre français qu'il avait dans son hospice, ils verraient des miracles propres à exciter la charité des tièdes.

Dans ce même mois de février, Zitli, sortant de l'église de la Conception, arrivait au milieu de l'avenue qui la précède, et voit un pauvre étendu au pied d'une croix de pierre et tremblant de tous ses membres. Au même instant arrivait aussi Benoît qui allait recevoir la soupe à la porte des Capucins, et qui s'arrêta pour regarder ce malheureux ; puis, apercevant Zitli, il lui dit : « M. Georges, voyez ce pauvre qui ne peut se traîner, et qui va perdre la soupe dont

il a tant besoin ; dites-lui donc que pour l'amour de Dieu, il se lève et aille à la distribution ; » et cela dit, il continue son chemin. Zitli, par suite de la confiance qu'il avait en son vénérable ami, répète exactement les mêmes paroles à cet infortuné. A peine les eut-il proférées, qu'il voit à son grand étonnement le pauvre se relever de lui-même, et sans aide se mettre en marche d'un pas rapide et sûr. Ce fut à ses yeux un vrai miracle, dont Joseph avait voulu le rendre l'instrument, pour cacher sa propre coopération.

Par suite de la connaissance qu'avait Benoît de l'approche de sa fin, il ne pensa point à faire son pèlerinage annuel de Lorette, ainsi qu'il l'avait prévu et annoncé ; mais il se dédommagea bien à sa manière, en observant le carême avec plus de rigueur encore que précédemment, en sorte que plus d'une personne attribua les accidents qui lui survinrent à cette époque, à l'austérité de sa pénitence qui dépassait toute limite. Comme il s'éloignait moins de son église de prédilection, on le voyait assez souvent assis après midi sur le perron de N.-D. des Monts, ou dans le voisinage, rongeant ses écorces d'orange amère ou autres débris qu'il avait ramassés. C'est ce qui arriva plus d'une fois à la femme Belcorpi, qui, étant venue habiter le quartier, y reconnut le Pauvre du Colysée, qui l'avait si fort étonnée dans les premières années.

Marie Romolini-Cervosi, épouse d'un doreur, avait eu l'occasion de remarquer le Serviteur de Dieu en diverses circonstances. Son estime pour lui avait tellement grandi, que la dernière année surtout elle avait l'esprit continuellement occupé de lui, et sa première pensée, le matin, était d'aller le considérer dans les lieux où elle savait le rencontrer. Elle ne le connaissait néanmoins que sous le nom de Saint-Alexis que beaucoup de personnes lui donnaient. En février 1783, elle le rencontre au Corso, et le voyant extraordinairement affaibli, elle suppose que ce pouvait être par défaut de nourriture suffisante. Elle s'approche, et l'invite à venir recevoir un peu de pain à son domicile qu'elle lui indique. Benoît fait un signe affirmatif, et en effet se présente à la porte peu après, attendant qu'il ait été aperçu. Cette dame, en lui donnant son aumône,

lui recommande de venir tous les jours en recevoir autant; mais lui qui ne voulait pas de ressource fixe, y vint seulement deux ou trois fois par intervalles.

Il arriva qu'un jour elle donna l'ordre à sa servante de congédier un vieux pauvre auquel elle donnait la desserte de sa table, se réservant intérieurement de la destiner à Benoît, qui lui paraissait être dans une plus grande nécessité, tandis que le premier recevait encore d'autres secours, et même rendait à quelques personnes des services qui lui étaient payés. En ce moment arrive le Bienheureux, à qui elle renouvelle sa recommandation de venir chaque jour profiter de ces restes, sans lui parler de son projet de substitution. Il refuse positivement cette proposition, et lorsqu'elle lui demande pourquoi, il répond : « Parce que vous voulez en priver un autre qui les reçoit. » Etonnée de ce qu'il affirmait une chose qu'il ne pouvait naturellement savoir, elle lui dit : « N'importe, puisque je suis libre de faire l'aumône à qui je veux. » Mais Benoît, sans répliquer, la salue et disparaît pour ne plus revenir.

Dès le commencement du carême, il avait contracté un rhume catarrheux accompagné d'une forte toux. Cette toux ne lui laissait pas un moment de répit, surtout pendant la nuit. Mais, chose remarquable ! dans ses heures de contemplation et pendant tout le temps que durait la prière commune à l'hospice, il semblait que le Seigneur en suspendait les accès pour favoriser sa ferveur. Le Gardien Léopold, voyant que son mal empirait, l'engageait à entrer dans un hôpital, ou du moins à rester à l'hospice pendant quelques jours. Benoît ne voulut point y consentir. En vain ses compagnons et entre autres Antonin, plus familier avec lui, lui représentaient que c'était un devoir de se conserver; à tous il répondait que cela ne l'inquiétait point, et il ne diminuait rien de sa ferveur et de ses pénitences. On remarquait aussi que, pendant ses oraisons, il éprouvait par moments une secousse spasmodique de tête, qui paraissait venir de sa grande faiblesse et de ses jeûnes prolongés.

Cependant chaque jour on le voyait décliner. Bientôt au catarrhe se joignit une diarrhée qui à la vérité diminua la toux, mais qui le

réduisit à l'état le plus déplorable. Il faisait pitié à voir, le visage cadavéreux, les membres languissants, les yeux enfoncés, la démarche vacillante : en un mot, il était plus mort que vivant. Le Custode, à diverses reprises, insista pour qu'il acceptât les propositions de l'Administrateur, qui les lui renouvela lui-même ; mais ce fut toujours sans succès. Chaque soir Léopold l'exhortait à se reposer et à rester assis pendant la récitation de la prière, qui durait près de trois quarts d'heure : mais Benoît se refusait même ce soulagement, quoiqu'il eût peine à se soutenir sur ses genoux. Chaque matin il le dissuadait de sortir, et lui répétait : « Voulez-vous donc mourir dans la rue? » et toujours il entendait : « Eh ! que m'importe ? » Il ne vit toutefois dans cette obstination qu'un effet de l'empressement à sortir de ce monde, et respectant cette grandeur d'âme sanctifiée par la sublimité des vues, il cessa de l'importuner.

Néanmoins, vers la semaine de la Passion, voyant que l'affaissement augmentait, il crut devoir, conjointement avec Antonin, faire un nouvel effort auprès de Mancini, en lui représentant que la situation était telle, qu'il semblait y avoir obligation de conscience, de faire usage de son autorité pour y porter remède. Mais cet abbé respectant une indifférence si complète de la vie, ne jugea pas opportun de faire violence à cette sublime folie, et pensa qu'il était mieux de laisser le Bienheureux à la conduite de l'Esprit de Dieu.

Dans cet état d'épuisement physique, les communions du Serviteur de Dieu devenaient plus fréquentes, sans doute par soumission à son Directeur. Il se traînait à peine, et cependant il était partout où se trouvait quelque objet qui intéressait sa piété, et particulièrement tout ce qui lui rappelait la Passion. On remarqua seulement qu'il s'asséyait plus souvent durant les prédications, surtout depuis le commencement de ce dernier carême ; dans ses marches il était forcé de faire de fréquentes haltes, et on le voyait en divers lieux s'asseoir par terre, au lieu de se tenir debout et seulement appuyé comme auparavant. En un mot, sa constance dans ces derniers temps fut un prodige d'énergie morale, qui suppose nécessairement un secours particulier d'en haut.

Le 2 mars, premier dimanche du mois, où selon l'usage de chaque mois il y avait exposition du saint Sacrement à la Trinité des pèlerins [37], Panelli étant de garde à son tour, le vit durant une partie de la nuit, quoique des informations ultérieures aient prouvé sa présence à l'hospice au même moment. Il ne l'avait pas d'abord aperçu ; mais à un léger mouvement qu'il entendit près de lui, et qui lui causa quelque frayeur, il se retourne et le reconnaît, caché entre les colonnes voisines du grand balustre.

Le premier dimanche de carême, 9 mars, la veuve Majo, profitant de la permission accordée aux femmes ce jour-là de pénétrer seules dans la chapelle de la Sainte-Colonne, s'était rendue avec une sœur à Sainte-Praxède. En entrant elle voit le pauvre qui lui était si bien connu. Il priait à genoux dans la chapelle du Crucifix, les mains croisés sur la poitrine, les yeux fixés sur le Christ, et se dédommageant ainsi de ne pouvoir vénérer la Colonne. Elle fit d'assez longues prières devant cette précieuse relique, et en sortant, elle retrouva Benoît dans la même posture, et elle crut voir Jésus-Christ prosterné au jardin des Oliviers.

Une autre fois elle le rencontre sur les longs degrés de l'église de la Conception [29] aux Monts, occupée par les Religieuses dites *Sépultes vives*. A l'un des paliers de l'escalier, un crucifix était peint sur la muraille, et Benoît était là en contemplation. Elle monte jusqu'au dernier palier, et se retourne pour chercher des yeux sa compagne, qui s'était arrêtée à lire des inscriptions pieuses. Elle aperçoit alors Benoît faisant à la sainte image de dévotes inclinations de tête, et la baisant avec une ardeur qui décelait son amour pour le Crucifié, dont il était une si fidèle copie. Plusieurs fois elle le vit aux chapelles situées sur la prison Mamertine [24], se tournant alternativement vers le saint crucifix qu'on y adore, et vers la Mère des douleurs qui tient le corps de son Fls étendu sur ses genoux, et les contemplant avec des yeux qui semblaient demander une part de leurs souffrances.

A Saint-Cyr elle le trouve un jour, à la tombée de la nuit, debout devant l'autel du Saint-Sacrement, et tenant les bras en croix avec une dévotion si particulière, qu'elle croyait lire dans son cœur les aspirations d'un séraphin. Les vendredis au soir elle continuait de

le voir à Sainte-Agathe des Goths pour la bénédiction. Un autre jour elle va vénérer le *saint Escalier* : à son arrivée, Benoît en avait monté la moitié et paraissait entièrement absorbé. Elle fit son ascension entière, à genoux, comme cela se pratique, redescendit par un escalier latéral pour s'en aller, et lui, n'avait monté que quelques degrés de plus. De ces diverses rencontres, elle concluait que si Jésus crucifié ne peut être honoré ici-bas autant qu'il le mérite, du moins Benoît s'efforçait de lui rendre tout l'hommage dont est capable un homme mortel et une simple créature. Aussi cette pieuse veuve, voyant croître le nombre des admirateurs du Bienheureux, disait que le temps était sans doute venu, où Dieu allait l'enlever de ce monde, pour le soustraire au danger de la vanité.

Dans ces derniers temps, un autre de ses admirateurs, le sieur Antoine Silvani, avait remarqué que Benoît employait moins de temps à la récitation du bréviaire et autres prières vocales, ainsi qu'à ses lectures spirituelles, mais qu'il se livrait plus longtemps à la contemplation. « A la fin, dit-il, à peine il mettait l'œil sur son livre qu'il était entraîné par l'Esprit divin. Sa belle âme ne tenait plus à son corps, que par un faible lien qui ne pouvait tarder à se rompre. C'était un séraphin d'amour; il suffisait de la flamme de la charité pour dissoudre le nœud de sa vie mortelle. » Silvani était dans cette persuasion, lorsque se promenant un jour avec son fils, il rencontra Benoît sur le chemin de l'église des Quatre-Saints [40]. L'enfant voyant son père saluer ce pauvre, lui demanda s'il le connaissait. « C'est, lui répondit-il, un grand serviteur de Dieu et un homme d'une sainteté sublime ; quand vous le verrez, inspirez-vous de ses exemples de piété; si nous lui survivons, nous verrons de grandes choses après sa mort. »

Malgré la multitude de ses dévotions, Benoît n'oubliait pas son patron saint Joseph, dont la fête l'attira pendant une bonne partie du 19 mars dans l'église de Saint-Ignace, où ce patriarche avait son autel particulier. Schiandi ne pouvait détacher ses yeux de cet homme exténué, semblable à un squelette, se traînant à grand'peine à l'aide d'un bâton, et pourtant priant comme à son ordinaire.

Le 25 mars, Benoît communie à la chapelle de l'Annonciation

dans cette même église, des mains d'Augustin Morelli, prêtre sacristain qui n'avait éprouvé pour lui jusque-là qu'un certain mépris. Lorsqu'il le voyait venir demander son confesseur Marconi, il pensait que ce pauvre hère venait solliciter quelque secours. S'il se trouvait seul présent à la sacristie, à peine daignait-il l'écouter, et il s'étonnait de voir l'Abbé missionnaire le conduire dans une cellule séparée, et s'entretenir longuement avec lui. Il avait bien compassion de sa misère : mais sa malpropreté lui inspirait du dégoût, et cependant il ne pouvait s'empêcher de louer sa dévotion. Ayant su qu'il passait pour Français : « Ce n'est pas possible, dit-il, les Français ne vont pas ainsi déguenillés. » Un mois ou deux avant cette époque, l'abbé Marconi s'étant trouvé absent, ce misérable mendiant demande à se réconcilier, et le dédaigneux sacristain, forcé de l'entendre, commença dès lors à en prendre quelque estime. Il le voyait souvent en oraison devant le tableau de l'Annonciation : mais sa piété, à laquelle il rendait justice, ne pouvait lui faire supporter la nausée que lui causait la vue de ses haillons. Ce fut toute autre chose quand il l'eut communié. Déjà, pendant sa messe, il éprouvait une commotion intérieure qu'il ne savait à quoi attribuer; puis, en présentant l'hostie à ce pauvre si dédaigné, il reçut une telle impression du feu qui brillait dans ses yeux, et de l'air de béatitude qui respirait sur sa figure, qu'il resta un instant comme pétrifié. En rentrant à la sacristie encore tout ému, il ne put s'empêcher de dire : « Oh ! je viens de communier un saint. »

Quelque chose de semblable arriva dans cette même église à un prêtre français, élevé et ordonné à Rome, le comte Maurice de Belfort, qui était attaché à la maison du cardinal Lévizzani. Célébrant la messe à l'autel du Crucifix, il donna la communion au moins deux fois, les vendredis de ce carême, au Bienheureux qui lui était complètement inconnu. En l'apercevant à la balustrade lorsqu'il se tournait vers le peuple, il croyait voir l'*Ecce homo*, tant sa physionomie rappelait des traits divins; puis, en distribuant la communion, il éprouva une émotion que nous lui laisserons dépeindre lui-même : « Je restai intérieurement stupéfié par un certain sentiment mêlé d'admiration et d'attendrissement, en regardant ce pauvre au mi-

lieu des communiants. J'apercevais dans tout son extérieur les indices d'une disposition merveilleuse à recevoir le corps de Jésus-Christ, et j'en étais tout ému ; puis, en faisant le signe de la croix avec le pain consacré, et en prononçant les paroles accoutumées, j'observai sur son visage un je ne sais quoi de céleste qui m'attendrit bien davantage, et qui me préoccupa tout le temps que dura la distribution du divin Sacrement, et jusqu'à la fin de la messe, je ne pouvais m'ôter cette image de devant les yeux. » A peine ce prêtre eut-il quitté l'autel, qu'il ne put contenir son ravissement, et demanda quel pouvait être ce pauvre si dévot. Aussitôt il entendit les louanges de Benoît sortir de toutes les bouches, et un autre prêtre qui était présent dire avec enthousiasme : « C'est une chose rare en ce monde qu'un homme pareil ! » Mais on ne put le désigner au comte Maurice que comme le pénitent de l'abbé Marconi, personne ne sachant ni son nom ni sa condition.

Nous notons ici, ne fût-ce que pour ordre chronologique, quelques rencontres plus ou moins remarquables. L'abbé Pérotti le vit la dernière fois au commencement d'avril, aux quarante heures de Saint-Eusèbe [35], qui appuyait sa tête contre le mur, ne pouvant plus la soutenir, et ce prêtre le trouva tellement décharné qu'il ne douta point de sa fin prochaine. Vers le même temps, la femme de Paul Zaccarelli l'ayant vu assis par terre près de sa porte, avec une orange à la main, s'empressa, tout émue de compassion, de lui apporter un *pagnotte*, en lui disant : « Bienheureux, vous, Benoît! — Bienheureux quoi? fit-il ; bienheureux qui fait la volonté de Dieu. »

A l'approche du temps pascal, le curé Carlini, passant dans une rue avec une autre personne et apercevant Benoît à quelque distance, dit à l'autre, en faisant allusion à l'incident des trois communions : « Voilà celui qui a donné de la tablature l'an dernier au P. Moschini pour les Pâques. Cette fois-ci, c'est moi qui vais en avoir l'embarras. » La prévention, comme on voit, avait laissé des traces.

Le 3 avril, le P. de Bonis, conventuel, le vit à l'église des Apôtres dans une sorte d'agitation spasmodique qui se répéta jusqu'à

quatre fois en un court espace de temps. Il ne put s'expliquer ces mouvements de corps extraordinaires, que par l'élan de sa ferveur et par les efforts que lui faisait faire, pour se recomposer, la crainte de laisser transpirer ce qui se passait en lui.

Le dimanche de la Passion, 6 avril, le Bienheureux fit ses dévotions à Saint-André du Quirinal. Une femme nommée Benoite Sforza, veuve Ambrosi, entendant la messe dans cette église, le vit tout absorbé en Dieu, et à peine fut terminée, à l'autel de Saint-Stanislas, la messe à laquelle il venait de communier, que son extrême faiblesse le força de se lever pour sortir. Cette femme le voyant si prompt à se retirer, pensa d'abord que pour un homme si dévot c'était bien se presser, et que cela ne s'accordait pas avec l'idée qu'elle s'était formée de lui. Benoît, en passant près d'elle à ce moment, lui jeta un regard qui semblait lui reprocher son soupçon téméraire, et elle s'en repentit vivement, en rappelant à sa mémoire toutes les preuves qu'elle avait de sa ferveur continuelle.

L'un des jours suivants, Zitli l'ayant vu au sortir de l'église des Capucins, et le trouvant très-abattu, lui demanda comment il se trouvait. Cette fois la réponse fut de baisser la tête plus qu'à l'ordinaire, en disant : « Priez pour moi ; il se peut faire que nous ne nous revoyions plus. » Le Vieillard pensant au voyage annuel du Pèlerin et à la différence énorme de son âge avec celui de son ami, prit ces paroles pour une prédiction de sa propre mort comme prochaine, et n'ayant plus revu le Bienheureux, il ne fut détrompé que par le bruit de l'événement qui tarda peu, et par la voix publique qui lui apprit les noms de Benoît Labre, qu'il avait ignorés jusqu'alors.

La veuve Majo, rencontrant Benoît sur les degrés de N.-D. des Monts, le jeudi de la Passion, lui fait une légère aumône en lui demandant un *Ave Maria*. Il reste quelques instants en suspens et veut rendre la pièce, en disant : « Je ne veux pas contracter d'obligation. — Gardez-la tout de même, » lui dit-elle. Il fait quelques pas, et revient encore pour restituer cette monnaie, qu'il ne se décide à garder qu'après une seconde assurance. En se retirant elle lui dit : « Pauvre homme, combien vous êtes mal ! » et son serrement d'épaules exprima encore le mot si souvent répété : Que

m'importe à moi? Pour elle, quand elle le voyait en oraison, elle se figurait que Dieu lui anticipait les joies du paradis.

Le vendredi, jour de la Compassion, il communie à l'autel du Crucifix, dans l'église de Saint-Ignace, des mains de l'abbé Balducci, après sa dernière confession à Marconi. Dans la soirée du même jour, il fut rencontré par l'abbé Fernand Fraja, aux quarante heures, dans l'église de Saint-François de Paule, où il retourna le lendemain au matin, si tant est qu'il n'y eût point passé la nuit, comme cela lui était arrivé ailleurs.

Le samedi 12, le Bienheureux y assistait encore debout et souffrant, à la messe chantée pour la levée des quarante heures. Il y fut remarqué par deux de ses admirateurs, Nicolas Palmazi et Antoine Zecchini. Celui-ci le voyant avec un seul genou en terre et le bras appuyé sur l'autre pour soutenir sa tête : « Quel courage a cet homme, pensa-t-il, pour ne pas interrompre ses dévotions! » Après avoir entendu la messe, il le voit sortir et le suit : « Vous êtes bien mal, mon brave, lui dit-il. — La volonté de Dieu soit faite! — Ayez soin de vous. — Inclination de tête. — Voici un bayoque; récitez pour ma défunte femme un *Pater* et un *Ave*. — Elle n'en a pas besoin, répond Benoît en élevant la tête. — Mais, dit Zecchini avec un peu d'altération, vous ne devez pas chercher si elle en a besoin ou non; c'est ce que nous ne pouvons savoir. » Benoît, sans répliquer et sans prendre le bayoque, baissa la tête et partit. Plus tard, réfléchissant à l'éclat de la sainteté du Serviteur de Dieu, Zecchini pensa que pour parler comme il l'avait fait, il avait dû avoir une inspiration surnaturelle. Il fit part de sa conjecture à plusieurs prêtres doctes et pieux, qui opinèrent comme lui, qu'il y avait lieu de bien espérer du salut de sa femme.

François-Antoine Rotani, chirurgien du monastère de Sainte-Magdeleine, avait souvent vu Benoît dans la rue de la porte Pie, où est situé ce couvent. Vers le milieu du carême de 1783, il l'avait aperçu vers midi, ramassant au coin d'une borne des écorces d'oranges et de citrons pour les manger. Touché de pitié, il lui avait offert de lui faire donner de la soupe à la porte du monastère. Mais Benoît lui avait dit en souriant : « Il y en a de plus besogneux

que moi. » Stupéfait, le chirurgien continue son chemin en se disant : « Voilà qui est original ! Et qui peut être plus nécessiteux en ce monde qu'un tel personnage ? »

A quelques jours de là, il le vit venir derrière lui, ralentit son pas, lui donna une aumône et le laissa passer devant lui pour mieux l'examiner. Le Pauvre, arrivé à la porte de Saint-André du Quirinal, donna l'aumône à une mendiante avant d'entrer à l'église, et Rotani de penser que c'était un acte de mépris pour la modicité du don. Cependant, réfléchissant qu'après tout ce pouvait être un tout autre motif, il se résolut à entrer dans la même église, pour lui demander une explication : là, voyant sa modestie et sa dévotion, il changea de sentiment, et conclut que ce devait être une bonne âme qui n'agissait que par de saintes intentions. Une troisième fois, se trouvant en compagnie d'un ami, dans la même rue, il voit passer le Serviteur de Dieu, et dit à cet ami : « Il est inutile de faire l'aumône à ce pauvre, parce qu'il ne la garde pas pour lui. » Son ami lui répond : « Oh! je le connais; cela ne m'étonne pas, c'est son habitude. »

Enfin, peu de jours avant le dimanche des Rameaux, il le revoit qui venait de recevoir la soupe à la porte de Sainte-Magdeleine, et s'aperçoit qu'après avoir avalé quelques bouchées, il regarde autour de lui, vide son écuelle dans celle d'un autre et s'en va. Alors il demande au distributeur s'il en a fait la remarque, et celui-ci lui répond qu'il l'a très-bien vu, même d'autres fois, et que pour cela il prenait plaisir à lui donner une part plus abondante, parce que cela tournait au profit de quelque autre, que ce pauvre jugeait sans doute en avoir plus grand besoin. Ces divers traits ne laissèrent plus de doute sur la nature de pareils actes dans l'esprit du chirurgien, qui, quoique estimateur tardif de la vertu de Benoît, n'en fut pas le moins fervent, et qui reçut plus tard la récompense de sa judicieuse dévotion.

Ainsi s'était ouvert le mois d'avril, dans lequel Dieu avait décrété d'appeler à lui son serviteur et de l'introduire dans les célestes parvis. A mesure qu'approchait le moment déterminé, sa bonté se plaisait à

lui en donner des notions sinon précises, au moins plus distinctes, comme on pourra en juger par les faits suivants. Dans les premiers jours du mois, il était à N.-D. des Monts pendant la matinée, et il s'y trouvait aussi Marie Poéti, qui avait déjà été favorisée d'une grâce pour prix de son estime pour le Saint. Vers midi, heure où il y avait peu de monde, elle le voit tout à coup se lever de sa place après une longue méditation, faire quelques pas en avant, puis s'arrêter un certain temps en fixant ses regards sur la chapelle latérale de droite, dédiée à Saint-Vincent de Paul, non loin du sanctuaire. Ensuite il reprend sa marche, regardant toujours du même côté, s'arrête de nouveau et considère cet endroit avec la même fixité, et de même quatre ou cinq fois de plus en plus longuement; après quoi, il gagna lentement la porte pour sortir.

Cette demoiselle ne savait que penser de ces haltes, et de l'attention qu'il avait donnée à un objet quelconque : tant c'était chose insolite de la part de Benoît! Elle l'avait mille fois vu sortir et entrer, toujours les yeux baissés, sans porter son regard, ni à droite, ni à gauche. Elle chercha ce qu'il pouvait y avoir dans cette partie de la nef qui avait attiré son attention : mais il n'y avait personne; tout y était dans l'état ordinaire : rien en un mot qui méritât un coup d'œil si attentif et si prolongé. Elle en concluait que Dieu sans doute avait ouvert et dirigé ses yeux sur quelque objet invisible, dont elle ne pouvait se rendre compte. Son incertitude dura jusqu'après la mort du Bienheureux : mais le matin de Pâques elle comprit tout, lorsqu'elle vit une fosse creusée pour y déposer son corps, précisément à l'endroit qui l'avait tant préoccupé. Elle ne douta pas que Dieu lui eût fait connaître que ce serait le lieu de sa sépulture. Elle raconta toutes ces circonstances à son confesseur le P. Gaétan Palma, en ce moment recteur de l'église, qui fut entièrement de son avis.

Quelques jours après ce fait singulier, la même personne fut encore témoin d'un autre du même genre, dont l'explication ne lui apparut également qu'après la mort de Benoît. Il avait prié et médité longtemps, lorsqu'en se retirant, il vint à passer devant le confessionnal, dans lequel confessait actuellement ce même P. Palma. Marie Poéti était là pour attendre son tour, en compagnie de

Magdeleine Cecchini et autres maîtresses pies. Elles le virent s'arrêter devant ce confessionnal, contempler ce religieux avec une attention marquée et en souriant, et lui faire des inclinations de tête multipliées, sans que celui-ci s'en aperçût. Outre qu'il n'avait eu jusques-là aucune relation avec ce père, cet acte était encore bien contraire aux habitudes de Benoît, qui ne regardait jamais personne en face, moins encore à l'église, et en qui la curiosité n'avait pas le moindre empire. A vrai dire, elles l'eussent pris pour un fou, si elles n'eussent connu d'autres prodiges à son sujet, et malgré cela, elles ne purent s'empêcher de le taxer de bizarrerie. Mais un mois environ plus tard, elles apprennent que le P. Palma est nommé Postulateur de la cause du Bienheureux défunt; elles pensèrent aussitôt que celui-ci en avait eu la révélation, et que Dieu l'avait poussé à lui témoigner sa reconnaissance anticipée.

Dans le même temps, les signes précurseurs de la glorification de Benoît se multipliaient, et Dieu se plaisait à l'annoncer de diverses manières. L. P. Blaise Piccilli, qui ne craignait pas de faire son éloge dans ses sermons, en le voyant décliner rapidement, dit un jour en pleine chaire, que sans doute Dieu l'appellerait à faire ses pâques en Paradis. L'abbé Mancini recevait de l'abbesse de Mont-Lupone, Eléonore Mazza, une lettre où elle lui donnait communication d'une vision dont elle avait été favorisée. Il lui avait été montré un jardin rempli des plus belles fleurs, où se promenait le Sauveur du monde, qui s'arrêtant vers une des plus cachées et des plus odorantes, prononçait qu'il était temps de la cueillir. Au même instant, elle entendait une voix lui dire : « C'est une des âmes que tu as enrôlées dans la sainte ligue, et des plus agréables à Dieu, quoique des plus méprisées des hommes. » C'était lui désigner assez clairement le Pauvre dont l'entretien l'avait tellement édifiée deux ans auparavant. En conséquence elle informait l'abbé Mancini qu'un de ses pauvres ne tarderait pas à être appelé à jouir du Paradis. L'Abbé n'eut pas de peine à deviner qui était désigné par cette fleur, en voyant Benoît arrivé au dernier degré de faiblesse et de maigreur d'une part, et d'autre part répandant une si grande odeur de sainteté. Peu après, il fit part à cette religieuse de la mort de son pauvre,

auquel il avait appliqué la vision, et elle lui répondit qu'il ne s'était pas trompé.

La maîtresse pie, Barbe Fracassi, se trouvait à N.-D. des Monts derrière Benoît, un des derniers jours de la semaine de la Passion. Tout à coup, en portant ses regards sur lui, elle le voit les yeux fermés, les mains jointes sur la poitrine, et la tête appuyée sur la balustrade; sa face était illuminée d'une vive lueur, qu'il semblait vouloir cacher. Cette vue l'effraya comme s'il eût été enflammé matériellement. Elle se retourna involontairement vers ses compagnes, comme pour leur dire que le Pauvre allait prendre feu et qu'il fallait le secourir promptement; mais une certaine timidité la retint, et ayant de nouveau tourné ses yeux vers lui, la flamme lui parut s'éteindre; Benoît s'était redressé calme et tranquille, et seulement il lui restait au visage une vive rougeur écarlate. Elle chercha quelle pouvait être la cause de ce phénomène, en parcourant l'église du regard pour voir si cette lueur était le reflet de quelque corps lumineux: mais outre que cette auréole était fort différente de la lumière réfléchie, et que le visage du Bienheureux n'était ni de nature ni en position propre à la refléter plutôt que les corps environnants; elle s'assura que les rayons du soleil ni d'aucun flambeau n'arrivaient au lieu qu'il occupait. Elle avait hâte de retourner à la maison pour décrire ce qu'elle avait vu; mais par une éclipse de mémoire qu'elle ne put s'expliquer d'une manière naturelle, au sortir de l'église, elle en perdit totalement le souvenir, qui ne lui revint à l'esprit qu'après la mort du Serviteur de Dieu.



CHAPITRE XI

Circonstances qui précédèrent la mort.

Beatus ille servus quem, cum venerit Dominus ejus, invenerit sic facientem. (Mat. xxiv. 46. et Luc. xii. 43.)

Bienheureux le serviteur que son maître, en arrivant, trouvera occupé à faire sa volonté.

Ce fut l'opinion bien fondée de tous les confesseurs de Benoît, que s'il persévérait dans la carrière qu'il avait entreprise, il mourrait en saint, attendu que les promesses divines ne sauraient faillir. En effet il mourut en saint, comme il avait vécu, et sa mort fut précédée par des aspirations plus vives pour le céleste séjour. Il pressentait l'arrivée du Maître bien-aimé, et se hâtait d'aller à sa rencontre. Ne tenant à la vie que par un fil, et déjà mort à tout ce qui constitue l'existence animale, il n'avait plus qu'à partir en s'endormant dans le baiser du Seigneur. Tous ses admirateurs déjà fort nombreux prévoyaient sa fin comme imminente : « C'est un vrai squelette ambulant, disaient les uns; il lui reste à peine assez de souffle pour parler, disaient les autres, » et tous étaient attentifs à noter tous ses pas et démarches, en sorte que pour ses derniers moments, nous pourrions le suivre jour par jour et presque heure par heure. Pour lui, comme le coureur qui sur le point de toucher la borne, se précipite sans tenir compte de la fatigue, il ne se meut que par une énergie qui dépasse la mesure des forces humaines.

« Il y avait déjà quelque temps, dit Zaccarelli, qu'on voyait Benoît maigrir et s'éteindre : mais sept ou huit jours avant sa mort, il était réduit à un tel état de consomption que c'était pitié de le voir, et sa faiblesse était si grande qu'il avait peine à mouvoir son corps. Malgré tout, il était à N.-D. des Monts et partout où le conduisaient ses habitudes, priant à genoux et pendant très-longtemps avec sa dévotion et sa ferveur accoutumées ; ce qui faisait une très-grande impression sur tous ceux qui le voyaient, parce qu'on ne pouvait comprendre comment il résistait à une semblable attitude durant de longues heures, avec une débilité si complète. »

Le dimanche des Rameaux, 13 avril, de bonne heure, il se présente à son ancien directeur, le P. Gabrini, à défaut de l'abbé Marconi, pour lui demander sa bénédiction et la permission de communier ce jour-là. Le Religieux l'interroge sur le temps de sa dernière confession, et apprend qu'elle ne remonte qu'à deux jours, que son directeur lui a donné la permission de communier quand il le voudrait, mais qu'il ne voulait pas le faire sans la demander de nouveau et sans se réconcilier; qu'il était content du confesseur stable qu'il avait choisi par l'ordre de sa Paternité. Ces paroles furent dites d'une manière très-humble et très-soumise : « Mais, dit le P. Gabrini dans son humilité, je les interprétai comme une sorte de reproche que la bonté divine me faisait adresser avec un dernier adieu, et que j'avais peut-être mérité pour n'avoir pas eu toute la patience qu'exigeait la direction d'une âme si agréable au Ciel. » Après l'avoir entendu, le Confesseur le voyant arrivé au dernier degré d'épuisement, l'invite à communier dans l'église même de Saint-Vincent, lui affirmant, pour la sécurité de sa conscience, qu'il pouvait y remplir l'obligation pascale, ne fût-ce qu'à cause de son infirmité : mais Benoît, qui aurait cru trop s'épargner, assura qu'il se sentait la force d'aller communier dans l'une des églises patriarcales. Alors le P. Gabrini, par une espèce d'inspiration prophétique, lui suggéra de répéter cette communion le lendemain, comme si elle devait être la dernière et en préparation à la mort : ce qui rentrait parfaitement dans les vues du Pénitent.

Ce même jour, la messe se chantait à Sainte-Praxède pour l'exposi-

tion de l'*adoration perpétuelle.* Benoît, ne voulant pas déroger à ses saintes habitudes, se résolut à faire ses pâques à Sainte-Marie majeure, qui en est plus voisine que Saint-Jean de Latran. Sa communion faite, et après une longue action de grâces, il sortit pour se rendre à Sainte-Praxède. Mais auparavant, l'abbé Carézani le vit entrer chez le grainetier voisin pour acheter une mesure de vinaigre, et le marchand le voyant se disposer à boire ce liquide, lui dit : « Que faites-vous? que faites-vous? Cela vous fera mal. — J.-C. en a bien bu avant de mourir, » répondit-il, en l'avalant tout d'un trait.

Lorsqu'il entra ensuite à l'église, derrière lui arrivait Marie-Thérèse Massarotti-Fabri, femme d'un traiteur du voisinage, qui avait pour lui une grande vénération, et qui lui ayant donné un jour par mégarde une demi-piastre, qu'il vint lui rapporter, avait eu peine ensuite à lui faire prendre un bayoque. Elle le voit monter les degrés du portique, et comme il avait plu dans la matinée, l'empreinte de ses pas était marquée sur les marches de l'escalier. Par dévotion, elle pose ses pieds sur les mêmes vestiges, sentant une consolation d'avoir marché sur les traces d'un saint, ainsi qu'elle s'en exprimait ensuite. Elle le voit assister à toute la messe à genoux, et ensuite s'appuyer contre une colonne pour attendre le passage du Saint-Sacrement. Alors il s'agenouille de nouveau, et au moment où s'approche le divin objet de son amour, par un élan involontaire il lui tend les bras et ne peut retenir un cri sourd, qui étonne le clergé, ainsi que tous ceux qui entourent le dais.

Après la grand'messe d'exposition et la procession, Benoît sortit pour aller prendre quelque nourriture. Vers midi, était survenue une pluie diluvienne, qui le contraignit de s'abriter sous un portail en face de l'auberge des Fabri. Un torrent lui barrait le passage, et quand l'ondée fut finie, il se présenta au traiteur, pour lui demander une portion de *broccolis*, de la valeur de deux bayoques. Jean Fabri, depuis l'an 1779, avait remarqué bien des fois ce pauvre priant devant le crucifix de Sainte-Praxède, puis en diverses autres églises, aux quarante heures du Carnaval. Il lui était même arrivé comme à P. P. Zaccarelli de ne pouvoir s'expliquer la rapidité avec laquelle Benoît se transportait d'une église où il venait de le laisser, dans une autre où il le

trouvait arrivé avant lui, sans que lui-même se fût arrêté nulle part. C'était une énigme qu'il ne savait pas comprendre, l'ayant vu marcher péniblement dans les rues, et il se figurait que cet homme jouissait déjà du privilége de l'agilité des bienheureux dans le paradis, quoique son corps fût encore sur la terre.

Dans de telles dispositions, il eut un saisissement de joie en le voyant entrer dans sa taverne, et il le conduisit aussitôt dans une salle intérieure. Puis il va lui-même préparer le plat de légume, en assaisonnant copieusement, dans la vue de mieux restaurer son hôte, qu'il regarde comme un citoyen du ciel. En le servant, il ajoute le pain et le vin qui n'avaient pas été demandés, et avertit quelques vignerons attablés de s'abstenir de tout propos inconvenant, pour ne pas offenser les oreilles de ce commensal. Ensuite il sort pour vaquer à certaines affaires, recommandant bien à sa femme de ne point recevoir les deniers de ce pauvre, auquel il veut faire cette charité. Rien n'entrait mieux dans les sentiments de Thérèse Fabri ; et lorsque Benoît veut payer sa dépense, en restituant la chopine et le pagnotte, elle lui dit que non-seulement il ne devait rien, mais que le pagnotte était encore à lui. Après quelque difficulté, il le garde en disant : « Que Dieu vous en récompense ! » Dès qu'il fut sorti, pour retourner à Ste-Praxède continuer son adoration, les vignerons qui s'étaient contenus durant son court repas, se mirent à dire : « Quel bon serviteur de Dieu doit être celui-là ! » Ils s'émerveillaient de ce qu'il n'avait fait que sucer les *broccolis* et boire de l'eau, sans toucher au vin.

Dans l'après-midi, Marie-Dominique Bravi, sortant de Saint-Jean de Latran, voit le Serviteur de Dieu sur le chemin de Sainte-Croix de Jérusalem. Il marchait à grand'peine et si lentement qu'elle put facilement le rejoindre. Elle observa qu'il avait choisi le côté de l'allée où dardaient les rayons du soleil et qu'il paraissait épuisé, au point qu'il ne pouvait tarder, pensa-t-elle, d'aller en Paradis. Supposant, non sans raison, que son abstinence est pour beaucoup dans son état de faiblesse, elle achète un biscuit dans une échoppe volante qui stationnait auprès du couvent, le lui présente et lui dit : « Benoît-Joseph, vous êtes mal; vous vous en allez. » A ces mots, il lève la

tête, croise les mains et répond : « Ce que veut le bon Dieu. » Il ne voulait pas d'abord prendre ce qu'elle lui offrait ; mais après lui avoir rappelé que ce n'était pas un jour de jeûne, elle réussit à le lui faire manger par obéissance. A la tombée de la nuit, Benoît, craignant de ne pouvoir arriver assez tôt à l'hospice, à cause de sa grande faiblesse, imagina de se donner un peu de vigueur en buvant un petit verre de rossolis, près de Ste-Marie-Majeure ; c'était acheter l'exactitude au réglement par une nouvelle cause de débilitation.

Le lundi saint, 14 avril, malgré son affaissement, Benoît est à son poste dès le grand matin à N.-D.-des-Monts, où il passe une partie de la matinée, et devient un objet d'édification et de compassion pour les jeunes personnes qui entouraient les confessionnaux, afin de se préparer à la première communion du lendemain. Il s'y trouvait entre autres les élèves d'une Prieure de catéchisme, nommée Dulcissime Gardellini, auxquelles sa présence imposa un recueillement profitable à leur piété. Il ne restait pas longtemps agenouillé, sans épouver des faiblesses qui l'obligeaient à s'asseoir, et même ensuite une défaillance le força de sortir de l'église. Le prêtre Mélis s'aperçut qu'il n'était plus à sa place, et qu'il y avait laissé son bréviaire, deux chapelets, celui du Seigneur et celui de la sainte Vierge avec trois ou quatre pièces de monnaie. Il prend tous ces objets pour les lui porter, et le trouve appuyé contre un mur. Remarquant alors combien il était défait, il l'engage à entrer dans un hôpital et lui offre de le faire accompagner. Benoît le remercie. « Vous prétendez donc à un miracle ! » lui réplique l'Ecclésiastique. Benoît garde le silence, et rentre dans l'église.

Peu de temps après, il se rendit à Saint-Ignace, où il avait résolu de faire la communion qui lui avait été recommandée. Le prêtre Louis Balducci, en arrivant à la chapelle de Saint-Louis de Gonzague, vers onze heures, pour célébrer la messe, voit ce pauvre, et se sent tellement frappé de l'air de sainteté qui transpire, pour ainsi dire, par tous ses pores, qu'involontairement il porte ses regards sur lui, chaque fois qu'il se tourne vers le peuple en célébrant. L'idée qu'un saint assistait à sa messe le préoccupait et stimulait sa propre

dévotion. Il allait jusqu'à se figurer que cet ami de Dieu avait le don de pénétrer les cœurs, et même crut lire dans ses yeux qu'ils voyaient au fond de son âme si elle était en état de justice. Par suite, il s'excitait à la contrition, et demandait à Dieu la grâce de se bien connaître. A l'offertoire on lui apporte une hostie à consacrer pour une communion. « Oh ! si c'était pour ce saint pauvre, » pensa-t-il, et sa ferveur augmentait à cette pensée, pour être digne de communier un saint. Il ne fut point frustré dans son désir, et il ressentit une consolation indicible, en voyant éclater sur la figure du Bienheureux la vivacité des sentiments avec lesquels il recevait le corps de Jésus-Christ. Jamais il n'avait célébré la messe avec tant de componction, et il remerciait Dieu de cette coïncidence comme d'une grande faveur. L'émotion qu'il avait ressentie réveilla ses souvenirs, et à l'aide des indications d'autres personnes, il se rappela aussi la communion du vendredi de la Compassion, quoiqu'il n'en eût pas été autant frappé, à cause du nombre des communiants.

L'après-midi fut consacré par Benoît à revoir l'église de la Minerve et celle des Saints-Apôtres, dans lesquelles il fut absorbé par la contemplation d'une façon toute particulière, et eut de nombreux élans de ferveur extraordinaire, observés dans la première par l'abbé Pinchetti, et dans la seconde par le clerc Giansanini. Dans le cours de la journée, en passant près des quatre fontaines, Benoît vint à tomber de son haut près du palais Albani, habité par le cardinal de ce nom. La femme d'un domestique du cardinal s'aperçoit de la chute, et appelle les gens de l'écurie pour le relever. En même temps, elle va chercher quelque aliment et un verre de vin. Revenu à lui, il refuse d'abord de le boire, et ne cède qu'à des représentations réitérées, sur l'évidente nécessité qu'il en avait. Peu après, il est rencontré sur la place de Mont-Cavallo par l'abbé Rossi et ses élèves maronites, qui ressentirent une vive compassion de le voir dans un état si déplorable.

Après la rentrée à l'hospice, l'Administrateur y vint, d'après l'avis que lui avait donné l'abbé Mélis de sa rencontre avec Benoît. Quoique toujours résolu de ne point user de contrainte, l'abbé Mancini voulut essayer encore du conseil. A la vue des ravages déjà causés par

le mal, son intérêt pour le pauvre infirme redoubla, et il tâcha de le décider à prendre du repos, lui laissant toujours l'option entre l'entrée à l'hôpital et le traitement à l'hospice. Mais rien ne put le déterminer à interrompre ses exercices durant la semaine sainte.

Le mardi saint, 15 avril, la santé de Benoît inclinait visiblement au dernier terme : la désorganisation commençait, et le trouble était dans toutes les fonctions animales. En sortant de l'hospice dès le matin, il eut une première défaillance, et Valentin, qui le vit assis près de la porte, alla immédiatement chercher de l'eau fraîche pour le faire revenir à lui. On le vit plus tard près de l'église du Pascolo, étendu par terre, comme s'il eût été sur le point de rendre l'âme. Il éprouva encore plusieurs syncopes dans la journée.

Malgré son excessive faiblesse, il s'était rendu à Sainte-Praxède, où devait se terminer l'exposition des quarante heures. Thérèse Fabri le vit passer, et s'aperçut qu'il jeta un coup d'œil rapide sur sa maison, quoique par le passé il n'eût jamais eu l'usage de regarder de ce côté. Elle l'interpréta comme une marque de souvenir pour l'acte de charité qu'on lui avait fait le dimanche précédent, et elle dit à une jeune personne qui était avec elle : « Voyez ce pauvre qui a tant de peine à marcher ; c'est un grand et bon serviteur de Dieu. » Près de l'église, il achète, comme le dimanche précédent, une petite mesure de vinaigre, qu'il boit toute d'un trait. Sur une observation qu'on lui fit : « Il y a quelqu'un, dit-il, qui en a bu avant moi, et qui dans cette semaine a souffert plus que moi, pour l'amour des hommes. »

Arrivé dans l'église, il y passa le reste de la matinée en une douce contemplation devant le Saint-Sacrement ; ne pouvant se tenir toujours à genoux, il était contraint de se relever souvent et de rester quelque temps debout ; mais les souffrances du corps qui dans les âmes communes énervent la vigueur de l'esprit, semblaient plutôt ranimer la force morale de Benoît. L'abbé Mélis, venu aussi pour satisfaire sa dévotion, le vit ainsi debout dans un coin contigu à la chapelle de la Sainte-Colonne. Se souvenant de l'évènement de la veille, il pensa que cet homme était victime de ses jeûnes excessifs et des autres mauvais traitements qu'il infligeait à son corps ; mais

qu'étant manifestement aidé par une grâce spéciale, il n'y avait pas de doute qu'il ne fût engagé dans cette voie par une vocation divine. Après la cérémonie, il s'approche de lui et lui met dans la main deux bayoques, en lui disant de s'acheter deux pagnottes.

Entre trois et quatre heures du soir, Zaccarelli passant en compagnie d'un prêtre, trouve Benoît à la porte de N.-D. des Monts attendant qu'elle s'ouvre, et lui demande comment il va. Benoît pouvant à peine parler, répond à sa demande par un simple signe de tête. « Si vous avez besoin de quelque chose pour vous restaurer, lui dit le Boucher, dites-le moi en toute liberté, et j'aurai plaisir à vous le procurer. » Autre signe de tête pour remercîment. « Mais Dieu veut que nous soignions notre santé, pour pouvoir continuer à le servir, » lui dit encore Zaccarelli. Après une assez longue pause, Benoît pour toute réponse lève la tête, et dit qu'il désirerait entrer à l'église, mais que l'on tardait bien à l'ouvrir. En ce moment la porte s'ouvrit, et le frère lai qui le vit entrer dit : « Voilà le saint Pauvre ! comme il est réduit ! — Oh ! oui, répliqua Zaccarelli ; mais quel dédain de son corps ! Quel empressement de s'en aller à Dieu ! » Benoît ne resta pas moins de deux heures dans cette église.

Sur la fin du jour il assistait au salut à N.-D. de Lorette de la place Trajane, et après la bénédiction il rencontra face à face l'avocat Graziosi. Contre toutes ses habitudes, il se mit à le regarder fixement, sans faire ni geste, ni mouvement des lèvres. L'Avocat en fut grandement étonné, parce que souvent il lui avait fait l'aumône, et jamais pareille chose n'était arrivée. Il ne put en deviner la cause dans le moment ; mais, peu après la mort, il le prit pour une espèce d'adieu, que Benoît lui avait voulu faire à sa façon, et plus tard ayant ouï parler d'autres faits semblables, entre autres de ce qui était arrivé à l'abbé Pinchetti, il soupçonna qu'il y avait eu dans l'esprit du Bienheureux, prévision de la part qu'il devait prendre à sa cause.

Rentré à l'hospice, le Serviteur de Dieu était plus mort que vif, nous dit son ami Antonin. Aussi de lui-même, pour la première fois, il demande au Gardien la permission d'aller au lit. Celui-ci, qui le voyait presque moribond, crut qu'il allait se coucher immédiatement : mais à l'heure de la prière, il le trouva simplement assis sur son lit,

la tête appuyée contre le mur. Le Bienheureux n'avait pas voulu déroger à sa coutume de ne se coucher qu'après tous les autres, et quand toutes les lumières étaient éteintes.

Le matin même du mercredi saint, il voulut encore se transporter à N.-D. des Monts, quoiqu'il parût si chancelant que plusieurs de ses compagnons le crurent près d'expirer. Léopold fit de nouvelles et plus vives instances pour le décider à ne pas sortir de l'hospice; mais Benoît portait trop présent à l'esprit et trop gravé dans le cœur, le souvenir de Jésus crucifié dans cette semaine, pour hésiter de suivre jusqu'à la fin le sentier de la croix, au risque de mourir en chemin. Aux observations du Gardien, il répondit qu'il n'avait besoin que d'un bâton plus solide pour s'appuyer. Léopold, le voyant si bien déterminé à souffrir et si résolument résigné à quitter cette terre, lui procura ce bâton, et en même temps fit avertir l'Administrateur de l'imminence du danger.

Après la prière en commun, Benoît se traîna à pas lents jusqu'à la rue, accompagné de Valentin et d'Antonin. La descente des escaliers l'avait déjà lassé au point qu'il fut obligé de s'asseoir à la porte et de demander à Valentin un verre d'eau comme la veille. Après l'avoir bu, il congédia ce compagnon pour ne pas le déranger de ses affaires. Toutefois Antonin ne voulut pas encore le quitter. Lorsqu'ils eurent fait quelques pas, ils rencontrèrent l'abbé Mancini qui venait à l'hospice sur l'avis du Custode, et qui voyant Benoît presque expirant, lui renouvela ses offres : mais rien ne put le persuader; seulement, sentant lui-même son affaiblissement, il le consulta pour savoir s'il lui était permis d'aller à l'auberge, manger une soupe avant l'heure de rompre le jeûne, qui était celle de la distribution aux couvents.

Ce fut avec une peine excessive et après plusieurs pauses, qu'il parvint à l'église, et aussitôt il tombe à genoux devant Jésus-Christ dans son Sacrement et devant l'image de sa sainte Mère, desquels il semblait venir prendre congé, pour aller promptement les rejoindre dans la terre des vivants. Il entend la première messe, dite par le P. Piccilli, et quand vient la lecture de la Passion, il y donne une

attention tellement extatique, et si visiblement croissante, que plus d'un assistant pensait qu'il allait infailliblement expirer au moment du récit de la mort de Jésus-Christ. Cependant Dieu lui donna la force d'entendre encore une autre messe, à laquelle assista une camérière de la marquise d'Argenvillers, qui était venue pour se confesser à N.-D. des Monts, et qui le vit durant la Passion, tellement impressionné, qu'elle pensa aussi que le Serviteur de Dieu n'ayant qu'un souffle de vie, ne résisterait pas à la secousse que lui causerait la grande parole *Expiravit*. Son âme était prête à s'élancer, comme la flèche posée sur la corde bandée d'un arc, n'attend pour se décocher, que la légère inflexion du doigt qui la retient.

Après cette seconde messe, Benoît resta encore quelque temps en oraison. Zaccarelli le père l'avait trouvé là, en venant prendre rang auprès du confessionnal du P. Piccilli, et l'y laissa encore deux heures après, en sortant pour aller faire ses Pâques à la petite église paroissiale de Saint-Sauveur. Il ne pouvait comprendre comment se soutenait dans une telle posture, ce squelette qu'il avait vu si chancelant depuis sept ou huit jours. Le seul moyen de se l'expliquer, était d'admettre un secours particulier de la puissance divine; mais la nature devait succomber, aussitôt que cesserait cette assistance spéciale. Vers les neuf heures, Benoît se sent défaillir, et s'assied sur le banc qui lui avait servi d'autres fois, espérant reprendre son assiette ordinaire après quelques instants de repos. Il se remet à genoux; mais bientôt une nouvelle défaillance le contraint à sortir de l'église pour respirer l'air, se réchauffer au soleil et éviter un évanouissement complet.

Les personnes présentes, en le voyant gagner la porte d'un pas vacillant, avec la pâleur de la mort sur le visage, s'en émeuvent, et l'une d'elles dit assez haut et d'un ton de compassion : « Le pauvre Benoît ! il est vraiment bien mal aujourd'hui ! » Il entend ces paroles en passant, et regarde d'un œil languissant celle qui les a prononcées. A peine arrivé sur le perron, il s'abat sur les marches de l'escalier. Un attroupement se forme autour de lui : la pitié est générale; on craint que le soleil ne lui soit nuisible; on se consulte, et les plus zélés du voisinage lui offrent à l'envi un asile dans leur maison.

Antoine Silvani se trouvait là ainsi que le peintre Marien Rossi qui disait aux assistants : « Il faut le porter à l'hôpital. » Une femme lui offrit un œuf mollet, pensant qu'il ne se trouvait mal que d'inanition. Benoît remercie tout le monde d'une voix affaiblie, faisant signe de la main qu'il ne veut pas s'éloigner. Il ne demande qu'un peu d'eau fraîche qu'on lui apporte. Une demi-heure s'écoule pendant ces débats. Le P. Palma, qui de son confessionnal s'était aperçu de ces divers mouvements et de leur cause, s'inquiete de cette sortie, et s'informe de ce qui arrivait au saint Pauvre.

Sur ces entrefaites, l'abbé Mancini vient à passer, et apprenant de quoi il s'agit, s'approche pour lui parler. Le cercle s'ouvre; l'abbé lui offre de venir d'abord se restaurer à son domicile comme plus voisin que l'hospice, et ensuite de l'y faire conduire, si mieux il n'aime aller dans un hôpital. La crainte d'être empêché de revenir à l'église, lui fit tout refuser encore, parce qu'il se persuadait que ses défaillances étaient purement passagères. Mancini, qui voyait le contraire, crut devoir lui parler avec sévérité malgré la maxime qu'il avait adoptée, et il fut aidé dans ses reproches par l'abbé Mélis qui survint, et qui répéta en voyant la situation de Benoît : « Voilà donc cet opiniâtre qui ne veut pas aller à l'hôpital : ce qu'on lui a prédit se vérifie; il mourra au milieu de la rue. » A cette apostrophe un peu vive, mais qui ne venait que du tendre intérêt que ce digne ecclésiastique portait à Benoît, celui-ci répondit : « Pardon; je dois compte, non à vous, mais à mon supérieur, avec qui je m'entretiens. »

Mancini, le trouvant inflexible et ne pouvant l'assister corporellement, pensa aux besoins spirituels, et dans cette vue lui demanda : « Quel est votre confesseur? — Le professeur Marconi du collége romain. — Allez le trouver, dites-lui tout, et faites ce qu'il vous prescrira. — Je n'en ai pas la force en ce moment, et puis nous nous sommes entendus. — Eh bien ! j'irai l'avertir de venir. — Je ne veux pas l'incommoder, parce qu'il est trop occupé dans cette semaine; j'irai le trouver après Pâques, comme nous en sommes convenus. — Mais vous en avez besoin plus tôt. — Il ne faut pas le déranger. » Mancini voyant cette résistance, ne poussa pas plus loin ses conseils, et se

retira, soupçonnant que cette opiniâtreté apparente était encore un acte d'obéissance à son confesseur. Qui peut accuser les élus de Dieu? se dit-il avec saint Paul; qui condamnera ceux que Dieu justifie [a]? Il eut la preuve de sa conjecture quand il apprit de l'abbé Marconi, qu'en effet il avait enjoint à Benoît de ne pas venir le trouver pendant la semaine sainte, parce qu'il prêchait une retraite à l'hôpital du Saint-Esprit.

Cependant Zaccarelli, ayant terminé ses dévotions à Saint-Sauveur, et passant au retour devant N.-D. des Monts, aperçut le groupe qui en obstruait l'entrée. Il reconnut Benoît qu'il crut d'abord expirant, étendu qu'il était sur les degrés et soutenant sa tête de sa main. Ce digne homme, ému de pitié et d'affection pour Benoît, l'appelle par son nom et lui dit que sa maison est ouverte pour le recevoir, l'engageant à s'y laisser conduire. A cette voix qui lui est connue, Benoît ouvre les yeux, les élève vers le ciel quoique avec peine, regarde le Boucher pendant quelques secondes et lui dit : « Chez vous? — Oui, chez moi, comme vous le savez, tout près d'ici. » Cette proximité détermina sans doute l'acceptation, dans la pensée que le retour serait prompt et facile. Peut-être aussi le Seigneur lui inspira cette condescendance, pour récompenser la délicate charité de cet homme, en envoyant son serviteur mourir chez lui. Quoi qu'il en soit, tout content et attendri d'avoir obtenu un *oui*, il soulève Benoît avec l'aide d'un voisin, et le mène lentement vers son domicile. Bien que leurs bras le portassent à moitié, il fallut le faire asseoir après avoir fait quelques pas; il n'avait plus la force même de mouvoir ses pieds. Zaccarelli apercevant au détour de la rue son fils Pierre-Paul, lui fait signe de venir le remplacer, et prend lui-même les devants pour aller préparer la chambre.

On arrive à grand'peine au seuil de la maison. Ce fut ensuite une autre difficulté pour le faire arriver au premier étage où logeait la famille : l'escalier est étroit et ne peut donner passage à trois de front; mais Pierre-Paul est jeune et vigoureux; il prend sur ses épaules son malade, qui n'a plus que le poids d'un enfant. Il traverse ainsi une première chambre où la femme Zaccarelli était alitée depuis un mois

a Rom. VIII. 33 et 34.

par un asthme aigu. Celle-ci, en voyant ce corps si défait, s'écria : « Mon cher Benoît, comme vous êtes malade ! » Arrivé à la seconde chambre, qui était celle où le Bienheureux avait visité Fortuné, Pierre déposa son fardeau sur une caisse. Benoît entendant qu'on allait le mettre au lit, en témoigna du chagrin, et pria qu'on l'étendît sur le carreau, ou qu'on le mît sur un siége. Sa peur était qu'on le déshabillât : mais sa faiblesse ne lui permettait pas d'engager le débat à ce sujet. Cependant on en devina le motif, et pour ne pas le contrister, on le mit tout vêtu sur le lit, en lui ordonnant de se laisser faire par obéissance, et on étendit sur lui une couverture. Il était dix heures passées.

Pendant que ceci se passait à Rome, le Ciel en donnait avis à Lorette par un fils des époux Sori, le petit Joseph, âgé de cinq ans et quelques mois, d'une manière si ferme et si précise, qu'évidemment Dieu se servit de la langue de cet enfant, pour donner cette marque de complaisance à la charité de ces braves gens envers son serviteur. Cette révélation fut d'autant plus merveilleuse, que l'âge de l'enfant était plus tendre, que son affirmation fut plus distincte, plus absolue, plus souvent répétée, et qu'enfin le lieu où il la faisait était plus éloigné de Rome. Les parents du petit prophète discouraient souvent entre eux pendant le carême de la venue prochaine de Benoît, qui paraissait tardive à leur impatience de le revoir. On était déjà au mercredi saint, et il ne pouvait manquer d'arriver bientôt. Peut-être qu'il sera parti tard, ou que les mêmes accidents de l'année précédente l'auront retenu plus qu'il n'avait compté ; car autrement il aurait plutôt anticipé sur cette sainte semaine, comme il en avait l'habitude antécédemment. Ainsi raisonnaient ces pieux marchands ; tout en hâtant de leurs vœux l'arrivée du pauvre Pèlerin, qu'ils regardaient comme leur bienfaiteur.

Peppino, qui n'était pas capable d'apprécier leurs conjectures, se mit à dire le mercredi d'un ton ferme et résolu : « Benoît ne viendra plus ; Benoît s'en va mourant. » D'abord le père et la mère ne firent aucune attention aux paroles d'un bambin. Dans un autre moment, Barbe exprima la crainte, que le Pèlerin ne fût arrêté à Rome ou même

en route par quelque maladie, et l'enfant de répéter avec plus de fermeté encore : « Benoît n'a pas de maladie ; mais Benoît ne viendra plus; il se meurt. » La même chose arriva une troisième fois, et fut suivie de la même dénégation du petit Joseph. Les parents ne tinrent pas compte de cette répétition, qu'ils prenaient pour une lubie enfantine, en sorte que le lendemain ils pensèrent à mettre en ordre la chambrette du Voyageur, en disant qu'il arriverait infailliblement ce même jour, et ajoutant dans l'après-midi : « Voici l'heure à laquelle il arriva l'an passé, il ne peut tarder maintenant. » Mais voilà que Peppino se met à dire clairement, chaque fois qu'on en parle devant lui : « Ne l'attendez pas : Benoît est mort ; Benoît est allé en Paradis. » Cette variante et cette obtination étonne sa mère, qui lui demande comment il le sait. « C'est mon cœur qui me le dit, » répond-il, ne sachant pas dénommer autrement la voix intérieure qui lui parlait. Et de ce moment, il répéta mainte fois la même assertion. Barbe commença dès lors à craindre que l'enfant n'eût dit vrai. Pour l'éprouver elle essaya de le surprendre en lui disant le soir, en présence de plusieurs personnes : « Pépé, Benoît est arrivé ; » et sur-le-champ sans hésiter : « Ne vous ai-je pas dit que Benoît est mort et qu'il est allé en Paradis? » Alors il n'y eut plus moyen de méconnaître que ces paroles eussent été mises dans sa bouche, par Celui qui sait délier la langue des enfants et les rendre éloquentes. Et en effet, le samedi, Gaudence rentra au logis, portant la nouvelle dont lui avait fait part un soldat corse, en lui lisant une lettre qu'il avait reçue de Rome, et dans laquelle on lui racontait la mort du saint Pauvre et l'éclat dont elle était suivie.

CHAPITRE XII

Circonstances qui accompagnèrent la mort.

Beati mortui qui in Domino moriuntur. (Ap. XIV. 13.)
Bienheureux ceux qui meurent dans le Seigneur.

Aussitôt que Benoît fut placé sur la couche qui allait devenir son lit de mort, toute la famille Zaccarelli se mit en mouvement, afin de pourvoir aux besoins corporels et spirituels de l'hôte que Dieu leur envoyait. Le plus jeune des fils allait et venait pour avertir médecin et chirurgien ; la fille Anne, devenue depuis peu femme Fontana et revenue à la maison paternelle pour soigner sa mère, apprêtait les restaurants ordonnés par son père. Celui-ci faisait odorer la mélisse à l'infirme et lui en baignait les tempes, pour le ranimer et pour prévenir l'évanouissement. Telle était la faiblesse du malade couché sur le dos, que pour éviter de le soulever, on employa un vase à goulot pour lui faire prendre une potion fortifiante, qu'il refusa d'abord par intinct de mortification. Ce breuvage parut cependant lui faire du bien, et on lui en offrit une seconde tasse, qu'il accepta, mais dont il ne put avaler que la moitié. La toux était devenue continuelle, et interrompait seule l'assoupissement qui paraissait le gagner.

Zaccarelli, sans juger périlleux un mal qu'il n'attribuait qu'à un excès d'abstinence, par une précaution digne de sa piété, avait envoyer son gendre appeler son propre confesseur, ne connaissant pas celui du Serviteur de Dieu. Le P. Piccilli sortait du confessionnal

vers les onze heures, et apprenant pour qui on l'appelait, vint sur le champ. En chemin, il demande le nom du Pauvre qu'il ne connaissait pas encore. Arrivé dans la chambre du malade, où on le laisse un instant seul, il lui dit avec intérêt : « Mon cher Benoît qu'avez-vous ? Ne vous faut-il rien ? Voulez-vous quelque chose ? » Celui-ci recueillant un reste de force et sans ouvrir les yeux, répondit doucement : « Rien, rien. » Il sentait son estomac plutôt surchargé que restauré. Le Religieux, qui avait étudié la médecine, lui tâte alors le pouls, et le trouve si faible et si intermittent qu'il présume que la mort n'est pas éloignée, et s'avançant vers la première chambre dit assez haut : « Mais c'est un homme qui va mourir. » Puis revenant auprès de lui : « Combien y a-t-il de temps que vous avez communié ? lui demanda-t-il. — Peu, peu, » répondit le malade avec effort ; et ce fut la dernière parole obtenue par le Prêtre.

Cependant réfléchissant que cette défaillance de Benoît devait être l'effet de ses privations bien connues de tout le monde, il voulut essayer de lui rendre au moins assez de force pour recevoir le saint Viatique. Il lui fit prendre un peu de biscuit trempé dans le vin, et pour réveiller ses esprits, il lui présenta un peu de coton imbibé d'eau de mélisse, en disant : « Mon cher Benoît, aspirez cette odeur. » Mais le malade ouvrit la bouche et tendit la langue, comme pour recevoir la sainte Eucharistie : ce qui fit voir qu'il n'avait déjà plus le plein usage de ses sens extérieurs ; il s'était mépris en entrevoyant un corps blanc : mais ensuite, au contact, l'odeur lui fit détourner la tête du côté du mur.

En se retirant, le P. Piccilli fit cette recommandation : « Benoît, tout ce que vous donneront les gens de la maison, prenez-le en vertu de la sainte obéissance. » Et il crut voir, dans ce qui se passait l'accomplissement de ce qu'il avait dit, le samedi précédent, dans un sermon où il avait désigné très-clairement le nouvel Alexis, comme devant probablement célébrer la Pâque de l'Agneau en Paradis. Au moment où il sortit de la maison, rentrait Zaccarelli, qui était allé lui-même avertir le curé de la paroisse. « Cet homme mourra, lui dit le Religieux, il n'a plus besoin que de l'Extrême-Onction et de l'assistance due aux mourants, et il n'y a pas de temps à perdre. »

Zaccarelli remonté dans la chambre et voyant l'accablement de Benoît, lui demanda s'il voulait dormir un peu, et celui-ci eut encore la force d'entr'ouvrir les yeux, en entendant cette voix amie, et de prononcer un *oui*, sans trop savoir ce qu'il disait. Ce fut là sa dernière parole. « Je vais fermer les contrevents, » lui dit en conséquence ce brave homme, et après l'avoir recommandé à ses enfants, il sortit pour vaquer à ses affaires les plus pressées. Tout ceci s'était passé en moins d'une demi-heure, et dès ce moment, Benoît, qu'on croyait assoupi, perdit tout à fait connaissance.

Le curé de Saint-Sauveur, nommé Rovira Bonnet, était né en 1728 à Perpignan; il avait été d'abord chapelain à Saint-Louis des Français; et depuis plus de vingt-sept ans, occupait cette paroisse et dirigeait en même temps le collége des catéchumènes uni à sa petite église. Il connaissait Benoît sans savoir son nom; car pendant la neuvaine préparatoire à la fête de Noël, il avait remarqué depuis deux ou trois ans un pauvre agenouillé à la balustrade; il avait distingué sa voix dans la récitation des prières et le chant des litanies, et il l'avait reconnu pour français à la prononciation et à l'accent. Au bout de quelques jours, voyant l'assiduité de ce pauvre à la neuvaine, il le fit appeler pour le questionner et pour lui donner un secours. Il sut aussi son origine et son séjour chez un oncle, et comme Benoît en parlant de ce dernier, avait ajouté que c'était un saint homme, le Curé termina en lui rappelant qu'il fallait imiter les saints. Après avoir satisfait brièvement à diverses questions avec une rare modestie, Benoît fit difficulté de recevoir les quelques bayoques qui lui furent offerts avec invitation de revenir, quand il aurait besoin; puis il témoigna sa reconnaissance, et la neuvaine finie, le Curé ne le revit plus que l'année suivante à la même occasion.

Le 1er juin 1782, l'abbé Rovira avait assisté à la fête du Sacré-Cœur de Jésus dans l'église de Saint-Théodore, et s'était trouvé présent à l'évanouissement de Benoît, que nous avons raconté en son lieu. Il avait d'abord pensé comme les autres à une syncope de faiblesse et de besoin : mais plus tard, réfléchissant sur les circonstances de l'accident, et connaissant mieux les habitudes de son com-

patriote, il changea d'opinion et jugea que ç'avait été plutôt une défaillance d'amour, surexcité par la vue du tableau symbolique de la charité immense du Sauveur. Parfois il avait rencontré le vénérable Pauvre dans la rue, avait remarqué l'air gracieux autant que respectueux avec lequel il en était salué, et lui avait renouvelé ses offres qui ne furent jamais acceptées sans une espèce d'ordre, comme il arriva dans le cours du carême actuel, où il l'avait trouvé à la porte de la sacristie de Saint-Ignace.

Telle était la connaissance qu'il avait du Serviteur de Dieu, lorsque Zaccarelli, son paroissien, vint lui dire qu'il avait dans sa maison un pauvre en danger de mort prochaine. Après avoir félicité le Boucher de sa charité, et lui avoir offert ses services pour faciliter l'admission dans un hôpital, s'il y avait lieu, il promit de le faire suivre par son vicaire, parce qu'il était lui-même incommodé, et de plus, fort occupé par les préparatifs des cérémonies du jeudi saint. Un peu avant midi, arrive le vicaire, Pierre Giordani, assisté d'un prêtre espagnol, Damase de Quésada y Cholus, qui était employé dans la même église. Il commence par demander au moribond, s'il veut son assistance et s'il ne serait pas bien aise de recevoir le saint Viatique. Il répète plusieurs fois sa demande et n'obtient pas de réponse; néanmoins assuré par certains signes que le sens interne subsistait encore, il lui fait l'exhortation convenable, pensant pouvoir être encore entendu, et enfin jugeant à la faiblesse du pouls, qu'il y avait urgence, il retourne chercher l'huile sainte pour administrer l'Extrême-Onction.

Revenu auprès du Curé, il lui apprend que le pauvre recueilli par Zaccarelli, n'est autre que le Français connu de lui, pour avoir fréquenté son église aux dernières fêtes de Noël, et qu'il n'est point en état de se confesser ni de communier, par défaut de connaissance. Alors revient en mémoire à l'abbé Rovira le fait de la syncope arrivée à Saint-Théodore, en pensant que ce pouvait être un évanouissement du même genre, il charge le Vicaire de conseiller à ceux qui en ont soin, de lui donner quelque cordial qui vraisemblablement lui rendrait, au moins pour quelques instants, la possession de lui-même. L'abbé Giordani, qui avait vu l'imminence du danger, se hâta de retourner peu après midi, et ayant inutilement cherché de nouveau

à se faire entendre, il ne put qu'administrer l'Extrême-Onction. Il recommanda ensuite qu'on l'avertît, si le malade recouvrait la parole, et qu'on appelât quelque religieux pour l'assistance, parce qu'il ne pouvait s'y adonner lui-même à cause des occupations de ce jour. En sortant, il rencontre un maître d'école du quartier qui lui demande des nouvelles du malade, et qui lui insinue qu'il y avait des motifs de le soupçonner prêtre, ou du moins lié aux ordres sacrés, parce qu'il l'avait vu réciter le bréviaire. Sur cet avis erroné, Giordani retourne pour faire avertir de cette particularité le Religieux qui serait appelé.

Le médecin Valenti avait tardé de répondre au premier message qui lui avait été envoyé, parce qu'étant venu le matin visiter la femme Zaccarelli, il supposa que c'était elle qui le faisait redemander, et il n'y voyait pas d'urgence. Zaccarelli, rentré à sa maison, renvoya bien vite le chercher. Le Docteur arrivé entre deux et trois heures, et ne pouvant obtenir aucune parole du malade, se fait rendre compte de ce qui avait été pratiqué avant sa venue, et de ce que l'on savait des antécédents de cette crise. Apprenant ce qu'on lui avait ingéré coup sur coup, il se récria en disant : « Vous l'avez fait à bonne intention : mais vous avez accéléré sa fin. Pour un estomac aussi débilité, il fallait procéder par de très-petites doses; la surcharge a déterminé ou précipité la syncope. » Il consulta ensuite tous les symptômes pour apprécier la gravité du cas, qui lui parut désespéré. Le pouls était irrégulier, vacillant, à peine sensible ; la bouche fermée et les dents serrées avec tenacité s'opposaient à l'introduction du liquide; la déglutition de quelques filets de bouillon ne put s'opérer ; les yeux étaient clos et restaient immobiles, lorsque la paupière était relevée par la pression ; l'ouïe se montrait insensible à la voix, ainsi que le sens du tact au toucher; les extrémités, particulièrement inférieures, allaient se refroidissant ; une légère sueur transpirait au visage : tout pronostiquait une fin prochaine. Il laissa peu d'espoir, que le malade pût revenir à lui de manière à recevoir les autres sacrements, et comme dernière tentative, il ordonna de lui appliquer les synapismes aux jambes, pour tâcher de réveiller quelque sensibilité.

Pour l'exécution de cette ordonnance, on alla en toute hâte quérir

le chirurgien Valetti, qui, lui, avait quelque connaissance et même une bonne opinion de Benoît. Quand Pierre-Paul se présenta, il lui demanda qui était ce malade. Le jeune homme ne voulut pas d'abord le lui dire, ne sachant pas qu'il le connaissait, et craignant qu'en le désignant comme indigent, le chirurgien ne voulût l'envoyer à l'hôpital. En chemin Valetti réitéra sa demande. « C'est un saint, dit Pierre-Paul. — Et quel saint? — Le Pauvre de N.-D. des Monts. » Arrivé vers les quatre heures, en voyant le malade, l'homme de l'art s'écrie : « Mais c'est un mourant, autant vaudrait mettre les synapismes à un mort. » Cependant sur les instances des assistants et surtout de Zaccarelli, il les applique à la plante des pieds, sans aucun espoir de succès; en effet ils n'adhérèrent point. Ce fut par surabondance de précaution que le chirurgien recommanda, comme l'avait fait le médecin, de munir promptement le malade du saint Viatique, dans le cas où il reviendrait momentanément de sa léthargie : mais Dieu en avait disposé autrement, et lui tenait compte de sa dernière communion du lundi, comme préparatoire à la mort. Le moment était venu de récompenser tant de vertus; la persévérance finale était acquise; la mesure des mérites était comble, et celle des félicités allait inonder, pleine et surabondante, cette âme où l'innocence s'associait à la pénitence. Il ne restait plus qu'à honorer ses derniers moments des suffrages de l'Eglise.

Dès la première invitation du Vicaire, on avait fait avertir les pères de la pénitence de Jésus nazaréen[a], qui desservaient l'église de Sainte-Agathe des *Tisserands* [29], et dont un des offices principaux était d'assister les moribonds. Un de ces Pères, Thomas Suarez, avait remarqué plusieurs fois ce pauvre dans leur église et avait dit aux autres : « En voilà un de bonne souche et de bon coin, » et le frère sacristain l'avait vu encore peu de jours auparavant, mettre au tronc pour les frais de la *via crucis*. Quand Pierre-Paul se présenta au couvent, c'était l'heure du repas conventuel : mais le supérieur, le P. Tapiez de Salamanque, un des premiers compagnons du fondateur et actuelle-

[a] C'est une congrégation franciscaine espagnole, fondée peu d'années auparavant par le P. Jean Tilosada.

ment procureur et vicaire-général de l'institut, entendant qu'il s'agissait du bon Pauvre, se lève de table et veut commencer l'assistance lui-même. En entrant, il demande le nom du malade, et l'appelle à haute voix, mais n'obtient pas de réponse. Il présente deux fois au moribond le crucifix à baiser, en lui suggérant des aspirations jaculatoires; deux fois il lui voit entr'ouvrir les paupières, et regarder amoureusement Jésus crucifié. Cet amant de la Croix conservait encore assez d'intelligence pour s'occuper des choses de Dieu, et son cœur veillait comme celui de l'Epouse des Cantiques, jusque dans le sommeil léthargique des organes corporels. Après une assez longue séance, arrivèrent pour remplacer ce bon supérieur, d'autres de ses religieux qui se succédèrent jusqu'à la fin, alternant de brèves exhortations au malade avec les prières de la recommandation de l'âme : ce furent les pères Ange Pittaroti, et André Adami [a], dont l'un fut témoin de la visite des docteurs et l'autre vit mourir Benoît. Quant au pieux Zaccarelli, en accompagnant le Chirurgien, il était allé prier pour son ami aux quarante heures de Sainte-Croix de Jérusalem.

Benoît, habitué à souffrir et victime d'un long sacrifice volontaire, ne se douta nullement que l'instant de la consommation fût arrivé. Depuis les deux heures après-midi, il ne rouvrit plus les yeux, ne recouvra plus le sentiment physique, ne donna plus aucun signe d'intelligence des choses sensibles. On reconnaissait seulement qu'il respirait encore à quelques accès d'une faible toux, à un sourd gémissement qui s'échappait de loin en loin de sa poitrine, à une légère pulsation dans la région du cœur et à un court tremblement, qui par intervalles, soulevait ses avant-bras. Cet état de torpeur dura jusqu'à la nuit. Ses derniers moments obtinrent tous les soins qu'on pouvait attendre du zèle. Il y eut une deuxième visite du médecin et du chirurgien. Le Vicaire avait reparu une première fois, pour s'informer s'il y avait quelque mieux qui permît de donner le saint Viatique, et une seconde fois accompagné d'un autre médecin, qu'il voulut consulter pour asseoir son jugement avec plus de sécurité de conscience.

[a] Retourné à Mentone, sa patrie, il y répandit la réputation du Serviteur de Dieu, et comme il mourut peu après à l'âge de soixante ans, le bruit courut et subsista dans le pays que le Bienheureux le lui avait prédit.

Fortuné Zaccarelli, qui, absent le matin, n'avait appris l'événement qu'au milieu du jour, s'était empressé de venir s'assurer de l'état de son Alexis. Beaucoup de gens venaient s'informer de la situation du malade, témoignant également un grand désir de le voir. Sa vue les édifiait encore et les attendrissait ; car dans cette espèce de léthargie, le Bienheureux ne cessa pas de tenir constamment les mains en croix sur la poitrine, suivant sa coutume dans la prière, et c'était un symptôme qui rappelait tous ses actes de dévotion, et indiquait qu'il mourait comme il avait vécu. Son immobilité elle-même lui donnait une apparence de calme qui ressemblait à un paisible sommeil ; il n'y avait ni oppression, ni contorsions, ni mouvement violent à l'exception des quelques ressauts spasmodiques. Insensiblement la maison s'emplissait de personnes qui s'entretenaient de ses vertus, et qui lui trouvaient de la similitude avec Jésus expirant sur la croix.

Après le coucher du soleil, cessèrent le gémissement, le tremblement et la toux; les pulsations du cœur faiblirent de plus en plus, et le Religieux de garde, s'en étant aperçu, commença la récitation des prières des agonisants et des litanies des saints, conjointement avec les assistants, dont faisait partie Zaccarelli et ses deux fils. A une heure de nuit, correspondant dans cette saison à huit heures du soir, au moment où l'assistance prononçait l'invocation : *Sainte Marie, priez pour lui,* son visage prit la blancheur du lait, et il rendit paisiblement le dernier soupir, sans la moindre agonie. Le P. Ange, après s'en être assuré, lui ferma la bouche et les yeux, comme si son prénom l'eût fait choisir par la Providence, pour rendre ce dernier service à celui qui était digne de le recevoir d'un ange.

Fortuné dit dans ses dépositions par rapport à cette fin : « On ne vit aucun changement sur la personne du moribond dans ses derniers instants, puisqu'il conserva toujours la même tranquillité extérieure, qu'il n'y eut ni râle, ni oppression, et que nous ne nous aperçûmes de son passage, qu'à la cessation de la respiration et à la blancheur de sa figure. Il ajoutait qu'il s'était bien vite fait sa part de reliques, en s'adjugeant un livret du chemin de croix. » Le P. Gabrini de son côté, nous paraît avoir bien apprécié les effets du sommeil léthargique, qui priva Benoît de recevoir le saint Viatique. » Dans une langueur

mortelle, les sens intérieurs et extérieurs sont d'abord troublés. Les interrogations faites à haute voix les réveillent sur le moment; ils répondent *ad rem*, mais retombent aussitôt dans l'assoupissement, sans qu'il leur reste souvenir de la réponse, qui ne fut qu'un acte matériel. Je pense donc que depuis la syncope soufferte sur les degrés de N.-D. des Monts, Benoît ne recouvra plus l'entière possession de ses sens, ni une connaissance suffisante pour distinguer le danger où il était d'une mort prochaine. »

Cette mort précieuse arriva le 16 avril, mercredi saint de l'année 1783; le Serviteur de Dieu était âgé de trente-cinq ans et vingt-un jours. Au même instant, toutes les cloches de Rome commençaient à donner le signal de la triple récitation du *Salve Regina*, ordonnée par Pie VI en compensation de la mitigation du carême, et pour obtenir par l'intercession de la Reine, Mère de Miséricorde, que Dieu daignât apaiser la tempête qui grondait autour de la barque de Pierre. Cette circonstance fut remarquée par la famille Zaccarelli et par tous les assistants, comme ayant quelque analogie avec la mort de saint Alexis, et interprétée comme un signe de l'entrée au ciel de cette belle âme, et de la particulière affection de la bonne Vierge pour son serviteur. Un certain Rinaldi avait dit souvent dans son admiration pour Benoît : « Celui-ci, quand il mourra, fera sonner toutes les cloches; » et lorsqu'il les entendit, sachant l'accident arrivé le matin, il s'écria : « Il n'y a pas autre chose; Benoît est mort. »

Quelques instants après, Zaccarelli procéda lui-même à la lotion et à l'ensevelissement du corps, non pas en l'enveloppant de linceul et de suaire, mais seulement de vêtements propres de lin, et lui laissant la face découverte. Dans cette opération, il aperçut à ses jambes les cicatrices des plaies qu'il avait eues et des coups qu'il avait reçus; il lui trouva même une blessure encore vive au bas de l'échine. Pendant ce temps Pierre-Paul était allé combiner avec le Provéditeur de la Compagnie de Pénitents blancs, le projet qu'avait son père de produire le Vénérable trépassé, sous les insignes de la confrérie et comme un de ses membres. C'est Dieu sans doute qui lui inspira cette pensée, propre à exprimer tout à la fois l'innocence et la pénitence du défunt. Les confrères se réjouirent de cette association

avec un si grand serviteur de Dieu, et donnèrent le sac blanc dont on le revêtit aussitôt. Ainsi vêtu, le corps fut placé sur le même lit où il avait expiré, puis gardé par Anne Fontana et un garçon de son père. Cette jeune femme qui avait par un instinct naturel une peur horrible des morts, n'éprouvait ni horreur, ni frayeur auprès de celui-ci, mais au contraire ressentait une certaine allégresse intérieure, comme si elle eût été dans une douce compagnie.

Zaccarelli ensuite en présence de plusieurs témoins, inventoria comme il aurait pu faire des plus riches dépouilles, les moindres lambeaux des hardes du défunt et les plus petits objets qu'elles renfermaient, quelque débris de citron et de pain durci, bréviaire, chapelet, crucifix, livrets et d'autres minuties. Déjà quelques objets, tels que bas et bonnet, avaient été enlevés par des mains dévotes. Zaccarelli trouva aussi négligemment enfermées dans diverses enveloppes de papier, des pièces de monnaie montant ensemble à un total d'environ sept écus. Comme il ignorait la destination convenue avec le Directeur de conscience, il fut d'abord un peu froissé de cette réserve, si contraire en apparence au détachement dont Benoît faisait profession : mais bientôt il s'en éclaircit auprès de l'abbé Marconi, auquel il fit part de ses doutes et qui lui apprit et les défenses et la permission données à son pénitent. Toute cette défroque fut soigneusement mise sous clef, et devint un trésor dont le possesseur se montra extrêmement jaloux.

Telle fut la fin de cette vie si extraordinaire et si tôt consumée; mais suivant l'oracle de la sagesse, la longueur de la vie des justes ne se mesure point par les années, et une vie sans tache équivaut à une longue vieillesse; bien plus, ce qui paraît une mort aux yeux des insensés, n'est en réalité qu'un paisible assoupissement [a]. La paix est le caractère de la mort des justes, et cette paix qui leur est promise pour leurs derniers moments, et qui fait de leur mort un simple passage, est l'effet de la présence de Jésus-Christ, assurée à ces serviteurs dans la personne de ses Apôtres par ses aimables paroles : « Je viendrai moi-même pour vous recevoir et vous réunir à moi [b]; sur quoi saint

[a] Sap. III. 1 et 3; IV. 8 et 9. = [b] Joan. XIV. 3.

Thomas fait cette glose, qu'elles ne s'adressent pas seulement aux Apôtres, mais encore à tous les disciples fidèles [40]. D'après ces oracles, qui a jamais mieux mérité cette assistance et la paix qui en est le fruit, que notre vénérable Pèlerin par sa persévérance invincible dans les voies les plus dures, où le Seigneur avait voulu qu'il marchât. Aussi, tous les témoins de sa courte maladie opinèrent, et le Médecin lui-même, dans ses deux visites, déclara que la placidité du moribond bien observée, avait un tout autre caractère que celle d'une léthargie ordinaire; tous y reconnurent quelque chose de singulier, qui n'était que le reflet de cette paix intérieure.

C'est donc à bon droit que nous appliquerons à la mort de Benoît la description de celle de saint Malachie faite par saint Bernard [40], comme nous lui avons appliqué le portrait de l'enfance du même saint, tracé par le même docteur : « Il s'endormit heureusement dans le Seigneur, et proprement s'endormit; le calme de son visage fut l'indice du calme avec lequel il sortit de ce monde. Tous les yeux étaient fixés sur lui, et cependant personne n'aurait pu déterminer l'instant précis du départ de son âme. Mort, il semblait encore vivre, comme vivant, il passait pour mort; tant il y avait peu de différence entre les deux périodes successives. C'était la même figure, la même sérénité, telle qu'on la voit dans un homme endormi. » « Qu'y a-t-il donc d'étonnant, s'écrie Benoît XIV [40], après avoir cité ce passage de saint Bernard, qu'y a-t-il d'étonnant, que les indices d'une paix et d'une tranquillité semblables, soient comptés au nombre des signes de la belle mort des saints? Car, d'après l'avis de saint Jean de la Croix, la mort ne peut être amère à une âme aimante, puisqu'elle y trouve toutes les délices et toutes les suavités de l'amour, pas plus que la pensée de la mort ne peut lui causer de tristesse, puisqu'au contraire elle y trouve joie et allégresse. »

CHAPITRE XIII

Circonstances qui suivirent immédiatement la mort.

Beati qui ad cœnam nuptiarum Agni vocati sunt. (Apoc. XIX. 9.)
Bienheureux ceux qui ont été appelés au festin des noces de l'Agneau.

Pendant tout le cours de sa vie, Benoît avait fait de son propre corps le cas que l'on fait d'un vieux sac déchiré : mais à peine eut-il expiré que Dieu, en introduisant son âme dans la joie des célestes parvis, voulut encore environner d'honneurs cette enveloppe terrestre, en attendant que la résurrection la change en vêtement de gloire, en sorte que le vénérable Pauvre aurait pu dire avec le Psalmiste : « Seigneur, vous avez rompu mon sac et m'avez entouré de joie [a]. Il n'avait pris aucun souci de mourir ou non sur le fumier de Job, et de laisser, s'il avait plu à Dieu, son cadavre en pâture aux corbeaux : Dieu en revanche voulut qu'il ne manquât à ce cavadre aucun des honneurs funéraires, que procure seule ordinairement la richesse ou la puissance. Ce n'est pas assez dire, Dieu lui fit rendre des hommages tels, qu'on n'avait rien vu de semblable à Rome depuis saint Philippe de Néri.

A peine avait-il rendu le dernier soupir, qu'une troupe d'enfants poussés par une force supérieure, et renouvelant ce qui s'était passé à la mort de saint Séraphin de Mont-Granaro, se répandent çà et là dans toutes les parties de Rome, criant : « Le Saint est mort; le Saint est mort. » Ces voix enfantines éveillent la curiosité; on veut savoir

[a] Ps. XXIX. 12.

quel est ce défunt, et en entendant nommer le Pauvre des quarante heures, le nouvel Alexis, le Pauvret de N.-D. des Monts, ceux qui le connaissaient sont les moins étonnés de ces acclamations, et ceux qui ne le connaissaient pas, s'informent avec empressement de ses actes de vertus, qui deviennent aussitôt le sujet de l'entretien universel, et inspirent un désir général de voir le *nouveau saint.*

Pendant ce temps, les habitants de l'hospice montraient par leurs inquiétudes l'attachement sincère, que leur avait inspiré pour leur camarade l'éminence de sa vertu. Tous ces pauvres, en qui leur condition produit souvent l'indifférence, étaient en proie à de véritables angoisses, en ne le voyant point parmi eux. Léopold, au moment de la rentrée, l'avait appelé aux alentours de la porte, comme beaucoup d'autres fois, et ne le découvrant point, avait conjecturé qu'il s'était déterminé pour l'hôpital. Antonin avait bien appris de l'abbé Mancini ce qui était arrivé sur les degrés de l'église, mais en ignorait les suites, et soupçonnait que réellement il était tombé quelque part, sans pouvoir se relever. Comme c'était la conjecture la plus vraisemblable, le deuil régnait déjà dans l'hospice, et les regrets se traduisaient en éloges inépuisables.

Le lendemain de bonne heure, Léopold impatient de connaître le sort de son compagnon, se presse d'aller aux informations. A peine est-il entré dans une boutique, que la marchande lui demande s'il sait ce qui est arrivé la veille au soir. Aussitôt il sent son cœur glacé par la seule idée de la mort de Benoît, et en effet la femme lui dit : « Un pauvre est mort, et sa mort fait déjà beaucoup de bruit. » Il s'empresse d'aller à la maison qui lui est indiquée, pour s'assurer de l'identité de la personne, et en avertit sur-le-champ l'Administrateur avec les larmes aux yeux.

Dès l'aube du jour, la porte du boucher Zaccarelli avait été assiégée par une troupe de fidèles, qui demandaient avec instance la permission d'entrer pour visiter le défunt. Ils avaient hâte, comme s'il se fût agi d'avoir leur part d'une fortune enviée. Après ceux-ci, d'autres vinrent en plus grand nombre; il en arriva des quartiers les plus éloignés; ce fut en peu de temps un flux et un reflux continuels. Les gens de la maison eurent beaucoup de peine à éviter l'encombrement, et à obtenir

que chacun attendît son tour. Les cris des enfants se reproduisaient de toute part ; à mesure que l'écho se propageait dans la ville, le concours augmentait, et vers le milieu du jour, il s'accrut à tel point que ne pouvant plus résister à la foule, Zaccarelli fut obligé de faire placer des sentinelles corses [a] à la porte extérieure et à celle de la chambre, pour contenir la foule où se confondaient bourgeois, militaires, nobles, religieux et prêtres : pour tout dire en un mot, la commotion de la ville entière fut si prompte et si profonde, qu'elle parut un véritable phénomène, également inoui et inexplicable sans une motion venue d'en haut.

Tous les visiteurs d'une voix unanime donnaient au défunt la qualification de saint; tous félicitaient la famille qui avait eu le privilège de recevoir à ses derniers moments un bienheureux, un ami de Dieu; tous par dévotion s'agenouillaient devant ce corps inanimé : les uns lui faisaient toucher leur chapelet, d'autres lui baisaient avec respect les pieds ou les mains. Quelques-uns pleuraient d'attendrissement; aucun ne se rassasiait de le voir et de le revoir ; il y en eut qui revinrent jusqu'à trois fois dans ce même jour. On voulait vérifier de nouveau sa flexibilité qu'on trouvait étonnante. Le cadavre n'était point froid et les chairs conservaient leur élasticité. Plusieurs témoignèrent qu'ils avaient voulu réciter pour lui le *De profundis*, et que par une répugnance insurmontable, ils l'avaient ou remplacé ou terminé par le *Gloria Patri* au lieu du *Requiem;* ce qu'attesta entre autres la maîtresse pie, Marie-Thérèse Zocchi. De ce sentiment de vénération, naquit le désir de posséder quelque reste d'un si saint homme. Fort heureusement les haillons qui avaient couvert son corps, avaient été mis en lieu sûr, et soustraits ainsi à l'avidité des visiteurs : mais restait le lit sur lequel il était mort et sur lequel il reposait encore, et plus d'un indiscret, malgré toute la vigilance employée à prévenir ces pieux larcins, réussit à emporter quelque morceau de la couverture ou quelque brin de laine des coussins.

Si tel fut l'empressement et le zèle des personnes mêmes, qui entendaient parler de Benoît pour la première fois, quel ne fut pas celui de

[a] A cette époque, le Saint-Siége avait à sa solde quelques troupes corses, dont le quartier était en face de la demeure du boucher Zaccarelli.

ses amis, depuis longtemps admirateurs de sa sainteté? Le vénérable abbé Mélis malgré son grand âge, accourut aussitôt qu'il eut appris l'événement, baisa plusieurs fois avec complaisance les mains du Serviteur de Dieu, et ne put retenir ses larmes en contemplant cette douce physionomie, qui n'annonçait qu'un paisible sommeil. Il y retourna l'après-midi avec un autre prêtre auquel il avait raconté les circonstances du décès, en disant : « Il est mort comme un ange. » Les jours suivants, partout où l'on portait le corps, il renouvelait ses actes de vénération, montrant bien par là qu'il avait rendu justice aux motifs de l'obstination, qu'il lui avait reprochée par intérêt pour sa conservation. Il en fut de même de l'abbé Raymond Rubini, qui vint satisfaire sa dévotion, dès qu'il fut instruit du décès, et profitant de quelque liaison qu'il avait avec les Zaccarelli, y conduisit tous ses amis qu'il rencontrait.

Le P. Blaise Piccilli, qui s'était déclaré si hautement partisan de la sainteté de Benoît, devait être un des plus empressés. Occupé durant la matinée par les confessions, il ne put suivre son ardeur : mais il se dédommageait en faisant l'éloge des vertus du défunt; c'était le thème de ses exhortations à tous ses pénitents. Il vint lui-même chez Zaccarelli aussitôt qu'il fut libre, baisa tendrement et dévotement le cadavre au front. Fortuné lui rappela à sa grande satisfaction ce qu'il lui avait prédit antérieurement : « Ne vous avais-je pas bien dit que les cloches sonneraient à la mort du nouvel Alexis? » Et Piccilli ne contredit nullement cette idée. Les jours suivants, sa ferveur grandissait avec celle du peuple, et il se hâta de composer l'exorde de son sermon pour le samedi saint, où il dépeignait Benoît comme une copie fidèle de Jésus-Christ, et affirmait que si cet élu n'avait pas reçu le Viatique, c'est qu'il était allé célébrer les noces de l'Agneau en Paradis, comme il l'avait annoncé précédemment. Il lut ce passage au P. Palma et à d'autres de ses confrères, qui goûtèrent cette idée; toutefois par le conseil du P. Ruggiéri, il résolut de différer quelques jours à le prononcer, et d'ailleurs l'événement y mit empêchement ce jour-là.

Au nombre des personnes que ce religieux avertit de cette sainte mort, fut la veuve Majo, qui n'avait pas besoin d'excitation pour

visiter le pauvre qu'elle avait eu en si haute estime. Elle y était venue seule au sortir du confessionnal, et elle ne tarda pas à y retourner avec les Maîtresses pies dont faisait partie sa fille Magdeleine ; celle-ci était déjà venue une première fois pour accompagner la marquise Vittelleschi, et elle y revint dans la même matinée avec ses élèves, qu'elle eut beaucoup de peine à introduire, parce que l'affluence était considérablement augmentée. « Je ne puis rendre, disait-elle, les impressions d'attendrissement, de componction et de dévotion, que toutes nous éprouvâmes au contact de ce corps saint; nous ne pouvions nous lasser de toucher les mains, les pieds et les tumeurs des genoux ; la consolation que nous en ressentions était comparable à celle que ressentait Magdeleine, ma patronne, lorsqu'elle se vit aux pieds de Jésus qui lui apparaissait sous la figure du jardinier. »

Parmi les personnes séculières qui connaissaient le défunt, Félicie Vaïni fut une des premières à venir vénérer son corps. Le jeudi matin, la femme Romolini, en apprenant l'évanouissement de la veille, s'était acheminée aussitôt vers le quartier des Monts, pour aller à la recherche de son Alexis et lui porter secours, s'il était besoin ; mais chemin faisant, elle apprit promptement sa mort, et ne put qu'envier le bonheur de la maison où elle vit sa dépouille mortelle, objet de tant de respect. De bonne heure aussi, vint Antoine Silvani, qui fut bien autrement surpris que dans ses découvertes précédentes, lorsqu'il vit et palpa les tumeurs des genoux ; se rappelant alors la constance de Benoît à demeurer agenouillé, il ne put l'expliquer que par un miracle continuel en faveur de sa patience à souffrir.

Au milieu d'un encombrement si glorieux pour son hôte, Zaccarelli résolut de ne rien épargner pour faire des obsèques convenables à une telle réputation. Il s'en entend d'abord avec la compagnie des Pénitents blancs de N.-D. des Neiges, qui avait déjà consenti à revêtir le défunt de son costume, comme s'il lui eût appartenu, et qui voyait rejaillir sur elle quelque honneur de cette association. Il fut convenu entre eux qu'on le ferait inhumer à N.-D. des Monts, afin qu'il reposât dans l'église qu'il avait fréquentée avec prédilection pendant sa vie. L'instantanéité de cette idée, qui vint à plusieurs à la fois, leur fit croire

qu'elle était inspirée du Ciel. C'était un trait providentiel de la Vierge bénie, pour que le corps du Serviteur qui l'avait si chaleureusement aimée, fût déposé en quelque sorte près d'elle, et dans le lieu même où, pendant tant d'années, il s'était plu à lui rendre les hommages les plus assidus.

Il y eut cependant quelques obstacles. Le plus difficile à lever vint de ce que N.-D. des Monts n'étant pas église paroissiale, n'avait droit qu'aux sépultures des familles qui pouvaient y avoir des caveaux particuliers. Zaccarelli, s'étant chargé des premières démarches, va d'abord s'assurer du consentement des religieux qui desservent l'église. Le P. Palma, qui avait la charge de recteur depuis le mois de mai 1782, consent avec plaisir, pourvu qu'on obtienne l'assentiment du curé de Saint-Sauveur; et en l'annonçant à sa communauté : « Réjouissons-nous, dit-il, un saint va être enterré dans notre église. » Et en effet tous les religieux applaudirent à ce projet. De là Zaccarelli se rend auprès du curé Ro vira-Bonnet, qui refusa de se dessaisir du droit qu'il croyait avoir, en vertu d'un usage établi de faire les funérailles des pauvres dans la paroisse où ils mouraient, sans avoir égard au domicile. Il y tenait surtout par la haute opinion qu'il avait du défunt, et par un commencement de dévotion pour sa mémoire. D'après son refus, Zaccarelli se disposait à dresser une supplique à l'autorité supérieure, en faveur de sa demande : mais, chose étonnante! il ignorait encore, ainsi que le Curé, la résidence du défunt dans l'hospice évangélique.

En l'absence de Zaccarelli, l'abbé Mancini était venu témoigner sa dévotion envers son client, et s'était rencontré avec trois ou quatre soldats, occupés à palper ce corps exempt de la rigidité de la mort. Ne trouvant pas Zaccarelli, pour lui parler de la sépulture, il apprend de sa femme le projet de choisir l'église de la Madone des Monts, et le refus que faisait le curé de Saint-Sauveur de le permettre. Il approuve le projet et suggère la réflexion, que le défunt ayant demeuré habituellement dans son hospice, le curé de Saint-Sylvestre pouvait bien revendiquer le droit de disposer de son paroissien, qui n'était mort que par accident hors de son territoire. « Entre eux le débat, dit-elle; pour nous, il nous suffit d'avoir exercé un acte de charité. »

Alors Mancini dans la vue de prévenir tout conflit, se résout à donner lui-même avis au P. Carlini; mais trouvant les religieux occupés à la cérémonie du jour, il se contente de charger un clerc d'avertir le Curé, aussitôt qu'elle sera finie, sans oublier de lui dire que c'est un pauvre mort en odeur de sainteté, et il revient dans sa maison pour se préparer au repas qu'il donnait ce jour-là à douze pauvres, avant de les conduire à la visite des sept basiliques [40]. Peu après, le curé de Saint-Sylvestre se conformant à l'usage convenu, et ne sachant pas la démarche faite auprès de son confrère, lui écrivait un billet pour l'informer de cette mort, et le prier de se charger de l'enterrement.

Sur ces entrefaites, les Frères de la compagnie des Neiges viennent trouver le curé de Saint-Sauveur pour concerter l'heure du convoi, supposant que le transport à N.-D. des Monts était déjà entendu. Mais ce curé persistant dans son refus, les congédie en leur disant que, pour enterrer un pauvre, il n'était pas besoin de tant de formalités, et que ce n'était pas l'usage d'y appeler les confréries. Peu après, le P. Palma vient, selon la promesse faite à Zaccarelli, conférer avec l'abbé Rovira et intercéder pour obtenir son consentement; il lui apprend que des bienfaiteurs se proposent de faire tous les frais de la pompe funèbre, mais à la condition expresse que le corps soit inhumé à N.-D. des Monts. Le Recteur, de plus en plus désireux de posséder la dépouille mortelle de son saint compatriote, répond que le casuel lui importe peu, et que les bienfaiteurs pourront ensuite faire célébrer les suffrages à N.-D. des Monts, mais que pour lui il retient le corps, ainsi qu'il en a le droit. Et comme pour confirmer ce droit, presque au même moment arrive un clerc de Saint-Sylvestre, porteur de la permission écrite de son supérieur, par laquelle Rovira entend pour la première fois parler du séjour de Benoît à l'hospice évangélique. Dès lors il se trouvait avoir un double titre, pour exiger l'apport du cadavre dans son église, et l'intention des amis du défunt se heurtait contre une double barrière. Toutefois venant d'apprendre qu'il s'agissait de l'un des clients de l'abbé Mancini, il s'empressa de l'interroger sur le fait, et commença un peu à modifier ses dispositions, d'après les observations de cet ecclésiastique.

Pendant ce temps-là, Zaccarelli informé à son tour de la circonstance du séjour à l'hospice, était accouru au couvent des Carmes, afin d'obtenir du curé de Saint-Sylvestre ce que lui refusait celui de Saint-Sauveur. Le P. Carlini opposa d'abord une autre difficulté; c'était la cession qu'il venait de faire à ce dernier : mais Zaccarelli fit des représentations tellement énergiques, en annonçant d'ailleurs que la supplique au vicariat était prête, si on ne lui donnait pas raison, que le Religieux se décida de bonne grâce à écrire un autre billet au P. Palma pour l'autoriser à recevoir le corps à N.-D. des Monts. Les confrères aussitôt de courir en donner avis à Saint-Sauveur, dont le curé leur opposa l'avis écrit qu'il avait reçu précédemment. Ils retournent donc demander à celui de Saint-Sylvestre un contre-ordre écrit, à la vue duquel Rovira consentit enfin avec regret, mais avec d'autant plus de raison, qu'il s'était aperçu d'une certaine fermentation dans la population du quartier, où circulait la rumeur de toutes ces difficultés.

Cette idée d'inhumer le *Pauvret de Notre-Dame des Monts* dans l'église qui était pour ainsi dire la sienne, s'était répandue dans le peuple, qui y voyait une convenance religieuse, et se passionnait pour la voir mettre à exécution. Cette approbation générale fut un moyen préparé par la Providence pour vaincre les difficultés. Le P. Piccilli avait refusé de s'en mêler, le P. Palma y renonça dès le premier refus de l'abbé Rovira, et un tissu de circonstances avait fourni à celui-ci un double appui, que le vicariat aurait sans doute hésité à renverser par autorité. Quant aux autres Pères du couvent de N.-D. des Monts, ils y furent tout à fait étrangers, et pour qu'il ne restât pas de doute sur l'origine de ce projet, Dieu permit que la plupart devinssent ensuite plus qu'indifférents sur la possession de ce corps saint. Les seuls frères convers en conçurent une grande joie, et ne pouvant avoir aucune influence sur la réalisation, ils comprirent que c'était une disposition de la Providence, et disaient : « La bonne Vierge l'a voulu près d'elle. »

Tout étant définitivement réglé, un peu avant le coucher du soleil, selon la coutume de Rome, le corps fut enlevé de la chambre mortuaire et placé sur un brancard, vêtu comme il était du sac de péni-

tent et le visage découvert; on eut grand besoin pour cela de l'aide des soldats, qui eurent beaucoup de peine à faire évacuer la maison. Parmi les confrères de la compagnie des Neiges, ce fut à qui le porterait. Il fallut un grand renfort de la garde, pour ouvrir passage au convoi, qui se composait, outre les Pénitents blancs, des moines de Saint-Martin et d'un nombreux clergé, à la tête duquel étaient les vicaires des deux paroisses; un peuple immense donnait au cortége funèbre l'apparence d'un triomphe plutôt que de funérailles.

Dès que la bière parut dans la rue, une troupe de femmes se mirent à crier : « Oh! qu'il est beau!... Oh! qu'il est beau! » A mesure qu'il avançait, l'air retentissait des applaudissements au saint Pauvre et des acclamations à sa vertu. L'un rappelait la continuité de ses oraisons dans les églises; l'autre, les excès de sa pauvreté volontaire; d'autres encore, sa vie cachée au milieu même de Rome; beaucoup, son amour et sa dévotion envers le Saint-Sacrement et la sainte Vierge. Tous répétaient à l'envi : « Oh! qu'il est beau! Oh! le bienheureux! En voilà un vraiment saint! Heureux le saint Pauvre!... » La femme Nick reconnaissant le cadavre, lorsqu'il passa devant sa porte, s'écria de sa fenêtre : « Oh! vraiment, c'est Benoît; il est mort un grand homme! » Combien elle regretta, ainsi que son mari, de ne pas l'avoir attiré dans leur maison, lorsqu'ils l'avaient vu passer la veille devant leur porte, se traînant avec peine! Ils en avaient eu la pensée, et ils auraient eu le bonheur de le voir mourir chez eux? Enfin à travers ces louanges populaires, retentissait de moment en moment le cri des enfants : « Le Saint est mort! Le Saint est mort! »

Ce fut donc au milieu d'un véritable enthousiasme, que le cortége parvint à l'église lentement et solennellement. De la maison de Zaccarelli à N.-D. des Monts, le trajet est fort court; mais il faut tourner un angle de rue formé par l'église elle-même, pour arriver au grand portail, et si on le dépasse, on se dirige vers l'église de Saint-Sauveur, située dans le même alignement à une assez petite distance. Dans l'intervalle et près dudit portail, stationnait un groupe d'hommes qui, n'étant pas certains des arrangements définitifs, attendaient la tête du convoi formée par les Pénitents blancs, et s'apprêtaient à user de violence pour les forcer d'entrer à N.-D. des Monts, s'ils les voyaient

outrepasser l'entrée. Pendant la marche, plusieurs avaient dit tout bas au Gonfalonnier et aux massiers : « Prenez bien garde à ce que le corps reste à l'église de N.-D. et ne soit pas transporté ailleurs : autrement, nous avons des pierres pour la compagnie. » Le mouvement n'eut point lieu, parce que la procession monta sans hésitation le perron : au contraire il y eut alors une véritable explosion de *vivat* et de battements de mains ; tant l'idée de la réunion de Benoît avec la Madone, avait germé, grandi et fait naître un vœu impérieux et absolu !

Pendant le trajet, un homme de bonne condition, mais de très-mauvaises mœurs, vint à rencontrer le convoi, et en fixant les yeux sur le cadavre, sentit d'amers reproches de sa conscience et un vif aiguillon qui le poussait à changer de vie. Il ne se rendit pas d'abord à cette invitation de la grâce divine ; mais entraîné par la curiosité, il entra à la suite du cortège, et parvint à s'approcher du brancard. Là, un mouvement involontaire de dévotion le porte à prendre la main du défunt et à la serrer légèrement. Ce contact produisit en lui une sorte de commotion électrique si forte : qu'il se trouva intérieurement tout transformé. Sa résolution fut prise aussitôt de se convertir, et en effet, il ne tarda pas d'aller trouver l'abbé Marconi, qu'il sut avoir été confesseur du défunt, et lui confia tout ce qui lui était arrivé. L'impression faite sur ce cœur, si dur auparavant, fut telle qu'il devint un tout autre homme, et marcha dans les sentiers de la justice avec une ferveur extraordinaire. Pénétré de reconnaissance, il ne doutait pas de devoir sa conversion aux mérites et à l'intercession de Benoît, qu'il remerciait et priait tous les jours. Bien plus, pour contribuer à la gloire de son intercesseur, il racontait sans cesse l'histoire de sa conversion, et donna plein pouvoir à l'abbé Marconi de publier le fait et même de divulguer son nom, quoique la charité du confesseur n'ait pas usé de cette seconde partie de la permission.

Comme l'office des ténèbres qui n'était pas terminé, ne permettait pas d'exposer le corps et d'achever la cérémonie funèbre dans la nef, il fut porté directement dans la sacristie, et l'on put ainsi faire l'absoute et psalmodier les prières des morts à portes closes. Le désappointement fit bien un peu murmurer : mais les esprits se calmèrent facilement, en apprenant que le discours de la Passion devait

avoir lieu immédiatement. Dès que les prières furent finies, on enleva le corps de dessus le brancard et on l'enveloppa d'un linceul, parce que la porte de l'oratoire contigu où il devait être déposé, se trouvait trop étroite pour laisser passer cette civière. Les frères lais qui procédaient à cette opération, s'aperçurent alors qu'une sueur abondante coulait du front et du visage, et baignait les cheveux et la barbe, comme si c'eût été un corps vivant, au grand étonnement de quelques assistants que la tolérance de ces religieux avait laissé pénétrer. On crut d'abord que c'étaient des gouttes d'eau bénite, mais quand on les eut essuyées, le visage transpira de nouveau, et ce phénomène se renouvela plusieurs fois.

Quand le corps eut été transporté dans l'oratoire ; les frères et ceux qui les suivirent eurent tout le loisir et la commodité, pendant la durée du sermon, d'essayer la flexibilité de ses membres. L'un des frères, nommé François Bagnegatti, dans un transport de dévotion, se mit à lui baiser avec tendresse, les tumeurs, les mains et le front, et aussitôt il fut imité par tous ceux qui étaient présents. Silvani et Fabri, qui ne s'étaient pas éloignés, ne furent pas les moins attendris, en contemplant les restes de celui qu'ils aimaient, ni les moins fervents à le baiser. Leur dévotion se manifestait en l'appelant bienheureux, et en le priant de leur obtenir la grâce d'éviter tout péché mortel.

Pendant toute la journée, Fortuné Zaccarelli avait pensé à faire faire le portrait de Benoît, mais l'envahissement des visiteurs ne le lui avait point permis : il se hâta d'exécuter dans cet oratoire ce qu'il n'avait pu faire à la maison. Il fit avertir un sculpteur de ses amis, François Tédeschi, et le conduisit à l'église pour prendre le masque. Le P. Piccilli auquel il avait parlé de son projet, et qui l'avait approuvé, fit de son côté appeler le graveur Bombelli, afin d'en tirer le portrait et d'en graver la planche le plus promptement possible. Il aida lui-même à ces différentes opérations, ainsi qu'à un essai de saignée, pratiquée par le chirurgien Valetti, qui prouva que le sang n'était pas entièrement figé, et que la mort n'avait pas exercé tout son empire sur ce juste, ami du Dieu vivant.

CHAPITRE XIV

Exposition du corps et concours extraordinaire.

Beatus et sanctus, qui habet partem in resurrectione prima. (Ap. xx. 6.)

Bienheureux et saint, celui qui participe aux prémices de la résurrection.

Le matin du vendredi-saint, aussitôt que l'église fut ouverte, elle fut envahie par une foule qui montrait un grand désir de voir et de vénérer le corps du défunt. Pour satisfaire à leur empressement, on les introduisit par petites bandes dans l'oratoire où il était placé. Bientôt arriva l'abbé Marconi, à qui le décès de son pénitent avait été annoncé de bonne heure par un billet de Mancini. A la réception de ce billet [41] qui lui apprenait le nom de Benoît qu'il ignorait encore, sa première pensée fut celle de l'impression immense qu'avait dû éprouver ce prédestiné, en comparaissant devant le tribunal de Dieu, et en recevant pleine révélation de tant de mérites qu'il ne se connaissait pas! « Heureux mortel, si humble dans sa vie, pénétré d'une si basse opinion de lui-même! Il aura dû être étourdi de se trouver au milieu d'une gloire immense, qu'il s'est acquise par ses bonnes œuvres. » Dans cette persuasion, ce prêtre part sur-le-champ malgré ses nombreuses occupations, arrive et se précipite à genoux devant celui qu'il a vu si souvent à ses pieds, et lui baise respectueusement la main. Puis, en l'examinant, il lui trouve la même physionomie et la même carnation qu'il lui a toujours vue. Zaccarelli, entendant dire que c'est le confesseur de son hôte, l'aborde et lui raconte les circonstances du trépas. A ce récit, et à la vue de la vénération publique, dont il était moins étonné que tout autre, l'abbé Marconi pensa subitement à réunir les notions qu'il avait puisées dans ses entretiens avec Benoît, et celles qu'il pourrait recueillir d'autre part, afin de qualifier d'abord le défunt

dans l'acte de sépulture, et de rédiger une notice pour le faire connaître au public. Il comptait pour cela sur le dépouillement des papiers dont le Pèlerin devait être porteur, ainsi que sur les témoignages qui pourraient lui parvenir. Il alla donc incontinent en conférer avec Mancini, revint plusieurs fois dans la journée à N.-D. des Monts; en un mot, de ce moment il n'était plus préoccupé d'autre chose.

Cependant, comme le Saint-Sacrement devait être déposé dans cet oratoire par suite de la rubrique du jour, et que d'ailleurs le concours augmentant, il s'y manifestait quelque impatience de la lenteur du mode d'admission adopté, le père Recteur envoya rendre compte au vicariat, qui d'après l'exposé de ce qui se passait, permit de surseoir à la sépulture jusqu'à nouvel ordre, et d'exposer le corps dans l'église. En conséquence, aussitôt après la messe des *Présanctifiés*, le P. Palma le fit replacer sur le brancard et porter dans la nef, où il fut bientôt environné de la multitude, qui ne pouvait se rassasier de regarder ce cadavre, et ne consentait à s'en éloigner ni par invitation, ni par menaces. Il fallut promptement établir autour une enceinte, et appeler les gardes corses pour la protéger contre cette espèce de siége. Le bourdonnement des voix était continuel : car chacun s'enquérait des actes de vertu du Saint; le peu qu'on en savait, passait rapidement de bouche en bouche, et comme il arrivait sans cesse de nouveaux visiteurs, les heures s'écoulaient, mais la foule ne diminuait pas, en sorte qu'il ne fut pas possible de fermer l'église à midi selon l'usage.

On ne laissait entrer dans l'enceinte et approcher du corps que peu à peu, autant qu'il était possible : mais malgré toute la vigilance pour empêcher les vols pieux, on ne put réussir à les prévenir tous. Les dévots s'en prenaient aux cheveux et à la barbe; un plus audacieux eut même l'habileté d'en couper une portion, et avant la fin du jour, il ne lui en restait pas un seul poil. D'autres en s'approchant pour baiser le pied ou la main, ou bien pour faire toucher des chapelets ou d'autres objets, taillaient adroitement quelque lambeau du sac dont il était revêtu. Quelques-uns le couvraient de fleurs, qui devenaient aussitôt après le contact, la proie des plus alertes ou des plus hardis. Ainsi se passa l'après-dînée, pendant laquelle il convint de relever et de redoubler la garde plusieurs fois, parce que ce n'était pas une mince fatigue pour elle, de lutter incessamment contre une impétuosité toujours renaissante.

Beaucoup des admirateurs de Benoît que nous connaissons déjà, affrontèrent la foule pour le revoir et pratiquer leurs épreuves. Silvani, non content de l'avoir vénéré plus d'une fois le jeudi, revint le voir à l'église tous les jours plutôt deux fois qu'une, tant que dura l'exposition. Comme on parlait d'une odeur suave qui émanait du corps, il voulut vérifier ce qui en était : il sentit bien un certain parfum, comme d'un mélange de

fleurs, quoiqu'il n'y eu eût pas pour le moment. Il est vrai que plusieurs fois le corps en avait été couvert; mais la persistance de cette senteur, quelle qu'en fût l'origine, lui prouva qu'au moins il ne s'échappait du cadavre aucune puanteur. Outre la flexibilité des membres, il observa encore qu'en appuyant le doigt sur les chairs, elles revenaient avec la même élasticité que dans un corps vivant. L'abbé Fraja ne manqua pas de venir, averti par une femme de service qui lui dit : « Votre pauvre est mort, » et il put lui baiser les pieds sans crainte d'effaroucher son humilité, comme il l'avait fait durant sa vie. L'abbé Pérotti apprend d'un comte Sabbioni qu'il est mort un mendiant en réputation de sainteté : soupçonnant que c'était Benoît, son pauvre du Colysée et des quarante heures, il accourt, le reconnaît parfaitement et le baise avec beaucoup de dévotion, alors seulement il connut ses autres noms, qui commençaient à circuler. Parmi les admiratrices qui eurent le courage de s'aventurer dans le courant de la foule, nous devons nommer la française Bombled qui vint l'après-midi, prit une main, la baisa, la trouva tiède et moite, en sorte qu'il lui semblait voir un homme endormi.

« Un saint pauvre est mort! » Ce cri a retenti dans le palais du Prélat de la Somaglia; un camérier en instruit le patron : « Mais qui est-ce? » demanda celui-ci. — On dit que c'est un pélerin ou un ermite. — Nicolas, allez vous en informer; je suppose que c'est notre pauvre de l'église des *Monteroni* » Nicolas arrive aux Monts, pénètre avec l'aide d'un soldat, reconnaît son homme, le contemple avec stupeur, lui baise la main et revient annoncer tout ce qu'il a vu et entendu. Mgr de la Somaglia se réjouit de ces nouvelles et dit : « Je ne m'étais pas trompé; cependant qui l'aurait cru, qu'un mendiant si sordide et en guenilles fût si agréable à Dieu, et mît en mouvement toute la ville de Rome? Mais Dieu est juste et ne juge pas selon les apparences; allons, nous aussi, payer notre tribut d'hommages à celui dont il était l'ami. » Et il ne tarda pas d'exécuter cette résolution, accompagné de son camérier.

Après le grand seigneur, nous n'avons pas difficulté de nommer un pauvre, puisque devant le cercueil d'un autre pauvre s'effaçaient tous les rangs par l'ascendant d'une vertu sans exemple. Léopold et Antonin visitèrent le corps de leur camarade plusieurs fois tous les jours d'exposition, et y restaient des heures entières. Ils y étaient des premiers le vendredi; ils virent apporter la bière dans l'église; ils virent appeler la garde, quand la foule s'accrut; ils virent baiser les pieds et les mains, arracher les poils de la barbe, mettre des fleurs sur le corps, puis les partager en mille brins; ils virent les soldats distribuer eux-mêmes, pour satisfaire les dévots, des bribes de rubans qu'ils avaient préalablement liés aux mains du cadavre. Le premier dit qu'on le regardait avec un attendrissement qui faisait pleurer; il entendait répéter : « Bienheureux lui! Bienheureux

le sein qui l'a porté! Oh! bienheureux lui! » Ceux qui savaient qu'il était gardien de l'hospice, le questionnaient sur la vie de Benoît, et sollicitaient pour avoir quelque chose qui eût appartenu au Vénérable défunt. On lui disait qu'il était heureux d'avoir pu connaître et pratiquer un tel saint. Antonin entendit un prêtre qui disait : « Oh! que je voudrais connaître la vie de ce bienheureux! Sa figure annonce un vrai pénitent. »

Mais ce qui les frappa de la plus profonde stupeur, ce fut de voir la princesse Eléonore Rospigliosi, agenouillée devant ce cadavre, et lui baisant les mains. En effet, comme elle le raconta elle-même le lendemain au P. Gabrini, elle était depuis longtemps admiratrice du saint Pauvre, et s'était hâtée d'aller vénérer son corps. Elle l'avait palpé en plusieurs parties, malgré l'horreur qu'elle éprouvait naturellement à voir un mort : mais, pour celui-ci elle n'avait éprouvé aucune répugnance; au contraire, en le touchant, elle s'était senti une vive commotion intérieure, qui la poussait à se recommander à son intercession. Elle avait fait plus; elle avait flairé sa bouche, pour s'assurer s'il en sortait une mauvaise odeur, et n'en ayant senti aucune, elle était restée souverainement attendrie.

Dans l'après-midi, l'abbé Louis Rossi revenait de promener ses élèves au jardin des religieux Maronites, situé en face de Saint-Pierre-ès-liens, lorsqu'ils rencontrent un moine grec, qui dans sa langue apprend aux jeunes gens, que dans l'église de N.-D. des Monts était exposé le corps d'un pauvre, gardé par des soldats à cause de la grande quantité de peuple qui s'y portait. Le Préfet, comprenant moins bien la langue et ne pensant point à Benoît, crut peu à cette nouvelle, et dit que c'était sans doute quelque effigie remarquable du Christ mort, qui attirait cette foule et qui avait donné lieu à cette rumeur. Mais les élèves affirmaient que le moine avait dit *un mort* et non le *Christ mort*, et ils eurent tout de suite le soupçon, que ce pouvait être le saint pauvre. Aussi prièrent-ils leur maître de les y conduire, puisqu'ils étaient dans le quartier. Chemin faisant, ils rencontrent deux religieux camaldules qui en revenaient et qui confirmèrent leur conjecture. L'abbé Rossi se rangea dès lors à leur avis; et en effet étant entrés dans l'église avec quelque peine, ils purent, montés l'un après l'autre sur un banc, reconnaître celui qu'ils vénéraient déjà pendant sa vie, et se retirèrent pleins de joie, en louant le Dieu qui est toujours admirable dans ses saints.

Quand vint l'heure de l'office de ténèbres, le père Recteur ordonna que le corps fût transporté dans une petite salle attenant au chœur, où il serait plus facile d'arrêter l'attroupement et le tumulte qui ne paraissait pas près de finir. Le transport ne put s'exécuter qu'à grand renfort de soldats, et heureux qui put avoir l'honneur de soutenir une jambe, un bras ou la tête. Alors seulement on put faire écouler une partie de la foule, quand elle vit fermer la porte de cette salle. Mais à ce moment arrivèrent deux

Pères capucins, à qui un frère lai eut la déférence d'ouvrir cette chambre de dépôt, et aussitôt les retardataires encore nombreux s'y précipitèrent à la suite. Il fallut encore l'intervention de la force armée pour modérer cette irruption et y mettre fin. Après l'office, le fossoyeur étant venu pour la seconde fois, le P. Ruggiéri et d'autres de la communauté opinaient pour qu'on enterrât le cadavre sur-le-champ : mais le P. Palma ne crut pas devoir y consentir sans avertir l'autorité ecclésiastique, qui envoya le *fiscal* [a] Coselli pour en examiner l'opportunité, et celui-ci ayant su et vu ce qui se passait, ordonna de nouveau d'attendre encore.

A la fin du jour, se présentèrent le prince et la princesse Pallavicini, et Mgr de Salm, auditeur de Rote allemand, qui étaient entrés par le couvent, demandant en grâce de voir le Saint. Ils furent introduits, et admirèrent surtout l'intégrité de la langue, et la grosseur des sacômes qui leur furent montrés par le P. Palma, en présence du P. Piccilli et de l'abbé Marconi. Vinrent aussi successivement et par la même voie, le P. de Bonis avec son général le P. Vipéra et un religieux étranger; Mgr de la Porta avec ses serviteurs ; l'épouse du Sénateur avec laquelle réussit à entrer le P. Giacometti ; la duchesse Poli qui s'apercevant qu'une légère sueur transpirait de la face du cadavre, eut la dévotion de l'essuyer avec un mouchoir qu'elle garda ensuite comme une précieuse relique, et beaucoup d'autres personnages de haut rang qui, pour éviter la foule, prirent le parti, ce jour-là et les suivants, de venir dans la soirée après la fermeture de l'église, et de même toutes celles qui avaient quelque intimité avec les *Ouvriers pies*, en sorte que ceux-ci avaient assez à faire, pour servir d'introducteurs et contenter tout le monde.

Le concours avait également commencé à l'hospice, et quand le Custode vint le soir en ouvrir la porte, il trouva une quantité de gens qui sollicitèrent la permission d'entrer, et qui s'agenouillèrent pour prier auprès du misérable grabat qui avait été occupé par Benoît. Il en fut de même tous les soirs pendant longtemps. Mais dès le vendredi, Mancini avait retiré tous les chiffons qui avaient appartenu au défunt, et quelques jours après, même son lit. Quant aux pauvres de l'établissement, ils avaient été fortement impressionnés par ce qu'ils avaient vu dans la journée, et leur langage se ressentait de cette impression. « Il ne pouvait finir autrement, se disaient-ils l'un à l'autre, après une si sainte vie. » Ils réfléchissaient alors davantage sur les actes de vertu dont ils avaient été les témoins ; ils les comprenaient mieux, et ils s'étonnaient de ne pas les avoir jugés sous leur véritable jour.

En ville, il n'y avait plus d'autre sujet de conversation : dans les salons, dans les boutiques, sur les places et partout on ne parlait que des

[a] Dans les chancelleries ecclésiastiques d'Italie, les fonctions du *fiscal* correspondent à peu près à celle du Promoteur dans nos administrations diocésaines.

vertus héroïques du français Labrè, dont le nom habillé à l'italienne, était enfin connu de tous, au bout de vingt-quatre heures. Tous ceux qui avaient eu quelque rapport avec lui, étaient sans cesse questionnés, et n'en finissaient pas de redire le peu qu'ils en savaient. On entendait répéter de tout côté : « Heureux Benoît! Il est allé en paradis! Le voilà dans la compagnie des saints! » Les intérêts de la terre, les nouvelles politiques semblaient avoir perdu toute leur importance; l'entrée de ce nouveau saint dans le ciel, était le seul fait qui méritât l'attention, la seule affaire dont on s'occupât. Déjà bourdonnaient les récits de guérisons miraculeuses qui se disaient avoir été opérées par son pouvoir, mais dont aucune ne reçut confirmation. Un bruit s'était répandu que la femme Zaccarelli avait reçu ce bienfait, et s'était accrédité facilement d'après la considération, que cette famille devait être la première bénéficiée par l'Immortel, qui avait pris son vol de leur habitation, en leur laissant sa dépouille mortelle. Le fait est, selon le témoignage de ses enfants, qu'elle avait obtenu un soulagement momentané. Avant l'entrée de Benoît, elle ne pouvait garder aucune nourriture, ni rester levée à raison de sa grande faiblesse; mais le lendemain de la mort, elle put se lever, se vêtir, et le jour de Pâques aller à l'église visiter le cadavre, puis à Saint-François de Paule pour entendre la messe, parce qu'à N.-D. des Monts il y avait impossibilité. Ainsi se passa cette première journée d'exposition.

Le matin du samedi-saint, le concours fut encore plns considérable que la veille; car les plus lents étaient stimulés par tout ce qu'ils entendaient raconter, et il n'y eut bientôt plus personne qui ne voulût voir ce nouvel Alexis. Le P. Palma, dans la prévision de cette affluence et pour pouvoir accomplir les cérémonies de ce jour, avait fait replacer le corps sur le brancard avant l'ouverture de l'église, et l'avait fait porter dans un corridor aboutissant à l'entrée de la sacristie, et qui de là longeant l'église latéralement, ouvrait sur une rue de derrière. Par cette disposition, il était plus facile de maîtriser la presse, en laissant arriver les visiteurs d'un côté et les faisant sortir de l'autre. Puis il avait placé des gardes corses à toutes les issues et autour du corps. De cette manière, les choses purent procéder avec un peu d'ordre. Quand l'église fut ouverte, elle fut bientôt envahie; mais au moins il fallait attendre son tour pour pénétrer jusqu'au corps, et défiler après une courte station. Ainsi plusieurs, que ne satisfaisait pas la brièveté du temps qu'on leur accordait, revinrent plusieurs fois sans se lasser, reprendre rang dans l'église pour pouvoir réitérer leur visite.

Des tertiaires de Saint-Côme croyant être des premiers, avaient devancé le lever du soleil : mais déjà les portes étaient assiégées par des groupes considérables, et ils frappèrent à la porte du monastère pour éviter la

foule. Dans le nombre de ces religieux était le P. Marien Bertarelli, une des plus anciennes connaissances de Benoît. En touchant le cadavre et n'y trouvant point le froid de la mort, en observant la mollesse des deux tumeurs et combinant ces signes avec le souvenir de ce qu'il avait vu de la conduite de Benoît, il disait tout haut que c'était vraiment un saint que Dieu glorifiait. Au retour, on ne parlait que de lui dans la communauté, et le P. sacristain qui avait eu plus d'occasion de le remarquer, ne tarissait pas sur ses vertus.

Les prêtres habitués de N.-D. des Monts, que nous connaissons presque tous, ne passaient pas près du mort pour se rendre dans la sacristie, sans lui donner quelque marque de révérence. L'abbé Fraja entre autres renouvela ses témoignages de tendresse, en vérifiant que le corps n'avait toujours ni la raideur ni le froid de la mort, et que de sa bouche ne sortait encore aucune mauvaise odeur. Dans l'église, Lucie Gaïni-Zecchini attendit longtemps pour avoir entrée auprès du corps : mais arriva la marquise Ossoli, à laquelle les soldats ouvrirent un passage, et elle en profita pour pénétrer dans le corridor, où elle fut témoin du prodige que nous allons raconter.

Les choses en étaient là, et la circulation procédait librement, lorsqu'il s'opéra publiquement auprès du corps un vrai miracle, dont le retentissement acheva d'ébranler ce qu'il pouvait y avoir encore d'indifférents dans toute la ville. Nous en ferons le récit avec quelque détail, à cause de l'effet prodigieux qu'il produisit, et parce qu'il fut le premier authentiqué. La miraculée ainsi que sa sœur furent appelées en témoignage aux deux procès, l'ordinaire et l'apostolique. Elles donnèrent la relation des faits, minutieusement détaillés et confirmés par douze autres témoins, tous sous la foi du serment. Nous en faisons l'observation pour ce premier prodige; ce qui nous dispensera dans la suite de raconter les autres avec autant de détail.

Deux sœurs vivaient avec leur mère, veuve d'un ancien militaire du nom de Gardellini, dans un quartier voisin de N.-D. des Monts, et qui dépendait de la paroisse de Saint-François de Paule. Elles s'occupaient à instruire de jeunes filles dans la doctrine chrétienne, comme maîtresses de catéchisme, et se nommaient l'une Dulcissime et l'autre Angélique. Celle-ci ayant toujours joui d'une bonne santé, avait voulu se faire religieuse, et elle était entrée au monastère de Sainte-Claire à Rome, le 3 janvier 1779, âgée de vingt et un ans. Un mois après, elle fit une chute du haut d'un escalier de quatorze degrés, et fut relevée sans connaissance. En reprenant ses sens, elle avait une vive douleur au centre de la poitrine et une forte palpitation au côté gauche; mais la crainte d'être exclue du couvent lui fit cacher son mal et refuser tout traitement. Quelques jours après, à l'occasion du carnaval, elle voulut user de son talent

musical et chanter dans une scène recréative; alors un vertige qui la surprit lui occasionna une nouvelle chute, qui aggrava beaucoup sa palpitation et son point de côté. Sa sœur en conséquence exigea qu'elle revînt à la maison, pour la soigner et la faire traiter.

Le médecin, instruit du double accident, ordonne d'abord une saignée, qui l'incommode davantage. Une toux se déclare et devient continue; les sputations sanguines suivent; mais elle les dissimule jusqu'à ce qu'après plus de quarante jours, le docteur s'en étant douté, en obtint l'aveu par ses interrogations. Bientôt s'alluma une fièvre violente; des pulsations douloureuses soulevaient la mamelle gauche d'une manière visible, et finirent par y produire une protubérance sensible de la grosseur d'un œuf; la toux se fit convulsive, la respiration asthmatique, les vomissements fréquents et souvent accompagnés de spasmes effrayants. Il fut reconnu que la chute avait causé une dilatation du tronc de l'aorte descendant dans le thorax, et démaillé les deux premières tuniques de cette artère, d'où résultait une irrégularité dans la circulation du sang; en un mot c'était un anévrisme bien caractérisé et de la plus maligne espèce. Les saignées furent répétées, les anodins multipliés, mais ils ne produisirent aucun soulagement, et le mal empirant de jour en jour, vers la fin d'avril, il y eut nécessité de recourir au saint Viatique et à l'Extrême-Onction.

Cependant la force de la constitution l'emporta, et l'anévrisme étant passé à l'état chronique, la malade put reprendre quelque vigueur momentanée. Quelques-uns des symptômes disparurent, mais non les palpitations et l'oppression, qui ne lui permettaient qu'un rare et léger sommeil, et une position incommode dans le lit. Elle dépeignait elle-même la gêne de sa respiration, en disant qu'elle sentait comme un soufflet dans sa poitrine, dont le bruit, semblable au glouglou d'une bouteille, partait du fond de ses poumons, remontait à la gorge, s'entendait même à distance et était suivi d'une expectoration sanguinolente. Dans le cours de l'été suivant, elle put marcher quoiqu'avec lenteur et de nombreuses pauses : mais le déclin de la saison produisit une recrudescence, qui l'obligea de nouveau à recevoir les derniers sacrements dès le 19 septembre. A force de saignées, le mal s'adoucit encore, et l'hiver ne fut pas trop désastreux, grâce aux décoctions de grenouilles, de cresson, de graines de cèdre et autres analeptiques.

L'année 1780 se passa en alternative de mieux et de rechutes, qui se rapprochaient de plus en plus. De nouveaux symptômes vinrent se joindre aux précédents; ce fut d'abord une vive cuisson de la gorge qui s'enflamma et s'ulcéra; puis la douleur se propagea dans la poitrine, comme si elle eût renfermé une torche ardente, et enfin l'extinction de la voix en fut la conséquence nécessaire. La phlegmasie et les ulcères furent combattus avec succès, et par suite la voix recouvrait un peu de son timbre; mais ces

affections se reproduisaient avec mille variations, et ainsi de trêve en trêve de huit à dix jours, la malade atteignit le mois de novembre. Alors un nouveau paroxisme survint et dura deux mois, pendant lesquels deux fois fut administré le saint Viatique. En janvier 1781, nouveau relâche; en août, nouvelle rechute; autres assauts en mai et juin 1782, où l'on crut le samedi de la Pentecôte, qu'elle ne passerait pas la nuit, et de même en décembre d'une façon plus terrible encore. La pauvre Angélique attendait la mort de jour en jour, et nonobstant il semblait qu'une force secrète luttait encore contre une catastrophe inévitable.

En effet, le médecin dirigeant avait cessé d'ordonner des remèdes, disant qu'il s'en faisait scrupule, et que pour guérir une telle malade, il ne fallait pas moins qu'un miracle pareil à ceux de saint Vincent Ferrier. C'est pourquoi il n'employait plus que des palliatifs pour la soulager et pour prolonger sa vie, en la soumettant à un régime sévère. Le chirurgien était du même avis, et le plus souvent sur la fin, quand on l'appelait pour une saignée dans les accès de convulsion, il ne venait point ou tardait le plus qu'il pouvait, pour ne pas tant appauvrir le sujet. Tous deux comparaient l'infirme à une horloge détraquée, qui ne peut être réparée qu'en changeant le rouage endommagé; ce qui n'était pas au pouvoir de l'homme. Aussi s'attendaient-ils qu'elle trépasserait dans une crise, par la rupture de quelque vaisseau et l'extravasation du sang, ou bien qu'elle finirait par la phthisie, et en docteurs chrétiens, ils avaient cru devoir lui dire : « Tenez-vous en paix avec Dieu, parce que le mal est incurable. » Dans le cours de la maladie, quatre autres médecins et deux autres chirurgiens avaient été appelés, et tous avaient opiné dans le même sens.

Enfin depuis la crise du mois de décembre 1782, les ulcères gutturaux étaient plus profonds; l'haleine était devenue fétide; le gonflement des extrémités inférieures annonçait un commencement de décomposition du sang. L'aphonie surtout était plus complète qu'à aucune autre phase de la maladie; on voyait le mouvement des lèvres, quand elle parlait, mais il n'en sortait aucun son, ou il était si faible, qu'à peine était-il perceptible en approchant l'oreille de sa bouche. Pourtant le mardi-saint 15 avril 1783, se trouvant dans une autre intermittence, elle voulut par dévotion se traîner à Saint-François de Paule, pour assister à la première communion des élèves de sa sœur : mais elle le paya par une rechute, qui força de recourir au chirurgien. Le jeudi matin, elle tenta de se confesser, et ne put y réussir à cause de la perte entière de la voix.

A cette occasion, elle apprend la mort de Benoît, et nous la laisserons raconter elle-même l'impression que lui fit cette nouvelle. « Subitement, dit-elle, je me sentis une joie intérieure, accompagnée d'une ferme confiance, que par son intercession je serais délivrée de tous mes maux. Dans les paroxysmes de mon mal, j'avais souvent invoqué la très-sainte Vierge,

saint Joseph, saint Camille de Lélis et d'autres saints; mais jamais avec ce sentiment de certitude et de sécurité, qui est le précurseur des miracles. J'avais sans doute obtenu d'eux des adoucissements et une prolongation de vie : mais dans les décrets divins, il était réservé à Benoît d'être mon libérateur. Aussi quand Dulcissime montra de l'affliction de la mort du saint Pauvre, je lui fis comprendre par le mouvement de mes lèvres, que pour moi je m'en réjouissais, parce que j'obtiendrais certainement la grâce que j'étais déjà déterminée à lui demander. Dans l'après-midi, je me fis conduire à la maison mortuaire; mais il me fut impossible d'y pénétrer; et comme on parlait de retourner chercher le chirurgien, qui ne s'était pas rendu à la première invitation, je déclarai que je ne voulais plus d'autre assistance que celle de Benoît. »

Le vendredi, Angélique entendit parler du concours qui avait lieu à l'église, et sa confiance s'augmenta : néanmoins elle passa ce jour à souffrir, et ne voulut pas y aller, parce que selon son impulsion intérieure, c'était un jour de tristesse et non de joie. Dans la nuit suivante, elle fut grandement agitée par l'attente certaine du miracle de sa guérison. Le samedi, vers les dix heures du matin, elle se transporte, aidée de deux personnes, à N.-D. des Monts. En chemin, elle apprend d'Anne Zaccarelli qu'il n'est pas vrai que sa mère soit guérie, quoiqu'elle se trouve un peu mieux. A ces paroles, Dulcissime perd confiance : mais Angélique n'est point ébranlée, et se tient toujours sûre de sa guérison. Elle marche avec plus de hâte qu'à l'ordinaire vers l'entrée du couloir, où la difficulté de percer la foule eût été grande, si les gardes ne lui eussent ouvert passage, lorsqu'ils la virent si souffrante. Arrivée près du corps, elle est encore arrêtée par le cercle de dévots qui l'environnaient.

« Enfin, dit-elle, vint le moment fortuné où je pus m'approcher. Je vois le corps de Benoît; je renouvelle ma confiance; je tombe à genoux, et je me mets à l'observer, la tête inclinée vers lui et les lèvres collées sur sa main. En même temps, je priais du fond du cœur la très-sainte Trinité, de m'accorder la santé par les mérites de son serviteur. A peine eus-je fait cette prière intérieurement, ou plutôt pendant que je la faisais, j'éprouvai dans la partie, siége primitif du mal, un bouleversement que je ne saurais décrire, puis une sensation comme d'une goutte d'eau qui me serait tombée dans la gorge, et au même instant un sentiment de bien-être, qui contrastait avec mon état antécédent et qui me fit m'écrier : Bienheureux Benoît! je vous remercie. Ma sœur, je suis guérie! Tout cela dura l'espace d'un *Ave Maria*, et la sonorité de ma voix démontrait assez que j'avais reçu ma grâce. Immédiatement en effet et sans aucune crise, avaient disparu oppression et cuisson de poitrine, palpitation et serrement de cœur, toux, douleurs de tête et de gorge; en un mot, tout le cortége de mes maux. »

« Le saisissement de la joie fut tel, qu'il me causa momentanément un tremblement nerveux de tout le corps, en sorte que les personnes présentes me relevèrent, et me firent asseoir sur un banc à côté du brancard. Ma sœur Dulcissime en entendant ma voix claire et intelligible, doutait que ce fût la mienne qui eût proféré ces paroles; mais s'en étant assurée par ses questions et mes réponses, à son tour elle s'écria : « Vierge sainte, quelle grâce! quelle grâce! » Angéla, mon autre compagne, fut tellement troublée par mon premier cri, qu'elle crut que mes paroles étaient sorties de la bouche du défunt, et de frayeur elle s'enfuyait vers la porte; mais entendant que je l'appelais, elle revint sur ses pas, assurée que c'était bien moi qui avais parlé. Pour moi, ne pouvant plus contenir les transports de ma reconnaissance, je me jetai, pour ainsi dire, à corps perdu sur le cadavre, je lui baisai les pieds et les mains, je remerciai mon bienfaiteur à haute voix, et le priai d'intercéder encore pour le salut de mon âme. »

L'émotion des assistants fut extraordinaire à la vue de ce prodige opéré sous leurs yeux, et elle gagna bien vite la foule qui attendait dans l'église son tour d'entrer dans le corridor. Angélique, après la première fougue de sa gratitude, s'était rassise, au milieu d'une grande rumeur suscitée par l'événement. Chacun tâchait de l'approcher pour entendre le récit de ses souffrances, et la manière dont elle venait d'être guérie. Elle parlait librement, d'un ton élevé et dégagé, et elle dut répéter cent fois les mêmes choses, pour satisfaire aux demandes qui lui étaient adressées successivement par les nouveaux entrés. Autant en faisait Dulcissime de son côté. Cependant les religieux ayant été avertis, vinrent pour dresser procès-verbal du miracle. Dans le nombre était le P. Piccilli, qui connaissait bien Angélique et sa maladie, et qui l'entendant parler et la voyant dans la jubilation, s'écria plusieurs fois : « Heureuse, bienheureuse vous êtes! Allez à l'église remercier la sainte Trinité et la sainte Vierge. » Puis se tournant vers le corps : « C'est un grand serviteur de Dieu; c'est un grand saint, c'est une grande âme. » Et se jetant sur lui, il le baisait avec transport. Zaccarelli sortait d'auprès du corps, lorsqu'il entend crier : *miracle, miracle;* il retourne, questionne les Gardellini qu'il connaissait bien aussi, et pleurait de tendresse en entendant le récit du fait.

Après quelque temps, Angélique, suivant le conseil du P. Blaise, passa dans l'église et s'agenouilla devant le Maître-Autel pour réciter le *Te Deum* en action de grâces. La foule aussitôt se pressa tellement autour d'elle, que plus d'une voix cria qu'on allait l'étouffer, et que les maîtresses pies firent cercle à l'entour pour la préserver pendant sa prière. A ce moment s'approcha d'elle un religieux dominicain, qui voulut savoir la suite de ses maux et le mode de sa guérison, et bientôt se joignirent à lui d'autres prêtres et religieux. Après l'avoir entendu, le Dominicain lui dit avec enthousiasme : « Vous avez obtenu un grand miracle; soyez-en reconnaissante envers Dieu

et envers votre Bienfaiteur, et vous obtiendrez encore le salut éternel. » Tous ceux qui avaient pu entendre son récit, acclamaient de même le miracle, jusqu'à troubler l'office qui n'était pas terminé. Beaucoup de personnes à qui était connu son triste état précédent, confirmaient ses dires, par leurs pleurs d'attendrissement. Elle dut rester encore un temps considérable pour l'édification des nouveaux arrivants, parmi lesquels se trouvèrent la princesse Spada et le ministre de Portugal. Celui-ci désira l'entendre sur le lieu même du fait, et pour le contenter, elle dut retourner dans le couloir et recommencer son récit en présence même du corps saint.

Enfin elle put s'en retourner, leste et légère, à son domicile longtemps après midi, escortée d'un grand nombre de curieux qui la suivirent, et d'autres qui ayant su la nouvelle, étaient venus à sa rencontre pour la complimenter. Elle avait recouvré au même instant les forces de sa jeunesse et les couleurs de son teint, put manger avec appétit les aliments de carême, dormit paisiblement et dans la situation naturelle. En un mot, après trois ans de souffrance sa guérison était si complète, que jamais elle ne s'était mieux portée, et que dans aucune de ses indispositions subséquentes, il ne reparut plus aucun symptôme d'anévrisme, au grand étonnement de ses médecins. Elle put ensuite reprendre l'usage de la musique vocale, vécut bien des années, allant chaque jour au tombeau de Benoît réciter un *Te Deum* et trois *Gloria Patri*, et quand son confesseur, le P. Ange Fronda, voulait ranimer sa ferveur, il n'avait besoin que de lui rappeler le bienfait qu'elle avait reçu.

Le bruit de ce miracle se répandit dans Rome, rapide comme l'éclair, et provoqua un accroissement incomparable de concours. Toutes les rues qui conduisent à l'église des Monts, regorgèrent bientôt de peuple qui allait et venait; grand était le nombre des carrosses; la place était comble, et l'on ne pénétrait guères dans l'église sans une espèce de combat; beaucoup étaient portés par la presse, sans toucher terre. Ensuite il fallait faire une longue station et avancer peu à peu jusqu'au corridor, et là c'était une nouvelle bataille à livrer pour se faufiler et arriver jusqu'au terme. Puis c'était à qui parviendrait à toucher quelque membre, ou mieux encore à arracher quelque fil du sac qui le couvrait : hommes, femmes, bourgeois, artisans, prêtres, religieux, prélats, étaient confondus pêle-mêle et contents néanmoins de subir cette pression, pourvu qu'ils eussent la satisfaction de voir au moins ce cadavre. On montrait le plus vif regret, quand on était forcé par les sentinelles de sortir pour faire place aux autres; on aurait voulu aspirer longuement par les yeux un air de sainteté; plusieurs, sans se rebuter de tant de difficultés, revenaient se mettre à la file, pour rentrer dans le courant et revoir encore ce visage de bienheureux. Il ne fut pas possible de fermer l'église de toute la journée; ce ne fut qu'à une heure

avancée qu'on put y parvenir à l'aide de la garde, après avoir reporté le corps dans la salle de dépôt, et qu'on put entreprendre, selon les instructions du vicariat, de creuser la fosse pour le lendemain.

Mancini faisait à ce sujet une réflexion qui n'est pas sans intérêt pour ceux qui s'occupent d'œuvres de charité, et qui tendait à montrer que Dieu agréait celle dont il avait l'administration. Après avoir dit que deux ou trois ans auparavant, en passant par le couloir, il avait entendu un pauvre dire derrière lui : « Voici l'avocat des fripons. » C'en était un qui ayant refusé de prendre part aux exercices de piété, aurait voulu néanmoins recevoir la même gratification que les autres, qu'il désignait pour cette raison comme autant de fripons. « Eh bien ! dans ce même couloir, dit l'Ecclésiastique, Dieu se plut à glorifier un de ces prétendus fripons bénéficiés par la société *évangélique*, en y opérant des merveilles, telles que la conservation de son cadavre et la guérison instantanée d'une éthique ; n'était-ce pas une réponse péremptoire à l'insulte de ce méchant ? » Nous ajouterons que c'était aussi le local, où Benoît avait été appelé par diverses personnes pour recevoir de vieilles hardes, et où ces mêmes personnes se prosternaient maintenant devant lui.

Parmi les visiteurs de ce jour, nous trouvons en effet, des noms d'amis éclairés de la vertu de Benoît, tels que l'abbé Brizi, qui se sentant de plus en plus ému de componction en touchant ce corps, répéta sa visite le lendemain; l'abbé Balducci, qui entendant le nom de Labre retentir dans toutes les sacristies, et voyant son portrait dessiné, le reconnut pour celui qui lui avait donné tant d'édification dans la communion du lundi saint, et voulut en quelque sorte l'en remercier et l'en féliciter ; les chapelains de Saint-Louis qui ne tardèrent pas à venir honorer leur compatriote. Le vicaire même de Saint-Sylvestre, le P. Moschini, malgré certaine prévention que lui avait laissée l'affaire des trois Pâques, se décida cependant à revoir ce cadavre, qu'il avait convoyé avec indifférence et qui était l'occasion d'une si grande rumeur. Il fut témoin ébahi des actes de vénération de la foule, qui baisait les pieds et les mains, faisait toucher des chapelets et coupait des lambeaux du sac de pénitent : mais toujours butté contre la prétendue résistance au devoir pascal, il resta flottant, ainsi que son curé, sur le compte de cette sainteté.

Dans le nombre des laïcs, nous trouvons Nick, le soldat suisse, qui vint dans la soirée mettre à la main de Benoît une couronne d'immortelle ; puis ayant visité le quartier de sa compagnie au Vatican, il était tellement plein de ce qu'il avait vu, qu'il ne pouvait parler d'autre chose. Panelli ne rencontrant plus Benoît nulle part depuis quelques jours, s'informe et apprend du serviteur de l'abbé du Pino qu'il est mort un pauvre, qui est exposé à N.-D. des monts, qu'on s'y porte de toute part et qu'il s'y opère des miracles ; il y va aussitôt, le reconnaît, découvre avec étonnement les tumeurs,

et au moyen de quelque intelligence, obtient de s'y arrêter près de deux heures. Zitli entend dire qu'il est mort un saint pauvre et qu'il fait des miracles. Il s'informe, et un père capucin lui apprend que c'est celui avec lequel il avait souvent conversé. Aussitôt, malgré l'affaiblissement et presque la décrépitude de ses forces, il se hâte d'aller vénérer le corps de celui dont il avait ambitionné et obtenu l'amitié à la façon des saints, et s'il l'avait pu, il serait allé chaque jour à son tombeau, en attendant l'instant de le rejoindre.

Nous trouvons aussi la tertiaire Donati et les dames Poéti qui ne craignirent pas de braver les dangers de la presse, pour revoir leur pauvre chéri. Ces deux dames en furent bien récompensées dans la même journée. Dans leur corps-de-logis situé aussi sur la paroisse de Saint-François de Paule, il s'opéra un second miracle sur la personne d'un locataire, nommé Joseph Brunelli. Il était miné depuis plusieurs mois par une fièvre tierce-quarte, et réduit à un extrême abattement, sans avoir pu trouver aucun remède capable de la couper; sa femme Basilie, stimulée par ses voisines, va visiter le corps du défunt, sur la tête duquel elle pose son chapelet, en le priant pour la guérison de son mari. Revenue à la maison, elle l'anime à la confiance, lui met le chapelet sur le front, et quoiqu'il sentît déjà le mal de tête précurseur de la fièvre, cette douleur cesse à l'instant, et la fièvre ne revient plus.

Les abbés Mancini et Marconi s'étaient abouchés dès le matin pour délibérer sur les moyens d'établir l'origine, la nationalité et les principaux antécédents de Benoît, et pour faire à cette fin le dépouillement des papiers trouvés en sa possession. Le zélé Marconi avait encore un autre but; ayant découvert par ses conférences avec son pénitent un fond de science, qui supposait en lui une culture plus qu'ordinaire, il voulait rechercher si parmi les papiers ou certificats laissés par lui, il ne trouverait pas quelque écrit ou autre trace, qui pût faire conjecturer d'où lui venaient de semblables connaissances. Mais n'ayant rien trouvé de semblable, il resta encore plus convaincu qu'auparavant, que sa science était plutôt infuse qu'acquise, et que sans l'esprit de Dieu, cet homme n'aurait pu parler des choses les plus relevées avec une précision et une propriété de termes, qui montrait une parfaite intelligence de ce qu'il disait.

Ces deux ecclésiastiques n'ayant trouvé que des certificats et passeports en langue étrangère, Mancini se chargea de les porter à la réunion du soir à N.-D. des Monts, tandis que Marconi devait y conduire un interprète pour leur en faire la traduction. Ce fut un abbé de Lunel, Français résidant à Rome passagèrement, qui leur rendit ce service, en présence du P. Palma et de quelques autres. L'avocat Graziosi s'y trouva par hasard; il n'avait point vu Benoît depuis le mardi soir qu'ils étaient sortis ensemble

de N.-D. de Lorette, et le matin seulement du samedi, il avait appris d'un prêtre de ses amis, qu'un monsieur Français était mort, après avoir demeuré à Rome sous les habits d'un pauvre, et que son corps était exposé dans l'église de N.-D. des Monts, où il se faisait un grand concours. L'ami ne se doutait pas que celui dont il parlait fut si bien connu de Graziosi : mais celui-ci convaincu qu'il ne pouvait s'agir que de celui qu'il avait vu si défait peu de jours auparavant, va dès le soir même, le reconnaît, entend Marconi raconter plusieurs faits de la vie de ce saint personnage, entr'autres la prophétie sur les suites du décès, et voit arriver le chanoine Fortia, gentilhomme du cardinal-vicaire avec un autre prêtre, qui venaient de la part de Son Eminence pour régler de concert avec le Recteur les formalités à remplir. On entre dans la salle de dépôt, on découvre les jambes et l'on vérifie la mollesse des tumeurs. Tous les assistants étaient attendris en pensant à ce que le défunt avait dû souffrir en restant à genoux des heures entières. Graziosi ne fut pas le dernier à s'agenouiller près de ce corps, à le baiser à plusieurs reprises, à s'assurer qu'il était aussi flexible et inodore qu'un corps sain et vivant, et finalement à se recommander à l'intercession de l'âme sainte qui l'avait animé.

Cependant la nouvelle était arrivée à Lorette avec le courrier. L'abbé Valéri, malade depuis quelque temps, demandait chaque jour à ceux qui l'entouraient, si l'on avait vu Benoît, et les priait de le lui amener aussitôt qu'il serait arrivé. Lorsqu'on lui apprit qu'il était mort, il n'en conçut que plus de confiance, et se recommanda vivement à son intercession, à laquelle il attribua sa guérison beaucoup plus prompte qu'il n'avait osé l'espérer. Quand il reparut à l'église, quelqu'un lui dit : « Il est mort un de vos amis. — Comment, dit-il, je n'ai point entendu sonner les cloches ! — Mais c'est le Saint de Rome, et sa mort fait grand bruit, à cause des miracles qu'il opère. — Oh ! répondit-il, pour celui-là, je l'avais bien prévu. »

CHAPITRE XV

Sépulture officielle.

Beatus vir... qui probatus est in illo (Domino) et perfectus est; erit illi gloria æterna. (Eccli. XXXI. 10.)

Bienheureux l'homme que le Seigneur a approuvé comme parfait; il jouira d'une gloire éternelle.

Le matin du jour de Pâques, le corps fut placé dans le même couloir, où l'on espéra réussir comme la veille à mettre un peu d'ordre dans le flot populaire : mais il fut si excessif et si fougueux, qu'il n'y eut force capable d'en réfréner l'impétuosité, à moins d'employer le bâton, auquel les soldats doublés et redoublés durent avoir recours plus d'une fois pour se faire obéir. Dès que l'église fut ouverte, ce ne fut plus un concours, mais une véritable irruption qui n'eut jamais sa pareille pour semblable cause, et que ceux qui en furent témoins appelaient un torrent, une inondation, un déluge. Crémaschi entre autres, qui s'y était rendu avant le jour, espérant être des premiers, trouva déjà une quantité de gens attendant l'ouverture de la porte du corridor, et après avoir vainement tenté d'y entrer pendant deux heures, il s'en retourna en se consolant par les éloges qu'il avait ouïs sur le compte de son vénérable Alexis. Marconi qui vint et revint maintes fois, et qui plus que personne put examiner la foule, va jusqu'à dire : « Je puis attester en vérité que je n'ai jamais vu, je n'ai jamais entendu, je n'ai jamais lu rien qui en approche; il est impossible d'en donner une idée juste, et quelque terme que l'on emploie pour l'exprimer et qui paraîtrait exagéré, ne serait pas même suffisant. »

Ce qui lui donnait ce caractère, ce n'était pas seulement la multitude des visiteurs, mais plus encore leur empressement qui allait jusqu'à l'acharnement, pour ne pas dire jusqu'à la fureur. Combien qui se laissaient

frapper, étouffer, pourvu qu'ils arrivassent ! On savait que c'était le dernier jour de l'exposition du corps, et l'on voulait absolument le voir ou même le revoir encore. Les alentours de Rome qui avaient déjà fourni un notable contingent les jours précédents, se dépeuplèrent littéralement le dimanche de Pâques. La renommée avait agrandi son cercle, et la publicité du miracle de la veille lui avait donné un nouveau degré d'activité. C'était un jour de fête; qui n'aurait voulu voir le nouveau Thaumaturge ? qui n'aurait espéré d'être aussi spectateur de quelque prodige ?

On conçoit quel tumulte devait produire une telle cohue. Il se glissa dans la foule plus d'un perturbateur et d'un larron. Des femmes heurtées, pressurées, n'épargnaient pas les cris. On entendait des gémissements, des plaintes, des efforts bruyants ; puis des exclamations de joie et d'impatience. De ces mille voix confuses résultait un brouhaha assourdissant. Il fut évident de bonne heure qu'il serait impossible de chanter la messe, ni de célébrer aucun office. Afin de pouvoir même dire les messes privées dans l'oratoire, et maintenir un peu de calme dans la sacristie, il fallut y mettre des sentinelles avec la consigne absolue de ne laisser entrer que les prêtres habitués, à l'exclusion même des prélats. L'abbé Studer, qui était venu plusieurs fois les jours précédents, et qui avait vu le corps dans l'église et dans le couloir, revint dans la matinée de Pâques; mais il lui fut impossible de fendre la presse. Thomas Giorgi vint un peu après midi avec Mgr Contessini, et n'eut pas plus de succès. Le connétable Colonna crut arriver plus facilement en faisant arrêter sa voiture à la porte extérieure du couloir, mais il n'en fut quitte qu'après deux heures d'attente.

Dans la matinée, la maîtresse pie Magdeleine Majo, accompagnait une de ses compagnes, Thérèse Taccetti, qui étant très-incommodée de santé, avait conçu quelque espoir de guérison en invoquant le Bienheureux, comme Angélique Gardellini. Elle est aperçue dans l'église par le P. Palma qui l'encourage dans son dessein : mais il s'agissait de pénétrer dans le couloir, et une foule compacte en barrait l'entrée. Alors le P. Recteur se chargea de leur ouvrir passage, et pourtant n'y aurait pas réussi sans l'aide du P. Piccilli qui survint, et les conduisit jusqu'au brancard. Là il prend une main du cadavre, la pose sur la tête de Thérèse agenouillée, et en excitant sa foi, l'exhorte à la confiance. Elle demeura quelque peu dans cette position; mais il ne parut pas qu'elle fût exaucée, non plus que la femme Zaccarelli, qui vint également réclamer le complément de sa guérison.

Quelques personnages connus par leur affection pour Benoît, se trouvaient en retard de lui payer le tribut qui était dans leur vœu, tels que l'abbé Pinchetti, et le P. Gabrini. Le premier avait appris dès le vendredi dans la sacristie de la basilique de Saint-Pierre, qu'un pauvre était exposé à N.-D. des Monts et y faisait des miracles; c'était l'unique sujet d'entretien

des chanoines du Vatican. De retour chez lui, on lui confirma ce qu'il avait conjecturé, que ce ne pouvait être que Benoît; mais la longueur des offices ne lui ayant pas permis de s'éloigner ce jour-là ni le suivant, il vint le dimanche vénérer son pauvre de la Minerve.

Le P. Gabrini savait bien aussi, dès le vendredi matin, la mort d'un pauvre en odeur de sainteté, et ne doutait pas que ce fût son pénitent; bientôt il en apprit le nom par un confrère et par l'abbé Studer. Les fonctions du samedi saint le privèrent également de satisfaire le désir qu'il avait de s'y rendre, et l'après-midi, étant allé bénir le palais Rospigliosi, Madame Eléonore et toute sa famille, lui parlèrent des vertus du défunt et des miracles déjà opérés. La Princesse lui raconta tous les détails de sa visite de la veille. Pour lui, s'y étant transporté le jour de Pâques avec le curé de Sainte-Marie *in Trivio*, son voisin, peu s'en fallut qu'il ne fût obligé d'y renoncer, s'il n'eût été connu des *Ouvriers pies*. Il n'était pas le seul à s'adresser à eux; le couvent était assiégé, envahi, encombré par des personnages de haute distinction, qui demandaient à être introduits par privilège. Les religieux ne savaient à qui répondre et n'avaient pas un moment de repos. Il vint entre autres Mgrs Dini et Albani, un très-grand nombre de prélats, de prêtres de tous les rangs, de religieux de tous les ordres, de nobles et de gentilshommes de toutes les classes, ainsi que le cardinal Pallotta, qui disait ensuite qu'une renommée si éclatante, si subite et si générale était une chose vraiment étonnante, et qui n'était arrivée pour aucun des serviteurs de Dieu, morts en odeur de sainteté.

On se rappelle très-certainement ce prêtre de Cossignano qui avait traité Benoît avec tant de cordialité. Depuis 1779, il occupait à Rome l'emploi de directeur spirituel d'un conservatoire. Avait-il perdu cette vive affection qu'il avait ressentie pour son maître de langue française? Il est vrai que le silence de Benoît, qui ne lui avait jamais donné de ses nouvelles, aurait pu lui paraître de l'ingratitude, s'il n'en avait deviné les motifs : mais l'éloignement de leurs quartiers respectifs fut cause qu'ils ne s'étaient jamais rencontrés, et qu'ils s'ignoraient l'un l'autre. Ce ne fut que le jeudi saint, que la grande voix de la renommée fit parvenir aux oreilles de Michel-Ange Santucci, la nouvelle de la mort d'un pauvre en odeur de sainteté. Ce n'était encore qu'une affirmation vague, où il n'était fait mention ni de noms ni de particularités; c'est pourquoi il ne lui vint point à l'esprit, que ce pût être celui qu'il avait traité dans sa patrie onze ans auparavant. Néanmoins poussé par ce renom de sainteté qui allait croissant, il se détermine le samedi à visiter l'église, où l'on disait que le corps avait été transporté, d'autant que les élèves de son conservatoire avaient ajouté depuis de nouveaux détails, et toutes vantaient sa ferveur et sa dévotion.

Arrivé à N.-D. des Monts, il y trouve une si grande foule, qu'il crut

prudent de ne pas s'y engager. Alors il va visiter dans le voisinage, des religieuses de sa connaissance, qui lui apprennent que le Pauvre exposé s'appelait Benoît-Joseph et qu'il était français : mais trompées par de faux rapports, elles ajoutaient qu'il était d'un âge avancé. Dès lors malgré la conformité du nom que peut-être il avait oublié, ce ne pouvait être le sien dont il raconta l'histoire et la rencontre. Il essaya bien encore de pénétrer dans l'église en s'en retournant, mais sans succès. Enfin le lendemain matin ces mêmes religieuses lui donnèrent avis, que d'autres renseignements plus sûrs leur indiquaient l'identité du pauvre défunt avec celui dont il leur avait parlé. Il court à N.-D. des Monts, mais se décourage encore à voir la foule qui assiégeait l'entrée, et le bâton levé pour forcer le peuple à rester en arrière. Il retourne plus tard; mais il n'était plus temps : le corps était enfermé dans la caisse. Il en eut un vif regret, surtout quand il fut encore plus assuré de l'identité par la vue des portraits. Son dédommagement fut de raconter son aventure de Cossignano, qui se propagea rapidement, et qui provoqua une sainte envie du bonheur qu'il avait eu de pratiquer ce saint homme.

Zaccarelli se trouvant dans le voisinage de sa demeure après-midi, voit venir à lui un homme inconnu, qui veut lui baiser la main en signe d'une respectueuse reconnaissance. « Et que vous ai-je fait? » lui demande-t-il tout surpris ; « Je ne vous ai jamais vu. » Alors cet homme lui raconte qu'il vient d'obtenir sa guérison dans la chambre où était mort le Saint; qu'il s'était d'abord présenté à l'église, mais que n'ayant pu y aborder, estropié comme il l'était, il avait été inspiré de venir chez lui, et qu'on avait eu la charité de lui permettre l'entrée de la maison ; et qu'enfin il y était entré perclus et en sortait ingambe ; qu'il était bien juste qu'il reportât sa gratitude sur le bienfaiteur de son bienfaiteur. En effet lorsque Zaccarelli fut remonté dans sa maison, les personnes qui s'y trouvaient lui racontèrent que cet infirme était arrivé soutenu par plusieurs hommes, qu'il s'était approché du lit, et qu'après avoir prié un instant, il s'était relevé tout alerte, et en preuve, elles lui montrèrent la béquille qu'il avait laissée, et qui fut portée ensuite à l'église en mémoire du fait.

Pendant que s'opérait ce miracle, Anne s'était rendue chez le marquis du Grillo, sur son invitation, parce qu'il désirait savoir d'un membre de la famille, ce qu'il en était du défunt qui faisait tant de bruit. Au retour, elle regrettait vivement de n'avoir pas été présente : mais elle fut consolée par d'autres prodiges qui s'opérèrent dans la chambre mortuaire ce jour-là et quelque autre jour ensuite. Un domestique, puis un vigneron, tous deux affectés d'une hernie, vinrent en des temps différents, et s'étant agenouillés auprès du lit, reçurent la grâce de leur guérison, en témoignage de laquelle ils déposèrent leurs bandages. Une autre fois, ce fut une femme aveugle qui resta dans la chambre assez de temps à prier, et qui recouvra

la vue graduellement, jusqu'à ce qu'enfin distinguant tout, jusqu'aux nuances des couleurs, elle put se retirer sans guide.

Vers les deux heures de l'après-midi, le corps fut transporté dans la sacristie, pour qu'un peintre pût relever ses traits : mais partout où on le plaçait, les plus alertes savaient s'y rassembler comme les aigles dont parle l'Evangile. Mgr Albani voulut assister aux opérations de l'artiste, qui travaillait par ses ordres, et qui eut à peine le temps de dessiner les principaux linéaments; car la tempête grondait dans l'église, parce que la circulation était suspendue. On songea donc à reporter le brancard dans le couloir : mais quoi ! quand la foule s'aperçut qu'on le tirait de la sacristie, un cri formidable s'éleva : « Voici le Saint ! le voilà ! nous voulons au moins le voir ! » Il n'y avait pas moyen de résister à cette grande voix de tout un peuple. Pour le contenter, on porta donc le corps au milieu de l'église, et on se proposa de l'y laisser quelque temps, puisqu'il n'y avait plus possibilité de chanter vêpres. Il était entouré de gardes, qui pour en défendre l'approche tumultueuse, étaient forcés de menacer du bâton, plus qu'ils ne frappaient, retenus par un certain respect pour cet enthousiasme religieux. Ceux qui ne pouvaient approcher assez près pour le voir, montaient sur les bancs, sur les balustres, sur les confessionnaux, sur les saillies d'architecture et jusques sur les autels, afin de pouvoir au moins le contempler à distance. Magdeleine Majo, qui s'y trouvait encore et qui partant fut témoin de cette scène, disait : « Quand le corps fut reporté dans l'église, il n'y a pas de terme pour exprimer l'enthousiasme et les cris de joie. Les soldats étaient nombreux, mais ne suffisaient pas ; il leur fallut employer la bastonnade : et encore ceux qui la recevaient, criaient : Frappez, frappez, pourvu que j'aie la consolation de voir le corps saint. Quelques-uns ajoutaient : Mort ou vif, je veux y arriver. »

Ce qui mit le comble à l'exaltation de la foule, ce fut un nouveau miracle qui eut lieu dans ce court intervalle. Arriva en effet à ce moment une bouchère de la paroisse Saint-Ange de la Pêcherie [37], nommée Magdeleine-Félicie Schiavetti. Cette femme, depuis environ dix ans, était sujette à une rage intolérable de dents, que rien ne pouvait calmer. C'étaient des spasmes, qui selon son expression, la faisaient hurler souvent jour et nuit. Elle apprend la guérison de la Gardellini, conçoit la même espérance, et accourt en toute hâte. A son arrivée, elle a d'abord grand'peine à percer la foule, qui cependant lui livre passage à mesure qu'elle pouvait faire entendre le motif qui l'amenait. Parvenue auprès du corps, elle se précipite sur lui, saisit la main dont elle fait toucher les doigts à ses dents gâtées. Ce contact fut plus efficace que ne l'aurait été l'opération du plus habile dentiste, et lui enleva pour toujours la douleur maxillaire. La foule était attentive et fit un moment silence. La femme s'écrie : « Grâce, grâce. » Alors les

acclamations éclatent, le tumulte allait grandissant; les soldats étaient impuissants à se défendre eux-mêmes contre la presse. Force fut donc au bout d'un quart d'heure de lutte, de transporter de nouveau le corps dans le couloir, et la circulation recommença.

A partir de ce moment, on ne peut imaginer tout ce que la dévotion fit faire à toute cette multitude. Les mères apportaient leurs enfants noués ou cacochymes, et qui sait combien de grâces furent obtenues, dont il ne put pas être fait registre? Ce n'étaient autour du corps que larmes de tendresse dans tous les yeux, panégyriques d'enthousiasme dans toutes les bouches, invocations brûlantes du nouvel Alexis, accents passionnés de reconnaissance pour quelque bienfait obtenu, émulation fougueuse pour en approcher, pour lui faire toucher mouchoirs, chapelets, dévotions de toute sorte, et pour couvrir de baisers ses pieds et ses mains. En un mot, on eût dit qu'une fièvre de tarentule s'était emparée de toute la population.

Mais nous devons, pour en faire apprécier la nature, rapporter l'opinion de quelques témoins judicieux. Un certain abbé Zannotti, auditeur d'un prélat, jurisconsulte instruit et peu crédule à tout ce qui n'est pas enseigné positivement par l'Eglise, étant venu dans le cours de cette soirée visiter le cadavre avec une curiosité défiante, le palpa, le prit par la main, observa les signes de piété des moins dévots, pesa la valeur des relations de miracles qui se proclamaient, et finalement prononça que ses défiances étaient vaincues, que tout ce concours était l'œuvre de Dieu, et que le fanatisme n'entrait pour rien dans l'engoûment de la multitudé : sa conviction fut si pénétrante, qu'il en versait des larmes que n'auraient pu lui arracher les sermons les plus pathétiques. Ainsi pensa également ce prêtre Maltais, Alexandre Farugia, qui après avoir vu et attentivement examiné, se mit à la recherche d'Antoine Silvani et de Gaétan Réder, pour faire amende honorable en rétractant le jugement qu'il avait porté, lorsque, se trouvant de compagnie avec eux, il avait traité le Pèlerin de fou et d'insensé à cause de sa manière d'être.

Quand il fut question de la reconnaissance juridique du cadavre, ordonné par le vicariat, on le porta de nouveau dans la sacristie : mais il y pénétra en même temps violemment tant d'importuns, qu'il n'y restait pas assez d'espace pour opérer régulièrement. On prit donc le parti de l'introduire dans l'oratoire du fond, en établissant à la porte de communication une force imposante. Alors purent acter le fiscal Coselli et le notaire Marj, en présence des témoins requis, et pris parmi ceux qui avaient le plus connu le défunt, tels que les abbés Marconi, du Pino, Mancini, le P. Piccilli, François Zaccarelli, et quelques autres, afin de constater l'identité, avec intervention de l'abbé de Lunel comme interprète, ainsi que d'un chirurgien, qui après avoir minutieusement examiné le cadavre et pratiqué

diverses expérimentations, jusqu'à flairer les conduits œsophagiens et olfactifs, tout en cherchant à détacher par la percussion de l'abdomen, les gaz putrides qui auraient pu y être emprisonnés, déclara qu'il n'y avait aucune odeur fétide, aucun signe d'altération, aucun indice de putréfaction, quoiqu'on fût à la fin du quatrième jour depuis la mort; que les membres conservaient encore toute leur sensibilité et les glandes des genoux toute leur mollesse; qu'en un mot le corps persistait dans le même état qu'au moment où la vie l'avait quitté. Seulement il ne lui restait plus ni cheveux, ni barbe, comme nous l'avons dit; tout avait été taillé ou arraché par la dévotion populaire.

Ensuite on le dépouilla du sac de pénitent qui était tout tailladé par la même cause; pour le revêtir d'un suaire et d'un autre sac, on l'assit sur un banc, en le faisant soutenir en arrière par un frère lai. Tout à coup s'élève un cri poussé par un des soldats présents: « Il s'appuie et se soutient de lui-même. » En effet la main gauche avait saisi le bord du banc, semblait s'y cramponner et arc-bouter le corps. Tous les assistants considérèrent cette position pendant quelques instants, et ne savaient que penser de cette attitude; était-elle naturelle ou non? Pour décider la question, on inclina le corps du côté gauche, et l'on vit plier le coude, sans que la main lâchât le bord du banc. Pour seconde épreuve, on le pencha de l'autre côté, et la main n'abandonna sa position qu'après une certaine résistance. Enfin une troisième épreuve fut tentée : le corps fut couché horizontalement, en lui mettant les mains en croix comme elles étaient précédemment; puis il fut remis sur son séant, et de nouveau la main gauche se replaça dans la même position, et empoigna le banc comme auparavant. En même temps, tout le côté gauche jusqu'au milieu de la poitrine montrait les nerfs tendus et les muscles gonflés, comme les aurait eus un corps vivant. C'est du moins ce que crurent voir la plupart des spectateurs, entre autres le cardinal Ghilini, Mg[rs] Albani et de la Somaglia, qui par dévotion voulurent assister à la recognition, et qui attribuèrent cette attitude à un vrai miracle, tandis que d'autres l'expliquaient par la seule flexibilité des membres. Pour l'affirmative, tenait en particulier le P. Piccilli, qui soutenait la tête pendant l'opération, et qui ne fut pas le moins ardent à crier au miracle. Ce fut lui qui pencha le corps du côté gauche et fit plier le bras, et cette flexibilité lui semblait une preuve indubitable de la sainteté du Serviteur de Dieu.

Pendant cette opération, les professeurs Marconi et du Pino s'occupaient à rédiger et à écrire sur parchemin une notice latine de son genre de vie, de ses héroïques vertus et de sa mort précieuse devant le Seigneur, avec mention de ses noms et de sa patrie, ainsi que la description du concours de toutes les classes de fidèles, le tout d'après les documents authentiques qu'ils avaient pu recueillir de concert avec Mancini. Leur travail, qui avait déjà été interrompu par le mouvement automatique de la main, n'était pas

terminé, lorsqu'un nouvel incident vint frapper l'attention de tous ceux qui étaient présents. Un enfant de la paroisse Saint-Sauveur au Transtévère [37], nommé Michel-Ange Castelli, âgé de trois à quatre mois, avait été apporté par sa mère pour le faire profiter de la vertu miraculeuse de ce corps saint ; car la pauvre petite créature avait les mains et les pieds crispés et contractés par une crampe nerveuse, au point que depuis un mois ses membres avaient perdu toute contractilité, et que rien n'avait pu en détendre les nerfs. Lorsqu'il arriva dans l'église, le corps du Bienheureux avait déjà été soustrait à la vue du public. La mère désolée s'efforçait en vain de pénétrer dans la sacristie, lorsqu'une personne inconnue lui mit en main un chapelet qui avait touché le cadavre. Au contact de ce chapelet, subitement les membres de son enfant s'allongent, reprennent leur souplesse, et tous ceux qui l'entourent mêlent leurs acclamations aux siennes. Elles sont entendues de l'intérieur de l'oratoire, où l'on cherche à savoir quelle en était la cause. Alors cette mère, comme pour mieux consolider la guérison de son enfant, insiste pour entrer, et obtient de pouvoir l'étendre sur le corps déjà enveloppé du linceul et du sac de pénitent. Elle le releva aussi sain que le jour de sa naissance : toutefois c'était un ange que Dieu s'était réservé et qui passa au ciel deux mois après ; ce qui ne diminua en rien la reconnaissance de ses parents.

L'abbé du Pino, après avoir écrit de sa main la notice, s'était retiré avec le cardinal Ghilini avant l'inhumation, parce qu'il était attendu pour prêcher à l'oratoire nocturne de Caravita, et comme il se trouva en retard malgré sa diligence, il s'excusa auprès de son auditoire par le récit de sa coopération à la sépulture du B. J. Labre, dont les vertus devinrent le texte de son instruction.

Enfin, le corps fut placé dans un cercueil de bois avec un tube de plomb renfermant la notice [41], et le cercueil allait être clos et cloué par le menuisier, lorsqu'un nouveau cri s'éleva du dehors, de la part de quelques hommes qui avaient grimpé aux fenêtres de l'oratoire et se tenaient suspendus aux grilles et aux barreaux de fer : c'était une réclamation bruyante de voir encore le Saint, avant qu'il fût définitivement enfermé dans sa caisse. On voulut bien condescendre à cette demande, en dégageant la tête du linceul, et aussitôt retentirent des cris de joie, des exclamations en l'honneur du défunt, des recommandations que chacun faisait de ses propres besoins à son intercession, et par-dessus tout : « Heureux lui ! heureux lui ! » Enfin leur dévotion étant satisfaite, on procéda à l'encaissement ; le cercueil fut entouré en divers sens de bandelettes croisées et scellées du sceau du Cardinal vicaire, Marc-Antoine Colonna, et après y avoir attaché une plaque de cuivre portant l'empreinte du nom du défunt, il fut enfermé dans une seconde caisse également fermée et clouée, puis transporté vers la fosse préparée la veille.

Dans le trajet à travers l'église, qui continuait à être remplie de monde, un homme perclus de rhumatisme toucha le cercueil et fut subitement guéri. La foule se mit à crier : « Grâce ! miracle ! » Et ce fut au bruit de ces acclamations que le corps arriva à sa destination, et fut descendu dans cette espèce de caveau, préalablement revêtu de maçonnerie. Alors le procès-verbal de recognition et d'inhumation fut clos, signé par douze témoins, et scellé pour être déposé aux archives du vicariat. La séance avait duré quatre heures, depuis vingt-et-une (*style romain*) jusqu'à une heure de nuit. Aussitôt les ouvriers reprirent leur travail pour fermer le caveau en achevant la voûte, et ils y employèrent une partie de la nuit, puis la couvrirent de planches, et quelques jours après, d'un pavé de briques.

Ce ne fut qu'en décembre suivant, qu'un prélat, Mgr Guidobagni, archevêque de Myre et chanoine de Saint-Pierre, y fit substituer à ses frais une pierre sépulchrale de marbre, sur laquelle fut sculptée l'inscription suivante, excepté la qualification de Vénérable, qui fut ajoutée lorsque ce titre lui eut été décerné par la Congrégation des Rites.

D. O. M.
HIC. JACET.
VEN. SERVUS. DEI.
BENEDICTUS. JOSEPH.
LABRE.
BOLONIEN. DIOEC. IN. GALLIA.
MORTUUS. XVI. KAL. MAJAS. ROMÆ.
FER. IV. HEBD. MAJORIS.
AN. MDCCLXXXIII.
ÆTATIS. SUÆ. XXXV.
SEPULTUS. DIE. SANCTO. PASCHÆ.
SUB. VESP.

FIN DU LIVRE TROISIÈME

NOTES



Note A.

De facto, Altissimus qui *infirma mundi eligit, ut fortia quæque confundat*, ne inter angustos Ordinum Carthusiani, Trappensis et Cisterciensis recessus, prout Benedictus ardenter optaverat et irrequietus non sine gravissimis incommodis fuerat enixus, delitesceret, adorabili consilio ac Providentia asperrimo novoque vitæ genere, sine comite, sine viatico, per tot ignotas regiones diversasque terras in summa rerum omnium egestate, circumducens ad hanc nostram Urbem totius orbis catholici columnam veritatisque firmamentum traduxit, ut *Veluti rami ab arbore, rivi a flumine, radii a sole* (S. Cyp. de Simpl. Cle.) transfunduntur, et sic insignibus illius gestis et prodigiis, intercedente S. R. Congregationis auctoritate, in suo lumine collocatis, collapsa disciplina et Religio reparetur; floridissimumque olim, nunc vero ex parte misere depravatum ac dissidens Galliæ Regnum ad saniorem mentem, integritatem fidei catholicæ atque unitatem, obedientiamque Romani Pontificis revocetur.

Uno verbo, reputandus est noster Peregrinus *Lucerna illa* quam divinus Magister super candelabrum, ut luceat omnibus qui in domo sunt, ponendam proponit.

At enim unde hoc habes? Dices, Quis tibi revelavit? Numquid e cœlo recepisti oraculum, Benedictum ad illustrandam et corroborandam catholicam Ecclesiam a novatoribus inpugnatam fuisse divinitus destinatum, peregrinationesque ab ipso institutas *divinam missionem* esse dijudicandas, ac proinde necesse sit hominem ad altarium honores pro instructione fidelium elevare?

Perbelle quidem et irrisorie interpellamur ... Verumtamen ponderare dignentur amplissimi Patres quod ad præfatam *divinam missionem* prolusit primo P. Prior Carthusianorum, qui in actu dimittendi Benedictum absque ulla sua minima culpa aut defectu e suo claustro, ei dixit.... Secundo prolusit ipsemet in prima epistola transmissa ad suos Parentes post dictam dimissionem.... et in secunda ad eosdem ex Pedemontio directa.... Noverint ulterius sapientissimi suffragantes hanc esse communem populorum vocem. Noverint quod hac lingua quam plures vigilantissimi sacri Pastores mira consensione loquantur. Noverint zelantissimos S. R. Ecclesiæ Cardinales et Episcopos unius esse labii in hac veritate propalanda.

Note 1.

Le village d'Amettes en Artois, placé à 21 kil. (sud) de la ville d'Aire, à 20 kil (ouest) de Béthune, à 28 kil. (sud sud-est) de Saint-Omer, à 36 kil. (nord-ouest) d'Arras, à 40 kil. (est) de Montreuil, et à 50 kil. environ (sud-est) de Boulogne-sur-mer, près d'un tronçon d'ancienne route, dite *Chaussée de Brunehaud*, est situé au milieu d'une vaste plaine, dans un pli de terrain où coule un ruisseau décoré du nom de la Nave. Ce pli peut passer pour une vallée assez longue et couverte d'un épais fourré d'arbres et de haies, qui se distingue au milieu des plateaux nus qui l'entourent, par la fraîcheur de son aspect, et qui donne au site un air de Bocage. Ce village faisait autrefois partie du diocèse de Boulogne, qui, outre le Boulonnais et le Calaisis, comprenait encore une portion de la Picardie et de l'Artois; mais il appartient aujourd'hui au diocèse d'Arras, dont l'évêque réunit les titres épiscopaux de Boulogne et de Saint-Omer, et pour le civil à l'arrondissement de Béthune, dans le département du Pas-de-Calais.

Amettes était au XIIe siècle dans la mouvance de la famille de Bailleul, et relevait du comté de Saint-Pol. André de Bailleul y fonda une chapelle en 1145, et Jean son fils la fit ériger en paroisse en 1250. On conserve dans l'église une fiole apportée, dit-on, du mont Sinaï, qui contenait une huile ou manne découlée du tombeau de sainte Catherine d'Alexandrie. Jusqu'en 93, cette manne, aujourd'hui desséchée, était réputée un remède souverain contre les maux d'oreille. Le nom d'Amettes, suivant les uns, serait un diminutif d'Ames, autre village situé à 20 minutes de distance sur le même cours d'eau : mais suivant d'autres, Amettes dériverait immédiatement de *Amnis*, rivière.

En prenant Amettes pour centre, voici la position relative des lieux circonvoisins, mentionnés dans le premier livre. Nédon et Nédonchel en sont à 3 kil., et Fief un peu plus loin vers l'occident : Ames, à 2 kil. vers le nord-est; et en suivant cette direction, on trouve à des distances de 3 à 4 kil. les uns des autres, les villages de Lespesses, de Burbure, de Lapugnoy, de Bourecq, et la petite ville de Lillers, qui est à 6 ou 7 kil. d'Amettes et lui sert de centre d'approvisionnement et de correspondance. Vers le sud-est, à 2 ou 3 kil., Ferfay, sur la chaussée Brunehaud, fief et résidence de la noble famille des comtes Hinnisdal de Fumal, dont un membre, François-Maximilien-Herman-Druon, était alors prêtre, abbé commendataire d'Auberive et prévôt de l'église métropolitaine de Cambray [a], Au nord-ouest, à 5 ou 6 kil. se trouve Ligny-lez-Aire, et au sud à égale distance la petite ville de Pernes, jadis forteresse; près de là et au sud-ouest, Valhuon, Saint-Pol, chef-lieu d'un autre arrondissement, et Wavrans avec Conteville sa succursale, à 10 kil. d'Amettes. Boyaval, Bergueneuse et Heuchin, avec Erin, déclinent davantage vers l'ouest et s'éloignent de 18 à 20 kil. dans la direction d'Hesdin. Entre cette ville et celle de Saint-Pol, est le village d'Œuf.

[a] Cette famille est aujourd'hui représentée par une vertueuse demoiselle, qui possède toujours le château de ses ancêtres, et qui est la Providence visible du pays.

Note 2.

La sainteté est une sorte de noblesse, ou, si l'on veut, d'illustration qui rejaillit jusque sur les ascendants. « Nous apprenons de la divine Ecriture, dit saint Ambroise, à louer non-seulement les mœurs de ceux qui sont dignes d'éloges, mais encore leurs

parents, afin de faire ressortir dans ceux qui en sont l'objet, l'ancienneté d'une vertu sans tache, transmise comme par héritage. « » Cette observation s'applique fort justement à la famille qui a donné Labre au monde et à l'Eglise· C'est pourquoi nous pensons faire plaisir à nos lecteurs de transcrire ici un fragment de généalogie, tiré de la vie du B. Benoît, imprimée à Lille en 1839, par les soins du respectable pasteur d'Amettes, M. Decroix, encore aujourd'hui curé de cette paroisse, à laquelle l'attache le souvenir du Bienheureux, et à laquelle il s'est dévoué à la vie et à la mort.

« J. B. Labre était issu d'une famille d'Amettes très-ancienne et toujours recommandable par sa régularité, sa probité et son inviolable attachement à la religion catholique. Cette famille, divisée en plusieurs branches, jouissait d'une fortune médiocre, n'ayant d'autre ressource pour sa subsistance que son petit patrimoine, qu'elle faisait valoir par son industrie. Anne-Barbe Grandsir était originaire de Saint-Nicolas, village du pays de Langue, situé à une lieue (nord-est) de Bourbourg (alors du diocèse de Saint-Omer) sur le canal qui conduit de cette ville à Dunkerque. Anne-Théodore Hazemberque, sa mère, native de Saint-Omer, demeurant avec son frère Jacques-Joseph Hazemberque, vicaire de Saint-Nicolas, y épousa Denis Grandsir, qui mourut peu d'années après la naissance de sa fille Anne-Barbe. Le vicaire de Saint-Nicolas ayant été promu à la cure de Bourecq, la veuve de Denis-Grandsir vint y demeurer avec sa fille. Bourecq est éloigné d'une lieue (ouest) de Lillers et d'une lieue (nord-est) d'Amettes, où était domicilié Jacques-François Vincent, cultivateur resté veuf avec un fils nommé Claude-Joseph, qui dans la suite se fit Carme déchaussé, à Saint-Pol, et fut appelé le P. Vincent de Saint-Antoine. En 1730, J. F. Vincent épousa en secondes noces la veuve de Denis Grandsir, qui en quittant Bourecq pour suivre son époux à Amettes, laissa sa fille entre les mains de son frère, afin de recevoir de lui une éducation chrétienne et civile, laquelle étant achevée, Anne-Barbe vint demeurer avec sa mère à Amettes, où elle épousa J.-B. Labre le père de Benoît. »

Nous ajouterons ici quelques détails propres à élucider les particularités impliquées dans notre récit. J.-B. Labre était né le 8 octobre 1717 de Jean-François et de Marie-Jeanne Descamps, qui eurent en tout six enfants. Outre son frère François-Joseph, parrain du Bienheureux, il en avait encore un, le seul qui vécût au temps de la mort de Benoît, et nommé simplement François et vulgairement Chois, dont un fils, Bonaventure-Joseph, fut ordonné prêtre en 1783, devint vicaire d'Ames, et y mourut le 19 septembre 1787. On raconte comme preuve de la catholicité d'Amettes, que la cure d'Ames ayant été envahie par un intrus, en 1791 ou 92, la famille ne voulut pas y laisser le corps du défunt, et soutenue par l'opinion dominante, put le faire enlever à la vue du schismatique, et le faire porter processionnellement avec croix et bannières par des prêtres non assermentés, au cimetière d'Amettes dont l'église ne fut jamais occupée par aucun constitutionnel. Un autre fils de Chois fut le bisaïeul du seul héritier du nom de la famille, existant aujourd'hui et né en juin 1854. Voilà donc déjà trois prêtres dans la parenté contemporaine du Bienheureux : un grand oncle maternel, un oncle et un cousin germain paternels, sans compter le Carme, avec lequel il n'avait qu'une affinité indirecte, ni le chanoine Flament, parent plus éloigné.

Pour revenir à Jean-Baptiste, étant devenu chef d'une des branches de la famille Labre, il joignit à la culture de son propre champ, un petit commerce de mercerie, comme nous l'avons affirmé dans le texte, puisqu'il est qualifié de Marchand mercier dans l'acte baptistaire de son fils Benoît. Toutefois cette qualification prise de la profession la plus apparente, ne peut infirmer divers autres témoignages et sa propre déclaration au procès de Boulogne, qui lui attribuent la dénomination de propriétaire et de cultivateur. La médiocrité de sa fortune n'empêchait pas que cette famille fût regardée comme la plus distinguée de la paroisse, à raison de son antiquité, ainsi

que de la piété qui constamment y avait régné. On allègue entre autres preuves de cette piété, que l'usage d'entendre la messe tous les jours y était pratiqué régulièrement et en formait comme un caractère traditionnel. Un signe de dévotion spéciale à saint Joseph se remarque aussi dans le choix du père nourricier du Sauveur, pour patron de la plupart des enfants de cette famille. J. B. Labre n'étant mort que le 26 mai 1791, il vécut soixante-quatorze ans, en sorte qu'il aurait pu dire comme Jacob, que les jours de son pèlerinage avaient été courts et mauvais : mais ayant survécu à son vénérable fils, il eut encore avec ce patriarche ce nouveau trait de ressemblance, de voir son Joseph élevé, non par un Pharaon sur le marchepied du trône d'Egypte, mais par le Souverain des cieux, sur un trône de gloire honoré par toute la terre. Il en fut de même à plus forte raison d'Anne-Barbe, mère de ce Prédestiné, laquelle, née en 1724 et ayant vécu jusqu'au 25 janvier 1804, atteignit les quatre-vingts ans, après treize de veuvage.

a Docet nos Scriptura divina, non solum mores in iis qui prædicabiles sunt, sed etiam parentes opportere laudare, ut veluti transmissa immaculatæ puritatis hæreditas, in iis quos volumus laudare, præcellat. (*Lib.* I. *in Lucam.*)

Note 3.

Le même motif exposé ci-dessus nous engage à donner quelques notions de la destinée des frères et sœurs du Bienheureux ; on aime à savoir en gros ce qui concerne les êtres issus d'une souche, illustrée par l'un d'eux. Il y a d'ailleurs ici matière à édification, qui nous servira d'excuse pour la longueur de cette note. Nous n'avons rien à dire des cinq frères ou sœurs de Benoît, morts en bas âge sous ses yeux ou du moins avant lui. Les neuf qui lui survécurent et qui, à sa mort demeuraient encore tous avec leurs parents, seront ici rangés par ordre de naissance, sans en indiquer toujours la date.

1° Son frère puiné, Jacques-Joseph, né en 1750, fut ordonné prêtre en 1775 et vicaria dans plusieurs paroisses du diocèse : mais tourmenté depuis longtemps par des scrupules incurables, il fut atteint d'une maladie nerveuse périodique, qui altéra par moment ses facultés intellectuelles, et le rendit incapable, pendant longtemps, du ministère ecclésiastique. Il tomba par conséquent à la charge de ses parents, auxquels ce surcroît de dépense ne laissa pas que d'occasionner de la gêne. Après la mort du Bienheureux, et à force de se recommander à ses prières, sa santé parut s'améliorer *a*, et il put momentanément desservir l'annexe de Ferfay où il se trouvait en 1789. Bientôt la révolution éclata, et il se retira de nouveau dans sa famille. Là, protégé en partie par l'esprit religieux du pays, en partie par la compassion qu'inspirait l'état maladif de son cerveau, il put prolonger sa résidence jusque sous le régime de it terreur, et même ne point quitter l'habit ecclésiastique : ce qui donna lieu au trait suivant qui fit grande sensation dans le pays, et n'aurait eu besoin pour être réputé miraculeux, que d'une information juridique, si elle eût été possible.

En 1793, l'Artois eut sa petite Vendée, dont le centre était précisément dans les alentours d'Amettes. A cette occasion, les jeunes gens de bonne maison s'étaient donné rendez-vous dans le bois de Nédonchel et de Fief [1], villages à quelques kilomètres (ouest) d'Amettes, afin de correspondre, avec un général autrichien, qui devait faire communiquer par Cassel les royalistes artésiens avec les Flamands. Les autorités de Béthune, informés de ces mouvements, expédièrent bien vite six pièces de canon avec leurs artilleurs, et une division de 5 à 6000 hommes de toutes armes, commandée par un général, pour dissiper ce noyau de contre-révolution. Les soldats de l'expédition devaient passer par Amettes, village très-suspect aux républicains et très-divertissant

pour eux, comme patrie d'un saint pèlerin dont ils faisaient gorge chaude. Leur projet était de piller et dévaster l'église et la paroisse. Arrivés, le lundi de la dernière semaine d'août, à une *croiserie* de chemins où se trouvait un petit oratoire dédié à Marie par la famille Labre, ils rencontrent tout auprès Jacques-Joseph qui se promenait paisiblement en soutane et récitant son bréviaire. On peut se figurer quelle rage excita cette vue dans ces esprits farouches. Le commandant lui-même s'élance vers le pauvre prêtre, et lui assène un violent coup de sabre sur la tête. La victime tombe et se blesse la figure contre un caillou : mais comme si le tranchant de l'arme eût été émoussé, il n'avait pas même entamé la peau. A l'instant Jacques se relève, ramasse tranquillement son bréviaire et son chapeau, et s'incline pour saluer son bourreau, sans ressentir aucune douleur du coup meurtrier qu'il avait reçu.

Le général, frappé de stupeur, avoue qu'il ne comprend rien à ce prodige, connaissant la force de son bras et la trempe de son arme, ayant frappé, disait-il, de manière à fendre une tête de fer. On lui apprend alors que ce prêtre est le frère du Pèlerin mort à Rome, qui était peu auparavant le sujet de leurs moqueries. « Je comprends tout maintenant, s'écria-t-il, et le doigt de Dieu est ici. » Aussitôt il donne un sauf-conduit et une escorte à M. l'abbé, et fait sur-le-champ proclamer un ordre du jour, portant défense à tous ses soldats d'entrer dans l'église, et de nuire en rien aux personnes et aux choses dans toute l'étendue de la commune. C'est ainsi que l'église fut providentiellement préservée de la profanation, et la paroisse du pillage. Non content de cela, le commandant, inquiet du résultat de ce qu'il nommait sa vivacité, vint plusieurs fois visiter Jacques-Joseph, l'interrogeant sur ce qu'il avait éprouvé du terrible coup, et celui-ci chaque fois lui répondait qu'il n'avait ressenti et ne ressentait pas la moindre douleur Aussi ce militaire, non moins attendri qu'étonné, allait répétant partout que le Tout-Puissant seul avait pu garantir cette tête de la vigueur de son bras.

Cet événement laissa de profondes traces dans la mémoire des habitants de tout le canton. Il ne contribua pas peu à procurer à la patrie du Bienheureux une sorte d'exemption de toutes les mesures révolutionnaires, et entre autres, comme nous l'avons dit plus haut, à la soustraire au schisme officiel et à l'intrusion des prêtres assermentés. Quant à Jacques-Joseph, nous ne savons plus rien sur son compte, si ce n'est qu'il mourut le 10 février 1806, deux ans après sa mère.

2° Marie-Anne-Josèphe, née en mai 1752, résida chez le précédent, pendant son vicariat, et rentra dans la maison paternelle avec lui. En 1790, elle épousa un ouvrier nommé Bernardin Massemin, d'Aperluques près de Calais, et y mourut en 1796, en laissant plusieurs enfants.

3° Marie-Ursule ne quitta point ses parents, leur ferma les yeux, et mourut en 1812, sans avoir été mariée : elle avait voulu se faire religieuse, mais en avait été empêchée par le défaut de dot.

4° Elisabeth ne se maria point non plus, et demeura dans sa famille jusqu'au temps de l'émigration. Alors elle se dévoua pour accompagner ses frères Louis et Célestin, ainsi que ses oncles Vincent, forcés de s'expatrier. Elle rentra en France en 1800, et vécut à Amettes jusqu'à sa mort arrivée le 2 février 1837.

5° Célestin, dont le tempérament d'abord frêle l'empêcha de se livrer au travail ou à l'étude jusqu'en 1788 qu'on le crut pulmonique, se fortifia cependant assez pour émigrer en 1793, rentrer en 1799 et vivre jusqu'au 16 juin 1832.

6° François-Joseph, né en 1762, n'eut pas le même sort, car il décéda en avril 1785, âgé de 22 ans, dans la maison paternelle, d'où il n'était pas sorti, étant resté célibataire comme Célestin.

7° Louis-Vincent Labre, né le 4 décembre 1763, fut après son frère, le B. Benoît,

le personnage le plus remarquable de la famille, et fournit une carrière qui ne fut pas sans distinction. Comme ses études avaient été retardées et interrompues par suite de quelque gêne qui obligea le père à employer les bras de tous ses enfants, il n'était entré qu'en avril 1785, au séminaire de Laon à Paris pour y faire ses humanités; il y reçut la tonsure et y termina son cours de rhétorique en 1789. Il lui fallait encore quatre ou cinq ans pour les études de philosophie et de théologie, durant lesquels il reçut les ordres mineurs et les premiers ordres sacrés. Mais il résulta de ce retard que la révolution, avec ses terreurs, le surprit avant d'avoir le caractère sacerdotal. Ne voulant pas le recevoir de quelque intrus, il alla se faire ordonner prêtre à Ypres en 1791, résida quelque temps à Alost en Flandre, et revint à Paris, où il demeura jusqu'après les massacres des 2 et 3 septembre.

L'immense réputation de son frère Benoît parcourait l'Europe depuis dix ans, et attachait un prestige de sainteté au nom de Labre, qui fut pour Louis une véritable fortune; car s'étant rencontré en émigration avec la famille polonaise des princes Galitzin, il se vit recherché par elle et adopté comme chapelain ou directeur spirituel pour la vie. On dit même qu'une princesse de cette maison ayant désiré visiter Paris à une époque où les prêtres étaient encore proscrits, et ayant obtenu cette permission du gouvernement par des considérations politiques, avec un sauf-conduit pour elle et son aumônier, l'abbé Labre promena dans cette capitale étonnée un habit prohibé par l'impiété régnante. Quoi qu'il en soit, un fait certain, c'est que la considération qu'il obtint dans cette opulente famille, le rendit le promoteur et le distributeur de leurs abondantes largesses envers les prêtres exilés, et spécialement envers ceux des diocèses de Boulogne et d'Amiens, qui durent ainsi une assistance efficace à la mémoire, ou plutôt à la protection de leur saint compatriote.

L'abbé Louis Labre continua de leur rendre de nombreux services, lorsqu'il accompagna ses hôtes à Dresde, où il vit Monsieur, comte de Provence (Louis XVIII). Il suivit ensuite la princesse Galitzin à Pétersbourg, y propagea l'étude de la langue française, visita l'Angleterre avec cette même princesse, et revint en France avec elle en 1805, époque de paix entre ce pays et la Russie. Dans ce voyage, il voulut revoir Amettes et ceux de sa famille qui vivaient encore; savoir : l'abbé Jacques, Ursule, Elisabeth, Célestin et Augustin. Ce fut une grande joie dans le pays, et l'on attacha un grand prix aux souvenirs qu'il distribua; les images du Sacré-Cœur entre autres contribuèrent à y entretenir cette dévotion. Il alla ensuite rejoindre la princesse à Paris, où ils séjournèrent quelque temps; puis ils se rendirent à Rome, où la tombe de son frère et la vénération dont il était l'objet, durent exciter en lui de bien vives émotions. De retour à Pétersbourg, il y mourut l'année suivante, laissant sa mémoire en grande recommandation parmi les catholiques.

8° Julie-Françoise, née en 1766, désirait se faire religieuse avec sa sœur Marie-Ursule : mais empêchée par les nécessités de la famille, elle tomba malade dans l'été de 1788 *b*, quoique la plus robuste des quatre sœurs existantes, et après avoir langui pendant six mois, elle mourut le 8 décembre suivant, âgée seulement de vingt-deux ans, mais mûre pour le ciel, où ses beaux sentiments durent la réunir à son frère Benoît.

9° Enfin Augustin, née le 3 mars 1768, filleul du Bienheureux et de sa sœur Elisabeth, se destina d'abord à l'état ecclésiastique, comme Jacques et Louis, étudia au séminaire de Laon avec celui-ci, qu'il suivait d'une classe seulement en arrière, quoique plus jeune de quatre ans. Néanmoins son âge ne lui permit point de le suivre aux ordinations, en sorte que les troubles révolutionnaires vinrent briser sa carrière. Il fut le seul des fils qui se maria, et il s'établit à Valhuon [1], entre Pernes et Saint-Pol. Resté le dernier survivant de toute la famille, il devint possesseur de la maison

paternelle, vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-huit ans, et mourut le 18 mai 1855, laissant deux filles établies, mais aucun enfant mâle.

Par cet exposé, l'on voit qu'aux trois ou quatre prêtres que nous avons déjà comptés dans la parenté du Bienheureux, il faut ajouter deux de ses frères, et que probablement il y en aurait eu davantage sans les évènements.

a Le 21 octobre 1783, M. Vincent curé d'Œuf écrivait à M. Marconi : « Morbus eorum filii Jacobi sacerdotis valdè remissus est, nec temere omnino judicaret quis, si hujus, infirmitatis longo temporis intervallo protractæ relaxationem precibus tuis fratrisque Benedicti intercessioni deputet, cum fere subitanea extiterit, meliusque de uno die ad alterum multo se habuerit infirmus. » Et Jacques lui-même le 27 mai 1784. « Ego imprimis tibi maximas ago gratias, quod tanto valetudinis meæ teneаris desiderio. Deo sit honor, gloria et gratiarum actio; valeo bene nunc, speroque, favente Dei beneficentia, in dies melius valiturum. Ego quoque maxima perfunderer lætitia, si te Romam adire mihi liceret ; quam libenter in amplexibus tuis inhærerem, et cari fratris mei Benedicti sepulchrum lacrymis rigarem meis ! Verum hæc vana sunt prorsus; omnia votis nostris obsistunt. »

b Sur Julie-Françoise, son frère Louis-Vincent Labre écrivait, le 12 janvier 1789, à M. Marconi, du séminaire de Laon, n'étant encore que tonsuré : « Mon père, quoique âgé de soixante-dix ans, et ma mère, de soixante, jouissent encore l'un et l'autre d'une parfaite santé ; mais ils ont eu la douleur, le 8 octobre dernier, de perdre la plus jeune de leurs filles, qui paraissait la mieux portante de mes quatre sœurs. Nous devons en bénir la divine Providence, qui en a ainsi disposé pour sa plus grande gloire. Cette sœur chérie a supporté une maladie de six mois avec la plus grande résignation, et à rendu son âme à Dieu dans les plus beaux sentiments. » Il disait de son frère Célestin : « Je recommande à vos saints sacrifices mon frère cadet, nommé Célestin, le seul qui reste maintenant à la maison paternelle. Il se sent attaqué de la poitrine, et il est languissant depuis un an, au point de ne pouvoir rien faire. Voilà que de quinze enfants nous ne sommes plus que sept, quatre garçons et trois filles. »

Note 4.

Le second mariage d'Anne-Théodore Hazemberque, veuve Grandsir, avec Jacques-François Vincent, d'Amettes, produisit l'alliance des Labre avec les Vincent, puisque les sept enfants de ce second lit maternel furent les frères utérins d'Anne-Barbe, mère de Benoît. Cette famille Vincent était bien digne de s'allier avec la sienne, et lui donna également des oncles pleins de vertu, dont trois se consacrèrent à Dieu dans l'état ecclésiastique, sans compter leur frère du premier lit paternel, le P. Carme Vincent de Saint-Antoine. Une maison où ne règne pas la religion ne devient pas une pépinière de prêtres ; car c'est par les fruits que l'on connait la valeur de l'arbre. De ces trois frères, que nous voyons figurer dans l'histoire du Bienheureux, et qui tous furent appelés à rendre témoignage aux vertus de leur neveu après sa mort, puis à la vérité de l'Evangile dans la période des persécutions, l'un surtout parvint à une haute perfection et s'acquit même durant sa vie le renom de sainteté. Voici leurs noms, leurs emplois, et pour ce dernier une courte notice de sa vie, plus intimement liée avec celle de Benoît :

1° Bonaventure-Joseph Vincent, né en 1735, ayant été ordonné prêtre, professa d'abord et remplit longtemps les fonctions de préfet dans le séminaire d'Hénin, à Douai, et devint plus tard curé d'Œuf [1], où il se trouvait à la mort de Benoît, et d'où il entretint une correspondance suivie avec Rome au sujet de son neveu. Le régime de la terreur le chassa de France en 1793, et il mourut sur la terre d'exil.

2° François-Henri Vincent, né en 1733 ou 34, fut après son ordination chapelain ou desservant de Ferfay [1], et ayant obtenu un canonicat dans le chapitre seigneurial et collégial de Notre-Dame de Wallincourt, bourg situé à trois lieues et dans le diocèse de Cambrai, il en devint par la suite le doyen. Après la mort de son neveu, il eut également une grande part aux informations qui eurent lieu, et fit même des recherches sur l'enfance de Benoît, qu'il publia sous la forme de mémoires. Banni comme son frère, il mourut en Allemagne pendant l'émigration.

3° Jacques-Joseph Vincent, l'aîné du second lit, né en 1731, montra dès son enfance un cœur docile, un caractère aimable et facile, avec une intelligence précoce, qui détermina son père à lui faire commencer l'étude du latin auprès du vicaire d'Amettes. Il passa ensuite au collége d'Aire [1], où il sut sans affectation se dérober aux jeux et aux divertissements de son âge, pour aller où son cœur l'appelait, c'est-à-dire dans une église isolée, s'entretenir avec Jésus-Christ. Si par hasard il se promenait avec deux ou trois camarades choisis, sa parole grave et douce en même temps laissait entrevoir toutes les richesses de sa belle âme. La pensée de son humilité les rendait tous fiers des succès qu'il devait à son application, et plus encore à la ferveur de ses prières, et en général ses condisciples se souvinrent toujours de sa douceur et de sa bonté, aussi bien que de ses talents plus qu'ordinaires.

Vers la fin de son cours d'humanités, il se crut appelé à entrer dans l'ordre des Franciscains, et s'y disposa par les austérités et par l'amour pratique de la pauvreté. Cependant il voulut examiner encore avant de s'en ouvrir à ses parents, qui l'envoyèrent à Douai suivre le cours de philosophie du collége de Saint-Vaast. Il y brilla comme à Aire, et il étonna ses camarades par la solidité de son jugement. Néanmoins à ses yeux ce stage n'était qu'une préparation à son entrée en religion, et il ne connut plus d'autre occupation que la prière, la retraite et l'étude. Son cours n'était pas achevé, que, persuadé de sa vocation, il revint en faire part à son père : mais au lieu du consentement qu'il avait espéré, on lui intima l'ordre de se rendre au séminaire; et comme il manifesta quelque hésitation, on l'assujettit aux travaux les plus durs de la campagne. Au bout de quatre mois d'épreuve, sur les représentations du curé de Bourecq [1], son oncle maternel, il consentit à entrer au séminaire, en conservant toujours l'espoir de devenir disciple de saint François. Il y reçut les ordres jusqu'au diaconat exclusivement, et après avoir achevé sa théologie, il revint à Amettes attendre l'âge de la prêtrise. C'est alors qu'il s'occupa beaucoup de son neveu Benoît-Joseph Labre qui avait une sixaine d'années.

En 1754, J. J. Vincent retourna au séminaire pour être ordonné prêtre, et préférant l'obéissance à ses inclinations, il reçut immédiatement l'administration de deux paroisses près de Béthune, Lapugnoy et Labeuvrière, dont le curé, vieillard infirme, ne pouvait plus soutenir le fardeau. Son premier soin fut de connaître le troupeau qui lui était confié, et de réparer l'église qu'il trouva dans le plus triste état; heureux d'imiter en cela saint François, il se fit manœuvre et maçon à Lapugnoy, pour aider, joyeux et content, après ses fonctions et ses dévotions, les ouvriers qui s'étonnaient de sa force et de son ardeur; « il voulait, disait-il, gagner sa journée comme un autre; » mais le fait est qu'outre son travail, il y consacrait encore son revenu. Les instructions du dimanche, les catéchismes, la visite des malades, l'assistance des mourants, l'assiduité au confessionnal, rien n'était négligé. Il devint bientôt le conseil de tous les paroissiens, le pacificateur de toutes les querelles, l'arbitre de toutes les contestations. Il avait une onction particulière pour toucher le cœur des jeunes gens, et bon nombre des deux sexes se décidèrent à quitter le monde pour s'ensevelir dans les cloîtres. Et avec tant d'occupations, il trouvait encore le temps d'enseigner les éléments du latin aux enfants les plus pieux.

Au bout de deux ans, il fut nommé desservant de Conteville [1], vicariat forain de Wavrans, où il eut de nouveau son neveu sous sa direction pendant quelque temps. Là, plus maître de lui-même, il put se livrer à tous les genres de mortification, qu'il dérobait même aux soupçons par son air affable et prévenant. Il cachait bien aussi ses aumônes excessives; mais elles ne purent rester longtemps secrètes, parce que plusieurs fois ses parents furent obligés de venir à son secours. Il donnait jusqu'aux meubles de sa maison, et en moins d'un an le mobilier que lui avait fourni sa famille

et qu'il n'aurait pas usé durant sa vie, avait passé dans la chaumière du pauvre. Ce mobilier, plusieurs fois renouvelé ensuite, avait encore disparu à la mort de son père, et, après le décès de sa mère, ses créanciers prirent sa part d'héritage, en acquit de ses dettes uniquement contractées par sa bienfaisance. Il n'avait rien à lui, et quand il se présentait quelque nécessiteux à soulager, il donnait tout, jusqu'à la paillasse de son lit, jusqu'à la chaussure de ses pieds.

Monseigneur de Pressy, bien informé des prodigalités charitables de M. Vincent, voulut le mettre dans une position plus aisée, et le nomma curé de Lespesses[1], où il devait trouver une riche prébende et très-peu de pauvres. La désolation fut grande à Conteville, et le bon prêtre ne fut pas moins affligé de quitter ses enfants; mais il déposa sa douleur au pied de la croix et partit avant l'aurore, seul, à pied, sans bruit, de peur d'occasionner une scène pénible. Il arrive à Lespesses, porteur de tout son avoir, un bâton, son bréviaire et sa soutane. Sa réputation l'avait précédé, et les pauvres des paroisses voisines affluèrent bientôt à son presbytère, abusant même de son intarissable charité. Combien de fois ne le vit-on pas, renouvelant l'exemple de saint Jean Cantien, rentrer dans l'ombre, le long des haies, et furtivement comme un malfaiteur, jambes et pieds nus, parce qu'il avait donné bas et souliers à des indigents venus à sa rencontre! Combien d'aumônes sollicitées auprès des riches venaient sauver du désespoir, à plusieurs lieues à la ronde, des infortunés qui n'osaient faire connaître leur misère qu'à lui seul! Il demandait rarement de vive voix; mais plus d'un millier de lettres allèrent, successivement et de tout côté, implorer la pitié de ses anciens amis en faveur des pauvres, ou solliciter l'entrée gratuite des communautés pour des postulants sans dot. Toutefois il ne demandait ainsi que quand il ne lui restait plus rien, car il donnait tous les revenus de son bénéfice, sans en réserver la moindre partie, et se contentant pour lui-même du produit d'un jardin qu'il cultivait de ses propres mains. Et l'on ne sera pas étonné que cela ait pu lui suffire, en sachant qu'il ne mangeait qu'une fois le jour, ayant l'eau pour unique boisson, et que son repas consistait en un morceau de pain, auquel il ajoutait, les jours de gala, un navet cuit sous la cendre. C'était la mortification qui se faisait l'auxiliaire de la charité.

L'une et l'autre avait sa source dans un cœur qui aurait voulu embrasser l'univers, si ses bras avaient eu assez d'étendue, et qui brûlait d'autant de zèle pour la gloire de Dieu que pour le bien du prochain. Sa prière était continuelle; il restait presque toute la nuit agenouillé au pied de l'autel; souvent, prosterné la face contre terre, il arrosait le pavé de ses larmes. Les quelques instants qu'il accordait au sommeil, il les passait fréquemment dans un réduit sale et obscur sous le clocher. C'est là que le découvrirent plusieurs fois des paroissiens curieux de savoir ce que faisait leur curé dans l'église. On raconte un trait assez original de son dévoûment à l'honneur des saints. Il avait réuni un grand nombre de leurs statues en pierre et en bois, plus ou moins mutilées ou défigurées, qui se voient encore aujourd'hui, dit-on, dans la sacristie et sous les voûtes de ce qui subsiste de l'ancienne église de Lespesses. C'est que, quand il visitait les églises du voisinage, s'il y voyait une statue négligée, il se la procurait par un moyen ou par un autre, quand même il eût fallu l'acheter, et il la chargeait lui-même sur ses épaules pour la rapporter chez lui. Ses bons villageois le voyant passer ployé quelquefois sous le faix, accouraient l'aider en disant : « Voilà notre saint qui nous apporte un nouveau saint. »

La révolution le surprit sans l'abattre. A l'âge de soixante-cinq ans, il prit le chemin de l'exil avec ses frères et ses confrères voisins, qui lui fournirent les vêtements indispensables et un peu d'argent pour le voyage. Arrivé dans la Zélande, Pays-Bas catholique, il fut bientôt connu comme l'oncle de B. J. Labre, dont la renommée avait publié les vertus et les miracles. C'était à qui viendrait lui offrir un

asile et toutes les choses nécessaires à la vie. Plus mortifié, s'il est possible, dans l'exil que dans sa patrie, il ne retenait pour lui que ce qui était indispensable, afin de ne pas mourir d'inanition, et distribuait aux autres confesseurs de la foi, surtout aux Artésiens qu'il connaissait mieux, tous les secours qu'on lui prodiguait. Mais malheureusement pour les autres et heureusement pour lui, il était arrivé au terme de sa course, et il avait fini sa tâche. Les fatigues d'un long voyage avaient achevé d'épuiser un tempérament autrefois si robuste, mais depuis longtemps délabré par les austérités de tout genre. Il s'endormit dans le Seigneur à Middelbourg, le 17 avril 1794. Sa mort fut pleurée ici-bas; mais elle fut sans doute un sujet de joie pour les Anges, quand ils virent l'âme du bienheureux Benoît se réunir pour l'éternité à l'âme de son second instituteur et son principal modèle.

L'abbé Louis Labre remplaça son oncle, comme nous l'avons dit dans la note précédente, dans les services qu'il rendait aux victimes de la tourmente révolutionnaire. En tout, voilà bien huit à neuf prêtres unis au Bienheureux par les deux premiers degrés de parenté ou d'affinité. Mais ce qui est encore plus remarquable, c'est qu'aucun de ceux qui eurent à traverser les mauvais jours, ni frère, ni oncle, ne dévia du sentier du devoir. L'abbé Marconi assurait dans ses dépositions, d'après des preuves recueillies dans les informations prises pour l'histoire de son pénitent, que toute la parenté de celui-ci s'était conduite sagement dans la révolution française et avait montré son ferme attachement à la foi catholique; plusieurs ayant préféré au schisme l'exil et le bannissement. L'abbé Louis lui disait avec assurance, dans une lettre datée de l'étranger, que, grâce à Dieu, nul de sa famille n'avait manqué à ses devoirs par rapport à la religion, parce que si quelqu'un s'en fût écarté, c'eût été un scandale universel dans la province, et il alléguait en preuve qu'il avait avec lui ses oncles Vincent, qui l'avaient suivi, malgré leur âge avancé.

Note 5.

Agebat senem moribus, annis puer; expers lasciviæ puerilis, quietus et subditus in omni mansuetudine; non impatiens magisterii, non fugitans disciplinæ, non lectionis fastidiosus, non ludorum appetens. (*S. Bern. in vita S. Malachiæ.*)

Et ejus quidem pueritia sic erat. Porro adolescentiam simili transivit simplicitate et puritate, nisi quod crescente ætate, crescebat simul illi sapientia et gratia apud Deum et homines. Ipse Rector, ipse Regula fratrum. Legebant in vita ejus quomodo conversarentur, et ipse ante illos præibat in justitia et sanctitate coram Deo; nisi quod præter instituta communia, multa singulariter faciebat, in quibus potius præibat omnes, et aliorum nemo poterat ad tam ardua sequi. (*Ibid.*)

Sit gratiæ omne quod ante laborem fuit; licet Deus præscius futurorum, et Hieremiam sanctificet in utero, et Joannem in alvo matris faciat exsultare. Ad ea venio quæ post duodecimum annum sudore proprio elegit, arripuit, tenuit, cœpit, implevit. (*S. Hiéron. Epist.* 15.)

Gustato spiritu, desipit omnis caro. (*S. Grég.* 9 *hom.*)

Bonæ mentis est, ibi peccatum metuere, ubi peccatum non est. (*Ibid.*)

Note 6.

Mgr François-Joseph-Gaston de Partz de Pressy, né le 23 septembre 1712, au château d'Esquirre en Artois et dans le diocèse même de Boulogne, en fut nommé évêque en 1742, après avoir été bien jeune encore grand-vicaire de Mgr de Devize,

son prédécesseur. Il gouverna cet important diocèse pendant quarante-sept ans d'un laborieux épiscopat. Son zèle s'était déployé en une quantité d'institutions pieuses et utiles au salut de ses ouailles, telles que l'adoration perpétuelle du Saint-Sacrement, la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, la rénovation annuelle et publique des vœux du Baptême, la fondation de Rosières dans beaucoup de paroisses, la création d'un petit séminaire à ses frais, etc. Ses talents et ses connaissances brillèrent dans les deux assemblées du clergé de France en 1745 et 1760, dans cette dernière surtout dont il fut l'oracle, et où la justesse et la solidité de son esprit maintint l'union parmi les évêques ses collègues. Nul ne gémissait autant que lui sur les ravages du philosophisme qui travaillait si activement à saper la religion; lui-même, il avait combattu cette prétendue philosophie dans une foule d'instructions pastorales, dont les principales sont autant de dissertations théologiques sur l'accord de la foi et de la raison dans les mystères, et qui sont restées comme des armes de la meilleure trempe, pour défendre la foi en France.

Ses vertus privées étaient en harmonie avec ses qualités épiscopales. On en rapporte deux traits qui suffisent pour faire connaître l'homme. En Artois, les enfants, avant d'aller au lit, demandent à genoux la bénédiction de leurs pères et mères. Mgr de Pressy, tout évêque qu'il était, et évêque du lieu, ne se dispensait point de cet usage, toutes les fois qu'il était réuni avec le marquis d'Esquirre son père, et (chose également admirable), celui-ci réciproquement, lorsque son fils partait, se mettait à genoux pour recevoir la bénédiction de son pasteur. La bonté bien connue de Mgr de Pressy ne le préserva pas toujours de la haine et des inimitiés. Le 14 juin 1759, il fut l'objet d'une tentative d'assassinat par un homme qu'il avait exclu des ordres sacrés à cause de son indignité; mais le coup fut en partie détourné par un soldat qui s'en aperçut, le couteau se brisa, et la blessure ne fut point dangereuse; il fit ensuite les démarches les plus actives pour sauver son assassin, et assigna une pension à sa mère.

Comme le lieu de sa naissance, résidence habituelle de sa famille, n'est qu'à une dizaine de lieues au couchant d'Amettes, et à peu près autant au nord d'Erin, il était conséquemment compatriote du vénérable Labre; c'est ce prélat qui lui administra la confirmation et qui lui donna plus tard le conseil dont le récit viendra en son temps; c'est lui qui fit faire les premières enquêtes sur sa jeunesse pour sa biographie, lorsqu'il fut averti de sa mort précieuse, et qui présida ensuite aux informations juridiques pour la procédure ordinaire, sur la réputation de sainteté de son diocésain; c'est lui qui sollicita le plus vivement sa béatification à Rome, qui le premier loua tout haut dans ses mandements les vertus du jeune et pauvre pèlerin, et qui interpréta sa destinée comme un dessein formel de la Providence, pour opposer son exemple au débordement d'incrédulité et de maximes corrompues dont il voyait inonder la France. Il l'avait donc vu, pendant son épiscopat, naître, grandir, courir dans la carrière et arriver au seuil de la béatitude éternelle: et que ne se promettait-il pas pour le bien des âmes de l'éclat que donnerait aux œuvres de ce vénérable pauvre, la déclaration de l'Eglise qui l'inscrirait au nombre des Bienheureux! Mais Dieu, qui voulut lui épargner le spectacle des maux dont il avait été en quelque sorte le prophète, l'appela au sein de son éternité, le 8 octobre 1789, avant que la révolution eût justifié ses pronostics.

On pourra juger de l'importance qu'il mettait à la cause du Bienheureux, par les deux extraits suivants. Les vicaires capitulaires disaient dans leur mandement nécrologique aux fidèles du diocèse : « C'est le zèle du salut de vos âmes qui lui a causé tant de joie, en apprenant qu'un de ces diocésains était mort à Rome en odeur de sainteté, et que Dieu opérait par son intercession des miracles aussi éclatants qu'in-

contestables. Avec quel empressement ne se hâta-t-il point de l'annoncer à tout son diocèse, et de vous le proposer comme un nouveau modèle à imiter et un nouveau protecteur auprès de Dieu ! Quel intérêt ne prenait-il point à la gloire du Serviteur de Dieu ! Ah ! N. T. C. F., quelle eût été sa consolation, s'il l'avait vu placé au nombre des Bienheureux, à qui l'Eglise permet de rendre des honneurs et un culte publics, ainsi qu'il en avait l'espérance, si des formalités rigoureuses, et dont nous devons respecter la marche lente, mais sûre, ne s'y fussent opposées ! »

Et l'orateur qui prononça l'oraison funèbre de ce bon évêque devant son successeur, Mgr Jean-Réné Asseline, adressait au Bienheureux Benoît cette apostrophe éloquente : « Et vous, humble Serviteur de Dieu, Pauvre de Jésus-Christ, qui ferez à jamais la gloire de ce diocèse, vous qui avez caché sous la plus vile apparence les plus riches trésors de vertus et de grâces ; vous qui semblez n'être né dans ce prétendu siècle de lumières, siècle de présomption et d'orgueil, que pour confondre la sagesse du monde, et pour donner aux hommes un exemple frappant de cette folie de la croix, qui est la force et la puissance de Dieu, avec quelle confiance le pieux Prélat s'adressait à vous ! Quelle joie, quelle consolation votre mort précieuse porta dans son cœur ! Il la regardait, MM., comme une des plus grandes bénédictions que Dieu eût accordées à son épiscopat. On le vit reprendre à cette époque une nouvelle vigueur ; on le vit redoubler d'estime pour les vertus abjectes que l'humble Serviteur de Dieu avait portées à un si haut degré, et ses grands exemples servirent à nourrir et animer encore la ferveur du pieux Evêque. Dieu lui ménageait sans doute ces derniers encouragements pour perfectionner sa vertu et mettre le comble à ses mérites. »

Note 7.

Ducasse parait être une corruption du mot dédicace. C'est ce qu'on nomme kermesse, apport et vogue dans d'autres provinces. Ce sont des réunions dans les villages à l'occasion des fêtes locales. Elles ont eu la dévotion pour origine ; on accourait d'assez loin pour honorer et invoquer le Saint, patron de chaque endroit, ou le jour anniversaire de la consécration de son église. Peu à peu le plaisir vint se mêler à la piété ; l'intérêt mercantile se mit de la partie : les divertissements et les marchands affluèrent, et firent bientôt oublier le motif premier du concours, de sorte qu'en beaucoup de lieux la fête religieuse a disparu, ou bien a été transférée à un autre jour ; mais la foire ou le marché, mais le rendez-vous des jeux, sinon de la débauche, continue seul à rassembler la multitude. On l'invite à grand fracas par des programmes ronflants et par des affiches cubitales ; on proclame d'avance et à la ronde les spectacles les plus attrayants : en France, les jeux de bague, les chevaux de frise, les ménageries, les bals et je ne sais quelles autres farces séduisantes pour les curiosités grossières ; en Italie, les *tombola* (tirage de loto à primes), les courses de chevaux, etc. ; ailleurs, mille autres fadaises sont mises en œuvres pour aiguiser l'appétit du plaisir, bien entendu que les dieux Momus et Bacchus sont partout les saints du jour. Et voilà ce qu'une morale relâchée tendrait à légitimer, et à substituer à la religion de nos ancêtres, sous le prétexte que rien de tout cela n'est mauvais en soi-même, et qu'il faut bien distinguer le conseil du prétexte.

Note 8.

Les sermons du P. Lejeune ayant exercé une si grande influence sur la vocation de Benoît, nous donnons ici une notice de ce missionnaire, tirée de deux diction-

naires historiques renommés, afin que nos lecteurs puissent apprécier l'homme et sa doctrine. Cette connaissance deviendra particulièrement nécessaire, quand nous raconterons les événements posthumes, relatifs à la béatification du Serviteur de Dieu. Voici d'abord l'article de l'abbé Ladvocat, édition de 1752. « Lejeune (Jean), célèbre prédicateur missionnaire, et l'un de ces hommes apostoliques et extraordinaires, que la Providence suscite pour le salut des fidèles, naquit à Poligny, en Franche-Comté, en 1592, d'une famille noble et ancienne. Son père était conseiller au parlement de Dole, et Geneviève Collart, sa mère, était aussi de condition. Elle donna à tous ses enfants une éducation sainte, et leur inspira les sentiments les plus purs et les plus tendres de la religion. Elle leur faisait lire sans cesse les œuvres de Louis de Grenade, et les obligeait à laver leurs mains avant de les toucher, marquant par cette pureté extérieure, la disposition intérieure qu'elle voulait qu'ils eussent, pour profiter d'une doctrine si sainte.

Le cardinal de Bérulle étant allé à Dole pour la visite des Carmélites, Jean Lejeune se mit sous sa conduite, et renonça à un canonicat d'Arbois pour entrer dans la congrégation de l'Oratoire. Il y fut reçu en 1614. Le cardinal de Bérulle en conçut une si grande espérance, qu'il voulut lui faire un habit de sa propre main, et lui servir d'infirmier dans une maladie contagieuse. Il le recommanda très-particulièrement à sa congrégation avant que de mourir, et prédit que Dieu se servirait du P. Lejeune pour de grandes choses dans son Eglise. Le pieux fondateur ne se trompa point. Le P. Lejeune se consacra aux missions, et fit, pendant soixante ans, par son zèle et par ses travaux apostoliques, des biens infinis et des conversions sans nombre dans toute la France. Il perdit la vue en prêchant le carême à Rouen, à l'âge de 35 ans; ce qui le fit nommer dans la suite le Père Aveugle.

Cette infirmité ne le contrista point, quoiqu'il fût naturellement vif et impétueux. Il répandait au contraire un air de gaîté dans la conversation. Ayant perdu par une fluxion un de ses yeux, (ce qui le rendait difforme, au lieu qu'auparavant il avait les yeux presque aussi beaux que s'il en eût eu l'usage), il dit en riant à ses amis : « Les borgnes deviennent ordinairement aveugles; pour moi, au contraire, d'aveugle, je suis devenu borgne. » Le P. Lejeune eut d'autres infirmités et de grandes maladies, à cause de ses extrêmes austérités; il fut deux fois taillé de la pierre : on ne le vit jamais laisser échapper aucune parole d'impatience. Les plus grands prélats avaient tant d'estime pour sa vertu, que le cardinal Bichi le servit à table durant tout le cours d'une mission. M. de la Fayette, évêque de Limoges, l'engagea en 1651 à demeurer dans son diocèse. Le P. Lejeune y passa presque tout le reste de sa vie, et y établit les Dames de la Charité dans toutes les villes. Il recommandait à ses coopérateurs dans les missions de faire au peuple, après leurs sermons, un abrégé de la doctrine chrétienne. « Hélas! leur disait-il, si l'on ne connaît pas Jésus-Christ, notre seul et unique médiateur, on est perdu! faites-le donc bien connaître, aimer et servir. » Son humilité était admirable. Les grands seigneurs de la cour, étant arrivés à Rouen à la fin d'un carême, qu'il avait prêché à la place du P. Senault, le prièrent de leur prêcher son plus beau sermon, que toute la ville de Rouen avait admiré : mais il se contenta de leur faire une instruction familière touchant les devoirs des grands, et l'obligation qu'ils ont de veiller sur leurs domestiques.

Le P. Lejeune conduisait les pécheurs selon les règles les plus saines de la morale et de la discipline ecclésiastique; ce qui faisait que leurs conversions étaient solides et persévérantes : sa réputation était si grande, qu'on venait quelquefois de cent lieues pour se mettre sous sa conduite. Il était très-versé dans la théologie, la patrologie et l'Ecriture, et ne pouvait souffrir qu'on détournât aucune parole des livres saints, en un sens profane ou peu convenable à la majesté de nos mystères. Dans sa dernière

maladie, qui fut longue, il reçut souvent la visite des évêques de Limoges et de Lombez. On lui avait permis de dire la messe, quoiqu'il fût aveugle; mais il ne voulut jamais user de cette permission, dans la crainte de commettre quelque irrévérence en célébrant les saints mystères. Il mourut à Limoges le 19 août 1672, à quatre-vingts ans. Après sa mort, il y eut une si grande foule de monde autour de son corps, que l'on fut obligé de faire appuyer le plancher de la salle dans laquelle il était exposé, par crainte d'accident. Il nous reste de lui plusieurs ouvrages, dont les principaux sont dix gros volumes d'excellents sermons; ils sont pleins de belles pensées, substantiels, capables de toucher et de convertir les cœurs les plus endurcis. Les personnes qui ont du talent pour la chaire, et qui n'ont pas la fausse délicatesse de se rebuter de quelques termes inusités et de comparaisons trop populaires, y trouveront un riche fonds de pensées, de sentiments et d'instructions. »

Le jésuite Feller, après avoir donné une notice plus courte, et qui paraît être un abrégé de celle de Ladvocat, s'étend davantage sur l'appréciation des ouvrages du P. Lejeune en disant : « On a de lui *le Missionnaire de l'Oratoire*, ou *Sermons pour l'Avent, le Carême et les fêtes*, en dix gros volumes in-8°, Toulouse 1688, et Paris 1671, édition plus correcte et plus estimée. Ils furent traduits en latin et imprimés à Mayence sous ce titre : *Joannis Jeunii deliciæ Pastorum sive conciones*, in-4°, 1667. Le célèbre Massillon puisa dans l'étude de ce prédicateur, non cette facilité et cette chaleur qui le caractérisent, (ce sont des talents qu'on ne doit qu'à la nature), mais des matériaux pour plusieurs de ses discours. « Ce sermonaire, disait-il, est un excellent répertoire pour un prédicateur, et j'en ai profité. » Le P. Lejeune est simple, touchant, insinuant; on voit qu'il était né avec un génie heureux et une âme sensible. Le recueil de ses sermons, qu'on appelle quelquefois *Sermons du Père aveugle*, est devenu peu commun. C'est par cette lecture que B. J. Labre, mort en odeur de sainteté à Rome, en 1783, s'est senti particulièrement animé à l'exercice des vertus chrétiennes »

Nous ajouterons que la célébrité de B. J. Labre s'est reversée sur les sermons dont il avait fait tant de cas. Malgré leur mérite, ils étaient tombés dans l'oubli, par suite de l'amélioration des formes oratoires et de la délicatesse peut-être exagérée du goût public. Mais à peine eut été révélé l'usage qu'en avait fait le Bienheureux, qu'ils furent réimprimés à Paris, et plusieurs autres fois depuis, et tout récemment chez M. Migne. C'est le cas de dire : *Habent sua fata libelli.*

Après les sermons du P. Lejeune et sur sa recommandation, Benoît dut beaucoup aussi aux œuvres du P. Louis de Grenade. Voici une brève notice de cet auteur, tirée de l'*Encyclopédie catholique :* « Louis de Grenade, né l'an 1505, dans la ville de ce nom en Espagne, mort en 1588, prit l'habit de l'ordre de Saint-Dominique, et l'illustra par ses vertus et par ses écrits. Les rois de Portugal et de Castille le considéraient beaucoup. La reine Catherine, sœur de Charles-Quint, voulut le placer sur le siège de Brague; mais il refusa, et fit nommer à sa place le pieux dom Barthélemi des Martyrs. Les principaux fruits de sa plume sont : la *Guide des pécheurs*, le *Mémorial de la vie chrétienne*, un *Traité de l'oraison*, la *Vie de Jean d'Avila*, et de nombreux *Sermons*. Ces écrits ont été célébrés par saint Charles Borromée, qui y puisait les instructions qu'il faisait à son peuple, et par saint François de Sales, qui ne se lassait point de les étudier et d'en conseiller la lecture. Le pape Grégoire XIII, sous le pontificat duquel le P. de Grenade les composa, témoigna plusieurs fois, « que cet écrivain faisait plus de bien à l'Eglise, que s'il eût rendu la vie aux morts et la vue aux aveugles. » Tous ses ouvrages ont été traduits en diverses langues. »

Note 9.

Notre-Dame de la Trappe était une abbaye de l'ordre de Cîteaux, fondée en 1140 par Rotrou, comte du Perche, dans la Basse-Normandie, à douze kilomètres (nord) de Mortagne, et près de Soligny au diocèse de Séez, actuellement dans le département de l'Orne. Ce monastère où s'était introduit le relâchement, fut réformé en 1662, par D. Armand le Bouthillier de Rancé, qui en était abbé commendataire, et qui après sa conversion s'y retira pour faire pénitence, y rétablit l'étroite observance de Cîteaux, avec addition de constitutions particulières, et y mourut en 1700. Depuis lors il était devenu célèbre par la sévérité de la règle, suivie dans toute sa rigueur. Quand d'autres maisons eurent adopté cette réforme en diverses contrées, elles reçurent aussi le nom de Trappe par extension, et le chef-lieu s'appela, pour le distinguer, la Trappe de Mortagne ou la grande Trappe.

Supprimée et dégradée par la révolution française, cette maison fut restaurée par M. de Lestrange, et rendue à sa destination première de couvent de Cisterciens, en 1815, et depuis 1822 surtout, elle a propagé ses filles en France et ailleurs. Plus tard la réforme de Rancé ayant eu aussi ses adhérents, les Trappistes de France sont divisés en deux congrégations, celle de la primitive observance, dont le chef-lieu est la grande Trappe, et celle de la réforme de Rancé, dont la maison-mère est à Sept-Fonts, depuis que le chemin de fer du Nord a chassé les religieux de N.-D. du Gard au diocèse d'Amiens. La primitive observance a des couvents dans la Grande-Bretagne et dans l'état de Kentucky, tous soumis au vicaire général français, et l'observance de Rancé a aussi plusieurs monastères en diverses parties de la France.

Tous ces moines portent vulgairement le nom de Trappistes, et en les considérant comme un seul corps, malgré de légères différences, aujourd'hui c'est l'ordre monastique le plus florissant de France ou pour mieux dire le seul florissant, ayant remplacé et presque fait oublier Cisterciens, Bernardins et autres branches d'un tronc fameux. Il doit sa prospérité à sa régularité toute primitive et à l'utilité des services qu'il a su rendre à la société, par les défrichements et l'agriculture, comme à Staouéli en Algérie, à l'imitation des premiers moines de l'Occident, dont ils perpétuent ainsi les traditions. Parler de l'austérité toujours soutenue de cet Ordre, ce sera donc exposer les motifs de l'attrait qu'il avait pour Benoît *a*.

Les Trappistes observent un silence absolu, partagent leur temps entre la prière et le travail manuel, se nourrissent de pain grossier et de légumes cuits dans l'eau, couchent sur la dure et ne sont revêtus que d'une robe de bure. Ils doivent avoir toujours devant les yeux l'image de la mort; mais il est faux que, pour se rappeler cette grande vérité, ils se rendent chaque jour à la fosse ouverte et préparée pour recevoir le premier qui subira l'arrêt universel. Les constitutions de Rancé réglementent jusqu'aux moindres mouvements du corps pour toutes les opérations de la journée, en sorte que le Trappiste est constamment sous la camisole de l'obéissance: mais à côté de ces règles minutieuses, il trouve l'exhortation à s'inspirer d'une pensée pieuse, et l'indication de celle qui convient le mieux à ce qu'il fait. De cette sorte, le mécanisme en apparence automatique de ses mouvements, devient au contraire l'exercice de la plus sublime spiritualité.

Un des hommes les plus éloquents de notre siècle a ainsi caractérisé les exemples de moralisation qu'offre au monde entier cet Ordre sévère : « Le silence, dit-il, marche à côté de ces religieux, ou s'ils parlent, quand ils se rencontrent, c'est pour faire abnégation de la parole, en y substituant de simples signes. C'est une école de morale en action, instituée au milieu des plaisirs du monde : elle offre sans cesse des modèles

de pénitence, et de grands exemples de la misère humaine, aux yeux du vice et de la prospérité. Quel spectacle que celui du Trappiste mourant! quelle haute philosophie! quel avertissement pour les hommes! Etendu sur un peu de paille et de cendre, dans le sanctuaire de l'église, ayant ses frères rangés autour de lui, il les appelle à la vertu, tandis que la cloche funèbre sonne sa dernière agonie! Qui ne frémirait en voyant ce religieux qui vécut d'une manière si sainte, douter encore de son salut, à l'approche de ce passage terrible? » La leçon est encore plus frappante, si l'on réfléchit que, sous ces habits de bure, il n'y a pas que des ignorants, comme le suppose le monde; mais on a vu des militaires et des artistes distingués revêtir la coule et le capuchon, et l'on rencontre parmi ces serviteurs de Dieu des hommes aussi éclairés que pieux et modestes, et appartenant à toutes les classes de la société.

« *Extrait du régistre où le Portier de l'abbaye de la Trappe inscrivait les noms des postulants qui se présentaient pour embrasser la réforme de ce monastère.*

B. J. Labre, natif de la paroisse d'Amettes, au diocèse de Boulogne en Artois, âgé de vingt ans environ, s'est présenté pour religieux de chœur le 25 novembre 1767. — Nous, frère Théodore, abbé du monastère de N.-D. de la Trappe de l'étroite observance de l'ordre de Cîteaux, dans le diocèse de Séez, attestons à qui il appartiendra que l'extrait ci-dessus est pris exactement du registre, où le Religieux portier chargé de recevoir les étrangers, inscrit les noms des postulants qui se présentent pour être compagnons de notre pénitence. Nous attestons en même temps qu'aucun de nos solitaires n'a connaissance de ce que peut avoir dit et fait le vén. B. J. Labre pendant son séjour à la Trappe, qui ne peut avoir été que très-court, pour avoir été renvoyé par défaut d'âge compétent. En foi de quoi....

Abbaye de la Trappe, 7 décembre 1783. Frère Théodore.

Note 10.

Dans les contrées septentrionales de la France, on appelait doyen de chrétienté, celui des curés d'un district, qui avait sur les autres une espèce de supériorité ou de surveillance : mais ce titre n'était point attaché à une paroisse fixe, et s'accordait ou à l'âge, ou au mérite, en sorte qu'il pouvait passer successivement d'une cure à l'autre, selon les circonstances et les personnes. Ce titre a disparu depuis que les doyennés sont attachés à certaines cures. On donnait par une expression analogue, aux registres de baptême, le nom de registres de catholicité, comme renfermant le titre authentique de catholicisme, et la preuve légale qu'on était né et régénéré dans le sein de l'Eglise catholique.

Note 11.

Tout ce que nous avons raconté du séjour de Benoît à Erin, se trouve implicitement contenu dans une lettre écrite quelque temps après sa mort à l'abbé Marconi, son dernier confesseur qui fut son premier biographe, par la princesse de Croï, dame suzeraine de ce village. Elle nous a paru assez curieuse pour être conservée et mise sous les yeux de nos lecteurs. Nous avons conservé minutieusement l'orthographe, l'accentuation et la ponctuation de l'original de cette lettre.

« Chateau d'Erin, le 26 octobre 1784.

» Depuis l'événement, Monsieur, de la mort du Bienheureux (*sic*) Benoît-Joseph Labre, j'étois dans le dessein d'ériger en sa mémoire une chapelle de la chambre où le serviteur de Dieu a commencé à donner dans sa jeunesse l'éxemple des plus rares vertus et d'une bienfaisance qui pouvoit déjà passer pour un prodige dans un enfant de son âge. Il étoit alors sous les yeux de son Oncle, respéctable curé de ma terre d'Erin que j'habite, où il fesoit le bonheur de sa famille, non moins récommandable

par la ferveur soutenüe d'une conduite et d'une piété éxemplaires : Mais pour éxécuter mon dessein j'attendais l'arrivée de mon évêque ; Monseigneur de Boulogne; afin d'obtenir l'autorisation qu'il a bien voulu m'accorder.

» Dans cette conjoncture, j'ai recours à vous, Monsieur, avec une entière confiance, pour vous prier de seconder mes vües et je regarderois comme une grace à laquelle je serois très sensible, si vous vouliez bien m'envoyer une rélique de l'admirable serviteur de Dieu et une des gravures les plus ressemblantes de son portrait.

» Je fais disposer des-aprésent une châsse digne de renférmer ce trésor qui sera d'autant plus précieux pour mes Vassaux qu'il leur rappellera éternellement un modéle de vertu et de piété dont ils ont eu le bonheur de jouir pendant dix ou 12 années consécutives [a].

» Je dois cette preuve de mon dévouement à mon digne Curé son Oncle, que nous avons malheureusement pérdu victime de son zéle et de sa charité dans une affreuse épidémie qui a ravagé une partie de mon village il y a environ 17. a 18. ans; je la dois au Bienheureux (*sic*) Labre dont je pressentois la fin glorieuse lorsque je l'appelois d'avance, mon petit Curé : je la dois enfin à tous mes vassaux qui ont des droits à son intércéssion, n'ayant jamais eû pour lui que le réspèct et les égards que dès ses premiers ans ses belles actions et sa raison précoce les forcoient a lui rendre.

» J'espère, Monsieur, qu'en excusant la prière que je vous fais, vous serez aussi touché de son motif que de la confiance avec laquelle j'en attends de votre part les éffets; je ne cesserai d'y être sensible, réconnaissante et vous ne serez pas oublié dans nos prières toutes les fois que nous honorerons ici vôtre admirable pénitent.

» J'âi l'honneur d'être avec toute la vénération et l'attachement dûs a votre caractère, Monsieur, votre très humble et très obéissante sérvante.

» Princesse de Croy de Mollembais, née marquise de Trazegnies. »

NOTA. Réception de la relique fut accusée en italien de la part de la Princesse par un M. Coz-Dordan, qui dit se trouver en ce moment chez elle et qui parle comme ayant eu déjà quelque relation avec l'abbé Marconi.

[a] Il faut croire que cette Dame comprend dans cette période les années qui suivirent le départ d'Erin jusqu'au départ définitif, parce qu'Amettes n'en est pas éloigné et encore moins Conteville, ou qu'elle suppose l'entrée de Bènoît chez son oncle à l'âge de six ou sept ans.

Note 12.

Gilles, devenu, en 1298, abbé de Saint-Bertin, ce célèbre monastère de Sithiu, à Saint-Omer, permit l'année suivante au sire de Sainte-Aldegonde de bâtir une chartreuse dans la vallée de ce nom, mais sur des terres dépendant de l'abbaye; et elle reçut son nom vulgaire du village voisin de Longuenesse [a].

La chartreuse de Neuville, dite de N.-D. des Près, doit son origine au désir d'expier un grand crime. C'est, dit-on, un parricide qui vint porter son repentir dans cette solitude, et consacrer sa fortune à ce monument d'expiation, vers 1370. Robert III, comte de Boulogne, contribua au premier établissement, et en est considéré comme le fondateur.

Certificat du Prieur de Longuenesse.

[a] Nous, frère Georges Kenler, Prieur de la Chartreuse du val de Sainte-Aldegonde, près la ville, et du diocèse de Saint-Omer, certifions et attestons à qui appartiendra, que le vén. serviteur de Dieu, B. J. Labre, s'est vraiment présenté à notre dite chartreuse en qualité de Postulant il y a environ dix-sept ans, mais que la communauté n'ayant pas alors besoin de novices, il lui fut conseillé d'apprendre le chant et d'étudier la dialectique, et d'aller

ensuite se présenter à la Chartreuse de Montreuil-sur-Mer. Nous attestons en outre que le Serviteur de Dieu n'ayant pas même logé dans le couvent, le Prieur de ce temps-là, D. Bertin Rifflart. aujourd'hui notre coadjuteur ne le vit pas même, et que D. Cyrille Piéfort, le seul des religieux actuels de la maison. qui le reçut dans sa cellule et l'entretint quelque temps, déclare qu'il lui sembla un jeune homme de grande modestie. En foi de quoi....

A la Chartreuse du val de Sainte-Aldegonde, 11 février 1784.

Fr. Kenler; Fr. Bertin Rifflart; F. Cyrille Piéfort.

Note 13.

Le Monastère de Sept-Fonts, situé alors dans le diocèse d'Autun, paroisse Saint-Cyr de Dyou, province de Bourgogne, appartient maintenant au diocèse de Moulins, n'étant qu'à 30 kilom. environ de cette ville, chef-lieu du département de l'Allier. Il était occupé par les religieux Cisterciens, pour lesquels il avait été fondé en 1132 par Guichard et Guillaume de Bourbon, et il doit son nom aux sept fontaines qu'on trouva dans ces lieux lorsqu'il fut établi, et qui servirent à alimenter le canal creusé autour de l'enclos. Dès son origine il fut appelé communément le *saint Lieu*, et cette désignation fut longtemps justifiée par la sainteté des moines qui l'habitaient; mais la ferveur s'étant refroidie dans les siècles suivants, la communauté se vit réduite à quatre religieux. D. Eustache de Beaufort, en ayant été nommé abbé vers 1656, y introduisit la réforme en 1663, en même temps que l'abbé de Rancé à la grande Trappe, et il eut la consolation avant sa mort de voir réunis cent religieux de chœur et près de cinquante frères convers, qui pratiquaient exactement la règle de Cîteaux, avec des constitutions peu différentes de celles de la Trappe. Il mourut en 1709, à l'âge de soixante-treize ans, après avoir gouverné le monastère pendant cinquante-trois années en tout, et quarante-six depuis la réforme. Aujourd'hui, comme nous l'avons dit dans la note 9, cette abbaye est le chef-lieu de la Congrégation des Trappistes proprement dits.

Sur les registres du noviciat, dont un double était déposé suivant les édits royaux au greffe du Sénéchalat du Bourbonnais à Moulins, on lit :

« Benoît-Joseph Labre... Renvoyé à cause de ses peines d'esprit, qui donnaient à craindre pour sa tête. Bon sujet, pieux, laborieux; il quittait la maison avec grand regret. »

Et dans le registre public du monastère, dont le double était également déposé :

« B. J. Labre.... Après avoir passé le temps requis dans l'hôtellerie et au noviciat, et après avoir fait, le 2 de ce mois de novembre, sa demande de l'habit en chapitre, prosterné devant Nous, frère Dorothée Jalluots, abbé, en présence de toute la Communauté, il est entré en épreuve le 11, revêtu de l'habit de novice de chœur, sous le nom de frère Urbain, et a souscrit avec Nous et notre Secrétaire. »

L'abbé, interpellé quatorze à quinze ans après, ne put accepter le rôle de témoin au procès, à cause du défaut de sa mémoire, que son grand âge avait considérablement affaiblie : mais en recueillant ses souvenirs confus et en s'aidant des témoignages de deux autres religieux, il écrivit à la Congrégation des Rites une longue lettre, où parmi quelques incohérences, se trouvent les passages suivants :

« Quand la réputation de sainteté (du vén. B. J. Labre) a rempli l'univers, j'ai reçu beaucoup de lettres, où l'on me félicitait... Deux seuls novices de son temps sont encore au couvent, et se rappellent qu'il était modeste et affable, mais inculte et malpropre ; sans doute qu'il ne s'occupait que de plaire à Dieu. Le premier maître des novices qui le dirigea les quatre premiers mois et reçut sa confession générale, est mort en 1775, et son successeur, qui vit encore, fut la cause que je le renvoyai. Il dit que par certains aveux, il soupçonna que les Chartreux l'avaient renvoyé, parce que, par excès d'humilité, il n'osait pas s'approcher de la sainte table. C'est ce même défaut qui inquiétait ses maîtres, qui l'en reprirent en chapitre des novices; il se jugeait indigne de l'absolution par défaut de contrition. D'après ce rapport, je craignis que la solitude et le silence continuel ne lui fussent nuisibles. Il est certain qu'il n'a pas demandé à sortir.

» Voici le témoignage écrit que me donne son second maître :

» Il était modeste sans affectation, profondément humble, ne s'excusait jamais dans les réprimandes, était ardent au travail. Il ne trouvait rien d'âpre, de difficile et d'ardu dans tout notre régime. Il vaquait à la prière tout recueilli en lui-même, et paraissait partout uni à Dieu. Quoique d'un âge encore jeune et presque enfantin, il montrait en tout la maturité de la vieillesse. Toujours égal à lui-même, on ne le voyait jamais sortir de son état de paix. Il était d'une bonne odeur pour les autres et servait partout de modèle de vertu. Il parlait très-rarement à ses maitres, mais toujours avec une grande candeur d'âme, et il leur révélait les choses les plus secrètes de son intérieur.

» C'est dans cette carrière, continue l'abbé, que s'exerçait notre novice ; carrière qui convient aux saints et qui doit former des saints. Notre vie lui plaisait beaucoup, c'est pourquoi il trouvait son départ si dur et si douloureux.... Mais Dieu ne le voulait pas au milieu de nous pour demeure permanente, et par son décret éternel l'a appelé au chef-lieu de tout l'univers. » (20 août 1784.)

Note 14.

Quiers, en italien *Chiéri*, est à dix kilomètres (sud-est) de Turin, et a 10,000 habitants. Elle avait été fondée par la famille romaine des Balbus au VIe siècle, et elle était restée république indépendante, gouvernée toutefois par les Balbi, descendants de son fondateur, jusqu'en 1347, que fatiguée par des troubles intérieurs sans cesse renaissants, elle se soumit volontairement aux ducs de Savoie.

Note 15.

On pourrait peut-être éprouver quelque ombrage de l'intervention des confesseurs comme témoins dans les procès de béatification, et craindre que leurs dépositions ne fussent une violation du sceau de la confession. Pour dissiper ce soupçon, il suffit de faire une distinction bien simple entre les péchés et les actes de vertu. Le secret sacramentel tombe directement sur les fautes et les vices accusés par le pénitent, et à cet égard il est perpétuel et absolu, à tel point que le confesseur peut jurer qu'il ne les connait pas; il est obligé à ce silence soit avant, soit après la mort du pénitent; pourquoi? Parce que ce secret est établi pour la conservation de l'honneur et de la réputation de celui qui s'est accusé, en se fiant à cette obligation de droit naturel, divin et ecclésiastique, et parce que le confesseur représente Dieu qui ne révélera les péchés des hommes qu'au jour du jugement général. Aussi n'y a-t-il pas d'exemple d'un confesseur, témoignant contre son pénitent devant les tribunaux de béatification, qui certainement, nous le croyons, rappellerait à l'ordre en pareil cas.

Mais quant aux vertus, le secret a un autre fondement, parce qu'évidemment leur manifestation ne saurait compromettre le droit des pénitents à l'estime et à l'honneur. C'est une autre sorte de discrétion qui oblige à ne point en parler durant leur vie sans de grands motifs, conformément à ce conseil de l'Ecriture : Ne louez personne avant sa mort [a] : 1° parce qu'il pourrait y avoir tentation de vanité ; 2° parce qu'en cette vie toute vertu peut se démentir, et alors le passé tournerait à la confusion du perverti; 3° parce que les éloges pourraient exciter contre la personne qui en serait l'objet, des jalousies qui lui nuiraient; 4° parce que le pénitent éprouverait quelque honte d'une révélation qui aurait pris sa source dans ses propres déclarations; 5° enfin parce qu'il veut ce secret, et qu'il n'ouvre sa conscience qu'à cette condition.

Toutefois si un plus grand bien pour lui-même ou les siens devait résulter de cette manifestation, n'y aurait-il pas lieu d'interpréter cette volonté et cette condition? Blâmerait-on, par exemple un confesseur qui parlerait des qualités de son pénitent pour lui sauver la vie, ou bien qui, pour porter un fils à la vertu, lui ferait valoir les sentiments intimes de son père? Et supposé que ces exceptions ne fussent pas même

admissibles durant la vie, ne le seraient-elles pas après la mort? Or dans les informations sur un serviteur de Dieu mort en odeur de sainteté, il y a le plus grave motif qui puisse exister, puisqu'il s'agit de procurer l'édification de toute l'Eglise, de glorifier la grâce de Dieu et les vertus d'un élu, et que ces déclarations peuvent produire un bien incalculable, sans mélange d'aucun inconvénient: car il n'est personne qui puisse être détourné de la confession, par des témoignages tendant au plus grand honneur que puisse recevoir une créature.

a Eccli. XI. 30.

Note 16.

Il résulte de la série des pèlerinages de Benoît, qu'on ne peut guère évaluer à moins de 16,000 kilomètres ou 4,000 lieues la somme de ses marches en ligne droite, sans tenir compte des détours multipliés que lui imposèrent et les difficultés des passages à travers les montagnes, et son habitude d'éviter les grands chemins, et enfin sa dévotion pour tous les sanctuaires qui se rencontraient à sa portée. Chacun peut mesurer les distances sur la carte et les évaluer. Et si l'on veut mettre en ligne de compte toutes les sinuosités indiquées dans le tableau chronologique, y compris un supplément quelconque pour les allées et venues que nous ignorons, il faut au moins doubler ce chiffre qui très-probablement restera encore au-dessous de la réalité. Huit mille lieues, presque égales au circuit du globe terrestre, faites pédestrement et dans l'équipage que l'on sait! Voilà ce que le désir du salut a fait entreprendre à un négociant selon le cœur de Dieu. Il laisse bien loin derrière lui tous les marchands, à qui l'amour du lucre fait faire commodément le tour du monde, mais qui ne l'entreprendraient certainement pas dans les mêmes conditions.

Note 17.

« Après les désastres des croisades, la Galilée, blanchie des ossements des guerriers latins, étant devenue mahométane, Dieu ne voulut pas, dit le jésuite Torsellini, que la sainte maison de Marie demeurât exposée aux profanations des infidèles; il la fit transporter (9 mai 1291) par les anges (d'autres disent par des moines) en Esclavonie ou Dalmatie, et de là (10 décembre 1294) près d'Ancône, à un mille de l'Adriatique au milieu d'un bois appartenant à une pieuse et noble veuve nommée *Lauretta*.» De là le nom de Lorette que porte la ville bâtie auprès de la basilique. Cette église, l'une des plus belles d'Italie, a été commencée par Paul II, continuée par ses successeurs, et terminée par Sixte V. Elle a été enrichie à plaisir par les papes et les souverains, qui souvent y sont venus en pèlerinage, comme le commun des fidèles. Trois portes de bronze ciselé donnent entrée dans le saint temple, au centre duquel s'élève la *santa Casa* dans sa robe de marbre blanc, brodée de magnifiques bas-reliefs dont le Bramante fit les desseins, et que Sansovino, Sangallo et Bandinelli exécutèrent.

La statue miraculeuse de la madone a trente pouces de hauteur; elle est taillée en bois de cèdre, couverte de draperies magnifiques, et placée sur un autel autrefois éblouissant de pierres précieuses. On peut consulter le livre de Benoît XIV, *De festo translationis sanctæ Domûs Lauretanæ*, pour voir sur quelles preuves repose la tradition relative à cette translation.

Note 18.

L'an 351, quatre saints ermites vinrent de Palestine en Italie, obtinrent du pape Libère la permission de demeurer dans le diocèse de Spolète, et s'établirent près d'Assise avec le consentement des habitants, d'après le récit d'Octave, évêque de cette ville. Là, ils bâtirent une chapelle, qui fut nommée Sainte-Marie de Josaphat, parce qu'ils y mirent une relique du sépulcre de la sainte Vierge. Dans le VIe siècle, elle fut donnée aux religieux de Saint-Benoît, qui la firent rebâtir sous le nom de Sainte-Marie des Anges. Etant restée en la possession des Bénédictins du mont Soubaze, qui possédaient aussi quelque petite portion de terre aux alentours, elle prit insensiblement le nom de Portioncule, du diminutif italien *Porzioncula*. A la fin du XIIe siècle, elle était à peu près abandonnée; mais les personnes pieuses ne laissaient pas de la visiter, et l'on rapporte que la mère de saint François, y étant venue implorer la protection de Marie, obtint par son intercession, ce premier enfant, qui était destiné à réparer le sanctuaire même où elle l'avait demandé. En effet François, dans les premières années de sa conversion, voyant que cette chapelle était tellement délabrée qu'elle ne servait plus que de retraite aux pâtres dans les mauvais temps, s'occupa de cette réparation avec un grand zèle (1230-40), comme il avait fait pour les deux églises de Saint-Damien et de Saint-Pierre. Puis il y fixa momentanément sa demeure, y passant les jours et les nuits en prières. Ce fut là que lui apparut Notre-Seigneur, accompagné de sa sainte Mère et d'une multitude d'anges, et qu'il en obtint la fameuse indulgence du 2 août, confirmée ensuite par Honorius III et attachée d'abord à la seule chapelle de la Portioncule, mais ensuite étendue à toutes celles des Frères mineurs de toutes les branches.

Plus tard, fut bâtie une magnifique basilique, qui renferme le petit sanctuaire où saint François eut cette apparition, et où il reçut l'inspiration de la fondation de son ordre. Malheureusement elle a été renversée en 1852 par un tremblement de terre, moins la coupole qui surmonte la Portioncule. Il ne faut pas la confondre avec l'autre basilique dédiée à saint François dans la ville même d'Assise, et attenant au couvent des conventuels. On a vu jusqu'à 100,000 personnes à la fois, venir gagner l'indulgence de la Portioncule à Sainte-Marie des Anges.

Note 19.

Le Père Joseph-Marie Temple, était né à Turin en 1737. Entré chez les Conventuels de la même ville en 1753, et ordonné prêtre à Grenoble, il avait été envoyé au couvent de Saint-François d'Assise en 1766, comme curé, pénitencier et maître des novices. En septembre 1773, comme nous l'avons dit dans le cours de l'histoire, il fut transféré à Lorette avec une partie de sa communauté, par ordre de Clément XIV, pour remplacer dans la pénitencerie de ce sanctuaire les Jésuites qui venaient d'être supprimés. En 1789, il dut retourner dans le couvent d'Assise pour remplir les mêmes fonctions. Quand il apprit les circonstances de la mort précieuse de son Pénitent et l'éclat qu'y donna la renommée, il n'en fut nullement surpris, ayant prévu qu'il serait un jour appelé à témoigner en faveur de la béatification du pauvre Pèlerin. C'est ce qui arriva en effet; car la Bonté divine voulut qu'il eût la consolation de déposer personnellement en l'honneur du Vénérable, et de déchiffrer lui-même ses notes dans deux procédures juridiques. Il n'eut donc qu'à les commenter pour reproduire des détails qui autrement lui eussent infailliblement échappé après plusieurs années;

et c'est ce qui explique l'exactitude minutieuse avec laquelle il développa les opérations internes d'un homme qu'il ne fréquenta que pendant peu de jours. Au surplus, pour le cas où il aurait disparu de la scène avant l'événement, il avait ajouté l'indication nécessaire afin que ses annotations fussent comprises, même sans lui, comme on peut le voir à la fin de la note 38.

L'abbé Charles Carézani, né en 1735, à Carosio, près de Gênes, s'était associé encore jeune au marquis Impériali, noble milanais, qui s'étant fait prêtre, consacra et légua pour l'œuvre des Missions le palais qu'il possédait à Rome en flanc de Sainte-Marie majeure. Pour ces Missions il se formait, selon le besoin, des compagnies libres, connues sous le nom du fondateur, et les missionnaires Impériali sont encore aujourd'hui en activité. L'abbé Carézani, après la mort du marquis, devint supérieur de cette institution, et la dirigeait à peu près à l'époque où il entendit Benoît. Il se fit honneur dans ses dépositions relatives à son pénitent; mais il manqua, dit-on, par la suite, de fidélité politique au Saint-Siége, dans les événements de la fin du XVIIIe siècle.

Note 20.

L'église nationale de Saint-Louis fut bâtie de 1478 à 1489 par les soins et aux frais de la Colonie française, sous le règne et avec l'aide de Louis XI et de ses successeurs, et dédiée à la sainte Vierge, à saint Denis, apôtre de Paris, et à saint Louis, roi de France. Auparavant l'église nationale et royale était dans la rue de la Valle; mais elle fut échangée sous Sixte IV contre un prieuré dépendant de l'abbaye de Farfa, auquel était attachée une petite église de Sainte-Marie, et celle de Saint-Sauveur *in thermis* encore existante, plus un hôpital de Saint-Jacques appartenant aux Lombards. Ces divers emplacements servirent à la construction de l'église actuelle et du vaste édifice, chef-lieu des établissements français. La reine Catherine de Médicis contribua ensuite à les augmenter, et Louis XIV ajouta beaucoup à la décoration de cette église, dont il voulut que la somptuosité fût proportionnée au luxe de sa couronne. La chapelle latérale de Sainte-Cécile est remarquable par le tableau principal, copie de Raphaël, par les fresques sublimes du Dominiquin, regardées comme un chef-d'œuvre de dessin, particulièrement la tête de la sainte, dont l'expression est d'un trait inimitable. Le tableau de l'Assomption, au maître-autel, est un des meilleurs ouvrages du Bassano, et celui de saint Louis, dans sa chapelle, est l'œuvre d'une romaine, Plautille Bricci. Toute la nef du milieu est revêtue de jaspe de Sicile, et le sanctuaire de marbres, stucs et dorures. Les caveaux ou chapelles renferment les mausolées de sept cardinaux français et de beaucoup d'autres personnages de distinction, entre autres le tombeau du cardinal de Bernis, dessiné et sculpté par Maximilien Laboureur, dans la chapelle de Saint-Sébastien, et en face l'épitaphe des Montmorin, composée par le vicomte de Chateaubriand : « *Quia non sunt.* » Depuis 1849, un certain nombre de braves militaires, victimes du siége, y ont été inhumés, et des inscriptions rappellent les souvenirs collectifs des régiments de l'armée expéditionnaire.

L'église était anciennement desservie par vingt-six chapelains français, vivant en commun, et dont l'un remplissait les fonctions de curé pour une paroisse qui en dépendait. Ils administraient aussi l'hospice national, destiné à recevoir et à héberger les pèlerins français pauvres, et dans lequel il y avait un certain nombre de lits pour les Français résidents ou non, qui tombaient malades pendant leur séjour.

L'hospice de Saint-Louis n'existe plus maintenant, ou plutôt il a été transformé; ses biens ayant été centralisés avec toutes les fondations françaises dans les Etats Pontificaux, y compris celle de Lorette, entre les mains d'une administration laïque. Leur application a changé sinon d'objet, au moins de mode en grande partie, et l'hospitalite

est remplacée par des concessions de secours pécuniaires, comme la réception des malades par des fondations de lits dans les hôpitaux romains. Une partie de l'édifice a été mise en location pour augmenter le revenu, et le reste est occupé par une communauté de douze chapelains qui desservent l'église de Saint-Louis et quelques autres, et qui assistent spirituellement les Français domiciliés ou de passage à Rome.

Outre la belle église de Saint-Louis et son annexe Saint-Sauveur *in thermis*, située tout à côté, et où des indulgences spéciales invitaient à prier pour nos rois, il y en a dans Rome une dizaine d'autres d'origine française. Ce sont les suivantes : Saint-Yves, à trois nefs surbaissées, bâtie (1455) par la province de Bretagne, et où le zèle des chapelains de Saint-Louis rassemblait les soldats de l'armée d'occupation à des conférences religieuses; la petite Purification dite des Transalpins (1473), chapellenie desservie par le théologien de l'ambassade; la belle église de la Sainte-Trinité du Mont, plus belle encore par sa situation, d'où l'on plane sur la ville entière, laquelle fut construite (1498) avec le beau couvent annexé pour les Minimes français, et cédée depuis leur extinction aux Religieuses du Sacré-Cœur pour leur pensionnat; Saint-Denis et son couvent (1619) occupé par des sœurs primitivement françaises, vouées pareillement à l'éducation des jeunes demoiselles; Saint-Nicolas et son hospice ouvert (1622) pour les pèlerins de la province de Lorraine, puis habité par un simple Recteur, et dernièrement cédé à la Congrégation de Saint-Joseph, pour l'éducation professionnelle des enfants pauvres; Saint-Claude et son hospice (1652) fondé pour la même fin par la province de Bourgogne, maintenant prêté aux prêtres Polonais de l'émigration, sous le nom de Pères de la Résurrection.

On pourrait bien compter au nombre des églises françaises, celle que les Dames du Sacré-Cœur ont construite pour leur noviciat dans leur belle propriété, dite *Villa Lanté*, située sur le Janicule, la seule entièrement gothique qui soit à Rome; celle de Sainte-Rufine jointe à l'école de filles externes, tenue par les religieuses de la même Congrégation; Saint-Macut ou Macloud, le même qu'on appelle en Bretagne Saint-Malo, bâtie anciennement par ladite province pour ses pèlerins, mais cédée depuis longtemps au palais Borromée, devenu le collége des Nobles; Saint-Jean *in oleo*, rotonde bâtie à la porte Latine par un auditeur de Rote français, Ben. Adam, qui fit mettre sur le frontispice ces mots français qu'on y lit encore : *Au plaisir de Dieu*; et enfin celle des deux SS.-Lazares, construite (1187) avec une léproserie hors de la porte angélique, sur la pente du mont Marius, par un pauvre pèlerin français, à force de petites aumônes.

Note 21.

Au sommet du mont Cavallo, à la suite de la place, ouvre une rue à l'entrée de laquelle se trouve la niche qu'occupa Benoît dans son premier séjour, et non loin de là, sur le même rang, une église de Saint-Sylvestre avec le couvent occupé par le noviciat des missionnaires de Saint-Vincent de Paul. C'est de cette église que partent processionnellement les cardinaux pour entrer en conclave dans la longue galerie du palais du Quirinal. Si on longe cette galerie en suivant la rue de la porte Pie, qui confine avec un autre côté de la même place, on a sur la droite une douzaine d'églises avec leurs couvents, qui forment presque tout un côté de la rue. Les principales sont : Sainte-Magdeleine, consacrée depuis une vingtaine d'années à l'exposition quotidienne du Saint-Sacrement, et entre les mains des Adoratrices perpétuelles; Sainte-Claire, occupée par les religieuses Capucines; Saint-André, ellipse destinée au noviciat des Jésuites, et qui au temps de Benoît était desservie par les Lazaristes; Saint-Charles aux quatre fontaines, des Trinitaires déchaux espagnols, et quelques autres; Saint-

Bernard, rotonde d'origine païenne et occupée par les Cisterciens, et en face, Sainte-Suzanne du monastère des Bernardines, et Sainte-Marie de la Victoire desservie par les Pères Carmes déchaux, et dont le nom rappelle les victoires remportées sur les Turcs, spécialement celle de Lépante.

Si de ce point on gagne sur la droite la place des Thermes de Dioclétien, on rencontre au milieu des ruines la pinacothèque de ces thermes, convertie en une magnifique église, dite Sainte-Marie des Anges, par Michel-Ange, qui construisit à côté le beau couvent des Chartreux, et dont les tableaux copiés en mosaïque à Saint-Pierre, y sont déposés en partie. Sur un autre point du Quirinal, plus rapproché de N.-D. des Monts, est située Sainte-Agathe des Goths, dont la première fondation remonte au Goth Flavius Ricimer, et qui au temps de Benoît était desservie par les moines Olivétains, mais que Grégoire XVI a donnée au collége Irlandais.

Si revenant à la place de Mont-Cavallo, on en descend la pente septentrionale, on trouve tout au bas l'église des SS. Vincent et Anastase, l'une des plus fréquentées par Benoît à cause de son confesseur Gabrini; on a l'église nationale de Sainte-Croix des Lucquois, à peu de distance sur la gauche, et en tournant la fontaine de Trévi, on côtoie l'église de Sainte-Marie *in Trivio*, bâtie originairement par Bélisaire, et la première mise sous le vocable de la Conception, actuellement entre les mains des missionnaires du Précieux-Sang; puis un peu plus loin celle de Saint-André *delle fratte*, où fut converti le juif Ratisbonne, et l'on arrive en longeant le collége de la Propagande à la place d'Espagne, dont ce côté est orné de la colonne de la Conception, et celui de droite est surplombé par la Trinité du Mont, où l'on monte par un magnifique escalier de quelque centaine de marches. De la place d'Espagne, il n'y a pas loin à celle du Peuple, qui forme l'entrée septentrionale de Rome, et qui est ornée de trois églises consacrées à Marie : N.-D. du Peuple, des Miracles et de *Monte-Santo*, dont les deux dernières, uniformes à l'extérieur, forment un beau vis-à-vis à la porte de la ville.

Note 22.

Nous ne dirons qu'un mot de l'amphithéâtre Flavien, vulgairement appelé Colysée, pour rappeler qu'il fut construit par les empereurs Vespasien et Tite, après la ruine de Jérusalem, et qu'ils y employèrent les Juifs réduits en esclavage au nombre de 80,000. Dans la dédicace qui en fut faite par Tite, les spectacles durèrent 100 jours en présence de 120,000 spectateurs, et causèrent la mort de 5000 bêtes féroces et de plusieurs milliers de gladiateurs. C'est dans les persécutions suivantes, que cette arène gigantesque fut arrosée du sang des martyrs. Cet édifice elliptique avait 1640 pieds romains de périmètre extérieur, 157 d'élévation, 580 de long dans le grand diamètre et 480 dans le petit. L'arène seule avait 750 pieds de circonférence, 285 de longueur et 182 de largeur. C'est par sa masse colossale que cette construction a résisté en partie aux causes nombreuses de destruction qui l'ont attaquée. Des quatre-vingts arcades du pourtour extérieur, il n'en reste que les trois huitièmes du côté oriental, et des autres côtés, toute la ligne des portiques extérieurs est détruite. Dans l'intérieur, il ne reste en grande partie que des ruines informes des voûtes qui soutenaient les nombreuses lignes de siéges et gradins de marbre.

Note 23.

Le saint Escalier qu'une pieuse tradition assure être celui du prétoire de Jérusalem, monté par le Sauveur, quand il fut traduit devant Pilate, se compose de vingt-huit degrés de marbre tyrien blanc-veiné. En 1589, Sixte-Quint fit construire

le sanctuaire destiné à recevoir ce vénérable monument et dédié au très-saint Sauveur. Un portique de cinq arcades donne entrée dans un vestibule, et accès à cinq escaliers dont les saintes marches occupent le milieu. Les autres sont de péperin, et conduisent à la chapelle nommée *Sancta Sanctorum*, close entièrement de murs et de grilles, et entourée latéralement de salles dans lesquelles seules pénètrent les visiteurs. Au fond de la chapelle est une antique image du Sauveur, de travail grec, échappée aux fureurs iconoclastes de Léon l'Isaurien. Innocent III la fit encadrer dans l'argent, et rarement elle est montrée au public qui vient la vénérer. Sous l'autel sont enchâssées dans un mur des caisses de marbre, où les papes Léon II et IV firent déposer des reliques insignes, dont ils voulurent empêcher toute distribution ultérieure, et c'est de là que vient à ce sanctuaire le nom de *Sancta Sanctorum*, par allusion à la partie très-sainte de l'ancien temple, fermée à tout autre qu'au souverain Pontife. Clément XII fit couvrir de bois les degrés du saint Escalier, pour les préserver de l'usure et de tout accident. Quelques ouvertures à la partie antérieure laissent seulement apercevoir le marbre, et en certains endroits une croix de cuivre, incrustée dans le bois, indique les places qui auraient été tachées du sang de Jésus-Christ.

Autrefois, la surveillance de ce sanctuaire était confiée à un ermite, et postérieurement aux religieux de Saint-Camille de Lellis, qui en leur qualité de ministres des infirmes, ont soin de l'hôpital Saint-Jean, situé tout près de là. Depuis 1850, cette garde a été donnée aux Pères Passionistes par Pie IX, qui leur a fait bâtir à côté du *Sancta Sanctorum* un couvent à cette intention. Outre la parfaite convenance d'un pareil choix, ne fût-ce que par les analogies de cet ordre avec la passion, les fidèles qui visitent ce monument des ignominies du Sauveur, peuvent encore y trouver les secours spirituels que réclame leur dévotion.

Note 24.

Le *forum*, aujourd'hui champ des vaches, sans doute parce qu'il sert d'entrepôt aux charrettes qui viennent approvisionner les marchés, est situé au pied du versant méridional du Capitole. Si nous partons du sommet de cette colline, nous quittons tout en haut l'église des Franciscains de l'observance, ou Mineurs observantins, nommée Sainte-Marie *in ara-cœli* et paroisse du sénat romain. Elle fut bâtie sur les ruines du fameux temple de Jupiter Capitolin et avec une partie des mêmes colonnes; elle possède au maître-autel l'image de la sainte Vierge, que saint Grégoire le Grand fit porter en procession dans un temps de peste, et dans une chapelle particulière la statuette de l'Enfant Jésus, célèbre à Rome par ses miracles.

En descendant vers le forum, on trouve au pied de la colline l'église de Saint-Joseph, bâtie par la confrérie des Menuisiers, sur les prisons Mamertines qui reçurent saint Pierre et saint Paul avant leur martyre, et auxquelles conduit un double escalier; puis en longeant la place, qui n'est bâtie que du côté gauche ou oriental, une série d'églises toutes plus ou moins remarquables, dont voici les principales : Sainte-Martine, dite aussi de Saint-Luc, parce qu'elle appartient à l'Académie des peintres et architectes, et bâtie fort anciennement sur l'emplacement de la chancellerie de l'ancien sénat romain; Saint-Adrien, construite avant le VIe siècle à la place de la fameuse basilique de Paul-Emile, et desservie par les Pères de la Merci; Saint-Laurent *in miranda*, appartenant au collége ou confrérie des pharmaciens, et dont le surnom rappelle qu'elle n'est autre que le merveilleux temple, érigé à la divinité d'Antonin le Pieux et de Faustine sa femme et portant encore leur nom sur son fronton; Saint-Côme et Damien, dont le vestibule fut une rotonde dédiée à Rémus, puis consacrée par saint Grégoire le Grand, et qui est annexée au couvent des Tertiaires réguliers de

Saint-François, ayant à son flanc l'oratoire des Amants de Jésus et Marie ; Sainte-Françoise, rétablie par les moines Olivétains, à la place d'une ancienne dédiée à saint Pierre et saint Paul, sur le lieu où ils prièrent pour la confusion de Simon le Magicien.

Là finissent les habitations ; si l'on continuait un peu plus loin, on arriverait au Colysée et par derrière au milieu des habitations, Sainte-Marie du bon Conseil. Mais en revenant vers le côté occidental de la place qui est désert et qui confine au mont Palatin, on trouverait sur le côteau également désert le petit Saint-Sébastien, église construite dans l'hippodrome impérial, sur le lieu du premier martyre de ce saint, et celle de Saint-Bonaventure, appartenant à des Franciscains réformés, et où se trouve le corps du bienheureux Léonard de Port-Maurice. En suivant la base du Palatin, on y trouve adossée vers le milieu de la place, Sainte-Marie Libératrice, primitivement appelée Saint-Sauveur *in lacu*, à cause de la proximité du lac de Juturne ; puis, en tournant autour du mont par le nord, Saint-Théodore, vieux temple de Romulus, consacré maintenant au Sacré-Cœur de Jésus par la confrérie de ce nom, et plus loin, Sainte-Anastasie, collégiale bâtie dès l'an 300 par Apollonie, dame romaine, et restaurée cinq ou six fois, quoique le lieu soit devenu désert. Saint Jérôme, dont on y conserve le calice, y a célébré la sainte messe, et elle est desservie à certains jours par des chanoines. Enfin, si l'on se rapproche de la colline du Capitole vers l'occident, on trouve dans un quartier très-populeux beaucoup d'églises, dont nous ne nommerons que celles mentionnées dans la vie de Benoît, savoir : Sainte-Marie de la Consolation, bâtie dans le xve siècle pour le service de l'hôpital des blessés, et Sainte-Galle, en l'honneur de la sainte de ce nom, fille du consul Symmaque mis à mort avec le célèbre Boèce par le roi Goth Théodoric ; c'est à cette église qu'est annexé l'hospice destiné à coucher les pauvres sans asile. Au bas de la pente septentrionale du Capitole, est placé le couvent métropolitain des Jésuites et son opulente église, appelée le Jésu. A peu de distance est la place et la Collégiale de Saint-Marc, maladroitement engagées dans le monstrueux palais de Venise.

Note 25.

Voici en quoi consiste la Mission urbaine, née en 1606 du zèle d'un Jésuite pour faire entendre la parole de Dieu sur les places, à ceux qui ne viennent pas l'entendre à l'église. Il produisit tant de fruits, que cet usage fut régularisé et perpétué de la manière suivante.

Douze églises sont désignées pour en être le local à tour de rôle, chacune pendant un mois. Tous les dimanches et fêtes d'obligation, trois heures avant le coucher du soleil, un Père rassemble dans un oratoire voisin les confrères des diverses sociétés dirigées par lui ou par ses assesseurs. On arbore la croix et on part processionnellement, en chantant psaumes et cantiques, pour se rendre à l'église du mois. A l'arrivée, un prêtre monte sur une estrade, et fait une instruction catéchistique, quelquefois en forme de dialogue, au peuple qui a suivi ; et pendant cette espèce de catéchisme, les confrères divisés en plusieurs bandes accompagnent, la croix en tête, autant de prêtres qui vont sur les places ou carrefours des environs, inviter les passants à intervenir à la mission, par une brève et pathétique allocution nommée le *réveil*. Au retour de ces diverses bandes, suivies des recrues qu'elles ont pu recueillir, un prédicateur monte en chaire, pour le grand sermon, auquel succèdent l'exposition et la bénédiction du saint Sacrement. Le dernier dimanche du mois, il se fait dans la même église une communion générale, qui durait dans le principe toute la matinée, et que dans certaines conjonctures l'on a vu finir seulement une heure avant la nuit. Le tout se termine par le *Te Deum*, pour recommencer le mois suivant dans une

autre église. Cette mission se rattache à un vaste système d'autres œuvres pies, dirigées par les membres de la compagnie de Jésus, et a produit depuis deux siècles et demi d'innombrables fruits de religion et de sainteté, ce qui fit appeler l'oratoire dit de la communion générale, l'*antichambre* du Ciel. Cet oratoire fut bâti à cette fin par un Jésuite nommé Caravita, et en porte vulgairement le nom.

Note 26.

Deux rotondes inégales ornent la face nord de la place Trajane : l'église dédiée à Notre-Dame de Lorette en 1500 par la confrérie des boulangers, et celle du Nom de Marie, anciennement dédiée à saint Bernard, et consacrée à la sainte Vierge, en mémoire de la délivrance de Vienne en 1683. L'archiconfrérie instituée alors par Innocent XI pour en avoir soin, va processionnellement visiter Sainte-Marie de la Victoire, le dimanche après l'octave de la Nativité (voir note 21), et, en passant par le Quirinal, a le privilége d'être bénie par le Pape. Dans un angle opposé de la place, s'ouvre une rue qui conduit très-prochainement à Sainte-Marie *in campo carleo* (corruption de Carlo Leoni), anciennement appelée *Spolia Christi*, parce que le tableau représentait Jésus-Christ au moment où on le dépouillait pour être attaché à la colonne.

Si, revenant vers le Nom de Marie, on monte la pente occidentale du mont Quirinal par la rue Magnanapoli, on rencontre bientôt deux monastères de Dominicaines, avec leurs belles églises modernes de Sainte-Catherine de Sienne et des saints Sixte et Dominique. Mais si on côtoie les deux rotondes ci-dessus, on trouve derrière, à peu de distance, la place qui reçoit son nom de l'église des Douze-Apôtres, dite Basilique Constantinienne, desservie par les Cordeliers ou Franciscains conventuels. Rebâtie par Clément IX en 1701 avec son portique de neuf arcades, elle porte les statues de Jésus-Christ et des douze apôtres sur sa façade, reconstruite en 1827 par l'architecte français Valadier. Outre le mérite architectonique de ses trois nefs, elle est encore remarquable par trois magnifiques cénotaphes, celui de Michel-Ange, celui de Clément XIV, œuvre de Canova, et celui de Canova lui-même.

Note 27.

Cette prière n'est point de l'invention de Benoît; elle est originaire du Portugal, où elle s'affiche aux portes et d'où elle avait pénétré en Italie ; mais nous ne savons pas où le Bienheureux en avait eu connaissance.

Jesus Christus, Rex gloriæ, venit in pace.	Jésus-Christ, Roi de gloire, est venu apporter la paix.
Deus homo factus est.	Dieu s'est fait homme.
Verbum caro factum est.	Le Verbe s'est fait chair.
Christus de Maria Virgine natus est.	Le Christ est né de la Vierge Marie.
Christus per medium illorum ibat in pace.	Le Christ passait tranquillement à travers ses ennemis.
Christus crucifixus est.	Le Christ a été crucifié.
Christus mortuus est.	Le Christ est mort.
Christus sepultus est.	Le Christ a été enseveli.
Christus resurrexit.	Le Christ est ressuscité.
Christus ascendit in cœlum.	Le Christ est monté dans le ciel.
Christus vincit.	Le Christ est vainqueur.
Christus regnat.	Le Christ règne.

Christus imperat.	Le Christ exerce l'empire souverain.
Christus ab omni malo nos defendat.	Que le Christ nous défende de toute atteinte des fléaux destructeurs.
Jesus nobiscum est.	Jésus est avec nous.

Notre Père, etc. Je vous salue, Marie, etc. Gloire au Père, etc.

Note 28.

Le sanctuaire de Mont-Serrat était un des plus fréquentés de l'Espagne. On y gardait une image de la sainte Vierge, trouvée, dit-on, sur la fin du IXe siècle par trois bergers dans une caverne et recueillie par l'évêque, à la suite de quelque prodige. Elle était sur un autel du prix de 30,000 écus, et 90 lampes d'argent brûlaient sans cesse autour d'elle. La couronne de la Vierge, que l'on voyait dans le trésor, était estimée un million. La montagne où est situé le monastère est remplie de cellules d'ermites. C'est dans le voisinage que se trouve la grotte où se retira saint Ignace après sa conversion, après avoir suspendu son épée dans l'église en signe de renoncement au monde.

L'église de N.-D du Pilier est ainsi appelée d'une statue de la sainte Vierge, placée sur un pilier de marbre, dans un lieu si obscur qu'on ne pourrait la découvrir sans la lumière des lampes nombreuses qui restent toujours allumées devant elle. Sa niche, sa robe et sa couronne étaient couvertes de pierres précieuses. Tout autour étaient des anges d'argent massif, tenant des flambeaux à la main. La balustrade était d'argent, et les murs étaient couverts des monuments de la reconnaissance des fidèles.

La chapelle du Crucifix de Burgos était d'une richesse surprenante : toute la voûte était couverte de lames d'argent. L'autel avait des chandeliers d'or massif, des croix d'or et d'argent ornées de pierreries, et des couronnes suspendues au-dessus, garnies de perles et de très-beaux diamants. Aux deux côtés de l'autel, était soixante chandeliers d'argent d'une pesanteur énorme.

C'est à Compostelle, capitale de la Galice, que repose le corps du bienheureux saint Jacques, que les Espagnols prétendent avoir eu pour apôtre. La juste vénération que l'on a pour ce saint et le rang qu'occupait son sanctuaire, immédiatement après ceux de l'ancienne et de la nouvelle Jérusalem, y attirait un nombre infini de pèlerins qui venaient de toutes les parties de la chrétienté, les uns pour satisfaire aux vœux qu'ils avaient faits, les autres pour obtenir la guérison de quelque maladie. Ces pèlerinages de plusieurs siècles y avaient accumulé des richesses immenses. Nous ne savons pas ce qu'ont laissé les invasions et les révolutions dans ces divers sanctuaires.

Notes 29 et 30.

Il y avait eu dans ce même endroit, vers le temps de saint François, un monastère de Clarisses qui, sous Léon X, fut transféré ailleurs. Dès lors le couvent se divisa en plusieurs propriétés particulières, de telle sorte que le fenil dont il est ici question fut établi dans le réfectoire primitif où l'image était peinte. Sous Grégoire XIII, à la date indiquée, la série des prodiges commença par un tremblement nocturne de tous les édifices qui avaient fait partie du monastère, et en plein jour, un ouvrier qui remuait le foin, ayant touché le mur de sa faucille, entendit ces paroles : « Prenez garde, ne me blessez pas. » Et peu après : « Epargnez au moins mon Fils. » Une dame Laure, tutrice des mineurs Altavanti auxquels appartenait la maison, avertie de ces prodiges, recourut par la prière à Marie, qui lui apparut dans son sommeil et lui ordonna de

faire approprier ce local. La Reine des cieux apparaissait en même temps à une pauvre aveugle nommée Anastasie, et lui promettait sa guérison si elle se transportait auprès de la susdite image. A l'annonce de ces prodiges, le peuple se rassemble, on enlève le foin, on aperçoit l'image avec une blessure, encore existante à présent, à la main de la Vierge, et une autre à la poitrine de l'Enfant; l'aveugle monte sur une échelle pour baiser l'image, et recouvre la vue immédiatement, en présence de toute la foule. Dès lors accoururent une multitude d'infirmes dont le quartier fut inondé, disent les mémoires du temps, et les miracles furent si nombreux, que le récit en serait impossible. Le pape Grégoire vint en personne vénérer l'image, et ordonna, d'après le vœu populaire, la construction de l'église qui fut consacrée par le cardinal Sirlet. Le même pape avait institué en 1577, c'est-à-dire deux ans plus tôt, le collége des Néophytes dans le but d'instruire et d'élever les jeunes gens, nés de parents juifs ou infidèles, et nouvellement baptisés. Les deux édifices étant contigus furent unis par Clément XI, qui sur les instances du cardinal Astalli, appela les *Ouvriers pies* à prendre soin de l'église et du collége, dans les premières années du XVIIIe siècle.

Le vénérable Charles Caraffa, leur instituteur, mourut en 1663. Le procès informatif pour sa béatification fut fait une première fois en 1645, et consumé dans un incendie, puis refait en 1654 et terminé précipitamment à cause de l'invasion de la peste, puis égaré dans les archives de l'archevêché de Naples. Il fut retrouvé environ un siècle après, en dressant un inventaire, et l'on commença le procès apostolique qui se termina en 1744, et fut validé en 1747. Mais en 1749 une opposition se manifesta, qui bien qu'appuyée sur une calomnie, eut pour effet de faire prononcer une suspension de l'affaire en 1797. Le P. Palma, devenu postulateur de cette cause en même temps que de celle de B. J. Labre, ne se découragea point, et obtint de Pie VII un ordre de révision qui fut plaidée en 1805. Mais ce Père étant mort bientôt après, la cause du vénérable Caraffa, moins favorisée que celle de Labre, est restée en suspens.

Pour compléter la notion de la localité de N.-D. des Monts, nous devons dire qu'à l'autre extrêmité du bâtiment des néophytes, une autre aile a été construite pour le collége des catéchumènes, dont la dénomination indique assez la destination, et avec cette aile fait corps la petite église de Saint-Sauveur aux Monts, qui n'est ainsi séparée de Notre-Dame que par la longueur des bâtiments. Depuis que Notre-Dame a été érigée en paroisse, celle de Saint-Sauveur est affectée à la confrérie des hommes néophytes, qui a remplacé le collége des catéchumènes, supprimé quant à présent, et le collége ancien des néophytes est exclusivement occupé par les jeunes juives baptisées, pour l'éducation desquelles Pie IX vient d'appeler une congrégation de religieuses, indépendante de la paroisse de Notre-Dame. Celle-ci est régie par un curé séculier, depuis le commencement de ce siècle, où les *Ouvriers pies* ont été obligés de se restreindre à leur autre couvent de Saint-Joseph de la Longara au-delà du Tibre.

Presque en face du portail de N.-D. des Monts, s'ouvre le passage qui conduit à l'église des *Sépultes vives*, dédiée à la Conception et située sur le versant assez abrupte de l'Esquilin. En flanc de N.-D. des Monts est une place sur laquelle est située la petite église des SS. Serge et Bacque, et desservie autrefois par les moines du rite ruthénien, qui en 1719, y ayant apporté une copie d'une madone de Lithuanie, lui donnèrent aussi le nom de Sainte-Marie *del pascolo*, qui s'est communiqué à la place. Entre ce point et le Colysée, on trouve Sainte-Agathe des Tisserands, appelée aussi Sainte-Marie *in macello Martyrum*, et à peu de distance SS. Cyr et Julitte, paroisse desservie par les Dominicains; elles sont l'une et l'autre du petit nombre de celles qui n'offrent rien de remarquable pour l'artiste ou l'antiquaire, mais qui n'en sont pas moins chères à la piété.

Note 31.

Le P. Thomas Gabrini, né à Rome le 15 octobre 1726, pouvait se glorifier d'être issu du fameux tribun, sénateur de Rome, Nicolas Gabrini, vulgairement appelé Cola de Rienzo. Entré le 7 mars 1743 dans l'ordre des Clercs réguliers mineurs, il en devint un des plus beaux ornements, puisque, après avoir achevé le cours de ses études philosophiques et théologiques, et avoir soutenu avec grand applaudissement diverses thèses publiques dans l'une et l'autre faculté, en 1749, on lui confia les chaires de philosophie et de langue grecque au collége de Saint-Charles à Pésaro. Là il s'acquit la réputation d'helléniste, de philologue et de philosophe, par différentes compositions grecques, traduites en vers latins lyriques et élégiaques, et par beaucoup de dissertations lues en public, ainsi que par l'explication habile à ses élèves du cours entier de mathématiques de Wolfius. En outre, il commença la formation d'un musée d'histoire naturelle, par le recueil de diverses plantes marines, de pétrifications et empreintes, de stalactites, de fossiles et de pierres rares en tout genre.

En 1776, il fut rappelé dans sa patrie pour y continuer l'emploi de professeur de philosophie dans sa congrégation. Ensuite on lui donna la charge de la paroisse des SS. Vincent et Anastase à *Trévi*, sur le territoire de laquelle est situé le palais apostolique du Quirinal, et qu'il administra avec beaucoup de zèle pendant vingt-sept ans. Aux soins de ce laborieux emploi, il joignit de fréquentes prédications, pour catéchismes, retraites spirituelles, panégyriques et stations d'avent et de carême, outre un grand nombre de dissertations philosophiques et savantes, lues en différentes académies, et trois discours latins prononcés pour la fête de la Circoncision, à la chapelle pontificale devant Clément XIII, Clément XIV et Pie VI, selon le privilége accordé à son ordre en 1620 par Paul V. Aussi passa-t-il par tous les degrés les plus honorables de sa congrégation, ayant été cinq fois Visiteur, une fois Secrétaire général, deux fois Provincial et finalement Préposé général.

Le crédit qu'il s'était acquis lui mérita l'honneur d'être appelé souvent à donner son avis, soit par la Congrégation de l'Inquisition, soit par celle de l'Index, soit par le maître du sacré Palais, pour la révision des livres. Les fameuses thèses de l'abbé Nicolas Spédalieri ne purent jamais s'imprimer, à cause de l'opposition de quelques théologiens, jusqu'à ce qu'elles eussent obtenu l'approbation du P. Gabrini, à l'examen duquel elles furent soumises par l'ordre de Pie VI.

Il fut encore choisi pour postulateur de la cause de la vén. Marie-Rose Giannini, du tiers-ordre de Saint-Dominique. Le cardinal Guillaume Pallotta lui confia la direction du Conservatoire des Filles de la Providence, dont il était protecteur. Trois autres cardinaux le voulurent pour leur théologien. Deux cardinaux-évêques de Palestrine l'employèrent dans leur diocèse, à rédiger chaque année les cas de conscience proposés tous les mois aux ecclésiastiques de leurs collégiales, qui devaient lui en transmettre la solution, afin qu'il en fît la censure, pour être transmises ensuite à leurs Eminences. Il fut aussi l'un des trois théologiens destinés par la sacrée Congrégation du concile, sur la demande du cardinal, duc d'Yorck, pour l'examen des confesseurs et des ordinands, et l'un des rédacteurs des statuts synodaux et examinateur synodal de Frascati.

Enfin chargé d'ans, de mérites et de distinctions, après avoir donné l'exemple de la plus exemplaire patience dans une douloureuse infirmité, et les signes les plus édifiants de la plus solide piété qui l'avait toujours animé, il termina sa longue et glorieuse carrière le 16 novembre 1808 dans le couvent de Saint-Laurent *in Lucina*, et fut enterré dans l'église attenante.

La plus grande partie de ses œuvres a été insérée dans les *Nouvelles florentines* et dans l'*Anthologie romaine*, au nombre de trente-huit, et il en est d'autres inédites parmi lesquelles figure le discours lu le 13 juillet 1783 dans l'Académie de Mgr Marcucci, vice-gérant, sur la question : *Si l'on peut avoir une certitude morale de la sainteté d'un Serviteur de Dieu, par la commotion générale du peuple et le concours extraordinaire, tel qu'il a eu lieu à l'église de N.-D. des Monts, où fut déposé le corps du vénérable B. J. Labre.* Ce discours fut loué dans le journal de Cracas, le 19 juillet de la même année, et fut inséré dans le procès du Bienheureux.

Note 32.

Le mémoire qui nous a fourni ces détails sur le passage du vénérable Pèlerin à Vérone, affirme que le fait se passait sur la fin d'avril 1782. Aussi l'annonce de la mort et de la fin des pèlerinages, y est-elle présentée comme une prédiction positive et absolue. « Il parlait de lui-même, y lisons-nous, comme un homme proche de sa mort et de sa sortie de cette vallée de larmes. Quoiqu'il n'eût que trente-quatre ans, il pressentait qu'il ne lui en restait guères plus qu'un seul à vivre. » Cette date semble confirmée par le témoignage des Tourières, qui, en regardant ses images en 1783, dirent : « C'est bien celui que nous avons vu il y a un an. » Et enfin la sœur Marie Electa, devenue supérieure, fit sa déposition du tout à un Oratorien, nommé Joseph Vicelli, qui l'écrivit sous sa dictée, comme il l'atteste sous serment à la fin du mémoire. Cependant comme il est certain que Benoît partit de Rome pour Lorette en mars 1782, et partit de Lorette pour Rome le 4 avril suivant; que d'ailleurs tout semble annoncer qu'après 1776, il cessa ses courses lointaines pour se borner au pèlerinage annuel de Lorette, et peut-être à une dernière visite aux monts Alvernes en 1779, il y a là une difficulté chronologique qui pourrait faire douter de l'exactitude du récit : mais, comme du reste il cadre assez bien avec les mœurs de notre pèlerin, nous en avons rapporté la substance, sans chercher à lever la difficulté qui du reste disparaîtrait en admettant qu'il ait fait en avril et mai un quatrième pèlerinage à Einsiedeln, qui a été affirmé par un de ses biographes, sans indication d'époque.

Le 21 juillet 1783, l'archevêque de Turin, Victor-Gaétan-Balthasar-Marie Costa d'Arignano, ayant appris par la rumeur publique que le Pèlerin dont on faisait si grand bruit, avait logé dans l'hospice de la Trinité de sa ville épiscopale, prit l'initiative du procès pour constater le fait. Il se fit apporter le registre d'entrée contresigné par deux Recteurs de la Confrérie de la Trinité, et l'on y trouva l'inscription : 2 janvier 1783 — Labre Benoît — Rome. Il fit comparaître les employés qui confirmèrent cette date implicitement, en affirmant, les uns que le passage du Pèlerin avait eu lieu pendant l'hiver précédent, et d'autres quelques mois auparavant, ajoutant qu'eux-mêmes, pour savoir le nom de ce singulier personnage, avaient eu recours, après son départ, au registre où ils avaient lu cette même inscription à son rang. Mais d'autre part il est indubitable que Benoît était à Rome, le 1er janvier 1783, comme on le verra dans l'enchaînement de son histoire. Il y a donc là une contradiction chronologique, dont on chercherait en vain la solution.

Certificat au nom du Card. Ev. de Constance, François de Rodi, inscrit en allemand au dos du passeport de Maiche.

De Spalochs, 11 février 1775, vers Constance par la route directe de Landhaus et Batelherdenstein.

Nous recommandons d'une manière particulière le porteur Benoit-Joseph Labre qui va *ad limina Apostolorum*. Après avoir pris les informations convenables, nous le tenons et attestons pour bon catholique, et nous invitons tous et chacun de le reconnaître pour tel, et de l'aider dans son pieux dessein avec zèle et bénignité. *Bon pour 6 mois.*

Quant au passage à Quargnento que nous avons rapporté au retour d'Espagne, dix ans après, le curé Charles-Félix Guasta en écrivait le récit le 7 septembre 1783, à un chanoine d'Alexandrie de la Paille, nommé Jean-Dominique Séréno qui le lui avait demandé. Il lui envoyait aussi le mémoire du Prieur mort dans l'intervalle, à la charge de le renvoyer à la sœur de ce dernier, Jeanne Gamboa, qui avait eu beaucoup de peine à s'en dessaisir. La date de 1774 se concilie assez bien avec l'emploi que Benoît fit de cette année-là.

Note 33.

Nous n'avons pu nous décider à adopter d'autres récits. pour lesquels l'auteur de la *Vie édifiante*, écrite d'ailleurs dans un bon esprit et assez correctement, avoue que les preuves historiques lui manquent. Nous en donnerons ici la substance, qui servira du moins à montrer combien la renommée fut féconde en motifs d'admiration pour notre Bienheureux.

Benoît-Joseph, étant parti de Besançon, avait à peine marché trois ou quatre heures sur la route de Salins, qu'une faiblesse extraordinaire le contraignit à s'asseoir un peu à l'écart, et bientôt succéda une sueur froide, qui l'engourdit au point d'être forcé, malgré la neige dont il était couvert, de passer la nuit à l'endroit même où il était assis. Cependant il reprit un peu ses sens au point du jour, et se mit à genoux pour demander à Dieu d'arriver sain et sauf au premier village, pour y entendre la messe. Peu d'instants après, vinrent à passer deux cavaliers de la maréchaussée, qui, le prenant pour un vagabond, l'arrêtèrent sans autre examen, et l'ayant attaché à la queue d'un de leurs chevaux, le conduisirent au village. Là, ayant examiné ses papiers, ils le mirent en liberté. Cette anecdote nous paraît manquer de vraisemblance.

Mais voici qui est plus merveilleux. Après avoir dit qu'il visita N.-D. de Liesse, l'auteur raconte dans une note qui suit. « Le village de N.-D. de Liesse est sans contredit le plus célèbre pèlerinage de France. On voit dans l'église une image de la sainte Vierge que l'on croit pieusement avoir été faite par les anges mêmes, et apportée du ciel aux chevaliers de Marchals dans leur prison. Les miracles de toute espèce qui s'y sont opérés, sont innombrables. En voici un auquel eut part notre saint voyageur. Deux scélérats conçurent, il y a douze ans (1772), le dessein de piller le riche trésor de ce sanctuaire. Pour l'exécuter, ils imaginèrent d'apporter en offrande un cierge d'un poids et d'une grosseur incroyables. On le plaça dans le sanctuaire et on l'alluma. Après l'office on entendit clairement la madone soupirer. Tout le monde fut saisi d'étonnement et de frayeur. Ces soupirs ayant recommencé jusqu'a trois fois, Benoît Labre, qui était parmi les pèlerins, alla trouver le Recteur de l'église, et lui dit, comme inspiré, que ce cierge n'était pas agréable à la Vierge et qu'il fallait l'ôter. Le prêtre suivit ce conseil et fit enlever le cierge. Mais en le transportant il se cassa vers le haut, et l'on vit avec indignation qu'il était rempli d'une quantité prodigieuse de poudre à canon. Alors on comprit de quel danger N.-D. de Liesse venait de préserver son sanctuaire. Les deux scélérats furent arrêtés, et ce grand miracle rendit encore plus fervente la dévotion des pèlerins qui avaient eu le bonheur d'en être témoins. » L'auteur dit ensuite qu'il tient ce fait d'une dame respectable qui, après le lui avoir raconté, lui affirma qu'elle avait elle-même été de ce nombre.

Il fait aussi visiter par Benoît l'abbaye de Saint-Hubert, dans les Ardennes, et le Calvaire du mont Valérien, près de Paris, sans donner ni témoignage, ni détail de ce pèlerinage, quoiqu'il eût assuré dans son avertissement, qu'il n'avancerait rien sans preuve : mais le désir d'édifier le lui a fait oublier.

Cette assertion du pèlerinage au mont Valérien nous rappelle une autre anecdote publiée dans un recueil de pièces, lettres, etc., concernant notre Bienheureux, et qui fut également imprimé en 1784 chez Morin à Paris. Il s'y trouve une lettre écrite par une religieuse, signée O. R. J. qui prétend avoir vu le Bienheureux Labre (*sic*) dans l'abbaye de Montcel à Pont Sainte-Maxence, près de Senlis. En 1770, au mois d'août, il se présenta, dit-elle, au parloir, prêt à s'évanouir. Il lui dit d'une voix mourante qu'il n'avait pas mangé depuis huit jours, et la pria de l'assister promptement; ce qu'elle fit aussitôt, en lui faisant servir de la soupe, qui fut avalée en un clin d'œil. Mais il fit difficulté de boire le vin qu'on lui présenta comme nécessaire après un si long jeûne. Sur les demandes qui lui furent faites, il se nomma et donna pour raison d'avoir quitté la maison paternelle, la situation de ses parents chargés d'enfants, ajoutant que lui, ayant vingt et un ans, il allait où Dieu l'appellerait; qu'il avait dépensé le peu d'argent qu'il avait en partant, et qu'il venait du côté d'Orléans pour aller à Paris, ne sachant pas encore quel parti prendre pour faire la volonté de Dieu. Alors la Religieuse le gronde d'errer de la sorte et de ne pas prendre un état. Elle l'exhorte à ne plus tenter Dieu en passant huit jours sans manger, et fait une collecte dans le couvent pour lui donner quelque argent. Pour peu que l'on connaisse l'esprit de notre Bienheureux, on voit ici les nombreuses invraisemblances de ce récit, qui n'empêche pas cette bonne âme d'avoir été touchée de la piété de ce jeune homme, uniquement parce qu'il aurait dit : « Nous sommes dans un siècle bien malheureux, puisque la Religion s'en va tous les jours, et qu'on détruit tant de maisons religieuses fondées par de grands saints et par l'inspiration du Seigneur. Oh ! s'il n'y avait pas encore quelques justes sur la terre, qui suspendent la justice de Dieu, son bras est levé, et il est prêt à faire rentrer l'univers dans le néant d'où il a été tiré. »

Cette dernière phrase ne se trouve point dans la relation imprimée, mais bien dans une relation manuscrite d'un homme grave, qui dit avoir appris de la Religieuse elle-même les circonstances de cet entretien qui aurait duré deux heures. C'était une Cordelière de la rue de l'Oursine à Paris, nommée sœur Saint-Patrice. Elle se trouvait pour raison de santé à l'abbaye de Montcel, dont elle ne faisait point partie, et n'ayant pas de charge déterminée, elle s'occupait beaucoup des pauvres. Au reproche de s'être exposé à mourir de faim, le jeune pèlerin s'excusa en disant qu'il n'avait senti le besoin, qu'au moment où il avait aperçu le clocher de l'abbaye, parce que sans doute Dieu avait voulu qu'il dût la vie à cette religieuse. A l'observation qu'elle lui fit sur sa vie errante si contraire à l'ordre commun : « Dieu l'a voulu ainsi : mais, ma mère, vous n'êtes pas non plus dans l'ordre, car vous n'appartenez pas à cette maison, et cependant vous êtes ici pour de bonnes raisons. Mais ce que vous sollicitez est légitime, et vous l'obtiendrez, en vous servant du moyen qui vient de vous être suggéré; puis vous retournerez dans votre maison. Mais ensuite si Dieu voulait que vous fissiez un grand voyage, est-ce que vous ne le feriez pas pour obéir à Dieu ? — Il n'y a pas d'apparence, répondit-elle, puisque j'ai fait vœu de clôture. — Mais enfin, si Dieu le voulait. — Eh ! sans doute, il faudrait lui obéir. — C'est ce que je voulais de vous, ma mère; mais cela ne sera pas de si tôt; bien des années passeront auparavant. » Toutes ces prédictions se vérifièrent exactement, ajoute la relation. La Religieuse obtint ce qu'elle désirait, retourna dans sa maison de Paris quatre ans après, et quinze ans plus tard partit avec des religieuses de Varsovie, qui étaient venues recruter des sujets pour un couvent de Bénédictines du Saint-Sacrement; et ce qui la décida fut le souvenir de la question du Pèlerin, qui lui fut répétée dans les mêmes termes par la mère des Anges, qui cherchait à la déterminer. A ce départ se rattache l'histoire de deux miracles, dont nous parlerons en leur lieu.

Malgré tous ces détails, nous ne pouvons admettre que Benoît Labre ait visité Paris

et ses environs au mois d'août 1770, où il était en Piémont. Il y a donc eu allucination dans l'esprit de cette religieuse. C'est un exemple des nombreuses méprises sur les voyages de Benoît, qui se manifestèrent après l'éclat de sa renommée. Partout l'on se figurait l'avoir vu, pour peu que l'on eût eu affaire avec un pieux pèlerin de passage, et on attribuait à ce passant quelques-unes des aventures révélées par sa biographie. Jusque dans sa patrie, il s'est établi des traditions de ce genre. C'est ainsi qu'il aurait fait un pèlerinage à un sanctuaire de Saint-Sulpice, situé dans le voisinage de Courcelles-le-Comte, près de Bapaume, à 15 ou 20 lieues d'Amettes. Rien de mieux sans doute ; la dévotion au patron de sa paroisse natale aura bien pu le conduire là. Mais on ajoute que ses guenilles de vêtements lui attirèrent de mauvais traitements et des huées de la part des enfants, et qu'étant tombé malade de la fièvre, il se retira dans un petit oratoire de Saint-Firmin, abandonné tout près du premier, et y fut secouru par la charité de quelques personnes pieuses. Sans ces détails de mœurs, qui impliquent un anachronisme, on aurait bien pu admettre qu'il fit ce pèlerinage dans sa jeunesse, pendant les mois qui précédèrent son départ définitif, après lequel il est certain qu'il n'a pas approché de son village plus près que n'en est le Bourbonnais ou la Lorraine.

Note 34.

Le sanctuaire si renommé de N.-D. des Ermites remonte au temps de Charlemagne; il est situé sur un rocher raboteux et escarpé à 5 lieues environ de Schwitz, chef-lieu d'un canton qui a donné naissance et dénomination à la république helvétique, et qui dépend pour le spirituel du diocèse de Constance. Il est desservi par une communauté de Bénédictins, dont l'abbé a juridiction épiscopale sur les villages d'alentour. L'église était autrefois d'une grande magnificence, et renferme dans sa nef du milieu le petit sanctuaire, qui fut dans le temps la cellule d'un seigneur souabe nommé Meinrad, de la famille des Hohenzollern. Ce comte, en se faisant solitaire, n'emporta pour tout trésor qu'une statue de la Mère de Dieu. Il est honoré sous le double titre d'ermite et de martyr. Sur l'autel est cette même statue, de petite dimension, avec la couronne sur la tête, et environnée de nuages percés de rayons tout brillants d'or : elle est toute semblable à celle de Lorette, mais noircie par les incendies qu'a subis la basilique en 1029, 1226 et 1465, sous les abbés Embricius, Conrad I et Gérold, et qui n'épargnèrent que le petit temple, bien que revêtu de boiseries.

L'histoire de ce sanctuaire est pleine des prodiges que Dieu daigna y opérer. Aussi les souverains Pontifes l'ont enrichi à l'envi d'indulgences et de priviléges, surtout Nicolas IV, Urbain VI, Jean XXIII, Martin V, Eugène IV, Nicolas V, Pie II, Jules II, Léon X, Pie IV, Grégoire XIII, Clément VII et Urbain VIII, et il a été en si grande vénération, que les pèlerins y affluaient des différentes parties du monde, au nombre de près de 200,000 par an. La révolution française ne l'avait pas épargné. Mais la statue, qui avait été sauvée à temps, fut replacée en 1803, et la restauration de l'église achevée en 1817. Saint Charles Borromée disait : « Après la Maison de la sainte Famille, qu'on dit avoir été transportée sous d'autres cieux par la main des anges, je ne sache pas d'endroit où mon âme ait été, plus qu'à Einsiedeln, enflammée de pieuses ardeurs. »

Notre 35.

L'église des SS. Sylvestre et Martin contient dans sa crypte des monuments précieux, qui prouvent que celle-ci fut la cathédrale du pape saint Sylvestre, avant la conversion

de Constantin, après laquelle il s'y tint, en 324, un concile de deux cent trente évêques, auquel cet empereur assista. On l'appelle plus communément Saint-Martin.

Outre les églises dont nous avons décrit dans le texte la position voisine de N.-D. des Monts, en remontant la vallée, on en rencontre plusieurs, soit à droite, soit à gauche. Celle qui fut très-fréquentée par Benoît, Sainte-Praxède, tout au haut de la rue, en approchant de Sainte-Marie Majeure, est desservie par les moines de Vallombreuse; et elle possède des souvenirs de saint Charles Borromée, qui en fut titulaire. Elle contient, outre la sainte Colonne, le puits où sainte Praxède recueillit les ossements et le sang de beaucoup de martyrs, ainsi qu'une collection de reliques fort singulières, même de l'ancien testament. Non loin de là, mais au revers du Viminal est située l'église de Sainte-Pudentienne, sœur de sainte Praxède, occupée par des chanoinesses régulières de Saint-Augustin, et où se voit un puits que la tradition représente comme réceptacle de 5000 corps de martyrs. Ces deux sœurs étaient, comme on sait, filles du sénateur Pudens, qui reçut saint Pierre dans sa maison, l'an 44, et qui eut le bonheur d'en faire pendant sept ans le berceau de l'Eglise de Rome. Les deux églises marquent donc le lieu, où le Prince des Apôtres posa les premières pierres de l'édifice dont il jetait le fondement. Près de Sainte-Praxède, sur une place qui regarde le flanc de Sainte-Marie Majeure, se trouvent le couvent des Philippines et celui des Annonciades, dites les *Turchine*. Si on se transporte devant la façade de Sainte-Marie Majeure, on a devant soi deux chemins, qui vont aboutir à deux points du mur d'enceinte sur le Célius, où sont situées les basiliques de Saint-Jean de Latran et Sainte-Croix de Jérusalem. En prenant la gauche, qui conduit à cette dernière, on passe devant l'église bâtie en l'honneur de saint Eusèbe, sur l'emplacement de sa propre maison, où l'empereur arien Constance le fit renfermer et mourir de faim; elle était desservie du temps de Benoît par les religieux Célestins, et depuis Léon XII elle l'est par les Jésuites.

Note 36.

Plusieurs de ces images, tableaux ou statues, sont devenues célèbres pour avoir été du nombre de celles, qui en 1796 ont étonné Rome par le prodige du mouvement des yeux. Nous allons citer les principales.

Le 9 juillet 1796, qui était un samedi, on vit ouvrir et fermer les yeux, ou les mouvoir en divers sens, les madones extérieures suivantes: N.-D. de l'Arcade (*archetto*), attenant au palais Casali; N.-D. de la Compassion, place Madame; N.-D. des Douleurs, place de l'Eglise neuve; N.-D. de Grâce et Miséricorde, au flanc de la Consulte; N.-D. *delle Murate*, dans la rue de ce nom; N.-D. du Rosaire, rue de la Ciambella, et une autre du même nom, au palais Galli; N.-D. de Sainte-Marie, au palais Bracciano; N.-D. des Tortues, sur la place de ce nom. L'ébranlement de la population, causé par ce prodige, ne put se calmer qu'en ouvrant, dès le lendemain, des missions sur six places différentes.

A l'intérieur des églises, ce prodige avait lieu dans l'obscure chapelle de *Grotta pinta*, dans celle des frères de Saint-Jean de Dieu, où il se prolongea près de trois mois, et dans celle de Saint-Sylvestre *in capite*, où il s'opérait simultanément à deux tableaux de la Vierge placés en regard et dits, l'un N.-D. de la Conception, et l'autre N.-D. du Cénacle. Les 11, 12 et jours suivants, pendant les missions, il se renouvela pour N.-D. Mère de la divine grâce, à Saint-Nicolas des Lorrains; pour N.-D. du Carmel, à Saint-Sylvestre aux Monts; pour N.-D. *dite* de la Guadeloupe, à Saint-Nicolas *in carcere*; pour N.-D. des Grâces, dans l'ancienne chapelle de l'hôpital de la Consolation; pour N.-D. de l'Assomption, à l'église neuve, où le

prodige dura jusqu'au 15 d'août; et pour N.-D. des Douleurs, où il ne cessa que le 2 décembre. Le 20 août, il s'était opéré au palais Bolognetti, et enfin sur la place du *Jésus*, il recommença pour une madone des Sept-Douleurs du 6 au 23 janvier 1797.

Toutes ces madones avaient été devancées par N.-D. Reine de tous les Saints, dans l'église de Saint-Cyriaque, à Ancône, qui remua les yeux dès le 25 juin 1796, et continua jusqu'après le 10 février 1797, jour de l'entrée du général Bonaparte dans la place. On rapporte qu'informé du prodige et l'attribuant à la supercherie du chapitre, il se fit apporter la statue et adressa des reproches très-vifs à quelques chanoines qu'il avait appelés; mais tout à coup il s'arrêta au milieu de sa réprimande en considérant la statue, et leur commanda de la remporter et de la replacer où elle était.

Voir l'ouvrage de Marchetti, intitulé : *Miracles arrivés à Rome en* 1796 *et* 1797, *prouvés authentiquement*. Paris. 1801.

Note 37.

Dans le cœur de la ville et aux environs de Saint-Louis des Français, se trouvent les églises suivantes : Le Panthéon d'Agrippa, devenu Sainte-Marie des Martyrs, vulgairement la Rotonde, et Sainte-Marie *supra Minervam*, vulgairement la Minerve, parce qu'elle fut bâtie originairement sur les restes d'un temple de Minerve; depuis 1370 celle-ci est en possession des Dominicains, dont le grand couvent y est annexé, et qui viennent d'en restaurer à grands frais l'intérieur, d'une façon soi-disant gothique. Tout près, dans une rue détournée, est Saint-Jean de la *Pigna*, petite église appartenant à la Confrérie de la Pitié pour les prisonniers. Non loin et sur la rue du Corso, et attenante au palais Doria, est la jolie collégiale de Sainte-Marie *in via lata*, du nom de la rue qui en longe le flanc; là subsistent encore deux chambres antiques converties en chapelles, et célèbres pour avoir été occupées par l'apôtre saint Paul pendant les deux ans qu'il dut attendre le jugement de César; c'est là qu'il écrivit son Epître aux Hébreux, et que saint Luc, son compagnon, rédigea les Actes des Apôtres quelques-uns ajoutent même que saint Pierre, saint Jean l'Evangéliste et saint Martial y logèrent aussi en divers temps. Entre cette église et la Minerve, se trouve d'un côté le couvent de Sainte-Marthe, et de l'autre le collége Romain avec sa grande église, bâtie en l'honneur de saint Ignace aussitôt après sa canonisation; dans cette dernière, les deux extrémités du transept sont occupées par les deux somptueuses chapelles de Saint-Louis de Gonzague et de l'Annonciation. Tout auprès de l'église, est l'oratoire si renommé de Caravita.

Si l'on se dirige de-là vers la partie occidentale de Rome, où sont des quartiers populeux, on rencontrera en ligne sur des points différents Sainte-Marie des *Monteroni*, du nom de la famille siennoise qui la fonda comme église nationale, mais devenue, avec le petit hospice annexé, la propriété et résidence des Liguoriens; Sainte-Marie de *Monticelli*, l'une des plus anciennes églises paroissiales de Rome, et depuis un siècle et demi desservie par les PP. Doctrinaires. Plus loin est la Trinité des Pèlerins, qui est desservie par les chapelains de l'Archiconfrérie du même nom, chargés de soigner les pèlerins, et qui est annexée au grand hospice destiné à les recevoir. De-là, en tournant un peu vers le nord-ouest, on arrive à Saint-Laurent *in Damaso*, qui est tout à la fois basilique, collégiale et paroissiale, quoique renfermée dans l'enceinte du palais de la Chancellerie. Elle a été bâtie à la place d'une plus ancienne qu'avait construite le pape saint Damase en l'honneur du Lévite martyr, et par cette raison il a été associé au premier patron, et c'est ce double fait qu'indique le surnom

in Damaso. Plus au nord encore de cette région occidentale, est située la belle et somptueuse église des PP. de l'Oratoire, appelée l'église Neuve et mieux Sainte-Marie *in vallicella*. Au contraire, en se dirigeant vers le midi et traversant le *Ghetto*, on arrive à Saint-Ange de la Pêcherie, à côté du portique d'Octavie; c'est dans cette église que les Juifs sont obligés d'entendre deux fois par an un sermon d'un Dominicain hébraïsant. Non loin de là, est l'église de Saint-Ambroise, bâtie au lieu de la maison paternelle du saint, occupée au temps de Benoît par des Bénédictines, et actuellement par des Franciscaines du tiers-ordre, réformées par une religieuse célèbre dans Rome, dont il sera question plus tard à l'occasion des prophéties du Bienheureux. Si l'on traversait ensuite le Tibre sur un des ponts de ce quartier, on arriverait au Transtévère, où il y a un grand nombre d'églises, mais qui ne paraissent pas avoir été fréquentées par Benoît, à l'exception de la basilique de N.-D. *in Trastevere*. En revenant par ce côté du Tibre vers Saint-Pierre, on trouverait l'église du Saint-Esprit, servant de paroisse pour le dehors, plutôt que pour les diverses parties de ce grand hospice, qui ont chacune sa chapelle.

Note 38.

ANNOTATIONS ENIGMATIQUES DU P. TEMPLE.

Elles étaient inscrites sur le registre des pèlerins, et intitulées : 12 février 1776 et jours suivant. *Notes au sujet du très-grand serviteur de Dieu, Benoît-Joseph Labre, d'après plusieurs conférences spirituelles tenues avec lui dans l'espace de quatre jours.*

Nous les transcrivons textuellement telles qu'elles étaient rédigées, en les rangeant seulement dans un meilleur ordre que n'avait pu le faire une rédaction au jour le jour.

ADVERSUS DEUM.

1. Dominus Deus prævenit eum in benedictionibus dulcedinis. (Ps. xx. 4.)
2. Gratia Dei in eo vacua non fuit. (I. Cor. xv. 10.)
3. Sitivit anima ejus ad Deum fortem, vivum. (Ps. xli. 3.)
4. Dilectus meus totus desiderabilis, etc. (Cant. v. 16.)
5. Anima mea desideravit te in nocte, sed et spiritu meo in præcordiis meis de mane vigilabo ad te, etc., etc. (Is. xxvi. 9.)
6. Zelo zelatus sum pro Domino Deo. (III. Reg. xix. 10 et 14.)
7. Comprehensus fuerat a Christo Jesu ad cognoscendum illum et virtutem resurrectionis ejus, et societatem passionum ejus, configuratus morti ejus. (Phil. iii. 10 et 12.)
8. Christus passus est pro nobis, vobis relinquens exemplum, ut sequamini vestigia ejus. (I. Pet. ii. 21.)
9. Vestigia ejus (D. N J. C) secutus est pes illius, ejusdemque viam custodivit, et non declinavit ex ea. (Job. xxiii. 11.)
10. Christum Dominum quem ab ipsis juvenilis ætatis primordiis toto corde dilexit, ferventiori in dies amoris flamma ad præsens usque est prosecutus; ne vero charitatis ejus fervor tepesceret, austerissimum vitæ genus sectatus est: non raro enim corticibus, frequentissime modico pane, etc., vitam transegit.
11. Nihil scire pro certo judicavit, nisi Jesum Christum et hunc crucifixum. (I. Cor. ii. 2.) C'est-à-dire par la conformité qu'il s'étudiait toujours à conserver avec son bien crucifié, ar l'attention à en exprimer en lui-même le véritable esprit, celui de la mortification

intérieure et extérieure, et la pauvreté la plus parfaite, et par le soin de se glorifier entièrement en Jésus-Christ, qui, dit l'Apôtre, *proposito sibi gaudio, sustinuit crucem, confusione contempta.* Et moi, quand je considérais attentivement ce grand serviteur de Dieu, si pauvre, si exténué, et tout à la fois si joyeux, mais d'une joie toute céleste, après avoir été prévenu et informé de son esprit au moyen de nos conférences, il me parut reconnaître en lui, proportion gardée, le portrait le plus parfait du Crucifié, provenant d'avoir constamment eu dans l'esprit ce divin exemplaire, dont le Père éternel a daigné nous inculquer l'imitation : *Inspice et fac secundum exemplar quod tibi in monte monstratum est* (Exod. xxv. 40, et Heb. viii. 5.), et ensuite saint Pierre par ces paroles : *Christus passus est pro nobis.... vestigia ejus.* (I. Pet. ii. 21.)

12. Flebat super Dilecto suo, et compatiebatur illi ac etiam beatissimæ Mariæ Virgini cruci fideliter adhærenti anima ejus. (*S. Bonav. de S. Francisco.*)

13. O Vulnera corda saxea vulnerantia, et mentes congelatas *pro certo* inflammantia ! (*S. Bonav. De Plagis.*)

14. Ad cœleste regnum nobis promissum totis affectibus aspirabat servus Dei.

15. Tu es, Domine, spes mea; ibi posuisti (*in te posui*) certissimum refugium tuum (*meum*). (Ps. *passim.*)

16. Tu es, Domine, *tota* portio mea in terra viventium. (Ps. cxli. 6.)

17, Mihi adhærere Deo bonum est, ponere in Domino Deo meo *totam* spem meam. (Ps. lxxii. 28.)

18. Fiducialiter agam, immobiliter sperans nihil ad salutem necessarium mihi ab eo negandum, qui tantum pro salute mea fecit et pertulit; fiducialiter agam amplius et non timebo, neque confundar in æternum. (*S. Bonav.*)

19. Quod bonum est in oculis tuis fac; sit nomen Domini... etc. (*sic*) etc. (I. Reg. iii. 18, Ps. lxxi. 17. et cxii. 2.)

20. Sicut Domino placuit, sic factum est; sit nomen Domini benedictum. (Job. i. 21.)

21. Jacta cogitatum tuum (curam tuam) in Domino, et ipse te enutriet. (Ps. liv. 23.)

22. Quand même vous vous éloigneriez de moi, Seigneur, j'espèrerais encore en vous.

23. Invictum ab oratione spiritum non relaxabat. (*Act. vulg. S. Martini.*)

24. Orationis gratiam desiderandam super omnia firmiter asserebat, nullum credens sine ipsa in Dei prosperari servitio ; modis quibus poterat nonnullos ad ejus studium excitare illum reperi, etc. Ipse autem ambulans et sedens, intus et foris, laborans et vacans, orationi adeo erat intentus, ut mihi et aliis visum fuerit, non solum quidquid erat in eo cordis et corporis, verum etiam operis et temporis illi dedicasse ; et quia in oratione perceperat Sancti Spiritus desideratam præsentiam tanto familiarius se offerre precantibus, quanto plus invenit elongatos a strepitu mundanorum, ideo loca solitaria ab ipso juventutis flore didici eum quærere, ad solitudinem et ecclesias derelictas oraturum nocte pergere in Gallia præsertim et alibi, etc. Ibi a piissimis personis fide humana dignis, solitarius remanens et pacatus, auditus est nemora fere gemitibus replere, pectus suum tundere; ibi respondere judici, ibi supplicare Patri, ibi aliquoties auditus est clamorosis gemitibus apud divinam pro peccatoribus interpellare clementiam, deplorare etiam alta voce quasi coram se positam Dominicam passionem : ibi tandem aliquando visus est noctu orans, manibus vero ad modum crucis protensis, aliasque in faciem suam procidens, sed ab aliquo tantum peregrino piissimo per accidens visus mihique referente, etc.

25. Justus (sapiens) cor suum tradidit ad vigilandum diluculo ad Dominum ; sic in prædicto Dei servo, etc. (Eccli xxxix. 6.)

26. Si diligitis me, mandata mea servate. (Joan. xiv. 15.)

27. De omni corde suo dilexit Dominum, et apud... etc. (Eccli. et Ev. *passim.*)

28. Scimus quoniam diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum; sic in prædicto Dei servo reperi, etc. (Rom. VIII. 28.)

29. Qua ferventi charitate reperi quod arderet tantus hic Dei servus, non aliis verbis mihi videtur posse aptissime enarrare, quam iis solis seraphici Doctoris sancti Bonaventuræ pro seraphico Patre nostro sancto Francisco circa ferventissimam ejus charitatem, id est, *totus namque quasi quidam carbo ignitus, divini amoris flamma mihi videbatur absorptus* : subito enim ad auditum amoris Domini occasione conferentiarum, excitari, affici et inflammari, quasi plectro vocis extrinsecæ chorda cordis interior tangeretur. Inquirendo postea sanctæ obedientiæ virtute quomodo autem se excitaret ad amorem Domini, ultra quotidianas meditationes de inenarrabilibus bonitatis, clementiæ, misericordiæ, excessivi amoris seu nimiæ charitatis erga genus humanum, etc. Exultabat enim in cunctis operibus manuum Domini, et per jucunditatis specula in vivificam consurgebat rationem et causam; siquidem contuebatur in pulchris pulcherrimum, et per impressa rebus vestigia prosequebatur ubique Dilectum, de omnibus scalam sibi fariens, per quem conscenderet ad apprendendum eum qui est desiderabilis totus : inauditæ namque devotionis affectu fontalem illam bonitatem in creaturis singulis tanquam in rivulis degustabat. (*S. Bonav. de S. Francisco.*)

Ferventi quoque charitatis incendio gloriosum sanctorum martyrum mihi aperte videbatur emulari triumphum. Desiderabat propterea et ipse illa perfecta charitate succensus, quæ foras mittit timorem, per martyrii flammam, hostiam Domino se offerre viventem, ut et vicem Christo pro nobis morienti rependeret, et ad divinum amorem cæteros provocaret. Ad terrena autem foris desideria per Christi charitatem totus videbatur insensibilis factus, et ne foret absque consolatione Dilecti, sine intermissione orando spiritum Deo contendebat exhibere præsentem. Erat quidem oratio contemplanti solatium, erat et operanti præsidium, dum in omnibus quæ agebat de sua diffidens industria, et de superna pietate confidens, per ipsius instantiam totum in Domino jactabat, uti mihi visum est.

30. Tanto autem in Deum fervebat amore, ut ob ejus gloriam vel sanguinem fundere, vel igne absumi, vel alio quovis pœnarum genere excruciari vehementissime usque nunc optaverit.

31. Erga sanctissimum Eucharistiæ sacramentum difficile dictu est quam ardenti teneretur devotionis affectu; inter orandum fere omnibus destitutus sensibus videbatur sæpissime, etc.

32. Devant le S.-Sacrement on le voyait à certaines heures comme extasié, etc.

33. Quanta promptitudine pueruli papillas capiunt et quanto impetu labia uberibus infingunt, cum tanta hic servus quoque Dei alacritate ad Eucharisticam mensam accedebat; quinimo et unus fuisset ei dolor hac angelica esca privari, etc.; sed enim colluctatio persæpe deprehensa, etc., etc., obedientiæ etiam causa, etc., etc.

34. Pone me ut signaculum super cor tuum (Cant. VIII. 6.); à quoi il ajoutait : Mon Jésus crucifié, je vous prie de vous placer aussi comme un sceau sur mon cœur, afin qu'il reste fermé à toute autre affection qui ne tendrait pas à vous, etc., etc.

35. Domine Jesu, mortificem me, ut vivam in te; quæcumque evenient, accipiam a te; persequar me, sequar te semper; optem sequi te; fugiam me, confugiam ad te; dignus sim defendi a te; timeam mihi, timeam te; simque de electis a te; diffidam mihi, fidam in te; obedire velim propter te; in nullo afficiar, nisi in te; aspice in me, ut diligam te; voca me, ut videam te et in æternum potiar te.

36. Deiparam virginem cujus clientelæ se ab ineunte ætate dicaverat, tanquam matrem quotidianis colebat obsequiis, atque filiali exorabat fiducia; Rosarii, etc., cœlitesque omnes impense coluit usque nunc, etc.

37. Providebat Dominum in conspectu suo semper (Ps. XV. 8.)

38. Omnia ad majorem Dei gloriam facit, etc., etc., etc. (I. Cor. x. 31.) Apostoli, etc., anteriora autem, etc., et posteriora verba hujus apostoli adamussim in omnibus exequi usque nunc studuit tantus hic Dei servus B. J. L. Boloniensis diœcesis in Gallia.

ADVERSUS PROXIMUM.

39. Ab infantia mea crevit mecum miseratio, et de utero matris meæ egressa est mecum. (Job. XXXI. 18.)

40. Erat humanus et benignus. (Sap. VII. 23.)

41. Deinde ecce verus Israelita in quo dolus non est, etc., etc. (Joan. I. 47.)

42. Discite a me quia mitis sum et humilis corde. (Mat. XI. 29.)

43. Qui vos audit, me audit; qui vos spernit, me spernit. (Luc. X. 16.)

44. Famelicos de suo etiam obsonio satiabat, quare, etc.; modicitate, etc., etc., uti, etc. Misericordia quoque in pauperes singulariter, etc. Quos ut pasceret, cibum non semel sibi ipse detraxit, etc., uti, etc.

45. Les pauvres étaient regardés par lui comme les membres de Jésus-Christ, etc. Il partageait avec eux la modicité de son petit entretien, etc.

46. Infidelium et peccatorum perditionem amare deflens, se ad quælibet pro illorum salute tormenta paratum offerre consuevit usque, etc.

47. Justorum animas piacularibus flammis addictas quotidianis subsidiis, indulgentiis, missis et precibus, etc., juvare usque nunc consuevit, neglectas præsertim, etc.

48. Charitas patiens est, benigna est; charitas non æmulatur, non agit perperam, non inflatur; non est ambitiosa, non quærit quæ suæ sunt; non irritatur, non cogitat malum, non gaudet super iniquitate, congaudet autem veritati; omnia suffert, omnia credit, omnia sperat, omnia sustinet. (I. Cor. XIII. 4. 5. 6 et 7.)

49. Sa patience fut merveilleuse, puisque j'ai appris qu'il souffrait avec un air de grand contentement et avec beaucoup de tranquillité les injures, les calomnies et toute sorte d'atrocités, jusqu'à en remercier le Seigneur comme d'un bienfait, et à prier instamment ceux qui avaient des égards envers lui, pour qu'ils ne s'opposassent point à ceux qui le calomniaient et le frappaient : ce qui joint à ses douces représentations, fut la cause de leur conversion, etc.

50. Certains pèlerins m'avaient rapporté savoir de ceux qui le voyaient de temps en temps, qu'ils publiaient que c'était un autre saint Alexis; ce que j'ai entendu encore à l'occasion que je l'avais confessé la dernière matinée; car d'autres ayan dit que j'avais parlé à un grand saint, pour expliquer leur pensée, ils le comparaient, celui-ci à saint Alexis à cause de son grand détachement du monde, etc., celui-là à saint Louis de Gonzague à cause de son innocence, etc.

ADVERSUS SEMETIPSUM.

51. Oblivisci me fecit Deus domus patris mei, et crescere me fecit in terra paupertatis meæ. (Gen. XLI. 51 et 52.)

52. Respexit Deus ad pauperculum et humiliatum (contritum) spiritu. (Is. LXVI. 2.)

53. Humiliata fuit in pulvere anima ejus, etc., *corde recogitans* : Quid est homo, *et* : Quid superbit terra et cinis ? (Ps. XLIII. 25. et Eccli. X. 9.)

54. Amavit nesciri et pro nihilo reputari. (*De Imit. Christi*. II. 3.)

55. Sciebat et humiliari, et esurire, et penuriam pati, omnia siquidem certissime credens posse in eo qui eum confortabat. (Phil. IV. 12 et 13.)

56. Existimavit omnia detrimentum esse propter eminentem scientiam J. C. (Ph. III. 8.)

57. Absorbuit mentem ejus ab omnibus quæ sub cœlo sunt ignita et melliflua vis amoris Domini Jesu.

58. Mortuus revera fuit mundo, et vita ejus vere abscondita fuit cum Christo in Deo, etc. (Col. III. 3.)

59. Mortificationem Jesu in corpore suo jugiter circumferebat, uti, etc. (II. Cor. IV. 10.)

60. Mortificatus quidem carne fuit, pervalide autem vivificatus spiritu. (I. Pet. III. 18.)

61. Castigo corpus meum et in servitutem redigo. (I. Cor. IX. 27.)

62. In sudore vultus tui vesceris pane. (Gen. III. 19.)

63. Sæpissime solis eleemosynis voluntariis, etc., sed obedientiæ causa, etc.

64. Majores divitias existimavit thesauris mundi (Ægypti) improperium (crucis) Christi. (Heb. XI. 26.)

65. Interea non hæreditavit, et pars illi non fuit in gente; ipse enim Dominus erat pars ejus et hæreditas. (*S. Bonav. de S. Francisco.*) Par l'oubli total et le détachement le plus parfait de sa patrie, de l'héritage paternel non-seulement, mais bien encore par un dépouillement tellement inaltérable de lui-même, et jusque de ces attaches bien petites ou de ces affections terrestres, quoique (*sic*) légères qu'elles fussent, par lesquelles restent enchaînées certaines âmes spirituelles, de manière à ne pouvoir avancer et arriver totalement au terme de la perfection chrétienne... Et cependant il me sembla remarquer en lui l'esprit de l'Apôtre, quand il disait : *Nihil habentes, omnia possidentes* (II. Cor. VI. 10)... et après un si grand Apôtre, celui de notre séraphique Père, quand il fut suscité de Dieu pour illustrer son Eglise grandement alors combattue, pour détacher les fidèles des choses caduques, pour les exciter à la pénitence et à l'amour souverain; et de même que ce séraphin en chair disait : *Deus meus et omnia*, ainsi je m'aperçus que ce si grand serviteur de Dieu éclatait avec une grande véhémence en paroles semblables à celles-ci : *Mon Dieu et mon tout.*

66. Abjectione atque odio sui summopere præstitit, et miram animi tranquillitatem adeptus est, quæ nec perturbatione aliqua concuti, nec quibusdam sibi illatis injuriis unquam visa est commoveri usque, etc., etc., etc.

67. Libentissime gloriabatur in infirmitatibus suis, specialiter vero in frigore, et nuditate, etc, in contumeliis, in necessitatibus, in angustiis, etc., quasi ad epulas invitatus. (II. Cor. XII. 9 et 10.)

68. Sollicitus repertus est ne horæ particula meritis vacua præterflueret, quare, etc. (Eccli. XIV. 14.)

69. Quodcumque feceritis in verbo aut in opere, omnia in nomine D. J. C. (ad gloriam Dei facite), gratias agentes Deo et Patri per ipsum. (Col. III. 17 et I. Cor. X. 31.)

70. Pepigi fœdus cum oculis meis, ut ne cogitarem quidem de Virgine (Job. XXXI. 1.)

71. .... Quidquid per oculos.... odoratum et tactum deliquisti. (*Rit.*)

72. Membra vestra templum sunt Spiritus Sancti. (I. Cor. VI. 19.)

73. Brevis illi somnus, hicque super nuda humo, atque humilis vestis quæ immodestiam, etc., cibusque qui mortem duntaxat arceret, et tantummodo post solis occasum, etc. Quibus austeritatibus circumsepta ejus virginitas adeo illibata et nitida perstitit ut suo candore nequidem per paululum usque nunc reperiatur imminuta. Ad hæc jejunia fere quotidiana, ut ab illicitis abstinere disceret, licitis etiam sibi interdicebat.

74. Amen, amen dico vobis, nisi efficiamini sicut parvulus iste, non intrabitis in regnum cœlorum. (Mat. XVIII. 3.)

75. Altissima paupertas ejus abundavit in divitiis simplicitatis suæ. (II. Cor. VIII. 2.)

76. Exultavit ut gigas ad currendam viam suam (Ps. XVIII. 6.), totumque se Deo excolendum usque nunc tradens, dies noctesque cogitans qua se ratione magis ei magisque conformare posset, etc.

77. Interea tamen nonnullas animi molestias ac tentationes, impuritatis præcipue; præsertim nocturnas illusiones perpessus est; verum semper victor, etc., ac patiens, etc.

78. Dominus Deus benedictionibus dulcedinis replevit eum, etc., sed quia gratia in eo vacua non fuit, quare, etc.

79. Quamvis tot gratiæ donis a Deo usque nunc auctus sit, (uti videre est in omnibus antedictis notis et sequentibus) ita tamen repertus est sibi ipse vilescere, ut inter præcipua divinæ bonitatis miracula hoc memoraret, quod se indignissimum misericorditer sustineret.

80. Sicut Apostoli qui ibant gaudentes, etc., quoniam digni habiti sunt., etc. (Act. v. 41.)

81. Ducam eam in solitudinem et loquar ad cor ejus. (Os. II. 14.)

82. Domine Jesu, noverim te, noverim me (*S. Aug.*); ut amem te, contemnam me, nec aliquid cupiam nisi te; ut oderim me, ut amem te, quidquid agam propter te; humiliem me, exaltem te, nihil cogitem nisi te. (*SS. Ign.*, *Fr. d'Ass. et Xav.*)

83. Iram Domini erga se reputatum tanquam humillimum et alios, suis precibus mitigavit Dei servus, etc., etc.

84. Omnia aspera non modo summa oris et animi lenitate, verum etiam cum gratiarum actione perferre usque nunc consuevit.

85. Negociamini dum venio (Luc. XIX. 13.): hoc ad apicem perfecit Dei Servus, utpote quia tanquam sanctus mercator toto corde ad lucrandum regnum cœlorum se usque nunc disposuit. (*Vide in omnibus notis ad ipsum pertinentibus.*)

86. Enfin ce n'était qu'un composé de toutes les vertus, puisque d'après les conférences que j'ai eu le bonheur d'avoir avec lui et par la contrainte de la sainte obéissance, il me réussit de le sonder peu à peu, et de relever toute sa vie depuis son bas âge, en feignant une indifférence apparente, et en usant d'une pieuse industrie; et je m'apercus que l'humilité, l'obéissance, la modestie, la pureté, la foi, l'espérance, la charité, la justice, la tempérance, la force, la résignation, la patience, l'uniformité, l'abnégation de soi-même, etc., etc., furent non-seulement en quelque degré dans lui, mais au-dessus du commun des âmes spirituelles, et son véritable et unique apanage, etc.

Le Pénitencier français actuel fait observer à ses successeurs, en cas d'infirmité mortelles, que les notes inscrites au registre des pèlerins en février 1776, sont bien de son écriture et de son caractère propre, et ils peuvent y ajouter toute foi après la mort d'un si grand et si admirable saint français, Benoît-Joseph Labre.

Note 39.

Pour comprendre la distinction des églises de Rome, il faut savoir qu'il y a entre elles une hiérarchie d'honneur. Le premier rang appartient à l'église du Sauveur *ad Sancta sanctorum*, appelée communément Saint-Jean de Latran, métropole de toute la chrétienté, et en particulier du patriarcat d'Occident; viennent ensuite celles de Saint-Pierre du Vatican, de Saint-Paul *extra-muros* et de Sainte-Marie Majeure, représentant les métropoles des trois patriarcats d'Orient, et formant avec Saint-Jean les quatre patriarcales *Lateranencis*, *Vaticana*, *Ostiensis*, *Liberiana*.

Si à celles-ci on accouple les basiliques de Saint-Laurent *extra muros*, de Sainte-Croix de Jérusalem (*Sessoriana*) et de Saint-Sébastien *extra muros*, on a les sept églises dont la visite, faite dans un espace de vingt-quatre heures, est une dévotion fort usitée et riche en indulgences. Après ces basiliques de premier ordre, se placent les basiliques mineures, au nombre de six, savoir : Sainte-Marie *in trastevere*, Saint-Laurent *in Damaso*, Sainte-Marie *in Cosmedin*, les Douze-Apôires (*Constantiniana*), Saint-Pierre *in vincoli* (ou *Eudoxiana*), et Sainte-Marie *Regina cœli* ou *in monte santo*, située sur la place du Peuple; puis viennent dix collégiales desservies comme les basiliques par des chapitres. On appelle églises stationales, celles où se font les stations de carême et autres indiquées dans le missel romain, et qui comprennent

presque toutes les précédentes et en outre une cinquantaine d'autres, occupées et desservies de diverses manières, et disséminées sur tous les points de l'enceinte. De ce nombre est, par exemple, l'église des Quatre-Saints (ce sont quatre frères martyrs) située sur une des pointes du Cœlius, entre Saint-Jean de Latran et le Colysée, et servant à un Conservatoire d'orphelines dirigé par des religieuses. Beaucoup de ces mêmes églises forment titres de cardinalat, avec dix-sept autres qui complètent les soixante et dix; beaucoup aussi sont paroissiales, et avec une vingtaine d'autres, forment en tout cinquante-trois paroisses. Une soixantaine d'autres sont entre les mains des réguliers, parmi lesquelles est la Conception, dépendante du grand couvent des Capucins, et Saint-Nicolas Tolentin, occupée par les religieuses Baptistines, l'une et l'autre situées entre le côté nord du Quirinal et le mont Pincio. Enfin une centaine non comprises dans les précédentes et beaucoup d'oratoires de confréries appartiennent à des prêtres séculiers; et dans ce nombre sont comprises les églises nationales, c'est-à-dire celles qu'ont fondées et que font desservir les principales nations catholiques.

Note 40.

Non sunt onerosi labores amantium. (S. Aug.)

Nec solum ad apostolos hoc dictum est, sed ad omnes fideles. (S.Th. *In Joan.* xiv. 3.)

Ex sancto Bernardo abbate refert Benedictus XIV, de sancto Malachia episcopo : « Feliciter obdormivit in Domino, et vere obdormivit. Vultus placidus placidi exitus indicium fuit; et quidem erant omnium oculi fixi in eum, nemo tamen qui quando exivit advertere potuisset. Mortuus vivere, et vivens mortuus putabatur; adeo nihil intercessit quod alterutrum disterminaret! Eadem vivacitas vultus, serenitas eadem, qualis apparere solet in dormiente. »

Quid est ergo mirum quod hujusmodi pacis et tranquillitatis indicia inter signa præclari obitus sanctorum accenseantur? Nimirum ex monitis S. Joannis a Cruce : « Nequit esse amara mors animæ amanti, quandoquidem inibi reperit omnes delicias et suavitates amoris; nequit illius memoria afferre tristitiam, quoniam in illa reperi suum gaudium et lætitiam.» Bened. XIV.)

Biglietto del parroco Carlini al parroco Rovira

Signor Arciprete, Benchè abbia pregato la V. S. di volere per bontà esequiare il cadavere di Benedetto Giuseppe Labre, mio parrochiano, morto in casa Zaccarelli di parrochia vostra; tuttavia, sentendo che alcuni devoti vogliono fargli qualche onore funebre e portarlo a sepultura nella chiesa della Madonna dei Monti, ci ho accudito, senza che perciò sieno le due parrochie prive di quanto loro spetta. Abbia dunque la bontà di sopportare questa contrarietà, ed alle ventidue e mezza incirca, verranno alla chiesa sua i Religiosi che dovranno accompagnare il funerale. Ed i ogni caso, sono, etc.

Biglietto di Mancini a Marconi

E passato alla beata eternità Benedetto, Povero francese, penitente del signore abbate Marconi, in buon concetto, essendo tutto flessibile; è esposto questa mattina alla Madonna dei Monti : onde Mancini che lo allogiava, ne porta l'avviso per sua regola, e poi s'intenderanno, e si rassegna umilissimo servitore.

Note 41.

Notice renfermée dans le tube

Anno 1783, indictione 1ª, die vero 20ª mensis aprilis, sedente sanctissimo Domino nostro Domino Pio, divina Providentia Papa sexto, Pontificatus sui anno nono, Benedictus Joseph, Joannis Baptistæ Labre et Annæ Barbaræ Grandsir filius, natus in paræcia S.-Sulpicii d'Amettes diœcesis Boloniensis in Gallia, die 26 martii anno 1748, post egregie exactam adolescentiam sub disciplina Patrui sui Parochi d'Erin, arctioris vitæ desiderio flagrans, die 28 octobris an. 1769 in regali abbatia Sanctæ Mariæ Septem Fontium Cisterciensium monachorum strictioris observantiæ ad tyrocinium inter Clericos receptus est. Sed cum propter vitæ austeritatem in morbum incidisset, hoc ultra duos menses patienter tolerato, habitum, quem laudabiliter ultra menses octo gestaverat, dimittere coactus est die 2ª julii 1770. Hinc è Galliis profectus, varias peregrinationes, presertim ad Domum Lauretanam et ad sacra Apostolorum limina suscepit, donec Romæ, ab ea non discessurus, nisi annuæ Lauretanæ peregrinationis causa, moram fixit. Ubique Christianarum virtutum exemplis clarus; evangelica paupertate ad apicem constituta; è sponte oblatis, nonnisi parce acceptis, portione etiam ex iis pro pauperibus detracta, victitans; profunda humilitate, mundi suîque contemptu altissimo, pœnitentiæ rigoribus, jugi nec interrupta oratione, piis stationibus quotidie in Urbis ecclesiis ab ortu solis ad occasum usque productis, cœterarumque virtutum exercitatione insignis, hominibus, licet habitu cultuque horrendus, moribus castus, oblitus suî, uni Deo vacavit. Die 16 aprilis an. 1783 post orationem in hac ecclesia Sanctæ Mariæ ad montes, de more protractam, in ipsius vestibulo languore correptus, cum oblatum benigne à pio viro proximæ domûs hospitium acceptasset, eo deducitur. Ibi extremæ unctionis Sacramento munitus, inter Sacerdotum aliorumque preces hora prima noctis ejusdem diei in osculo Domini quievit in pace. Sequenti die in hanc Ecclesiam maximo populi concursu, decenti pompa, piorum virorum sumptibus comparata, adsportatus est. Illico tota pene urbs commota est rumore ac fama sanctitatis; ad eumque ex omnibus ordinibus confluere homines cœperunt tanto impetu, ut irruentem multitudinem destinati milites coercere vix possent. Quare ut fidelium jugiter concurrentium devotioni fieret satis, manere eum inhumatum ad vesperam usque diei Paschatis 20 ap. 1783, Em. Card. Urbis vicarii placito, indultum est, donec ipsius jussu hic, seposito in loco, honorifice conderetur eadem die, hora 24ª.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES CHAPITRES

PREMIÈRE PARTIE

Biographie proprement dite.

LIVRE PREMIER

Depuis la naissance jusqu'au départ pour l'Italie.

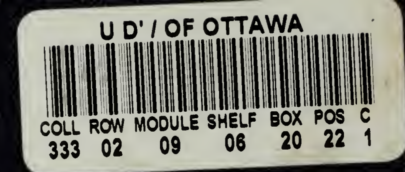
LIVRE DEUXIÈME

Depuis le départ pour l'Italie jusqu'à la fixation de domicile à Rome.

LIVRE TROISIÈME

Depuis la fixation de domicile à Rome jusqu'à la sépulture.

Lille. Typ. L. Lefort. 1862.


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 09 06 20 22 1